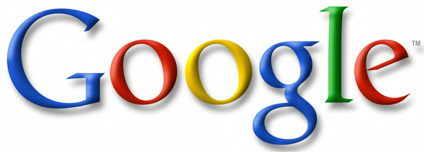
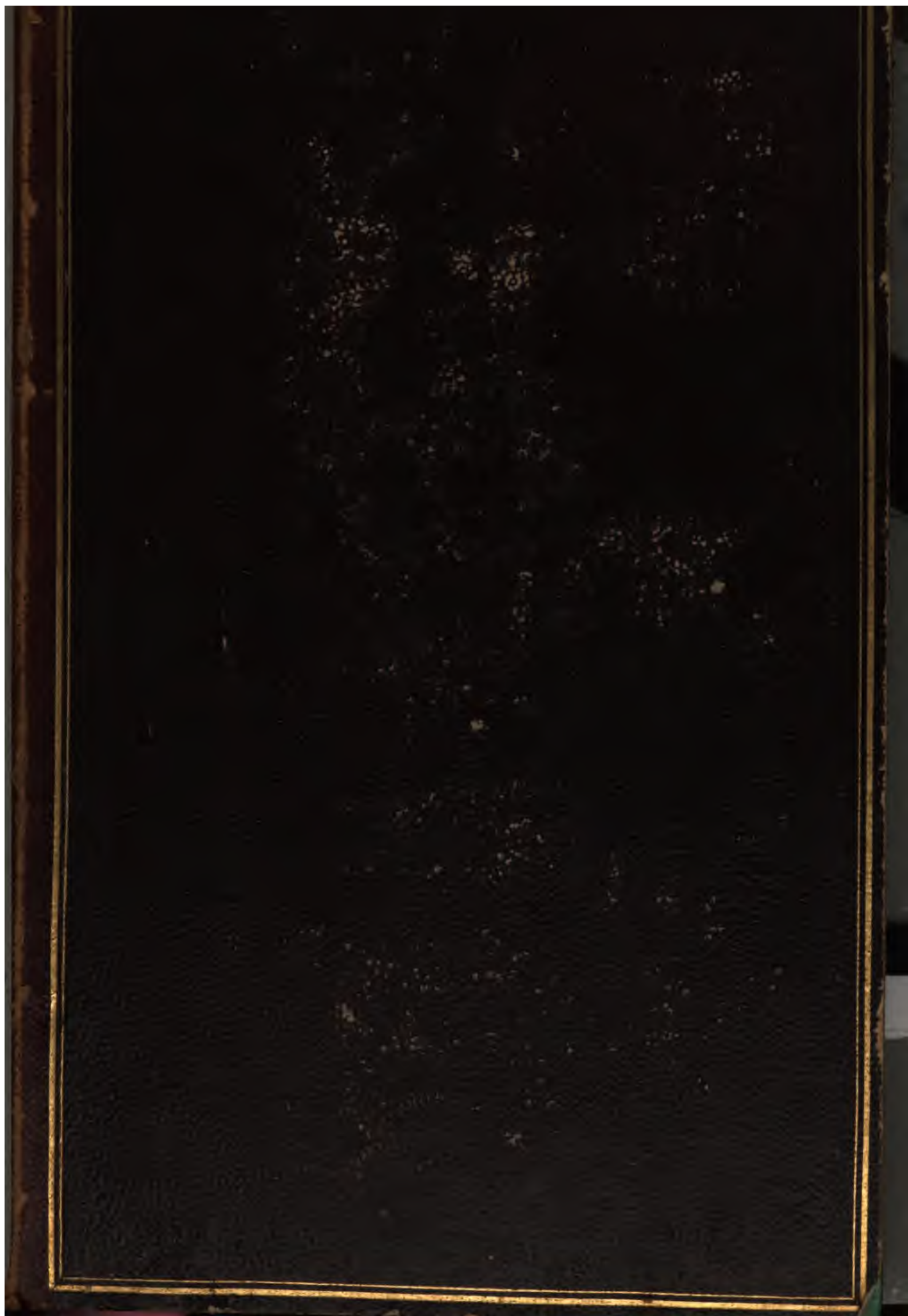






1360110 m. 3 köt.

~~3400~~ –
3004

2233 –





GUILLAUME IV,
Prince régnant d'Angleterre.

HISTOIRE PITTORESQUE

DE

L'ANGLETERRE

ET DE SES POSSESSIONS

DANS LES INDES,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA RÉFORME DE 1832,

PAR

M. LE B^ON DE ROUJOUX.

PUBLIÉE PAR M. ALFRED MAINGUET,

sous la direction de

MM. TAYLOR ET CHARLES NODIER.

OUVRAGE ORNÉ DE GRAVURES SUR BOIS

ET DE CARTES GÉOGRAPHIQUES DE L'ANGLETERRE ET DE L'INDE,

A LEURS DIFFÉRENTES PHASES HISTORIQUES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

A L'ADMINISTRATION DE L'HISTOIRE PITTORESQUE D'ANGLETERRE,

RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 8.

1835.


BODLEIAN
LIBRARY

LA BRETAGNE avant la conquête Romaine.



Histoire pittoresque d'Angleterre

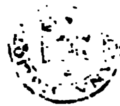
P. Tardieu del. et sc.





Histoire pittoresque d'Angleterre

Dressé et gravé par Pierre Tardieu





Isernia
Venafro
CAMPOBASSO
Bojano
Lucera
Fondi
Itri
Mola
Gaete
Capoue
Mondragone
BENEVENT
Ariano
Aversa
NAPLES
Nola
AVELLINO
I. d'Ischia
Sorrento
Nocera
Cava
SALERNE
G. de Naples
I. de Capri
G. de Salerne
Brindisi (Brindes)
Cellino
LECCE
Nardo
Gallipoli
Otrante
Castro
OTRANTE



BIBLIOTHECA BODLEIANA

PRÉFACE.

L'époque où nous vivons est si grave, qu'elle cherche un but sérieux jusque dans ses amusements. L'étude s'est ornée pour plaire ; l'imagination se fait savante pour instruire. Tous les arts de notre vieille société s'enlacent comme les muses de Jules Romain pour fêter le berceau d'une civilisation nouvelle.

Qu'elle vienne! qu'elle grandisse! qu'elle se fortifie! qu'elle détrompe enfin par un triomphe éclatant les tristes pressentiments d'une misanthropie chagrine! Il en est temps.

De toutes les sciences, la plus sympathique avec ce besoin d'instinct de la génération actuelle, c'est certainement l'histoire, et la curiosité qui nous y porte est d'un excellent augure pour le monde social. Nos fautes du présent, nos doutes sur l'avenir, proviennent presque toujours de la profonde ignorance où nous sommes du passé. Les Chinois, plus sages que nous en beaucoup de points, disent que l'homme qui a méconnu ses aïeux est indigne d'avoir des descendants.

Avant nos révolutions, les études classiques s'arrêtoient avec Crevier, Cousin et Lebeau, à la décadence et à la mort du Bas-Empire. Tout le reste, compris sous cette sotte dénomination des temps gothiques, nous étoit aussi étranger que si le genre humain eût effectivement dormi depuis le jour où Augustule passa du trône du monde aux solitudes de Campanie, jusqu'à celui où Henri IV naissant but le vin de Jurançon dans son château de Pau. Là finissoient les annales de l'ancienne civilisation ; ici commençoient les nôtres; et la poésie, et les arts, et le génie toujours vivant des nations, avoient disparu dans l'abîme qui les sépare.

Notre âge a offert un phénomène qui est remarquable pour tous, et qui, de la part des esprits réfléchis, mérite peut-être une religieuse admiration, car il a quelque chose de providentiel. Nous n'avons pensé à jeter les yeux derrière nous, comme des voyageurs fatigués, que lorsque nous n'avons plus été sûrs de notre marche et de notre but. C'est alors que nous avons senti la nécessité d'em-

brasser du regard notre destinée tout entière, pour la comprendre avant de l'accomplir. Nous ressemblons tous aujourd'hui à ce pieux Troyen qui, abandonnant aux flammes des murs qu'on ne pouvoit plus sauver, en emporta du moins ses dieux domestiques.

Heureux qui peut, comme lui, soustraire aux désastres d'une société qui s'écroule sa femme, son enfant et son père!

Nous avons donc commencé par l'histoire de la vieille France, chose neuve, s'il en fut jamais, pour la France de nos jours. Ce que l'étude de nos mœurs, de nos arts, de notre génie et de tous nos souvenirs a produit de volumes en quelques années, est impossible à compter. Par un heureux hasard, quelques-uns de ces volumes ont assez de mérite pour échapper à l'oubli, si l'oubli universel qui nous menace ne vient pas bientôt envelopper les ouvrages avec le sujet.

Nous avons été jusqu'ici moins attentifs à recueillir ces histoires voisines qui se rattachent à la nôtre par des connivences essentielles, et qu'il n'est plus permis d'ignorer, depuis que l'étrange mouvement de la société a multiplié les sympathies des peuples. Dans les temps de simplicité, nous ne les connoissions guère que par des agressions et des résistances, et nous n'en conservions, pendant la paix elle-même, que le vague sentiment de répugnance d'un voisin, toujours retranché sur la défensive et préparé à l'hostilité.

Maintenant la question sociale est devenue plus large. La flotte qui nous emmène tous est exposée à une tempête qui ne respecte aucun pavillon; et si le vaisseau-amiral du genre humain est quelque part, il ne porte plus qu'une couleur et qu'une devise.

Nous voulons savoir. C'est le secret de nos inquiétudes, au milieu de nos villes policées comme dans le chaste paradis d'Adam. Cette ambition intime de l'homme est vieille comme lui, et ne finira qu'avec lui.

Qui sait, autrement que par *ouï-dire*, l'histoire de l'Angleterre, notre fille, notre sœur, notre alliée, notre ennemie, notre rivale, c[illegible]nposé des rois de quelques jours, des systèmes politiques de quelques années; qui a lutté quelquefois avec nous de puissance et de gloire, et qui a laissé des traces ineffaçables de son passage dans les plus belles de nos provinces?

Nous, qui avons les premiers, dans notre France nouvelle, fouillé cette mine féconde, mais négligée, de l'histoire de France, et remis à nu ses riches filons oubliés; nous, dont ce travail consciencieux qu'aucun obstacle n'a interrompu, qu'aucune révolution n'a retardé dans son progrès, ni changé dans sa forme, recommande au moins le zèle et la fidélité, nous aimons à prêter l'appui de notre estime et le concours de nos études à l'entreprise qui s'annonce aujourd'hui. L'écrivain laborieux qui l'a conçue, à l'aide de quelques esprits jeunes mais éclairés et sérieux, a dès long-temps prouvé qu'il savoit porter, dans l'examen historique des faits, cet examen de sage philosophie, de critique prudente et de bienveillante modération, qui est l'élément le plus vivace d'une pareille entreprise. Rien n'a été négligé pour parvenir à ce but, laborieuses investigations, dispendieux voyages, acquisitions successives de collaborateurs spéciaux et de matériaux utiles. Sous quelque rapport que l'on considère un pareil ouvrage, on y trouvera les conditions essentielles du bon livre défini par Fénelon, c'est-à-dire, un amusement profitable ou une aimable instruction.

Et ce seroit une mauvaise objection contre sa nécessité actuelle que de dire que l'histoire d'Angleterre a déjà été écrite plusieurs fois avec succès, soit en Angleterre, soit même en France. Elle l'a presque toujours été, d'abord, sous des préventions trop présentes, sous des impressions trop locales. Et puis, le goût du public s'est modifié, non sans raison, sur les qualités qu'il exige dans l'histoire. Depuis que l'agitation d'une crise immense qui se continue toujours, a fait rentrer la poésie dans toutes les imaginations, on demande à l'histoire des peuples autre chose que des séries de dates, des sommaires de chartres et des tables généalogiques. On veut les voir dans leurs vêtements, les en-

tendre dans leur langage, les étudier dans leurs mœurs; on veut mesurer leurs monuments, méditer sur leurs ruines, reposer avec eux sous l'ombrage des arbres de leur pays, et prendre part tour à tour à leurs fêtes et à leurs douleurs. On est parvenu à savoir que les nations ne sont pas plus que l'homme des individualités matérielles, uniquement asservies à quelques formes gouvernementales, et dont toute l'existence se réduit à subir, selon les temps, des chances de guerre ou de paix, de république ou de monarchie, de stupide esclavage ou d'indépendance effrénée. L'histoire s'est efforcée de redevenir ce qu'elle étoit sous l'inspiration éloquente et naïve des livres saints, dans quelques pages poétiques et merveilleuses d'Hérodote et de Tite-Live, dans les récits familiers et touchants de Plutarque et de Froissard, l'épopée du passé plutôt que son procès-verbal. Elle a repris une ame.

Des historiens distingués, les Barante, les Guizot, les Thierry, les Michelet, ont ouvert des routes où ils ont trouvé des couronnes; sans avoir aucune intention d'appuyer sur leurs traces, l'homme de lettres et les artistes qui vont construire cet ouvrage se regarderont encore comme originaux en se faisant un devoir de les étudier, et en ajoutant au travail historique la représentation visible des hommes et des choses.

La jeunesse, qu'un livre grave et sérieux épouvante, s'attachera peut-être à celui-ci; elle y puisera sans s'en apercevoir une instruction qu'elle n'auroit prise qu'avec peine et dégoût dans les autres; car la mémoire des yeux aidera à la mémoire de l'esprit, et pour la jeunesse cette mémoire est la plus puissante.

D'ailleurs, ce ne sera pas seulement à ce genre d'illustrations, dont les arts enrichiront l'*Histoire pittoresque d'Angleterre*, qu'elle se propose de devoir l'attribut qui décore son titre, et que le goût des livres ornés a trop multiplié aujourd'hui. Ses rédacteurs tâcheront d'être peintres aussi; et quelle vaste galerie de tableaux ne présente pas à la plume de l'écrivain sensible et poète, le développement de ces magnifiques annales? C'est le Breton inhospitalier d'Horace, séparé des mœurs du reste de l'humanité ainsi que de ses rivages. C'est le Breton soumis à la main de fer des Romains comme l'univers, et recevant d'eux à leur passage des monuments immortels comme eux; car partout où ils ont laissé la trace de leur ambition, se retrouvent les vestiges de leur gloire et de leur génie. C'est le Breton asservi par des Saxons presque aussi sauvages que lui, ou surpris dans son île, comme dans un grand vaisseau qui dort sur ses ancres, par les pirates du Danemark. C'est le Breton conquis par les chevaliers aventureux de Guillaume, et se formant, sous les auspices de notre civilisation ébauchée, une civilisation tout entière avec sa langue et ses lois. C'est le Breton, émule ambitieux et jaloux, mais toujours grand et redoutable, même quand il est vaincu; rival adjacent et obstiné, qui ne sommeille pas, même dans la paix: Carthage séparée de Rome par un ruisseau de sept lieues de largeur.

Et puis, c'est l'histoire de nos guerres du moyen âge. C'est la grande et homérique figure de Richard Cœur-de-Lion; c'est la réforme d'Henri VIII, théologien et tyran qui tuoit ses femmes et damnoit le pape; c'est le grand règne d'Élisabeth, avec sa politique inflexible, son beau siècle de génie et d'esprit, et Shakspeare sur tout cela; c'est Cromwell trempant sa saie de soldat dans le sang de Charles Ier pour en faire de la pourpre; c'est la restauration d'un trône mort au milieu d'une restauration vivante, image peut-être éternelle de toutes les restaurations.

Et puis, c'est l'accroissement d'une marine colossale dans les mains de laquelle le trident de Neptune est devenu le sceptre du monde, suivant l'expression de Lemierre; ce sont les usurpations pacifiques du commerce, roi qui va fonder, sans efforts, l'empire des nababs de la Cité sur l'empire des nababs de l'Inde.

Avons-nous besoin de dire que jamais une plus riche matière ne s'est offerte au crayon de l'artiste? Ce n'est plus l'île nébuleuse en-

fermée dans sa zone atlantique sous un ciel de brouillards : c'est l'Amérique angloise au milieu de ses savanes sans bornes et de ses fleuves géants, la Guinée, qui recèle l'or et l'ivoire dans son sable de feu, et l'immense paradis de cette Inde enchantée dont on ne peut compter ni les merveilles ni les dieux !

CH. NODIER. J. TAYLOR.





HISTOIRE PITTORESQUE

DE

L'ANGLETERRE

ET DE

SES POSSESSIONS DANS LES INDES.

INTRODUCTION.

La Grande-Bretagne, ou l'Angleterre, est un archipel de l'océan Atlantique septentrional, dont les divisions principales, jadis indépendantes les unes des autres, ont formé des royaumes qui, tous, ont eu des lois particulières, des dynasties, des révolutions, des guerres. Les dynasties sont éteintes, les lois sont perdues, oubliées ou tombées en désuétude; les guerres et les révolutions seules ont laissé quelques traces, parce qu'elles ne marchent qu'à travers l'incendie et la dévastation, et qu'il faut des siècles pour réparer les maux causés par cet amour de la destruction qui semble le génie inspirateur des corps spontanément ou constamment armés. D'affligeantes expériences faites sous nos yeux nous ont donné le droit de le penser et de le dire. L'Angleterre, plus heureuse sous ce rapport depuis un siècle et demi, fait aujourd'hui des objets d'art et de curiosité, du débris monumental conservé à travers ses guerres civiles.

L'Angleterre proprement dite, l'Écosse, l'Irlande, les îles de Gersey et Guernesey, l'île de Wight, les Sorlingues, l'île de Man, et celle d'Anglesey, les Hébrides, les Orkneys, les Shetlands et une foule d'îlots plus ou moins importants composent actuellement le royaume uni de la Grande-Bretagne.

Quelque arides que soient par eux-mêmes des détails géographiques, ils n'en sont pas moins de nécessité absolue au commencement de l'histoire d'un pays; nous n'aurons donc pas besoin d'excuse pour dire, par exemple, que l'ensemble des îles britanniques est compris entre le 50e et le 61e degré de latitude Nord, et entre le 0° 35' et le 13e de longitude occidentale à compter du méridien de Paris; que la surface totale des îles est d'environ quinze mille deux cents lieues carrées,

et la population de vingt-un million quatre cent trente-cinq mille individus.

L'île principale, Albion, la Grande-Bretagne, est divisée en deux contrées qui, toutes deux, ont long-temps porté séparément et avec gloire un titre que, depuis, plusieurs états modernes ont envié et se sont arrogé, précisément au moment où il venait de perdre son prestige et son antique splendeur ; le royaume d'Angleterre, le royaume d'Écosse ont enté leurs couronnes l'une sur l'autre, en 1603, le jour où mourut Élisabeth et où le fils de l'infortunée Marie Stuart vint s'asseoir sur un trône cimenté du sang de sa mère.

L'Écosse et l'Angleterre sont limitées par un embranchement des montagnes qui portent le nom de Cheviot, par une portion du cours de la Tweed qui se jette à l'est dans la mer du Nord, et par le cours de la Liddel qui mêle ses eaux à celles de l'Esk, et qui forme vers l'ouest, avec elles, le golfe de Solway.

L'Irlande, séparée de l'Angleterre et de l'Écosse par des masses océaniques connues sous les noms de canal du Nord, mer d'Irlande et canal Saint-Georges, est comprise entre le 51e degré 25' et le 55e 25' de latitude nord, et entre le 7e degré 45' et le 2e degré 30' de longitude occidentale. Sa surface est de quatre mille soixante-une lieues carrées, et sa population particulière de six millions huit cent cinquante mille habitans.

L'aspect général de la Grande-Bretagne est sombre et semble disposé pour porter les esprits à la mélancolie. Un soleil constamment voilé, des brumes incessantes, des pluies fines et abondantes, attristent les habitants des pays méridionaux qui voyagent dans ce puissant empire. Ces plaines qu'ils aperçoivent en abordant par les côtes de l'est, peu élevées au-dessus de la mer, et dont l'extrême blancheur n'atteste que l'extrême aridité; ce sol crayeux et friable, ces marécages inféconds qui semblent avoir été oubliés par l'Océan lorsqu'il rompit les barrières qui jadis joignoient peut-être les Gau- au territoire Britannique, tout leur in- un premier sentiment de déplaisir; car la désolation les environne. Mais aussitôt qu'ils ont pénétré dans ces vastes pâturages, si herbus, si soignés, si couverts de troupeaux magnifiques, quand leurs yeux se sont reposés sur cette verdure si égale, si fraîche, si réjouissante, dont nos plus admirables prairies normandes ou bretonnes ne sauraient supporter la comparaison; quand ils ont conçu cet art merveilleux et merveilleusement mis en œuvre, de rendre productive la terre la plus ingrate, cet art dans lequel excellent les agriculteurs anglois; ils pardonnent au pays ses brouillards, son soleil sans chaleur, ses printemps sans fleurs odorantes et ses automnes sans fruits savoureux. La végétation naturelle ou artificielle a enrichi l'Angleterre d'une étonnante variété de plantes nourricières de toute nature; les bœufs, les moutons, les chevaux, s'y sont extraordinairement multipliés dans les plus belles espèces, et l'Europe entière lui demande des races et des modèles.

Le climat brumeux de l'Angleterre, si près de la France et sous le parallèle de nos plus belles provinces, s'explique facilement. L'Océan presse cette contrée sur tous les points, les nuages formés dans le nord et dans l'ouest, grossis, gonflés en traversant les mers, viennent se briser sur les rochers qui surgissent de ses côtes septentrionales et occidentales. Un immense réseau de fleuves, de rivières, de lacs, de ruisseaux, de fontaines, couvre le sol de la contrée, et leur évaporation journalière seroit seule suffisante pour ravir au soleil une partie de sa clarté.

Les côtes occidentales de l'Angleterre ne ressemblent nullement aux côtes orientales. Le royaume est coupé du nord au sud par une chaîne de montagnes qui part des points culminants des monts Chéviot, près des frontières de l'Écosse, et sous divers noms et diverses inflexions détermine deux grands bassins, suivant lesquels les cours d'eaux prennent leur direction à l'est ou à l'ouest. Si ceux qui vont à l'est ne traversent que des terrains unis, peu inclinés et marécageux, les autres au contraire rencontrent bientôt des agrégations pierreuses, puis des rocs se-

condaires, et enfin des rochers granitiques, porphyriques et basaltiques qu'ils ont contournés, renversés ou percés dans la durée des siècles. Ils forment des golfes étroits et allongés qui sortent de l'intérieur des terres sous toutes les lignes possibles, et comme l'Océan de sa part bat ces côtes occidentales avec sa puissance insurmontable et sa fureur, il en arrive que tout ce qui pouvoit être détruit, l'a été, et qu'une barrière de rocs nus, noirs, terribles, à pic, déchirés dans tous les sens, percés, ciselés, stratifiés, garantit, défend, préserve l'Angleterre des nouveaux efforts de cette mer immense qui pèse sur les Iles-Britanniques de tout le poids que lui communiquent mille lieues de tempêtes entre elle et l'Amérique du Nord.

La civilisation des Iles-Britanniques a commencé par les divisions méridionales du pays, d'où elle a successivement pénétré vers le nord et ensuite vers l'ouest, avancée, retardée, modifiée par les obstacles que présentoient la nature du sol, les mœurs antiques, les invasions, les guerres civiles. L'état actuel de nos connoissances n'est pas tel qu'à l'époque où les Romains s'emparèrent d'Albion, et même plusieurs siècles après, nous puissions assigner avec certitude à cette contrée une forme de gouvernement, une histoire, des habitudes sociales, une religion. Beaucoup de fables, quelques conjectures heureuses, des débris grossiers de monuments sans art, des notions incertaines, éparses dans des auteurs qui ne parloient que par ouï-dire, sont les seuls documents que les travaux des plus savans antiquaires aient recueillis et mis en œuvre pour notre édification. Il nous est force de nous en contenter, puisqu'il ne nous est plus donné de percer dans cette nuit qui va sans cesse s'obscurcissant. Nous en userons avec un extrême ménagement; mais dans ce travail difficile nous sommes au moins guidés par une pensée consolante, c'est que l'introduction du christianisme a été sans contredit l'origine la plus réelle, la plus active, la plus puissante de la révolution favorable qui s'est successivement opérée dans les mœurs barbares des insulaires Bretons. Il sera curieux de la suivre, autant que possible, dans ses transformations et ses triomphes, au sein des sectes druidiques.

La Grande-Bretagne, inconnue dans l'antiquité aux peuples qui savoient écrire et qui se formaient des annales, soit par des tracés démotiques ou populaires et cursifs, soit par des caractères sacrés ou hiérotiques, connus du petit nombre de personnes attachées au service des temples, soit par des figures hiéroglyphiques qui renfermoient aussi un sens sacré, mais emblématique, et dont l'interprétation n'étoit permise qu'aux chefs du sacerdoce; la Grande-Bretagne, qui tient aujourd'hui un rang si éminent parmi les puissances du globe, ne sauroit dire elle-même quels étoient les peuples qui l'occupoient lorsque les légions romaines, vers l'année 55 avant J-C, avisèrent qu'il y avoit au-delà des mers, et à peu de distance des Gaules, des terres habitées où se trouvoient des hommes qui trafiquoient avec les Angles, les Saxons, les Franks, les Belges et les Morins.

Certes il existoit alors et depuis long-temps dans la Grande-Bretagne, dont le nom primitif selon quelques écrivains étoit Prydain, des peuples, des gouvernans, une religion et des lois, ou des coutumes qui en avoient la valeur et la puissance; mais les plus anciens souvenirs authentiques ne dépassent pas les premiers temps du christianisme, époque où les mœurs, ainsi que l'état civil et militaire des populations, avoient déjà subi d'immenses tranformations.

Lorsque les Romains se furent emparés du territoire, lorsque Jupiter, Mars, Mercure et Vénus, se furent révélés aux indigènes par l'organe des conquérants, les fables mythologiques de la Grèce et les exploits tout aussi fabuleux de ses anciens guerriers devinrent le texte forcé des croyances publiques: on avoit commencé par se soumettre aux armes des vainqueurs, on avoit ensuite admiré leur discipline, leur tactique savante, les objets d'arts, les ustensiles élégants dont ils apportoient les modèles; on connut bientôt par eux les ressources miraculeuses de l'é-

criture. Le talent de la lecture brilla dans les temples et s'introduisit dans les cours et sous les tentes des chefs. Les indigènes, prosternés aux pieds des Romains, leur demandèrent des alliances, des familles, et jusqu'à des noms. Ils oublièrent leur propre origine; et leurs conteurs de fables, ayant appris que l'empire du monde avoit été fondé par un prince troyen, eurent l'orgueil de donner à leurs rois, à leurs plus braves guerriers, des ancêtres échappés comme Énée au désastre d'Ilion. La chute de Troie avoit peuplé la terre de fils de Priam qui n'en comptoit que cinquante, ou de compagnons d'Hector, et chaque ville un peu importante par ses fortifications ou par son commerce, ou par le nombre de ses habitants, trouvoit dans ce système le droit inappréciable de se dire, *soror et æmula Romæ*. Les anciens chroniqueurs français ont eu la même sotte vanité pour leur patrie; mais comme en général ces notions étranges ne se retrouvent que dans les cartulaires des monastères du moyen âge, et que les chefs des couvents, les moines habiles, les prédicateurs de la foi, les évêques passoient alors fréquemment du continent au territoire insulaire et de l'Ile-Britannique à la terre des Gaules, il est impossible de découvrir quel est le côté de la Manche qui a eu l'heureuse initiative des contes sur lesquels cette histoire est fondée avant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Les fables de la Grande-Bretagne laissent tout-à-fait dans l'ombre ce qui existoit en Albion, lorsqu'un prince du nom de Brutus, fils de ce gentil enfant Ascagne qui plaisoit tant à Didon, après avoir tenté de se faire un royaume en Grèce, se lança sur la Méditerranée avec un petit nombre d'illustres aventuriers. Un oracle lui avoit prédit qu'il aborderoit un jour sur une terre d'un aspect blanchâtre et qu'il y seroit le fondateur d'un puissant empire. Le prince et ses compagnons se dirigèrent constamment vers l'ouest en suivant les côtes de l'Afrique. Ils virent les sables de la Libye, ils contournèrent le promontoire d'Hermès, aujourd'hui le cap Bon; ils pénétrèrent dans le golfe de Rusticade que nous nommons le golfe de Stora, ils côtoyèrent la base des montagnes Numidiques ou Algériennes, ils firent de l'eau dans le fleuve de Maulue à présent Melluya, au fond du golfe de Melille; ils saluèrent la Mauritanie-Tingitane ou le royaume de Fez, et atteignirent enfin la mer Tyrienne, cette portion de l'Océan qui baigne les côtes de l'Europe. Ce fut là que ces illustres proscrits retrouvèrent plusieurs vaisseaux montés par les Troyens qui avoient suivi Anthénor. Anthénor n'étoit plus et Corinée les commandoit. Les deux flottes se réunirent et se résolurent à courir les mêmes hasards. Elles touchèrent bientôt aux côtes de l'Armorique péninsulaire ; les Troyens y firent une longue station, la plupart s'y établirent, et Brutus donna à cette contrée le nom de : *Britannia Prima*; car ce n'était pas encore cette terre blanche que l'oracle lui avait désignée et promise. Il se remit en mer avec quelques amis fidèles, les vents lui furent favorables, et peu de jours après il aborda au port de Totonésie, aujourd'hui Totness (1).

Les fugitifs de Troie combattirent sans doute les indigènes et les soumirent par la force des armes ou par des traités. Bientôt sur les rives de la Tamise s'éleva une ville réservée aux plus hautes destinées. Brutus, qui aimoit à doter de son nom les contrées qu'il adoptoit, nomma l'île *Britannia-Magna* et la cité nouvelle Trinovante ; les habitans du pays l'appelèrent Kaerlud ; c'est actuellement la ville de Londres. Corinée reçut en partage une portion de la province de Logres ou Logrie, qui s'honora du surnom de Corinwall, d'où est dérivé celui de Cornwall ou Cornouailles. Quelques historiens sévères ont contesté cette étymologie et certifié que Cornwall venoit des mots *Cornu Galliæ*; nous nous empressons de nous rendre à leur avis; mais de vieux annalistes, tels que Geoffroy-ab-Artur, ou fils d'Artur, le sage Gildas et l'archidiacre Huntingdon, tiennent absolument à l'origine troyenne; c'est ce qui fait

(1) Sur le Dart, à trois lieues de Darmouth, comté de Devon.

que la Logrie, l'Albanie, et la Kymric ou Cambrie, ont attendu pour recevoir ces dénominations que Brutus eût mis au jour ses trois fils Locrius, Albanatus et Kymber.

Humber, un des rois de la Chersonèse Cymbrique, vint avec une flotte attaquer l'Écosse ou l'Albanie, mais il se noya dans un fleuve immense et lui donna ainsi son nom. Des dissensions cruelles portèrent le désespoir et la mort dans les familles des enfants de Brutus. La reine Guendolen, épouse de Locrius et fille de Corinée, fut répudiée et chassée du trône, mais elle combattit son infidèle, le tua, s'empara de la nouvelle reine et de sa fille, nommée Savren, et les fit précipiter dans une rivière qui, depuis, s'est appelée la Saverne.

La postérité de Locrius continua à occuper le trône de Kaerlud ou Trinovante. Son fils Madan compta quarante années de règne. Il laissa deux enfants qui se disputèrent l'empire. Memprice l'aîné tua son frère Malin au sein du conseil où se traitoient les affaires de l'État; puis, après avoir exercé durant vingt ans les plus odieuses vexations envers les grands de sa cour, et s'être livré à tous les genres de débauche, il périt, dévoré par des loups. Ébranch lui succéda; il parut d'abord animé de l'esprit de conquête et tenta plusieurs descentes sur le territoire des Gaules, mais il préféra bientôt à la gloire des armes la gloire plus réelle et plus pure qu'il obtint en donnant la paix à ses peuples, en favorisant l'agriculture et en construisant des villes, parmi lesquelles on cite Dumbarton et Maidstone ou Asclud. Les mœurs de cette époque toléroient sans doute la polygamie, car ce prince se composa un sérail de vingt femmes et laissa, comme on peut le penser, une nombreuse postérité. Il légua le trône à l'un de ses fils, Brutus-au-vert-écu, qui le transmit au sien, le prince Leir. Leir eut pour successeur Rudhudibras, fondateur des villes de Carlisle et de Wightown (Kaerleir et Guitonic.)

Bladud fut le successeur de Rudhudibras. L'étude des arts et des lettres commençoit alors à s'introduire dans la Grande-Bretagne et, avec ces premiers rudiments des connoissances de l'homme en société, les fausses notions qui se glissent dans les imaginations étonnées, lorsque le nombre des amants de la science est encore trop restreint pour que la vérité se fasse jour parmi le vulgaire. Bladud, plus avancé que le siècle dans lequel il vivait, créa les établissements thermaux de Bath, alors Kaerbarum, et passa pour magicien. Les fables populaires racontent des choses étranges de ce prince; il avait acquis une telle puissance sur les esprits infernaux qu'il parvenoit à rendre la parole à des cadavres qu'il consultoit afin d'en apprendre les secrets de l'avenir. Le sien ne lui fut pas dévoilé, car les dieux lui inspirèrent la fantaisie de se fabriquer, comme Dédale, des ailes artificielles; mais il ne tomba point dans la mer Icarienne, il fut précipité sur le temple d'Apollon à Trinovante, et il y trouva la mort.

Son fils, le roi Léar, régna soixante années. L'immortel Shakespear a tiré de l'oubli le nom de ce prince si malheureux par ses filles. Nos lecteurs savent sans doute qu'elles étoient au nombre de trois, Gonérille, Régane et Cordélia. Léar les aimoit avec passion, et il conçut le projet de les récompenser de la tendresse filiale qu'il leur supposoit, en leur partageant ses états dans la proportion des sentiments qu'elles éprouvoient pour lui. Il les interrogea séparément. Gonérille et Régane répondirent qu'elles l'aimoient et l'aimeroient constamment mieux que toute personne ou toute chose au monde. Cordélia, plus simple et plus vraie, lui dit qu'elle l'aimoit tendrement, mais comme on aime un père. Cette distinction déplut au roi Léar qui, se croyant dédaigné de sa fille cadette, l'exclut du partage de ses domaines, dont il gratifia ses aînées. Il donna les provinces méridionales à Gonérille qu'il maria au duc de Cornwall, et les provinces du nord à Régane, dont la main fut accordée au duc d'Albanie; et il se réserva les provinces centrales du royaume. Cordélia, déshéritée, épousa cependant un roi de Neustrie, auquel elle n'apporta pour dot que ses vertus et sa beauté. Les duchesses ne tardèrent pas à

déclarer la guerre à leur père, et Léar, détrôné par ses filles, ne trouva d'asile qu'auprès de Cordélia. Cette héroïne mit une armée considérable sur pied, elle en prit elle-même le commandement, traversa le détroit, défit les ducs rebelles, les dépossédа, rendit le trône à son père, recueillit à sa mort sa succession tout entière, et gouverna la Grande-Bretagne, durant cinq années, à la satisfaction des peuples qui l'adoroient. Cependant Gonérille et Régane avaient laissé des fils qui devinrent leurs vengeurs. L'un se nommoit Morgan et l'autre Cymédage. Ces jeunes princes conspirèrent, réunirent des guerriers qui rougissoient d'obéir à une femme, tentèrent une sédition, et, dans le tumulte, parvinrent à se saisir de la personne de Cordélia. Plongée dans les horreurs d'un cachot, menacée des derniers outrages, la malheureuse fille de Léar s'arracha elle-même une vie qu'on se préparoit à lui ravir dans les tourments.

Mais Morgan et Cymédage, unis pour le crime, se divisèrent quand il fallut régler le sort de la couronne. Les deux armées qu'ils commandoient se rencontrèrent sur les frontières de la Kambrie; le massacre fut horrible; Cymédage succomba, et Morgan monta sur le trône, où il montra quelques vertus. C'en fut une grande preuve que de maintenir en paix ses peuples durant le cours de trente années. Il eut pour successeur le Beau Riowal, et le trône appartint ensuite à Gurgusc, à Sicilius, à Cymmer, à Gorboduc.

La reine Indora, épouse de Gorboduc, donna le jour à deux fils, Fterrex et Porrez, qui ne virent rien de mieux, lorsqu'ils eurent atteint l'âge de régner, que de se poignarder l'un l'autre, afin de se saisir d'une couronne qu'ils ne vouloient point partager. Ce fut Fterrex qui périt après diverses alternatives. Indora, qui préféroit ce fils, se rendit la nuit dans la tente de Porrex, l'assassina de sa propre main, coupa le corps en morceaux innombrables, et envoya ces sanglants débris à chacun des partisans du prince massacré. La vengeance du peuple ne tarda pas à vouer à la mort cette mère dénaturée; Indora arrachée à ses foyers, fut livrée, vivante encore, à la rage des chiens de Porrex.

La guerre civile fut la suite inévitable de ces crimes. Cinq chefs prirent le titre de rois. Ils ravagèrent, durant leur longue querelle, les plus belles provinces de la Bretagne. Mais enfin Rudanc, roi de Kambrie, Staler, roi d'Albanie, Pugnor roi de Logrie, vaincus dans un combat, furent tués par Dowalo Molmith, fils de Cloten, duc de Cornwall, qui s'empara de toute la Grande-Bretagne, et, renonçant à la gloire des armes, fit régner la paix dans cette contrée, dont il devint le législateur. Il ordonna, le premier, que les villes, les forteresses, les chemins publics fussent considérés comme des lieux de sûreté personnelle pour tous, et concéda aux temples le droit d'asile en faveur des coupables et des esclaves fugitifs. Plusieurs des ordonnances qui formèrent le code de ce sage monarque étoient encore observées en Angleterre au douzième siècle, et l'on ne peut méconnoître les principes qui s'y trouvoient développés dans ceux qui constituent d'importantes lois modernes. On a donné au recueil de ses actes, le nom de code des Lois Molmithines.

Ses fils, Bélinus et Brennus, commencèrent par se disputer la couronne; mais les sages qui avoient brillé au conseil de leur père, parvinrent à les rapprocher. Brennus consentit à reconnoître Bélinus comme suzerain, et gouverna la Northumbrie, depuis le Humber jusqu'à Cathnésie (Caithness). Belinus conserva la Logrie, la Kambrie et le Cornwall, sous le titre de roi de la Grande-Bretagne.

Les aventures de Brennus sont romanesques. Ce guerrier ayant entendu faire des récits merveilleux de la beauté d'Elfrige, princesse de Norvége, se rendit à la cour du père de cette belle personne, sollicita sa main, l'obtint, et équipa une flotte pour l'amener en Bretagne et l'épouser. Mais quand il se vit à la tête d'une armée formidable, il songea qu'il n'étoit que vassal de son frère et il se résolut à le combattre et à le détrôner; tandis qu'il rêvoit à cette félonie, ses vais-

seaux furent attaqués par ceux du prince Wilter, roi de Danie. Depuis long-temps épris de la princesse de Norvége, ce monarque attendoit la flotte de Brennus pour s'emparer de la femme qu'il chérissoit. Il parvint en effet à se rendre maître du vaisseau qui la portoit, et laissant Brennus et ses navires au plus fort du combat il déploya toutes ses voiles afin de mettre d'abord sa proie en lieu de sûreté. Une tempête horrible s'éleva, et Wilter fut jeté sur les côtes de Bretagne. Des troupes nombreuses enveloppèrent son petit corps d'armée; c'étoit Bélinus qui avoit eu connoissance des projets de son frère, et qui se disposoit à le recevoir en brave. Wilter lui offrit le secours de ses conseils, celui de son bras, et ceux de ses guerriers. Bientôt Brennus, suivi de toute la flotte danoise dont il s'étoit emparé, opéra sa descente et présenta la bataille à Bélinus. Wilter se fit remarquer dans le combat par des prodiges de valeur, et Brennus fut défait. Le prince danois ayant une seconde fois conquis sa belle épouse, rendit hommage à Bélinus pour ses états de Danemark, et le roi de la Grande-Bretagne l'ayant comblé de présents et de caresses lui donna des vaisseaux qui le conduisirent en triomphe dans ses états.

Brennus étoit vaincu mais non terrassé; la valeur dont il avoit donné des preuves lui valoit une grande renommée, et elle attiroit près de lui une foule de jeunes guerriers de la Petite-Bretagne et de la Neustrie. Bélinus de son côté se préparoit à de nouveaux combats; mais les deux frères, au moment de s'entre-détruire, furent réconciliés par les douces paroles et le grand sens de leur mère Towina; elle leur fit entendre que dans une ville que l'on nommoit Rome, et dont les voyageurs ne parloient qu'avec admiration, se trouvoient déposées d'immenses richesses, et elle les engagea à oublier toutes leurs querelles pour aller les conquérir.

Les deux princes traversèrent donc le détroit, réunirent des bataillons gaulois, affrontèrent les Alpes chenues, se ruèrent sur l'Italie, vainquirent les Toscans, subjuguèrent les Étrusques, et s'emparèrent de la ville éternelle. L'histoire véridique a raconté la prise de Rome par les Gaulois et les actions héroïques de Brennus.

On dit que Bélinus revint paisiblement dans ses états; mais que Brennus ayant fait la paix avec les Romains, imagina de prendre sa route vers la Macédoine, et de se rendre à Delphes, où il comptoit s'emparer du trésor sacré d'Apollon. Il n'y trouva que la mort. Les aventuriers qui l'avoient suivi se divisèrent en plusieurs bataillons; la plupart périrent misérablement; un corps plus heureux parvint jusque dans l'Anatolie où il se fixa, et quelques érudits ont prétendu que les Galates tectosages étoient leurs descendants.

Le roi de Danie crut devoir refuser à Bélinus le tribut qu'il s'étoit engagé à lui payer, et celui-ci mourut avant de l'avoir forcé à tenir sa parole. Mais Gurgunit Bardut, fils de Bélinus, combattit le roi de Danie, le vainquit et le tua. Après lui, Guthelin gouverna la Grande-Bretagne, et couronna comme reine la belle Maria, princesse distinguée par de hautes vertus et un savoir extraordinaire. Elle imita Molmith, et, devenue législatrice, elle donna son nom à un code de lois si remarquable par sa sagesse que le grand Alfred, plusieurs siècles après, le traduisit en langue saxonne pour l'usage de ses cours judiciaires; ce code porte le titre de Marcelage. Le trône fut successivement occupé par Sicilius, Rimer, Danius, Gorbonien-le-Sage, Arthagalo-l'Astucieux. Les barons, las de ses crimes et de sa fourberie, déposèrent Arthagalo, et le remplacèrent par son frère Élidure, aussi pieux, aussi vertueux qu'Arthagalo était pervers et mécréant. Élidure fut trois fois détrôné par son antagoniste, et trois fois rétabli dans sa puissance, par la volonté de sa noblesse et du peuple; arraché aux cachots où les ennemis l'avoient plongé, il refusoit toute vengeance, pardonnoit à ses bourreaux, prioit pour eux et les combloit de bienfaits. Les annales rapportent après lui une suite de noms auxquels ne se rattachent aucuns faits remarquables, tels que Morgan, Idwalo, Eusman, Rimo, Seroncius, Coïlus, et Belgabred. Ce dernier prince, ce-

pendant, se fit remarquer par l'extrême beauté de sa voix, et sa grande courtoisie; c'est une sorte d'Orphée de la Grande-Bretagne.

L'un des derniers rois de cette dynastie oubliée se nommoit Hély; il eut trois fils: Lud, Cassibelan et Nennius. Lud fut roi de Londres, alors Trinovante; il l'environna de fortifications et de tours, et lui donna le nom de Kaerlud (1). Cette ville s'appela ensuite Kaerlondon, d'où lui est resté le nom de London qu'elle porte aujourd'hui. Le roi Lud fut déposé dans un tombeau que ses peuples lui érigèrent, près d'une des portes de la cité qui se nomma dès lors Porthlud et sur l'emplacement de laquelle est actuellement un quartier qui a conservé le nom de Ludgate ou porte de Lud. Les fils de Lud, Androgée et Teunancius, l'un duc de Kent, et l'autre de Cornwall, ne succédèrent point à leur père, ce fut leur oncle Cassibelan qui monta sur le trône de Trinovante.

(1) Kaer ou Ker est un mot celtique qui signifie ville. Gate, mot anglais qui veut dire porte, est pris de la langue saxonne.

Les faits historiques que nous venons de retracer ne reposent sur aucune base authentique, et toutefois quelques-uns des noms que nous avons cités se retrouvent dans les écrits des généraux romains. Il est du moins certain que Cassibelan ou Cassivelaunus commandoit les indigènes bretons, quand il plut à Jules César de tenter une invasion sur le territoire de la Grande-Bretagne, et que ce prince ou ce général prenoit le titre de roi, ou un titre équivalent.

Mais quelles étoient les mœurs, la religion, les lois des Bretons lorsqu'ils eurent l'infortune d'être aperçus des Romains, et que la domination de leur île tenta la convoitise des maîtres du monde?

Les mœurs nous sont inconnues; elles étoient, dirent les vainqueurs, celles de peuples barbares, qui n'avoient ni sénat, ni plèbe, ni jeux du cirque, ni tribune aux harangues, ni forum, ni grand flamine, ni vestales. Et comment des hommes pouvoient-ils exister en société sans toutes ces institutions? D'ailleurs la langue latine leur étoit inconnue!

Les Bretons n'étoient donc qu'un amas de



(Guerrier breton.)

brutes qu'il falloit dompter par le fer, le feu et l'esclavage.

Ces hommes, dévoués à la conquête, et destinés à satisfaire à la cupidité des Romains, devoient nécessairement être féroces; car si les voyageurs qui les avoient visités parloient de leurs connoissances en agriculture, de leur habileté dans l'art d'extraire les métaux du sein de la terre, du nombre immense de leurs troupeaux, de leur adresse à la pêche, ils annonçoient aussi qu'ils étoient naturellement guerriers, et qu'ils opposeroient une vive résistance à qui se hasarderoit à les attaquer. En outre, ils se vêtissoient de peaux tannées dont ils formoient des manteaux; leurs femmes tissoient elles-mêmes les étoffes de laine ou de lin dont elles fabriquoient des tuniques artistement plissées, des pantalons commodes, des ceintures gracieuses, et n'avoient aucun recours aux miraculeux tissus de Cos, ou d'Arménie, ou de Perse, ou des Indes. Les colliers d'argent ou d'airain qu'ils portoient au cou ne leur venoient ni d'Espagne, ni de Corinthe, et ils n'habitoient pas des palais à colonnes. Des barbares seuls pouvoient ignorer les jouissances recherchées de la vie sociale, telle que les Romains l'avoient faite, et il étoit honteux qu'une vaste contrée se contentât de ses produits, sans envier ceux des autres nations, et sans chercher à les acquérir par le négoce ou par la force des armes.



(Habitations des Bretons.)

Qu'étoit-ce que les habitations des Bretons? rien que des huttes rondes à toits coniques, dont la base circulaire étoit construite en pierres grossières, et la partie supérieure en bois. Des ouvertures étroites et longues livroient passage à la lumière, et un trou, réservé dans la toiture, à la fumée qui s'exhaloit d'un foyer formé de trois pierres assemblées à angle droit. Il est vrai que des familles, qui vivoient dans le voisinage de la mer, avoient profité des immenses cavernes creusées jadis par l'Océan pour s'y établir; que d'autres s'étant assurées de la nature friable du roc blanchâtre étoient parvenues, par des efforts pénibles mais persévérans, à s'y tailler des maisons plus solides qu'élégantes; et qu'elles y avoient en outre pratiqué des magasins immenses, toujours secs, où les cultivateurs déposoient les blés superflus de leurs belles récoltes, prévoyance qui mettoit le pays à l'abri de la famine; mais ces dispositions mêmes n'annonçoient-elles pas des peuples dont les besoins étoient trop bornés pour qu'on pût les compter au nombre des nations civilisées?

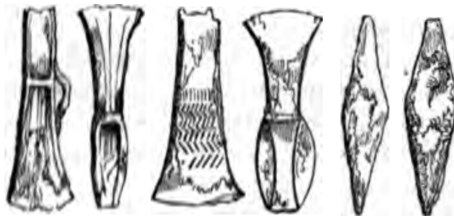
Il est vrai que les Bretons possédoient de nombreux troupeaux, savoient en améliorer les races, connoissoient parfaitement l'art de soigner et de produire de bons pâturages; mais ils ne vivoient guère que de lait et de chair, et ils ignoroient la plupart de ces préparations ingénieuses qui rendoient si recherchées et si coûteuses les tables des Romains. Ils excelloient dans l'exercice de la chasse et poursuivoient avec ardeur les bêtes fauves et le gibier dans les forêts. Mais les Romains voyoient avec dédain les fatigues qu'ils s'imposoient pour abattre un daim ou un sanglier, et, bien qu'ils admirassent leur force, leur agilité, leur adresse, leur activité, ils n'en concluoient que mieux qu'ils étoient des barbares.

Leurs armes, offensives et défensives, étoient l'épée, l'arc et la flèche, la pique ou la lance barbelée, en fer ou en os. La hache de fer ou de pierre, le bouclier de peau re-

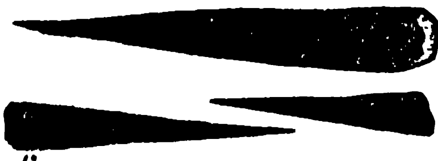


(Rochers habités par les Bretons.)

couvert de métal, et peut-être une cuirasse légère. Ils ignoroient la construction des machines de guerre, le système des réserves et des



(Armes en pierre et en métal.)



(Pointes de flèches et de lances en os.)

approvisionnemens, et n'avoient aucune idée de cette tactique militaire qui donnoit tant de puissance aux légions romaines. Ils ne comptoient que sur leur bravoure, leur force corporelle et la bonté de leur cause. Les chefs combattoient à la tête de leurs gens et périssoient avec eux et pour eux. Ce n'étoient pas là des hommes civilisés.

La religion des druides étoit professée par les Bretons. Cette religion, qui nous apparoît comme singulièrement grave et majestueuse, nonobstant le peu de notions qui nous en ont été conservées, est-elle née dans les forêts et les rochers de la Grande-Bretagne, ou sur le sol de la Gaule armoricaine, ou dans les forêts de la Germanie?

La question est intéressante, mais elle demanderoit de vastes développemens, et ce n'est pas ici le lieu de les entreprendre.

Toutefois, nous devons entrer à ce sujet dans quelques détails, car la religion druidique a laissé en Angleterre, jusqu'au huitième siècle, des traces de sa longue existence et de son pouvoir sur les esprits. Elle avoit pénétré dans les mœurs, dans le gouvernement, dans les lois, et peut être étoit-elle, elle-même, la première loi de l'État, la source d'où provenoient les réglemens sociaux, l'origine légale des mœurs et des coutumes, l'oracle irrésistible de toute justice.

Nous avons la témérité de ne point partager l'opinion d'une foule d'historiens d'un



(Chef breton.)

grand savoir, qui se sont accordés pour nous assurer que les druides adoroient, sous des noms différents, les mêmes dieux que les Grecs et les Romains; tels que Jupiter, Pluton, Mercure, Mars, Vénus et Minerve.

Une seule observation doit détruire à l'instant ce système. Les Romains n'établirent leurs premières relations avec la Grande-Bretagne que vers l'année 55 avant Jésus-Christ. Avant cette date, les rapports du continent civilisé avec l'île britannique s'étoient bornés au long et périlleux voyage de quelques navires de commerce, qui même avoient fait un secret de la route qu'ils avoient tenue et de l'existence des peuples avec lesquels ils avoient trafiqué. Comment, par où, à quelle époque le polythéisme romain se seroit-il frayé un chemin vers les Cassitérides avec assez de puissance pour prévaloir sur la religion des indigènes, et introduire ses dieux et ses dogmes parmi ceux que les druides enseignoient de temps immémorial? Ne sait-on pas qu'un culte nouveau veut des siècles pour s'asseoir et acquérir de la force? Les Phéniciens de Carthage étoient peut-être parvenus à toucher les rivages de la Grande-Bretagne; mais ils n'avoient abordé que sur un point, ils n'avoient vu qu'une imperceptible portion de son vaste territoire, ce n'étoient que des marchands. Comment auroient-ils pu acquérir assez de prépondérance sur l'esprit des graves et savants druides, pour les soumettre à des divinités étrangères? Les Phéniciens, d'ailleurs, ne connoissoient que les dieux de l'Égypte, et ne les avoient certainement pas suivis dans les transformations qu'ils avoient subies en passant chez les Grecs, et de ceux-ci aux Romains.

Ce furent donc les Romains qui prirent eux-mêmes l'initiative, et qui conférèrent des noms aux dieux des druides; mais en ceci, comme sur beaucoup d'autres points, ils se trompèrent grandement, et ils personnifièrent les attributs de la grande et unique divinité qu'adoroient les druides.

Le mot grec δρῦς chêne, apporté par les Romains dans la Grande-Bretagne est probablement l'origine du nom de druides, donné aux prêtres de la religion indigène; mais il est plus probable encore qu'ils en avoient un autre qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. Les conquérants voyoient ces ministres du sa-

[illegible] dans une forêt de chênes, ils paroissoient rendre une sorte de culte à cet arbre. Souvent des cérémonies que les Romains ne comprenoient pas s'accomplissoient près d'un chêne; il n'est donc pas difficile de concevoir que le nom générique du sacrificateur ait été tiré du lieu du sacrifice; et comme le grec étoit la langue savante des Romains, ils se servirent, selon leur usage, d'une expression hellene pour désigner une chose qui n'avoit pas de nom dans leur langue.

Les druides ne représentoient pas leur divinité sous une forme matérielle; mais ils appeloient Ésus la souveraine puissance et la bonté infinie : l'ardeur martiale étoit désignée par le nom de Taranis, l'éloquence et la poésie par celui de Bélinus, l'esprit de commerce et de relations par Teutatès, la chasteté par Nehalennia; les Romains virent dans ces emblèmes Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Diane et ne se trompèrent d'ailleurs qu'en matérialisant, à l'exemple de leurs propres prêtres, des vertus et des sentiments.

A peine croyons-nous devoir faire mention des combinaisons hypothétiques qui ont assimilé les druides aux sages Chaldéens, aux mages Persans, aux Brachmanes ou Gymnosophistes de l'Inde; nous ne parlerons pas non plus des savants qui ont vu un système de philosophie dans la religion druidique, et presque des académiciens platonistes dans ses chefs.

Il résulte de tous les rapports des écrivains de l'antiquité, que les druides professoient l'unité de Dieu; mais quel étoit ce dieu? Lui reconnoissoient-ils le pouvoir créateur, la sagesse immortelle, la bonté ineffable? Il est permis de douter que ces attributs qui, pour nous, forment l'essence de la divinité, ne se représentoient à eux que composés d'éléments hétérogènes qui en altéroient la pureté, la grandeur et la majesté.

Le Dieu que les druides adoroient ne s'appeloit que l'inconnu, *Diana* en langue celtique, expression qui faisoit allusion à l'impossibilité où se trouve la foiblesse humaine de se former une idée du grand esprit qui gouverne les mondes. En son honneur, on entretenoit un feu perpétuel dans l'île de Sène ou de Sein, sur la côte méridionale de l'Armorique péninsulaire, et dans l'île de Mona ou de Man, située au centre de la mer d'Irlande. L'île de Mona étoit le chef-lieu, la résidence sacrée des religieux druides, et l'île de Sène, celle des prêtresses du même ordre.

Quoique le Dieu inconnu ne fût annoncé que comme un pur esprit, il s'étoit incarné ou s'étoit fait représenter, sur la terre, par un être créé qui avoit été le premier homme. Cette émanation de la divinité portoit le nom de Hy-ar-Bras ou Hy-le-Grand. Nécessairement il avoit fondé le druidisme et il avoit été le chef de cet ordre religieux ; considéré sous ce rapport, les druides lui donnoient le nom de Cadwallader.

Hy-ar-Bras réunissoit en lui toutes les vertus que l'on attribue aux patriarches dans la religion de Moïse. Comme Noé, il eut un déluge à subir; il avoit établi sa demeure sur une haute montagne, d'où il vit périr toute la race humaine qu'il avoit créée, à l'exception d'un homme et d'une femme qui, prévenus par lui, se sauvèrent dans un vaisseau, construit à l'avance, où ils avoient réuni des échantillons mâles et femelles de toutes les espèces d'animaux. Ce fut Hy-ar-Bras qui, par sa puissance, arracha la terre à l'envahissement des eaux, il monta ensuite au ciel dans un char formé de rayons du soleil. Les mêmes fables semblent appartenir à tous les systèmes religieux.

Toutefois, avant de retourner dans sa patrie glorieuse, Hy-ar-Bras, qui avoit préservé d'une destruction complète et les hommes et les animaux, rassembla les nouvelles familles, les forma en tribus, et leur distribua les terres qui devoient leur appartenir. Ce fut alors qu'il transmit aux druides la sagesse de sa parole, qu'il institua des cérémonies saintes et qu'il donna aux hommes des lois et des conseils pour la règle et le gouvernement de leurs sociétés naissantes. La connoissance de l'art de cultiver la terre ne fut pas un de ses moindres bienfaits.

Les prêtres de la religion druidique étoient

divisés en trois classes : 1° Les druides proprement dits ou chefs de la prière ; ceux-ci étoient consacrés et ne se montroient aux peuples que pour leur parler du ciel, leur annoncer les volontés de l'inconnu, et transmettre une partie de leur science aux jeunes gens qu'ils jugeoient dignes de recevoir cette communication ;

2° Les bardes ; c'étoient leurs poètes ; ils chantoient les grandeurs de la divinité, ils mettoient en vers les annales du temps, et célébroient les princes, les guerriers illustres et leurs exploits. Ils portoient la lyre et la hache de bataille et prenoient part aux combats, afin de pouvoir raconter ce qu'ils avoient vu. La garde des objets sacrés et de la personne des druides leur étoit confiée.

3° Les ovates ou aspirans au sacerdoce.

Les druidesses étoient aussi divisées en trois classes, toutes trois subordonnées au grand chef des druides, le représentant de Hy-ar-Bras, désigné et nommé par lui-même dans le sanctuaire le plus profond du temple le plus solitaire de l'île de Mona.

Les druidesses de la première classe habitoient l'île de Sène, où les druides eux-mêmes n'avoient pas le droit de pénétrer. Des bardes qui leur étoient soumis veilloient constamment à leur sûreté et à la garde de l'île. Elles régnoient en souveraines sur l'esprit des peuples de la péninsule armoricaine ou de la Petite-Bretagne. Elles faisoient vœu de virginité ; une haute sainteté formoit le caractère de toute leur vie. Elles avoient le don de lire dans l'avenir. Quelquefois il leur étoit permis de prédire les événements ; elles conversoient alors avec des esprits invisibles, parloient à la tempête et suscitoient ou apaisoient à volonté les orages. Le nombre de ces druidesses ne pouvoit dépasser celui de neuf ; elles étoient choisies dans les familles les plus honorées, et une beauté merveilleuse devoit être la première condition de leur admission dans cet ordre si remarquable. Ce qui les distinguoit sur toutes choses, c'étoient leurs rares connoissances dans l'art de la médecine. Elles guérissoient d'un mot, quand elles le vouloient, les maladies les plus rebelles à la science des docteurs ; et comme elles ne sortoient que de nuit et qu'elles pénétroient indifféremment dans la cabane du pauvre ou dans le palais de l'homme puissant, le peuple les disoit douées de la faculté de se rendre invisibles. Leurs chants, et elles se plaisoient surtout à les faire entendre, assises sur des rochers au bord de l'Océan, accompagnées des accords de la harpe de leurs bardes, leurs chants étoient si doux que les flots brisants de la mer cessoient alors leurs bruits immenses, et que personne ne pouvoit les oublier après les avoir entendus.

Les druidesses de la seconde classe remplissoient auprès des premières les mêmes fonctions que les bardes auprès des druides ; elles veilloient à la conservation des choses sacrées, à la garde des temples, à la confection des ornements, et elles faisoient elles-mêmes le plus bel ornement des cérémonies saintes : les femmes de cet ordre avoient le droit de se marier ; mais il ne leur étoit permis de sortir de l'enceinte druidique qu'à une seule époque de l'année où elles se réunissoient à leurs époux. Après un court séjour extérieur elles rentroient pour un an dans leur clôture.

Quant à la troisième classe, elle ne se composoit que des femmes des druides, et celles-ci ne jouissoient d'aucune prérogative digne de remarque. Elles formoient toutefois une sorte de noblesse sacrée à laquelle des places et des fonctions enviées étoient réservées dans les cérémonies publiques.

Les druides n'avoient aucun de ces monuments fermés que l'on connoît sous le nom de temples. Peut-être, suivant eux, la parole du grand ordonnateur des mondes leur étoit-elle révélée dans les profondeurs des cavernes baignées par l'Océan ou cachées au sein des forêts. Quand ils vouloient la faire connoître aux peuples, ils réunissoient leurs auditeurs près d'un de ces monuments nommés Dolmens, qui ont échappé aux outrages des siècles, et que l'on retrouve, en assez grand nombre, dans la Bretagne armoricaine. Les dolmens se composent d'une table de pierre



(Monument druidique appelé Dolmen, tiré de l'*Antiquarian Cabinet*.)

posée sur d'autres pierres placées de champ, et si rustiquement taillées qu'on peut douter que la main de l'homme les ait dégrossies. Ces dolmens étoient presque toujours ensevelis dans la profondeur d'une épaisse forêt, lieu que les druides choisissoient de préférence pour célébrer leurs mystères, et d'ordinaire au pied d'un chêne et près d'une fontaine, qui portoit le nom de Fontaine du Sacrifice : leur hauteur étoit prodigieuse; aussi ces masses indestructibles ont résisté aux efforts du temps, et ce sont les seuls monumens qui, de siècles aussi reculés, soient parvenus jusqu'à nous. Le druide se plaçoit à cette tribune imposante, et sa voix sonore annonçoit aux hommes la volonté du ciel, leur enseignoit l'histoire du passé, ou leur transmettoit des ordres auxquels ils devoient obéir sans murmure.

La vie des druides étoit austère et uniforme. Les chefs guerriers, les princes, les appeloient à leurs conseils, où ils occupoient la première place, environnés de respect et de crainte; car ils avoient, par leurs relations avec le ciel, une influence directe sur l'existence et le bonheur des hommes. Leur avis décidoit de la paix ou de la guerre, et quoiqu'ils fussent exempts de service militaire, ils ne manquoient jamais d'entretenir dans l'armée, par leur présence, l'énergie dont les soldats sembloient éprouver le besoin au moment des revers. Ils étoient tellement honorés et redoutés que, dès qu'ils paroissoient sur un champ de bataille, les partis les plus acharnés déposoient à l'instant les armes.

C'est que l'éducation de la jeunesse distinguée leur étoit confiée, qu'ils étonnoient les bouillants et candides Bretons par une connoissance approfondie et toute mystérieuse des phénomènes astronomiques et des sciences exactes; qu'ils possédoient des recettes médicales, dont ils environnoient l'emploi de pratiques superstitieuses, et dont le succès étoit nécessairement attribué à une puissance magique, et que l'art de l'éloquence, cultivé par eux dans la solitude des forêts, communiquoit à leurs paroles calculées une force persuasive qui séduisoit et entraînoit

leur jeune et crédule auditoire. C'est que du haut du dolmens (1) après s'être lavés dans la fontaine expiatoire, ils commençoient constamment leurs prédications par l'injonction d'être braves, et par des préceptes qui ordonnoient de sacrifier tout ce qui pouvoit les attacher à l'existence, amour, amitié, piété filiales et richesses, afin de garantir la patrie du joug de l'étranger. Adorer un seul Dieu, l'honorer par le respect et le silence, obéir aux lois et aux ordres paternels des druides et des chefs militaires, et tout immoler à la patrie, telles étoient les principales maximes qu'ils offroient à la méditation de leurs disciples.

Les druides choisissoient, pour pratiquer leurs cérémonies saintes, des bois si touffus que les rayons du soleil n'y pouvoient pénétrer; les vieux chênes qui les formoient avoient assisté au spectacle de la création des hommes. L'haleine des vents s'y taisoit; la foudre y grondoit quelquefois, mais jamais ses effets ne s'y faisoient reconnoître. Des voix étranges retentissoient alors dans la profondeur de leurs cavernes, et des éclairs sans nombre illuminoient l'obscurité de ces lieux redoutables. Le grand-prêtre avoit la coutume de s'y rendre deux fois dans une révolution du soleil, à midi et à minuit; mais jamais il n'en sortoit que les cheveux hérissés et le visage contracté par l'expression d'une sainte horreur.

Ce sont ces coutumes superstitieuses qui ont donné à d'anciens écrivains lieu de penser que les druides consommoient des sacrifices humains; mais la douceur de la morale qu'ils enseignoient, et leur amour pour la musique et la poésie, doivent écarter cette opinion. Les Romains n'ont rapporté aucun fait qui la confirmât, et le mugissement des bœufs sacrifiés, qui servoient ensuite à la nourriture des prêtres, et les sons rauques produits par les longs cornets dont se servoient les bardes, suffisoient pour expliquer les bruits sinistres qui se faisoient entendre au loin.

Le gui de chêne, cette production végétale entée sur une autre et qui ne semble avoir ni racine ni moyens de reproduction, parut aux anciens druides d'une nature assez divine pour en faire un des instruments de leurs saints mystères. L'arbre sur lequel on apercevoit une branche de cette végétation sacrée étoit purifié, encensé, arrosé avec soin. On prévenoit les peuples de l'heureuse découverte; on convoquoit tous les colléges de druides. Deux à deux, en silence, presque voilés par leurs manteaux imposants, entourés de leurs bardes, ils se rendoient dans le lieu où s'étoit montrée cette émanation de la divinité. Les populations les suivoient dans l'attitude du respect. Alors, et après des prières et des hymnes composées pour la circonstance, le grand chef des druides détachoit la plante

(1) Nous plaçons ici un monument sur l'antiquité duquel les archéologues sont peu d'accord, et que nous



(London stone, tiré de l'*Antiquarian cabinet*.

croyons avoir d'abord servi aux druides pour la célébration des mystères de leur religion. Nous nous fondons sur l'autorité d'un antiquaire distingué, M. Owen de Shrewsbury, qui prétend que cette pierre fut originairement un des monuments religieux des druides; pendant la conquête des Romains, elle leur servit de pierre milliaire, et aura été taillée telle qu'on l'a voit actuellement dans le quinzième siècle; elle est conservée à Londres près de l'église de Saint-Swithin, Canon street, et est connue sous le nom de *London Stone*.

mystérieuse avec une faucille d'or, la déposoit sur un voile de lin d'une blancheur éclatante et qui n'avoit jamais servi, et l'enfermoit dans une arche d'or traînée par des taureaux blancs. On arrosoit ensuite les assistants avec l'eau du vase Azenladour ou de l'inspiration. Cette eau lustrale devenoit sainte quand on y avoit plongé de la verveine.

La verveine et le sélage ou la pulsatille étoient encore des plantes sacrées que l'on ne cueilloit qu'avec les plus étranges précautions. Le prêtre offroit d'abord pour le sélage un sacrifice de pain et de vin, et pour la verveine de féves et de miel. Il avoit les pieds nus, il portoit un vêtement blanc et sans tache, et, s'enveloppant la main droite d'un voile, et le dos tourné, il s'emparoit du sélage comme s'il eût commis un vol. Quant à la verveine, il ne devoit la cueillir que lorsqu'elle étoit frappée des rayons de la lune; il creusoit la terre autour de la plante avec un instrument consacré, et la faisoit sauter hors du sol sans la toucher.

Les druidesses se livroient aussi à des pratiques superstitieuses qui leur étoient particulières. Elles étoient chargées de préparer l'eau de l'inspiration dans le vase mystique d'Azenladour: quelques auteurs pensent que cette eau d'inspiration n'étoit qu'une boisson fermentée. Tous les ans, à une époque marquée, elles devoient découvrir le toit de leur temple ou plutôt de la demeure de la grande-prêtresse et le recouvrir en un seul jour, du lever au coucher du soleil; la malheureuse que la fatigue contraignoit à se séparer de son fardeau ou qui se laissoit tomber, étoit incontinent mise à mort par ses compagnes et ses membres dispersés; mais on ne cite aucun fait qui annonce que cet événement soit jamais arrivé.

Une grande cérémonie rassembloit à l'île de Sène, vers le milieu de l'été, les druides de toutes les classes et les druidesses. Alors de grands bruits se faisoient entendre dans le bois sacré, et le peuple, accouru de toutes les parties des deux Bretagnes, attendoit dans le silence et la consternation l'expression de la volonté du ciel. Bientôt un char mystérieux, traîné par des bœufs d'une éclatante blancheur, et entouré des prêtres et prêtresses, sortoit de l'enceinte de la forêt. Ce char renfermoit des choses qu'il n'étoit donné à aucun mortel de voir ou de toucher, et il étoit couvert d'un voile épais. Le cortége s'avançoit lentement le long des rivages de l'île, et tandis qu'il en traçoit péniblement le tour le peuple se livroit à des fêtes et à des jeux, et déployoit une allégresse extraordinaire. Le char rentroit enfin dans son obscure demeure, et les objets qu'il avoit contenus étoient précipités au fond d'un lac.



(Druide d'après Meyrick.)

Les druides étoient vêtus d'une longue robe de laine blanche et d'un manteau de la même couleur; ils se couronnoient de verveine dans les cérémonies. Leur longue barbe descendoit avec majesté sur leur poitrine, et leurs bras étoient ornés de bracelets d'or. Le grand-prêtre se distinguoit par une ceinture recouverte de lames d'or et par la faucille d'or dont lui seul avoit le droit de se servir.

Les prêtresses étoient également vêtues de blanc; mais l'étoffe de leur robe et de leur manteau étoit un tissu de lin d'une extrême



(Druidesse d'après Meyrick.)

finesse, et elles portoient de longs voiles qui les déroboient ordinairement aux regards des profanes. Elles avoient aussi les bras ornés de bracelets d'or, et la grande druidesse jouissoit de la prérogative de la ceinture d'or.

Le vêtement des bardes étoit court et commode; de larges pantalons, ou anaxyrides, noués à la cheville du pied, une tunique ou une cuirasse, selon qu'ils servoient dans les cromlechs ou qu'ils suivoient l'armée, une petite harpe jetée sur leurs épaules et une hache de bataille à la main.

Les Romains, qui dénaturoient les expressions qu'ils empruntoient aux peuples vaincus, nous ont fait connoître une druidesse sous le nom de Velléda, et, grâce à l'illustre M. de Chateaubriand, ce nom est devenu plus célèbre dans sa prose poétique qu'il ne le fut jamais dans l'antiquité. La langue que l'on parloit alors en Angleterre et dans la Petite-Bretagne, conservée dans cette dernière contrée et encore un peu dans le pays de Galles, nous donne l'étymologie de ce nom, qui n'étoit qu'un attribut, et que portoient toutes les grandes prêtresses; c'est le mot *uheldeda*, sublimité.

Il paroît que lorsque les Romains abordèrent les rivages de la Grande-Bretagne le pouvoir des druides étoit immense, et qu'il s'étendoit sur les lois, le gouvernement et les mœurs. C'étoit à eux qu'il appartenoit d'intervenir dans toutes les discussions particulières : s'il existoit d'autres tribunaux, ce qui est probable, ils recevoient au moins les appels et jugeoient en dernier ressort; ils prononçoient la peine au coupable convaincu d'un meurtre, et décidoient de l'héritage d'un champ ou de sa limite; ils disposoient à la fois du châtiment et de la récompense, et l'on regardoit comme la punition la plus sévère l'exclusion des cérémonies saintes et de toute participation aux sacrifices. Nous avons dit que leur volonté seule faisoit la paix ou la guerre, et qu'il suffisoit qu'ils parussent sur un champ de bataille, pour qu'à l'instant les partis les plus acharnés déposassent simultanément les armes.

Ce n'est qu'avec une extrême difficulté que nous pénétrons dans les ténèbres dont l'existence des druides est enveloppée, et le flambeau que nous y portons n'y projette qu'une lumière incertaine. Les mystères de leur religion, les annales dont ils disposoient par l'intermédiaire et l'organe des bardes, couverts d'un voile obscur, étoient contenus dans des poëmes et des hymnes; mais c'étoit un crime de les écrire, et ce ne fut guère que vers le septième siècle de notre ère que les derniers des bardes en tracèrent des fragments avec les caractères du temps; un dogme sacré posoit une borne à toute indiscrétion. Les druides, les seuls hommes qui cultivassent en effet les sciences avec quelque profondeur, étoient loin de vouloir en étendre les progrès dans un pays où leur seule parole dominoit tous les esprits; ils entretenoient à plaisir les Bretons dans un état perpétuel d'ignorance et de cécité, et ne départissoient le fruit de leurs études et de leurs

découvertes qu'aux hommes qu'ils jugeoient incapables d'en faire un usage dangereux pour leur pouvoir, ou qu'ils vouloient initier à leurs mystères : toutes leurs instructions, toutes les leçons qu'ils donnoient étoient verbales; leur doctrine, leur histoire, leur morale, étoient renfermées dans des vers qu'il falloit apprendre et que les bardes avoient composés. Le peu de notions qui nous sont parvenues ne se sont donc perpétuées que par des traditions, et l'on sent combien elles ont dû s'altérer en traversant les siècles. Les druides furent à la fois prêtres, médecins, sacrificateurs, devins, philosophes, législateurs, réunissant ainsi toutes les attributions qui tendent à affermir le pouvoir, celles qui inspirent la confiance, et celles qui impriment la crainte; les chefs ou rois n'étoient que les exécuteurs aveugles de leurs volontés, et ces ministres d'un autel et d'un dieu aujourd'hui inconnus auroient redouté, en appelant le vulgaire au partage des connoissances qu'ils avoient acquises, de rendre inutile leur intervention auprès de leur divinité ou dans les affaires civiles et politiques qu'ils dirigeoient à leur gré.

Nous avons dit qu'ils développoient une assez pure morale à leurs élèves, et qu'ils leur apprenoient que les principaux devoirs de l'homme consistent à servir Dieu, à ne point faire de mal, et à montrer de la valeur aux combats. Ils enseignoient aussi l'immortalité de l'ame; mais ils supposoient qu'avant de se rendre dans le séjour de l'éternelle félicité, elle étoit soumise à passer d'un corps dans un autre, subissant toutes les souffrances attachées aux diverses conditions de la nature humaine, jusqu'à ce que, purifiée par les épreuves, elle devînt digne d'aller jouir d'une autre existence pleine de délices dans le sein du créateur. On abrégeoit ce cercle de peines et de hasards lorsque l'on périssoit dans une bataille en combattant pour la patrie.

Saint Augustin, dans sa Cité de Dieu, a écrit que les Bretons reconnoissoient deux génies qui s'attachoient aux hommes dès leur naissance, et les suivoient dans toutes les phases de la vie; l'un noir et malfaisant, l'autre blanc et favorable. L'orateur sacré nomme les génies malfaisans *Dæmones Dusii*. Dus est un mot celtique ou breton qui signifie noir. Les paysans superstitieux des Iles-Britanniques reconnoissent encore des êtres malins, surnaturels, noirs, et rôdant sans cesse près de leurs habitations en cherchant l'occasion de malfaire. Ils les nomment Duse (1), et les redoutent extrêmement; il est assez curieux que ce soit un père de l'église qui nous ait conservé cette notion de l'antique superstition des Bretons. Le frémissement des feuilles de chêne mettoit en fuite ces mauvais esprits, et les bardes les conjuroient par des chants en agitant des branchages.

L'attachement des Bretons envers leurs parents et leurs amis étoit une vertu qui relevoit en eux le peu d'éclat de leurs autres qualités. L'habitude de la vie sauvage ne leur enlevoit pas la sensibilité du cœur. Ils s'affligeoient sans modération des malheurs dont les personnes qui leur étoient chères se trouvoient accablées, et ils se réjouissoient de leur bonheur avec des transports d'allégresse inimaginables. Leur dévouement aux auteurs de leurs jours s'étendoit au-delà de la tombe. Long-temps encore après les avoir perdus ils venoient verser des larmes près des lieux qui renfermoient leurs cendres, et jamais ils ne perdoient la mémoire d'un ami, ni d'un bienfaiteur. Ils gardoient dans leurs cabanes, ils exposoient à tous les regards des restes de vêtements, des débris d'armes qui avoient appartenu à ceux dont ils pleuroient la mort, et ils les conservoient avec un soin religieux. Ce sont là des sentiments qui honorent l'homme, et qui laissent dans les esprits une noble et touchante impression.

Quelques écrivains ont prétendu que les Bretons étoient tatoués. Nous sommes portés à croire que c'est une erreur, et qu'on aura confondu les Bretons véritables avec les Pictes, dont nous parlerons plus tard, et que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs. Ce ta-

(1) *The duse take thee!* est une imprécation usitée dans le pays de Galles.

touage au reste n'étoit point une insertion de matière colorante dans la peau, mais une simple application de peinture dont il seroit pos-



(Picts d'après Meyrick.)

sible que les Bretons eussent fait usage les jours de combat, et qu'ils pouvoient ensuite enlever avec facilité.

Les peuples Bretons, que les Romains se sont plu à nous représenter comme si barbares, comprenoient cependant l'art de la navigation mieux que leurs futurs conquérants. Ceux-ci ne s'écartoient jamais des côtes, et ils osoient à peine s'aventurer à traverser le détroit qu'ils nommoient *Fretum Gallicum*, tandis que les Bretons se livroient courageusement aux tempêtes, et, bravant les flots de l'Océan, envoyoient leurs vaisseaux sur les rivages méridionaux de la Petite-Bretagne afin de prêter secours aux malheureux habitants de Vannes, menacés par toutes les forces des Romains.

Quoiqu'il ne reste pas de monuments historiques de l'architecture nautique de ces peuples, il est cependant permis de croire que leurs vaisseaux n'étoient pas comme le dit Tacite, historien romain, et par conséquent mal instruit et partial, de simples bateaux en osier recouverts de cuir. Sans doute ils devoient se rapprocher beaucoup de la forme de ceux de leurs voisins, les Venètes. Comme ces peuples ils naviguoient sur une mer hérissée de rochers et semée de bas-fonds; il falloit donc que la structure plate de leur carène leur permît d'éviter les récifs et les bancs de sable. Les tempêtes, si fréquentes dans ces parages, nécessitoient une proue et une poupe très-élevées. Cette construction avoit en outre le grand avantage de les mettre à l'abri des pierres et des traits de leurs ennemis. Leurs voiles, comme celles des Venètes, étoient de peau. Des navires aussi légers ne craignoient pas de s'engager dans les rochers qui bordoient les côtes, et bravoient impunément la violence de l'Océan.

L'influence des bardes sur les populations peut se comparer à l'enthousiasme qu'inspirèrent dans l'antiquité grecque les Orphée et les Tyrtée. Ils entretenoient dans l'ame des Bretons l'amour de la gloire et les vertus plus douces de l'hospitalité. Les vers héroïques dans lesquels ils chantoient les actions des grands hommes enflammoient tous les cœurs et réveilloient dans les esprits la haine du despotisme et le besoin de l'indépendance. Ce fut par ce motif qu'ils devinrent les premières victimes de la politique des Romains, qui en firent périr un grand nombre; et que, enfin, leurs successeurs furent tous livrés au supplice par les ordres du féroce Édouard, lorsqu'en 1284 ce monarque entreprit la conquête et l'asservissement du pays de Galles.

Telles sont les foibles notions qui nous restent sur la religion des habitants de la Grande-Bretagne, comme elle étoit l'an 55 avant Jésus-Christ. Une immense révolution alloit la frapper et l'anéantir. Jules César et ses légions s'embarquoient pour conquérir Albion.

A partir de ce moment, nous commence-

rons à percer les épaisses ténèbres qui nous enveloppoient jusqu'ici. Trois fois encore la Bretagne changera de maîtres. Les Romains d'abord lui imposeront un joug que déjà ils faisoient peser sur tout l'univers; et là, comme par tout le monde, ils laisseront dans la langue, dans les mœurs et sur le sol, d'ineffaçables traces de leur passage. Après eux, les Saxons établiront une domination plus durable, et jouiront de leur conquête jusqu'au moment où Guillaume viendra, avec ses Normands, implanter sur le sol breton, d'autres mœurs, une autre nationalité, une autre langue. Dès lors nous verrons la Grande-Bretagne, fermant ses anciennes blessures, grandir peu à peu, s'emparer du trône des mers, et étendre ses bras victorieux sur l'Amérique et sur les Indes.



CONQUÊTE ROMAINE.

César avoit déclaré la guerre aux Venètes, et les Venètes devoient succomber. En vain appelèrent-ils les Bretons à leur secours, en vain déployèrent-ils un courage sublime, il fallut céder à la fortune du général romain. Mais ses pertes avoient été immenses, et, dans sa colère, il jura de se venger des peuples d'Albion, qui avoient osé venir défendre leurs alliés. Tel fut le prétexte dont il se servit pour leur déclarer la guerre; et le 26 du mois d'Auguste, cinquante années avant l'époque d'où nous datons l'ère chrétienne, il partit de Calais et traversa la Manche, suivi de deux légions.

L'invasion du général romain ne fut pas couronnée de succès. Débarqué à Deal, il remporta d'abord quelques avantages; mais ses troupes s'effrayèrent de l'aspect terrible de leurs adversaires. Il paroît que l'usage de s'avertir mutuellement des attaques d'un ennemi en portant des torches allumées de contrée en contrée, de tribu en tribu, de famille en famille, usage dont on retrouvoit les traces, au dernier siècle, dans les clans écossois, parut aux légions une épouvantable singularité. Aussi, dans leurs récits, les Romains dépeignirent les rangs des Bretons comme parcourus et animés par des femmes échevelées, armées de torches ardentes, tandis que ce n'étoit que le signal qui avoit hâté l'arrivée des bataillons de chaque tribu, et qui les conduisoit au champ du combat. Une tempête mit les vaisseaux romains dans le plus grand danger et en fit périr une partie; la cavalerie que César attendoit ne put toucher les rivages de la Grande-Bretagne; la septième légion s'étant avancée avec imprudence, fut attaquée et presque détruite par les indigènes. César, craignant de plus grands revers encore, conclut une espèce de traité avec les chefs Bretons, et après une expédition d'environ trois semaines, il regagna les côtes plus hospitalières de la Gaule. Rome se glorifia de cette tentative comme d'une victoire. En effet, la route étoit ouverte à la conquête.

L'année suivante, au printemps, César, qui n'avoit cessé de songer aux moyens de venger cet échec, fit d'immenses préparatifs, et, suivi de cinq légions et d'une nombreuse cavalerie, il descendit encore sur cette île dont il convoitoit la possession. Une seconde tempête vint également mettre en danger ses navires; mais cette fois le général avoit prévu le désastre qui pouvoit l'accabler; il n'en perdit qu'un petit nombre, et après avoir pourvu à la conservation des autres, il pénétra dans l'intérieur du pays. Ses premiers efforts n'eurent pas tout le succès dont il s'étoit flatté, les avantages et les pertes se balancèrent de part et d'autre; mais la supériorité de la tactique romaine et celle des armes défensives des soldats devoient promptement prévaloir sur la bravoure inexpérimentée des indigènes. La discorde se mit dans leurs rangs, beaucoup de tribus se retirèrent dans leurs foyers, et Cassibelan, chef ou roi de Cassie, resta seul pour combattre et sauver l'honneur et la liberté de la Grande-Bretagne.

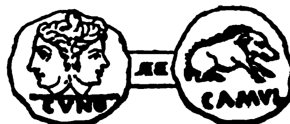
Ce guerrier, déjà célèbre par de belles vic-

toires, sentit la nécessité de mettre un grand obstacle entre son armée et la marche rapide et sûre des Romains. Il traversa la Tamise et tenta d'en rendre le passage impossible à ses ennemis, en fortifiant tous les gués, au moyen de pieux enfoncés dans le fleuve. Mais César ne savoit pas s'arrêter; sa cavalerie se jeta dans les flots; l'infanterie s'attachant aux chevaux ou nageant, parvint à la rive opposée, et les Bretons cherchèrent une retraite dans les bois. Cassibelan, réduit au désespoir, fit un désert de ses propres états, afin de priver les Romains de vivres, de logements et de fourrages. Il se signala par des prodiges de valeur, il parvint même à vaincre ses adversaires à Dorobern, aujourd'hui Canterbury; mais trahi par son vassal Mandrubatius, chef ou roi de Trinovante, il se vit forcé d'accepter la paix aux conditions que lui dicta César. Ces conditions ne furent ni onéreuses, ni humiliantes, et les légions romaines revinrent à Calais après cinq mois d'absence.

Des rapports commerciaux s'établirent alors entre les Bretons et les Romains, ou les peuples qui leur étoient soumis; et les impôts auxquels ces transactions donnèrent lieu valurent des sommes importantes au trésor des empereurs. Auguste pensa qu'une domination trop vaste pouvoit avoir de grands inconvénients pour ses successeurs, et donna le conseil à Tibère de ne pas songer à la conquête de la Grande-Bretagne. Tibère, qui redoutoit la gloire et la puissance de ses généraux, n'eut garde d'entreprendre ce qui avoit lassé César. Mais Caligula, dans son extravagance, imagina de réunir deux cents mille hommes à Boulogne, (*Gensoriacum*) de ranger cette immense armée sur le bord de la mer, et de donner le signal du combat comme si l'on se fût trouvé en présence de l'ennemi. Il fit ensuite élever un phare en ce lieu comme un monument qui perpétuât le souvenir de l'étonnante victoire qu'il venoit de remporter, et il reprit le chemin de Rome où l'attendoient les honneurs du triomphe. On ne sauroit concevoir jusqu'à quel point s'avilissoit alors le caractère des Romains.

Mais déjà l'intrigue avait fait invasion dans la Bretagne, et les vices du grand empire s'y étoient établis et naturalisés. Les Bretons entretenoient des relations avec Rome; plusieurs de leurs chefs avoient visité la ville impériale, et y avoient fixé leur domicile; et l'un d'eux, du nom de Béric, ayant acquis l'oreille de l'imbécile Claude, lui inspira le désir de la conquête.

Ce fut l'an 43 de l'ère chrétienne qu'Aulus Plautius, général romain, vint attaquer la Grande-Bretagne avec quatre légions et de nombreux auxiliaires. Caractacus et Togidumnus, fils de Cunobeline, résistèrent long-



Monnaie frappée sous les fils Cunobeline, à Camulodunum (Colchester).

temps et avec un grand courage, aux efforts de l'armée ennemie; mais les auxiliaires de la Germanie, accoutumés à faire la guerre dans les forêts, vainquirent les indigènes, et tuèrent Togidumnus. Claude, instruit des succès de ses généraux, voulut lui-même en recueillir la gloire; il se fit transporter dans la Grande-Bretagne, s'avança jusqu'à Camulodunum (Colchester), et reçut la soumission des Kantiens, des Trinobantes, et de quelques autres peuplades qui vendirent leur liberté pour obtenir la paix. Claude revint ensuite à Rome, où il se fit décerner le triomphe; il avoit, avant son départ, divisé le commandement des légions entre Vespasien et Plautius.

Plautius fut rappelé par l'empereur et remplacé par Ostorius Scapula qui défit enfin Caractacus en bataille rangée au pied d'une montagne nommée Kaer Caradoc, située dans le Shropshire, non loin du confluent du Coln et du Tème. Les vainqueurs s'emparèrent de la fille et de la femme de Caractacus, et ce guerrier lui-même leur fut bientôt livré

par la trahison de sa belle-mère Cartismandua, reine de la tribu des Brigantes.

L'infortuné Caractacus fut donné en spectacle aux Romains et forcé de figurer dans le cortége du triomphe de Claude; il parut chargé de chaînes devant cet empereur et l'impératrice Agrippine, précédé du trophée de ses armes, de ses frères, de sa fille et de sa femme, sous des vêtemens d'esclaves. Cette malheureuse famille, digne d'un meilleur sort et qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir osé défendre sa patrie contre des envahisseurs étrangers, marchoit humiliée, en versant des larmes amères. Caractacus seul montroit une ame au-dessus de sa fortune, il ne s'abaissa point à solliciter la générosité de Claude. La noblesse de son caractère vainquit à son tour les Romains; il en reçut la liberté avec une partie de son ancienne puissance.

Mais si Caractacus avoit succombé, la nation des Silures, qu'il commandoit, loin de se soumettre après sa défaite, retrouva de l'énergie, et parvint à se faire redouter d'Ostorius. A la mort de ce général, Aulus Didius, qui succéda, combattit Cartismandua, et vainquit les Jugantes.

Veranius ne parut qu'un instant à la tête des légions. Suétonius Paulinus, nommé par Néron, reconnut que les druides avoient sur les Bretons une influence sans égale, et que les peuples, un instant pacifiés, se soulevoient de nouveau à la voix de leurs prêtres. Ce fut donc à ces vénérables interprètes des volontés du ciel, à ces juges intègres, à ces instituteurs de la jeunesse, à ces gardiens des lois et des coutumes qu'il déclara la guerre. Il alla les attaquer dans l'île de Mona, dans leurs bois sacrés, au centre créateur des colléges qui ressortissoient de l'institution druidique. Les druides, les bardes, les ovates, les prêtresses de toutes les classes, s'étoient réunis près du plus saint des Cromlec'hs. La pierre du dolmen retentissoit des graves exhortations du druide centenaire. Les chants des bardes frappoient les échos de la forêt, et ils agitoient, au-dessus de leurs têtes, leurs haches brillantes, où se reflétoit le feu des torches que portoient les druidesses, échevelées et vêtues de deuil, comme au dernier jour de leur existence.

Lorsque la cavalerie romaine eut débarqué sur le rivage, et que l'infanterie se fut formée en ligne de bataille, les druides, couronnés de verveine, et accompagnés des prêtresses, dont les longs cheveux flottoient épars, s'avancèrent d'un pas lent vers les bataillons ennemis. Quand ils furent assez près pour être entendus, ils menacèrent les Romains du courroux céleste, et accomplirent les cérémonies de la malédiction. Puis, remarquant que leur langage n'étoit pas compris, ils ouvrirent leurs rangs, derrière lesquels étoient placés les bardes prêts au combat. Ceux-ci entonnèrent les chants de mort en brandissant leurs armes, les druidesses répondirent en agitant leurs flambeaux, et cette scène lugubre, immense, imposante, porta la terreur dans les ames romaines. Accoutumés à respecter toutes les religions, les soldats légionnaires, en proie aux effets imprévus d'une superstitieuse horreur, s'arrêtèrent, et voulurent reprendre la route de leurs vaisseaux. Mais Suétonius, se précipitant à leur tête, porta les premiers coups, et frappa de son épée le grand chef des druides, sans respect pour son âge et son caractère. Ce ne fut bientôt plus qu'une horrible boucherie. Les bardes périrent tous en combattant; les druides et les prêtresses furent inhumainement massacrés; les autels furent renversés; les flammes dévorèrent la forêt sacrée; les misérables qui échappèrent au glaive des Romains, rejetés dans les brasiers ardents, y terminèrent une vie désormais inutile puisqu'ils n'avoient pu sauver leur culte antique et leur liberté. Suétonius considéra cet affreux carnage, où certes la valeur n'avoit pu se déployer, comme une victoire politique, dont les immenses résultats ne tarderoient pas à se réaliser.

Ils ne furent pas aussi prompts que l'avoit espéré le général romain. L'un des rois bretons, ses alliés, vint à mourir, et par suite d'un usage odieux, que les vainqueurs introduisoient dans toutes les contrées dont

ils vouloient s'emparer, il appela l'empereur à sa succession. Le testament à la main, Catus, procurateur impérial, se mit en possession des domaines de Prasutagus. Mais l'illustre Boadicée, sa veuve, reine des Icènes, traitée avec la dernière indignité par les agens fiscaux de Rome, jura de venger ses filles, que des tribuns avoient déshonorées. Elle rassembla les chefs bretons, leur peignit avec énergie les outrages dont on l'avoit accablée, et appela aux armes une jeunesse que les ordres inhumains de l'empereur arrachoient pour toujours à ses foyers, expatrioient et incorporoient dans les légions auxiliaires. Une armée formidable, réunie sous ses enseignes, se précipita comme un torrent sur les villes occupées par les Romains. Colchester ou Camulodunum, fut réduite en cendres. La neuvième légion, commandée par Pétilius, succomba sous les masses qui l'attaquèrent.



Bas-relief représentant des Bretons faits prisonniers; tiré de l'*Antiquarian Cabinet*.

Suétonius, dans l'impossibilité de défendre Londres ou Trinovante, se vit forcé d'évacuer cette ville importante, que les Bretons livrèrent aux flammes, et où ils immolèrent, dit-on, soixante-dix mille Romains ou étrangers attachés à leurs destins. Enfin, Suétonius, poussé aux dernières extrémités, reconnut qu'il ne lui restoit d'autre chance de salut qu'une victoire dont le succès étoit douteux; il n'avoit pu rassembler que dix mille hommes, et les ennemis étoient vingt fois plus nombreux. Il osa se fier à la supériorité de sa tactique; il fit un choix habile de son terrein, et les Romains combattirent avec toute l'ardeur du désespoir. Si l'on en croit leurs historiens, quatre-vingt mille Bretons furent passés au fil de l'épée, et la noble Boadicée, ne voulant pas survivre à sa défaite, termina ses jours par le poison.

Cependant, des récits de la cruauté de Suétonius avoient pénétré jusqu'à la cour de Rome, et Néron rappela ce général dans la crainte que son système de rigueur n'exaspérât les Bretons sans remède. Une administration plus paternelle vint calmer les esprits sous le gouvernement de Céréalis et de Frontinus; mais ce fut au célèbre Agricola qu'il fut donné de conquérir tout le territoire connu de la Grande-Bretagne, d'y former des établissemens durables, et de pacifier cette contrée.

Agricola reconnut d'abord que les généraux avoient poussé leurs conquêtes sans avoir formé des plans préalables et sans avoir de but. Il commença par inspirer aux Bretons une haute idée de son impartiale justice; puis il s'avança vers le nord, accueillant tous les chefs qui venoient solliciter son amitié, et combattant et détruisant les autres; il s'empara une seconde fois de l'île druidique de

Mona, fit construire une ligne de forteresses ou *prætentura*, qui s'étendoit du détroit du Forth à celui de la Clyde, et reçut quelques échecs sur les rives du Forth; mais continuant à s'avancer, il rencontra les tribus calédo-



Bretons combattant sur un char, d'après un bas-relief.

niennes, commandées par Galgacus. Leur usage au combat, comme celui de tous les Bretons, étoit de protéger leur corps de bataille au moyen de chariots armés et dirigés par des chefs; ceux-ci s'élançoient à terre pour attaquer leurs ennemis, lorsqu'ils étoient parvenus à pénétrer dans leurs rangs, et se hâtoient de remonter dans leurs chars et de chercher l'appui de leur infanterie s'ils éprouvoient une trop énergique résistance. Agricola les vainquit et les poursuivit jusque dans l'épaisseur de leurs impénétrables forêts.

Ce fut Agricola qui, le premier, inspira aux Bretons du goût pour les arts de la paix. Il les familiarisa avec les mœurs et les habitudes romaines; il ordonna que l'on instruisît la jeunesse dans les sciences et les lettres, et que l'étude de la langue latine devînt une des bases de l'éducation. S'il leur enleva la liberté, il voulut au moins que l'esclavage ne leur apportât que des chaînes légères. Les Bretons s'amollirent, prirent les vices des Romains et perdirent leurs antiques vertus. Après un séjour de huit années dans la Grande-Bretagne, Agricola revint à Rome et sembla s'anéantir sous les regards de Domitien.

La puissance des gouverneurs délégués dans l'Ile-Britannique étoit immense. Non-seulement ils commandoient les armées, mais encore ils étoient chargés de l'établissement et de la levée des impôts, et de l'administration de la justice, dont ils modifioient les formes et les règles selon qu'il leur sembloit utile ou convenable. Leur volonté c'étoit la loi. Leurs iniquités et leurs exactions irritèrent tellement les indigènes que la rebellion de ceux-ci exigea la présence de l'empereur Hadrien. Ce prince visita la Bretagne vers l'année 120 de notre ère. Il eut des succès, pacifia de nouveau la contrée, et, pour maintenir les tribus du nord, il fit élever, de la baie de Solway à l'embouchure de la Tyne, un rempart et des fossés dont les restes portent encore le nom de chaussée ou de muraille de Hadrien. (*Voyez la carte.*)

Sous l'empereur Antonin, diverses peuplades bretonnes essayèrent encore de se soulever; mais le propréteur Lollius Urbicus les asservit de nouveau, et, pour les mieux contenir, il fit construire une vaste fortification qui prenoit de Kaer-Riven sur le Forth, à Alcluyd sur la Clyde. Cette nouvelle prétenture reçut le nom de rempart d'Antonin.

Mais les Calédoniens ne se considéroient pas comme vaincus, et chaque année voyoit de nouveaux combats près du rempart d'Antonin. Sous l'empereur Commode, ces peuples parurent si formidables que ce prince se vit forcé d'envoyer contre eux de nouvelles légions. Ulpius Marcellus les commandoit; il repoussa les Calédoniens dans leurs forêts; mais Commode, jaloux de sa gloire, se hâta de le rappeler. On a remarqué, comme un fait extraordinaire, que ce monstre n'ordonna pas de le mettre à mort.

L'empereur Sévère confia ensuite l'exercice de sa puissance, dans la Grande-Bretagne, à Clodius Albinus. Mais, aussitôt que ce général se vit à la tête d'une nombreuse armée et qu'il put croire au dévouement de ses soldats, il revêtit la pourpre impériale et, retournant au sein des Gaules avec les légions qui lui obéissoient, il attaqua les troupes que commandoit Sévère dans les plaines de Tré-

voux, près de Lyon. Sévère, parvenu à vaincre ce redoutable concurrent, jugea que le vaste territoire de la Bretagne conféroit trop de pouvoir à un seul préfet; il en fit deux divisions, et il y nomma deux gouverneurs qui, sans cesse harcelés par des rebelles, finirent par solliciter la présence de l'empereur lui-même.

Caracalla et Geta, fils de Sévère, l'accompagnèrent dans cette expédition. Geta fut chargé par l'empereur de l'administration de la province britannique, et Caracalla partagea le commandement de l'armée. Les Romains, peu accoutumés à combattre dans des contrées aussi sauvages, éprouvèrent de grandes difficultés; mais ils les surmontèrent avec courage et persévérance, et forcèrent

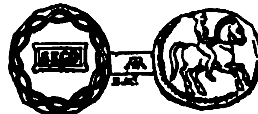


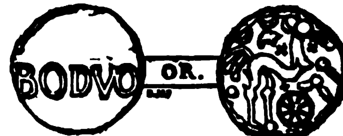
Chef breton prêtant serment, d'après Meyrick.

leurs hardis adversaires à se soumettre. Sévère reçut les serments des chefs Bretons. Néanmoins, peu confiant dans leur fidélité, il crut utile de faire élever au nord du rempart de Hadrien un boulevard en pierre, fondé dans le sol à une grande profondeur, élevé de douze pieds anglois (1) et précédé d'un immense fossé. Il existe encore de nos jours des débris très-remarquables de cette construction.

Sévère mourut à York, en apprenant que les peuples qu'il croyoit soumis pour longtemps, recommençoient les hostilités. Caracalla, peu soucieux de suivre les projets de son père, caressa l'armée, se fit reconnoître comme empereur; licencia une partie des troupes et se hâta de se rendre à Rome pour y faire usage de son nouveau pouvoir et le consolider.

Il paroît que la Grande-Bretagne eut alors l'avantage de jouir d'une longue paix; car les historiens cessent de prononcer son nom durant l'espace de plus d'un siècle. Rome, les Gaules, la Germanie, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie étoient alors la proie d'une foule de chefs qui prenoient le titre d'empereurs, se combattoient et périssoient après quelques mois de règne. Plusieurs d'entr'eux étoient





Monnaies frappées sous Segonax et Bodvoquins, deux des trente tyrans.

dignes d'un meilleur sort, quoique l'histoire ne les fasse connoître que sous le nom des trente tyrans. Quelques médailles trouvées dans la Grande-Bretagne paroissent avoir été frappées sous leur domination passagère. Vers l'année 284, des pirates franks et saxons, partis de l'embouchure du Rhin vinrent ravager les côtes orientales de l'île. Dioclétien et Maximien qui régnoient alors, confièrent la défense des côtes Britanni-

(1) Le pied anglois n'a que onze pouces françois.

ques au comte Carausius; mais ce général ambitieux, loin de repousser les pirates, fit alliance avec eux, et prit le titre d'Auguste avec la pourpre impériale. Les empereurs de Rome chargèrent les Césars Galerius et Constantius du soin de punir l'usurpateur. Ces princes obtinrent quelques succès, tandis que Carausius combattoit et mettoit en fuite les Calédoniens. Ce général étoit cependant maître de la mer, et ses flottes menaçoient la Méditerranée, lorsqu'il fut assassiné par Allectus, l'un de ses ministres. Allectus s'empara du pouvoir, et, durant trois années, rendit infructueux les efforts de Constance. Il périt enfin dans un combat que lui livra, près de Kent, le préfet Asclépiodote. Constance Chlore, considéré comme un libérateur par les habitans civilisés de la Grande-Bretagne, les gouverna avec une haute équité, jusqu'à l'époque où la mort vint le frapper dans la ville d'York, l'an 306 de notre ère.

Si l'on en croit la plupart des historiens grecs ou romains, l'impératrice Hélène, femme de Constance, avoit pris naissance en Bithynie, dans une des plus basses conditions; mais les chroniqueurs bretons donnent à la mère de Constantin une origine plus élevée. Sous la domination suzeraine de Rome commandoient encore à Trinovante des princes indigènes, qui prenoient le titre de ducs ou peut-être de rois. Cohel, l'un des derniers, d'abord duc de Kaer-eol ou Glocester, fut, selon les anciens annalistes, le père de la célèbre et pieuse Hélène, placée par les chrétiens au rang des saintes, et qui donna le jour dans la Grande-Bretagne à Constantin que les historiens grecs font naître à Naïsse en Dardanie. Constantin, élevé d'abord à la cour de Galérius et redoutant la haine de ce prince, parvint à s'échapper, vint rejoindre son père dans la Bretagne et prit à sa mort le titre de premier Auguste que Constance avoit porté.

A cette époque, la religion du Christ avoit acquis de nombreux partisans dans la Grande-Bretagne; mais les conjectures sur son introduction dans cette contrée ne reposent sur aucune base certaine. Les légendaires ont partagé cette gloire entre saint Pierre et saint Paul, et nous ne nous prononcerons pas entre ces deux grandes colonnes de l'Église qui probablement n'ont eu aucune relation avec les Iles-Britanniques; on peut croire, et telle est notre opinion, que cette religion qui comptoit beaucoup de prosélytes dans les armées romaines s'étoit introduite sans éclat avec les légions, et, peu à peu, avoit doucement insinué ses doctrines du midi au nord d'Albion. Les dogmes de l'Évangile sont ceux des âmes tendres, et s'ils recommandent la soumission à César, ils ordonnent aussi de traiter les hommes en frères. La charité, la bonté du cœur, sont enseignées parmi ses préceptes moraux; et, des peuples forcément assujétis, livrés à tous les caprices de la conquête, devenus esclaves, de libres qu'ils étaient nés, devoient aspirer avec ardeur à ce royaume céleste où chacun est traité selon ses œuvres et où les premiers de ce monde deviennent les derniers. La persécution qui frappoit les chrétiens à la cour des empereurs n'étendit que lentement ses rigueurs sur la Grande-Bretagne, et la nouvelle religion eut le temps de s'y consolider avant d'être atteinte par les édits impériaux. Les druides, croyant reconnoître dans les dogmes nouveaux des principes qui se rapprochoient de la simplicité des leurs, tolérèrent les prédications chrétiennes si favorables aux idées d'indépendance qu'ils nourrissoient, et plusieurs se convertirent à la foi du Dieu fait homme. Mais lorsque les armées romaines, sur le continent, eurent été défaites par des hordes barbares et que le grand empire fut menacé de perdre son unité, Dioclétien, attribuant aux sectateurs du Christ une partie de ses revers, ordonna la destruction de leurs églises et proscrivit sévèrement la religion naissante. Constance ne fit pas exécuter avec cruauté les édits de persécution; mais le zèle des officiers qui lui étoient surbordonnés se montra dans les lieux éloignés de sa résidence, et le sang de saint Alban rougit les rochers de la Grande-Bretagne; ce fut son premier martyr.

Constantin, fils de Constance Chlore et

d'Hélène, ayant embrassé la religion chrétienne, fit cesser toute persécution envers ses adhérents. Les sentiments de piété de cet empereur n'étoient que de l'ambition, et l'inexorable histoire nous en a laissé trop de preuves pour que nous puissions en douter. Il nomma Julien à la préfecture des Gaules, qui comprenoit alors la Grande-Bretagne, et ce nouveau César fixa son séjour à Paris, vers l'année 358. Julien, philosophe, ou athée suivant quelques-uns de ses détracteurs, avait été témoin dans sa jeunesse des extravagances que les Ariens avoient suggérées à son père, l'empereur Constance II, et des crimes qu'il avoit ordonnés dans sa haine contre les partisans de l'ancienne religion; il écouta les conseils de la politique, et rendant à tous les cultes leur liberté, il abjura lui-même la religion du Christ, ce qui lui valut le surnom d'Apostat. Sa détermination eut sans doute une grande influence sur les contrées soumises à son pouvoir, et retarda pour plusieurs années la propagation de la foi chrétienne, même dans la Grande-Bretagne.

L'histoire, qui jusqu'à ce moment a nommé Calédoniens les peuples du nord d'Albion, contre les invasions desquels avait été créé le rempart d'Antonin, ne les fait plus connoître que sous les noms de Pictes et de Scots. Ces deux peuples étoient d'origine différente; mais des mœurs semblables et la nécessité de la défense les réunirent sous un commun drapeau. Long-temps encore ils conservèrent des dénominations distinctes; celle de Pictes s'éteignit totalement vers 1150, peut-être avec la coutume du tatouage; et les Scots ou Écossais restèrent seuls possesseurs connus du nord de l'Angleterre.

Sous Gratien, sous Théodose, la Grande-Bretagne est presque mise en oubli, et les annales ne font qu'une très-succincte mention des événemens qui s'y passèrent. Maximus-Magnus, ou simplement Maxime, à qui Théodose avoit laissé le commandement des légions britanniques, vit avec jalousie l'avénement de ce prince à l'empire; les bandes romaines regrettoient le séjour de l'Orient et se plaignoient d'être reléguées sous un climat rigoureux, loin du brillant soleil de leur patrie, au milieu des forêts et des marécages. Maxime eut l'adresse de leur inspirer un désir effréné de reprendre le chemin de Rome. L'armée en tumulte vint lui offrir la pourpre impériale ou la mort. Le choix ne fut pas douteux, et les Gaules virent un nouvel Auguste en l'année 383.

Sous les enseignes de Maxime avoient marché des bataillons indigènes commandés par un prince du sang des anciens rois de Trinovante, et du nom de Conan-Mériadec ou Kyning-Murdoc'h. Maxime, pressé peut-être de se défaire d'amis trop exigeants et dont la turbulence l'effrayoit, concéda au roi Murdoc'h la souveraineté de la Petite-Bretagne, sur les côtes de laquelle sa flotte avoit aterri. Conan-Murdoc'h y resta avec la plus grande partie de ses troupes, afin d'en soumettre les habitants, et Maxime marcha sans s'arrêter à la conquête du monde. Après s'être emparé de Lutèce, avoir repoussé et fait assassiner Gratien, il resta maître des Gaules, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, et força Théodose à lui confirmer le titre d'empereur d'Occident. Peu d'années après, en 387, Maxime, qui régnoit à Trèves avec gloire, passa en Italie sous prétexte de délivrer les chrétiens orthodoxes de la persécution que leur faisoit souffrir Justine, mère de Valentinien; il s'empara de Milan, et contraignit cette princesse à la fuite. Mais Théodose vint l'attaquer avec toutes les forces de l'Orient, l'atteignit d'abord à Sesseg, sur la Save, et défit son premier corps d'armée. Un second échec à Pettaw, sur la Drave, obligea Maxime à chercher un refuge dans la ville d'Aquilée: fait prisonnier et conduit devant Théodose, il eut la tête tranchée, après avoir été ignominieusement dépouillé des habits impériaux. Pour un empereur, la victoire alors étoit la vie; la défaite étoit la mort. Flavius Victor, fils de Maxime, gouverneur des Gaules en l'absence de son père, fut proscrit par Théodose, et livré aux bourreaux en septembre 388, un mois après l'assassinat de son père. Les corps bretons, qui s'étoient attachés à la destinée de Maxime,

éprouvèrent de profondes humiliations et de grands malheurs; quelques-uns acceptèrent du service dans les armées de Théodose; mais la plupart des guerriers que les combats avoient épargnés, réclamés par l'ami de Maxime, Kyning Murdoch, roi de la Petite-Bretagne, revinrent par détachemens dans l'Armorique péninsulaire d'où ils parvinrent à regagner leur patrie. Le traité qui leur permit de revoir leurs foyers fut signé, pour les Romains, par Exupérance, préfet du prétoire des Gaules.

L'empire fondé par Auguste s'écrouloit de toutes parts. Sous le foible Honorius, des flots de soldats étrangers accoururent au partage de ses provinces et préparèrent la ruine entière de l'empire en s'y établissant. Gildon avoit fomenté la révolte des villes africaines. Deux immenses armées de Goths, l'une commandée par Alaric, l'autre par Radagaise, avoient été défaites successivement par Stilicon; mais les Alains, les Vandales, les Suèves se précipitoient sur les Gaules et commençoient à opérer le démembrement de l'empire. Stilicon ayant voulu se décorer de la pourpre impériale fut mis à mort, et la perte de cet illustre guerrier laissa Rome à la disposition d'Alaric, qui brûla cette capitale du monde et réduisit à l'esclavage ses principaux habitants.

Les légions romaines, détachées dans la Grande-Bretagne, se trouvèrent alors dans la position la plus difficile. Attaquées sans relâche par les Scots et les Pictes, appréhendant d'etre assujetties et ne pouvant attendre aucun secours de la part d'Honorius, elles se révoltèrent; et, vers l'an 407, elles élurent successivement trois augustes, Marcus qui fut assassiné peu de jours après son élévation, Gratien, d'une famille municipale bretonne, mis à mort par les soldats qui l'avoient proclamé, et Constantin, redevable du titre d'auguste au nom qu'il portoit plutôt qu'à ses talents. Ce guerrier se hâta de passer dans les Gaules avec les légions, et se fit reconnoître empereur depuis Boulogne jusqu'aux Alpes. Investi dans la ville d'Arles par les troupes d'Honorius, il se retira dans une église, et, sous l'espoir de conserver sa vie, il se fit ordonner prêtre par l'évêque; mais Honorius, nonobstant le respect qu'il portoit à cette dignité, lui fit trancher la tête ainsi qu'à l'un de ses fils.

Le départ des légions romaines devoit être le signal de l'indépendance de la Grande-Bretagne. Il n'en fut cependant pas encore ainsi. Les Bretons, accoutumés à voir des troupes étrangères combattre en leur faveur et garantir leur territoire des invasions de leurs ennemis, sembloient avoir perdu toute énergie. Attaqués de nouveau par des hordes écossoises, au lieu de chercher leur sûreté dans leur propre valeur, ils redemandèrent des légions et remplirent les Gaules de leurs prières et de leurs lamentations. « Les barbares, disoient leurs envoyés à Aétius, les barbares nous chassent vers la mer et la mer nous rejette sous le fer des barbares. Nous n'avons plus que l'horrible alternative de périr par l'épée ou dans les flots. »

Des fléaux plus terribles encore, la famine et la peste, vinrent accroître leur misère, mais ces fléaux atteignirent aussi les Pictes et les Scots. Ils se retirèrent dans leurs forêts chargés de dépouilles et les Bretons respirèrent. On ne sait rien des événements qui marquèrent les années suivantes. Tout ce que l'on peut croire, c'est que lorsque l'édifice gouvernemental des Romains fut dissous par leur retraite volontaire, les grands et les chefs de guerre, soit qu'ils descendissent de familles bretonnes ou qu'ils fussent de race étrangère, s'emparèrent du pouvoir dans les limites des territoires où ils commandoient et se créèrent de petites souverainetés. Ces rois minimes, indépendants les uns des autres et à peine établis, cherchèrent mutuellement à se détruire et couvrirent le pays de calamités.

Les moines, que de riches et nombreuses donations avoient étonnamment multipliés dans la Grande-Bretagne, attribuèrent au luxe des cours nouvelles les malheurs qui frappoient les Bretons, et pourtant les arts, introduits par les Romains, sembloient avoir, avec eux, repassé dans l'Italie.

Les monnaies que nous avons déjà publiées et que l'on croit frappées dans la Grande-Bretagne, ne donnent pas une haute idée des graveurs et des procédés employés à cet effet. Cependant les Romains avoient nécessairement entraîné sur leurs pas de souvriers plus ou moins habiles. Le tableau que nous donnons ici des médailles des empereurs reconnus par les Bretons et de ceux qui prirent la pourpre sur le territoire d'Albion, servira de point de comparaison.



(Monnoies frappées sous les empereurs romains.)

Nous mettons ensuite une mosaïque récemment découverte en Angleterre et parfaitement conservée; elle n'est ni d'un style ni d'une composition remarquables; mais

elle peut servir à prouver que, si les arts de luxe avoient pénétré dans la Grande-Bretagne durant la conquête romaine, il n'en resta guère de traces après la domination saxonne; car aucun monument de cette époque ne démontre qu'on les cultivât encore au huitième siècle.



(Mosaïque.)

Les querelles théologiques émues entre les disciples de Pélage, ceux du Scot Célestin et le clergé qui se prétendoit orthodoxe, causèrent plus de maux véritables que les envahisseurs septentrionaux. On se réunissoit pour disputer sur la grâce et le péché, non pour défendre la patrie, et ses ennemis surent si bien profiter de cette funeste disposition des esprits que Vortigern ou Guorteyrn, qui régnoit alors dans la ville de Londres et qui paroît avoir joui de quelque suprématie sur les autres souverains, se vit contraint d'appeler à son secours une bande de Saxons qui parcouroient les mers en se livrant au commerce et probablement à la piraterie.

Les Saxons, originaires des parties septentrionales de la Germanie et de la Chersonèse Cymbrique, formoient diverses tribus connues sous les noms de Jutes, d'Angles, de Frisons, de Danois, qui reçurent le nom générique de Saxons, de celui de leur courte épée Sax ou Seax. Ces peuples regardoient comme une honte de se livrer à la culture de la terre; ils étoient essentiellement guerriers et se donnoient des rois temporaires qui les conduisoient aux combats. Les chefs de bandes devenoient durant la paix les conseils de ce roi improvisé et l'aidoient dans l'administration de la justice. Ils contractoient entre eux des alliances personnelles par un serment qui ne pouvoit se rompre, et se portoient secours l'un à l'autre avec une constance et une affection inébranlables.

De tels peuples ne pouvoient exister que par la guerre et le pillage; mais les habitants des autres provinces de la Germanie étoient aussi belliqueux et aussi pauvres que ceux des côtes de l'Océan, et déjà les Gaules avoient été envahies, ravagées et dépouillées par des hordes étrangères. Il leur falloit donc former des expéditions lointaines et livrer leur destinée au basard des tempêtes. Ils étoient depuis long-temps habitués aux vicissitudes de la mer. Leurs vaisseaux, plus grands et mieux construits que ceux des Bretons, supportoient aisément de longs voyages. Déjà plusieurs flottes sorties de leurs havres avoient surpris et pillé des villes sur les rivages de la Grande-Bretagne, et lorsque Henghist et Horsa réunirent des compagnons sur trois navires, ils ne leur laissèrent pas ignorer qu'ils ne prendroient le caractère de marchands que dans le cas où leurs forces leur sembleroient insuffisantes pour s'enrichir par une victoire certaine.

Henghist et Horsa jouissoient, parmi les Saxons, de la plus haute réputation guerrière, quand ils s'approchèrent des côtes de la Grande-Bretagne avec trois vaisseaux ou Chiules, vers l'an 449. Comme ils couroient les aventures, ils furent rejoints par des envoyés de Vortigern qui leur offrirent l'île de Thanet pour point de débarquement, et leur proposèrent un traité par lequel ils s'engageroient à combattre en faveur de leur souverain, durant un espace de temps déterminé. Les Saxons acceptèrent ces conditions, et, à la tête de seize cents hommes, ils marchèrent

avec les Bretons contre les Pictes qui s'étoient avancés au-delà de leurs limites ; ils les vainquirent, et les Bretons crurent avoir retrouvé des défenseurs aussi formidables et plus généreux que les Romains.

Toutefois, la générosité n'étoit pas la vertu des Saxons. Ils instruisirent les rois qui gouvernoient alors leur patrie de la richesse des Bretons et de la fertilité de leurs terres. Ils en représentèrent la conquête comme facile, et sollicitèrent des renforts. Cinq mille hommes, portés par dix-sept vaisseaux, débarquèrent bientôt à l'île de Thanet. Les Bretons s'en effrayèrent, et tentèrent en vain de satisfaire l'avidité de leurs prétendus défenseurs. Une querelle s'éleva sur le paiement d'un subside ; les Saxons s'allièrent à l'instant aux Scots et aux Pictes, et une guerre d'extermination fut déclarée.

La première bataille entre les Saxons et les Bretons se donna dans les champs d'Eaglesford, aujourd'hui Aylesford, près de la Medway. Le succès en fut douteux de part et d'autre, Vortigern y perdit son fils Vortimer et Henghist son frère Horsa. A la suite d'un second combat sur la Cray, les indigènes prirent la fuite, et se retirèrent précipitamment à Londres. Henghist alors s'empara du comté de Kent, et ce fut de la ville de ce nom, comme d'un repaire, qu'il envoyoit la destruction, le pillage et la mort jusqu'aux extrémités de la Bretagne. Alors commença une grande émigration, et les principales familles, abandonnant leur patrie, allèrent demander l'hospitalité aux habitants de la Péninsule Armoricaine ou Petite-Bretagne ; elles y furent reçues avec joie, et la plupart s'y établirent.

Telle est la substance, dénuée de tout ornement, des récits des chroniqueurs ; toutefois ceux-ci l'ont embellie par des faits dont quelques-uns peuvent avoir de la réalité, mais que nous ne saurions admettre comme authentiques ; ils sont cependant assez curieux.

Sur les vaisseaux qui venoient de transporter une seconde armée de Saxons dans l'île de Thanet, se trouvoit la belle Rovina, fille aînée de Henghist. Ce guerrier invita Vortigern à passer en revue les troupes qui venoient d'arriver, lui fit préparer un splendide banquet, et lui donna la place d'honneur près de sa fille. La beauté de Rovina étoit incomparable, et Vortigern éprouvoit déjà pour elle un vif sentiment d'admiration, lorsqu'elle se leva, se tourna gracieusement vers lui, remplit une coupe de vin, et, la lui présentant avec le plus doux sourire, lui dit en langue saxonne : « *Wach hail!* Je te salue, » Vortigern, épris d'amour, l'obtint facilement de son père, et, pour prouver à Henghist sa satisfaction, il lui fit présent du royaume ou comté de Kent.

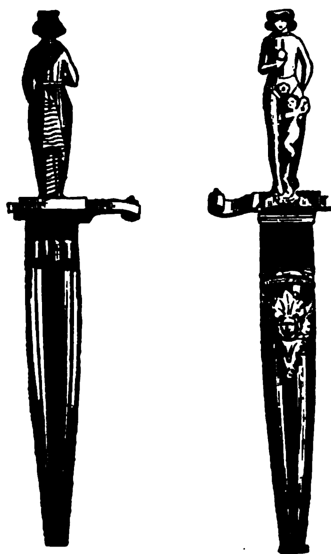
Cette générosité déplut aux Bretons qui déposèrent Vortigern et confièrent le gouvernement et le commandement d'une armée à son fils Vortimer. Celui-ci réduisit les Saxons à l'occupation de l'île de Thanet, et Henghist s'engagea par un traité à reconduire ses compagnons en Germanie.

Rovina ne put pardonner cet affront au fils de son époux. Vortimer mourut empoisonné et la princesse eut l'infamie de se vanter de ce crime.

Vortimer mourant recommanda le soin de sa vengeance aux chefs bretons ; il leur partagea ses biens, ses armes, ses vêtemens et il exigea d'eux que sa dépouille mortelle fût placée sur une colonne au bord de la mer, afin qu'elle annonçât aux ennemis de la Grande-Bretagne le sort qui les attendoit.

Le trône étoit occupé de nouveau par Vortigern, lorsque Henghist reparut sur les côtes de Kent avec une armée nombreuse. Vortigern effrayé voulut s'opposer à la descente de ses terribles amis ; mais, par l'adresse et à la sollicitation de Rovina, des paroles de paix furent prononcées. Henghist débarqua ses troupes et proposa un festin de réconciliation où les chefs saxons et bretons devoient s'embrasser et se jurer une éternelle amitié. Il désigna pour le lieu du banquet l'enceinte d'un vaste monument druidique, situé près de Salisbury, temple du grand Hy-ar-Bras, encore habité par des bardes qui survivoient à la persécution. Les chefs de chaque nation étoient au nombre de trois cents ; et, comme

on n'ignoroit pas que les fumées du vin amenoient presque toujours des querelles funestes à la suite des repas, il fut convenu que tous les convives seroient désarmés; mais les Saxons, qui méditoient une perfidie cachèrent des épées (1) sous leurs vêtemens. Ils se placèrent entre les Bretons et chacun d'eux marqua sa victime. Henghist ne tarda pas à



(1) Dans son ouvrage intitulé : *A view of the primitive ages*, le R. Théophile Evans donne la description des poignards qui ont servi au massacre des trois cents Bretons :

« La lame à deux tranchants avoit cinq pouces de long sur un et demi de large; le manche étoit d'ivoire travaillé avec le plus grand soin, et représentoit une femme nue, tenant une boule dans sa main droite, tandis que sa main gauche est appuyée sur sa hanche : à côté d'elle se tient un enfant dont la tête est entourée de rayons; le fourreau étoit aussi d'ivoire, et d'un travail très-curieux. »

Le poignard que nous donnons ici, et qui a été trouvé dans le comté de Galles, s'accorde parfaitement avec la description du R. Evans. Cependant les sculptures du manche, qui ne représentent autre chose que Vénus tenant la pomme de discorde dans sa main, et ayant Cupidon à son côté, nous font penser que ce poignard ne sauroit avoir servi au massacre des Bretons, et qu'il ne remonte pas plus haut que le quinzième siècle, époque où la connoissance de la mythologie, nouvellement répandue, fournissoit aux artistes le sujet de tous leurs ornements.

donner le signal du massacre, en s'écriant : « *Nemeth youre Scax* ! Saisissez vos poignards ! » et le sol fut humecté du sang de trois cents cadavres. Bugdud, le plus célèbre des bardes, se trouva au nombre des morts et fut longtemps pleuré par ses compagnons, restés fidèles à leur antique religion. L'abbé Eldat, supérieur du monastère d'Abury, fit inhumer les chefs bretons dans l'intérieur même du monument où ils avaient péri, et qui, depuis cette fatale époque, reçut et conserva le nom de Stone Henge ou Henghist, la pierre de Henghist.

Rovina avoit intercédé en faveur de son époux et Vortigern échappa seul au massacre de ses guerriers. Tandis que Henghist envahissoit une seconde fois le royaume de Kent, il se retira dans la Kambrie, se fit construire une forteresse et s'y tint renfermé.

Ce temps est celui des fables, celui des enchanteurs et des fées. Le célèbre Merlin ou Mirddyn, élevé par les druides de l'île de Mona, fils de Satan et d'une nonne cloîtrée, procréé par l'enfer pour devenir l'antagoniste et le destructeur de la religion chrétienne, avoit, trompant son origine, arboré la croix du Christ, et il ne se servoit de son pouvoir surnaturel que pour rendre gloire au Dieu vivant et protéger ses fidèles. Le prophète vint trouver Vortigern dans son château fort, et lui annonça que Dieu avait disposé de son trône et de ses jours. En effet, deux Bretons de race royale, fils d'un prince assassiné par Vortigern, et qui, s'étant sauvés dans la Petite-Bretagne, avoient complété leur éducation à la cour du roi Budic leur oncle, débarquèrent à la tête d'une armée de mécontents et de proscrits. Ils se nommoient Aurèle Ambroise et Uter Pendragon. Ces deux princes combattirent à la fois Vortigern et les Saxons; ils brûlèrent le premier dans sa forteresse et repoussèrent les seconds dans le comté de Kent. Avant leur mort, ils obtinrent de nouveaux succès, firent prisonniers les chefs saxons, Octa et Cosa ou Ebissa, frères ou fils de Henghist, les traitèrent avec considération, leur rendirent la liberté et conclurent une paix honorable avec Henghist,

qui continua à régner sur le Kent jusqu'à sa mort arrivée en 488. Le fameux Arthur ou Arthus, le fondateur de la Table-Ronde, le héros des premiers romans de chevalerie, étoit le fils d'Uter Pendragon.

Voici son portrait, que nous tirons d'un ancien manuscrit. Nos lecteurs en ont vu tout autant dans les livres véridiques des Amadis, des Esplandian et des Perceval.

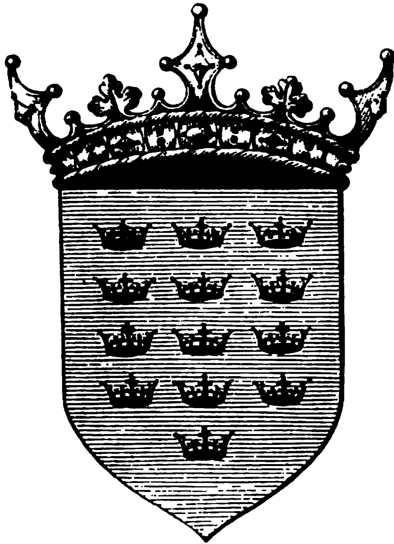
« Ci sont les noms, armes et blasons des » cheualiers et compaignons de la Table- » Ronde, au temps que ils jurerent la queste » de sainct Graal à Camaloth (1), le jour de » la Pente-couste. Et par la vertu divine » estoient tous à ce jour assemblez. Et pre- » mierement c'est la deuise de la forme, » meurs et condicions, blason et armes du » tres noble et puissant roy Artus, jadiz roy » de la Grant Bretaigne.

» Les anciennes et braves hystoires, nous » racomptent que le roy Artus estoit fils du » roy Uterpendragon, qui estoit venu à la » couronne de la Grant Bretaigne. Et trop » seroys mauluais et paresseux si ne descrip- » voys la forme et meurs de sa personne et » blason de ses armes, que ai veu et peu » cueillir tant au liure de maistre Robert de » Bourros, qui a traicté principalement cette » hystoire, que aussi au liure de maistre He- » lyes, son frère, au grant liure du Brut et » de messire Luces du Glat, et tous ceulx » qui en ont parlié selon la brave hystoire. » Le roy Artus estoit moult grant de sa per- » sonne, et ung des grans de sa maison, et » estoit bel et droict à meruеilles et les che- » veux moult blons, les yeux pers et grans, » et le nez bien faict selon la forme du vi- » saige. Sanguin estoit de sa droicte couleur » et si belle que nul ne pouuoit mieulx. Les » espaules larges, les bras longz, les mains » blanches comme neige. Mais moult auoit » longz doiz et grossetz. Hault estoit; mais il » estoit gresle par le corps. Les cuisses et les » iambes eust belles et longues, selon la » grandeur du corps auctant que oncques » homme eust plus. Les pieds eust longz et » voltisifz (1). De si grande force estoit et de » si grande isneleté (2), que quant il estoit » courroucié rien ne lui estoit impossible. » Quant il estoit armé et à cheual, vous eus- » siez dit que cestoit le plus beau cheualier » du monde et cheuauchoit moult bien. Quant » il s'affichoit aux estriez, pour puissant que » feust le cheual, il le faisoit ployer soubz lui; » et quant il tenoit en sa main Escalibor sa » bonne épée, quantqu'il (3) attaignoit a » plain cop, nul armure ne lui auoit mes- » tier (4). Et moult estoit mal aisé à rapaiser » depuis qu'il estoit fort courroussié, mais à » tact se courroussoit (5). De ses meurs et » condicions, vous dis-je bien quonques hom- » mes de son temps ne les eust meilleurs; » Dieu les luy auoit données. Il aymoit Dieu » et oyoit voulentiers son seruice, et moult » gardoit bien le droict de saincte eglise. » Et les poures aymoit sur toutes rices (6), » et de grans biens leur faisoit. Large et si » abandonné estoit que on l'appelloit le se- » cond Alexandre. Riens nauoit que feust sien. » Tout départoit à ses cheualiers et aux aul- » tres. Aussi, piteux et misericors estoit » quant on luy requeroit mercy, mais au » mauuais estoit fort justicier. Les estran- » giers acueilloit si bien que de toutes terres y » venoit gens, et pour ce, eust-il de taut bons » cheualiers en sa compaignie. Moult estoit » en soy ioyeux et aymoit fort menestriers et » gens de ioyeuse vie. Rapporteurs et men- » songiers hayoit (7) mortellement et blasfe- » meurs de Dieu. Moult estoit esbatant et ay- » moit bois, kunères (8) et chasses de bestes » mordans. Quant il oyoit dire quelque péril- » leuse auanture, il ne le disoit pas, mais » moult estoit courroucié s'il n'y eust esté » des premiers. Et moult y apparut bien aux

(1) Ou Cramalot, c'est Camulodunum, ou Colchester.

(1) Voltisif, qui est facile au mouvement.
(2) Isnel, isniau, ardent, actif.
(3) Toutes les fois que.
(4) Ne pouvoit résister.
(5) Il ne se courrouçoit pas facilement.
(6) Par dessus toutes personnes riches.
(7) Haïssoit.
(8) Courses.

» grans fais qu'il fist; et eust été renommé » des bons cheualiers du monde, s'il n'eust » été si hault prince comme il estoit, et n'af- » féroit mye qu'il suiuist les armes comme ung » poure cheualier. En son mengier et boire » estoit moult atrempé (1) et si mengeoit-il » assez bien et voulentiers rosty. Cervoise (2) » ne buuoit guieres qu'il ne feust fort trampé » en eaue. Entre gens estoit de si bonnes » parolles, et si bonne grâce luy auoit Dieu » donnée que nul ne pouuoit saouler de l'es- » couter et d'estre en sa compaignie. Et » moult aymé des dames en son temps. Et » souuent disoit que nul cheualier ne vien- » droit à grant chose s'il naymoit par amours. » Il portoit en ses armes d'azur à treize cou- » ronnes d'or, et portoit les dictes treize » couronnes d'or pour achoison (3) de treize » royaumes qu'il conquesta. De telles façons » et meurs estoit le roy Artus comme je vous » ai deuisé et telles armes portoit. »



L'histoire semée de pareils contes pourroit être amusante, mais il faut rester dans la réalité. Les succès de Henghist avoient excité l'avidité des guerriers de la Germanie. Il s'en présenta de nouvelles bandes, sous la conduite de Ælla et de ses fils, et en 477 ils descendirent à Cymensore dans l'île de Selsey. Les Bretons se défendirent cette fois avec énergie; mais ils furent repoussés vers le pays de Galles après avoir perdu la bataille de Meacredes-Burn et la forte place d'Andred-Ceaster ou Anderid, dont tous les défenseurs périrent sous le glaive des Saxons. Ælla parvint à fonder une nouvelle colonie qui prit le nom de Suth-Seax, aujourd'hui le Sussex. En 495, une flotte puissante jeta encore, sur les côtes Bretonnes, des Saxons commandés par Cerdic ou Kenric. Les Bretons qui occupoient le canton menacé disputèrent longtemps leur territoire et leur liberté. Leur chef, Nathan-leod, montra tant de vigueur que Kerdic se vit forcé de demander des secours à la Germanie. Ce renfort, amené par Porta, lui permit de livrer une bataille générale où fut tué Nathan-leod. Kerdic reçut encore d'autres troupes et fit le siége de Mont-Badon, aujourd'hui Banesdown près de Bath. Le grand Arthur, qui avoit vaincu les Saxons dans plusieurs combats, accourut à la défense des Bretons méridionaux; il se signala par des prodiges de valeur, mais il périt sous les coups de son propre neveu, et les Saxons parvinrent à fonder le royaume de West-Seax ou Wessex. Chacun sait qu'Arthur n'est pas mort; la fée Urgande la déconnue le transporta dans l'île magique d'Avallon (Afallac'h) (1), d'où, certainement, il

(1) Sobre.
(2) Bière.
(3) A l'occasion.

(1) L'île d'Avallon est célèbre dans tous les romans de la Table Ronde. Elle étoit invisible, et l'on n'en sortoit plus lorsqu'on y étoit entré. Comme l'exactitude topographique est très-remarquable dans les romans d'Amadis de Gaule et de ses contemporains, des hommes habiles ont cherché la position de l'île d'Avallon, et ils n'ont pas manqué de la trouver. C'est une île formée par des rivières, près d'Afallac'h, aujourd'hui Glastonbury, au sud du golfe de la Saverne. Voilà, je l'espère, du positif, et je ne le conteste pas. Si toutefois j'osois exprimer une opinion, ce que je ne fais qu'avec une extrême humilité, je dirois que la ville de Glastonbury ne doit pas se montrer flattée d'être comparée aux lieux dont on ne revient jamais, c'est-à-dire au séjour de la mort. Le mot celte-breton, *fall*, qu'on ne peut guère traduire que par chétif, désigne l'état d'une personne mourante; le mot *fallaen*, qui en est formé,

reviendra pour sauver la Grande-Bretagne quand elle aura besoin d'être sauvée. Il y a de bonnes gens qui attendent encore sa venue.

Les succès de Cerdic l'avoient rendu maître de la grande cité de Trinovante, Londin ou London, et, peu de temps après sa mort, Erkenwin, l'un des chefs qui avoient combattu sous ses ordres s'empara d'une partie de ses conquêtes et fonda le royaume de East-Seax ou Essex.

Les immenses avantages que tous ces aventuriers venoient d'acquérir par les armes ne manquèrent d'être répétés et amplifiés parmi les peuples qui les avoient vomis sur la Grande-Bretagne. Des marais de l'Elbe, le récit en parvint jusqu'aux bords de la Baltique. Les Anghels ou Angles, qui habitoient cette contrée, se levèrent, se réunirent et finirent par s'expatrier en totalité, afin de disputer la possession de la Bretagne à leurs heureux devanciers. Les premiers qui touchèrent le rivage tant souhaité étoient conduits par Uffa, dont les successeurs ont porté le nom d'Uffingas. Il fonda, vers 547, le royaume des Est-Angles, qui se composoit des comtés actuels de Cambridge, Suffolk et Norfolk. Vers la même époque, un autre chef, du nom d'Ida, soumit la partie du territoire qui porte aujourd'hui le nom de Northumberland et forma un royaume sous celui de Bernicie. Ce guerrier fixa sa résidence dans un château qu'il fit élever près de la mer et qu'il nomma Bebbanburgh en l'honneur de sa femme Bebba. Le roi Urien, l'un des chevaliers de la Table-Ronde, né dans la Bretagne Armoricaine, et



(Table ronde du roi Arthur, près d'Eamont (Cumberland).

qui régnoit sur la contrée montagneuse où la Clyde prend sa source, combattit long-temps Ida, mais ses efforts et même ses victoires ne purent empêcher la création d'une autre monarchie qui s'appela le Déira, et dont le guerrier Sella, fils de Seomil, fut le premier roi. Dès que les Saxons se virent possesseurs

marque l'éclipse, l'évanouissement, la pâmoison, l'état de mort apparente; et, quant au mot affallac'h lui-même, c'est l'infinitif d'un verbe qui signifie exactement retomber dans la mort. Cette racine se retrouve sans trop de peine dans les mots s'affaler à la côte, y tomber, y périr, défaillance, falaise, etc. Quant à la désignation d'Avallon (Insula Avallonia), ou Afallonia, il n'est pas nécessaire de dire comment elle a pu venir d'Affallac'h.

paisibles de ce territoire, des détachemens armés, conduits par Cridda, passèrent le Humber, s'avancèrent au-delà de l'Est-Anglie, et fondèrent l'état de Mercie ou des Middle-Angles.

Ce fut ainsi que, dans un espace de cent cinquante années, les Saxons, appelés d'abord comme alliés au secours des rois de la Grande-Bretagne qui n'avoient à redouter que les invasions déprédatrices des Pictes, auxquels il eût été facile de résister, parvinrent à s'emparer de toute cette vaste contrée, à l'exception du pays de Galles ou Wales, et fondèrent le célèbre établissement gouvernemental qui porte le nom d'heptarchie. Le but de leurs premières courses n'avait été que le pillage; ils chassèrent les rois qui les soldoient, se lassèrent de leur existence errante, apprirent des vaincus à mieux apprécier les avantages de la paix, et colonisèrent. Les sept nouveaux états ou royaumes portoient le nom de Kent, de Sussex, de Wessex, d'Essex, d'Est-Anglie, de Bernicie, de Deïra et de Mercie. La Bernicie et le Deïra, presque toujours réunis sur une même tête, ne sont considérés que comme l'un des royaumes de l'Heptarchie. Les Bretons apprirent par la perte de leur indépendance, par le partage de leurs terres et de leurs propres personnes entre les conquérants, par l'esclavage où ils furent réduits, et qui rabaissa leurs descendants, durant plusieurs siècles, au rang des plus vils animaux, que des peuples attaqués doivent chercher leur défense dans leur courage, dans leur union, dans leur constance, et ne jamais solliciter les services intéressés d'auxiliaires étrangers. Les institutions politiques, les coutumes, et jusqu'au langage, tout fut changé dans la partie méridionale de l'Ile-Britannique, à l'exception du comté de Cornwall et du pays de Galles, où se retirèrent les Bretons qui préférèrent l'exil à une lâche soumission. La civilisation commencée par les Romains s'arrêta et rétrograda. La plupart des villes qu'ils avoient construites furent incendiées par les nouveaux dominateurs, et jamais pays de conquête ne fut ravagé avec autant de fureur ni traité avec autant de barbarie que la malheureuse Bretagne.

Avant de rapporter le peu que les siècles ont épargné de l'histoire des royaumes de l'Heptarchie, il est nécessaire de décrire les Anglo-Saxons eux-mêmes, ainsi que leurs usages à la guerre, à leur arrivée dans la Grande-Bretagne; nous parlerons plus loin de leurs mœurs et des formes de leur gouvernement.

La guerre faisoit pour ainsi dire partie de la religion des Anglo-Saxons, car tout le bonheur qu'ils espéroient dans une vie future consistoit à être reçus dans le palais d'Odin (1) ou de Woden, et à y boire de la



(Odin.)

bière dans le crâne de leurs ennemis, servis par les Walkyries et jouissant du plaisir inappréciable de raconter sans cesse leurs anciens exploits à des auditeurs toujours

(1) Nous donnons ici un bas-relief représentant Odin monté sur son coursier aux huit pieds, Sleipner : le dieu est revêtu d'un costume danois, qui se rapproche de celui que portent les marins de nos jours; sa longue chevelure est semblable à celle d'un prêtre. Son cheval a des griffes d'oiseau.

disposés à les écouter. Mais il étoit déshonorant de mourir dans son lit, et ceux qui avoient cette honte ou ce malheur étoient nécessairement privés des douceurs de leur paradis. Odin, le plus grand de leurs dieux, avoit été lui-même un redoutable chef de guerre; il avoit le premier conduit les Saxons dans la Germanie, et il possédoit deux corbeaux qui, perchés sur chacune de ses épaules, venoient lui conter les événements des points les plus éloignés du monde. Thor, fils de Woden ou Odin, commandoit au tonnerre, disposoit de la grêle ou de la pluie, ou veilloit à la maturité des fruits de la terre.

Les Anglo-Saxons avoient pour armes offensives la hache et l'épée. Celle-ci étoit quelquefois recourbée et assez semblable à une faux, et quelquefois aussi droite et longue. Quelques auteurs affirment qu'ils se servoient d'arbalètes; leurs armes défensives consistoient en une sorte de cotte de mailles et un bouclier ovale et convexe, ordinairement rejeté derrière le dos.



(Anglo-Saxons.)

Les vaisseaux dont se servoient les Anglo-Saxons, bien que ce fussent les plus remarquables de tous ceux qui parcouroient les mers du nord, n'annonçoient pas une haute perfection dans l'art des constructions navales, ni par leur forme, ni par leur grandeur, ni par leur disposition. C'étoient de longs bâtimens à un seul pont, terminés vers la proue par une ou deux pointes destinées sans doute à fendre les vagues, et décorés à la poupe d'une lourde sculpture qui représentoit à peu près le cou et la tête d'un cheval. Deux palettes en bois, espèces de rames, étoient disposées à l'arrière et passées dans des anneaux, des deux côtés du navire, pour tenir lieu de gouvernail; enfin une espèce de dunette en forme de maison, avec portes, fenêtres, toits et clochers, s'élevoit à une assez grande hauteur au-dessus du pont et servoit sans doute à loger les chefs et les capitaines. La forme recourbée de la partie supérieure de la proue nous porte à croire qu'elle étoit destinée à recevoir l'ancre; peut-être aussi servoit-elle à attacher des cordages. Dans les

combats, la partie inférieure, dont l'extrémité étoit garnie de fer, s'enfonçoit dans le flanc des vaisseaux ennemis. Il est probable que ces navires, qui portoient le nom



de chiules, avoient une capacité suffisante pour transporter une centaine de soldats indépendamment des hommes de l'équipage. Quelques auteurs ont écrit qu'ils contenoient jusqu'à trois mille hommes, mais cette assertion ne mérite pas d'être réfutée : ces vaisseaux n'employoient point les rames à leur manœuvre et n'étoient soumis qu'à l'action des voiles.

ROYAUMES ANGLO-SAXONS.

Les royaumes de l'Heptarchie nous apparoissent, dans les ombres de l'histoire, comme indépendants les uns des autres. Toutefois leurs chefs, rois ou kynings, sembloient reconnoître une sorte de suzeraineté qui n'étoit ni héréditaire ni spécialement attachée à l'une des couronnes. Cette dignité supérieure conféroit au prince qui l'obtenoit le titre de Bretwalda; c'est-à-dire de gouverneur ou souverain de la Bretagne. Le premier qui le porta fut, dit-on, Ælla, fondateur du petit royaume de Sussex vers l'année 480. Il paroît que les descendants directs de Henghist, son fils Octa qui régna vingt-deux ans, son petit-fils Hermanrick qui en régna trente-deux, s'occupèrent avec activité d'assurer la possession du royaume de Kent à leur postérité, et permirent avec joie à leurs compagnons d'armes d'aller combattre sous les enseignes du bretwalda de Sussex. Mais Ethelbert, fils d'Hermanrick et quatrième roi de Kent, porta sur le trône des idées plus belliqueuses, et, dès l'âge de seize ans, en 568, il déclara la guerre au petit-fils de Cerdic, Ceawlin, roi de Wessex, usurpateur, suivant Ethelbert, du titre de bretwalda. Ceawlin vainquit deux fois son adversaire, qui perdit dans ces combats ses deux généraux ou éaldormen, Oslac et Cnebba. Ceawlin dirigea ensuite ses armes contre les Bretons et ajouta des villes importantes à ses domaines; mais il ne sut conserver aucune modération dans la victoire. Ses principaux sujets se réunirent pour le combattre, et il y a lieu de croire qu'Ethelbert leur porta du secours. Ceawlin, vaincu à son tour, fut déposé en 591, et remplacé par son neveu Céolric. Ethelbert prit le titre de bretwalda.

La religion chrétienne avait déjà jeté de profondes racines parmi les populations d'origine bretonne. Dès le commencement du siècle précédent, la Grande-Bretagne avoit été deux fois visitée, en 429 et en 446, par saint Germain-l'Auxerrois, accompagné de saint Loup de Troyes et de saint Sévère de Trèves. Le prélat avoit condamné l'hérésie pélagienne qui faisoit alors de grands progrès, et l'on citoit une bataille gagnée, au nombre des miracles que l'admiration publique attribuoit à ses vertus et à l'efficacité de ses prières. Les Pictes, unis à un parti de Saxons, livroient aux flammes et au pillage les habitations de la côte, lorsque saint Germain lui-même crut devoir se mettre à la tête de l'armée bretonne qui ne se défendoit que mollement; il cacha ses soldats dans les détours d'un défilé et leur ordonna de se montrer ensemble au signal qu'il leur feroit, en chantant de toute leur voix un alleluia. Cette

attaque d'un nouveau genre effraya tellement les Pictes qu'ils se sauvèrent dans toutes les directions et que la plupart se noyèrent au passage d'une rivière. La bataille de l'Alleluia sauva pour le moment la Grande-Bretagne, et, comme on le voit, ne fut nullement sanglante. Mais elle eut pour résultat réel de conquérir un grand nombre de prosélytes à la religion qu'enseignoit saint Germain. Elle fit cependant peu de progrès parmi les Saxons, et ce ne fut que sous le règne d'Ethelbert, qui dura cinquante-six ans, qu'ils commencèrent à montrer pour la foi chrétienne une vénération qui ne tarda pas à produire de véritables conversions.

Ethelbert avoit épousé Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, l'un des descendants de Clovis. La princesse étoit chrétienne, et un évêque frank l'avoit suivie à Canterbury. Berthe fit honorer sa religion par sa conduite irréprochable et l'assiduité qu'elle apportoit dans ses exercices de piété. Grégoire-le-Grand occupoit alors le saint siége; ce pontife conçut le dessein de convertir les races anglo-saxonnes. Long-temps avant de monter au trône de saint Pierre il avoit remarqué, sur les marchés d'esclaves, de très-jeunes gens, faits sans doute prisonniers et transportés à Rome pour être vendus. Ils étoient remarquables par la blancheur de leur teint et l'élévation de leur taille. Frappé de la beauté de ces jeunes hommes, Grégoire s'informa du pays qui les avoit vus naître, et quand on les nomma des Angles, il crut voir quelques rapports entre ce mot et celui d'angel ou ange. Son projet lui revint en mémoire quand il parvint à la papauté. Il chargea des agents d'acheter des esclaves de race anglo-saxonne, les plaça dans des couvents, les fit instruire de la religion catholique et les renvoya libres dans leur patrie afin qu'ils y propageassent la foi qu'ils avoient embrassée. Mais, soit qu'on ait appliqué à ces missionnaires l'adage que nul n'est prophète en son pays, soit qu'ils eussent demandé au pape des chefs plus habiles, le saint père jugea convenable de donner aux Angles un pasteur qui pût mieux capter leur confiance. Il choisit un moine du nom d'Augustin, le sacra évêque d'Angleterre et le fit accompagner par quarante religieux. Ces saints personnages entendirent, en traversant la Gaule franque, des récits exagérés de la barbarie des Anglo-Saxons; ils s'effrayèrent, s'arrêtèrent et députèrent vers le pape afin qu'il les rappelât à Rome; mais Grégoire, dont le zèle étoit extrême, leur ordonna de poursuivre leur route et de se faire accompagner par des interprètes franks. Ils débarquèrent enfin dans l'île de Thanet, et leurs interprètes se rendirent près d'Ethelbert pour lui faire connoître le motif du voyage de ces moines. Ethelbert, d'abord surpris, ne regarda des prêtres chrétiens que comme des enchanteurs dont il lui importoit de se défier; mais Berthe employa sur son esprit toute l'influence qu'elle y possédoit, et parvint à obtenir qu'il recevroit les missionnaires; toutefois, par un reste d'inquiétude, il fit dresser son trône en rase campagne, sous un chêne où, suivant les ministres de sa religion, les maléfices de leurs adversaires ne pouvoient l'atteindre. Les compagnons d'Augustin se rangèrent sur deux files et s'avancèrent en chantant des hymnes, avec tout l'appareil qu'il leur fut possible de déployer, précédés d'une croix magnifique en argent, et d'une bannière qui représentoit l'image du Dieu Sauveur.

Augustin, par l'organe de ses interprètes, exposa au roi les principaux dogmes de la foi catholique, et finit par lui promettre un royaume dans le ciel et une éternelle béatitude. « Vos paroles sont bien belles, répon-
» dit Ethelbert, mais elles sont nouvelles
» pour moi, et je ne saurois abandonner la
» foi de mes pères pour adopter des princi-
» pes qui me semblent encore douteux.
» Soyez toutefois les bienvenus, je vous sais
» gré du long voyage que vous avez entrepris;
» je vous logerai, je vous ferai nourrir et je
» vous laisserai libres d'enseigner partout
» vos doctrines. »

Encouragés par cet accueil favorable, les religieux entrèrent dans la cité de Kent, en saxon Kent-Wara-Byrig, et par corruption Canterbury. L'église du Bois, une ancienne

église bretonne, jadis dédiée à saint Martin, leur fut remise par ordre de la reine, et ils y célèbrèrent avec pompe les cérémonies saintes. La vie de pénitence qu'ils menoient, les abstinences qu'ils s'imposoient, l'austérité de leurs mœurs, leur désintéressement, leur valurent un grand nombre de prosélytes. Mais il importoit surtout que le roi se convertit, ce qui advint en 597.

Après qu'ils eurent frappé par des miracles l'imagination des Anglo-Saxons, Ethelbert donna aux moines de vastes possessions, et Augustin prit le titre d'évêque de Kent. Le pape Grégoire, enchanté de ses succès, écrivit à Ethelbert, lui envoya des présents, de nouveaux missionnaires et de saintes reliques; et comme les Anglo-Saxons, dans leur nouveau zèle, détruisoient les temples de leurs anciens dieux, il ordonna de les conserver, de les purifier et de les convertir en églises. Le pape, ayant aussi remarqué que ces peuples avoient l'usage d'immoler des bœufs et des brebis à leurs idoles, voulut que ces sacrifices continuassent d'avoir lieu près des temples du Christ, les jours de fêtes consacrées, non plus comme offrande aux démons, mais pour en faire des banquets chrétiens et se réjouir en rendant grâce à Dieu. Augustin reçut ensuite du pontife, avec le pallium, la suprématie de toutes les églises de la Grande-Bretagne et la faculté de créer et de consacrer douze évêques. Il eut encore celle d'instituer un archevêque dans la ville d'York, lequel devait relever de l'autorité d'Augustin durant la vie de ce prélat, mais devenir indépendant et métropolitain après sa mort. Grégoire parut toutefois se repentir d'avoir délégué tant de puissance au premier évêque des Anglo-Saxons, et il crut devoir l'engager à ne pas trop multiplier les miracles et à résister aux amorces de la présomption et de la vaine gloire.

Il ne s'agissoit pas seulement pour Augustin de convertir les Anglo-Saxons, mais il importoit qu'il ramenât au giron de l'Église les membres du clergé breton qui s'étoient réfugiés et maintenus dans la Cambrie. Le prélat écrivit donc à leur archevêque, qui habitoit Saint-David ou Menew, et à leurs évêques, que le pape ne les reconnoissoit pas en cette qualité; qu'à lui seul appartenoit la direction de tout le clergé de l'Angleterre, et il les invita à une conférence publique sous un chêne dans le Worcestershire, afin de leur expliquer les points de doctrine ou de discipline sur lesquels ils pouvoient se trouver en dissidence avec le siége apostolique. La conférence étoit ouverte, et Augustin avoit pris place sous son chêne, lorsque parurent sept évêques et l'abbé de Bangor. Le missionnaire ne se leva point pour les recevoir, et cette infraction à la courtoisie ne disposa pas en sa faveur les esprits des prélats cambriens; cependant l'entretien continua. Les ecclésiastiques bretons s'écartoient peu dans leurs dogmes de ceux qu'enseignoit l'Église catholique. Toutefois ils n'admettoient pas l'action du péché originel, lorsque la créature mouroit avant d'avoir pu commettre une seule faute; et ils différoient sur plusieurs points de discipline qui parurent importants à Augustin. Peu habitués à l'usage du comput romain, ils ne célébroient pas la fête de Pâques à l'époque fixée par les décisions des papes; il existoit des différences notables entre la manière dont ils administroient le sacrement du baptême et les formules suivies en Italie; en outre, et ceci annonçoit l'hérésie, ils n'étoient ni tonsurés selon les règles de Rome, ni vêtus comme les religieux qui vivoient sous les regards du pape. La discussion prit un caractère d'aigreur. Augustin montra dans ses paroles une sécheresse que les Bretons prirent pour de l'orgueil. Ceux-ci refusèrent au pape l'obéissance qui leur étoit prescrite; ils déclarèrent qu'ils ne lui devoient qu'une soumission de charité fraternelle, et ils se plaignirent de ce que les missionnaires romains n'avoient pas interposé leurs bons offices, afin d'arrêter les violences et les déprédations que les Saxons convertis exerçoient encore envers eux. « Reconnoissez-moi donc pour seul » archevêque, s'écria Augustin, et prêtez-» moi votre assistance pour enseigner aux » Saxons le chemin de la vie. — Notre égal » ne sera jamais notre supérieur, répondirent

» les Bretons. — Eh bien donc! reprit le missionnaire, que Dieu, par son juste jugement, » fasse pour vous, de vos ennemis, des ministres de mort! »

Le long règne d'Ethelbert touchoit alors à sa fin; il mourut en 616, satisfait d'avoir facilité l'introduction de la religion chrétienne parmi ses peuples, et leur laissant un code de lois criminelles qui régularisoit l'action de la justice. Des condamnations pécuniaires étoient attribuées à chaque genre de délits, selon le rang et l'état des personnes qui les commettoient: le meurtrier encouroit deux espèces d'amendes, l'une dite le rachat du sang, ou le were, qui se payoit à la famille du mort, l'autre le rachat de justice, ou le wite, payé au roi ou au magistrat qui le représentoit.

Le successeur d'Ethelbert fut son fils Eadbald. Ce prince avoit embrassé la foi chrétienne en même temps que son père, mais après sa mort il se passionna d'amour pour sa belle-mère, jeune et brillante saxonne qui avoit remplacé la reine Berthe. Il voulut l'épouser, et lorsque les prêtres catholiques pensèrent qu'ils lui avoient fait comprendre tout ce que cette union avoit d'irrégulier, il répudia une religion qui s'opposoit à l'accomplissement de ses désirs, et rappela les ministres de ses anciens dieux. Quelques évêques se réfugièrent dans les Gaules. L'archevêque de Canterbury, Laurent, qui avoit remplacé Augustin, se présenta devant Eadbald avant de s'expatrier, et ses exhortations parvinrent à lui inspirer de plus sages déterminations. Laurent appuya ses admonitions de l'apparence d'un miracle, et montrant son corps déchiré, il se dit frappé du courroux du prince des apôtres, le gardien du paradis, qui le punissoit d'avoir conçu l'idée d'abandonner ses ouailles. Eadbald, vaincu par le missionnaire, répudia sa belle-mère et rentra dans le sein de l'Église; mais les chefs de ses armées lui refusèrent obéissance, et Redwald, de la race des Uffingas, qui régnoit en Estanglie, s'empara du titre de bretwalda et fut le quatrième suzerain de ce nom.

Edilfrid, petit-fils d'Ida, roi des Northumbres, avoit épousé Acca, fille d'Ælla, le fondateur du Deïra, et chassé de ses états le jeune Edwin, frère de la princesse. Edwin, réfugié en Nord-Galles, avoit été accueilli et élevé par les soins de Cadrant, roi de cette contrée; mais le chef des Northumbres vint poursuivre le jeune Edwin jusque dans sa retraite. Les Gallois voulurent lui résister, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence: un détachement de Saxons s'étant montré dans les environs du monastère de Bangor, les moines, au nombre de plus de douze cents, selon les chroniqueurs, sortirent de leur clôture, rejoignirent les troupes de la Nord-Galles, et voyant que l'heure du combat s'approchoit, se mirent en prières à une petite distance du champ de bataille. Edilfrid, surpris à la vue de cette immense réunion d'hommes dont les vêtemens lui sembloient étranges, qui ne portoient point d'armes, et qui s'étoient agenouillés, s'informa de ce qu'ils venoient faire près de deux masses de combattans disposés à s'entre-égorger. On lui apprit que ces gens demandoient au ciel de rejeter sur lui les traits de sa colère. « Ah! s'écria-t-il, ils en appellent à leurs dieux, ils en font mes ennemis; quoique désarmés ils combattent donc contre moi! » et, d'après ses ordres, un détachement de Saxons se précipita sur ces hommes de paix et les livra au tranchant du glaive. Des historiens disent que deux cents religieux, à peine, parvinrent à s'échapper; d'autres ne portent ce nombre qu'à cinquante. Mais ce qui est certain, c'est que le vaste monastère de Bangor, qui contenoit deux mille deux cents moines, fut détruit de fond en comble, et qu'ainsi fut accomplie la prédiction de l'archevêque Augustin. On retrouve dans le recueil des prophéties de l'enchanteur Merlin, le barde de Vortigern et d'Arthur, l'annonce des malheurs promis à Bangor; on peut choisir. Edilfrid s'empara ensuite de la ville de Chester; mais le jeune prince qu'il poursuivoit parvint à se réfugier à la cour de Redwald, roi des Est-Angles, qui le prit sous sa protection. Le roi des Northumbres voulut se faire livrer Edwin, et Redwald hésitoit entre sa générosité naturelle

et la crainte d'une guerre, lorsque le pauvre fugitif, qui s'abandonnoit à sa douleur, assis sur une pierre à la porte du palais, entendit des paroles qu'il crut provenir d'une voix céleste, et qui lui disoit : « Fuis! Redwald te vend à ton ennemi. — Que je meure plutôt, s'écria le jeune prince, la mort naturelle est préférable à celle qui vient de la trahison ! » Il s'endormit alors, et peu d'instans après la même voix lui annonça que la reine avoit ramené Redwald à des sentimens d'honneur. Le magnanime roi d'Est-Anglie ne tarda pas à rencontrer Edilfrid sur le champ de bataille ; le Northumbre fut tué dans le combat, et le prince Edwin rendu aux vœux des habitans du Deïra. Monté sur le trône de son père Ælla, il prit comme lui le titre de bretwalda et fut le cinquième de ces suzerains. La Northumbrie fut alors réunie au Deïra.

Les miracles ne manquèrent point à la renommée d'Edwin, et les évêques chrétiens, qui vouloient le convertir, employèrent sur son esprit l'influence que leur donnoit la connoissance d'un rêve de la jeunesse d'Edwin, qu'il ne croyoit su de personne. Durant les épreuves auxquelles la mauvaise fortune l'avoit exposé, le prince, renfermé dans une étroite prison, n'attendoit plus que la mort, lorsqu'un songe ou une vision lui fit apercevoir un personnage vénérable qui lui dit : « A qui te sauveroit, quelle concession ferois-tu? — La moitié de ma puissance, répondit Edwin. — Promets seulement de te conduire par les conseils de ton libérateur. — A quel signe le reconnoîtrai-je? — Il étendra sa main sur ta tête comme je le fais en ce moment. » Et le fantôme disparut.

Edwin fut sauvé par des circonstances qui ne lui présentèrent rien de surnaturel ; mais lorsqu'il fut devenu roi, lorsque les évêques lui eurent rappelé que, dès le sein de sa mère, il avoit été promis à la religion du Christ ; lorsqu'une lettre du pape Boniface l'eut nommé le glorieux Edwin, et qu'il en eut reçu la bénédiction de saint Pierre, une tunique de lin brodée d'or, un manteau de laine blanche d'une merveilleuse texture, un peigne d'ivoire enrichi de pierres précieuses, et un miroir d'argent, ils s'étonnèrent de son obstination à repousser le baptême, et songèrent à s'emparer de son imagination par un moyen plus poétique.

Un jour donc que, seul dans une des salles de son palais, Edwin réfléchissoit aux vicissitudes de sa vie, un grave personnage s'avança lentement vers lui, et lui posa la main sur la tête, sans lui adresser la parole. Le roi tressaillit et tomba aux pieds de celui qu'il prenoit pour un fantôme. Or, ce fantôme étoit l'archevêque d'York, Paulin, que, selon le bon chroniqueur Bède, le Saint-Esprit lui-même avoit instruit de l'ancienne apparition qui avoit rendu quelque courage à Edwin dans sa captivité. Ce prince ne put résister aux exhortations du saint prélat ; il eut avec lui des conférences, et parut vouloir se convaincre de l'excellence des principes du christianisme. Divers événements vinrent au secours des évêques. Les princes qui régnoient dans le Wessex, Cuichelm et Cynegils, impatients de la suzeraineté d'Edwin, conçurent le projet de s'en défaire par un assassinat. Ils parvinrent à obtenir d'un de leurs envoyés qu'il frapperoit Edwin d'un poignard empoisonné, la première fois qu'une audience lui seroit accordée. Eumer, cet ambassadeur, lançoit au cœur du roi sa lame tranchante, lorsque Lilla, un ami d'Edwin, qui n'avoit pas un instant perdu le traître de vue, se précipita devant son maître, et tomba sans vie à ses pieds. Or, Lilla étoit chrétien, et les évêques publièrent qu'une inspiration céleste avoit seule déterminé son héroïque action. Peu de jours après, Edwin marcha, suivi de toute son armée, contre les rois perfides du Wessex, et il annonça qu'il se feroit régénérer par les eaux du baptême, si la victoire couronnoit son entreprise. Elle lui fut favorable ; les chefs les plus vaillants de la West-Saxe périrent dans le combat ; et Edwin à son retour, dans toute la joie du triomphe, renouvela sa promesse d'embrasser la foi chrétienne ; mais il ne la fit que pour lui seul, et avant d'engager ses peuples à imiter l'exemple qu'il alloit leur donner, il voulut convoquer une assemblée des sages et grands

du royaume, le Wittena-Gemote, leur exposer ses motifs, et leur demander leur opinion.

Le résultat de cette conférence dépassa les espérances des évêques. Le grand-prêtre des divinités païennes fut le premier à déclarer qu'elles étoient sans puissance; car il les avoit servies avec un zèle extrême, et personne cependant n'avoit été plus malheureux que lui. Un guerrier propriétaire, un Thane, compara la vie de l'homme au vol d'un petit oiseau qui traverse une salle à tire-d'aile. « On » voit la porte par laquelle il entre, la fenêtre » qu'il traverse pour sortir, mais d'où venoit- » il, et où alloit-il? C'est l'emblème de notre » existence. Si la foi nouvelle nous arrache à » cette incertitude, si elle délivre notre ame » des ténèbres qui l'environnent, il faut se » hâter de l'adopter. »

Cela dit, le roi se déclara chrétien; toute l'assemblée renonça au culte de ses anciens dieux; et comme si ce n'étoit pas assez de les priver de leur puissance et de leurs honneurs, le grand-prêtre Coifi lui-même se chargea de profaner, le premier, les autels qu'il desservoit depuis son enfance. Il se couvrit d'armes de guerre, il monta un fougueux étalon, violant ainsi les règles sacrées de son institution, et, se précipitant vers le temple de Godmundham, le soutien de l'univers, il frappa de sa lance et de son épée les murs et les images. La foudre, comme on le pense, ne vint pas venger les dieux abolis, et les populations étonnées se plongèrent avec leurs anciens prêtres dans les eaux de la Swale et de la Glen, où elles furent régénérées par le baptême. La plupart des desservants de Godmundham entrèrent dans les monastères que les ames pieuses s'empressèrent de fonder et de doter, à la demande de l'évêque Paulin. Les propriétés des temples païens servirent à les enrichir.

Redwald, roi des Est-Angles, vint à mourir, et ses principaux sujets, admirateurs des vertus d'Edwin et de la gloire qu'il avoit acquise, lui offrirent, en 627, la couronne de son ancien ami. Le bretwalda refusa d'accepter un trône qui appartenoit au fils de son bienfaiteur; mais il fit un chrétien du jeune Eorpwald, et toute l'Est-Anglie se trouva, en peu d'années, convertie à la foi catholique. Il est probable que la puissance d'Eorpwald ne fut exercée, durant son règne de trois années, que sous le bon plaisir d'Edwin. Il en étoit de même de la plupart des autres princes ou rois anglo-saxons de la Grande-Bretagne, et son autorité devint si grande, l'obéissance à ses ordonnances si complète, qu'une femme seule, disent les chroniqueurs, eût traversé l'île entière, un enfant au sein, sans avoir à redouter la plus légère insulte, sans éprouver la moindre sollicitude.

La suprématie du roi des Northumbres, et, nonobstant ses vertus chrétiennes, l'orgueil qui perçoit dans ses relations avec les autres princes, lui valurent enfin de puissants ennemis. Le bretwalda Edwin, pour marque de sa suzeraineté, faisoit constamment porter devant lui une sorte d'enseigne nommée tufa, imitée des enseignes romaines. Le roi de Mercie, Penda, fils de Ceorl, après sept années d'humiliation et de patience, fit alliance avec Ceadwalla, roi de Nord-Galles ou de Gwinez, et vint offrir le combat au bretwalda dans les plaines de Hatfield, près des rives du Torre et du Don. La victoire déserta les phalanges d'Edwin, et le malheureux prince périt avec une grande partie de son armée, et l'un de ses fils. L'évêque Paulin et la reine Edilberge parvinrent à se sauver dans le royaume de Kent. Les historiens ne tarissent pas sur les massacres commis par les Gallois et les Merciens, et sur les crimes inutiles dont ils se couvrirent. Penda laissa le roi de Nord-Galles en Northumbrie et marcha contre les Est-Angles qui entreprirent de se défendre; mais la fortune suivoit alors les drapeaux de Penda. Les Est-Angles arrachèrent en vain à la paix du cloître leur vieux roi Sigebert qui avoit résigné les gloires et les douleurs du trône à son parent Egeric; l'un et l'autre périrent sous les coups du roi des Merciens.

Des princes presque inconnus se succédèrent rapidement sur les trônes de la Bernicie et du Déïra. Osric, parent de l'infortuné Edwin, ne parut qu'un instant à la tête des armées; Eanfrid ne fut pas plus heureux.

Oswald, le dernier des fils d'Edilfrid, parvint à réunir sur sa tête les deux couronnes et à reconstituer un instant le royaume des Northumbres; ce fut le sixième Bretwalda. Ses frères avoient abandonné la religion chrétienne; il se montra l'un de ses plus zélés défenseurs, et comme il venoit de rencontrer Ceadwalla, campé avec ses Bretons aux environs de Hexham et qu'il alloit lui livrer un combat d'où dépendoient sa vie et celle de ses compagnons, il fit élever une croix, et donna l'ordre à ses soldats de s'agenouiller et de se mettre en prières, afin d'obtenir du Dieu vivant la destruction de ses ennemis. Le roi de Gwinez fut tué et la victoire des Northumbres complète. Oswald, paisible dans ses états, se livra constamment aux exercices d'une profonde piété et propagea la religion catholique par tous les moyens qui furent en son pouvoir. Ce fut lui qui fit donation à des moines de la propriété de l'île de Lindisfarne, ou l'île sainte, et d'une somme d'argent assez forte pour y construire un superbe monastère. Il s'appliquoit sans cesse à l'étude des doctrines de l'Église romaine, et lui même expliquoit en langue anglo-saxonne, à ses peuples, les instructions que les évêques lui transmettoient en latin. Les moines, enrichis sous son gouvernement et remplis de reconnaissance, lui ont attribué le don des miracles, mais non celui de la prévision; car, en 642, après huit ans de règne, Oswald, livrant bataille à Penda, périt comme Oswin sous les coups de ce guerrier. Le féroce Penda insulta le cadavre de son adversaire, et fit suspendre à des poteaux sa tête et ses membres mutilés. Le corps, enveloppé dans un étendard de pourpre et d'or, fut inhumé par des serviteurs fidèles au monastère de Bardney; et, l'année suivante, le septième Bretwalda, Oswio, fit transporter avec respect les bras dans la cité de Bamborough et la tête à l'abbaye de Lindisfarne. Il s'opéra des miracles sur ces trois sépultures; et déjà, par un prodige, Penda et son armée avoient manqué de périr. Ce chef assiégeoit Bamborough et, désespérant de s'en emparer, avoit essayé de la réduire en cendres, en l'entourant de matières combustibles; mais au moment où le feu sembloit le plus ardent, et où le sort de la malheureuse cité alloit se décider, un vent terrible rejeta les flammes et la fumée sur les troupes de Penda et les força à une retraite précipitée.

Le septième et dernier Bretwalda fut élu par les Thanes, ou grands propriétaires relevant de la couronne et ses conseillers. Ce Bretwalda se nommoit Oswy ou Oswio; il étoit frère d'Oswald et il avoit épousé une des filles d'Edwin. Le trône étoit fort ébranlé, et le jeune Osric, fils d'Oswin, l'un des descendants d'Ælla, parvint à se former un parti assez puissant pour que le Bretwalda jugeât convenable de traiter avec lui. Il lui concéda le Déira et les deux princes vécurent en paix durant quelques années. Mais aussitôt que le Bretwalda se crut le plus fort, il attaqua Oswin qui s'enfuit avec un seul serviteur et se cacha dans la maison d'un chef de guerre ou ealdorman. Le traître le vendit à Oswio, et celui-ci le fit mettre à mort.

L'ardeur martiale de Penda n'avoit été qu'assoupie; la dignité de Bretwalda étoit toujours l'objet de son ambition et il vint mettre de nouveau le siége devant Bamborough. Oswio employa pour l'apaiser toutes les ressources de la condescendance; il sollicita et obtint pour son fils aîné la main de la fille du roi de Mercie, lui donna ses autres enfants en otage, et lui envoya de magnifiques présents. Le fils de Penda vint à la cour du Northumbre, demanda sa fille Alchflède en mariage, et, comme elle était chrétienne, il embrassa la religion de la femme qu'il aimoit. On craignoit que le vieux Penda ne s'en offensât; mais il paroît qu'il ne désapprouva pas alors la conduite de son fils.

Vers l'année 654, Penda déclara la guerre au roi d'Est-Anglie, et après quelques succès menaça Oswio de toute sa colère. Son projet, disoit-il, étoit de livrer à la mort toute la nation des Northumbres. Son armée, puissante et enflée par la victoire, se croyoit assurée de vaincre. Les défenseurs d'Oswio n'étoient qu'en petit nombre, mais le désespoir les animoit. Après des prodiges de va-

leur, ils mirent en fuite l'armée des Merciens et Penda fut entraîné dans la déroute. Cet assassin des Bretwaldas Oswin et Oswald, et des rois d'Essex et d'Est-Anglie, Sigebert, Annas et Egeric, tomba dans les mains de quelques soldats qui le tuèrent et se partagèrent ses dépouilles. Péada son fils, qui régnoit sur une partie de la Mercie, ne fut pas troublé dans son gouvernement par son beau-père victorieux; mais sa femme, cette princesse pour l'amour de laquelle il avoit répudié son antique religion, le fit assassiner sous ses yeux, durant les fêtes de Pâques.

Oswio ne perdit pas un moment pour affermir son autorité. Il la fit reconnoître dans la Mercie et l'Est-Anglie et soumit une partie notable des Pictes et des Scots. Toute son attention alors se tourna vers la propagation de la foi chrétienne. Il consacra l'une de ses filles à Dieu dans un superbe monastère qu'il fit construire à Whitby et qu'il enrichit d'une immense dotation en terres, en mémoire de ses succès. Il fonda une communauté de moines, en expiation de la mort d'Oswin qui pesoit sur sa conscience, et dota plusieurs autres couvents, chargés d'offrir au Créateur des prières pour le salut de son ame.

L'ambition de son fils aîné Alchfrid, qui avoit combattu Penda sous ses ordres, vint troubler la satisfaction qu'il éprouvoit. Le glaive sortit encore du fourreau, mais il y rentra dès qu'Oswio eut cédé à son fils le royaume de Déira. Le Bretwalda se vit également forcé de consentir à ce que Wulfhère, fils de Péada, fût reconnu par les Merciens et les Middle-Angles, et qu'il régnât paisiblement sur ces contrées, sous sa suzeraineté.

Les querelles de l'ambition n'étoient pas les seules qui semassent le trouble et la discorde dans le palais d'Oswio; la peste d'une part, les discussions théologiques de l'autre, remplirent de douleur ses vieux jours. Ce prince, la reine sa femme, et les fils qu'elle lui avoit donnés, n'avoient pas puisé aux mêmes sources la connoissance de la religion chrétienne. Les uns tenoient pour les rites romains, les autres pour les usages gallois ou écossois, et la superstition et la crédulité, si peu propres à donner aux mœurs de la douceur et de l'élégance, engageoient le père et les enfants à se condamner mutuellement. Les pratiques les séparoient encore plus que les doctrines, et la différence qui existoit entre les canons spéciaux adoptés par l'Église romaine ou par l'Église bretonne, constituoit une divergence d'opinion que, de part et d'autre, on qualifioit d'hérésie. Ainsi l'on célébroit la fête de Pâques à des époques éloignées les unes des autres de toute une lunaison, selon que l'on suivoit le cycle grec ou le cycle romain. Cette grave discussion fit couler du sang, car, à cette époque d'ignorance, les meilleures raisons n'avoient de valeur qu'autant qu'elles étoient soutenues par la force des armes; une querelle déjà soulevée par le missionnaire Augustin vint âpparoître de nouveau au travers de celle-là et ne manqua pas de l'envenimer; il s'agissoit de savoir laquelle étoit la plus agréable à Dieu, de la tonsure ecclésiastique romaine qui, reproduisant l'image de la couronne d'épines du Christ, s'arrondissoit au sommet de la tête, ou de la tonsure écossoise qui privoit de cheveux tout le front en forme de croissant, et laissoit de longues boucles retomber sur les épaules. Oswio résolut de ramener ses sujets à l'uniformité de rites. Il convoqua les évêques et les religieux les plus renommés des deux églises, à l'abbaye de Whitby, et présida leur assemblée. Il y vint des Gallois, des Scots et même des ecclésiastiques de l'île d'Erin ou l'Irlande. Ceux-ci fortifièrent leur cause en s'appuyant sur la sainteté de Colum ou Columban, prédicateur irlandois qui durant de longues années avoit édifié l'Écosse par ses miracles et ses austérités; qui s'étoit ensuite rendu dans les Gaules où il avoit fondé des monastères; puis en Italie, où le saint-père l'avoit accueilli en le comblant de marques de déférence et d'amitié. Colum, en parlant aux princes avec franchise, n'avoit pas été long-temps sans s'attirer la haine de Brunichilde ou Brunehaut, aïeule de Théoderic, roi des Franks orientaux. Ce roi, ayant visité le saint homme dans son monastère de Luxeuil, fut obligé d'entendre de graves re-

montrances sur ses mœurs dissolues ; Brunehaut, qui entretenoit avec complaisance son petit-fils dans cet esprit de débauche afin de régner plus librement sous son nom, prit en haine Colum et trouva des ecclésiastiques qui l'accusèrent d'hérésie. Condamné par un concile d'évêques et banni des Gaules, Colum ou saint Columban voyagea dans la Bretagne armoricaine dont il conquit le respect et l'admiration par la sagesse de ses prédications, la sainteté de sa vie et de nombreux miracles ; il revint ensuite en Ecosse, choisit sa demeure aux Hébrides, dans l'île de Hy ou Yona ; y construisit un monastère qui devint promptement célèbre ; institua ses religieux sous les règles de réforme qui lui sembloient les plus orthodoxes, et les soumit à la discipline particulière qu'il observoit lui-même. C'étoit cette discipline que défendoient les évêques irlandois et gallois.



(Costume des prêtres au septième siècle.)
Meyrick, ancient costume of great Britain.

Leurs adversaires affirmèrent que, saint Pierre lui-même ayant dicté les dogmes de la religion catholique et déterminé la forme de la tonsure et du vêtement des moines, il valoit mieux s'en rapporter au prince des apôtres qu'au saint que l'on nommoit l'apôtre du Nord. Oswio, convaincu, dit-il, que saint Pierre étoit plus puissant en paradis que saint Columban, partagea l'avis des évêques anglo-saxons, et condamna le système des églises bretonnes. Un petit nombre de moines écossois obéit à cette décision. On fit la guerre aux autres.

On étoit alors en 664. Oswio régnoit depuis vingt-deux ans avec quelque gloire, lorsqu'une éclipse de soleil, centrale pour toute l'Angleterre, amena les plus funestes prédictions de la part des savants superstitieux de cette époque. Ils annonçoient des calamités, mais nullement celle qui advint. Ce fut une maladie épidémique à laquelle on donna le nom de peste jaune ; aucun des symptômes, notés par les contemporains, ne se rapporte en réalité à ceux de la peste d'Orient ; mais on n'en périssoit pas moins sous les atteintes d'un fléau que tout le savoir médical de cette époque ne pouvoit combattre. Il périt près d'un tiers des habitans de l'Angleterre et de l'Irlande, et, durant plus de vingt années, cette fièvre se reproduisit successivement en différents cantons. La Calédonie seule parut à l'abri de la contagion, et ses moines affirmèrent que cette contrée ne devoit son salut qu'aux prières de saint Columban. D'une autre part, les habitants de l'Essex jugèrent que les dieux qu'ils avoient abandonnés se vengeoient de leur apostasie, et ils relevèrent les autels qu'ils avoient abattus.

Oswio avoit vu périr de la fièvre jaune les principaux personnages de la Grande-Bretagne, des rois, un archevêque, des évêques et une foule de guerriers renommés. Il députa vers le pape Vitalien pour lui demander de venir au secours de l'Église, privée de ses lumières. Le pontife lui envoya Théodore avec le titre d'archevêque de la Bretagne ; et les prélats consolés travaillèrent sous sa direction, à reconquérir les ames égarées et à propager l'uniformité de la discipline catholique. Oswio, le dernier des Bretwaldas, mourut en 670.

Egfrid, fils d'Oswy ou d'Oswio, lui suc-

céda au trône des Northumbres. Les querelles ecclésiastiques sont les seuls faits de son règne dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Un prêtre nommé Wilfrid, jadis instituteur d'un fils d'Oswio, fut promu à l'évêché d'York, en récompense de ses services. Il imagina d'aller se faire sacrer à Paris, et, durant sa longue absence, on conféra le même évêché à un partisan de la discipline écossoise, nommé Céadda. Wilfrid, surpris à son retour par cet obstacle imprévu, se retira dans un monastère; mais l'archevêque Théodore rétablit les choses, en transférant à Céadda l'épiscopat de Lichfield et restituant l'église d'York à Wilfrid.

Egfrid avait épousé Edilthryde, fille d'Annas, roi de l'Est-Anglie; mais cette reine, liée par un vœu de virginité, se refusait constamment à l'enfreindre. Le roi pria donc Wilfrid de l'engager à renoncer à son vœu ou, suivant l'usage du temps, à le remplacer par un autre; mais le prélat, loin de servir les volontés d'Egfrid, donna lui-même le voile à Edilthryde, au monastère de Coldingham.

Egfrid ne tarda pas à prendre une autre épouse. La princesse Ermemburge qu'il appela au trône, femme d'un caractère altier, s'offensa de quelques remontrances de Wilfrid, et elle obtint de l'archevêque Théodore, dont elle avait gagné la confiance, la déposition de l'évêque d'York : ce diocèse fut divisé. Wilfrid en référa au saint-père, et se rendit à Rome pour se défendre. Après de longues plaidoiries devant le pape Agathon, Wilfrid fut confirmé dans son siége d'York, mais astreint à répartir l'administration des provinces les plus éloignées du chef-lieu de son diocèse, à trois évêques à sa nomination. C'était en réalité l'élever à la dignité d'archevêque. A son retour, il fut emprisonné par les ordres d'Egfrid. Menacé et persécuté pour qu'il donnât son abdication, il n'obtint sa liberté qu'en promettant de se retirer dans le royaume de Mercie; on le força ensuite à chercher une retraite dans le Wessex, et de là encore chez les Saxons du sud, restés idolatres et qu'il convertit à la foi chrétienne. Egfrid périt malheureusement, peu de temps après la persécution de Wilfrid. Animé d'un esprit belliqueux, il avoit déclaré la guerre presque à la fois à l'Irlande et à l'Écosse. Tandis que son lieutenant Beorht déployoit contre les insulaires d'Erin toute la férocité de son caractère, Egfrid commandoit lui-même l'armée qui devoit anéantir les Pictes. Ses adversaires le laissèrent s'aventurer dans un pays inconnu, et le vainquirent aisément dans les défilés où il s'étoit embarrassé. Il fut tué et transporté au grand monastère d'Iona ou de Hy où il reçut la sépulture. Aldfrid ou Alfred, son frère naturel, dut la couronne à l'élection des Thanes.

Ce roi, que les historiens ont représenté comme un savant, rétablit Wilfrid dans son diocèse d'York, en 687; mais l'esprit remuant du prélat et son excessive ambition lui valurent bientôt un nouvel exil qu'il alla faire purger en cour de Rome. Revenu avec un brevet d'innocence, il ne put parvenir à détruire le mécontentement d'Aldfrid et il se sauva une seconde fois en Mercie. Aldfrid mourut en 705, après dix-neuf ans de règne.

Son fils Osred lui succéda. C'étoit un enfant de huit ans, qu'un ambitieux ealdorman voulut détrôner; mais le peuple se souleva, et mit à mort le rebelle qui assiégeoit alors l'enfant royal dans la cité de Bamborough. Dès l'âge de dix-huit ans, Osred prit le commandement d'une armée afin de défendre ses droits usurpés, en partie, par son parent Cœnred, ou Kenred. Le jeune roi fut tué dans un combat en 716, et Kenred monta sur le trône. Celui-ci éprouva, deux années après, le sort d'Osred. Osric, son frère, s'empara du sceptre et régna onze ans. Ceolwulf, fils de Kenred, selon quelques écrivains, ou frère d'Osred, selon quelques autres, fut couronné à la mort d'Osric. Ce prince ne montra qu'un caractère foible et monacal, et il n'étoit pas depuis deux ans sur le trône que ses sujets se révoltèrent, lui firent donner la tonsure et l'enfermèrent dans un couvent. Il parvint à s'en échapper, reprit sa couronne et régna encore six ans, puis il abdiqua volontairement, en 738, et se fit moine au monastère

de l'Ile-Sainte. Eadbert, successeur de Ceolwulf, combattit les Pictes, conclut avec eux un traité d'alliance et les eut pour auxiliaires dans ses guerres avec les Bretons. Après vingt-un ans de règne, il demanda, comme Ceolwulf, à recevoir la tonsure et quitta le trône pour le cloître. Oswulf, son fils, périt assassiné en 759, un an après l'abdication de son père. Deux nobles northumbres se disputèrent le trône, Oswin et Edilwold. Celui-ci parvint à se défaire de son compétiteur; mais après avoir gémi, durant six années, sous le fardeau des affaires publiques, il abdiqua pour un prince de la race d'Ida que désignèrent les Thanes de la couronne. Ce roi, nommé Alchred ou Ailred, fut chassé par les nobles qui l'avoient élu et remplacé par Ethelred. Détrôné à son tour, après cinq ans de règne, en 778, Ethelred s'enfuit en laissant la couronne à Alfwold, fils d'Oswulf. L'anarchie alors s'empara de la Northumbrie. La volonté des Thanes faisoit seule le gouvernement et disposoit de la vie des monarques et de leurs ministres. Alfwold fut assassiné par l'ealdorman Sigan, après avoir vu brûler vif son sage ministre Beorn. Un fils d'Alchred du nom d'Osred, fit quelques tentatives pour ressaisir le sceptre; mais Ethelred, rappelé par les Thanes, le força de se faire moine. Ce roi sanguinaire condamna tous ses opposants à mort et sacrifia Osred à sa vengeance. La famine et la peste ravagèrent ses états. Une flotte danoise opéra une descente sur les côtes, ruina la contrée et brûla l'église sainte de Lindisfarne. Ethelred enfin fut massacré par ses peuples, en 794. Osbald porta la couronne durant vingt-sept jours, puis se consacra, dans un monastère, au service des autels. Eardulf, devenu roi et naguère poursuivi de toute la rage d'Ethelred, marcha néanmoins contre les assassins de ce prince, puis se réconcilia avec eux. En 806, ses ennemis le jetèrent dans un cachot. Charlemagne, qui régnoit alors, réclama sa délivrance, l'obtint et envoya le captif au pape Léon III, afin qu'il prononçât sur la justice de sa cause. L'archevêque d'York, l'instigateur secret des inimitiés qui s'étoient appesanties sur Eardulf, eut moins de crédit en cour de Rome. Le pontife et l'empereur renvoyèrent le prince en Northumbrie avec un légat et une escorte d'abbés, et le trône lui fut désormais acquis. D'autres rois se succédèrent rapidement après Eardulf; la plupart périrent sous les coups de leurs antagonistes, ou dans les séditions populaires. Enfin, lorsque les Danois s'emparèrent de la Northumbrie, en 867, ils anéantirent pour toujours la dynastie saxonne.

L'ignorance des peuples étoit si prodigieuse au neuvième siècle que, nonobstant les études préalables que l'on devoit supposer dans les personnes qui se vouoient à la prêtrise, les évêques se virent forcés d'exiger que celles qui aspiroient à recevoir l'ordination, comprissent au moins l'oraison dominicale qui ne se récitoit qu'en latin. Ce fut l'empereur Charlemagne qui, le premier, conçut le projet, et l'exécuta non sans peine, de créer, dans les Gaules, des écoles pour l'instruction de la jeunesse. On y enseignoit la lecture et l'écriture, le plain-chant, des règles de grammaire et l'arithmétique. Les cloîtres seuls renfermoient des hommes qui conservoient quelques étincelles du feu sacré de la science. Les monastères de la Grande-Bretagne étoient comptés parmi les plus favorisés sous ce rapport, et la renommée du célèbre Alcuin s'étoit répandue dans toute l'Europe que l'on disoit civilisée. Alcuin, né dans la province d'York, passoit pour un prodige d'érudition. Les jeunes gens accouroient en foule d'Allemagne et de France, pour assister aux leçons publiques qu'il donnoit, et recueillir quelques-unes de ses paroles; il portoit alors le titre de grand-maître des écoles de l'archevêché d'York. L'empereur entendit parler de son savoir universel, car l'heureux privilége de l'ignorance est la persuasion qu'elle sait tout; il appela près de lui le grand Alcuin, lui demanda son amitié, prit son avis en toutes choses et le chargea de la rédaction de sa correspondance. Ce fut Alcuin qui engagea Charlemagne à fonder une espèce d'académie poétique, dont chaque membre portoit un nom tiré de l'É-

criture sainte ou de la mythologie grecque; celui de l'empereur étoit David.

Alcuin, la gloire de l'Angleterre au huitième siècle, reçut le titre de restaurateur des lettres dans les Gaules. Il enseigna publiquement *toutes* les sciences, et composa divers traités sur les sept arts libéraux et sur la grammaire. Il écrivit sur la rhétorique et la dialectique, et créa, dans la ville de Tours, des écoles où il mit en usage une méthode d'instruction et une série d'études assez bien raisonnées pour le temps; mais la barbarie du siècle perçoit encore dans ses institutions, et l'on peut juger de l'esprit qui y régnoit par la défense qu'il fit à ses élèves de lire Virgile, dans la crainte que cette lecture ne leur corrompît le cœur. Cet homme célèbre, ayant reconnu que le sens de la Bible étoit horriblement dénaturé par les erreurs des copistes, eut la patience de la recopier de sa propre main et de la corriger avec soin; il a laissé des ouvrages théologiques, lithurgiques et moraux, des poésies, des écrits historiques et des lettres qui offrent de l'intérêt; mais encore la lecture n'en peut-elle être supportée que par les hommes pour qui l'ardeur de s'instruire fait disparoître le dégoût qui naît de la barbarie des expressions, de la prolixité, de la pauvreté des idées, et de la puérilité, de l'absurdité, même de l'indécence des discussions théologiques. Cette lumière du siècle ne revint pas en Angleterre; elle s'éteignit à Tours, après avoir long-temps éclairé la cour de Charlemagne.

Un autre religieux, beaucoup moins mondain, florissoit quelque temps avant cette époque dans la Grande-Bretagne, Bède, né à Sunderland, et élevé au monastère de Jarrow. Comme Alcuin il possédoit l'immense érudition que l'on attribue aux savants de cette époque, et il avoit étudié toutes les sciences. Si Bède eût existé dans un autre siècle, il eût acquis sans doute la plus haute réputation, car ses pensées sont nettes et profondes; et l'on remarque une grande rectitude dans ses jugements, malgré les préjugés du temps et ceux du cloitre dont il ne pouvoit se délivrer. Les écrivains modernes lui doivent la plupart des notions qu'ils possèdent sur l'établissement des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne et sur les princes de l'heptarchie. Ces notions sont consignées dans l'ouvrage intitulé « *Histoire ecclésiastique de la nation des Angles.* » Bède ne vivoit plus en 735.

L'habillement des Anglo-Saxons ne consistoit qu'en une longue tunique ou saye (sagum) agrafée par devant, ou attachée par une cheville à défaut d'agrafe. Une espèce de manteau formé de peaux cousues nommé pelt étoit rejeté sur leurs épaules. Les chefs et les riches propriétaires portoient une longue robe assez étroite, et marquant la forme du corps, et leur manteau étoit d'une étoffe plus recherchée. Le vêtement des femmes, plus ample et plus long que celui des hommes, coupé sur le même modèle, étoit ouvert sur le sein. Cette robe en toile de lin, blanche et légère, étoit ornée de bandes de



(Femme saxonne, d'après *Meyrick*)

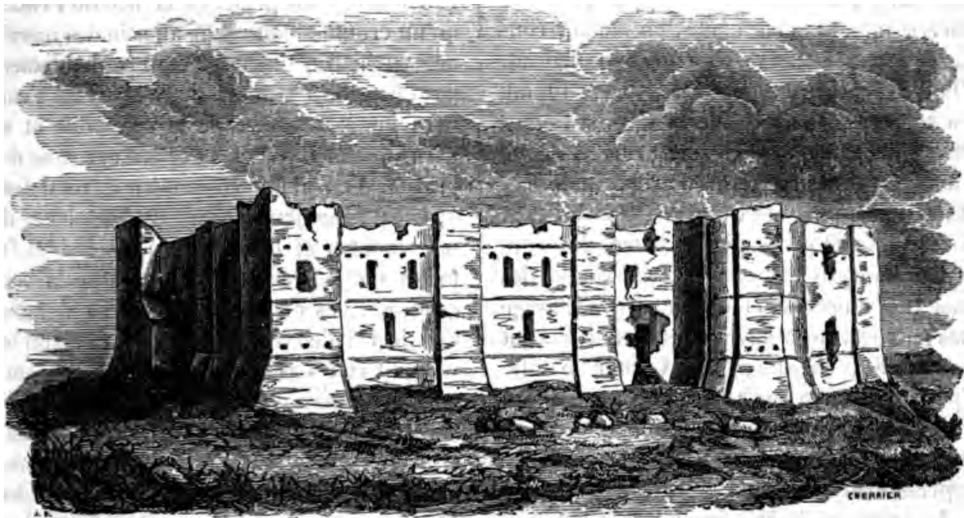
pourpre aux épaules et autour de la poitrine. Souvent un long voile, rejeté sur la tête, re-

couvroit la totalité du vêtement, et retomboit jusqu'à terre.

Il est à présumer que les bannières des anciens Bretons avoient quelque rapport de forme avec les enseignes romaines. Celle des Saxons conduits par Henghist représentoit un cheval blanc. Lorsque les Bretwaldas et les rois de l'heptarchie devinrent chrétiens, ils firent peindre ou broder sur leurs étendards la figure du Christ, ou la croix. On se rappelle que le roi northumbre Edwin, eut la guerre avec ses voisins parce qu'il faisoit porter devant lui une enseigne, nommée *Tufa*, symbole de suzeraineté, et que l'on croit avoir été une longue hampe surmontée d'un globe.

Quand les Anglo-Saxons devinrent les maîtres de la Grande-Bretagne, ils admirèrent les ouvrages des Romains qui existoient encore, et les imitèrent dans la construction de leurs forteresses; ils poussèrent si loin cette imitation qu'il est presque impossible aujourd'hui de constater que les ruines des châteaux-forts que l'on retrouve et qui portent le cachet d'une époque antérieure au dixième siècle, appartiennent plutôt aux Saxons qu'aux Romains. Le château de Colchester est de ce nombre; long-temps il a passé pour un ouvrage romain, puis pour le palais breton du roi Coilus ou C'hoël; on l'a ensuite attribué aux Anglo-Saxons, et des antiquaires modernes l'ont classé parmi les constructions qui suivirent la conquête normande. Nous ne prononcerons pas entre ces autorités; mais nous donnons ici un dessin des ruines de cet édifice que plusieurs dissertations ont rendu à la nation des Angles.

Les tentes des Anglo-Saxons, d'une ex-



(Château de Colchester, tiré de l'*Antiquarian Cabinet*.)

trême simplicité, n'étoient recouvertes que de cuirs; quelques-unes étoient surmontées d'une espèce de toit sans doute destiné à faciliter l'écoulement de la pluie, et plusieurs avoient des portes grossières que l'on enlevoit et que l'on replaçoit comme des claies. Les édifices qu'ils élevèrent dans les premiers temps de leur séjour, n'étoient construits qu'avec des madriers entrelacés d'osier, mais ils ne tardèrent pas à remplacer ces matériaux peu solides par des pierres, et ils en employoient d'immenses, pour les fondations et les soubassements; elles étoient grossièrement taillées et liées entre elles, non par

un ciment, mais par du gazon. Les murs se recrépissoient à l'intérieur avec une terre blanche et crayeuse, et recevoient une sorte de poli sur lequel on traçoit des figures coloriées, d'un dessin barbare. Ce fut l'archevêque de Cantorbéry, Théodore, qui, le premier, vers l'année 668 fit venir de Rome des ouvriers passables, peintres, vitriers et constructeurs.

Il paroît qu'une loi, qui venoit d'Odin lui-même, ordonnoit aux Saxons de brûler les morts avec tous leurs meubles et même leurs trésors. Les cérémonies funèbres, où l'éloge du mort étoit prononcé ou chanté par des poètes, se terminoient par l'incendie du bûcher. On rassembloit ensuite les cendres, les ossements et les débris d'armes que les flammes n'avoient pas détruits : on les entouroit de pierres, et l'on élevoit sur ces restes un monticule en terre que les Anglois ont nommé barrow; quelquefois ce monticule étoit couronné par une espèce d'obélisque, une pierre immense mais brute, un menhir consacré à la mémoire du chef que l'on pleuroit. On trouve encore de nos jours de ces tumuli en terre, dans la Grande et dans la Petite-Bretagne; quelques-uns sont devenus de véritables collines couvertes d'arbres et de verdure, mais tous ceux que l'on a ouverts ont uniformément présenté, au centre, des ossements humains, des tessons de vases, des molettes d'éperon et des cendres. L'usage des barrows cessa lorsque les Saxons eurent embrassé le christianisme. A dater de cette époque, on ne se servit plus que de tombeaux en pierre ou en marbre, surmontés quelquefois d'un cippe grossier orné de mosaïques représentant une croix.

Le royaume de Mercie ne s'étoit pas soumis pour long-temps à la suzeraineté d'Oswio, et Wulfhère, fils de Péada, avoit rendu quelque éclat à cette couronne. En 661 il combattit les rois du Vessex, fit la conquête de l'île de Wight, et montra le plus énergique dévouement à la foi chrétienne, en attaquant et soumettant les Saxons de l'Est, qui, durant la peste ou fièvre jaune, avoient reporté leurs adorations aux autels de Wodden. Il persuada même à Edilwalch, roi de Sussex, d'embrasser la religion du Christ, et il lui servit de parrain sur les fonds de baptême. Après quelques années d'alternatives plus ou moins fâcheuses dans ses combats contre la Northumbrie, Wulfhère mourut; et son frère Ethelred lui succéda. Ce règne fut assez heureux, mais en 704 Ethelred abdiqua en faveur de Kœnred fils de Wulfhère, et se retira dans le monastère de Bardeney. La piété monacale étoit alors la vertu des princes anglo-saxons; après cinq ans, Kœnred céda le trône à Ceolred, fils d'Ethelred; il se rendit à Rome, reçut du pape l'habit de religieux, et passa le reste de ses jours dans les exercices d'une ardente dévotion. Un des fils du roi d'Essex l'accompagna dans la ville sainte et partagea l'austérité de sa pénitence.

Il paraît que Ceolred mourut empoisonné en 716, dans un repas qu'il offroit aux grands de sa cour. Depuis long-temps il poursuivoit Ethelbald, jeune prince de la race de Penda, qu'un ermite tenoit caché au sein des marais de Croyland. Ethelbad n'étoit probablement pas étranger à la mort de Ceolred; il s'empara immédiatement de la couronne et se livra bientôt à tous les excès d'une ame dépravée. Les plus saintes clôtures ne défendirent pas les jeunes filles de l'insolence de ses amours, et il déshonora de nobles familles qui ne respirèrent plus que la vengeance. Elles excitèrent contre sa domination le roi de Wessex; mais Ethelbald les vainquit et les rendit vassales. Cependant, quelques années après, les Saxons de l'Ouest se révoltèrent contre un joug aussi pesant, et, commandés par Cuthred, ils obligèrent Ethelbald à la fuite. En 757 enfin, un des Thanes merciens dont ses passions lui avoient fait un irréconciliable ennemi, parvint à rassembler une armée et lui livra une bataille où il périt. Les moines chroniqueurs n'ont pu dissimuler les vices odieux d'Ethelbald et sa tyrannie; mais comme il avoit beaucoup donné aux autels et qu'il avoit fait construire à grand frais une église et un superbe monastère sur la tombe de l'ermite auquel il devoit la vie et le trône, ils ont représenté ce prince comme libéral, charitable, administra-

teur éclairé, juge sévère, mais équitable, comme le modèle d'une ame pénitente purifiée par les larmes et les macérations.



(Restes de la statue d'Ethelbad, placée sur le pont de Croyland (Lincolnshire).

Le thane Beornred, meurtrier d'Ethelbald, essaya de se saisir de la couronne vacante; mais l'assemblée des Thanes l'offrit au prince Offa, parent collatéral de Penda. En 774, Offa combattit Lothaire roi de Kent, le vainquit et envahit ses états; il attaqua ensuite Cynewulf, roi de Wessex, le mit en fuite et s'empara de Bensington, ainsi que de la province de Glocester et de toute la rive gauche de la Tamise. Les Bretons, repoussés au-delà du cours de la Wie, virent, de l'embouchure de cette rivière à celle de la Dee, s'élever un rempart et se creuser un fossé, sur une ligne de plus de cent milles, qui favorisèrent l'établissement de nombreuses colonies saxonnes et les mirent à l'abri de l'invasion et de la vengeance (*Voyez la Carte*).

Le succès des armes d'Offa rendoit son autorité incontestable, et son alliance étoit sollicitée par les monarques voisins de ses états. Le roi d'Est-Anglie, Éthelbert, jeune prince à qui l'on accorde un rare mérite, peut-être parce qu'il n'a pas eu le temps de régner, sollicita la main d'Elfride ou Etheldride, l'une des filles d'Offa. Le Mercien parut agréer sa recherche, reçut ses présens, lui envoya les sauf-conduits d'usage, lui rendit de grands honneurs et le combla de marques d'affection; mais, au milieu des fêtes et des réjouissances, il donna l'ordre de le mettre à mort. Ethelbert, attiré sous un prétexte dans un passage obscur, fut précipité par une trappe dans un cachot et massacré par les sicaires



Meurtre d'Ethelbert. (Tiré d'un manuscrit du treizième siècle, attribué à l'historien Mathieu Pâris, et contenant l'histoire d'Offa).

d'Offa. La malheureuse Etheldride, avertie de l'exécution du crime, eut le temps de prévenir les seigneurs Est-Angles de la suite d'Ethelbert, du meurtre de leur prince, afin qu'ils pourvussent à leur sûreté personnelle; elle-même abandonna la cour de son père, et se retira au monastère de Croyland. Le motif du crime ne tarda pas à être connu, car Offa réunit immédiatement l'Est-Anglie à ses domaines; mais par des démonstrations publiques de douleur, il s'efforça de rejeter les soupçons sur quelque scélérat obscur, et ne chercha pas même à détruire ceux qui se portoient sur la reine Cynedride dont l'amour avoit, disoit-on, été repoussé par Ethelbert. De ce moment, toutefois, les remords de sa conscience ne lui laissèrent pas un jour de repos. Il se prosterna aux pieds des évêques et des moines, il s'imposa toutes les pratiques de dévotion, toutes les mortifications, toutes les pénitences que le clergé

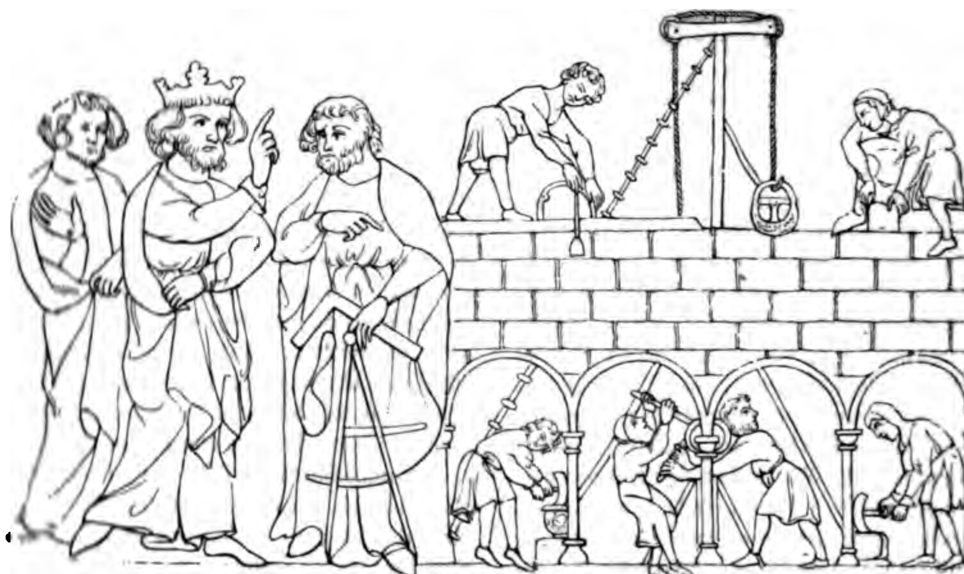
prescrivoit au repentir ; il lui donna le dixième de ses biens ; il enrichit la cathédrale de Hereford où reposoient les restes d'Ethelbert, et lui fit ériger un superbe mo-



Statue d'Éthelbert, placée sur son tombeau, dans la cathédrale d'Hereford.

nument ; il découvrit, par une révélation du ciel, que le corps de saint Albans étoit inhumé près de Vérulam, et il ordonna sur-le-champ la construction d'une abbaye en l'honneur de ce martyr ; il mérita enfin, malgré ses crimes, les éloges des moines et les grâces de l'Église. Offa mourut en 794, deux ans après l'assassinat d'Ethelbert ; il avoit régné trente-neuf ans.

Les discussions théologiques à cette épo-



Offa fait construire l'abbaye de Saint-Albans. (Tiré de l'histoire d'Offa, de Mathieu Pâris).

que occupoient beaucoup plus les esprits que les mesures administratives ou gouvernementales. Deux synodes, où se présentèrent des légats du pape, s'ouvrirent sous le règne d'Offa, en 785, l'un dans la Mercie, l'autre en Northumbrie. Le saint-père, constamment occupé du devoir de réformer l'Église anglo-saxonne, lui envoya un code de lois ecclésiastiques qui fut adopté au milieu des plus étranges et des plus bruyantes querelles. Le siége archiépiscopal de Canterbury fut divisé, d'après l'ordre du souverain pontife,

et la dignité d'archevêque conférée à l'abbé Adalphe, évêque de Lichfield, à qui le pape Adrien envoya le pallium. Les talents et la science d'Alcuin le firent remarquer dans les conseils qui amenèrent ces résultats, et ce fut alors que sa renommée pénétra jusqu'à la cour de Charlemagne, où s'étoient réfugiés les thanes ou grands, proscrits par Offa. L'empereur, charmé de ce qu'on lui rapportoit de la dialectique d'Alcuin, écrivit à Offa en s'intitulant le plus grand des rois chrétiens de l'Orient, et le nommant le plus puissant des princes chrétiens de l'Occident. Il le prioit de lui accorder Alcuin, afin qu'il vînt combattre l'hérésie de Félix, évêque d'Urgel en Catalogne, qui, ne considérant Jésus-Christ que dans sa nature humaine, vouloit qu'on l'appelât le fils adoptif et non le fils naturel de Dieu. Lorsque le roi de Mercie eut satisfait aux désirs de l'empereur, il crut pouvoir user de réciprocité, et, se croyant l'ami de Charlemagne, il sollicita la main d'une des filles de ce grand prince, pour son fils Égfrith ou Egferth. Charles, il est vrai, avoit déjà demandé la fille d'Offa pour un de ses fils illégitimes; mais donner une princesse francque à un barbare, mêler le sang de Karl au sang d'un Saxon, la plus vile race de la terre, alors qu'il combattoit Witikind et ses intrépides compagnons, cela blessoit la majesté du trône impérial. Charlemagne rompit tout commerce, tout traité avec la Mercie. Les marchands anglo-saxons eurent la liberté de diminuer à plaisir la largeur des étoffes de laine et la longueur des robes dont ils trafiquoient avec le continent gaulois, gain illicite qui avoit fait l'objet d'un accommodement à l'amiable entre les deux nations; mais les importations en France furent soumises à de telles prohibitions, et les douanes de l'empereur se conformèrent si rigoureusement aux injonctions qu'elles reçurent, que le roi de Mercie, qui voyoit ainsi disparoître le plus productif de ses revenus, se hâta d'en faire écrire au pacifique Alcuin, dont l'influence sur la détermination de Charlemagne et l'esprit de sagesse, rétablirent l'harmonie entre les deux souverains.

Les historiens les plus consciencieux ne sont pas constamment d'accord sur la réalité même de certains faits remarquables. Ainsi le philosophe Hume rapporte que le roi de Mercie Offa entreprit un voyage à Rome, où il se présenta au pape, dont il reçut l'ab-



Offa se présente au pape. (Tiré de l'histoire d'Offa de Mathieu Paris.)

solution du meurtre d'Ethelbert; qu'il promit au souverain pontife une somme annuelle levée sur ses sujets, à la taxe d'un penny par maison; que cette taxe fut ensuite imposée à toute l'Angleterre, et qu'elle constitua ce que l'on a nommé depuis le denier de saint Pierre, tribut exigé très-sévèrement par les papes, non pas à raison de sa valeur, mais comme reconnoissance de suzeraineté. Lingard repousse au contraire l'idée de ce voyage, et conséquemment l'institution par Offa du tribut payé à la cour de Rome sous le nom de Romescot. L'un et l'autre s'appuient sur de graves autorités; nous ne prétendons pas les accorder: tout ce que nous avons à dire, c'est que le roi Offa voulut associer à la couronne son fils Egferth; qu'il annonça cette résolution à la séance de clôture du synode de Mercie, et que pour marquer cet événement par un acte de charité chrétienne, il remit au légat du pape un papyrus ou parchemin qui contenoit la promesse d'envoyer tous les ans, à l'église de Saint-Pierre de Rome, une somme d'une mancuse d'or par jour, ou trois cent soixante-cinq mancuses par an, afin de porter soulagement aux pélerins malheureux et d'entretenir un collége d'Anglois pauvres dans la ville éternelle. La mancuse équivaloit à trente sous d'argent, et le sou d'argent intrinsèquement au poids de trois de nos francs, mais certainement à vingt fois leur valeur actuelle.

Egferth ou Egfrith ne régna que cinq mois après son père; il laissa la Mercie à Cenulf ou Kenulf. Ses trois sœurs n'existoient déjà plus, même la veuve virginale d'Ethelbert; et ces morts si subites et si rapprochées, le peuple ne manqua pas de les attribuer à la vengeance céleste. Kenulf étoit encore de la race royale de Penda; un acte d'ambition et de cruauté signala son avénement. Un prêtre, descendant de Cerdic, s'étoit assis sur le trône de Kent. L'archevêque de Canterbury, Ethelheard, traita le nouveau roi d'apostat; le roi déclara l'archevêque en état de rébellion; mais la puissance ecclésiastique étoit la première du monde, les foudres pontificales vinrent frapper le prêtre royal Eadbert. Léon III l'excommunia et délia ses peuples du serment de fidélité. Kenulf se chargea d'exécuter les vengeances de Rome; il s'empara de la personne d'Eadbert, le traita de la manière la plus barbare, lui fit crever les yeux, lui fit couper les mains, et donna le royaume de Kent à son propre frère Cuthred. Le misérable Eadbert ne mourut pas immédiatement de ses mutilations, et le roi de Mercie prétendit signaler envers lui sa clémence, en lui rendant la liberté dans l'église de Winchelcomb, qu'il dédioit au Seigneur, au milieu d'une imposante assemblée de rois, de prélats, de religieux et d'ealdormen. Les chroniqueurs ne tarissent pas sur la générosité de Kenulf en cette occasion, sur la beauté des chevaux, des vêtements de soie et des vases précieux qu'il donna aux évêques, et sur l'énormité des sommes d'argent qu'il distribua à chacun des moines.

Mais si Kenulf eut pour lui le clergé dans cette circonstance, il se fit bientôt un ennemi de l'archevêque de Kent, Wulfrid, qui conçut le projet de ramener à son église la métropole de Lichfield et de la faire supprimer. Durant six années, l'archevêque lutta de puissance à puissance avec le roi, mais il se vit enfin forcé de céder au prince un manoir d'une immense étendue, et de payer une somme d'argent considérable. A quelque temps de là, vers l'année 819, Kenulf fut massacré dans une révolte des Est-Angles qu'il tenta d'apaiser. Son règne avoit duré vingt-six années.

Kenelm, son fils, ne comptoit alors que sept ans. Le malheureux enfant, conduit dans une forêt sous le prétexte d'une promenade, y fut cruellement assassiné par les ordres de sa sœur Quendride ou Quendrade, qui songeoit à s'emparer du trône; mais Ceolwulf, son oncle, ne lui en laissa pas le temps. Elle hérita cependant des vastes domaines personnels de son frère et porta le titre d'abbesse de Winchelcomb.

Beornwulf, simple noble de Mercie, détrôna Ceolwulf au bout de deux années, et

comme l'archevêque Wulfrid l'avoit favorisé dans son usurpation, il força Quendride à lui restituer le manoir dont s'étoit emparé son père Kenulf. Beornwulf ne tarda pas à périr assassiné. Deux ambitieux, Ludican et Wiglaff, se succédèrent rapidement sur le trône de Mercie; mais à peine le dernier y fut-il parvenu, que la fortune d'Egbert, roi de Wessex, réunit la Mercie, en 824, comme les autres royaumes de l'Heptarchie, en un seul gouvernement. Le Wessex, destiné à devenir le fondement de la monarchie d'Angleterre, étoit gouverné depuis près de trois cents années par des princes de la race de Cerdic. A Kenric, fils de ce chef saxon, avoit succédé le bretwalda Ceawlin, puis Céolric, et après celui-ci Céolwulf ou Céobald, qui mourut en 611. Cynegils ou Kynegils, fils de Céolric, monta sur le trône, déclara la guerre aux Bretons, et remporta sur eux une grande victoire à Bampton, dans le Somersetshire. Kynegils reçut ensuite l'eau sainte du baptême, et mourut en 642. Coinwalch ou Kœnwalch, qui le remplaça, étoit son fils aîné. Il avoit épousé une sœur du sanguinaire Penda, qu'il répudia dès qu'il eut revêtu les ornemens royaux. Penda se hâta d'accourir afin de venger sa sœur; il détrôna Coinwalch et le contraignit à chercher un asile près du roi des Est-Angles, Annas. Ce prince l'engagea à quitter l'idolâtrie; Coinwalch se déclara chrétien, et quelque temps après ayant recouvré ses états, il consacra ses trésors à construire et doter l'église et le monastère de Winchester. La fin de son règne fut troublée par des guerres et des séditions. Quand il mourut, en 672, une foule de descendants de Cerdic se présentèrent pour réclamer la couronne, attendu qu'il ne laissoit pas de postérité. L'habile Sexburge, sa veuve, parvint à les écarter et se saisit des rênes du gouvernement; elle se fit remarquer à la tête des armées comme dans les conseils, et le peuple admiroit sa sagesse, lorsque les chefs de guerre, honteux d'obéir à une femme, se réunirent pour la renverser. Il est probable qu'ils eussent réussi dans leur projet, si la mort de Sexburge n'eût rendu l'exécution du complot inutile. Le Wessex se trouva livré aux incertitudes de la volonté des thanes. Ils se partagèrent le fardeau du gouvernement; mais menacés d'une guerre, ils reconnurent la nécessité de se donner un roi, et, en 674, ils élurent Æscuin, l'un d'eux, descendant de Céolwulf. Moins de deux ans après, ce prince fut expulsé du trône et remplacé par Kentwin, frère de Coinwalch. Kentwin régna neuf ans, et, durant cette période, il défit les Bretons et les poursuivit avec tant d'acharnement, que plusieurs de leurs princes, suivis des tribus qu'ils commandoient, se résolurent à quitter le Cornwall et la Cambrie, à s'embarquer et à se jeter dans les bras de leurs frères de la Petite-Bretagne. Alain-le-Long régnait alors dans l'Armorique péninsulaire.

Le successeur de Kentwin portoit le nom de Cæadwalla. Long-temps persécuté par le roi de Wessex qui redoutoit l'influence de son courage, de sa jeunesse et des talents qu'on lui connoissoit, il s'étoit retiré dans les forêts et s'étoit lié avec le fameux évêque d'York, Wilfrid, exilé comme lui. Wilfrid, qui ne perdoit aucune occasion de susciter des difficultés au roi des Northumbres, espéra qu'en armant Cæadwalla, ce prince opéreroit une diversion en sa faveur; il lui procura donc des hommes, des chevaux et de l'argent. De ce moment Cæadwalla devint un personnage; il déclara la guerre au roi de Sussex, Edilwalch, qui fut tué; puis, à son tour, repoussé par les ealdormen du roi des Northumbres, il se vit contraint à se perdre dans l'obscurité des forêts; mais alors Kentwin venoit de mourir, et il avoit généreusement désigné Cæadwalla pour son successeur.

Cæadwalla fit rentrer le Sussex dans les limites de sa suzeraineté. Il tourna ensuite ses regards sur l'île de Wight, et jura de se faire chrétien s'il parvenoit à la réunir à ses états; il fit mieux, il donna le quart de cette conquête à l'Église. L'Église ne l'abandonna pas; l'île de Wight se soumit; Wilfrid reçut les terres qui lui avoient été promises, et l'étendard du Christ ramena bientôt aux

autels de Dieu les indigènes qui se livroient encore à l'adoration d'Odin et de son fils Thor, ou à la vénération de Hy-Ar-Bras et de sa femme Cerid-Guen (1). L'usage du temps étoit de verser l'eau du baptême sur les idolâtres rebelles ou prisonniers dévoués à la mort; l'île de Wight en fut inondée. Les deux fils d'Arvald, gouverneur de cette île pour le roi de Sussex, furent arrêtés dans une cachette obscure; ils étoient encore enfants, mais Cæadvalla donna l'ordre de les livrer au bourreau. L'abbé de Redbridge obtint un délai pour les baptiser, et les deux jeunes victimes portèrent, *satisfaites*, leur tête innocente sur l'échafaud.

Un frère de Cæadwalla, du nom de Mollo, avoit péri, brûlé vif dans une cabane où il s'étoit retiré après un combat, lorsque Egfrith, roi de Northumbrie, faisoit la guerre à Wulfhere, fils de Céada, roi de Mercie. Cæadwalla vengea cette mort en réduisant en cendres une partie du royaume de Kent, et tout à coup rassasié de sang et de meurtres, il appela près de lui l'évêque Wilfrid, se fit instruire par ce prélat des dogmes du christianisme, donna des terres et des sommes considérables aux monastères, et, dans son ardente et nouvelle dévotion, se résolut à passer la mer, à se rendre à Rome et à demander au saint-père lui-même la grâce du sacrement de baptême. Le pape Sergius le lui conféra et le nomma Pierre, du nom de l'apôtre fondateur du siége pontifical. Cæadwalla mourut à Rome peu de jours après, le 20 avril 688, à peine âgé de trente ans. Une tombe fut érigée à sa mémoire.

Les chroniques de la Bretagne armoricaine ne sont pas d'accord avec celles de la Grande-Bretagne. Suivant elles, Cæadwalla ou Cæadwallader, s'il tenoit de la race saxonne par son père, étoit de la race des Bretons par sa mère. Proscrit dans le Wessex, il se réfugia dans la péninsule armoricaine et fut accueilli par le roi Salomon II. Les secours qu'il reçut d'Alain II, successeur de ce prince, lui donnèrent les moyens de tenter la conquête des états que lui dénioit Kentwin. Il embrassa la foi chrétienne, et, désigné sur ces entrefaites comme héritier du roi de Wessex, il monta sans difficulté sur un trône qu'il n'espéroit obtenir que par les hasards de la guerre. Lorsqu'il fut affermi dans sa domination, la voix de Dieu se fit entendre à Cæadwalla, lui déclara que la race bretonne avoit cessé de régner sur la Grande-Bretagne, jusqu'à ce que les temps funestes prédits par Merlin au grand Arthur fussent accomplis, et lui ordonna de se rendre à Rome, près du pape Sergius, et de s'y livrer à la pénitence. Cæadwalla s'embarqua donc, passa dans la Bretagne armoricaine, et se présenta de nouveau devant Alain-le-Long, qui convoqua ses évêques et soumit à leur sagesse la révélation dont l'entretenoit son hôte illustre. Les évêques furent de l'avis de Merlin, et pensèrent que Dieu avoit pu parler ainsi à Cæadwalla; mais les Bretons qui accompagnoient le roi pélerin ne jugèrent pas comme Alain II et son clergé; ils n'avoient compté que sur un voyage de peu de durée, et quand ils s'aperçurent que leur prince avoit le projet de se fixer à Rome, ils l'accusèrent de lâcheté et l'abandonnèrent.

Ina, descendant de Ceawlin et successeur de Cæadwalla, déploya les vertus guerrières qu'on exigeoit alors dans un souverain; mais il montra en même temps un esprit de justice et de prudence bien rare à cette époque. L'ardeur belliqueuse de ses sujets l'entraina dans de longues guerres contre les Bretons; il soumit le Somerset et s'empara de la plus grande partie du Cornwall. Il attaqua ensuite le roi de Mercie Ceolred. Une bataille sanglante mit sans doute en lumière, par de hauts faits d'armes, la bravoure des deux rois, mais la victoire resta douteuse, et les résultats en furent si funestes que tous les deux se hâtèrent de rentrer dans leurs capitales, et qu'ils cessèrent de se défier au combat. Ina, qui comprenoit quelquefois que l'état de guerre n'est pas celui de la prospé-

(1) Voyez l'*Histoire des Rois et des Ducs de Bretagne*, par M. le baron de Roujoux, tome I, notes, page 410. Voyez aussi *Davies*, *Celtic Researches*, *Triad*.

rité des peuples, réunit un conseil où il convoqua ses évêques, les abbés et supérieurs des principaux monastères, ses ealdormen, et ce que l'on nommoit alors des savants, c'est-à-dire des moines. Parmi les lois qui furent discutées dans ce Witena-Gemote, assemblée de Witans ou états du royaume, et promulguées par les ordres d'Ina, on peut remarquer celles qui associèrent généreusement les sujets conquis aux priviléges accordés aux nationaux, et qui améliorèrent ainsi le sort des Bretons. D'autres lois, en statuant sur la transmission de la propriété, furent favorables à la culture des terres; d'autres encore introduisirent des peines contre l'hérédité des querelles, qui se perpétuoient dans les familles et souvent amenoient leur destruction totale; le commerce reçut des encouragements et la fraude fut sévèrement réprimée. Le bienfait des codes d'Ina fut honorablement apprécié par ses peuples, et ce prince régna glorieusement durant trente-sept années; mais la religion peu éclairée du temps ne pouvoit manquer d'obtenir une grande influence sur son esprit. La reine Ethelburge ne songeoit qu'au bonheur de la vie monastique, et elle parvint à inspirer les mêmes goûts au roi de Wessex. Il venoit de fonder l'abbaye de Glastonbury, qu'il avoit dotée avec une rare générosité, et, dans un brillant festin, il avoit réuni la noblesse et le clergé de son royaume. Le lendemain il alla, suivant l'usage, reconduire ses grands vassaux à une distance considérable de son château; mais à son retour la reine le reçut dans une salle démeublée, couverte de débris, et même occupée par des pourceaux. Elle avoit ainsi fait préparer, dans une intention pieuse, la chambre où le monarque reposoit ordinairement. A l'étonnement du roi succéda bientôt son admiration pour les maximes pleines de sagesse et d'humilité que lui débitoit Ethelburge: il reconnut avec elle que désormais le ciel devoit être le but unique de ses actions et de ses pensées; et dans la vue de conquérir une couronne éternelle, il abdiqua la couronne terrestre et se hâta d'entreprendre le pénible pèlerinage de Rome. Après s'être prosternés sur les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, Ina et la reine Ethelburge se résolurent à n'exister désormais que du travail de leurs mains; ils s'humilièrent volontairement en s'astreignant à vivre confondus dans la classe la plus abjecte des mendiants romains, et moururent, à peu de distance l'un de l'autre, pauvres et inconnus, mais sanctifiés. Voilà comme on comprenoit la vertu en 728.

Ina n'ayant pas d'enfants avoit laissé le trône à Ethelheard ou Adelard, frère d'Ethelburge. Oswald, descendant de Ceawlin, en disputa la possession, les armes à la main, au nouveau titulaire; il fut battu et mourut peu de temps après; mais Ethelheard ne s'en trouva pas plus heureux: les Bretons et les Merciens l'attaquèrent à leur tour et lui firent éprouver de cruels revers. La mort le délivra de ses chagrins en 741, et Cuthred, son frère suivant les uns, son cousin selon d'autres, prit le sceptre et se chargea de punir les ennemis du Wessex. Il défit les Merciens et repoussa les Bretons. En 754, Sigebyrcht ou Sigebert lui succéda. Les thanes refusèrent de le reconnaître et choisirent pour roi Cenulf ou Cynewulf, descendant de Cerdic. Sigebyrcht trouva un asile chez Cumbran, ealdorman du Hampshire. Cumbran se dévoua pour Sigebyrcht, mais il ne put se dispenser de lui donner des conseils salutaires et de lui faire quelques remontrances respectueuses sur les erreurs de sa conduite. L'ingrat Sigebyrcht le récompensa de son dévouement en le faisant traîtreusement assassiner. Contraint alors de s'enfuir et de se cacher dans les forêts, l'infâme fut enfin tué d'un coup de lance par un des vassaux de Cumbran. Cynewulf, délivré de la concurrence de Sigebyrcht, régna de longues années; il combattit les Bretons de Cornwall et les repoussa; mais il fut à son tour vaincu par Offa, roi de Mercie, et forcé de lui céder Bensington. Il gouvernoit sans gloire mais en paix, et toutefois il étoit promis à la mort par un frère de Sigebyrcht, du nom de Kyneheard. Ce proscrit chercha, durant plus de trente ans, une occasion favorable pour

attaquer son ennemi et assouvir sa vengeance. Il crut enfin l'avoir trouvée et il attendit quelques jours encore, pour mieux assurer ses coups. Cynewulf aimoit une jeune femme de Merton, dans le Surrey, et souvent il se rendoit à sa demeure la nuit et mal accompagné. Kyneheard découvrit ce mystère et se cacha dans les bois avec quatre-vingts compagnons dévoués. Lorsqu'il fut certain que Cynewulf, un soir, étoit entré chez sa maîtresse, il entoura la maison, y pénétra facilement, et voulut frapper Cynewulf endormi; mais celui-ci, qui ne couchoit jamais sans ses armes, se réveilla, se défendit avec courage et blessa même Kyneheard. Il n'en fut pas moins tué misérablement. Les gens de Cynewulf, qui accoururent à ses cris, ne trouvèrent que son cadavre et furent eux-mêmes massacrés; mais d'autres amis du roi appelèrent à leur tour la vengeance sur Kyneheard, et parvinrent à le cerner avec tous ses compagnons. Après des prodiges de valeur de part et d'autre, les assassins de Cynewulf furent tous passés au tranchant du glaive, nonobstant l'offre qu'ils firent d'abandonner leurs possessions pour le rachat de leur vie. Telle étoit la justice humaine à la fin du huitième siècle (784).

Les descendants de Cerdic avoient constamment occupé le trône fondé par ce conquérant; mais tant de rois avoient péri de mort violente, qu'il ne restoit plus de cette race que des collatéraux éloignés, parmi lesquels les thanes élisoient un monarque. Les concurrents devenoient alors autant d'ennemis du prince favorisé, et le forçoient à songer sans cesse à sa sûreté personnelle, par une vigilance qu'ils finissoient, comme on l'a vu, par prendre en défaut. Ce fut Brihtric qui s'empara du gouvernement, après l'assassinat de Cynewulf. Un jeune prince du nom d'Egbert, descendant d'Ina, devint son antagoniste. Il étoit orné de qualités brillantes, fort aimé du peuple et parent moins éloigné de Cerdic que ne l'étoit Brihtric. Egbert craignit la jalousie du roi, et se retira près de Charlemagne, qui l'accueillit favorablement. A la cour du grand empereur, le prince se défit de la rudesse et de la barbarie du caractère saxon, étudia l'art de la guerre, apprit à gouverner, et se fit distinguer chez la première nation du monde alors, par sa valeur et son urbanité. Brihtric continuoit à régner sans gloire, dominé par l'impérieuse Eadburge, sa femme, fille d'Offa. Cette princesse, jalouse de l'influence d'un jeune ealdorman sur l'esprit du roi, prit la détermination d'empoisonner le favori. Le poison et l'assassinat étoient à cette époque des armes à l'usage des cours. Mais il arriva que Brihtric but dans la coupe préparée pour son jeune ami seul, et que tous deux périrent dans des convulsions horribles (800). La reine, poursuivie par la fureur populaire, se sauva sur le continent et eut l'audace de se présenter à Charlemage, qui nonobstant le cri public lui donna un riche monastère dont elle devint abbesse. La dissolution de ses mœurs amena de nouvelles catastrophes: chassée de sa demeure, frappée par les sentences ecclésiastiques, réduite à la plus déplorable indigence, Eadburge mourut près de Pavie en sollicitant, souvent sans succès, le pain ignominieux de l'aumône.

Egbert étoit destiné à faire disparoître les restes de l'Heptarchie. A peine eut-il appris la mort de Brihtric et son élection par les thanes, qu'il se hâta d'accourir en Angleterre; et tandis qu'on procédoit aux cérémonies de son couronnement, un de ses ealdormen combattoit les Merciens et remportoit sur eux une victoire complète. Ce fut un présage pour l'avenir. Dès qu'il eut apaisé par son adresse et par la sagesse de ses mesures les mécontentements des grands, apporté du soulagement aux misères du peuple, Egbert marcha contre les Bretons de Cornwall et parvint à les soumettre. Il attaqua ensuite les Merciens, et réunit à ses états les royaumes de Kent et d'Essex. Wiglaff, le dernier roi d'Est-Anglie, sans trésor et sans armée, s'étoit soustrait par la fuite à la vengeance des West-Saxons; il resta trois ans caché dans le sanctuaire de l'église de Croyland; Egbert enfin consentit à le recevoir en grâce et lui rendit le gouver-

nement des Est-Angles; mais sous la condition qu'il prêteroit serment de vassalité et paieroit un tribut annuel au roi de Wessex. L'anarchie qui désoloit alors la Northumbrie ne permit pas à cette contrée de tenter le sort des armes; elle envoya des députés au conquérant, et celui-ci, en recevant leur serment, autorisa les thanes northumbres à se choisir un roi dont Egbert devoit être le suzerain.

Ce fut ainsi qu'environ quatre cents ans après la première irruption des Saxons, les sept royaumes arrivèrent à ne plus former qu'une seule monarchie, sous l'autorité d'un bretwalda : Egbert prit ce titre en 828, et gouverna la totalité du territoire aujourd'hui spécialement connu sous le nom d'Angleterre.

Mais si la réunion des états de l'heptarchie sous un seul monarque, sous une même forme de gouvernement, offroit à des populations dont les mœurs, la langue et les institutions civiles et religieuses étoient partout semblables entre elles, l'espoir d'un bonheur relatif et la perspective d'une paix difficile à rompre, l'apparition sur leurs rivages d'un nouveau peuple envahisseur et déprédateur vint jeter de sombres nuages sur leur avenir. En 787, quelques vaisseaux, appartenant à une nation inconnue, avoient débarqué leurs équipages dans l'île de Thanet, pillé et brûlé plusieurs habitations, et remis à la voile avec le produit de leur vol. Ces pirates s'étoient remontrés deux autres fois sur les côtes de la Northumbrie, et comme ils étoient peu nombreux, ils n'avoient laissé parmi les indigènes que le souvenir de quelques délits isolés. La Scandinavie, la presqu'île du Jutland, les îles de la Baltique, étoient la patrie de ces guerriers navigateurs. Là aussi s'étoient réfugiés les Saxons proscrits par Charlemagne, lorsque ce monarque en avoit exigé, par la force des armes, qu'ils désertassent les autels de leurs dieux pour adopter la religion chrétienne. Les enfants du grand empereur n'avoient hérité ni de ses talents militaires, ni de la profondeur de ses vues, ni de son caractère, et tremblèrent à leur tour devant quelques détachements des habitants du Nord. Il est vrai que ces pirates, que l'on nommoit Danois ou Normands, déployoient autant de courage que de férocité, et comme leur but primitif n'étoit que le pillage, on les éloigna d'abord en leur offrant de grosses sommes d'argent. Ils ne se conformèrent pas long-temps aux traités qu'ils avoient jurés; ils recommencèrent leurs incursions; et, comme il arrive presque toujours, ils finirent par adopter une partie des mœurs des peuples vaincus, plus avancés dans la civilisation, et par coloniser : c'est un phénomène que l'on observe constamment. Les Normands, venus des côtes de la Norwége, s'étoient déjà établis dans la Neustrie, lorsque des flottes parties de la Baltique et montées par des Danois parurent sur les rivages



(Guerrier danois.)

de l'Angleterre. Les pirates donnoient le nom de roi au chef qui les commandoit, et s'il arrivoit que plusieurs flottes tentassent la même expédition, le général élu prenoit le titre de roi des rois. Les peuples les appe-

loient les rois de la mer, et ce nom finit par prévaloir. Les soldats étoient tous égaux, sous des chefs que leur bravoure seule et leurs connoissances dans l'art de conduire un vaisseau élevoient au premier rang; mais au combat ou dans l'exécution de la manœuvre, ils se croyoient religieusement tenus d'obéir.

En 832, les pirates danois descendirent dans l'île de Shepey, qu'ils pillèrent et dont ils enlevèrent tranquillement les dépouilles. Enhardis par ce succès, ils revinrent en plus grand nombre en 833, et trente-cinq de leurs vaisseaux débarquèrent leurs équipages à Darmouth. Egbert leur présenta le combat avec le peu de troupes qui s'étoient trouvées à sa proximité; mais les West-Saxons ne montrèrent pas l'intrépidité qui les caractérisoit; quelques-uns prirent la fuite, et les Danois, nonobstant leurs pertes, conservèrent les postes qu'ils occupoient et regagnèrent leur flotte en bon ordre. En 835, instruits par l'expérience, et redoutant les talents du roi d'Essex et la nombreuse armée qu'il avoit eu le temps de rassembler, ils choisirent les côtes de Cornwall pour opérer leur descente, s'allièrent aux Bretons mécontents et pénétrèrent avec eux dans le Devonshire. Egbert les attendoit à Hengesdown ou Hengstone-Hill; il les vainquit dans un combat sanglant, et les repoussa jusqu'à leurs vaisseaux. Les Bretons se hâtèrent d'offrir leur soumission. Mais la santé d'Egbert étoit chancelante; il mourut en 836, et laissa le trône, d'affligeantes dissensions intérieures et la guerre avec les pirates, à son fils Ethelwolf, qui étoit loin de posséder son courage et son habileté.

Ethelwolf avoit été élevé par un ecclésiastique; il n'en pouvoit être autrement à cette époque. A peine sur le trône, il nomma son instituteur, Swithin, évêque de Winchester, chapelain royal et ministre, et lui adjoignit Alstan, évêque de Sherburne. Il confia aussi le gouvernement des provinces conquises de Kent, d'Essex et de Surrey à son frère Athelstan, que quelques historiens ont considéré comme son fils. En ce moment la terreur des invasions danoises étoit à son comble. Leurs flottes se montroient sur tous les points des vastes côtes de la Grande-Bretagne. Elles débarquèrent à Southampton, à Portland et en d'autres lieux; les gouverneurs des provinces, les rois tributaires, n'étoient occupés qu'à les combattre et à les repousser. Plusieurs ealdormen périrent en divers engagements. En 839, les pirates livrèrent de sanglantes batailles dans le Kent, dans le Lindesey, en Est-Anglie, et le roi lui-même fut défait par eux. En général, ils finissoient par être repoussés; mais leur but principal étoit atteint: les plus petits vaisseaux avoient remonté et redescendu les rivières sous leur protection, et quand ils se retiroient, les navires étoient chargés de troupeaux, de prisonniers et d'effets de tout genre. La peur sembloit avoir paralysé le courage des habitants des provinces; ils n'osoient voler au secours les uns des autres, dans la crainte que, durant leur absence, les barbares ne pillassent leurs maisons et ne massacrassent leurs familles. Les prêtres surtout étoient exposés aux cruautés des pirates: une sorte de fanatisme religieux, qui datoit sans doute des anciennes persécutions de Charlemagne contre les partisans du culte d'Odin, inspiroit à ceux-ci une sorte de joie lorsqu'ils versoient le sang d'un prêtre chrétien, lorsqu'ils profanoient une église ou un monastère; et quand les flammes qu'ils allumoient avoient dévoré des édifices sacrés, quand des serviteurs de Dieu avoient perdu la vie dans ces affreuses conflagrations, les Danois disoient en se réjouissant, qu'ils avoient chanté la messe des lances. Ces incursions étoient devenues presque annuelles, et les Anglo-Saxons sembloient réduits au désespoir. Elles cessèrent néanmoins tout à coup, et durant dix années les Danois parurent avoir oublié la Grande-Bretagne. Ils la négligeoient en effet pour les côtes de l'Ibérie et de la Gaule; mais ils s'en ressouvinrent en 850, et firent une sorte d'établissement dans l'île de Thanet. Ils y passèrent l'hiver, à la grande consternation des indigènes; et au printemps de 851, trois

cent cinquante navires Danois s'avancèrent dans la Tamise, s'emparèrent de Londres et de Canterbury, saccagèrent et brûlèrent ces deux villes et firent un immense butin. Dans ce pressant péril, Ethelwolf s'arracha aux occupations pieuses qui l'avoient absorbé jusqu'alors, et marcha contre les barbares. Il les rencontra à Okeley. La victoire fut long-temps disputée; des pertes immenses accablèrent les deux partis; mais enfin les Danois opérèrent leur retraite et remontèrent sur leurs vaisseaux. Ils conservèrent des quartiers d'hiver dans l'île de Shepey.

Ethelwolf imagina, pour arrêter leurs déprédations, un nouveau moyen, dont l'efficacité seroit aujourd'hui contestée : il publia une charte par laquelle tout possesseur de manoir se vit forcément obligé de donner la dixième partie de ses biens à l'Église, et cette concession fut imposée, non-seulement aux propriétaires du Wessex, mais étendue à tous ceux des royaumes tributaires. Le clergé, pour témoigner au roi sa reconnoissance, ordonna qu'un jour de la semaine, le mercredi, seroit en entier consacré à prier le ciel, afin d'en obtenir la destruction des Danois. Éthelwolf pensa encore que s'il entreprenoit le pélerinage de Rome, il acquerroit des mérites qui lui vaudroient peut-être la libération de ses états. Il fit en conséquence les préparatifs de ce long voyage, confia les rênes du gouvernement à son fils Ethelbald, et partit pour l'Italie, suivi d'Alfred, le quatrième de ses fils, alors âgé de six ans, au dire de certains historiens, et de quinze selon quelques autres. Ethelwolf traversa la Gaule, visita Charles-le-Chauve et les églises de France, et passa une année à Rome. Les riches présents qu'il fit au clergé et aux châsses des apôtres, lui obtinrent les bénédictions du saint-père et des reliques très-vénérées. A son retour, il s'arrêta encore à la cour du roi des Franks, où il avoit admiré les charmes de la belle Judith, sa fille, qui cependant ne comptoit pas encore onze printemps. Il obtint la main de la princesse, et le célèbre archevêque Hincmar accomplit la cérémonie du mariage.

Les grâces du ciel ne furent pas aussi complètes qu'Ethelwolf l'avoit espéré. Ethelbald, son fils, s'étoit lassé de régner par procuration, et, d'accord avec Alstan, évêque de Sherburne, jadis ministre de son père, et quelques ealdormen et thanes, il avoit prétendu s'emparer du trône. Il hésita cependant à se saisir de la personne d'Ethelwolf, lors de son retour; et le vieux roi, qui voulut éviter une guerre civile, céda généreusement le Wessex à son fils, et se contenta des royaumes de Kent, d'Essex et de Surrey, dont la mort d'Athelstan lui laissoit la disposition. Il eut alors le loisir de se livrer aux exercices de dévotion qu'il affectionnoit; il confirma la concession de la dîme qu'il avoit accordée au clergé; il ordonna que les revenus de l'Église seroient exempts à toujours des taxes que le gouvernement imposeroit, même pour la défense nationale; confirma le don annuel et à perpétuité fait à Rome de trois cents mancuses, dont un tiers pour les besoins du pape, un autre tiers pour l'entretien des lampes de Saint-Pierre, et le dernier tiers pour celles de Saint-Paul, et partagea ses domaines privés entre ses enfants, sous la charge de nourrir un pauvre par chaque hide de terre (environ quarante arpents métriques); puis il laissa par son testament la couronne de Wessex à Ethelbald, et celle de Kent à Ethelbert, son second fils. L'établissement de la dîme est un acte de puissance royale dont les conséquences ont enrichi le clergé jusqu'à nos jours, et l'on ne doit pas s'étonner que les moines nous aient laissé de pompeux éloges du sage et pieux roi Ethelwolf. Si les femmes avoient eu des chroniqueurs, elles eussent rendu une tout autre justice à ce prince; car il les déclara incapables de transmettre leur part directe d'héritage à leur descendance féminine : cette part, à défaut d'enfants mâles, devoit revenir à l'aîné des autres héritiers. Ethelwolf mourut en 858, deux ans après son retour de Rome.

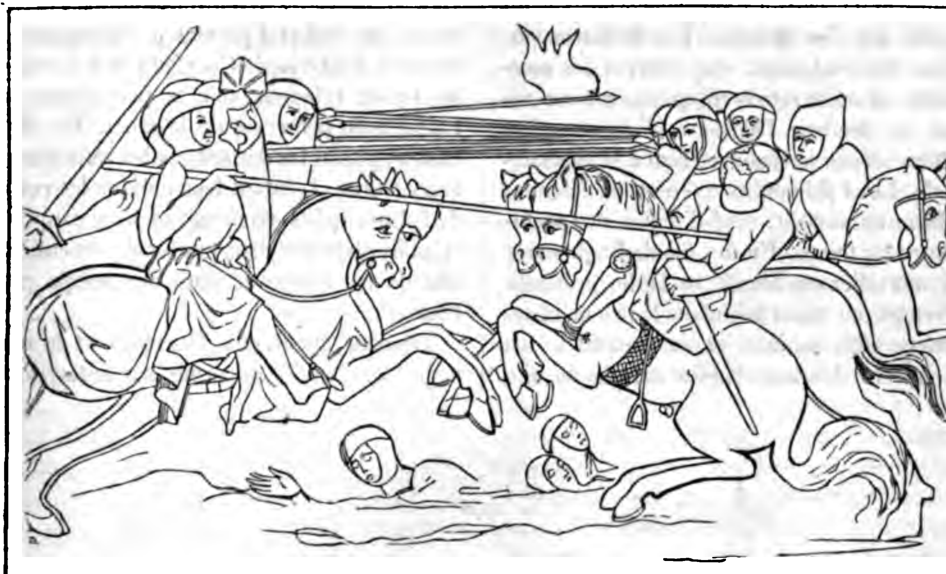
Ethelbald, son successeur, après avoir hautement blâmé le mariage de son père avec la princesse Judith, jugea cependant convenable de l'épouser lui-même; mais

aussitôt que son incestueuse passion fut satisfaite, il ne manqua pas d'écouter les plaintes du peuple et les remontrances du clergé. Le divorce fut donc prononcé. Judith vendit ou engagea les terres qui formoient son douaire, et reparut à la cour de Charles-le-Chauve. Ce monarque, que la précocité de la princesse avoit déjà surpris, lui forma une maison à Senlis, ordonna de la traiter avec tous les égards dus à son rang, mais lui donna des gardes chargés de veiller à la régularité de sa conduite. Judith, indignée, leur prouva qu'elle étoit émancipée, en prenant la fuite, sous un déguisement, avec son amant Baudoin, grand-forestier de France. Charles sollicita les foudres de Rome contre les fugitifs, et les évêques royaux excommunièrent Baudoin; mais le pape engagea le monarque à leur pardonner, afin d'éviter la prolongation du scandale. Le mariage de Judith et de Baudoin, que le roi nomma comte de Flandre, fut donc célébré; et c'est de cet hymen que descendoit la comtesse Mathilde, épouse de Guillaume-le-Conquérant. Ethelbald, le second époux de Judith, n'eut qu'un règne assez court, souvent troublé par les descentes et les ravages des Danois. Ethelbert, son frère, lui succéda en 860, et réunit sur sa tête les deux couronnes, séparées par les intrigues d'Ethelbald et la foiblesse paternelle d'Ethelwolf.

Les Danois ne cessoient de renouveler leurs incursions. Parmi les rois de la mer, on distinguoit, à cette époque, Raghenar-Lodbrog et ses trois fils, Hubo, Ingvar et Alfden. Raghenar étoit norwégien, mais il avoit épousé la fille d'un roi des îles danoises, et il avoit d'abord hérité de ses possessions et de sa couronne. Il les perdit par les chances des combats. Alors il se fit roi de la mer, et parvint à rassembler une nombreuse troupe de pirates. Après trente ans de succès, après avoir porté l'effroi sur les côtes de la Northumbrie, de l'Irlande, de l'Écosse, dans les Hébrides, dans les Orcades, dans la Petite-Bretagne et dans la Gaule, après s'être emparé de Paris même, en remontant la Seine, et lui avoir imposé une rançon de sept mille livres d'argent, Raghenar-Lodbrog construisit deux vaisseaux d'une dimension jusqu'alors inconnue, et promit à ses compagnons une expédition encore plus fructueuse en Angleterre. Les vaisseaux se brisèrent sur les récifs de la Northumbrie. Lodbrog parvint à se rendre à terre avec ses équipages; et, sans trop s'inquiéter d'une position qui ne leur laissoit que l'alternative de la conquête ou de la mort, les pirates se livrèrent, à l'ordinaire, au pillage et à la dévastation. Ælla, l'un des rois du pays, leur livra combat (865) avec des forces supérieures, et s'empara de Raghenar, dont les compagnons avoient presque tous succombé. Loin de montrer aucune générosité envers le roi de la mer, Ælla le fit périr dans des tourments affreux. Il ordonna, dit-on, de le jeter dans un cachot rempli de vipères. Ce fut là que, dans une agonie désespérée, Lodbrog fit entendre ce célèbre chant de mort que nous ont conservé les chroniques danoises, et qui appelle si poétiquement la vengeance (1). Elle ne tarda pas à arriver.

Ethelbert mourut et fut remplacé par Ethelred, en 866. Les cris de Raghenar-Lodbrog s'étoient fait entendre en Norwége et en Danemark, et huit rois de la mer, vingt chefs d'un ordre inférieur et vingt mille guerriers, sous le commandement de Hubo et d'Ingvar, parurent sur les côtes de l'Est-Anglie. Le système d'invasion étoit changé. Les Danois se conduisirent avec douceur envers les Est-Angles, et ceux-ci semblèrent les recevoir en amis. L'armée expéditionnaire prit des quartiers d'hiver, s'approvisionna de vivres et se procura des chevaux. Au printemps, elle reçut des renforts et se mit en marche vers la ville d'York, dont elle s'empara. Une bataille sanglante eut lieu sous les murailles de cette ville. Ælla, qui commandoit les Saxons, parvint d'abord à rompre les rangs des Danois; mais ceux-ci se rallié-

(1) Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que ce chant de mort ne sauroit être de Raghenar-Lodbrog; mais il paroit composé dans le neuvième siècle, peut-être par un des compagnons de son infortune, échappé au desastre de Northumbrie.



Combat. (Tiré d'un manuscrit du treizième siècle, attribué à Mathieu Pàris.)

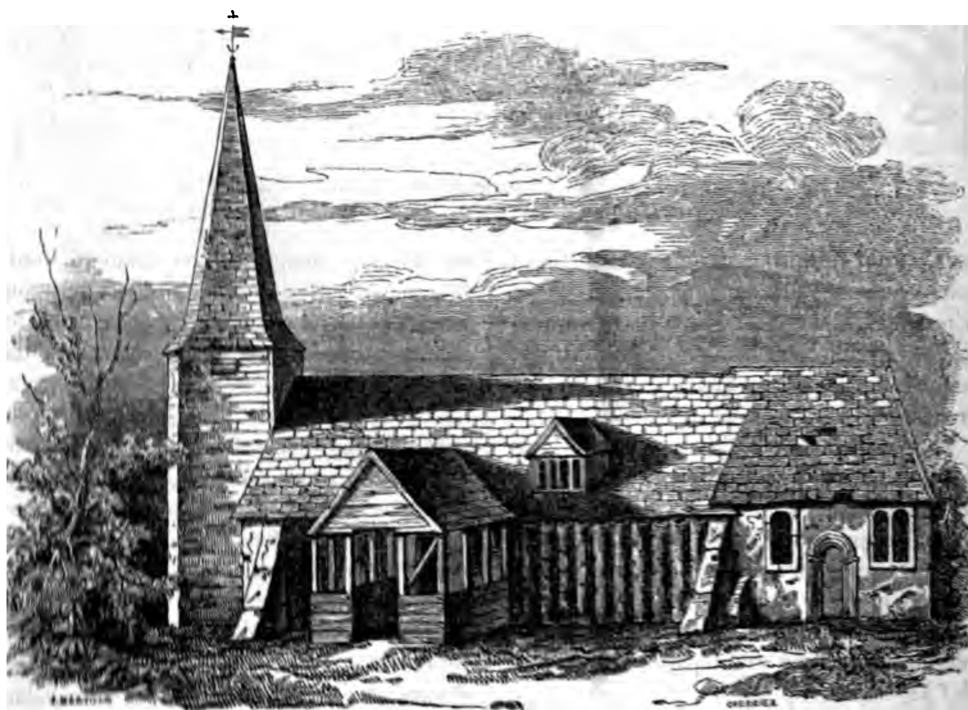
rent, et par des prodiges de valeur défirent complétement leurs ennemis. Ils parvinrent à prendre Ælla vivant. Hubo et Ingvar vengèrent horriblement leur père, en dévouant ce malheureux prince aux tortures les plus recherchées (867).

Leur vengeance satisfaite, les fils de Lodbrog résolurent de conserver leur conquête. Ils distribuèrent des terres à leurs compagnons, et appelèrent près d'eux tous les aventuriers scandinaves qui voudroient s'établir dans la nouvelle colonie. La Northumbrie cessa donc d'être un royaume saxon, et une révolution générale s'y prépara pour le reste de l'Angleterre.

Les Danois employèrent trois années à combiner une nouvelle expédition gigantesque. Leur armée traversa le Humber jusqu'à Lindesey, où elle débarqua. Elle s'avança du nord au sud, massacrant tout ce qui opposoit de la résistance, et précédée par les flammes du vaste incendie qu'elle alimentoit incessamment. Non loin de la célèbre abbaye de Croyland, un petit corps saxon, levé à la hâte et commandé par l'ealdorman Algar et par un moine nommé le frère Toly, essaya de sauver le monastère, et combattit toute une journée avec l'avantage de la position. Trois des rois de la mer tombèrent sous les coups de ces braves; mais les masses danoises les écrasèrent et n'en épargnèrent aucun. L'abbé de Croyland chargea les plus jeunes moines et les hommes valides, au nombre de trente en tout, de sauver, en traversant un lac, les reliques des saints, les chartes et les objets précieux; et lui-même voulut rester au milieu des vieillards et des enfants, dans l'espoir que la vue de leur misère pourroit toucher les barbares. Ils se retirèrent dans l'église, entonnèrent le chant des psaumes, et l'abbé, revêtu de ses habits sacerdotaux, leur donna la communion. Le chef danois Oskytul arrivoit en ce moment à l'autel; il trancha de sa propre main la tête du vénérable abbé, tandis que ses soldats mettoient à la torture les moines et les vieillards, afin de les obliger à découvrir le lieu où devoit être caché le trésor, et finissoient par les massacrer. Un enfant, âgé de dix ans, demandoit à mourir avec l'abbé, dont il embrassoit les restes mutilés. Oskytul, étonné de son courage, le couvrit d'un manteau

lanois et le prit sous sa protection. Ce fut e seul que l'on épargna. Les barbares vio-èrent les tombeaux, dispersèrent les osse-nents, et ne se retirèrent qu'après avoir ré-luit en cendres l'église et l'abbaye. Les nêmes scènes se renouvelèrent à Medesham-stede. Les habitants essayèrent de défendre e beau monastère, chef-d'œuvre de l'archi-ecture du temps. Un des fils de Raghenar y ut mortellement blessé, et Hubo prétendit e venger en tuant lui-même le prieur et ses quatre-vingts moines, et en mettant le feu u couvent. L'armée danoise marcha ensuite vers Huntingdon. Durant la nuit, l'enfant sauvé par Oskytul parvint à s'échapper; il revint à l'abbaye de Croyland et il y trouva les trente religieux que la prévoyance de l'abbé avoit préservés de la mort. Ils cherchoient parmi les décombres les cadavres de leurs frères. L'enfant leur indiqua les restes de l'abbé, qu'ils recueillirent avec respect, et qu'ils placèrent dans une fosse particulière, afin de les retrouver dans des temps plus heureux.

Traînant après eux l'incendie et le carnage, les Danois entrèrent sur le territoire



Église de Saint-Edmund'sbury (Essex) (1).

les Est-Angles, qu'ils traitèrent cette fois en ennemis. On remarque avec étonnement et dégoût que ces peuples anglo-saxons, jadis si valeureux et si guerriers, loin de se liguer pour se défendre, sembloient se réjouir des maux les uns des autres, sous lesquels ils étoient pourtant successivement accablés. Le roi d'Est-Anglie, Edmond, que les moines ont vénéré comme un martyr de la foi, et qui, peu d'années avant, avoit regardé avec indifférence l'envahissement de la Northum-

(1) Cette église, qui renferme, dit-on, les restes du nt Edmond, fut érigée sous le règne d'Ethelred (2). e temps et les restaurations successives n'ont épargné u'une partie des murs; ils étoient construits en énormes troncs de chêne, et ce qui en reste peut donner ne idée des églises primitives dans la Grande-Bretagne.

(2) [illegible]

ie, forcé de se retirer presque seul dans e forteresse, fut fait prisonnier à Hoxon, r le Waveney. Amené devant les fils de odbrog, ils le sommèrent de se déclarer ur vassal; Edmond refusa d'y consentir. eut-être voulut-on l'obliger à l'abjuration la religion chrétienne; mais Edmond rut encore plus attaché à sa foi qu'à son dépendance. Les barbares le lièrent à un bre, et s'en servirent comme de but à xercice de l'arc. Edmond supporta ce pplice avec un grand courage, et le chef s Danois, ne pouvant en arracher une ainte, lui coupa la tête. Edmond reçut une uronne dans le ciel, et l'Est-Anglie devint royaume danois.

Les rois de la mer attaquèrent alors le essex et s'emparèrent de Reading, où ils fortifièrent. Ethelred sortit alors de son athie et marcha contre les Danois avec son une frère Alfred. Les Saxons furent d'abord poussés; mais ils reçurent des renforts et, joignirent les ennemis dans un lieu nommé cesdune, que l'on croit être la ville d'Aston. s envahisseurs étoient formés en deux divisions, et les West-Saxons imitèrent cette sposition. Ethelred commandoit le principal corps d'armée; Alfred dirigeoit le second. Ce prince résolut d'attaquer la division noise qui lui étoit opposée, sur la hauteur elle s'étoit placée; mais il se trouva bient en péril par le désavantage de la position, et fit prier Ethelred de venir à son secours. Ethelred, qui assistoit alors dans sa nte au sacrifice de la messe, refusa de faire archer ses troupes avant que la célébration t achevée. Alfred soutint donc seul le choc s Danois, que son courage commençoit à ser, lorsqu'Ethelred parut sur le champ bataille. Le sort du combat fut alors décidé : les Danois perdirent les plus braves de rs chefs, se retirèrent en désordre sur ading, et la victoire d'Ethelred, selon les oines, fut le prix dont le Ciel récompensa piété. Quinze jours après, l'armée danoise, accrue par l'arrivée de nouvelles oupes, voulut reprendre sa revanche. Les est-Saxons furent défaits à Basing et à Morton, dans le Berkshire, et le malheureux Ethelred, grièvement blessé, mourut (871), en laissant à son frère Alfred, à peine âgé de vingt-deux ans, l'héritage de ses infortunes plus que de sa puissance.

Alfred, le plus jeune des fils d'Ethelwolf, avoit été sacré roi de Wessex dès l'âge de six ans, par le pape Léon III; et cependant, à la mort d'Ethelred, appelé au trône par l'assemblée des witans, ou sages, il témoigna une extrême modestie, et prétendit qu'il ne se reconnoissoit pas assez de talents et d'expérience pour gouverner au gré de tous, et continuer avec succès la guerre contre les Danois. L'archevêque de Canterbury combattit ses résolutions; Alfred en reçut la couronne, et ne tarda pas à se mettre à la tête de l'armée. Nous verrons par quelles suites de malheurs et de travaux glorieux il acquit le titre de Grand.

L'étude avoit occupé tous les moments d'Alfred dans son enfance. La reine Osburge, sa mère, qui faisoit ses délices de la lecture des poëtes saxons, excita dans son jeune cœur une noble émulation, en lui promettant un merveilleux manuscrit qu'elle possédoit, lorsqu'il seroit devenu capable de le lire. Mais à la mort de la reine et du roi son père, son éducation fut abandonnée, et ses frères ne lui laissèrent enseigner que les exercices de la chasse et autres arts qui conviennent à la noblesse, *et cæteris artibus quæ nobilibus conveniunt*. Plus tard, il revint à sa première inclination, il étudia la langue latine, et mettant à profit les maximes généreuses qu'il trouva dans le petit nombre de livres qu'il parvint à se procurer, et les observations qu'il avoit recueillies dans ses voyages, il acquit des qualités qui l'élevèrent au-dessus de la plupart de ses contemporains; mais ces qualités mêmes lui firent des ennemis parmi les grands et le peuple, qui ne comprenoient pas le but des réformes politiques auxquelles il travailloit. Le conseil des witans, ou des sages, étoit surpris de voir un prince gouverner sans prendre leur avis. Les hommes qui se mêloient de jurisprudence s'étonnoient de la rectitude nouvelle qu'il vouloit intro-

duire dans les coutumes anglo-saxonnes. Les juges corrompus, les prévaricateurs, se plaignoient de sa rigoureuse sévérité, et les populations ignorantes le haïssoient à raison du mépris qu'il leur témoignoit et de son peu d'affabilité.

Alfred s'étoit marié à l'âge de vingt ans, et les religieux qui ont écrit son histoire ont assuré que sa détermination fut un acte de vertueuse chasteté. Ce qui paroît certain, c'est qu'on essaya de l'empoisonner pendant le banquet nuptial. Il parut soudainement attaqué de douleurs épouvantables, que les médecins parvinrent à calmer, mais dont la cause resta inconnue à leur habileté. Depuis cette fatale époque, Alfred fut assujetti presque sans relâche au retour des mêmes souffrances, et durant vingt-cinq années cette maladie mystérieuse le mit périodiquement aux portes du tombeau. Ses détracteurs prétendirent que la malice du diable se payoit, par les tourments qu'elle lui infligeoit, des connoissances surnaturelles qu'Alfred en avoit obtenues. Si le diable n'est que le crime personnifié, cette assertion a de la vraisemblance.

Les premières armes d'Alfred contre les Danois furent malheureuses, et ce prince, craignant de nouveaux désastres, leur proposa la paix et des traités. Il stipula, au prix d'une forte somme d'argent, qu'ils évacueroient ses états; et dans l'intention d'attirer sur eux la colère du Ciel, bien qu'il connût leur peu de vénération pour les choses saintes, il demanda et il obtint qu'ils jureroient, sur les reliques les plus vénérées, de tenir leur promesse (872). L'année suivante, les Danois attaquèrent la Mercie. Burrhed, roi de cette contrée, fit successivement avec eux divers traités, et leur paya d'immenses subsides; mais les envahisseurs sembloient se multiplier, et dès qu'un corps s'étoit retiré, un autre le remplaçoit immédiatement. Burrhed, désespéré, sans armée et sans argent, abandonna sa couronne et son pays, et, sous le vêtement d'un pèlerin, il partit pour Rome, où la mort ne tarda pas à terminer ses chagrins. Les Danois, maîtres de la Mercie, imaginèrent de remplacer Burrhed par un prince tout à leur dévotion, du nom de Ceolwulf. Ils s'en servirent comme d'un instrument pour ruiner et pressurer le peuple; mais lorsque les dernières ressources furent épuisées, et que Ceolwulf cessa forcément de satisfaire à leur cupidité, ils renversèrent le simulacre de roi qu'ils avoient élevé, et le mirent à mort.

Nous avons déjà dit que les Danois sembloient réunir toute leur rage, toute leur cruauté contre les prêtres et les religieux; qu'ils versoient leur sang avec plaisir, et dévastoient les monastères et les églises par fanatisme autant que par avidité. L'abbaye de Repton, sur la Trent, celle de Lindisfarne, celle de Coldingham, celle de Wareham, au confluent du Pidle et de la Frome, servirent de théâtre à leurs fureurs. Ils les dévouèrent aux flammes et violèrent les tombeaux des princes et des saints dont les ossements y reposoient. Le monastère de Coldingham étoit un couvent de femmes. Les religieuses, jeunes encore, prévoyant le sort infâme qui les attendoit, cherchèrent à s'y soustraire par de douloureux attentats sur leurs propres personnes; elles se défigurèrent entièrement en se faisant d'horribles blessures, et s'offrirent ainsi, couvertes de sang, aux regards des barbares, qui, loin d'avoir pitié de leurs souffrances, les repoussèrent dans l'église, y mirent le feu, et se livrèrent à de hideuses réjouissances tandis que ces infortunées périssoient dans les flammes. Les moines et l'évêque de l'abbaye de Lindisfarne s'enfuirent sur des montagnes presque inaccessibles, avec le corps de saint Cuthbert, et sans oublier leurs trésors. Il ne resta bientôt plus que des ruines de leur monastère et de leur église. Partout où les Danois avoient passé, la terre étoit jonchée de cadavres et couverte de débris incendiés et fumants. Ces événements se passoient en 875.

En moins de deux années, Alfred avoit livré huit batailles. Non-seulement il avoit combattu par terre les envahisseurs, mais ayant équipé quelques vaisseaux, il avoit attaqué une flotte danoise et il étoit parvenu à s'en

emparer. Il poursuivit ses succès en ce genre, et, favorisé par une tempête qui détruisit une escadre de cent vingt navires danois, il força encore ces ennemis sans foi à s'éloigner du Wessex et à se rejeter sur la Mercie. Mais ses infortunes n'étoient pas à leur terme. Au moment où il espéroit que ses peuples, las de la guerre et de ses désastres, alloient enfin respirer en paix, il apprit qu'un nouveau corps de Danois venoit de débarquer, que les détachements dispersés par ses armes et ses traités s'y étoient réunis, qu'ils avoient surpris Chippenham et qu'ils recommençoient leurs courses et leurs ravages (878).

Alfred fut accablé. Des malédictions populaires arrivèrent jusqu'à lui. Ses sujets, mal conseillés, et plus occupés de leur propre conservation que de celle de l'état, refusèrent de le suivre sur le champ de bataille. Les censures de saint Néot lui reprochèrent sa hauteur, sa négligence, son despotisme, son immoralité : Dieu le punissoit évidemment, et sa providence le rayoit de la liste des rois. Bref, le prince dont on ne pouvoit assez louer naguère l'équité, la science, la vigilance, le courage, la grandeur d'ame, toutes les vertus, n'étoit plus, au dire des prêtres et peut-être de quelques ambitieux, qu'un criminel qui s'étoit affranchi de toute contrainte, et qu'il falloit abandonner à son sort. On oublioit que c'étoit livrer le Wessex à de plus cruels ennemis.

Mais l'ame d'Alfred étoit au-dessus des coups de la fortune. Il congédia ses serviteurs, se couvrit des habits d'un paysan, et seul, à pied, s'efforça de pénétrer dans les marais du Somersetshire. Saint Néot a raconté que, parmi les diverses aventures qui lui arrivèrent, Alfred avoit vécu quelque temps chez un pauvre paysan qui élevoit des porcs, et dont il s'étoit fait le pâtre ou le berger. Un jour que le chef de la maison étoit absent, la femme de ce paysan voyant Alfred tranquillement assis au foyer, et portant toute son attention sur un arc et des flèches qu'il rajustoit, lui ordonna de prendre soin de quelques gâteaux qui cuisoient dans l'âtre, tandis qu'elle vaqueroit à d'autres occupations. Alfred le promit; mais les pensées de ce roi tombé s'élevèrent à des considérations d'un autre intérêt pour ses peuples et pour lui, et les malheureux gâteaux furent brûlés. Alfred, en racontant par la suite cette anecdote, rapportoit en riant les expressions énergiques par lesquelles la paysanne avoit exhalé sa douleur et satisfait sa colère contre lui. Plusieurs peintres de nos jours ont traité ce sujet avec talent.

Alfred, retiré au centre d'un marais formé par la Thone et le Parret, dans le Somersetshire, ne tarda pas à savoir qu'il lui restoit de fidèles amis. Il en appela secrètement un petit nombre près de lui; et, sur une étendue de trois ou quatre arpents de terre ferme qui se trouva dans ce marais, il construisit une petite forteresse en bois, qui depuis fut nommée Ethelingay (1), ou l'Ile-du-Prince : c'est aujourd'hui Athelney. De cette retraite inaccessible, où le roi de Wessex menoit une vie rude et sauvage, il s'élançoit souvent à l'improviste et suivi de ses amis sur les détachements danois qui s'aventuroient dans un pays inconnu, les détruisoit et s'emparoit de leurs dépouilles. Le pillage seul pouvoit assurer son existence sur ce coin de terre improductif; et quand Alfred n'atteignoit pas des Danois, il tomboit sur les Saxons qui s'étoient lâchement soumis aux étrangers. Quelques thanes, un ealdorman, et des hommes réduits au désespoir, prirent les armes, et, comme le chef inconnu d'Ethelingay, se retirèrent dans les forêts et se donnèrent la consolation de la vengeance.

Une année s'étoit déjà écoulée, lorsque Hubo, l'un des fils de Raghenar-Lodbrog, après avoir désolé les Galles du sud, fit voile avec vingt-trois vaisseaux, vers les côtes du Devonshire, et se mit à la poursuite de l'ealdorman Odune, qui parvint à se retirer dans le château de Kynwith, à l'embouchure de la Tau. Ce château sembloit imprenable, à cause de sa situation sur un roc, et Hubo se contenta d'en faire le blocus. Les assiégés

(1) Du mot Etheling, héritier du trône, premier prince du sang royal.

ne tardèrent pas à manquer de vivres et d'eau, et c'étoit justement où les attendoit le chef danois, qui déjà se réjouissoit du succès que la faim et la soif sembloient lui assurer. Odune et ses braves amis se résolurent à périr en combattant. Avant le lever du soleil, ils sortirent sans bruit de leurs murailles et se précipitant sur les Danois, les surprirent, en massacrèrent douze cents, mirent les autres en fuite, tuèrent leur chef et s'emparèrent du fameux étendard enchanté nommé le *réafan*. Cet étendard, auquel les Danois attachoient de hautes destinées, représentoit un corbeau. Les trois sœurs de Hubo, filles de Raghenar, l'avoient tissu de leurs mains et l'avoient enchanté elles-mêmes. A cette époque, toutes les princesses du Nord étoient d'habiles magiciennes. Leur magie, dans cette circonstance, consistoit à fabriquer le drapeau dans un temps déterminé, depuis l'heure de midi à l'heure de midi suivante, en chantant continuellement des chansons barbares. Cette première opération terminée, elles donnaient à l'étendard toutes les propriétés qu'il étoit susceptible d'acquérir, en tournant sans cesse autour de lui durant le même espace de vingt-quatre heures, et chantant sans interruption. Le reafan alors étoit complétement enchanté, et par la forme de ses plis et les mouvements que lui imprimoient les vents, il présageoit la victoire ou la défaite. La connoissance de la signification de ses plis étoit encore une science qui n'appartenoit qu'à des personnes de race royale. Le savoir magique de Hubo se trouva cette fois en défaut.

La nouvelle de la prise du reafan releva le courage des Anglo-Saxons, et elle ne tarda pas à être connue d'Alfred. Résolu à faire connoître son existence, il envoya des messagers de confiance à quelques chefs considérables parmi ses anciens sujets, et leur assigna un rendez-vous en armes, près d'une pierre qui portoit le nom d'Egbert, à l'orient de la forêt de Selwood, et à peu de distance du camp des ennemis. Dans le courant de la septième semaine après Pâques, les chefs, accompagnés de leurs vassaux, arrivèrent par troupes séparées au lieu fixé par le prince, de tous les points du Somersetshire, du Wiltshire et du Hampshire. Lorsqu'ils se furent réunis, reconnus et salués avec joie, Alfred parut au milieu d'eux, et ce prince, qu'ils avoient long-temps cru mort, en fut accueilli avec les plus vives démonstrations de dévouement et d'amour.

Il se mêle toujours des récits romanesques aux chroniques de ces anciens temps. Le grand Alfred, intéressant par ses aventures réelles, et digne de la place qu'il occupe dans l'histoire par ses belles actions, ne pouvoit manquer d'être le héros de quelques anecdotes plus amusantes, plus poétiques que vraisemblables. On raconte donc qu'avant de tenter une expédition dont le résultat pouvoit lui devenir funeste, dont la faute seroit irréparable s'il n'avoit la certitude de vaincre, Alfred prit la résolution de pénétrer dans le camp des Danois et de s'assurer par lui-même de leur nombre, de leur discipline et de leurs dispositions. Habitué au langage et aux façons populaires, il se déguisa en ménestrel, et, la harpe sur l'épaule, il parvint à s'introduire au milieu de ses ennemis, qu'il ravit par ses chansons guerrières ou amoureuses et par le talent qu'il déployoit en s'accompagnant. Les chefs, avertis de la présence du harpiste par les cris de joie tumultueux de leurs soldats, l'appelèrent auprès d'eux, et il s'insinua si bien dans leur confiance, que Gothrun, qui commandoit l'armée, lui fit un accueil distingué et le garda plusieurs jours dans sa tente. Alfred profita de la sécurité des Danois, que des victoires continuelles privoient de toute prudence, pour examiner l'assiette de leur camp, compter leurs bataillons et faire des observations qui le convainquirent de la possibilité de les détruire, dans l'enivrement où le succès les avoit jetés. Il revint à ses compagnons avec le même bonheur, reçut de nouveaux renforts, arbora son étendard qui représentoit un cheval, et se porta sur une montagne nommée Ethandune (on croit que c'est Bratton-Hil, près d'Eddington). Gothrun pensa qu'avec une armée nombreuse et aguerrie

comme la sienne, il écraseroit facilement une poignée de rebelles. Mais ces rebelles combattoient pour leurs foyers, pour leur liberté, pour leur patrie; ils avoient à cœur de venger de longs outrages; ils savoient que la mort seule les attendoit : ils se précipitèrent, en poussant de grands cris, sur les quartiers dont Alfred avoit reconnu la foiblesse, et, après un combat acharné de part et d'autre, ils défirent les Danois, en forçant ceux qui échappèrent au carnage à se retirer dans un lieu fortifié par des retranchements (1). Assiégés par Alfred et ses braves, et réduits aux dernières extrémités de la famine et de toutes les misères qui l'accompagnent, les Danois demandèrent à capituler. Le généreux Alfred suivit les conseils de sa politique et de sa piété; il ne se sentoit pas assez fort pour résister aux nouveaux détachements de gens du Nord qui pouvoient venir au secours des assiégés, et il vouloit donner à saint Néot, son parent, dont l'influence populaire étoit immense, des preuves de son profond attachement à la foi de ses pères. Alfred traita donc avec clémence le roi Gothrum et ses compagnons; il leur imposa d'abord la condition d'évacuer les conquêtes qu'ils avoient faites dans le Wessex, leur demanda des otages, et, pour les lier définitivement au serment qu'il en recevoit, il les soumit à l'obligation d'embrasser la religion chrétienne. Les vaincus, qui, selon les usages du temps, devoient s'attendre à être massacrés, ratifièrent à l'instant ce traité, et se préparèrent à recevoir l'eau sainte du baptême. L'instruction qu'on donna à ces singuliers prosélytes ne fut ni longue ni sujette à controverse : d'un côté le glaive, de l'autre la croix du Christ et les fonts baptismaux. Gothrun et trente capitaines idolâtres firent en premier lieu le serment d'observer les conditions imposées, sur un bracelet consacré à Odin; puis ils furent baptisés, et Alfred servit à Gothrun de père spirituel, en lui donnant le nom d'Athelstan et le revêtant sur sa cotte de mailles de la robe blanche des néophytes et du bandeau baptismal. Cette cérémonie s'accomplit à Aulre, près d'Athelney. Peu de jours après, Gothrun et ses troupes se retirèrent dans l'Est-Anglie, où ils se fixèrent, et s'adonnèrent à la culture des terres. Les anciennes annales ont conservé deux des traités qui furent passés entre Alfred et Gothrun. Les principales stipulations de ces actes établissent que les deux rois donneront tous leurs soins à la propagation de la religion catholique, et poursuivront rigoureusement les apostats; que la vie d'un Danois et d'un Anglo-Saxon seront également appréciées devant la loi; que les rachats de sang et amendes pourront être indifféremment payés en monnoie des deux nations, et que le commerce et les communications entre elles seront libres, sauf les modifications nécessaires à la perception des droits et à la sûreté des états, dont les limites furent fixées avec soin. Gothrun tint fidèlement à sa parole, et des corps danois, épars dans la Mercie, s'établirent dans les cinq villes qui portent aujourd'hui les noms de Nottingham, Lincoln, Leicester, Stamford et Derby, et qui en ont conservé la dénomination collective des Cinq-Bourgs.

Délivré des terribles compagnons de Gothrun, le Wessex retrouva une tranquillité relative, car la guerre ne cessa point sur sa frontière septentrionale; mais les royaumes de Kent et de Sussex proclamèrent Alfred comme leur libérateur, et reconnurent son autorité. Son impopularité cessa, et désormais il ne fut question ni de son orgueil ni de son impiété. On doit remarquer que, de ce moment, la Grande-Bretagne ne forma plus que deux grandes divisions de peuples et de territoires : les Anglo-Saxons, ou simplement les Anglois, et les Danois.

Les premières sollicitudes d'Alfred se rapportèrent à l'organisation de son armée. Jusqu'alors, les rois n'avoient connu d'autre méthode pour en former une, à l'apparition

(1) Les auteurs anglois ne sont pas d'accord sur ces points : les uns prétendent que les Danois ne firent qu'une foible résistance, d'autres qu'ils combattirent avec acharnement; les premiers ajoutent qu'ils se retirèrent dans une place forte, les autres dans leur propre camp. Cela est assez indifférent.

de l'ennemi, que celle d'opérer des levées en masse, dont les principaux inconvénients étoient de décourager les habitants qu'on envoyoit défendre les foyers d'autrui, quand les leurs étoient attaqués, et d'arracher tous les bras à la fois aux travaux de la terre, ce qui causoit des partis de mécontents prêts à se soumettre aux assaillants s'ils en obtenoient la vie et la restitution de leurs terres ravagées, et préparoit l'épouvantable calamité de la disette. Alfred imagina de créer une sorte de milice nationale dans les villes et les cités dont il confia la défense à leur intérêt bien entendu. Il classa ensuite sous deux divisions les hommes libres des campagnes, et leur fit donner des armes : l'une d'elles devoit constamment, et à tour de rôle, être en mesure de tenir la campagne, tandis que l'autre s'occuperoit de la culture. La division qui portoit les armes étoit nourrie aux dépens de l'état, mais elle ne recevoit pas de solde. Ce système de défense ne suffisoit pas encore. Alfred, après avoir fait reconnoître les points les plus vulnérables des côtes et des rivières navigables, prescrivit la construction d'un grand nombre de châteaux destinés à empêcher le débarquement des Danois, ou à les arrêter dans leur marche, s'ils parvenoient à s'établir à terre. Les ordres du roi ne furent pas exécutés sans résistance ; mais quelques incursions danoises sur des territoires que ne couvroit aucune forteresse, effrayèrent les opposants, et l'érection de cinquante châteaux mit bientôt le Wessex à l'abri des pirates. Alfred travailloit en même temps à se créer une marine. Il navigua lui-même pour s'instruire dans un art qu'il vouloit favoriser, et combattit plusieurs flottes danoises, tantôt vainqueur, tantôt forcé de rentrer dans ses ports. La sagacité de son esprit lui indiqua d'utiles améliorations dans la construction des vaisseaux, auxquels il donna des dimensions doubles de celles des navires du Nord ; et il distribua si judicieusement les divisions de sa flotte dans les rades et les grandes rivières, qu'il devint impossible à ses ennemis d'échapper à leur surveillance.

Bien que diverses irruptions eussent été tentées par les gens du Nord, dans les années qui suivirent la défaite de Gothrun, comme elles n'avoient amené aucun résultat favorable aux pirates, on peut dire que le Wessex jouissoit d'une paix profonde. Cent vingt vaisseaux de guerre étoient chargés de protéger les côtes ; et les frontières intérieures, bien garnies de forteresses, sembloient devenues inexpugnables. La Northumbrie, la Mercie, l'Est-Anglie, reconnoissoient la suzeraineté d'Alfred, et les princes gallois avoient réclamé sa protection (1). Mais cette



(Howel, roi de Galle.)

(1) Parmi les princes gallois qui, dit-on, prêtèrent serment de fidélité au grand Alfred, les historiens ont cité le roi de Gwinez, Anarawd ; le roi de Brecon, Helisène ou Helised ; le roi de Gwent, Brocmail ; le roi de Démetie, Hemeid, et Howel, roi de Gleguising. On remarquera que de tels rois n'étoient que des seigneurs châtelains, et les personnes qui se sont occupées de la chevalerie d'Arthus et de la Table-Ronde se rappelleront aisément les rois de Gwines et de Démétie. Nous avons retrouvé dans un ancien manuscrit un dessin qui

prospérité ne fut que passagère. Le roi de la mer, Hastings, le plus redoutable et le plus célèbre des pirates de ce temps, après avoir porté le ravage et la désolation sur les côtes gauloises, dans l'Armorique, sur les rives de la Seine et de la Loire, voulut enfin terminer ses courses errantes et se former sur la terre un royaume moins sujet aux tempêtes. Il parvint à rassembler trois cent vingt, d'autres disent trois cent trente voiles dans le port de Boulogne, en dirigea deux cent quarante vers un point de débarquement défendu par un fort nommé Apuldore, sur le Rother, petite rivière qui ne forme aujourd'hui que le marais de Romney, et lui-même, commandant une escadre de quatre-vingts vaisseaux, pénétra dans la Swale, s'empara d'une position qu'il fortifia, et mit à feu et à sang toute la partie du pays de Kent qu'il put atteindre. (893) Alfred appela ses milices, donna ses ordres aux commandants des forteresses, et, à la tête d'une troupe d'élite, vint observer les gens du Nord. Son premier soin fut de se porter entre Milton, occupé par Hastings, et Apuldore, où se trouvoit la plus forte division des pirates. Le choix heureux de cette position interceptoit toute communication entre les deux corps d'armée de Hastings, qui s'aperçut bientôt qu'après avoir épuisé les provisions qu'il avoit apportées de la Gaule, il ne lui resteroit d'autre alternative que de se rembarquer sans gloire et sans dépouilles, ou de courir les risques d'une complète destruction. En conséquence, il fit proposer au roi de Wessex un accommodement par lequel il s'engageoit à quitter immédiatement le sol de la Grande-Bretagne, et à faire des chrétiens de ses deux fils, pourvu qu'Alfred consentît à lui livrer une somme d'argent qu'il arbitroit. La convention fut acceptée; mais tandis qu'Alfred et son gendre Ethered remplissoient pieusement les fonctions de parrains des fils de Hastings, l'armée danoise d'Apuldore traversoit la forêt d'Andredswald, et tentoit de pénétrer dans le Sussex. Alfred, averti à temps, poursuivit ses ennemis, les atteignit près de Farnham, les combattit, les mit en déroute, les rejeta vers la Tamise, dont les gués leur étoient inconnus et où se noyèrent un grand nombre de fuyards, et s'empara de leurs chevaux et de leurs équipages. Les Danois s'arrêtèrent cependant à l'île de Thorney, aujourd'hui Mersey, dans l'Essex, à l'embouchure du Coln, et de nombreux détachements de Saxons se réunirent pour les observer. Hastings, de son côté, n'étoit pas resté immobile. Il avoit abandonné Milton, traversé la rivière, et s'était rendu maître de Beamfleet, sur la côte de l'Essex, où la flotte d'Apuldore étoit venue le rejoindre. Gothrun n'existoit plus, et ses anciens compagnons, cantonnés dans l'Est-Anglie et la Northumbrie, vinrent prêter leur secours aux Danois. Dans cette position difficile, Alfred se conduisit en habile général; il empêcha la réunion des corps ennemis, les combattit séparément, vainquit encore Hastings, prit sa femme, ses enfants et ses trésors, et força le barbare à lui demander la paix. Alfred, toujours généreux, renvoya les prisonniers sans rançon, et se contenta de la parole que lui donna Hastings de quitter pour toujours la Grande-Bretagne. Cet aventurier repassa, en effet, en France, et se fixa enfin dans la ville de Chartres, que lui céda Charles-le-Simple, sauf sa suzeraineté.

Les années suivantes furent constamment marquées par des incursions danoises. Les vaincus de l'île de Thorney et d'Apuldore se saisirent de Shobury, à l'embouchure de la Tamise, et s'y fortifièrent; ils y laissèrent quelques défenseurs et remontèrent la rivière jusqu'à Buttington, où ils élevèrent des retranchements dans lesquels le roi les assiégea. Poussés aux dernières extrémités, ils n'écoutèrent que le désespoir, et firent une sortie furieuse sur les Anglo-Saxons; ils éprouvèrent des pertes immenses, mais ils traversèrent en combattant les rangs ennemis et regagnèrent Shobury, d'où ils s'élancèrent encore sur la Mercie, et s'emparèrent de Wirall et de Chester. Ils s'y maintinrent contre

représente Howel, roi de Glegubing. Nous pensons qu'il sera agréable à nos lecteurs de l'avoir ici.

les forces d'Alfred, qui, ne pouvant les en chasser, espéra les réduire en détruisant les blés et les troupeaux; mais ils étoient aussi infatigables que courageux; ils passèrent en Nord-Galles, et revinrent à leur premier établissement à travers l'Est-Anglie et la Northumbrie. Enfin ils s'embarquèrent, et les Saxons se félicitoient déjà d'en être délivrés, lorsqu'on apprit qu'ils étoient campés sur la Lea, à vingt milles de Londres, et qu'ils se retranchoient afin d'y passer l'hiver (895). Les habitants de Londres, excédés de la présence de ces fâcheux voisins, voulurent les débusquer au printemps suivant. Les Danois les reçurent avec tant de vigueur, que les bons bourgeois n'osèrent recommencer leur attaque. Mais Alfred, qui commandoit le corps des milices armées pour protéger la moisson, s'aperçut qu'il ne seroit pas impossible d'obstruer le cours de la Lea, et de s'opposer ainsi au mouvement de la flotte danoise. Les travaux commencèrent, et les pirates, qui prévirent le sort dont ils étoient menacés, n'eurent rien de plus pressé que de quitter leur position; ils atteignirent Quatbridge, sur la Severn, et ils y demeurèrent tout l'hiver de 896. Lasse de cette vie errante et périlleuse, une partie de ces Danois prit la résolution de s'établir chez les Northumbres et les Est-Angles; une autre portion rejoignit l'armée de Hastings dans les Gaules.

En réfléchissant sur l'entreprise de ce chef et de ses compagnons, on est sans doute porté à plaindre les malheurs des habitants de la Grande-Bretagne, attaqués dans leurs foyers par des bandes féroces venues d'outre-mer, pillés, massacrés, incendiés, réduits en esclavage; les époux séparés de leurs femmes abandonnées à la brutalité du soldat; les enfants arrachés à leurs mères, les pères livrés à la torture afin d'en obtenir la connoissance de leurs trésors. La présence des Danois de Hastings fut pour eux une épouvantable calamité. Mais si l'on considère que les Anglo-Saxons composoient une nation tout entière, qu'ils étoient chez eux, munis d'armes, d'approvisionnements, de subsistances, qu'ils avoient à sauver leur patrie, leurs familles et eux-mêmes; que leurs ennemis n'étoient qu'une poignée de brigands, manquant de tout, et qu'une première défaite mettoit presque toujours hors d'état de poursuivre leurs expéditions, on ne sauroit trop s'étonner de la lâcheté ou de l'insouciance de ces successeurs des vieux Bretons. Étoit-ce leur caractère, étoit-ce la faute de leurs institutions? L'histoire se tait et se contente de les représenter comme de courageuses victimes de la férocité des Danois. Il est probable qu'ils s'étoient fort affoiblis par leurs propres guerres avant l'arrivée des pirates; mais il n'en reste pas moins que de simples détachements d'étrangers, décimés par des combats successifs et par la famine, résistoient avec succès à de nombreuses armées bien disciplinées pour le temps et pourvues de tout. Les chroniqueurs françois ont flétri les rois et les populations qui cédèrent aux gens du Nord le territoire de la Neustrie, et ne les éloignèrent de Paris même qu'à force d'argent; la même franchise ne se retrouve pas dans les annalistes anglois. On peut avoir pitié des Anglo-Saxons, mais il faut admirer au moins la valeur des Danois.

Alfred, délivré des compagnons de Hastings, tourna ses regards vers les flottes qui parcouroient les côtes, remarquant les points les moins gardés et jetant à terre des bandes qui revenoient sur leurs vaisseaux couvertes de sang et chargées de dépouilles. Les navires anglo-saxons les attaquèrent, eurent avec eux plusieurs engagements, et en détruisirent une partie. Le roi fit exécuter les prisonniers comme ennemis du genre humain.

Le Wessex sembloit délivré pour longtemps de la présence des ennemis, lorsque l'infirmité qui affligeoit Alfred depuis l'époque de son mariage prit un caractère alarmant. Il mourut le 26 octobre 901, après un règne de vingt-neuf ans et quelques mois, laissant deux fils et trois filles de sa femme Alwitha ou Ethelswitha. Ses fils étoient Édouard, qui lui succéda, et Ethelwerd, qui se livra uniquement à la culture des lettres;

ses filles étoient Alfrithe, mariée au comte de Flandre, fils de Judith; Éthelgive, abbesse de Shaftesbury, et Ethelflède, épouse de l'ealdorman de Mercie Ethered.



Alfred-le-Grand.

Si le roi de Wessex, Alfred, n'avoit eu d'autres droits à sa haute renommée que des combats contre les Danois, la postérité ne lui eût pas conservé le nom de Grand. Mais, frappé de l'esprit d'insubordination que l'occupation danoise avoit introduit avec tous les maux parmi les Anglo-Saxons, il songea à relever l'édifice des lois et de l'administration civiles qui s'étoit écroulée, et à rendre régulière l'action de la justice. Son premier soin fut de rétablir les divisions territoriales et personnelles qui jadis avoient été en usage, et dont les conquêtes et les dépeuplements successifs avoient fait perdre la trace. On compta les familles, et chaque dizaine avec les esclaves et les terres formèrent un *tything*, comme à l'époque où les Angles s'établirent dans la Grande-Bretagne. Tout homme libre dut être compris dans un tything. Les membres de cette espèce de communauté répondoient réciproquement de leur conduite; ils avoient pour chef un *tything-man* ou *borsholder*, dont les charges se composoient de la surveillance légale de la commune, de la délivrance des certificats lorsqu'un membre d'un tything vouloit changer de résidence, et de l'obligation de servir de caution et de payer l'amende avec les autres dizenaires, lorsqu'il n'avoit pas livré à la justice l'individu de sa communauté accusé d'un délit. La réunion de dix tythings, ou de cent familles de condition libre, forma ce que l'on nommoit le *hundred*, canton ou centurie, et plusieurs hundreds composèrent le *shire*, comté ou province. Des cours judiciaires, avec des juridictions diverses, furent attribuées au tything, au hundred et au shire, les derniers sous les noms de *hundred-mote* et de *Shire-mote*. Plus tard nous parlerons avec détail de cette organisation, où se retrouve l'origine de l'institution du jury. Il nous suffit en ce moment d'établir que le tribunal le plus élevé, la cour du roi, recevant les appels de toutes les provinces, donna l'occasion au grand Alfred de déployer une sage et rigoureuse équité dans la distribution de la justice. Il châtia la corruption des magistrats, punit leur ignorance, et chargea de leurs fonctions des hommes renommés par leur savoir et leur probité. Le juge prévaricateur ou partial étoit irrévocablement condamné à subir la peine qu'il avoit injustement appliquée, Alfred fit un si grand nombre d'exemples, que les crimes et les vols furent enfin réprimés, et qu'il parvint à rendre la sécurité à ses villes et aux habitants des lieux les plus éloignés de sa résidence. Il avoit coutume de dire qu'un Anglois devoit être aussi libre que sa pensée. Ce précepte est consigné dans son testament.

Alfred passoit sa vie entre les travaux de son administration, ceux de la guerre et les plaisirs de l'étude. Les historiens font un si brillant éloge de ses talents en tout genre, de ses vertus si heureusement tempérées l'une par l'autre, de son courage ardent et de sa froide modération, de sa persévérance et de la flexibilité de son caractère, de sa justice sévère et de son extrême douceur, de la fermeté de ses commandements et de l'affabilité de ses manières; ils y ajoutent une telle ré-

gularité dans les traits de son visage, une telle force corporelle, une telle majesté dans sa taille, une telle noblesse dans son maintien; ils lui donnent une physionomie si ouverte, si agréable, si caressante, qu'on est tenté de croire qu'ils ont tracé un portrait de fantaisie. Quoi qu'il en soit de cette perfection imaginaire, si méconnue avant l'affermissement de son autorité, il est certain qu'Alfred fut un des princes les plus sages qui aient honoré l'histoire. Afin de faire naître l'amour de l'étude parmi ses sujets, il appela près de lui et combla d'honneurs une foule de savants anglo-saxons ou étrangers, tels que Jean, l'abbé de Corbie, Asser de Saint-David ou Mency, qui nous a laissé des chroniques, le prévôt de Saint-Omer, Grimbald, et d'autres dont les noms ne sont aujourd'hui connus que des érudits. Il en chargea plusieurs de traduire en langue usuelle les livres écrits alors en latin, et lui-même donna l'exemple en traduisant l'*Epitome* d'Osorius, l'*Histoire ecclésiastique des Angles*, par le vénérable Bède, la *Pastorale* de Grégoire-le-Grand, pour l'instruction du clergé, et le livre de *la Consolation* de Boëce. Alfred composa aussi des apologues, des historiettes en vers, des allégories, légers ouvrages dans lesquels il plaçoit assez naturellement ses maximes favorites. Il établit, en beaucoup de villes, des écoles pour l'instruction du peuple, voulant que tout homme libre sût lire et écrire, et que les ecclésiastiques et les magistrats entendissent la langue latine. Il favorisa les arts que l'on nommoit vulgaires et mécaniques, parce qu'il reconnut combien leurs produits avoient d'influence sur les intérêts sociaux; il encouragea l'établissement des manufactures, et récompensa généreusement quiconque inventoit un art ou perfectionnoit une découverte.

Le temps dont ce prince disposoit étoit



Joyau appartenant au roi Alfred (1).

(1) Ce joyau est un curieux specimen de ce qu'étoit à cette époque l'art anglo-saxon. Découvert dans l'île d'Athelney, au dix-septième siècle, il est maintenant conservé au musée d'Oxford; il est d'or pur et d'environ deux pouces de long, et paraît avoir appartenu au roi Alfred. La figure qu'on y voit d'un côté représente, selon plusieurs antiquaires, Jésus-Christ; selon d'autres, le roi Alfred lui-même. Autour est une légende en lettres et en langue saxonne, qui peut se traduire ainsi : « Alfred ordonna qu'on me fit. »

méthodiquement distribué, et il n'accordoit qu'un tiers de la journée au sommeil et aux besoins naturels; un tiers étoit donné aux soins du gouvernement, et l'autre tiers aux occupations pieuses et à l'étude. L'usage des horloges n'existoit pas encore, et celui des clepsydres et des sabliers n'étoit pas parvenu dans le Wessex, si l'on en croit les annalistes, bien qu'on les employât depuis longtemps en Italie et en France, et que Charlemagne eût reçu du khalife Haroun-al-Raschid une *horloge* sonnante, dont ses sujets avoient imité le mécanisme et l'avoient rendu populaire. Quoi qu'il en soit, Alfred ne connoissoit pas même le sablier, et, pour mesurer les heures qui s'écouloient, il faisoit fabriquer, avec une portion de cire déterminée par son poids, une quantité de bougies d'une longueur et d'une épaisseur toujours égales; chacune de ces bougies, renfermée dans une lanterne de corne, afin d'éviter l'action de l'air, devoit durer l'espace d'une heure, et c'est ainsi que le roi mesuroit ses journées. Tous les chroniqueurs racontent ce fait pour donner une idée de l'esprit créateur d'Alfred. Nous le rapportons d'après eux, bien convaincus que ce n'est que l'invention de quelque moine, dans le couvent duquel on employoit cette méthode pour fixer la longueur des prières et des offices; à moins cependant qu'Alfred ne s'en fût servi à Éthelingay, lorsqu'il s'y trouvoit privé de toutes les commodités de la vie. Il est temps de juger les hommes du neuvième siècle avec moins d'insouciance et de partialité qu'on ne l'a fait jusqu'à nos jours. Si les masses populaires étoient dénuées de la plupart des objets que nous considérons aujourd'hui comme indispensables, il n'en est pas moins vrai qu'un grand luxe régnoit dans les cours et chez les grands; et si l'on se fait une idée de l'état des arts à cette époque par les édifices qui nous en restent et les manuscrits chargés de miniatures, on ne pourra jamais croire qu'il n'existât alors en Angleterre aucun moyen de mesurer le temps, et qu'Alfred fût le premier qui s'en avisât, en se servant du moyen le plus grossier.

Alfred faisoit également un usage très-méthodique de son revenu. Il le divisoit en deux parts. L'une de ces deux parts se subdivisoit en trois autres, qui servoient à rétribuer ou récompenser ses ministres et les habitués de sa maison, à défrayer les étrangers qui le visitoient et à leur faire des présents, à solder les constructions, réparations et embellissements de ses palais, et l'érection de maisons dans les villes ruinées qu'il rebâtissoit. La seconde partie de son revenu, subdivisée en quatre, étoit employée au soulagement des indigens et en bienfaits, à l'entretien des écoles qu'il créoit, à la dotation de deux monastères, celui d'Éthelingay, qu'il peupla de moines étrangers, et celui de Shaftesbury, dont sa fille Éthelgive étoit abbesse; enfin en aumônes pieuses et en donations et présents aux églises de tous les pays du monde connu, même de Jérusalem et de Méliapour dans l'Inde. Ce dernier fait ne me semble pas incontestable. Il pourra paroître surprenant encore, qu'aucune partie d'un revenu si bien réglé n'ait été destinée aux dépenses personnelles d'Alfred, à celle de sa table, de ses armes et de ses écuries; mais il est probable que les annalistes n'ont voulu parler que de la distribution de son superflu.

Tel fut un prince que ses contemporains ont comparé à Charlemagne, et qu'ils ont même placé beaucoup au-dessus du grand empereur de l'Occident. Il laissa par son testament cinquante mancuses d'or à cinquante prêtres, autant aux cinquante plus pauvres ecclésiastiques, pareille somme pour être distribuée aux indigents, et autant encore à l'église où il devoit être inhumé. Ses évêques, ses ealdormen, ses domestiques, reçurent des sommes d'argent considérables, et il partagea ses terres entre ses fils, ses filles, sa femme, ses neveux et l'un de ses cousins. Son fils Édouard lui succéda. Son second fils Éthelwerd se livra entièrement aux douceurs de la vie privée et à la culture des lettres.

Édouard monta sur le trône de son père en 901. Mais à peine eut-il été reconnu, que son cousin Éthelwold, fils du frère aîné d'Alfred, revendiqua ses droits à la cou-

[illegible] tandis qu'il négocioit avec les Danois de la Northumbrie, qui ne demandoient pas mieux que de servir momentanément ses intérêts, dans l'espoir du pillage. Il reparut donc bientôt à la tête d'une armée, pénétra dans l'Essex et s'en empara. Il passa la Tamise l'année suivante et ravagea les provinces de Wilts, de Glocester et d'Oxford. Édouard usa de représailles, et rejeta sur les Est-Angles toutes les calamités dont ils avoient accablé les Merciens et les West-Saxons. Il rappela enfin ses troupes, chargées de dépouilles et rassasiées de carnage. Mais les détachements que le pays de Kent avoit fournis ne s'empressèrent pas d'obéir, et les Danois, revenant à la charge, les attaquèrent de nouveau. Le combat fut sanglant, et si les assaillants eurent l'avantage de conserver le champ de bataille, leurs pertes furent telles, qu'il leur devint impossible de continuer la guerre. Éthelwold, plusieurs ealdormen, des thanes et même des abbés, tombèrent, avec le roi des Est-Angles, sous les coups des soldats d'Édouard.

Le roi de Wessex reprit alors l'offensive, et se proposa de soumettre définitivement les Northumbres et les Danois répandus dans l'Est-Anglie et la Mercie. Il leur livra plusieurs batailles, les défit à diverses reprises, et construisit de nombreuses forteresses, afin de les arrêter dans leurs incursions ou d'embarrasser leur retraite. Chester, Tamworth, Bridgenorth, Warwick, Stafford, Bedford, Buckingham, Eddesbury, devinrent des places fortes, et déterminèrent à peu près les limites qui séparoient les deux

Ruines du château de Bridgenorth.

états. Tandis qu'Édouard mettoit ainsi son royaume à l'abri des invasions, il se préparoit une expédition formidable dans les ports de la Petite-Bretagne et de la Normandie. Elle descendit sur les côtes du pays de Galles ; mais repoussée de toutes parts, elle se vit obligée de porter ses ravages en Irlande, après avoir éprouvé des pertes considérables. Édouard, secondé par la courageuse Éthelflède, sa sœur, parvint à soumettre tous les corps danois qui osèrent se mesurer avec ses bataillons. En peu d'années, il força tous leurs chefs à lui prêter serment de vassalité ; et non-seulement les Danois de la Northumbrie, mais les Écossois même et la plupart des Bretons, reconnurent sa suzeraineté. En 925, la mort le surprit au milieu de ses projets de domination. Sa sœur Éthelflède, qui l'avoit si bien servi dans ses guerres, étoit morte peu d'années auparavant.

Suivant l'usage du temps, Édouard fit de grandes concessions au clergé et fonda plusieurs monastères, entre autres celui de

Winchester, où il fut inhumé. Il obtint aussi du pape Formose l'autorisation de créer trois nouveaux diocèses, qui furent établis dans le Cornwall, le Devon et le Somerset, avec la coopération de l'archevêque de Canterbury. Les superstitions païennes avoient repris faveur durant les guerres et les invasions danoises; les pieuses recommandations du clergé parvinrent à détruire en partie ce germe, qui se reproduisoit sans cesse.

Édouard laissa quatre fils et neuf filles; il en maria six à des princes étrangers et voua les trois autres à la vie monastique. Les fils d'Édouard se nommoient Edwin, Athelstan, Edmond et Edred.

Athelstan monta sur le trône à la mort d'Édouard. Il avoit été élevé par sa tante Éthelflède, princesse de Mercie, et il paroît qu'à la mort de son père, il exerçoit un commandement dans cette province. Le roi l'avoit désigné comme son successeur par son testament; mais il paroît que sa naissance étoit illégitime. La belle Egmina, sa mère, fille d'un simple pâtre, avoit été recueillie par la nourrice d'Édouard, qui l'avoit adoptée sur la foi d'un songe : ce songe promettoit un trône à Egmina. Édouard vit la charmante pupille de sa nourrice, en devint passionnément épris, et en eut un fils dont l'éducation fut confiée à Éthelflède. Telle fut, dit-on, l'origine d'Athelstan. Nous observerons que les écrivains qui rapportent cette anecdote et ceux qui la contestent s'appuient, les uns et les autres, sur des ballades et des poésies antiques, dont la véracité ne nous semble pas évidente. Athelstan pouvoit être illégitime, selon nos opinions actuelles, sans que ses droits à la couronne parussent douteux à ses contemporains, et la belle Egmina peut avoir partagé le trône d'Édouard et avoir eu des droits au titre de *consors*, sans que son hymen eût subi les formes que nous lui imposons de nos jours. Quoi qu'il en soit, les thanes de la Mercie reconnurent Athelstan, et bientôt après ceux du Wessex suivirent leur exemple. Athelm, archevêque de Canterbury, le couronna; mais à peine la cérémonie étoit-elle accomplie, que l'étheling (1) Alfred forma le complot de s'emparer de la personne du roi et de le priver de la vue. Le complot étoit-il réel ou n'étoit-ce qu'un simple soupçon, qu'une invention de la politique pour se délivrer d'un prince puissant et mécontent? c'est ce que nous ne saurions décider. Alfred protesta de son innocence et demanda même à l'affirmer par serment devant le pape. C'étoit, à cette époque, jurer devant Dieu lui-même. On ne put le lui refuser, et Athelstan envoya le malheureux Alfred à Rome, où il se déclara innocent de tout complot et de toute tentative contre la personne royale, aux pieds du souverain pontife et à l'autel de Saint-Pierre; mais, trois jours après, il perdit la vie dans des convulsions effrayantes. Athelstan confisqua tous ses biens, dès qu'il apprit un événement auquel il n'étoit peut-être pas étranger, et les donna au monastère de Malmsbury. On ne sera pas surpris d'apprendre que les chroniqueurs du temps, tous moines ou religieux, aient donné des louanges à la générosité du roi.

La fidélité de la Northumbrie étoit toujours chancelante. Sightric, roi vassal de cette contrée, voulut se faire un protecteur d'Athelstan, dont il redoutoit les entreprises, et il lui demanda la main de sa sœur Editha, en promettant d'embrasser la religion chrétienne. Sightric se fit baptiser, épousa la sœur du roi de Wessex et mourut en moins d'une année, après avoir abandonné sa femme et sa nouvelle religion. Il avoit eu deux fils d'un premier mariage : ils firent valoir leurs droits à la succession de leur père; mais Athelstan les chassa de la Northumbrie, et la réunit à ses états personnels. Anlaff, l'un des deux frères, parvint à se retirer en Irlande, où il fut accueilli favorablement. Godfrid se sauva en Écosse, près du roi Constantin, qui lui accorda une protection momentanée; mais ce prince se vit forcé de céder aux menaces d'Athelstan, et promit de livrer le fugitif. Il le fit toutefois prévenir en secret, et Godfrid, suivi de quelques par-

(1) Etheling, prince du sang.

tisans, s'embarqua sur des navires qu'il acheta, et se déclara roi de la mer. Il mourut peu de temps après.

Athelstan prit ensuite le château de Bamborough, rasa les fortifications de la cité d'York, et pénétrant dans l'Écosse, qu'il réduisit au plus déplorable état, il en força le souverain à se déclarer son vassal et à faire hommage de son royaume. Tel est du moins le dire des historiens anglois. Les annalistes écossois ont constamment repoussé cette assertion, qui, durant des siècles, a servi de base à d'interminables discussions entre les rois d'Angleterre et d'Écosse, et justifié les guerres les plus sanglantes. Si la couronne d'Angleterre eût été réunie à celle d'Écosse, au lieu de l'avoir absorbée, il est à croire que les historiens de la Grande-Bretagne n'eussent jamais admis la vassalité de l'Écosse comme un fait prouvé; et, de nos jours, les plus judicieux seroient loin de l'adopter, si les préventions, si les haines nationales ne jetoient pas un voile honteux sur la vérité. Les Bretons des deux Galles et ceux du Cornwall reconnurent également la suprématie du roi de Wessex, et s'engagèrent à lui payer un tribut, dans une réunion où se rencontrèrent les princes cambriens, écossois et gallois.

Athelstan, non content de s'être défait par un crime du malheureux étheling Alfred, prit ombrage de l'aîné de ses frères, Edwin, et lui reprocha, comme il l'avoit fait pour Alfred, d'aspirer à la couronne et de chercher à faire valoir des droits plus légitimes que les siens. Edwin offrit, ainsi qu'Alfred, de prouver son innocence par le grand serment, et s'en référa du reste à la tendresse qu'il espéroit trouver encore dans le cœur de son frère; mais Athelstan, au-dessus de ce qu'il nommoit des foiblesses, condamna Edwin à mort, et, par clémence, sous prétexte de commuer la peine en un simple bannissement, le fit abandonner aux flots de la mer sur un bateau délabré. Edwin se noya, et l'on retrouva son cadavre sur le rivage. Athelstan se fit absoudre de ce crime en construisant l'église de Middleton où il fonda des messes à perpétuité, et en se soumettant à une pénitence canonique. Nous aimons trop la vérité pour ne pas ajouter que cet événement n'est raconté que dans les anciennes ballades; mais, par malheur, ce sont les ballades qui, presque seules, nous apprennent l'histoire de cette époque.

Vers l'année 937, une immense flotte danoise, irlandoise, écossoise et galloise, commandée par le proscrit Anlaff et par Constantin, roi d'Écosse, au nombre de plus de six cents voiles (1), vint jeter l'ancre dans le Humber. Athelstan, effrayé, retarda la marche des assaillants en ouvrant des négociations; mais il n'avoit d'autre intention que de se donner le temps de réunir une armée assez forte pour les battre. La superstition étoit alors une infirmité des rois comme des ignorantes populations : il déposa donc son poignard sur l'autel de l'église de Beverley, et fit vœu de le racheter royalement, si le Ciel lui accordoit sa protection. Le Ciel, qui sans doute avoit besoin d'argent, mit bientôt les deux armées en présence. Ici, l'histoire se répète, et attribue à Anlaff une anecdote à peu près semblable à celle qu'on a racontée du grand Alfred. Anlaff, sous l'habit d'un ménestrel, et la harpe à la main, pénétra dans le camp d'Athelstan; il fut admis sous la tente du roi, le divertit par ses chansons, durant son repas, et, après avoir tout observé, forma le projet de revenir pendant la nuit avec des compagnons dévoués, et de se défaire de son ennemi par un assassinat. Un soldat, qui jadis avoit servi sous ses ordres, le reconnut, et, après son départ, prévint Athelstan de la visite d'Anlaff. Le roi, mécontent d'être averti trop tard, traita le soldat de perfide; mais celui-ci s'excusa en alléguant que s'il eût été traître à son premier chef, c'est alors que le second auroit à se méfier de lui. Athelstan, sans en expliquer la raison à ses généraux, jugea prudent de changer de quartier, et la place qu'il abandonnoit fut occupée à l'instant par

(1) Les historiens disent six cent quinze voiles. On nous permettra de douter de cette exactitude numérique.

le Sherburn, prélat guerrier, qui oit quelques troupes. Au milieu de es troupes sonnèrent l'alarme; les étoient dans le camp saxon. Un 'engagea dans les ténèbres, et le on trouva l'évêque et ses clercs

aille générale se donna dans un lieu runsbury ou Brunanbourg. Si l'on l'exagération des chroniqueurs et s, les Anglo-Saxons étoient au e cent mille, rangés en bataille sous nières, et ils avoient des rois de ur auxiliaires. Le combat dura du oucher du soleil. Le fils de Conoi d'Écosse, fut tué par le corps ens de Londres, commandé par le Turketul. Anlaff, après avoir tenu un courage inouï, aux principaux d'Athelstan, se vit contraint de champ de bataille. Le carnage antable, et la victoire complète. racheta son poignard à Beverley, nt à cette église des terres d'une tendue, des troupeaux, des vases s priviléges très-lucratifs. Le clergé i conféra le titre de roi fidèle.

ctoire confirma la puissance d'Athel- Danois de la Northumbrie et de lie cessèrent un instant de se donchefs particuliers, et les princes bretons se soumirent à sa suzeraiirit d'abord le titre de roi de toute ne, puis celui de roi des Anglois, uccesseurs ont conservé.

an entretint des relations amicales protectrices avec les monarques et u continent. Accomplissant les voson père Édouard, il avoit honot reçu à sa cour le jeune Louis de surnommé d'Outre-Mer, fils de e-Simple et de sa sœur Edgive, e comte de Vermandois, Herbert, na l'infortuné Charles. Louis fut ne première fois en France par les famille; mais, leurs efforts n'ayant succès, il revint en Angleterre, et ura treize années. En 936, ses partisans renversèrent les obstacles qui s'opposoient à son retour et le redemandèrent à la Grande-Bretagne. Athelstan le fit conduire à Boulogne, accompagné d'une nombreuse escorte de prélats anglo-saxons et de thanes. Couronné à Laon, avec des solennités inaccoutumées, il réclama encore le secours du roi d'Angleterre, son oncle, pour se délivrer des factieux qui avoient détrôné son père, et à la tête desquels, par un caprice d'amour, venoit de se placer la reine Edgive, sa mère, qu'il parvint à faire prisonnière au moyen des troupes même d'Athelstan.

La cour de ce monarque avoit en même temps donné asile au jeune Alain, fils de Mathuédoé, comte de Poher et petit-fils d'Alain III, duc de la Bretagne armoricaine. Après la mort de ce souverain, que ses contemporains ont surnommé le Grand, ou Ar-Bras, les Normands s'étoient emparés de la Petite-Bretagne, où ils exerçoient leurs cruautés accoutumées. Les deux fils d'Alain-le-Grand étoient loin de ressembler à leur brave et généreux père; ils se cachèrent, au lieu de combattre, et ne reparurent jamais. Mathuédoé confia son fils, désormais unique héritier du trône de l'Armorique péninsulaire, aux soins d'Athelstan, qui lui servit de parrain et le fit instruire au métier des armes. Quand le jeune prince eut atteint sa vingtième année, il s'entoura de tous les fugitifs qui avoient partagé son sort; Athelstan lui donna des vaisseaux et quelques troupes angloises, et le duc Alain IV, que l'on surnomma Barbetorte, vint débarquer sur le rivage de Dol. Il tailla les Normands en pièces et les chassa de ses états.

Un sort à peu près semblable avoit été celui d'un prince norwégien nommé Haco: il étoit le dernier des fils de Harold Harfager, qui voulut lui procurer la plus brillante éducation qu'à cette époque on pût donner à un prince. Il l'envoya donc à la cour d'Angleterre, où sans doute cette éducation étoit perfectionnée; et, pour lui acquérir un protecteur dans Athelstan, il fit présent à ce monarque d'un vaisseau magnifiquement orné par des voiles teintes en pourpre, des bou-

cliers dorés et un éperon en or et en ivoire. L'aîné des fils de Harold monta sur le trône de la Norwége à la mort de son père; mais sa conduite odieuse irrita ses peuples contre lui, et ils le chassèrent de ses états. Athelstan conseilla au jeune Haco de retourner dans sa patrie, et de réclamer une couronne devenue vacante. Il lui confia une flotte nombreuse, et Haco parvint à ressaisir l'héritage de ses pères. Ce prince est connu dans l'histoire sous le nom de Haco-le-Bon.

Athelstan, devenu la providence des princes malheureux, acquit une haute réputation, qui s'accrut encore par ses alliances. Éthilde, l'une de ses sœurs, avoit épousé Hugues, le père des Capets; une autre, du nom d'Édithe, étoit mariée au prince Othon, fils de l'empereur Henri, surnommé l'Oiseleur; une troisième avoit donné sa main au prince Louis d'Aquitaine. Son trône et sa gloire personnelle sembloient donc inébranlables, lorsqu'il mourut, en 940, après un règne de seize années.

Ce monarque a été jugé différemment par les écrivains qui ont raconté sa vie. Les uns, attachés au service des autels, l'ont comblé d'éloges, remplis d'une profonde reconnoissance, à raison des donations immenses qu'il avoit faites au clergé, des églises qu'il avoit bâties, des monastères qu'il avoit fondés et dotés; d'autres, moins touchés de ces pieuses prodigalités, lui ont reproché des crimes, et principalement la mort de son parent Alfred et de son frère Edwin. Mais tous se sont accordés à le présenter comme un monarque actif, un législateur habile. Il arrêta qu'afin d'encourager le commerce et la navigation, dont il connoissoit bien le prix, tout négociant qui auroit entrepris avec succès trois grands voyages sur mer, pourroit être élevé au rang de thane, c'est-à-dire à celui de noble. Il s'occupa de rétablir la pureté du titre des monnoies, dès long-temps altéré par ses prédécesseurs. Il se livra durant les jours de paix à régler l'administration de la justice, à donner des directions légales aux procédures et au châtiment des coupables, à la protection des propriétés, à la punition des magistrats négligents, à l'entretien des pauvres, dont il chargea tout individu possesseur de deux fermes : cet entretien consistoit à renouveler annuellement leurs vêtements, et à leur donner pour leur nourriture un quartier de porc et une mesure de farine d'orge par mois. Les institutions d'Athelstan, et surtout celles qui concernent les commerçants, annoncent un génie supérieur à son siècle.

L'histoire ne parle pas des enfants d'Athelstan, ce qui fait supposer qu'il mourut sans postérité, Son frère, Edmond, fils légitime d'Édouard, lui succéda. Il étoit à peine âgé de dix-huit ans; son règne fut court, et il périt de mort violente.

Les Northumbres, sans cesse vaincus et soumis, se révoltoient sans cesse, et une complète anarchie régnoit dans ce malheureux pays. Leur vassalité n'étoit que nominale, et les rois de Wessex se voyoient à tout instant forcés de faire reconnoître leur suzeraineté par la force des armes. La mort d'Athelstan devint pour les Danois une occasion de se soustraire au joug des Anglo-Saxons, et ils en profitèrent pour pénétrer dans la Mercie, sous la conduite du roi de la mer Anlaff, qui voulut tenter encore une fois la fortune. Après quelques actions dont les résultats furent incertains, le jeune Edmond consentit à obtenir la paix par un traité, et il céda aux Danois toute la contrée située au nord d'une voie romaine qui se prolongeoit de la frontière septentrionale du pays de Galles à la limite méridionale de Kent.

Tandis qu'Edmond traitoit avec Anlaff, et lui reconnoissoit une autorité dont la mort empêcha ce roi de la mer de jouir longtemps, les cinq bourgs habités par les Danois dans la Mercie se révoltèrent à leur tour, et forcèrent le roi de Wessex de les assiéger et de les réduire l'un après l'autre. Afin d'éviter de pareils événements à l'avenir, Edmond, bien conseillé, prit le parti d'en expulser les familles danoises et de les remplacer par des familles anglo-saxonnes. Il menaça ensuite la Northumbrie, partagée

alors entre deux pirates, successeurs d'Anlaff. Ces deux princes, effrayés, offrirent d'abord de reconnoître la suzeraineté d'Edmond et de se déclarer chrétiens, condition que les rois catholiques se croyoient tenus d'accepter. Edmond fit baptiser l'un des deux sous ses yeux, et lui servit de parrain; et peu de temps après, ayant assisté à la cérémonie de la confirmation que l'évêque d'York accomplissoit en faveur de l'autre, il l'adopta pour son fils. Mais les chefs danois ne se considéroient jamais comme liés par le serment. Dès que le roi de Wessex se fut retiré, les deux néophytes se révoltèrent de nouveau. Il suffit, pour les chasser du pays, de quelques troupes commandées par un ealdorman et un archevêque (944). Cet exemple n'arrêta pas Dumnail, roi de Cumbrie. Les Bretons, qu'il gouvernoit, voyant avec douleur que leur indépendance étoit menacée, résolurent de la maintenir et se défendirent avec énergie contre les entreprises d'Edmond; mais ils avoient à combattre des ennemis beaucoup trop nombreux, et ils succombèrent. Le roi de Wessex fit prisonniers les deux fils de Dumnail, et le barbare commanda de leur arracher les yeux. Il donna les terres du Cumberland au roi d'Écosse, qui reconnut les tenir de sa grâce, et s'obligea à lui faire hommage pour ces domaines.

Les jours d'Edmond étoient comptés. Il avoit réuni ses guerriers et sa noblesse pour célébrer à Pucklekirk, dans le comté de Glocester, l'anniversaire de la canonisation de saint Augustin, et la joie animoit toute l'assemblée, lorsqu'un homme, qui n'avoit pas été invité, vint insolemment prendre place au banquet royal. On reconnut en lui un brigand célèbre nommé Leof, banni par Edmond peu d'années auparavant. Les officiers chargés des honneurs de la fête l'engagèrent vainement à sortir; Leof s'y refusa effrontément, et se mit en devoir de résister. Le bruit de cette altercation parvint jusqu'au roi, dont le caractère fougueux s'irrita encore de l'outrage qu'il croyoit recevoir. Il saisit le brigand par les cheveux, et il s'apprêtoit à le frapper, lorsque Leof lui plongea dans le cœur un poignard qu'il tenoit caché. Edmond tomba mort à l'instant; et Leof périt sous les coups des convives. Cet assassin avoit voulu venger les deux fils infortunés de Dumnail. Edmond laissoit deux enfants que lui avoit donnés la vertueuse princesse Elfgive, sa femme, la protectrice des pauvres, la providence des esclaves qu'elle rachetoit du prix de ses parures; mais leur jeune âge ne leur permettant pas de gouverner, l'assemblée des witans, composée de princes, de prélats et de thanes, proclama roi des *Anglo-Saxons*, des *Bretons*, des *Northumbres* et des *Payens*, le troisième fils d'Édouard, Édred, qui monta le lendemain sur le trône (946).

A peine Édred commençoit-il à recevoir le serment de fidélité de ses principaux vassaux, que les Northumbres jugèrent le moment favorable; et, commandés par Éric, le frère proscrit de Haco-le-Bon, ils arborèrent l'étendard de la révolte. Édred rassembla promptement une armée, et livra la contrée au meurtre et au pillage. Mais ses premières armes ne furent pas victorieuses. Des détachements northumbres, sortis de la ville d'York, attaquèrent les troupes du roi par derrière et détruisirent une de leurs principales divisions. Heureusement pour Édred, qu'Éric et un second Anlaff, échappé déjà à la justice d'Edmond, se querellèrent pour le partage du territoire. Ils eurent recours au sort des combats, afin de terminer la discussion. Anlaff mit Éric en fuite, le rejeta dans des marais et le fit assassiner avec sa famille (951); mais il se trouva lui-même fort affoibli. Édred le rejoignit avec son armée, en 952, le défit à son tour, ravagea sans pitié la Northumbrie, laissa des garnisons dans ses villes, et emmena captifs les principaux personnages du pays, qu'il divisa en tythings, hundreds et shires, pour l'assimiler au reste de l'Angleterre. L'archevêque d'York, Wulstan, fut enfermé pour un an dans une forteresse : il avoit faussé ses serments, et le roi devoit peut-être à sa trahison l'échec qu'il avoit d'abord éprouvé;

tout autre qu'un prélat eût été condamné à mort, mais l'Église avoit de grands priviléges.



Costume des évêques au dixième siècle.

Deux ministres gouvernèrent successivement l'Angleterre, sous le foible et superstitieux Édred, avec plus ou moins de succès. Le premier fut le chancelier Turketul, ecclésiastique guerrier de race royale, descendant d'Alfred. Il ne voulut accepter pour lui-même ni les dignités élevées de l'Église, ni les grandes charges civiles, se contentant de les donner; car Édred n'en conféroit aucune sans prendre son avis. Turketul avoit commandé les troupes à la bataille de Brunanburgh et s'étoit distingué par de beaux faits d'armes. Ce fut encore lui qui contint et fit saisir l'archevêque d'York, dont l'infidélité avoit coûté si cher à Édred. Cet ambitieux et orgueilleux ministre parut un jour touché de la grâce divine. Il étoit allé visiter les ruines de l'abbaye de Croyland, où vivoient avec résignation, mais dans le plus profond dénûment, trois pauvres moines échappés au massacre de leurs frères. Turketul, admirant leur piété, songea qu'il pourroit relever ce monastère et lui rendre l'éclat dont il avoit joui jadis. Sa détermination prise, il annonça au roi qu'il se retiroit au désert, fit publier qu'il alloit acquitter toutes ses anciennes dettes, invita toutes les personnes qu'il pouvoit avoir offensées à venir recevoir une triple réparation, donna une partie de ses manoirs à Édred, au nombre de cinquante-quatre, demanda et obtint l'investiture de l'abbaye de Croyland, avec toutes ses dépendances, qu'il reconnut tenir de la gratitude du souverain, racheta d'immenses domaines, que les princes danois s'étoient partagés, et reçut les plus grands priviléges avec les droits les plus étendus, qui furent confirmés dans l'assemblée des witans. Des bâtiments magnifiques s'élevèrent rapidement, et la communauté devint aussi nombreuse que le voulut l'abbé de Croyland, dont la puissance réelle dépassoit, en beaucoup de circonstances, celle du roi. C'est ainsi que les ministres religieux se séparoient du monde, à cette époque, et que l'on comprenoit la solitude.

A Turketul succéda Dunstan, abbé de Glastonbury, aujourd'hui connu, sinon honoré, sous le nom de saint Dunstan. L'archevêque de Canterbury, Athelm, dont il étoit proche parent, avoit surveillé son éducation, l'avoit engagé à embrasser l'état ecclésiastique. Le jeune prêtre fut introduit à la cour d'Edmond et vivement recommandé à Turketul, qui l'accueillit avec intérêt; mais soit que ses mœurs fussent en effet très-relâchées, soit que des rivaux jaloux l'eussent desservi près du roi, il ne parvint pas d'abord à plaire au monarque, qui lui fit parler de son inconduite par Turketul. Dunstan, ambitieux ou fanatique, résolut de se mettre en mesure de défier la calomnie par une conduite aussi régulière qu'elle avoit été licencieuse, par des actions qui attirassent sur lui les regards d'un peuple superstitieux. Il se fit construire une cellule dans laquelle il ne pouvoit ni se lever ni s'étendre. La

prière et quelque travail manuel furent ses uniques occupations. Une maladie dangereuse le saisit, son cerveau s'altéra, et il eut des conversations avec le diable. Ses crédules biographes racontent même qu'un jour, las des arguments que lui avoit débités le prince des ténèbres, il le saisit par le nez avec une pincette rougie au feu, lorsqu'il passoit la tête à sa lucarne pour recommencer la discussion de la veille, et l'exposa ainsi à la risée des habitants du voisinage, édifiés d'un tel exploit. De ce moment, il fut avéré que Dunstan possédoit le don des miracles.



Saint Dunstan aux genoux de Jésus-Christ (1).

Dès que l'anachorète vit sa réputation bien établie, il reparut à la cour. Turketul, dont les conseils ne lui avoient pas été inutiles, l'accueillit de nouveau, le remit en faveur près d'Edmond, et en obtint pour son protégé l'abbaye de Glastonbury. Dunstan gouvernoit ce riche et magnifique monastère lorsque Edred fut appelé au trône, et quand Turketul abandonna la gestion des affaires de l'État, ce fut à l'abbé de Glastonbury que le roi confia la direction de ses trésors, de son administration et de sa conscience. Le pouvoir de Dunstan, fondé à la fois dans le ciel et sur la terre, devint immense à la cour et sur l'esprit du peuple. Les grands le redoutèrent à l'égal du monarque, et les petits le révérèrent comme un saint.

Dunstan, dont l'ambition étoit satisfaite, ne renonça pas à l'austérité de mœurs qui l'avoit conduit à la plus haute faveur. Il avoit remarqué combien les règles monastiques s'étoient relâchées dans les couvents du royaume, et il forma le projet de rappeler les religieux à leur stricte observance : il y parvint sans difficulté; mais il voulut alors porter son esprit de réforme dans la conduite du clergé séculier, et le mariage des ecclésiastiques devint l'objet de son ardente critique et de ses admonitions. Le célibat étoit alors regardé comme une perfection chrétienne pour tous les hommes pieux; à plus forte raison devoit-il être recommandé aux prêtres qui s'approchoient de l'autel, et qui commettoient un sacrilége s'ils se présentoient en état d'impureté devant l'hostie sainte, où s'opéroit le mystère de la transsubstantiation. Le clergé, puissant, riche et nombreux, défendit ses priviléges et ses coutumes. Les moines, dont certainement les pratiques de dévotion étoient plus complètes et la vie mieux réglée, lancèrent contre les prêtres le reproche de libertinage et de corruption; ceux-ci usèrent de représailles et cherchèrent à couvrir d'opprobre les habitants des monastères. Il en résulta que Dunstan ne parvint qu'à susciter des troubles violents dans l'Église et à jeter les esprits dans un état affligeant d'aigreur et d'agitation. Edred mourut après neuf ans de règne (955), et l'abbé de Glastonbury se retira dans son couvent.

(1) Ce dessin est le frontispice d'un manuscrit saxon conservé à Oxford, et il a été dessiné par saint Dunstan lui-même, ainsi que l'indique l'inscription tracée par une main plus moderne :

Pictura et scriptura hujus paginæ subtus visa est de propriâ manu sancti Dunstani.



Le Witena gemote, assemblée des sages et des grands du royaume, présidée par le roi
(Tiré d'un manuscrit saxon, de la bibliothèque cottonienne, et attribué à Ælfricus, abbé de Malmsbury.)

Edmond avoit laissé deux fils, Edwy et Edgar. A la mort de leur père, ils étoient trop jeunes pour gouverner, et les witans avoient élu Edred; mais, lorsque ce dernier rejoignit ses frères dans la tombe, Edwy avoit atteint l'âge de dix-sept ans, et l'assemblée des witans le proclama roi des Anglois.

Ce jeune prince, dont la figure étoit charmante, et qui donnoit, disent quelques historiens, de grandes espérances, mal conseillé sans doute par des flatteurs, n'avoit jamais voulu considérer son oncle Edred que comme un usurpateur. Il oublioit que tous les rois anglo-saxons devoient leur couronne à l'élection, et que la filiation directe n'étoit pas une condition nécessaire du choix remis à la décision d'une assemblée de thanes et d'évêques. Aussitôt que le sceptre eut été placé dans ses mains, il disgracia les favoris de son prédécesseur, refusa d'accorder sa confiance au ministre Dunstan, chassa de la cour tous les hommes dont il croyoit avoir à se plaindre, confisqua des propriétés, les distribua à ses amis et révoqua plusieurs concessions faites à des monastères.

Il est peu de princes dont la conduite ait reçu plus de reproches que celle du bel Edwy : c'est le nom que lui donnoient ses sujets. Les annalistes qui se respectent le plus, déversent le blâme sur la plupart de ses actions, et cependant les faits qu'on lui reproche sont loin d'être prouvés, tandis qu'il est certain qu'il fut l'objet d'une constante persécution de la part des moines, et qu'il dut sa mort prématurée aux chagrins qu'ils lui causèrent.

Les moines, indignés de la révocation de quelques concessions, se préparèrent à saisir la première occasion qui s'offriroit de témoigner au roi le mécontentement qu'ils en éprouvoient, ainsi que de la protection qu'il sembloit accorder au clergé séculier. Le jeune et bel Edwy avoit pour compagne une princesse de la plus haute extraction, peut-être de sang royal, nommée Elgive ou Ethelgive. L'avoit-il épousée? c'est ce qu'il est

impossible aujourd'hui d'affirmer, comme il le seroit de le nier. Il est probable cependant que, s'il lui avoit donné sa main, il l'avoit fait contre l'avis des ministres, malgré les remontrances des prélats et sans considération pour le degré de parenté qui les unissoit. On remarquera d'ailleurs que, selon que les historiens qui ont rapporté les événements du règne d'Edwy sont protestants ou catholiques, Ethelgive est une reine charmante ou une indigne prostituée. Les witans avoient fixé le jour du couronnement du roi; la cérémonie venoit de s'accomplir, et le bel Edwy avoit réuni à un magnifique banquet les prélats et la noblesse, qui ne manquèrent pas de se livrer aux excès qu'autorisoit l'usage de ces vieux temps. Le roi, dans les premières ardeurs d'une passion que pouvoit excuser sa jeunesse, ne supportoit qu'avec impatience la longue séparation dont le menaçoit la joie tumultueuse des convives; il quitta le trône qu'on lui avoit dressé au haut de la table du festin, et laissant ses thanes et ses évêques occupés à remplir tour à tour leurs coupes de cervoise ou de vin, il se rendit auprès d'Ethelgive, où l'attendoient de plus doux plaisirs. L'abbé de Glastonbury et l'évêque de Lichfield ne manquèrent pas de remarquer cette absence et d'en avertir les thanes qui composoient l'assemblée. Ceux-ci, que le vin échauffoit, regardèrent comme une insulte le départ du roi, et chargèrent les deux prélats de leur ramener le coupable Edwy. Ils se rendirent en effet dans ses appartements, arrachèrent l'amant heureux des bras de la belle Ethelgive, le forcèrent à reprendre sa couronne, qu'il avoit déposée, et, l'accablant d'amers reproches, le reconduisirent comme un enfant qu'il étoit encore, dans la salle du banquet.

Ethelgive ne put oublier les expressions insultantes dont la sainte colère de Dunstan l'avoit flétrie, et ses pleurs ajoutèrent à l'inimitié du roi contre les moines. Il n'avoit pas oublié que l'abbé de Glastonbury, qui jouissoit du plus grand crédit à la cour d'Edred, avoit été trésorier de ce monarque, et qu'il étoit encore l'exécuteur des volontés écrites dans son testament. Déterminé à se venger de l'outrage public qu'il croyoit avoir reçu, Edwy se rappela encore que, du vivant de son oncle, Dunstan l'avoit irrité en lui refusant un secours d'argent, et il se résolut à lui demander compte de son administration financière. Dunstan déclara que tout l'argent qu'il avoit reçu avoit été employé d'après les ordres d'Edred, et que les plus grosses sommes étoient devenues le partage des pauvres et des serviteurs de Dieu. A cette réponse, Edwy n'hésita plus à se défaire d'un homme qu'il regardoit comme un censeur importun; il donna l'ordre de l'arrêter et fit saisir ses propriétés. Dunstan prit le parti de s'expatrier. Il se rendit en Flandre, où l'avoit précédé sa haute réputation de sainteté, et le comte Arnolfe lui donna le monastère de Saint-Pierre, dans sa ville de Gand.

Mais les partisans de l'abbé de Glastonbury étoient nombreux. Les esprits s'aigrirent; le peuple s'indigna de la proscription du saint personnage, et ses clameurs, excitées par les prédications des moines, arrivèrent aux oreilles du roi, qui trembla pour la vie de sa chère Ethelgive. Il voulut la soustraire à leurs fureurs et la cacha dans une de ses habitations à la campagne; mais le fanatique Odon, archevêque de Canterbury, rassembla des hommes armés, pénétra dans l'asile d'Ethelgive, l'en arracha violemment, la fit marquer au visage d'un fer chaud, et, la jetant sur un navire qui se rendoit en Irlande, espéra la faire oublier d'Edwy, en la retenant en exil; puis il revint près du jeune roi, qu'il entretint de la nécessité d'une guerre contre les Merciens. Edwy se mit en effet à la tête de quelques troupes et marcha contre les révoltés. Il n'avoit cependant pas abandonné la malheureuse Ethelgive, et il attendoit un vaisseau qui devoit la ramener d'Irlande, lorsque les Merciens, dont les forces étoient supérieures aux siennes, l'obligèrent à une prompte retraite. La princesse, dont la beauté n'avoit subi que de légères atteintes, accouroit en toute hâte, à peine débarquée, dans l'espoir de rejoindre son époux;

mais l'archevêque Odon n'avoit pas épuisé toute sa rage; il aposta des sicaires armés, qui s'emparèrent d'Ethelgive, et, par un horrible raffinement de barbarie, lui coupèrent les jarrets à grands coups d'épée. L'infortunée Ethelgive expira peu de jours après dans les souffrances les plus atroces.

L'animosité des moines n'étoit pas satisfaite. Ils excitèrent contre Edwy, que la douleur égaroit, la révolte des peuples de la Mercie, de la Northumbrie et de l'Est-Anglie, en publiant que les malheurs du roi n'étoient qu'un châtiment mérité, imposé par le Ciel, pour avoir méconnu les ordres de l'Église et dévoué saint Dunstan à l'exil. Des thanes se réunirent et placèrent Edgard, son jeune frère, sur le trône des royaumes septentrionaux, abandonnant à Edwy les provinces méridionales, dont la Tamise formoit la limite. Mais le misérable prince étoit une victime que le souvenir d'Ethelgive entraînoit vers la tombe. Il déploya de rares vertus dans les derniers temps de son règne, conquit l'affection de ses sujets et mourut de désespoir, un an après le martyre d'Ethelgive. Quelques auteurs ont écrit qu'il fut assassiné.

L'histoire d'Ethelgive et d'Edwy a été le sujet d'une longue controverse entre les écrivains anglois, et la question n'en est pas mieux éclaircie. Les partisans de Dunstan et d'Odon établissent qu'Ethelgive avoit entraîné Edwy dans une infâme débauche, en lui livrant sa propre fille; or, Ethelgive étoit au printemps de ses jours, et Edwy entroit à peine dans sa dix-septième année. Comment sa belle maîtresse, si jeune encore, avoit-elle une fille nubile? Est-ce d'ailleurs à seize ans, quand tout est amour et dévouement, que l'on commet de pareilles turpitudes? Afin de répondre à la première de ces objections, dont la nullité détruit nécessairement la seconde, on déclare que les jeunes Angloises étoient légalement nubiles à leur douzième année, ce qui laisseroit supposer qu'Ethelgive pouvoit avoir vingt-cinq ans. Mais la nature ne change pas ses lois pour obéir aux ordonnances des hommes. Le fait de l'amour d'Edwy pour Ethelgive est prouvé; il l'est encore que les moines Dunstan et Odon, représentants du clergé, blâmèrent cet amour parce qu'Ethelgive étoit parente du roi, et qu'il n'avoit pas obtenu les dispenses religieuses, ce qui explique l'épithète de concubine donnée à la princesse; parce qu'ils craignirent que la faveur d'une belle reine ne l'emportât sur celle qu'ils convoitoient; parce qu'ils voulurent seuls diriger les actions d'un roi adolescent. Il est certain qu'ils appelèrent à leur aide les foudres ecclésiastiques, qu'ils excommunièrent le bel Edwy et chassèrent deux fois Ethelgive; qu'enfin, ils la firent mutiler avec une épouvantable barbarie. Voilà les faits; ils eurent une cause : les moines, seuls chroniqueurs du temps, et qui d'ailleurs n'avoient aucun ménagement à garder avec un excommunié, la placent dans l'amour effréné d'Edwy, dans son despotisme, dans sa résistance aux ordres de l'Église. Des auteurs modernes très-célèbres ont révoqué en doute les assertions monacales, et n'ont vu que des vengeances odieuses dans la conduite de deux hommes réputés saints. Nous laisserons nos lecteurs décider entre ces graves autorités..

Edgar avoit à peine quatorze ans lorsqu'il monta sur un trône encore humide des larmes du bel Edwy, son frère. Ce jeune prince devoit à la fois à un ealdorman d'Est-Anglie, surnommé le demi-roi à cause de sa puissance, son éducation et son élévation au trône de Mercie. Cet ealdorman, qui se fit moine à l'abbaye de Glastonbury, partageoit la haine du clergé contre Edwy; et comme il avoit une famille nombreuse, dont il espéroit entourer le nouveau monarque, il n'hésita pas à se mêler aux intrigues monacales et à user de son pouvoir pour favoriser la révolte des Merciens. Il ne se trompa pas dans ses calculs, et ses quatre fils devinrent les conseillers du roi de Wessex. Le premier acte d'Edgar, après avoir reçu la couronne de Mercie, avoit été d'appeler près de lui l'abbé de Glastonbury et de le nommer évêque de Worcester. Dès qu'il eut remplacé son malheureux frère (959), il donna l'évê-

ondres à Dunstan, lui restitua ses le Glastonbury et d'Abingdon, le e faveurs, et, par ses conseils, offrit des réparations à toutes ines que les ressentiments d'Edwy teintes. L'archevêché de Canter- à cette époque régi par Byrthelm, ue de Sherburn, et que la volonté voit porté au siége métropolitain. e hâta de prononcer que Byrthelm orêtre foible et incapable, et se e prouver cette incapacité à l'as- es witans; en conséquence, Byr- trop heureux de retourner à son èché, et de résigner la métropole à qui se fit reconnoître par le pape et en reçut le *pallium*. Comme le ime possédoit lui-même deux évê- arvint à obtenir la faculté de les ux de ses créatures et à conserver : influence sur la direction de ces

ie d'Edgar ne fut troublé par au- lte ou invasion des Danois. Les de la Northumbrie et de l'Est- oient presque tous d'origine da- is c'étoient eux qui avoient placé le trône de Mercie, et, par poli- econnoissance, le roi leur donnoit ies réitérées de son zèle pour leur . Afin de se les attacher davantage, que les Danois fissent dans leurs lois un choix de celles qui s'adap- nieux à leurs intérêts présents et à udes, et qu'on les annexât aux lois inces angloises, et il confirma cette dans une assemblée de witans 'ork. Toutefois, il n'entendit pas orter uniquement à leur fidélité; it des corps de troupes anglo- qu'il mit en garnison dans les du nord, et fit construire et équi- mbre immense de vaisseaux, par- rois escadres, et stationnés sur les elle manière que lorsque le monar- les visiter et présider à leurs ma- il faisoit le tour de ses états en ant successivement sur les divisions qui composoient sa marine. Nos lecteurs se feront une idée de l'exagération des écrivains contemporains, en apprenant qu'ils portent le nombre des vaisseaux de cette flotte à trois mille six cents. Les historiens modernes, effrayés de cette multitude de navires, ont pris le parti de retrancher un zéro dans le chiffre et de réduire à trois cent soixante voiles l'escadre du pacifique Edgar. Nous espérons qu'on nous saura gré de n'admettre ni l'enflure des moines chroniqueurs, ni l'appréciation trop irréfléchie des écrivains de nos siècles, qui n'ont pas fait attention que le système de numération arabe, s'il étoit connu, n'étoit pas encore en usage au dixième siècle, et que l'erreur de chiffre qu'ils supposent n'a pu exister. Il nous suffit de dire que la marine d'Edgar étoit assez formidable pour imposer à tous les rois de la mer.

La puissance d'Edgar se consolida si bien que les rois ou princes qui gouvernoient l'Irlande, le pays de Galles, les Orkneys, l'île de Man et même l'Écosse, reconnurent sa suzeraineté. Ce dernier monarque, connu sous le nom de Kenneth III, rassuré par les protestations de l'évêque de Durham et par les paroles des deux ealdormen ou comtes de la Northumbrie, vint visiter Edgar, qui le combla de présents et lui rendit le Lothian, dont son trésor ne tiroit aucun parti. Les biographes anglois affirment que Kenneth montra une telle soumission aux volontés d'Edgar, qu'elle dégénéra en bassesse, et qu'un jour que le roi de Wessex se rendoit par eau de Chester à l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste, Kenneth se laissa comprendre au nombre de huit princes tributaires qui servirent de rameurs à la barque d'Edgar. Les Écossois déclarent cette anecdote apocryphe, et vont jusqu'à nier que Kenneth ait fait hommage pour le royaume d'Écosse; ils disent même que Kenneth ayant plaisanté de la taille exiguë d'Edgar, celui-ci lui en avoit demandé réparation, et qu'on étoit difficilement parvenu à réconcilier les deux princes. Quoi qu'il en soit, l'orgueil d'Edgar ne connoissoit pas de bornes, et il prit le titre de roi des Anglois et de tous les

peuples voisins, monarque d'Albion et roi des rois des îles.

L'extension de la puissance dominatrice d'Edgar n'étoit pas son ouvrage, mais celui des moines et des évêques dont il suivoit les conseils. La réputation de sainteté de Dunstan et l'austérité de ses mœurs lui avoient acquis une haute influence sur l'esprit des peuples, et il en usa pour suivre ses projets favoris : la réformation du clergé séculier et le repeuplement des monastères. Les incursions successives des Danois, leur haine sanguinaire contre les prêtres, l'incendie des couvents, le ravage des terres qui appartenoient à l'Église, avoient chassé les religieux de leurs saints asiles et les avoient rejetés dans le monde. Les liens de la discipline, une fois brisés, laissèrent ouverture à tous les désordres. Les prêtres, qui jadis vivoient en communauté, entièrement livrés au service des autels, se partagèrent les revenus des biens qui avoient échappé aux déprédations de l'ennemi, ils négligèrent les fonctions de leur ministère, s'abandonnant au chant, à la danse, à la chasse, à tous les plaisirs des laïques; et beaucoup d'entre eux, recourant à l'hymen, prirent des femmes, que Dunstan et ses collègues ne nommèrent jamais que des concubines. La nécessité avoit forcé de tolérer cette existence dissolue; mais la consolidation de la paix vint mettre un terme à toutes les irrégularités. Edgar, conseillé par Dunstan et par les évêques de Winchester et de Worcester, coopérateurs du saint moine et ses disciples favoris, créa une commission composée de prélats et de chefs d'ordres qui reçut l'approbation du souverain pontife, et qui commanda le célibat, sous peine de dépossession de bénéfice, à toute personne honorée des ordres sacrés. Les évêques voulurent ensuite rassembler les prêtres en communautés religieuses; mais ils éprouvèrent une résistance inattendue. Ils recoururent à l'autorité royale, qui leur prêta sa force, dont ils usèrent pour les conduire, jeunes et vieux, anciens et nouveaux, dans les couvents qu'on leur avoit préparés, tandis que des moines tirés des abbayes de Glastonbury et d'Abingdon allèrent remplir leurs fonctions dans les églises et les presbytères. Les progrès du monachisme n'eurent plus de limites. Toutes les terres qui jadis avoient été affectées à l'entretien de quelque église ou maison religieuse, et qui avoient fait retour à la couronne, furent rendues aux nouveaux établissements par les ordres d'Edgar. Les particuliers firent la concession gratuite de celles qu'ils avoient achetées. Les grands propriétaires abandonnèrent de vastes domaines, afin de mériter le ciel. De superbes monastères se construisirent de toutes parts, d'immenses richesses y furent attachées, et des foules de novices se présentèrent pour embrasser un état que le roi protégeoit. On vit sortir de leurs ruines les vastes abbayes d'Ethelingey, de Winchelcomb, de Malmsbury, de Peterborough, d'Ély, de Thorney, et plus de cinquante autres s'élevèrent leurs rivales et se peuplèrent rapidement. La règle observée dans ces monastères étoit celle de saint Benoît, modifiée par quelques coutumes nationales. Il paroît qu'Edgar octroya à un petit nombre d'entre eux l'exemption de la juridiction épiscopale, et que s'il ne permit pas à tous d'élire leurs supérieurs, il souffrit du moins, même dans les abbayes de fondation royale, que les moines en usurpassent la faculté.

On ne sera pas surpris que tant de faveurs accordées par Edgar aux ordres monastiques lui aient attiré de pompeux éloges de la part de ces hommes qui, selon leurs propres écrivains, ne connoissoient alors d'autres vertus chrétiennes et morales qu'une obéissance aveugle et une renonciation absolue aux attachements du monde. Il est représenté par les biographes religieux de son temps comme un prince fait pour servir de modèle aux autres rois, grand justicier, ennemi des abus, politique adroit, législateur équitable, rigoureux observateur des préceptes moraux, monarque généreux, vénérable père de famille, occupé de maintenir les bonnes coutumes parmi ses vassaux, de pacifier les querelles des nobles et de faire punir les malfaiteurs, homme exemplaire, pieux et

; enfin d'être compté au nombre des
s.

cependant, pour juger plus sainement
conduite de ce monarque, nous l'exami-
sans prévention, nous trouvons d'abord,
ci n'est nié par personne, qu'Edgar, sans
ect pour les droits du cloître, enleva du
ent de Wilton une jeune religieuse nom-
Wolfride, et, malgré la sainteté de l'ha-
ui la couvroit, satisfit par la violence ses
s effrénés. Il en eut une fille, du nom
litha, qu'il gratifia, encore enfant, de la
ge d'abbesse au monastère même témoin
éshonneur de sa mère. Certes, le crime
el Edwy étoit loin d'égaler celui d'Ed-
mais Edwy s'étoit montré l'ennemi des
es, et son frère en étoit le protecteur.
stan se contenta donc d'une simple ré-
ande et de lui prescrire une pénitence
n'avoit d'importance que pour un prince
eilleux : il lui défendit de se parer de sa
onne durant l'espace de sept années.

a honte de l'attentat commis sur la reli-
se Wolfride et le mécontentement de
stan ne corrigèrent pas Edgar de son
ntinence. Dans un de ses voyages, il reçut
pitalité chez un noble thane, dont la
passoit pour un prodige de vertus et de
ité. Le roi ne la vit qu'un instant, désira
osséder et donna l'ordre à sa mère de la
conduire la nuit dans son appartement :
it apparemment une des prérogatives de
uronne. La mère de la jeune personne,
gissant du déshonneur que le monarque
paroit à sa fille, et redoutant les suites
refus, introduisit au lit du roi, favorisée
les ténèbres, une belle esclave, qu'elle
gea surtout à garder le silence, et qui
it se retirer aux premiers rayons du
il. Mais Edgar, dont la passion n'avoit
cédé complétement à de courtes jouis-
es, ne voulut pas consentir à son départ,
éclat du jour lui découvrit des charmes
lui étoient inconnus. La beauté d'Elflède
s preuves d'amour qu'elle lui avoit don-
dans cette nuit de déception, enchantè-
Edgar ; il pardonna la supercherie dont
hôtesse s'étoit rendue coupable envers
lui, il produisit Elflède à la cour et la fit
asseoir sur son trône. Les écrivains qui veu-
lent à toute force et contre toute vraisem-
blance dissimuler les torts d'Edgar, affirment
qu'elle l'épousa, lui donna un fils et mourut au
bout de deux ans ; les autres ne la regardent
que comme une maîtresse déclarée, dont il
se défit en offrant sa main à Elfride, fille
d'Ordgar, comte de Devonshire.

Le bruit de la grande beauté d'Elfride,
que l'on élevoit loin de la cour, vint frapper
Edgar et lui inspirer le désir de s'assurer la
possession de cette princesse, s'il étoit vrai
que ses charmes fussent dignes du trône
qu'il vouloit lui offrir. Dans l'intention de
connoître la vérité, le roi chargea l'un de ses
favoris et conseillers, Ethelwold, fils de cet
Athelstan qui lui avoit valu la couronne de
Mercie, de se rendre près du comte de De-
vonshire et de revenir lui faire un rapport
sincère sur la beauté de sa fille. Ethelwold
devint éperdument amoureux d'Elfride, et,
à son retour, ne manqua pas de dire au roi
qu'on avoit exagéré les grâces de cette belle
personne, et que, loin qu'elle méritât le trône,
on la remarqueroit à peine dans la maison d'un
sujet. Quelque temps après, il soumit à l'ami-
tié d'Edgar le projet qu'il avoit formé de
solliciter la main d'Elfride, alliance avanta-
geuse pour lui, nonobstant son peu de beauté,
à raison du rang et des richesses du comte
de Devonshire. Edgar daigna lui-même le
recommander au comte, et l'hymen s'ac-
complit.

Mais Ethelwold, qui commençoit à calcu-
ler les suites de son mariage, et que la vio-
lence de sa passion ne rendoit pas aveugle
sur les menées possibles de ses ennemis,
n'avoit garde de conduire sa femme à la
cour, et la tenoit éloignée des lieux où les
regards du roi pouvoient la rencontrer. Il
vouloit passer pour un intraitable jaloux, et
il éluda les ordres qu'Edgar lui donna plu-
sieurs fois à ce sujet ; car les courtisans du
monarque n'avoient pas manqué de lui parler
encore de la beauté d'Elfride. Enfin, le roi
lui déclara qu'il lui faisoit l'honneur d'aller
le visiter dans son château. Le désespéré

Ethelwold sollicita la permission de devancer Edgar, sous prétexte de faire des préparatifs de réception, mais en effet pour dévoiler à Elfride le mystère qui lui perçoit l'ame, et l'engager par ses larmes et ses prières à lui sauver la vie, en déguisant au roi sa fatale beauté sous des vêtements communs et disgracieux. Elfride promit tout ce qu'il voulut; mais le cœur de l'orgueilleuse étoit blessé; elle ne vit plus dans Ethelwold un mari qui l'adoroit, mais un ennemi qui l'avoit privée d'une couronne, et elle parut devant le monarque, animée du désir de plaire et revêtue de ses plus brillants atours, disposés avec tout l'art de la coquetterie. Edgar se retira plein d'amour pour elle et de colère contre le perfide Ethelwold. Il parvint à cacher quelque temps les deux passions qui l'agitoient; mais un jour, chassant avec Ethelwold dans la forêt de Wherwell, il prit du champ, et lui lançant avec vigueur, par derrière, un javelot acéré, il le cloua sur la terre. Cet assassinat passa pour un simple accident, et le roi ne tarda pas à épouser Elfride.

Des historiens modernes révoquent en doute cette anecdote peu favorable à Edgar, parce que, disent-ils, son authenticité n'a pour base que des ballades, contemporaines il est vrai, mais composées par ses ennemis. Nous sommes forcés de dire que le caractère de vérité de la plupart des événements historiques de cette époque, qui offrent quelque intérêt, ne règne que sur l'autorité des ballades, et qu'aucun motif ne nous engage à repousser celle-ci plutôt que les autres. Mais les faits que nous venons de raconter donnent un démenti aux panégyristes outrés d'Edgar, et nous laissent penser que la conduite de ce roi fut aussi mêlée de dissolution et d'hypocrisie que celle des plus blâmables de ses prédécesseurs.

C'est au règne d'Edgar qu'il faut rapporter la destruction des loups en Angleterre. Il fit une guerre d'extermination à ces voraces animaux et parvint en peu de temps, imité par les grands du royaume, à les rejeter dans les montagnes et les forêts du pays de Galles: enfin, lorsque les princes welsh, ou gallois, vinrent reconnoître sa suzeraineté, il imagina de les attacher plus fortement à sa personne en les délivrant du tribut qu'Athelstan leur avoit jadis imposé, mais en les chargeant du soin de chasser aux loups et de lui en livrer annuellement trois cents têtes. En moins de quatre années, dit-on, la race en fut entièrement détruite. C'est une bien courte période pour une pareille expédition; mais l'esprit des historiens est généralement porté à l'exagération.

Edgar mourut en 975, âgé de trente-trois ans. Il en avoit régné seize, et il ne s'en étoit écoulé que deux depuis la cérémonie de son sacre. On s'étonnera qu'un prince si plein d'orgueil ait mis tant de retard à se faire couronner; mais il ne faut pas oublier l'humble pénitence à laquelle il étoit soumis.



Le roi Edgar et un noble saxon (1) (975).

(1) Le roi Edgard est tiré d'un manuscrit saxon de la bibliothèque cottonienne, Musée britannique, marqué : *Vespasianus*. A. VIII.

Le sceptre du roi et le noble saxon, d'un autre manuscrit marqué : *Tiberius*. C. VI.

ıent d'Edgar appeloit au trône
ɜ fils qu'Elflède lui avoit donné.
ɜntroit à peine dans sa treizième
se vit disputer la succession pa-
l'aîné des fils de l'impérieuse
helred, qui n'avoit pas plus de
fride ne manqua pas de faire va-
mité d'Édouard, ou du moins sa
rivée avant l'époque du mariage
ɜrtains écrivains disent avant celle
ement; mais l'objection se fût
appliquée aux propres enfants
n ajoutoit que le caractère d'É-
ionçoit une cruauté réfléchie et
ıeuses dispositions. L'adroite El-
e grossir son parti, voulut donner
entions une couleur religieuse;
sa ouvertement les opinions du
lier, qui jugeoit le moment favo-
se délivrer des liens où l'en-
unstan et ses évêques, et se pro-
r Éthelred, en déversant le blâme
ɜ monacale qui soutenoit le reje-
bauche et des passions illicites.
n ou comte de Mercie se rangea
éfenseurs d'Ethelred et chassa les
oyaume qu'il gouvernoit; la Nor-
e déclara aussi contre Édouard,
ıldorman Oslac à prendre la fuite.
t de toutes parts, et la guerre ci-
ıminente, lorsque Dunstan, avec
la force de volonté qui le carac-
uronna le jeune Édouard à King-
avoir rapidement convoqué une
de witans, qui, sous sa puissante
avoit reconnu les droits du fils
ar. Le clergé séculier perdit de
cause, et les moines, amplement
és, rentrèrent dans les couvents
nt forcément abandonnés.

pas que ce système monacal reçût
ɔn unanime des grands de l'état:
de voir douter de leur piété les
de s'expliquer ouvertement; mais
tion secrète n'en étoit pas moins
, et l'on s'en apercevoit surtout
nodes nombreux où se discutoient
s ecclésiastiques, spirituelles et temporelles, et où se trouvoient appelés les principaux membres de la noblesse, par le droit de leur naissance et les conditions des donations faites par eux aux monastères. Dans une de ces assemblées, Dunstan éprouva le besoin de faire entendre la voix du Ciel, et il annonça qu'une révélation de Dieu même lui avoit appris qu'il se prononceroit en faveur des religieux. Dans un autre synode, tenu à Winchester, un crucifix prit la parole et déclara impie quiconque s'opposeroit aux nouveaux réglements monastiques. Enfin, dans le synode de Colne, un miracle plus éclatant encore vint attester la sainteté de Dunstan et la réprobation de ses adversaires. Le roi, qui honoroit ordinairement ces réunions de sa présence, étoit resté au palais, d'après l'avis de l'archevêque; ce prélat, qui présidoit, étoit placé sur un siége élevé, et il dirigeoit une discussion animée, lorsque le plancher de la salle s'entr'ouvrit et précipita dans des caves profondes les membres de l'assemblée. Presque tous furent blessés et un grand nombre furent tués. L'archevêque seul resta en sûreté sur son siége, et se trouva, par ce coup hardi, délivré des plus influents de ses ennemis.

En examinant ces faits avec impartialité, on reconnoît que Dunstan, homme certainement très-supérieur à ses contemporains, se servoit avec succès de l'ignorance superstitieuse des populations pour arriver aux fins qu'il se proposoit. Il a donc pu feindre un enthousiasme extraordinaire et se dire inspiré par l'esprit divin, pour entraîner un auditoire mal disposé: ce sont les simples ressources de l'éloquence appropriées au génie du siècle. Que des moines aient donné la parole à un crucifix et que Dunstan n'ait pas blâmé cette supercherie, c'est un tort sans doute; mais il faut se reporter aux mœurs du temps et considérer que ses adversaires avoient les mêmes fourberies à leur disposition. Quant à l'épouvantable accusation d'avoir fait périr une partie de la noblesse et du clergé, en ordonnant de priver un plancher des appuis qui le consolidoient, afin qu'il s'écroulât sous le poids d'une nom-

breuse assemblée, c'est une supposition dont l'invraisemblance n'a pas besoin d'être démontrée. Dunstan étoit un politique adroit, qui exploitoit la rigidité des mœurs au profit de son ambition; mais aucun assassinat n'a flétri sa mémoire; car la mort d'Éthelgive fut le crime de l'archevêque Odon. N'est-ce pas déjà trop d'avoir accrédité le bruit qui se répandit, que la Providence, par ce miracle, donnoit une preuve signalée de son intervention dans la question monacale?

Le règne d'Édouard n'eut pas quatre ans de durée. Le jeune prince, avec toute la candeur, toute la généreuse confiance de son âge, n'avoit point cessé d'avoir pour sa belle-mère Elfride les égards d'un fils respectueux, et il donnoit constamment à son frère et compétiteur Éthelred des marques d'une tendre amitié. Un jour qu'il chassoit dans le comté de Dorset, il s'arrêta au château de Corfe, habité par Elfride, et resta quelques heures dans ce royal manoir. Il venoit de remonter à cheval, et, suivant l'usage du temps, il recevoit des mains de la reine une coupe d'hydromel, la coupe de l'étrier, lorsqu'un assassin lui enfonça profondément son poignard dans les entrailles. Le mouvement nerveux que la douleur occasiona au jeune roi fit sentir les éperons au cheval, qui s'emporta sans qu'on pût ou qu'on voulût l'arrêter. Bientôt les intestins s'échappèrent par la plaie agrandie, Édouard s'évanouit, son corps abandonna la selle, son pied s'embarrassa dans l'étrier, et il fut traîné dans ce triste état long-temps encore après avoir rendu le dernier soupir (978). Ses domestiques retrouvèrent, à la trace de son sang, ses restes mutilés, et les rendirent à la terre près de Warcham, sans aucune cérémonie. Ce ne fut que long-temps après que Dunstan les fit transporter et magnifiquement inhumer à Shaftsbury. Le peuple, qui l'aimoit à cause de sa jeunesse et de son innocence, et que sa mort tragique avoit frappé de terreur, se persuada que Dieu opéroit des miracles sur sa tombe, et lui donna le nom d'Édouard-le-Martyr.

L'archevêque Dunstan appela l'attention des thanes sur Éthelred, fils d'Elfride, que le crime de sa mère rendoit l'unique prétendant au trône. Cet enfant, âgé de dix ans, fut élu roi et couronné à Kingston, par Dunstan, qui lui fit prêter serment de maintenir la paix de l'Église de Dieu. Il étoit bon, sensible et timide; il pleura sincèrement son frère; mais Elfride vit un reproche dans le sentiment qui causoit ses larmes, et punit le pauvre enfant avec une telle sévérité, que sa vie parut quelque temps en danger. Cette reine infâme recueilloit alors le bénéfice du meurtre, et son ambition devoit être satisfaite; cependant elle ne fut pas heureuse; son influence ne tarda pas à décroître; sa beauté, dont elle étoit si fière, s'évanouit avec l'âge; le passé vint se représenter à sa mémoire avec toute son horreur; les remords l'assaillirent, et, pour expier son crime, elle s'adonna aux œuvres de pénitence et fonda les monastères de Wherwell et d'Ambresbury. On croyoit alors apaiser le Ciel et recouvrer des droits à son indulgence, quand on bâtissoit des couvents et qu'on se résolvoit à vivre sous leur toit, quels que fussent d'ailleurs le luxe dont on s'entouroit dans ces maisons consacrées, et les vices que l'on y introduisoit.

Éthelred ne déploya sur le trône aucune des vertus qu'on exigeoit dans les rois à cette époque. Il ne sut pas conquérir l'affection de ses sujets, il montra constamment un grand éloignement pour les affaires, et s'adonna aux plus dégoûtantes orgies. Les Danois, que l'énergie de ses prédécesseurs avoit tenus en respect, reconnurent les chances de succès qui s'ouvroient devant eux, et, dès 980, ils étoient descendus près de Southampton, avoient ravagé le comté et s'étoient retirés chargés de dépouilles. Durant dix années ils recommencèrent leurs incursions et dévastèrent successivement le Somersetshire, le Cornwall, le Devonshire, l'île de Portland et celle de Thanet. Ils se flattèrent alors de l'espoir d'obtenir de plus grands avantages, et, en 991, ayant réuni des forces considérables, ils débarquèrent dans l'Essex, s'emparèrent d'Ipswich, combattirent l'eal-

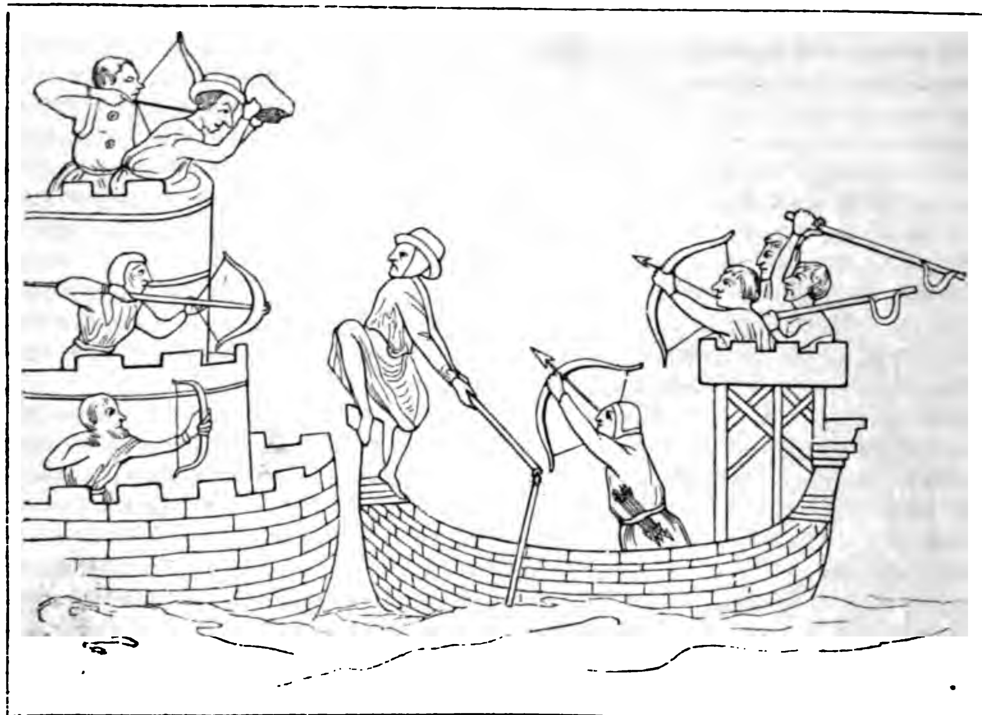
dorman Brithnod, qui résista courageusement avec un petit nombre d'hommes, et le tuèrent. Dunstan n'existoit plus, et ses con-



Statue de Brithnod. (Tirée du chœur de la cathédrale d'Ely, bâtie sous Édouard III.)

seils manquèrent à l'indolent Éthelred. Ceux de l'archevêque Siric, successeur du saint moine, consistèrent à lui proposer d'acheter le départ de l'ennemi au prix de dix mille livres pesant d'argent. Les rois de la mer, qui trouvoient un moyen de s'enrichir sans compromettre le sort de leurs compagnons et leur propre vie, acceptèrent les offres et l'argent d'Éthelred, en projetant de revenir l'année suivante et d'exiger un pareil tribut. Cependant l'assemblée des witans prit la détermination de réunir à Londres une flotte qu'on pût opposer à celle des Danois, et dont le commandement fut confié à deux évêques et à deux ealdormen. Elfric, l'un des derniers, étoit ealdorman de Mercie; déjà ses trahisons l'avoient privé du gouvernement de cette contrée; mais il étoit rentré en grâce, et il fut choisi pour entourer et détruire l'escadre danoise dans le havre où elle avoit jeté l'ancre. Le traître avertit secrètement le roi de la mer des dangers qu'il couroit, et la veille du jour marqué pour le combat, il prit la fuite avec quelques vaisseaux et se joignit aux ennemis. Les navires danois s'éloignèrent, et les Anglois, en les poursuivant, s'emparèrent d'une barque qui portoit le jeune Alfgar, fils d'Elfric. Éthelred exerça sur cet enfant la plus cruelle vengeance : il lui fit arracher les yeux.

La foiblesse et l'indécision qui perçoient dans toutes les mesures du gouvernement anglo-saxon amenèrent de nouveaux désastres. En 993, des Danois ravagèrent les deux rives du Humber et s'emparèrent de Bamborough ; ils trouvèrent, non des adversaires, mais des alliés dans les commandants chargés de les combattre, la plupart d'origine danoise. Une formidable expédition se préparoit en ce moment dans le nord, sous la direction d'Olave, roi de Norwége, et de Sweyn, roi de Danemarck. Olave, jadis pirate, étoit connu par ses funestes exploits sur les côtes de la Neustrie, de la Bretagne armoricaine et de l'Irlande. La grâce divine cependant l'avoit touché durant un séjour aux îles Scilly. Instruit par un ermite, il avoit embrassé la foi chrétienne. Des îles Scilly, il s'étoit rendu aux Orkneys, dont il avoit à son tour converti les habitants à la pointe de l'épée. Une révolution venoit de le placer sur le trône de Norwége. Quant à Sweyn, le meurtre de son père l'avoit fait roi. Ces deux héros du temps, persuadés qu'ils réduiroient la ville de Londres avec facilité, conduisirent quatre-vingt-quatorze vaisseaux dans la Tamise ; mais les habitants, unis par le plus grand de tous les intérêts, leur opposèrent une résistance vigoureuse et les éloignèrent de leurs murailles. Les pirates se rejetèrent sur le Hampshire, l'Essex, le Sussex, le comté de Kent, remplirent ces contrées de désolation et s'y formèrent une cavalerie redoutable. Éthelred, qui savoit qu'on pouvoit acheter leur départ, loin de



Attaque d'un château par mer. (Tiré d'un manuscrit de Mathieu Pâris conservé à Cambridge.)

prendre la résolution de les combattre, leur offrit des vivres, des quartiers d'hiver à Southampton, et seize mille livres d'argent, que les deux rois de la mer acceptèrent. Olave se trouvant en pays chrétien, voulut se conformer à tous les préceptes de la religion qu'il professoit; il visita le roi Éthelred à Andover, y reçut le sacrement de confirmation des mains de l'évêque de Winchester, et s'engagea formellement à ne plus combattre les adorateurs du Christ. Il quitta donc le territoire de la Grande-Bretagne, et son départ força Sweyn à l'imiter, mais non à lui pardonner ce qu'on nommoit alors une trahison. Rendu à la Norwége, Olave devint un terrible convertisseur, tandis que Sweyn, en Danemarck, préparoit une expédition pour combattre son ancien ami. Ils se rencontrèrent en mer, près de l'île de Wollin, et s'attaquèrent avec fureur. Olave, vaincu, et prévoyant le sort affreux qui l'attendoit s'il tomboit vivant dans les mains de Sweyn, se précipita dans les flots. On l'a depuis honoré par des prières, sous le nom de saint Olave.

Les Anglo-Saxons cependant s'étoient occupés de créer une flotte et une armée; mais tant de traîtres existoient sur le territoire breton, que les Danois, avertis, jugèrent à propos de se retirer à l'embouchure de la Seine, où se réunissoient leurs compatriotes, pressés par les armes victorieuses du roi de France Robert. Éthelred retomba dans son indolence accoutumée, et, sans prévoyance ni souvenir, il se livroit à ses indignes penchants, lorsque les pirates assaillirent de nouveau le Hampshire et détruisirent Clifton, Pen, Waltham et Taunton. Vingt-quatre mille livres d'argent furent la récompense des crimes qu'ils commirent, et ils se retirèrent.

En l'année 1002, Éthelred, veuf d'Elflède, fille d'un ealdorman, demanda et obtint la main de la princesse Emma, sœur de Richard II, duc de Normandie. Les deux

princes étoient depuis long-temps ennemis; mais, à la persuasion du légat envoyé par le pape Jean XV, ils se réconcilièrent, et le mariage d'Emma fut calculé pour consolider leur amitié nouvelle. Toutefois, Ethelred négligea la jeune reine, la scandalisa par la dissolution de ses mœurs, et s'attira le ressentiment de son beau-frère, qui s'exhala d'abord par des menaces. Éthelred, effrayé, craignit que la voix de Richard ne se fît entendre aux populations de la Northumbrie et de l'Est-Anglie, presque toutes d'origine étrangère. Les guerriers danois ou normands qu'il entretenoit à son service s'étoient rendus agréables aux femmes saxonnes par leur politesse, acquise sur le continent, l'élégance de leurs vêtements et les soins de propreté qu'ils donnoient à leurs personnes. La jalousie, l'inimitié étoient au comble entre les étrangers et les indigènes; et les cérémonies du mariage se terminaient à peine, qu'Éthelred, qui préparoit un massacre général des Danois, désigna le jour consacré à la fête de saint Brice, le dimanche 13 novembre 1002, pour l'exécution de cette sanglante mesure. Les détails de cette horrible expédition sont rapportés par les historiens du temps et dépeints des plus noires couleurs. Le sexe, l'enfance, la vieillesse n'arrêtèrent pas les coups des assassins. On égorgea dans les monastères, on tua dans les églises, on assassina au pied des autels. La mort fut précédée d'outrages et accompagnée de cruautés inouïes. C'étoit un peuple blessé dans son orgueil, dans ses intérêts, dans ses superstitions, qui se vengeoit avec fureur, avec fanatisme, et qui cherchoit dans le sang innocent qu'il versoit une compensation à tout celui qui étoit sorti de ses propres veines. La rage des assassins alla si loin, que Guhnilda même, la sœur du roi de Danemarck Sweyn, l'épouse de l'ealdorman Palig, arrêtée par les soins d'un infâme favori d'Éthelred, et condamnée sans pitié par ce monarque, fut mise à mort sur les cadavres de son mari et de ses enfants. « Que mon sang, » s'écria l'infortunée, retombe sur ta race » et sur ta nation! Ton règne est fini, et ta » ruine commence! » Jamais imprécation, jamais prophétie ne furent plus complétement et plus soudainement accomplies.

Il n'est pas probable que le massacre des Danois fut universel, comme l'ont dit plusieurs écrivains. La Northumbrie, l'Est-Anglie, la Mercie se seroient trouvées totalement dépourvues d'habitans, et l'on eût détruit le tiers de la population de l'Angleterre. On doit présumer qu'à quelques exceptions près, on n'égorgea que les guerriers qui avoient reçu des terres en récompense de leurs services, et dont la fidélité étoit devenue douteuse. Toutefois, les vêpres de Saint-Brice furent aussi exécrables que les vêpres siciliennes, et mieux vengées.

Sweyn ne tarda pas à paroître sur les côtes de l'Angleterre et à s'emparer d'Exeter, soit par force, soit par la perfidie de Hugo, à qui cette place étoit confiée. Nous ferons observer que le reproche de trahison est constamment adressé à tous les vaincus, et que si nous n'avons pas de raisons pour le repousser, nous n'en avons aucune pour l'admettre. D'Exeter, Sweyn pénétra dans le Wiltshire, où commandoit encore l'ealdorman Elfric, qui, nonobstant l'horrible traitement qu'Éthelred avoit fait subir à son fils Alfgar, s'étoit réconcilié avec ce monarque. Elfric, accablé de vieillesse, étoit mourant, mais sans doute, selon ses ennemis, d'une maladie simulée; et, quoiqu'il rendît l'ame sur ces entrefaites, il n'en passa pas moins pour la cause volontaire du pillage et de la dévastation de son pays. Un gendre du roi, du nom d'Edric, plus traître encore que l'ealdorman Elfric, auquel il avoit succédé dans le gouvernement de la Mercie, ne parvint pas à rétablir le bon ordre dans ce malheureux comté. Des vainqueurs vindicatifs et cruels se faisoient un jeu du désespoir où ils plongeoient les pauvres cultivateurs; ceux-ci abandonnoient successivement leurs terres et les laissoient en friche; le feu consumoit les villes, les bourgs et les villages; la famine portoit au comble la misère des peuples, ainsi que l'exaspération des combattants, et des mesures extrêmes achevèrent de part et

d'autre la destruction de ces contrées jadis florissantes. La véritable trahison, c'étoit l'infâme conduite du roi, son incapacité, sa lâcheté. ses désordres, et le parti qu'il prit, en 1007, de se délivrer du sanguinaire Sweyn par un tribut de trente ou trente-six mille livres d'argent.

On commençoit pourtant à s'apercevoir que de pareils tributs appauvrissoient l'Angleterre sans assurer son avenir, et l'on décida, dans un witena-gemote, que tous les propriétaires se réuniroient pour fournir un combattant couvert d'une cuirasse et d'un casque, par chaque étendue territoriale de huit hides (1), et un navire par trois cent dix hides de terre. L'année suivante, au printemps, une flotte de plus de sept cents voiles se trouva rassemblée au port de Sandwich, dans la Manche. Mais la désunion ne tarda pas à rendre tant d'efforts inutiles.

La discorde commença par une accusation de trahison, dirigée par Brihtric, frère du gouverneur de Mercie, contre Wulfnoth, du Sussex, qui commandoit vingt vaisseaux. Soit que Wulfnoth eût des reproches à se faire, soit qu'il craignît l'ascendant de Brihtric sur l'esprit d'Éthelred, il jugea convenable de prendre la fuite, et se déclara roi de la mer. Brihtric se mit à l'instant à sa poursuite avec quatre-vingts navires; mais les vents ne lui furent pas favorables; une tempête vint assaillir sa division et la jeta sur la côte, où périt une partie de ses vaisseaux. Wulfnoth attaqua les autres, les dispersa et brûla ou coula tous ceux qu'il put rejoindre. Éthelbert, par peur ou par caprice, quitta la flotte sur laquelle se déployoit son pavillon; les principaux capitaines le suivirent, et les marins, abandonnés de leurs chefs et découragés, se séparèrent et ramenèrent leurs vaisseaux dans les ports d'où ils étoient sortis. Le Danois Thurchill n'attendoit que ce moment pour reparoître avec ses terribles compagnons; il porta le fer et la flamme dans les comtés méridionaux, passa ensuite en Est-Anglie, où le suivit la désolation, et mit le siége devant la cité de Canterbury (1011), dans laquelle il avoit des intelligences. Elmer, l'un de ses affidés, parvint à mettre le feu à quelques maisons, et tandis que les habitants qui s'étoient portés sur le lieu de l'incendie faisoient leurs efforts pour l'éteindre, les Danois s'emparèrent d'une des portes de la ville et se précipitèrent en foule dans les rues. Ils y commirent des cruautés inouïes. Les femmes, les enfants, les moines, le clergé, ayant à leur tête l'archevêque Elphège, s'étoient réunis dans la cathédrale; ils espéroient que leurs ennemis respecteroient la sainteté de cet asile, et le vénérable archevêque, dont les vertus étoient dignes d'adoucir le caractère féroce des étrangers, pensa qu'il pourroit les toucher en se rendant au milieu d'eux. Mais ils se saisirent de sa personne, le chargèrent de chaînes, et, le traînant aux portes de l'église afin de le rendre témoin de leur barbarie, ils entourèrent de bois l'édifice sacré et ils allumèrent ce bucher. L'incendie pénétra bientôt dans l'intérieur et enflamma la toiture. La chute des poutres à demi consumées, celle du plomb fondu qui couloit de toutes parts, l'insupportable chaleur de cette immense fournaise, obligèrent les malheureux réfugiés à chercher au dehors une mort moins horrible; mais on les massacroit sous les yeux d'Elphège, à mesure qu'ils sortoient de ce gouffre. On respecta, durant quelques semaines, les jours de l'archevêque, dans l'espoir d'en obtenir une forte rançon; il n'en avoit pas à donner; et, las de ses refus, les Danois prirent le parti de le mettre à mort. Sept mille hommes, indépendamment des ecclésiastiques, des enfants et des femmes, tués ou brûlés dans la cathédrale, périrent dans le sac de Canterbury. Les Danois ne voulurent faire qu'un très-petit nombre de prisonniers. Enfin, après trois années de meurtres, de consternation et de ravages, quand une guerre d'extermination, comme on les faisoit alors, eut rendu déserts les comtés jadis les plus florissants, Éthelred acheta *l'amitié* de Thurchill et une paix mo-

(1) Le hide représente environ quarante arpens métriques.

mentanée, au prix de quarante-huit mille livres d'argent, en concédant des propriétés territoriales à tous les Danois qui vouloient se fixer en Angleterre et reconnoître son autorité.

On peut juger, par tant de fautes, d'horreurs et de lâcheté, de l'état déplorable de la Grande-Bretagne. La terreur s'étoit emparée de tous les esprits; on ne combattoit plus, on ne se réunissoit plus pour se défendre; on traitoit partiellement avec l'ennemi, on négocioit secrètement, pour qu'il se rejetât sur les populations voisines, qui se le renvoyoient de l'une à l'autre par le même moyen. Plus de lois, plus de sécurité, plus de justice. Le crime, certain de l'impunité, levoit partout sa tête hideuse. Les esclaves avoient perdu tout esprit de subordination; ils pilloient leurs maîtres et prenoient parti dans les troupes des étrangers. Les pères vendoient leurs enfants; le plus fort livroit le plus foible à prix d'argent. Tous les liens sociaux étoient rompus. La peur, cette mauvaise conseillère, crioit sans cesse aux indigènes qu'un homme du nord valoit dix Anglois, et ceux-ci succomboient sans oser seulement regarder en face leur ennemi.

Sweyn entendit parler des richesses acquises par Thurchill. Sa cupidité se réveilla, et il prit la résolution de conquérir tout le territoire de l'Angleterre. Ses vassaux accoururent sous ses étendards, et, monté sur un vaisseau magnifique, suivi d'une escadre formidable, le roi de Danemarck parut devant Sandwich, où il comptoit opérer une révolution, en séduisant les Danois à la solde d'Éthelred. Il ne parvint pas cependant à ébranler leur fidélité. Il se dirigea vers le Humber, et, s'établissant à Gainsborough, il appela par ses promesses les Northumbres, les habitans des cinq bourgs et ceux du Lindsey; il les incorpora dans son armée, et, se faisant précéder par les menaces les plus sévères contre les personnes qui ne se soumettoient pas à son autorité, il s'avança jusqu'à Londres, en détruisant tout ce qui tentoit de résister. Les villes d'Oxford et de Winchester se rachetèrent de ses fureurs par des tributs, des otages et des soumissions. La capitale, défendue par Éthelred et son *ami* Thurchill, repoussa les attaques du Danois, qui se dirigea vers Bath, prit le titre de roi d'Angleterre et somma les thanes de la Mercie, de la Northumbrie et du Wessex de le reconnoître en cette qualité et de lui prêter le serment d'allégeance. La terreur qu'il inspiroit lui valut mieux que le droit qu'invoquoit Éthelred. Une défection subite priva ce lâche prince de la majeure partie de sa noblesse. Thurchill et lui se retirèrent à Greenwich, et Sweyn fit son entrée à Londres en triomphateur. Éthelred, déjà séparé de la reine Emma et de ses deux fils, qu'il avoit envoyés au duc de Normandie, sous la garde de cent cinquante cavaliers, s'expatria lui-même et parut abandonner volontairement son peuple et sa couronne aux mains sanglantes de l'usurpateur (1013).

Trois semaines ne s'étoient pas écoulées depuis le départ d'Éthelred, lorsque Sweyn se sentit frappé d'une indisposition si grave qu'il ne lui resta qu'à se préparer à la mort. Il étoit alors à Gainsborough. Il se hâta de dicter ses dernières volontés et il appela son fils Knut ou Canute à lui succéder au trône d'Angleterre. Mais si ses soldats accueillirent cette disposition par des acclamations unanimes, il n'en fut pas de même des Anglois. La mort de l'homme dont le génie les avoit maîtrisés leur laissa l'espoir de secouer le joug des Danois; et les thanes, joints aux prélats réunis à Londres, envoyèrent un message à l'exilé de Normandie, pour l'inviter à remonter sur le trône, à condition qu'il éviteroit à l'avenir les fautes dont les résultats avoient été si funestes. Éthelred se fit précéder par son fils Édouard, qui promit en son nom d'oublier le passé, de corriger ce qui avoit déplu, et de prendre les avis du conseil (1014). L'assemblée des thanes fit de son côté un nouveau serment d'allégeance, et prononça une sentence de proscription ou de mise hors la loi (*out-law*) contre tout Danois qui prendroit le titre de roi d'Angleterre. De si belles dispositions ne furent pas de longue durée.

Le premier soin d'Éthelred fut de convoquer une armée, afin de repousser Canute dans les limites qui jadis avoient été fixées aux Danois. Comme le retour du roi avoit excité une sorte d'enthousiasme parmi les Anglois, l'armée fut assez nombreuse pour que Canute n'osât confier ses destinées au sort d'un combat. Il quitta le sol de l'Angleterre avec soixante vaisseaux. Tout le Lindsey fut ravagé par l'armée d'Éthelred, et les habitants de race danoise égorgés sans pitié. Canute cependant reparut sur les côtes méridionales et débarqua près de Sandwich. Ce fut là qu'il apprit le massacre de ses compatriotes. Dans sa fureur, il se fit amener les otages que son père avoit reçus : c'étoient les rejetons des plus grandes familles de l'Angleterre ; et, après leur avoir fait couper les mains, le nez et les oreilles, il les abandonna sur le rivage et retourna en Danemarck, afin d'y lever de nouvelles troupes.

Le malheur n'avoit pas corrigé Éthelred, et bientôt on reconnut qu'il avoit rapporté de Normandie la même indolence, la même incapacité, la même lâcheté, la même cruauté. Son gendre Edric, qui l'avoit trahi tant de fois, l'entraînoit encore, par ses insinuations, dans les crimes les plus impolitiques, et le poignard étoit l'arme dont il l'engageoit surtout à faire usage. Éthelred, docile aux conseils d'Edric, immoloit donc secrètement à sa vengeance ou à sa sûreté les principaux lords d'origine danoise. Quelquefois il les attiroit chez lui sous des semblants d'amitié, et les livroit lui-même aux assassins. Sigeferth et Morcar, deux des nobles les plus distingués de la Mercie, chefs des cinq bourgs, furent invités, par l'ordre du roi, à un banquet que donnoit Edric. Au moment où ils renouveloient, la coupe à la main, leurs promesses de dévouement, des satellites armés se précipitèrent sur eux et les égorgèrent. Les hommes de leur suite, vassaux de leurs domaines, se trouvant en trop petit nombre pour essayer de venger leurs seigneurs, cherchèrent un asile dans l'église de



Guerriers saxons au onzième siècle. (D'après plusieurs manuscrits saxons de la bibliothèque cottonienne.)

Saint-Frideswith, et s'y fortifièrent assez pour faire craindre qu'ils n'apportassent quelque résistance aux soldats d'Éthelred. Le monarque, furieux, ordonna d'incendier l'église, et vit périr sous ses yeux les misérables fugitifs. Ce crime commis, il n'eut rien de plus pressé que de confisquer les comtés naguère possédés par Morcar et Sigeferth, et d'enfermer dans un monastère Algive, la veuve de ce dernier. Edmond, fils aîné du roi, le pria de lui accorder les deux comtés; Éthelred s'y refusa. Le prince alors se rendit au couvent qui retenoit Algive, l'arracha de cette retraite, l'épousa, et ne tarda pas, au moyen de l'influence de la princesse, à se faire reconnoître comme chef des cinq bourgs. Quelques auteurs parlent de sept bourgs, mais ils n'en nomment jamais que cinq, Lincoln, Derby, Stamford, Nottingham et Leicester. Cette observation, bien peu importante selon nous, attestera cependant notre exactitude.

Les amis d'Éthelred l'abandonnèrent l'un après l'autre. Thurchil, qui l'avoit si vaillamment défendu contre Sweyn et Canute, profita du moment où il venoit d'en recevoir une somme de vingt mille livres sterling, pour s'enfuir avec neuf vaisseaux et retourner en Danemarck, où Canute lui rendit sa faveur. Thurchil se joignit à la flotte que préparoit ce prince, et que certains historiens portent à mille vaisseaux, tandis que d'autres ne l'élèvent qu'à deux cents. Mais tous s'épuisent en formules laudatives pour dépeindre l'élégance et la richesse des équipements, et le choix singulier des guerriers de l'escadre, pris parmi les hommes de la plus haute noblesse ayant atteint l'âge viril, et dont l'éducation avoit été telle, qu'il n'y en avoit pas un qui ne dépassât en courant un cheval au galop. Nous ne devinons pas en quoi ce talent pouvoit être utile à des gens de mer.

La flotte de Canute se dirigea vers le port de Sandwich, et Thurchil sollicita la permission de diriger la première attaque. Les troupes d'Éthelred le reçurent avec assez de vigueur; mais, inférieures en nombre, elles se retirèrent. Canute ravagea tous les comtés maritimes des côtes méridionales et s'empara du Wessex. En ce moment Edmond arrivoit du nord avec une armée; Edric en commandoit une autre, levée dans la Mercie. Les deux beaux-frères se rencontrèrent; la réunion des forces qu'ils conduisoient devoit les rendre formidables; mais la discorde les sépara; ils s'outragèrent mutuellement, et, de dépit, Edric se jeta dans le parti de Canute. D'autres corps, en grande partie composés de Danois d'origine, suivirent ce déplorable exemple. Edmond retourna vers le nord, dans l'intention d'y former une nouvelle armée. Son espoir ne fut pas trompé; le comte Uhtred lui céda le commandement des Northumbres qu'il avoit rassemblés dans ses vastes domaines. La guerre alors prit un épouvantable caractère. On ne se battoit plus pour la possession d'un vaste territoire, le choix d'un monarque, la forme d'un gouvernement, la domination d'un indigène ou d'un étranger; on ne songeoit qu'à s'égorger, à incendier les habitations, à se venger de part et d'autre des maux qu'on avoit éprouvés. Le plus foible tomboit victime du plus fort, quel que fût le parti qui se présentât pour piller ou détruire. L'Angleterre marchoit rapidement à une destruction complète. Le comte Uhtred, désespéré des malheurs de ses vassaux, se soumit au roi de Danemarck; Canute le fit venir à sa cour, reçut son



Tentes des Danois, à leur arrivée en Angleterre. (Tiré du manuscrit saxon, CLAUDIUS, B. IV.)

serment et donna l'ordre à des assassins, jusqu'alors cachés par un rideau, de le mettre à mort sous ses yeux, ce qui fut exécuté.

Éthelred ne tarda pas à terminer sa longue et calamiteuse carrière. Sa santé paroissoit depuis long-temps altérée. Il mourut à Londres le 23 avril de l'an 1016, après un règne de trente-cinq ans, si l'on peut donner ce nom à un gouvernement qui échappoit sans cesse à son autorité.

Ce monarque laissoit trois fils de sa première femme, Edmond, Edwy et Athelstan, et deux autres de la seconde, Édouard et Alfred; mais la princesse Emma, leur mère, les avoit confiés au duc de Normandie, son frère.

Edmond étoit accouru à Londres à la première nouvelle de la gravité de l'indisposition d'Éthelred. Les citoyens le proclamèrent roi immédiatement après le décès de son père. Mais la capitale se trouvoit alors dans la position la plus inquiétante: Canute songeoit à l'assiéger; les préparatifs de l'attaque étoient terminés; vingt-sept mille hommes, déposés par la flotte danoise à l'embouchure de la Tamise, n'attendoient qu'un signal pour marcher, et les thanes du Wessex avoient prêté, forcément ou volontairement, serment d'allégeance au prince danois. Bientôt les hommes du nord se rendirent maîtres de la partie supérieure du fleuve; ils parvinrent à priver la ville de tout approvisionnement en coupant les communications, et il ne resta plus aux habitants qu'à périr ou à traiter.

Les conditions du chef danois étoient inacceptables ou impossibles à remplir, dans l'état des choses. Il demandoit qu'on lui remît la personne d'Edmond et celle de son frère Edwy, pour en disposer à sa volonté; qu'on lui payât, pour la rançon de la reine douairière Emma, une somme de quinze mille livres d'argent, ainsi qu'une somme de douze mille livres pour celle de deux évêques, et qu'on lui donnât en outre trois cents otages. L'incendie et le pillage de la ville devoient être la suite du refus d'acceptation.

Edmond et Edwy ne voyant plus de salut à espérer dans une plus longue résidence à Londres, songèrent à se procurer des moyens d'évasion. Couchés au fond d'un petit bateau, ils parvinrent à traverser la flotte danoise durant les ténèbres d'une nuit sans lune, et ils atteignirent un détachement du Wessex, qui s'avançoit à leur secours. En peu de jours, les troupes qui rejoignirent leur étendard se trouvèrent assez nombreuses pour que Canute jugeât nécessaire de les disperser. Il ne laissa qu'un corps d'observation près de Londres, et rencontra Édouard dans le comté de Glocester, près d'un lieu nommé Scearstan. Il lui offrit la bataille, et le combat s'engagea avec un extrême acharnement, car il ne cessa qu'à la nuit et recommença au lever du soleil. Edmond, doué d'un courage supérieur, se trouvoit constamment sur les points où la mêlée étoit le plus terrible; il parvint à rencontrer Canute, l'attaqua vigoureusement, blessa son cheval et fendit en deux son bouclier d'un coup de sa hache d'armes. Le sort de l'armée danoise eût été décidé dans la personne de son chef, si les guerriers du nord n'eussent aperçu le danger qu'il couroit et ne l'eussent à grand'peine arraché des mains de son adversaire. Peu de moments après, le traître Edric ayant coupé la tête d'un capitaine, l'éleva à la vue des deux armées, en s'écriant : Voici la tête d'Edmond! et déjà les Anglois s'ébranloient, lorsque Edmond, qui avoit atteint une éminence, ôta son casque et se fit reconnoître; mais il ne put remédier assez promptement à la consternation qui s'étoit répandue parmi ses troupes, et, loin de remporter une victoire signalée, comme il l'avoit espéré, il fut trop heureux de conserver le champ de bataille pendant la nuit, qui reparut pour la seconde fois depuis le commencement du combat.

Cependant, les pertes éprouvées par Canute étoient telles, qu'il reprit au point du jour la route de Londres. Edmond le suivit, accompagné d'Edric, qui, selon sa coutume, avoit abandonné Canute dès qu'il avoit vu ce chef dans l'embarras. C'étoit la dixième fois

peut-être qu'il passoit ainsi du parti le plus foible à celui du plus fort, et que toujours il étoit accueilli, malgré ses perfidies multipliées. On ne comprend pas l'aveuglement d'Edmond dans cette circonstance : il embrassa tendrement son beau-frère et lui confia un commandement important. Canute se vit forcé de lever le siége de Londres et se retira dans l'île de Shepey, où il reçut un cartel de la part du chevaleresque Edmond. Le chef danois se contenta de répondre : « Qui » a un duel en hiver risque de n'être pas prêt » en été. » Mais, peu de temps après, Canute avoit déjà réparé ses pertes et porté la mort et le pillage dans le comté d'Essex. Une bataille décisive se donna près d'Assington.

Le mystérieux étendard du Corbeau, le Reafan, fut exposé aux regards de l'armée danoise, et Thurchill, instruit dans l'art de la divination, déclara que la forme de ses plis annonçoit une victoire complète. Les deux armées se formèrent chacune en trois divisions ; mais à peine les premiers coups étoient portés, que l'infâme Edric donna le signal de la retraite ou de la fuite à ses troupes, et quitta le champ de bataille. Le combat, dès-lors disproportionné, ne fut plus qu'une longue boucherie. Les Anglois se défendirent avec le courage du désespoir ; mais ils durent céder au nombre. Quatre de leurs ealdormen périrent les armes à la main. L'évêque de Dorchester, Eadnoth, et l'abbé du monastère de Ramsay, Wulsige, furent massacrés au pied d'un autel improvisé, où ils disoient des prières pour le salut de l'armée. Presque toute la noblesse west-saxonne périt dans cette malheureuse affaire.

L'intrépide Edmond parvint encore à reformer une armée à Glocester, et Canute se préparoit à l'attaquer de nouveau, lorsque les principaux chefs anglois et danois réclamèrent des deux côtés un accommodement. Un traité discuté et signé dans l'île d'Olney partagea le royaume entre les deux compétiteurs. La Mercie, le Northumberland, l'Est-Anglie, tout le nord de l'Angleterre, appartinrent à Canute ; les provinces méridionales restèrent au prince Edmond, et une taxe, dont le produit devoit être affecté aux dépenses de la flotte danoise, fut établie sur les peuples des deux souverainetés. Ainsi, le royaume d'Edmond se trouva tributaire de celui de Canute. Cette taxe n'étoit pas nouvelle : on la connoissoit sous le nom de *danegelt*, et, depuis long-temps, elle servoit à solder les marchés honteux que les monarques anglois passoient avec les pirates, quand ils étoient las de leur présence.

Cette espèce de concordat étoit à peine signé, qu'Edmond, selon les écrivains du temps, fut visité de Dieu, c'est-à-dire qu'il mourut subitement (1017) ; plusieurs pensent qu'il fut assassiné, soit par Edric, soit à l'instigation de Canute ; on donne même les détails de l'assassinat. Toutefois le fait est resté incertain. Les contemporains de ce monarque aussi malheureux que brave lui ont donné le surnom de Côte-de-Fer ou Bras-de-Fer, soit à raison de la trempe de son armure, soit à cause de sa force corporelle, qualité fort nécessaire à un roi du onzième siècle. Il laissa deux fils encore enfants, Édouard et Edmond, et fut inhumé à Glastonbury.

Edmond-Côte-de-Fer avoit à peine fermé les yeux, que Canute ordonna la réunion des witans et les invita à disposer du trône qui venoit de vaquer. Le bruit se répandit à l'instant qu'aux termes du concordat d'Olney, la couronne appartenoit au survivant. Quelques amis du roi défunt se hasardèrent à dire qu'il avoit été seulement convenu verbalement que Canute seroit le tuteur des enfants d'Edmond ; mais personne n'eut la fantaisie de s'opposer aux volontés de Canute, dont la puissance étoit trop à redouter, et il fut élu à l'unanimité par l'assemblée des witans.

Le premier soin de ce nouveau monarque d'Angleterre fut de se défaire de tous les membres de l'ancienne famille royale qui pouvoient devenir des adversaires. Il fit saisir les deux fils d'Edmond, les embarqua et les envoya au roi de Suède, Olave, son frère utérin, en l'invitant, dit-on, à les mettre à mort. Nous révoquerons en doute cet acte de

cruauté, en demandant de quelle manière et par qui l'on auroit eu connoissance d'un ordre ou d'une prière qui, sans doute, avoient été secrets. Mais que de faits, cités par tous les historiens, il faudroit rejeter, si l'on étoit astreint à faire connoître comment ils ont pu acquérir de la publicité! Canute n'étoit pas homme à se refuser un crime politique, et il disoit souvent : « Celui qui m'apportera la » tête d'un de mes ennemis me sera plus » cher que mon propre frère »; ce qui ne prouve pas d'ailleurs que la tendresse fraternelle fût une de ses vertus. Quoi qu'il en soit, Olave ne jugea pas convenable de se couvrir du sang de deux enfants; mais, afin de les expatrier sans espoir de retour, il les envoya au roi de Hongrie, Étienne, d'autres disent Salomon, bien que celui-ci ne fût pas né à cette époque. Étienne, qui étoit un saint, les reçut et les fit élever comme ses propres fils. Édouard épousa par la suite la princesse Agathe, fille de l'empereur Henri II; il paraît qu'Edmond mourut dans sa jeunesse.

Canute n'ayant plus rien à redouter de la part des enfants d'Edmond-Côte-de-Fer, car la Hongrie alors étoit un pays perdu, tourna son attention sur les frères de son prédécesseur, les fils d'Ethelred. Il commença par se défaire d'Edwy, le bien-aimé du peuple, et que l'on avoit surnommé le roi des paysans; Edwy fut assassiné au sein de sa famille. Il restoit deux princes, qu'Emma, leur mère, veuve d'Éthelred, avoit confiés à leur oncle Richard, duc de Normandie, et en faveur desquels ce duc préparoit un armement. Canute, que pouvoit ébranler sur son trône encore mal assuré la puissance d'un tel ennemi, se hâta de demander au duc de Normandie la main de la princesse sa sœur, en déclarant que s'il naissoit des enfants de cette union, il s'engageoit à leur réserver le trône d'Angleterre. Emma, qui avoit changé son nom pour celui d'Alfghive, ou présent des génies, oublia en un instant que Canute avoit constamment disputé la couronne à son premier époux; qu'il passoit pour l'assassin d'Edmond Côte-de-Fer et de son frère Edwy; qu'il étoit le persécuteur ou le bourreau de toute la famille royale du sang anglo-saxon; qu'en acceptant la main de l'usurpateur, elle dépouilloit elle-même ses propres enfants et les mettoit au rang des proscrits; elle accepta joyeusement la proposition de Canute, et le mariage se célébra immédiatement avec de grandes solennités, à la vive désapprobation des Anglois.



Portraits du roi Canute et d'Alfghive sa femme. (Tirés d'un manuscrit inédit, en la possession de Thomas Astle Esq.

Parvenu au faîte de la puissance, Canute, afin de récompenser les grands qui l'avoient servi, créa quatre gouvernements, nomma

Thurchill duc d'Est-Anglie, confia la Mercie à Edric, donna le Northumberland à Éric, et se réserva l'administration du Wessex; mais, loin d'accorder sa confiance à ces traîtres, il les fit surveiller en secret, afin de saisir ou de faire naître une occasion de s'en défaire. Elle ne tarda pas à se présenter, d'abord pour Edric et bientôt après pour les autres. Le roi avoit réuni à sa cour, pour célébrer les fêtes de Noël suivant l'usage, les principaux personnages de ses états. Edric eut l'imprudence, non pas de lui parler de ses anciens services, mais de les lui reprocher, parce qu'il ne se trouvoit pas suffisamment récompensé. Canute alors s'écria : « Veux-tu nous trahir comme tu as trahi ton » père Éthelred et ton frère Edmond? Tu » vas recevoir ce que tu as mérité. » Les satellites de Canute, on dit même que ce fut Éric, le duc des Northumbres, se saisirent à l'instant d'Edric, dont la tête fut partagée d'un coup de hache et dont le corps alla gonfler les flots de la Tamise. Les vassaux les plus importants du duc de Mercie furent également mis à mort. Plusieurs des membres les plus illustres de la noblesse angloise, et, à ce que l'on assure, des plus irréprochables, éprouvèrent le même sort. Éric, à son tour, fut chassé et proscrit, peut-être pour avoir trempé ses mains dans le sang d'Edric; et Thurchill, déclaré hors la loi, alla gémir sur des terres étrangères du malheur qu'il avoit eu de vendre ses services à Canute. Leurs propriétés furent confisquées, partagées et distribuées aux chefs venus de Danemark à la suite du nouveau monarque, avec l'autorisation de les vendre et la liberté de retourner dans leur patrie, chargés des richesses qu'ils avoient accumulées. Et comme l'adroit Canute pressentoit que l'animosité qui existoit entre les indigènes et ses Danois ne pourroit que s'accroître par un plus long séjour de ceux-ci, et qu'elle finiroit par mettre son trône en péril, il résolut de renvoyer tout ce qui ne seroit pas absolument nécessaire à la consolidation de sa puissance. Il imposa donc sur la ville de Londres une somme que les historiens évaluent à onze ou quinze mille livres d'argent, et, sur le reste de la nation, une somme de soixante-douze mille livres. Il répartit cet argent entre les soldats qu'il congédia et qui retournèrent en Danemarck, et conserva pour sa garde trois mille hommes d'élite, qui composèrent le corps nommé *thing-manna*, ou gens du palais. Il commandoit lui-même les thing-men, dont les chefs prêtoient serment entre ses mains et recevoient pareil serment de leurs subordonnés. Il leur donna des réglements particuliers très sévères, surtout pour la répression des querelles, qui amenoient sans cesse l'effusion du sang : il s'y conforma lui-même, et l'on rapporte que, dans un accès de colère, ayant tué un soldat, il rassembla les thing-men, se présenta devant eux sans sceptre et sans couronne, et déclara qu'il venoit se soumettre au châtiment que le conseil voudroit lui infliger. On comprend que ses gardes s'en rapportèrent à sa propre décision; et comme, suivant les lois de cette époque, le meurtre se rachetoit par une compensation pécuniaire, il se condamna à payer neuf fois la valeur du were ordinaire, somme à laquelle il en ajouta encore une autre, afin de satisfaire pleinement au cri de sa conscience. Un tel monarque ne tarda pas à être compris de ses nouveaux sujets; ils reconnurent que l'énorme impôt dont il venoit de les frapper avoit pour but de les délivrer de l'oppression où les tenoit une armée de vainqueurs, et de faire cesser la division des habitants de l'Angleterre en deux races ennemies. Ils supportèrent donc cette charge onéreuse avec soumission.

Canute ayant rendu la paix à l'Angleterre, et ne craignant plus qu'elle fût troublée, soit par de nouveaux compétiteurs, soit par les intrigues des partisans de la race royale anglo-saxonne, s'occupa de ramener l'exécution des lois civiles, totalement oubliées durant les guerres intérieures. Il réunit plusieurs witena-gemote, confirma les ordonnances d'Edgar, et fit promulguer un nouveau code basé sur les anciennes lois, augmentées et modifiées selon les mœurs et les besoins actuels. Les additions por-

toient, entre autres points, qu'aucune héritière, fille ou veuve, ne seroit mariée contre sa volonté; disposition importante en ce que les seigneurs ou tuteurs dont elles dépendoient, soit par vassalité soit par tutelle, vendoient leur main à deniers comptants, sans considérer la convenance ni même le déshonneur qui pourroit résulter d'une union mal assortie. On remarquoit parmi les autres articles l'abolition de la coutume qui permettoit aux officiers du roi de lever des provisions gratuites pour le service de sa table et même de la leur, quand il étoit en voyage, et le roi voulut qu'elle fût entretenue du produit de ses fermes et domaines. Il proportionna au rang des tenanciers de la couronne, à l'époque de leur décès, le droit d'hérédité ou le hériot qui se payoit au trésor, soit qu'ils eussent testé ou qu'ils mourussent intestat, et il le réduisit à un taux modéré. Il reconnut trois sortes de jurisprudence dans le royaume : celle des Danois, introduite en Est-Anglie et en Northumbrie depuis plus de deux cents ans; celle des West-Saxons et celle des Merciens; et comme elles ne différoient guère que par le taux des amendes attribuées aux divers délits, il les rendit concordantes, afin d'établir une uniformité devenue nécessaire. Il défendit le culte des pierres, des fontaines et des arbres, débris du druidisme, et celui du soleil, de la lune et du feu, restes du paganisme apporté par les premiers Danois; et il menaça les sorciers ou devins et gens à seconde vue de châtiments exemplaires. Enfin, il prohiba l'usage de vendre des esclaves chrétiens en pays étranger, non que ce trafic fût blâmable en lui-même, mais parce qu'on risquoit de placer des adorateurs du vrai Dieu en des mains infidèles, et qu'on les exposoit à l'apostasie. Il recommanda aussi aux magistrats chargés de rendre la justice, la vigilance et l'activité, la sévérité envers le coupable endurci, l'indulgence envers l'accusé repentant, la rigueur pour le riche et le puissant, la douceur et la miséricordre pour le foible et l'indigent; et il ordonna que tout individu, qu'il fût anglois ou danois, seroit également astreint à se soumettre à ces lois, passible d'une amende déterminée à la première infraction, d'une double amende à la seconde, et d'une confiscation de toutes ses propriétés à la troisième.

Si Canute s'étoit borné à donner de sages lois à ses peuples et à les maintenir en bonne harmonie, il est probable que les anciens historiens nous entretiendroient beaucoup plus de ses vices et de sa cruauté que de ses vertus; mais ce fils d'un chrétien apostat, qui se souvenoit à peine d'avoir été baptisé dans son enfance, et qui ne savoit des dogmes de la religion du Christ que ce qu'il en avoit appris dans les camps; ce barbare, qui, roi de la mer, s'étoit couvert de crimes, et dont l'humeur sanguinaire l'avoit emporté sur celle des pirates les plus féroces, jusqu'à ce que son ambition eût été satifaite, s'aperçut un jour que la politique demandoit qu'il se montrât religieux et dévot. Dès l'instant, il commença à se livrer aux pratiques pieuses que les moines accréditoient comme les plus méritoires. Il érigea une superbe église à Assington, en mémoire du combat qui lui avoit valu le trône, fit construire des monastères, les dota, releva de ses ruines l'abbaye de Saint-Edmond, incendiée par Sweyn, son père, et la combla de tant de biens, qu'elle devint la plus opulente de l'Angleterre, enrichit les ecclésiastiques, et regarda comme une compensation suffisante aux maux qu'il avoit versés sur la Grande-Bretagne, le soin qu'il prit d'entretenir, en plusieurs lieux, des moines chargés de réciter des prières pour le repos de l'âme de ses compagnons morts et de ses victimes. Il feignit une modestie extraordinaire, qui ne pouvoit porter atteinte à son pouvoir, et il voulut bien un jour reconnoître devant ses courtisans, qui l'exaltoient comme le plus grand des rois, que l'Être suprême lui étoit réellement supérieur, puisqu'il commandoit aux flots de la mer, tandis que lui, Canute, le souverain de six nations puissantes, ne pouvoit se faire obéir de la moindre vague courroucée. Afin de faire passer à la postérité cette célèbre réponse, dictée par son humilité, Canute

a sa couronne sur la tête d'une image
rist à Winchester, et prit la résolution
la plus porter. Cette action ne contri-
as peu à assurer son influence sur des
es crédules et superstitieux.
iute, devenu le monarque favori du
, entreprit un voyage dans son royaume
inemarck ; il y conduisit de nombreux
nnaires, dont les efforts propagèrent
ement la religion chrétienne dans cette
e, et il institua trois évêques en Sce-
, en Finlande et en Scanie; mais ces
pieux lui servoient à dissimuler les
s préparatifs qu'il faisoit afin d'atta-
Olave, roi de Suède, et de réunir cette
nne à toutes celles qu'il portoit déjà.
guerre nouvelle commença en 1025,
troupes de Canute éprouvèrent d'abord
rtes considérables; mais le comte God-
qui avoit suivi le roi avec un corps nom-
., surprit les Suédois pendant la nuit,
ra dans leurs retranchements, parvint
en chasser, et les trouvant en désordre
parition du jour, poursuivit ses avan-
et remporta une victoire complète.
e, dont les premières actions n'avoient
l'un succès douteux, combla Godwin
irques de faveur, et lui donna même la
d'une de ses filles.
iistoire de ce Godwin et de son éléva-
mérite d'être rapportée. Un capitaine
s, écarté des siens dans une déroute,
iva dans un bois et s'y égara. Au point
ir, il rencontra un jeune paysan qui
isoit des bœufs, l'accosta et l'inter-
sur la distance où il se trouvoit des
s de la côte occupés par les vaisseaux
s, et sur la route à suivre pour y par-
. Ces questions ne pouvoient manquer
faire reconnoître; aussi le jeune paysan
ipondit : « Bien fou est le Danois qui
nd son salut d'un Saxon! » Le capi-
, qui n'avoit cependant d'autre moyen
irer ce salut que de toucher le cœur du
, renouvela ses instances, lui peignit le
eur de sa position et lui fit les promesses
crut les plus capables de le déterminer.
route n'est pas longue, dit le jeune
» homme; mais comment la parcourir? Mille
» dangers t'y attendent. Les paysans, ani-
» més par la victoire que les troupes d'Ed-
» mond ont remportée hier, sont armés et
» répandus dans toute la campagne. Ils ne
» feroient grâce ni à toi ni à ton guide. »
Le Danois lui offrit un anneau d'or. C'étoit
un métal que ne connoissoit pas le Saxon :
celui-ci l'examina curieusement, puis le ren-
dit au fugitif : « Je n'accepterai rien de toi,
» dit-il, mais j'essayerai de te sauver. » Le
jeune paysan étoit Godwin. Il conduisit le
capitaine danois dans la cabane de son vieux
père, et quand la nuit arriva, il lui proposa
de se mettre en route. Le vieillard alors dit
à l'étranger : « Godwin est mon fils unique;
» il se livre à ta bonne foi. Du moment où il
» t'aura servi de guide, il ne sera plus en
» sûreté lui-même parmi ses compagnons.
» Que ton roi donc le récompense et le
» prenne à son service. » Le Danois le pro-
mit, et fit mieux encore, car il tint parole.
Suivant l'usage du temps, il donna dans sa
tente, à Godwin, un siége aussi élevé que le
sien, le traita comme son fils, lui enseigna le
métier des armes, et bientôt obtint pour lui
un grade militaire. Le jeune pâtre, qui ne
tarda pas à se distinguer, devint ealdorman,
comte ou gouverneur de province; et, saxon,
fut gendre d'un roi d'Angleterre danois et
usurpateur.

Les opérations de Canute, en Suède, n'eu-
rent d'autre résultat que de faire tuer inuti-
lement un grand nombre d'hommes, d'expul-
ser d'abord le norwégien, roi de la mer,
Olave, qui lui-même avoit détrôné son frère
Haco; de s'emparer un moment de la cou-
ronne de Norwége, de la rendre au fugitif
Haco, puis de se retirer devant Olave qui
s'avançoit avec des forces supérieures, et
finalement de le laisser en possession des
couronnes de Suède et de Norwége.

Les dernières démonstrations guerrières
de Canute eurent pour cause le refus que fit
le roi d'Écosse, Malcolm, de reconnoître sa
suzeraineté sur le Cumberland, attendu qu'il
n'étoit pas héritier par le sang de la couronne
d'Angleterre; mais il paraît que les deux

monarques négocièrent avant d'en venir aux mains. Malcolm investit son petit-fils Duncan de la possession du Cumberland, et il fut convenu que celui-ci en feroit hommage au roi d'Angleterre.

Canute, rassasié de prospérités, imagina, en 1030, d'entreprendre un pélerinage à Rome. De monastère en monastère, et d'église en église, il arriva dans la ville sainte après avoir donné, dans tous les lieux où il s'étoit arrêté, des marques de sa pieuse libéralité. Il revint de Rome en Danemarck, et, de sa route, il écrivit à la nation angloise une lettre trop remarquable pour la passer sous silence.

« Knut, roi de Danemarck, de toute l'Angleterre, de la Norwége et de la Suède, au métropolitain primat Egelnoth, à Elfric l'archevêque, à tous les évêques et prélats, à tout le peuple anglois, nobles et gens des communes, salut. Je vous fais savoir que je suis allé à Rome, afin d'obtenir la rémission de mes péchés et de prier pour le salut de mes royaumes et peuples soumis à ma domination. J'avois fait ce vœu depuis longtemps, mais les affaires d'état et empêchements divers m'avoient détourné de l'accomplir. Je remercie humblement le Dieu tout-puissant de m'avoir, une fois en ma vie, octroyé la grâce de visiter les tombeaux des très-saints et bienheureux apôtres Pierre et Paul, et de tous les saints qui reposent soit dans l'enceinte des murs, soit au-dehors de Rome, et de m'avoir permis de les honorer et vénérer en personne. Et cela, je l'ai fait parce que j'ai appris de la bouche des sages, mes savants maîtres, que saint Pierre l'apôtre a reçu du Seigneur la puissance de lier et délier, avec les clés du royaume céleste; et j'ai jugé qu'il étoit utile de solliciter son appui près de Dieu.

» Sachez, en outre, qu'à la solennité de Pâques, il s'est tenu une grande assemblée de personnages illustres devant le seigneur pape Jean et l'empereur Conrad (Kunrad), c'est à savoir, tous les chefs des nations, depuis le mont Gargano jusqu'à la mer qui nous avoisine. Ils m'ont accueilli avec distinction, particulièrement l'empereur, et m'ont fait des présents très-précieux : des vases d'or et d'argent, des manteaux et vêtements de prix et de riches étoffes. Je me suis entretenu avec l'empereur, le seigneur pape et autres princes, sur les besoins et griefs des peuples de mes royaumes anglois et danois, afin d'obtenir pour eux une sauvegarde qui leur valût justice et sûreté dans leurs voyages à Rome, et les exemptât de péages à tant de clôtures, et d'injustes et ruineuses exactions. L'empereur et le roi Rodolphe, possesseurs de la plupart des barrières, et tous les autres princes, me promirent que mes sujets, pélerins ou marchands, pourroient à l'avenir se rendre à Rome et revenir dans leur patrie sans être retenus aux barrières, ou sans payer des droits illicites et exorbitants.

» J'ai encore exprimé au seigneur pape mon déplaisir des sommes d'argent énormes qui sont exigées de mes archevêques lorsque, suivant l'usage, ils se dirigent vers le siége apostolique, afin d'obtenir le pallium, et le saint père a décidé que cet abus ne se renouvelleroit pas à l'avenir. Tout ce que j'ai demandé au pape, à l'empereur, aux princes dont il faut traverser les états pour se rendre d'Angleterre à Rome, m'a été de bon cœur accordé, et cet accord, ratifié par serment devant quatre archevêques, vingt évêques et une foule immense de ducs, de comtes et de nobles hommes. J'offre donc à Dieu mes humbles remerciements d'avoir si honorablement exécuté ce qui avoit été dans mes intentions, et d'avoir satisfait à tous mes désirs.

» Sachez actuellement que j'ai fait vœu au Dieu tout-puissant de régler ma vie selon la droiture, afin de gouverner mon peuple avec équité et d'observer en tout une exacte justice. Ce que j'ai fait dans mes jeunes ans de contraire à l'équité, j'entends, avec l'aide de Dieu, l'amender entièrement et faire compensation, selon mon pouvoir. C'est pourquoi je prie et requiers les gens de mon conseil, et tous ceux à qui j'ai confié le gouvernement des affaires de mon royaume,

et je leur recommande, s'ils mettent du prix à mon amitié et s'ils veulent sauver leur vie et leur âme, de ne se prêter à aucune injustice par crainte de moi ou en faveur des hommes puissants, et de ne faire tort ni violence à personne, riche ou pauvre, afin que chacun, noble ou non et selon son état, jouisse de ses droits et de ce qu'il possède selon la loi, et ne soit troublé en cela ni en mon nom, ni en aucun autre, ni sous prétexte des besoins d'argent qu'éprouveroit mon trésor; car je ne veux point d'argent levé par des moyens illégaux.

» Je me rends à présent en Danemarck, avec la détermination de donner la paix à des nations dont la méchanceté ou l'erreur ne tendoit à rien moins qu'à priver ma personne de la couronne et de la vie; mais Dieu a retenu leurs bras et détruit leurs ressources, et sa bonté, en laquelle je me confie, me préservera d'embûches et confondra tous mes ennemis. Dès que cette paix sera conclue, que j'aurai réglé toutes mes affaires dans mes états de l'est, et que les préparatifs de mon embarquement seront terminés, je me propose de retourner en Angleterre. Si, d'avance, je vous ai envoyé cette lettre, c'est afin que la joie que doivent inspirer mes prospérités anime tous les peuples de mes royaumes; car vous n'ignorez pas que, de ma personne et par mes travaux, je n'ai jamais rien épargné afin d'obtenir quelque avantage pour mes sujets. Enfin, vous évêques et vous shérifs de mon royaume d'Angleterre, je vous prie et vous adjure, par la foi que vous devez à Dieu et à moi, de faire en sorte qu'avant mon retour toutes vos dettes envers Dieu soient acquittées, c'est-à-dire les droits de l'Église selon les anciennes lois, les *plough-alms* (aumônes ou droits par charrue sur les terres en labour), les dîmes des troupeaux nés dans l'année courante, les deniers dus à saint Pierre par chaque maison de ville ou de village, les dîmes des moissons à la mi-août, et le *kirkshot* (droit d'église, prémices des semences), à la Saint-Martin, dans l'église paroissiale. Si ces droits n'étoient pas exactement payés à l'époque prochaine de mon débarquement, ma royale puissance s'exerceroit contre les retardataires, et puniroit sévèrement, selon la rigueur de la loi et sans aucune grâce. Portez-vous bien, mes grands et féaux amis. »

Canute, dit le Grand, qui avoit pris le titre d'empereur du septentrion, par la grâce du Christ, roi des rois, vécut encore trois années après son pélerinage, et ce furent pour ses peuples trois années de paix. En 1035, il mourut à Shaftesbury et fut inhumé à Winchester. Avant son hymen avec la princesse Emma, il avoit eu plusieurs enfants de la fille d'Alfhelm, comte de Northampton, deux fils nommés Sweyn et Harold, et plusieurs filles. On ne sait s'ils étoient issus d'un légitime mariage, ce qui d'ailleurs n'étoit pas un titre important à cette époque; mais on prétendit que c'étoient des enfants supposés. L'aîné, toutefois, avoit été placé par Canute lui-même sur le trône de Norwége, et le second, Harold, vivoit à sa cour et dans son intimité.

La reine Emma lui avoit donné un fils et une fille. Les articles du traité fait avec Richard, duc de Normandie, portoient que les fils d'Emma prendroient la couronne d'Angleterre, à l'exclusion de ceux que Canute avoit reconnus avant son mariage. Hard-Knut, ou Hardi-Canute, cet héritier légal, étoit encore bien jeune pour gouverner. A la mort de son père, il s'étoit hâté de se rendre en Danemarck, dont la possession ne lui fut pas disputée; mais lorsqu'il songea à revenir en Angleterre, il apprit que le Thingmanna, garde royale danoise, tous les Danois et les Anglois du nord avoient embrassé le parti de Harold. Les Anglois du sud, au contraire, s'étoient déclarés pour Hardi-Canute, qui leur sembloit un compatriote parce qu'il étoit né au milieu d'eux, et l'ealdorman ou comte Godwin épousa ses intérêts. Un troisième parti proposa de mettre sur le trône un des fils d'Ethelred, qui vivoit toujours en Normandie. La guerre civile paroissoit donc imminente, lorsque, dans un witena-gemote assemblé à Oxford (1036), les nobles et les



Vase et monnoies du temps de Canute (1).

prélats arrêtèrent que Harold seroit mis en possession de la ville de Londres et de toutes les provinces situées au nord de la Tamise, et que les divisions méridionales appartiendroient à Hardi-Canute, à qui l'on assigna pour tuteurs la reine Emma et le comte Godwin.

Le duc Robert de Normandie étoit mort,

(1) Ce vase fut trouvé, en 1815, à Halton-Moor, à cinq milles environ de Lancastre. Il contenait 860 pennys en argent et six autres en or; de ces pièces, les unes sont danoises, les autres sont frappées en Angleterre, sous le règne de Canute. Les pièces danoises, n. 2 et 3, sont d'un travail tellement grossier qu'il est à peine possible d'en déchiffrer une lettre.

Les pièces de Canute, n. 4, sont toutes du même type. La face représente le roi la tête couverte d'un casque, et son sceptre à la main. Sur le revers est une croix.

Les pièces d'or, consistent en une feuille assez mince, frappée seulement d'un côté. Toutes représentent une tête humaine du travail le plus grossier. Le métal du vase est un mélange d'argent et de cuivre. La forme est loin d'en être belle, mais les ornemens ne manquent pas d'élégance, et l'on pense qu'ils ont été copiés d'après quelque pièce de poterie romaine.

(*Archæologia britannica.*)

entrefaites, dans un pélerinage à la
ainte, et la minorité du fils qui lui
ne présagea plus qu'une protection
caire aux deux fils d'Éthelred et
, déshérités du trône par les intri-
leur odieuse mère. Édouard, l'un
lans l'intention de soutenir les efforts
mis et de partager leurs périls, ré-
se rendre en Angleterre. Il parvint
nbler une quarantaine de vaisseaux
lébarquer à Southampton. Il espéroit
ière, effrayée des progrès de la puis-
Harold, et déjà secrètement aban-
par le comte Godwin, dont l'am-
e s'accommodoit pas de l'absence
ée de Hardi-Canute, se déclareroit
reur, ne fût-ce que par crainte ou
tique. Mais il s'aperçut bientôt que
Emma n'avoit rien gardé pour lui
rnel. Une armée formidable s'avança
i : incapable de lui résister, il se
pillage de quelques bourgs, rega-
raisseaux et ramena son inutile expé-
ns les ports de la Normandie.
ur d'Emma étoit beaucoup plus ou-
lésir de régner qu'à celui d'aider à
érité de ses enfants. L'étrange pro-
du séjour de Hardi-Canute en
rck parut exercer une singulière in-
ur les déterminations de cette prin-
est difficile de dire quels furent les
ui la dirigèrent. On peut présumer
old lui avoit fait des propositions
modement personnel; peut-être lui
lonné à entendre qu'il l'appelleroit à
son trône et sa puissance, ou s'en
e flattée sans raison ; le fait est
i livra le trésor de Canute, que les
ons de l'ouest reconnurent la suze-
le Harold, et que la reine Emma
séjour de Winchester et vint s'éta-
ondres près de l'adversaire de ses
y étoit à peine, qu'une lettre fut
en son nom aux deux princes qui
t en Normandie. Cette lettre sem-
ite par Emma. Elle leur annonçoit
nglo-Saxons, las du gouvernement
ld, sembloient disposés à secouer un joug qui leur étoit intolérable, et peut-être à donner la couronne à l'un des fils d'Éthelred. Elle invitoit donc l'un des deux frères à se rendre promptement et secrètement auprès de sa personne, afin de s'entendre avec elle et leurs amis sur les moyens de faire valoir leurs droits à la couronne. Emma étoit-elle réellement l'auteur de cette lettre, ou la missive avoit-elle été fabriquée par Harold? Mais pourquoi Harold n'auroit-il voulu entraîner qu'un des princes dans le piége qu'il tendoit à tous deux, ou quel service lui rendoit la reine en ne lui livrant qu'un seul de ses compétiteurs? Le panégyriste d'Emma, car cette méchante femme trouva aussi un biographe louangeur, ne manque pas d'arguer de faux la criminelle missive et de l'attribuer à Harold. Il nous paroît plus probable qu'elle fut réellement écrite par Emma dans un moment de mécontentement, que Harold en eut connoissance, et qu'il la laissa partir pour sa destination, avec l'espoir de rencontrer dans cette intrigue les moyens de se défaire, avec une apparence de justice, de la mère et des enfants. Les fils d'Éthelred reçurent la lettre avec joie. Alfred, le plus jeune, se mit à la tête de l'expédition, du consentement de son frère. Il leva quelques troupes en Normandie et dans le Boulonnois, se présenta au port de Sandwich, où il apprit que des forces considérables se préparoient à le combattre, revint vers le nord et débarqua sans obstacle près de Canterbury. Le comte Godwin vint à sa rencontre et lui promit de le conduire en sûreté près d'Emma; mais la trahison entouroit le malheureux Alfred. Les défenseurs de Godwin ont écrit que ce chef célèbre avoit conçu le projet de se servir du jeune prince pour opérer la délivrance de sa patrie, mais que ses bonnes dispositions se changèrent en malveillance quand il reconnut qu'Alfred se livroit aux conseils d'aventuriers étrangers, auxquels il avoit promis des possessions en Angleterre. Godwin se contenta donc de l'amener à Guildford, où il lui fit prendre des quartiers chez les habitants, en dispersant ses troupes d'une manière inu-

sitée; puis il se retira en promettant, disent quelques historiens, de le rejoindre le lendemain : d'autres affirment que tout étoit convenu d'avance avec Harold, et que Godwin se hâta de le faire prévenir que ses intentions étoient exécutées. Dans la nuit, les gens de Harold s'emparèrent de Guildford, saisirent les étrangers, qui s'étoient abandonnés au sommeil, les garrottèrent, et les réservèrent pour le supplice affreux que devoient éclairer les rayons du soleil. Six cents hommes environ, chargés de liens, furent rangés sur une ligne; on les compta, et neuf sur dix furent dévoués à la mort la plus cruelle : on leur creva les yeux, on leur arracha les entrailles, on leur coupa les jarrets, on les dépouilla de leur chevelure, à la manière des sauvages du Nouveau-Monde. Les bourreaux s'excitoient l'un l'autre à découvrir la torture la plus ingénieuse. Alfred, abreuvé d'outrages, à moitié nu, lié sur un méchant cheval, exposé dans toutes les villes de son passage à la dérision de la populace, fut jeté dans un cachot du monastère d'Ely, d'où on le tira bientôt pour le traduire devant un prétendu tribunal, où il étoit jugé d'avance. Le fils d'Éthelred et d'Emma fut condamné à perdre les yeux par la main du bourreau. Après l'exécution de cette horrible sentence, on ramena le misérable prince, puni comme violateur de la paix publique, au monastère d'Ély, où il ne tarda pas à succomber sous la violence des douleurs; on a même écrit que ce fut sous le poignard d'un meurtrier.

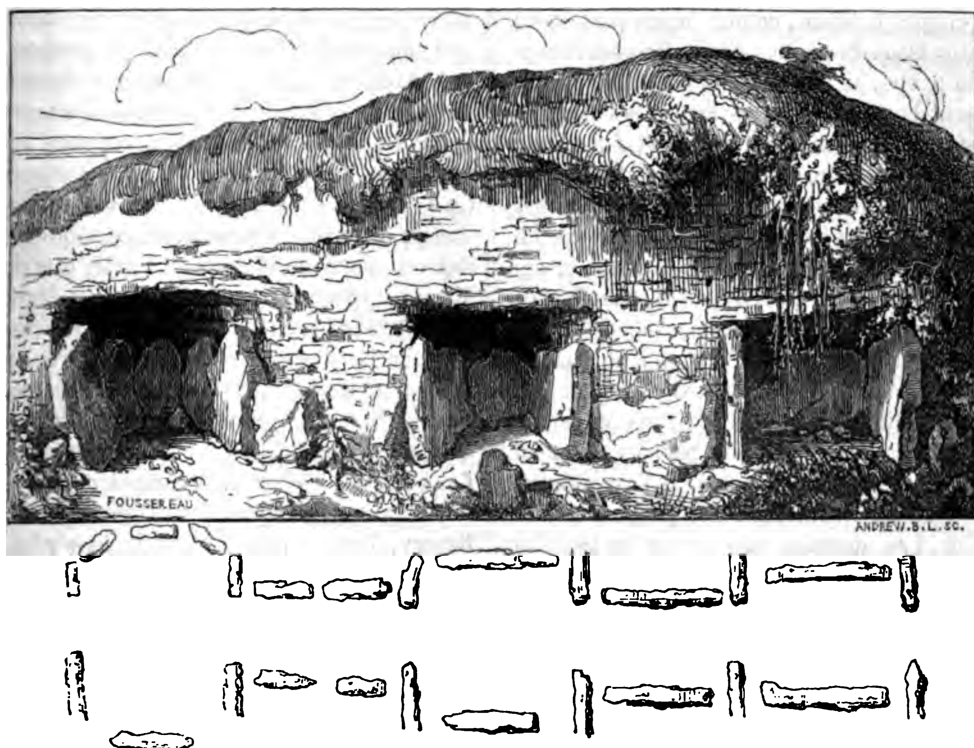
On ne sait si la mère d'Alfred trempa dans ce dernier crime. Il paroît qu'elle ne fit aucune démarche pour sauver son fils du supplice; mais il y a loin encore de cette coupable inertie à la complicité de l'assassinat. Peu de temps après, elle fut exilée de l'Angleterre par les ordres de Harold, et elle se retira en Flandre, où Baudouin lui accorda un asile. Triomphant du succès de sa politique sanguinaire, Harold s'empara des possessions destinées à Hardi-Canute et se fit reconnoître comme roi de toute de l'Angleterre. L'archevêque de Canterbury, Egelnoth, refusa d'abord de lui accorder l'onction royale, et, plaçant sur l'autel le sceptre et la couronne, il s'écria : « Canute m'a confié » ces insignes de la dignité des rois; je ne » vous les donne pas, je ne vous les refuse » pas; prenez-les, s'il vous convient. Je dé» fends d'ailleurs à tous mes évêques de pro» céder à l'accomplissement d'une cérémonie » qui fait partie de mes attributions. » Quelques présents abaissèrent ce ton hautain; Harold donna son manteau royal à l'abbaye de Croyland, et son couronnement eut lieu avec solennité.

Harold mourut en 1040, après cinq ans de règne. L'histoire n'a conservé de lui que le souvenir du meurtre d'Alfred, quelques éloges donnés à sa piété par un chroniqueur, et quelques plaintes contre son irréligion exhalées par un autre. Il paroît que le monastère du premier avoit reçu des dotations du roi, et qu'il avoit refusé de semblables faveurs au couvent du second. Harold, à raison de la rapidité de sa course, avoit été surnommé Pied-de-Lièvre par ses sujets.

Les Anglo-Saxons n'osèrent se donner un roi de leur choix, et ils se réunirent aux Danois afin de pourvoir à la vacance du trône. Le fils de Canute et d'Emma, Hardi-Canute, fut élu à l'unanimité. Depuis longtemps il s'occupoit de l'équipement d'une flotte assez considérable pour combattre avec avantage les partisans de Harold, mais il y mettoit de la lenteur, et les messages qu'Emma lui adressoit de Bruges, où elle résidoit, ne sembloient pas avoir d'influence sur son esprit. Il alla cependant la visiter avec une partie de ses vaisseaux, et il arrivoit à peine auprès de sa mère, qu'une députation de thanes anglo-saxons et danois vint lui apprendre la mort de Harold au pied de lièvre et lui annoncer que le clergé l'attendoit pour le couronner. Hardi-Canute manda sur-le-champ le reste de sa flotte, et, suivi de soixante vaisseaux, il partit pour Londres, où il fut reconnu roi sans opposition.

L'un des premiers actes de son gouvernement fut d'ordonner que l'on ouvrît la tombe

de son prédécesseur, qu'on exhumât son cadavre, qu'on lui tranchât la tête, et qu'on jetât ces horribles débris dans la Tamise. Ces ordres affreux furent exécutés. Des pêcheurs recueillirent les restes de Harold et les ensevelirent; mais Hardi-Canute, instruit de cet acte de piété, fit déterrer de nouveau les restes de son frère et les fit livrer encore aux eaux du fleuve, où d'autres pêcheurs les retrouvèrent. Cette fois ils furent apportés au cimetière de Saint-Clément, sépulture réservée aux lords danois qui, même dans la mort, prétendoient être séparés des Anglo-Saxons (1). L'acte de barbarie ordonné par



Dessin et plan de tombeaux danois.

le nouveau roi avoit été mis à exécution par l'archevêque d'York et par Godwin, qui portoit alors le titre de comte de Wessex. Mais bientôt ces deux ambitieux se détestèrent, et le prince de l'Église accusa le chef militaire d'un crime plus grand que celui d'avoir contribué à exercer une vengeance inutile sur un cadavre. Durant quatre années il prétendit et soutint que Godwin étoit l'auteur de l'assassinat d'Alfred. Hardi-Canute parut saisir avec ardeur cette occasion de venger le meurtre de son frère utérin, et il ordonna une enquête judiciaire. En même

(1) Les sépultures danoises différoient complétement des sépultures anglo-saxonnes. En 1817 on a découvert un de ces tombeaux dans la paroisse de Wellow, dans le Somersetshire. Ce monument, dont nous donnons le dessin, a 107 pieds anglois de longueur, sur 54 de largeur, et 13 de hauteur à l'extérieur. Une grande pierre plate, soutenue par deux autres, en ferme l'entrée. Une galerie, de 57 pieds de long, forme, ainsi que l'indique le plan, deux couloirs et trois chambres, où les cadavres étoient déposés. Les murailles de chaque côté sont construites de pierres minces, grossièrement entassées; et la voûte est formée de lames de pierre superposées, et s'appuyant l'une contre l'autre. On y a trouvé des ossements et des urnes cinéraires, ce qui prouve qu'on n'avoit pas encore perdu totalement la coutume de brûler les corps.

temps il envoya des messagers à son autre frère, Édouard, qui résidoit toujours en Normandie, le supplia de se rendre à la cour d'Angleterre, le combla de marques d'amitié, et lui donna un établissement convenable à sa haute naissance. Édouard, à l'instigation de l'archevêque d'York, se déclara l'accusateur du comte Godwin et de l'évêque Leofwin, comme ayant participé à la trahison du comte. Godwin, suivant l'usage du temps, se présenta devant un jury composé d'ealdormen et de thanes, ses pairs et ses compagnons de gloire, suivi d'une foule nombreuse de parents, d'amis et de témoins, qui tous jurèrent avec lui qu'il n'avoit pris aucune part à la mort du fils d'Éthelred. Le comte de Wessex fut donc acquitté et recouvra sa faveur près du roi et son influence dans le gouvernement. Son meilleur moyen de justification fut le présent qu'il fit à Hardi-Canute d'un magnifique navire, monté par quatre-vingts hommes, et dont la poupe étoit dorée ou ornée de plaques de métal doré. Des écrivains portés à l'exagération ont même affirmé que ces plaques étoient d'or. Les guerriers que portoit ce superbe vaisseau étoient couverts de casques et de cottes de maille dorées; leurs lances, leurs haches d'armes, les bossettes de leurs boucliers, la garde de leurs épées étoient d'or ou décorés d'ornements d'or; et enfin, à chaque bras ils avoient deux bracelets d'or massif, du poids de seize onces chacun. Si cette profusion d'or étonne la crédulité de nos lecteurs, ils auront la ressource de se rappeler que les pirates du nord étoient gens excessivement pillards, et qu'ils aimoient beaucoup les belles armes. Cet argument est employé sérieusement par des auteurs très-recommandables d'ailleurs, et qui n'ont pas pris leurs notes dans les *Mille et une Nuits*. L'évêque Leofwin suivit l'exemple de Godwin, et se justifia par des présents.

Ce ne fut pas la recherche des assassins d'Alfred ni l'acquittement des accusés qui aigrirent la nation anglo-saxonne contre le nouveau roi; mais son extrême avidité, ou plutôt la nécessité dans laquelle il se trouva de continuer la perception du danegelt, l'impôt danois. La garde royale danoise, ou le thingmanna, touchoit pour sa solde une somme de douze marcs par officier et de huit marcs par soldat; mais l'effectif de cette garde se trouva augmenté de tous les hommes de l'armée d'expédition préparée par Hardi-Canute avant la mort de Harold au pied de lièvre, ce qui quintupla ses rôles. Le danegelt dut s'élever dans la même proportion, et les Anglo-Saxons en témoignèrent hautement leur mécontentement. Deux collecteurs de taxes, à Worcester, tombèrent sous les coups du peuple, victimes du désespoir qu'ils avoient excité. Le roi jura la destruction de cette ville. En conséquence, Godwin, duc ou comte de Wessex, Leofric, duc de Mercie, et Siward, duc de Northumberland, reçurent l'ordre de marcher contre Worcester, d'incendier cette ville, et de la livrer au pillage. Cette volonté cruelle fut exécutée. Les soldats saccagèrent Worcester durant quatre jours et l'incendièrent le cinquième. Les habitants avoient abandonné leurs maisons et s'étoient retirés dans la petite île de Bevery, formée par la Severn; ils s'y retranchèrent, et se défendirent avec tant d'énergie, que Hardi-Canute jugea enfin convenable et prudent de leur pardonner et de permettre qu'ils reprissent possession de leurs foyers détruits.

Cet événement annonça que l'esprit d'indépendance n'étoit pas complétement éteint chez les Anglo-Saxons. L'oppression sous laquelle ils gémissoient leur sembloit difficile à supporter, et les misères dont on les accabloit éveilloient souvent en eux le souvenir de leur ancienne liberté. Les Danois les traitoient constamment en peuples vaincus. C'étoient les gens de race indigène qui seuls payoient les impôts dont ils voyoient passer le produit dans les mains de leurs oppresseurs. Quoique les ordonnances de Canute eussent déclaré que la coutume de fournir au roi des provisions gratuites dans ses voyages étoit abolie, cette mesure ne profitoit en réalité qu'aux Danois. Ceux-ci, lorsque le roi venoit loger chez eux, étoient

défrayés de toute la dépense, soit par des indemnités en argent, soit par des bestiaux qu'on enlevoit au paysan saxon. Mais si le roi descendoit dans la demeure d'un indigène, ses officiers disposoient de tout ce qu'il possédoit, se nourrissoient et s'abreuvoient à ses dépens, ainsi que leur maître, l'accabloient d'insultes, outrageoient à plaisir sa femme, sa sœur, sa fille ou sa servante; et s'il osoit montrer une partie de la fureur qui l'animoit, s'il entreprenoit de défendre ou de venger les êtres qu'il aimoit, sa tête étoit mise à prix comme celle d'un loup; il devenoit même ce que l'on nommoit *tête de loup*, et il ne lui restoit qu'à fuir dans les forêts et à vivre de pillage, en attendant l'heure de la vengeance.

Le gouvernement violent de Hardi-Canute n'eut pas une longue durée. Ce prince, dont l'intempérance étoit extrême, assistoit aux noces d'un noble danois, à Lambeth, deux ans à peine après s'être assis sur le trône. Il étoit debout, au milieu des convives, et se disposoit à vider une coupe qu'il tenoit à la main, lorsque, frappé d'une subite atteinte, il tomba sur la terre et expira (1042). Quoiqu'il soit d'usage d'attribuer à l'empoisonnement la mort imprévue des rois, il ne paroît pas que ce soupçon ait été élevé en cette occasion. Hardi-Canute fut inhumé près de son père, dans l'église de Winchester.

Les historiens ne sont pas d'accord sur le caractère, les inclinations ou même la constitution physique de ce prince. Les uns le représentent comme robuste et d'un tempérament vigoureux, d'autres comme foible et maladif. On lui donne d'une part des mœurs douces et des inclinations généreuses, d'une autre de la violence et de l'avidité. Son règne, selon les uns, s'annonçoit tranquille et prospère, selon les autres, sa mort ne causa ni surprise ni chagrin, et n'excita aucun regret parmi ses sujets. On remarquera que les écrivains modernes qui parlent de Hardi-Canute expriment ces opinions contradictoires, chacun dans leur système, nettement, positivement, sans même donner à entendre que les anciens chroniqueurs ont laissé des notions qui se détruisent mutuellement quand on veut bien les comparer.

Hardi-Canute accorda la main de sa sœur, Gunihlda, à l'empereur de Germanie, Henry. La princesse fut conduite au rivage par une foule de thanes anglo-saxons et danois, qui déployèrent une magnificence extraordinaire. L'or, l'argent, la soie, les pierres précieuses, les chevaux superbement enharnachés, donnèrent aux envoyés germains la plus haute idée de la richesse et du bonheur de l'Angleterre, et les poètes célébrèrent la beauté de Gunihlda dans des ballades que l'on a longtemps chantées. Durant ces fêtes somptueuses, la misère du peuple étoit au comble, et une révolution se préparoit, qui devoit rétablir la couronne d'Angleterre dans la ligne anglo-saxonne.

Le véritable héritier du trône, le descendant direct de la race de Cerdic, le fils d'Edmond-Côte-de-Fer, dépossédé par Canute et exilé en Hongrie, étoit trop éloigné, à l'époque de la mort de Hardi-Canute, pour que l'on pût songer efficacement à lui. L'aîné des fils de Canute, Sweyn, roi de Norwége, étoit absorbé par les affaires de son royaume; les deux derniers rois n'avoient pas laissé de postérité, aucun prétendant de race danoise ne se présentoit, et les circonstances sembloient se réunir pour offrir aux Anglois l'occasion de briser le joug sous lequel ils gémissoient. Les Danois, inquiets pour leur sort personnel, étoient sans chefs, et avant qu'ils eussent pu s'entendre et se concerter pour l'élection d'un nouveau roi, une armée insurrectionnelle s'étoit formée, sous la direction d'un seigneur saxon nommé Hown. Cette armée marchoit au nom du roi Édouard, quoiqu'il ne fût pas encore élu. Elle attaqua les Danois, les refoula de ville en ville, et en contraignit un grand nombre à regagner leurs vaisseaux et à retourner en Danemarck. Ces événements étoient déjà fort avantageux à la cause du fils d'Éthelred; mais on attendoit avec anxiété le parti que prendroit le puissant comte Godwin. Il devoit à ses talents, à ses alliances, à ses richesses, une influence considérable sur les affaires

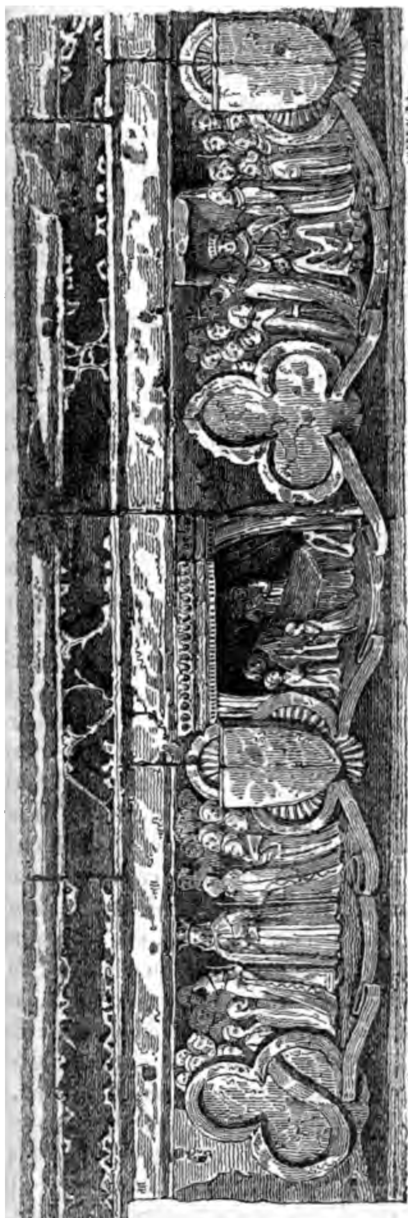
publiques, influence qui tendoit nécessairement à s'accroître au moment d'une révolution, lorsque les esprits dans l'indécision cherchent un chef, et le trouvent dans tout homme d'action et de courage. On n'ignoroit pas qu'Édouard avoit accusé publiquement Godwin du meurtre d'Alfred, et l'on craignoit qu'une pareille offense n'eût engendré une haine impossible à éteindre; on reconnoissoit que Godwin pouvoit, si telle étoit sa volonté, s'emparer de la couronne à son profit, et l'on se rappeloit qu'il devoit toute sa grandeur au parti des Danois, qui l'avoit élevé au rang qu'il occupoit. Godwin, toutefois, arbora l'étendard en faveur de l'indépendance de la race anglo-saxonne; il se mit à la tête de la nation soulevée, se déclara pour Édouard, et contribua de sa fortune et de ses armes à l'expulsion de la race danoise.

Dans quel lieu se trouvoit Édouard, lorsque la fortune vint lui sourire et le replaça sur le trône de ses ancêtres? La plupart des historiens modernes ont écrit qu'il étoit alors en Angleterre, où il avoit établi sa résidence lorsque Hardi-Canute l'eut invité comme frère à se rendre à sa cour; mais des écrivains dont le talent fait autorité ont affirmé qu'il n'avoit pas quitté la Normandie, et qu'un message national lui fut envoyé pour lui annoncer que le peuple l'avoit élu roi: telle est l'opinion de M. A. Thierry; Hume et le D. Lingard ont adopté une version opposée. Parmi les anciens chroniqueurs, Guillaume de Poitou attribue l'avénement d'Édouard aux efforts du duc de Normandie, qui menaça les Anglois de l'envoi d'une armée s'ils ne reconnoissoient pas pour roi le fils d'Éthelred, alors près de lui. Guillaume de Jumiéges rapporte au contraire que Hardi-Canute logeoit depuis long-temps son frère dans son propre palais. Le moine de Saint-Omer, dans l'*encomium* d'Emma, fait le récit des mêmes faits et donne des louanges à l'union des deux frères. Il seroit possible que les annalistes normands eussent supposé la résidence d'Édouard à la cour de Normandie, afin d'accroître la vraisemblance de la désignation de Guillaume-le-Conquérant pour son successeur; mais ceci n'est qu'une assertion angloise, dont nous examinerons toute l'importance lorsque nous parlerons de la conquête. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'aux fêtes de Pâques 1042, Édouard fut couronné par l'archevêque Edsy, dans l'église de Winchester, après que le witenagemote, rassemblé à Gillingham, l'eut élu roi, nonobstant une légère opposition.

Édouard récompensa les services de Godwin en cette occasion, en élevant ses fils aux plus hautes dignités, et en épousant sa fille Éditha, ainsi qu'il l'avait juré quand le comte de Wessex s'étoit déclaré en sa faveur. Il avoit alors quarante ans; et vingt-sept années d'exil et de peines lui avoient fait un caractère de modération qui devoit assurer le bonheur de ses sujets. Le but de toutes ses actions fut donc le maintien de la paix, la diminution des charges qui pesoient sur le peuple, la restauration des lois, la propagation de la religion. Ses habitudes étoient celles d'un simple citoyen; mais si ses vertus parurent recommandables, et s'il parvint à se faire aimer, il éloigna souvent le respect par son excessive bonté, et il réprima difficilement la turbulence des nobles de sa cour, qui reconnurent bientôt la foiblesse de son esprit et son irrésolution.

Les plus grands seigneurs de l'Angleterre, à l'époque de l'avènement d'Édouard, étoient le comte Siward, qui gouvernoit le Northumberland, le comte de Leicester, Léofric, qui commandoit la plus grande partie de la Mercie, le comte Godwin, dont l'autorité s'étendoit sur le Wessex, le Sussex et le Kent. Les deux fils de Godwin, Sweyn et Harold, obtinrent de la reconnoissance d'Édouard, le premier, un comté composé du Glocester, du Somerset, d'Oxford et de Berks; le second, un autre comté formé de l'Est-Anglie, de l'Essex, du Huntingdon et du Cambridgeshire. Ces personnages étoient certainement par leur union et leurs attributions plus puissants que le roi lui-même. Ils levoient les troupes et commandoient l'armée; leur volonté décidoit de l'application des lois; ils jugeoient souverainement et

faisoient percevoir les impôts et les amendes judiciaires; ils jouissoient enfin de tous les pouvoirs des anciens ealdormen, dont le nom seul étoit changé, et ils y joignoient des prérogatives nouvelles et toutes royales. Il fut heureux pour Édouard que l'intérêt personnel de ces grands comtes les eût engagés à sacrifier tous leurs motifs de haine et de jalousie au succès de son élévation; car le premier acte de son administration étoit de nature à lui susciter de nombreux ennemis. La couronne se trouvoit si pauvre, qu'il ne vit d'autre moyen de lui rendre un peu



(1) Ces dessins sont une copie exacte des bas-reliefs qui forment la frise de la chapelle d'Édouard-le-Confesseur, dans l'abbaye de Westminster, à Londres. Les principaux événements historiques ou fabuleux de la vie de ce prince y sont représentés dans les quatorze compartiments dont se compose la frise. Ils ont été tirés en grande partie de l'ouvrage d'Ailred, intitulé *de vita et miraculis Edwardi confessoris*, de la Vie et des Miracles d'Édouard-le-Confesseur. Ce livre, écrit sous le règne de Henri II, fut présenté à ce prince par Laurence, abbé de Westminster, le jour même (1163) où, en l'honneur de sa canonisation récente, les restes d'Édouard-le-Confesseur furent en grande pompe placés dans une nouvelle châsse.

C'est donc dans Ailred que nous avons puisé l'explication des événements que représentent les sculptures, sans cependant négliger de mentionner les récits des autres chroniqueurs, lorsqu'ils diffèrent des siens.

PREMIER BAS-RELIEF.

Les prélats et la noblesse jurant fidélité à Édouard-le-Confesseur, encore dans le sein de sa mère.

Comme nous l'avons vu précédemment, Éthelred eut de la reine Emma, sa seconde épouse, deux fils, Alfred et Édouard, qui fut depuis Édouard-le-Confesseur. La reine était enceinte de ce dernier, lorsqu'un witena-gemote fut convoqué pour délibérer sur les affaires du royaume, que la pusillanimité d'Éthelred avoit laissé envahir par les Danois. Désirant que le choix qu'il feroit de son successeur fût approuvé du peuple, le roi consulta le conseil assemblé. Quelques-uns donnèrent leur suffrage à Edmond-Côte-de-Fer, à cause de sa force prodigieuse; les autres le donnèrent à Alfred. Mais un des assistans ayant prédit que le premier ne jouiroit que d'une courte vie, et qu'une mort violente termineroit les jours du second, tous les suffrages se réunirent sur l'enfant que la reine portoit dans son sein, et le roi ayant donné à ce choix son assentiment, l'assemblée prêta serment de foi et hommage à un enfant encore à naître. Telle est la version d'Ailred.

Selon d'autres, le bas-relief représenteroit la reine se justifiant par le jugement de Dieu de l'accusation d'adultère portée contre elle; mais comme l'accusation et l'épreuve subie par la reine, s'il y a eu accusation et épreuve, ce que nous n'admettons pas, sont postérieures au couronnement d'Édouard; que, dans la frise, les événements de la vie de ce prince se succèdent par ordre chronologique, et que le sujet du second

d'éclat et de satisfaire à ses plus pressants besoins, que d'annuler toutes les donations faites par ses prédécesseurs danois. Les conséquences de ce coup d'autorité pouvoient lui faire courir de grands dangers; mais comme la plupart des donataires étoient des étrangers, le peuple fut peu touché de leur détresse, et la spoliation s'opéra sans trouble et sans opposition. La nation, d'ailleurs, vit avec joie l'abolition de l'impôt nommé le danegelt, qui cessa naturellement d'être perçu lorsque le Thingmanna eut pris le parti de retourner en Danemark.

Édouard se résolut ensuite à éloigner de la cour sa mère Emma, et sa décision fut exécutée avec une telle rigueur, avec des formes si barbares, qu'on peut se demander comment le saint-siége a canonisé le monarque qui avoit condamné sa mère à subir ces indignités, et qui lui-même l'avoit traquée comme une bête fauve. Mais Édouard n'avoit point oublié qu'Emma, en épousant Canute, étoit devenue indifférente au sort des enfants qu'elle avoit eus d'Éthelred; que son malheureux frère et lui en avoient été complétement négligés du vivant de l'usurpateur; qu'elle avoit tendu une main amicale à leur persécuteur Harold, et que toutes ses affections sembloient s'être concentrées sur son fils Hardi-Canute. Il pensoit peut-être que l'expédition qu'il avoit tentée à l'avénement de Harold n'avoit échoué que par les intrigues de la reine Emma, vouée tout entière à la grandeur et à la prospérité de ses enfants du second lit; peut-être encore étoit-il persuadé qu'elle avoit trempé dans la catastrophe qui avoit privé son frère Alfred de la vie. Si l'on ajoute à ces motifs de vengeance que la reine fut hautement accusée d'entretenir un commerce criminel avec l'évêque de Winchester, et qu'elle fut forcée de se justifier, ce qu'elle fit par le jugement de Dieu ou la grande épreuve, en marchant nu-pieds, sans se brûler, sur des socs de charrue rougis au feu, on aura peut-être le secret des rigueurs qu'Édouard exerça envers elle. Toutefois, si l'on veut se rappeler que la lettre qui attira le malheureux Alfred sur le sol de la Grande-Bretagne a été considérée comme supposée par des critiques judicieux, et que même, en admettant sa réalité, elle ne prouveroit que la confiance irréfléchie d'Emma dans les prétendus amis du prince; si, comme nous, on est convaincu que l'accusation relative à l'évêque de Winchester et l'épreuve subie par la reine ne sont que des inventions monacales, postérieures à l'époque de sa vie, embellies et propagées par l'ignorance et l'amour du merveilleux, il ne restera d'autre tort à Emma que ses préférences maternelles et sa fantaisie de gouverner. Nous lui en trouverons cependant un autre, et il paroît que ce ne fut pas son moindre crime : elle avoit accumulé de grandes richesses, et lorsque Édouard parvint au trône, elle refusa, nonobstant la connoissance qu'elle avoit de sa détresse, de les partager avec lui. Le nouveau roi se promit de s'en emparer. Il réunit à Glocester les comtes qui s'étoient déclarés pour lui, et, accompagné de Siward, de Godwin et de Leofric, il dirigea lui-même une exécution militaire sur les châteaux et les terres qui appartenoient à sa mère. Il se mit en possession des trésors de la reine, fit enlever tous les blés amassés dans ses manoirs, et emmena ses nombreux troupeaux. Il lui permit toutefois de continuer à jouir du revenu de son douaire domanial, et lui

bas-relief est la naissance d'Édouard, nous nous rangeons entièrement à l'avis d'Ailred.

Dans cette première partie de la frise, la reine est debout au milieu d'une nombreuse assemblée, qui semble lui prêter serment de fidélité.

DEUXIÈME BAS-RELIEF.

Naissance d'Édouard-le-Confesseur.

La reine, couchée dans un lit surmonté d'un large dais, est assistée par deux femmes. Dans le fond se tiennent deux de ses serviteurs, le petit Édouard dans les bras.

TROISIÈME BAS-RELIEF.

Couronnement d'Édouard-le-Confesseur.

Édouard fut couronné avec grande solennité le jour de Pâques de l'année 1042. Dans ce bas-relief, il est représenté assis sur son trône, au moment où il vient d'être couronné.

assigna pour sa résidence Winchester, où elle mourut dix années après.

La masse de la nation ne témoigna ni surprise ni mécontentement de la conduite d'Édouard envers sa mère, et parut approuver aussi celle qu'il tint envers la belle Éditha, fille de Godwin, qu'il couronna en 1044. Le caractère impérieux de Godwin et de ses fils, leur insolence, leur rapacité, avoient attiré sur eux l'inimitié générale; mais le mérite réel d'Éditha lui valoit l'admiration et l'attachement de toutes les personnes qui l'approchoient, et l'on disoit d'elle et de sa naissance que l'épine avoit engendré la rose. Cette princesse étoit douce et bienveillante, modeste et généreuse; sa piété, sans ostentation, se faisoit remarquer, et elle possédoit une instruction très-rare à cette époque. L'un de nos chroniqueurs les plus recommandables, Ingulfe, moine de Croyland, rapporte que, dans son enfance, Éditha le rencontroit quelquefois lorsqu'il revenoit des écoles et qu'il se rendoit près de son père, l'un des commensaux du palais; elle l'interrogeoit sur la grammaire, sur ses essais poétiques, sur la logique, où elle étoit fort habile; elle s'amusoit à enlacer l'enfant dans les détours d'un argument captieux, lui donnoit ensuite quelques pièces d'argent, et ne manquoit pas de le faire conduire à l'office par sa suivante, qui avoit ordre de le charger de friandises. Telle étoit la princesse Éditha, qui eût vécu heureuse, si la haine secrète d'Édouard pour Godwin n'eût influé sur les sentiments que devoient lui inspirer les vertus de la fille de ce guerrier. Jamais le roi ne lui montra ni confiance ni affection, et quand il se vit forcé de l'épouser, afin d'obéir au serment que Godwin avoit exigé de lui, il fit connoître à Éditha que, lié par un vœu de continence, il ne pouvoit lui accorder que le titre de reine et les honneurs de la couronne. Les moines donnèrent à cette action des éloges emphatiques; les ennemis des Danois se réjouirent en songeant que la race étrangère ne pourroit se propager sur le trône, et le foible Édouard se vit élevé au rang des saints par l'admiration que le clergé ne manquoit pas d'attirer sur les personnes qui observoient une rigoureuse chasteté.

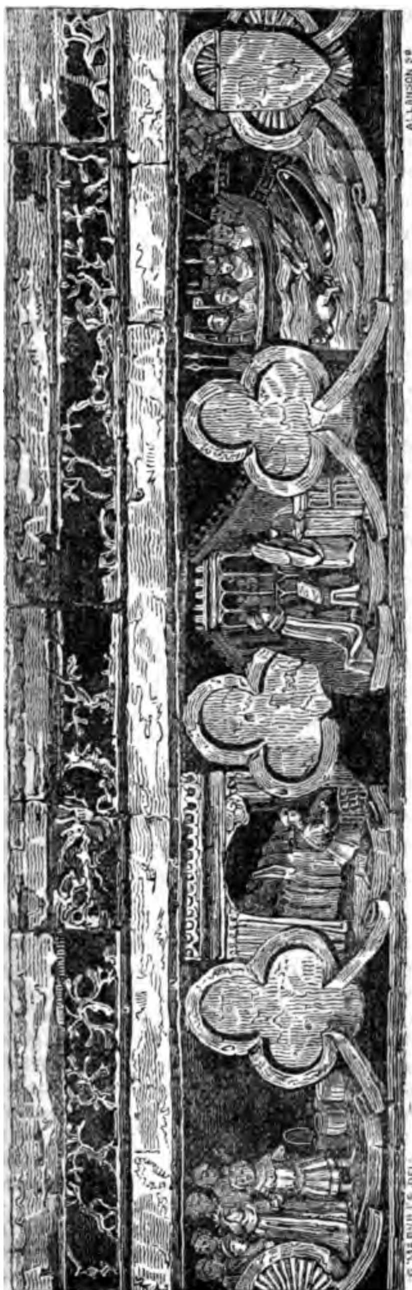
L'une des conditions imposées par les Anglo-Saxons au retour d'Édouard, avoit été de n'amener avec lui qu'un très-petit nombre de Normands, parce qu'on redoutoit leur influence sur son esprit. Le roi, qui avoit vu s'écouler son enfance en Normandie, qui avoit vieilli parmi des hommes dont le langage et les mœurs différoient beaucoup des mœurs et du langage des Anglo-Saxons, n'avoit cependant pas mis en oubli les hommes qui l'avoient accueilli dans le malheur, secouru dans sa pauvreté, honoré dans son exil. Il ne put se dispenser de recevoir à sa table, d'admettre à son foyer, d'héberger sous son toit les amis qui ne l'avoient pas délaissé dans ses jours de détresse. La supériorité réelle de leur instruction, la culture de leur esprit, et par-dessus tout sans doute, la faveur d'Édouard, attirèrent sur eux tous les regards. L'idiome franco-normand parut bientôt le seul digne des hommes de naissance, et tous les courtisans étudièrent et balbutièrent ce langage, en adoptant les coutumes, en imitant les usages et les amusements des Normands; les gens de loi ne parlèrent plus que le françois de cette époque; on imita la forme des lettres, on suspendit des sceaux en cire au bas des actes civils, on abandonna les longs et vastes manteaux anglo-saxons pour les légères et courtes casaques de Normandie. On ne s'adressoit plus au roi que dans sa langue favorite; il falloit l'employer, si l'on ne vouloit essuyer des refus, et l'idiome national devint un objet de risée au palais du prince; il fut abandonné à la populace avec les usages antiques, dont la Grande-Bretagne s'étoit montrée si fière jusqu'à ce temps. La conséquence directe de cette révolution littéraire et morale fut que les emplois importants et les hautes dignités de l'état se trouvèrent confiés à des hommes qui n'avoient pas pour l'Angleterre cet attachement à toute épreuve, cet amour ardent, qui font éclore de grandes actions, qui in-

spirent des dévouements spontanés et sans prix, au seul nom de patrie. L'influence étrangère se fit remarquer surtout dans le choix des dignitaires du clergé. Les évêchés de Londres et de Dorchester, le siége archiépiscopal de Canterbury furent conférés à des ecclésiatiques, normands jadis chapelains d'Édouard, et qui ne tardèrent pas à obtenir une grande part dans les affaires publiques.

Le peuple s'effraya de cet attachement irréfléchi du roi pour une race étrangère, et Godwin, qui craignoit que ces nouveaux favoris n'ébranlassent sa puissance, déclara hautement qu'il se souvenoit de son origine plébéienne et qu'il croyoit de son devoir de résister à l'influence normande. L'un de ses fils, Sweyn, banni par Édouard, comme coupable de viol sur la personne sacrée d'Edgive abbesse de Léominster, avoit embrassé la profession de roi de la mer, et quand ses pirateries l'eurent suffisamment enrichi, il sollicita la clémence d'Édouard. Sweyn trouva près du monarque deux opposants, dans la personne de Harold, son propre frère, et de Béorn, son cousin. Il résolut de se venger, et se rendit à Pevensey, où son père, le comte Godwin, commandoit une escadre. Godwin le reçut avec tendresse, et, à sa sollicitation, le réconcilia avec Béorn : celui-ci consentit à retirer son opposition et voulut bien promettre de conduire Sweyn auprès du roi, qui résidoit momentanément à Sandwich. Mais, dans la route, des hommes apostés se saisirent de Béorn, le transportèrent sur un vaisseau et le débarquèrent à Darmouth, où ils l'assassinèrent. Sweyn trouva un asile à la cour du comte de Flandre Baudouin, et, quelques années après, il obtint un pardon complet d'Édouard, qui lui restitua ses biens et ses dignités. Ces crimes, attribués à Sweyn, et l'indulgence d'Édouard, sont rapportés avec beaucoup de détails par les écrivains dont l'opinion est opposée au système anti-normand adopté par la famille de Godwin, et qui veulent faire ressortir l'insolence et l'ingratitude du comte et de ses fils; mais ceux qui blâment les ambitieux dont la conduite favorisa et amena définitivement la conquête normande, recueillent au contraire les éloges populaires donnés au chef saxon. Les courtisans venus de la Normandie n'étoient, suivant eux, que des fauteurs de troubles et de discorde, d'infâmes délateurs, qui accusoient incessamment Godwin et ses fils de haute trahison, tandis que jamais le comte de Wessex n'avait proféré une parole outrageante contre le roi qu'il avait mis sur le trône, et qui, sous le masque de l'amitié, sous de simples apparences de paix, laissoit se préparer une nouvelle invasion étrangère. Le peuple souhaitoit longue vie au grand chef de terre et de mer, et plaçoit au même rang l'irruption danoise et l'alliance normande, dont l'une avait commencé par les ravages de la guerre, la destruction de la race angloise que l'autre achevoit par l'astuce et la fourberie.

Eustache, comte de Boulogne, qui venoit d'épouser Goda, sœur d'Édouard, veuve de Gautier, comte de Nantes, passa le détroit pour visiter son beau-frère (1048 ou 1051). Il trouva au palais du roi un si grand nombre de commensaux nés comme lui dans la France ou employant l'idiome de cette contrée, qu'il crut n'avoir pas changé de pays, et qu'il se permit des actions répréhensibles dans un royaume étranger. Comme il retournoit vers ses petits états, il se dirigea sur Douvres, ville qui appartenoit à Godwin, et il y fit son entrée armé de toutes pièces, sur son grand cheval de bataille, à la tête de ses compagnons, également armés. Ils se promenèrent insolemment par la ville, et, soit que les logements qu'on leur avait désignés ne leur convinssent pas, soit qu'on refusât de les y recevoir et qu'ils essayassent de s'en emparer de vive force, il arriva qu'un des hommes de la suite d'Eustache mit l'épée à la main et blessa le maître d'un logis. Les membres de la famille du citoyen de Douvres s'armèrent à la hâte et tuèrent l'agresseur. Le comte Eustache, à cette nouvelle, fit prendre les armes à sa troupe, monta lui-même à cheval et commanda le siége de la maison de l'Anglois blessé, que l'on massa-

cra devant son propre foyer. Cette action barbare fut le signal d'un engagement général entre les François et les Anglois. Dixneuf Boulonnois et un pareil nombre de



QUATRIÈME BAS-RELIEF.

Le roi Édouard, alarmé par l'apparition du diable, dansant sur l'argent perçu pour le paiement du danegelt.

Édouard entrant un jour dans une chambre de son palais, où avait été déposé l'argent perçu pour le paiement du *danegelt*, tribut exigé par les Danois, aperçut le diable sautant et cabriolant sur les tonnelets dans lesquels cet argent étoit renfermé. Saisi d'effroi, il ordonna que l'argent fût immédiatement rendu à ses propriétaires et que la taxe fût abolie.

L'on ne sait si, dans le bas-relief, la figure du diable a été détruite, ou si le sculpteur, pensant que cette apparition n'étoit visible que du roi, n'a pas cru devoir laisser le diable dans son invisibilité.

CINQUIÈME BAS-RELIEF.

Édouard-le-Confesseur avertit généreusement un voleur, qui pilloit son trésor, de prendre la fuite.

En proie à une longue insomnie, Édouard vit entrer à pas de loup, dans la chambre où il couchait, un de ses serviteurs qui, le croyant endormi, s'approcha de son coffre-fort, laissé ouvert par la négligence d'Hugoline, un des officiers attachés à la personne royale, y prit une grande quantité d'argent, le cacha dans son sein et sortit. Après avoir placé en sûreté ce qu'il venoit de dérober, le voleur revint une deuxième fois et fit la même chose. Son avidité ne fut pas encore satisfaite, et déjà une troisième fois il s'agenouilloit devant le coffre-fort, lorsque le roi, qui entendit venir Hugoline et qui désiroit que le voleur pût s'échapper, s'écria : « Vous êtes » trop ambitieux, jeune homme; prenez ce que vous » avez et fuyez; car si Hugoline revient, il ne vous » laissera pas un seul penny. » Le voleur s'enfuit aussitôt, sans être poursuivi. Bientôt après arriva Hugoline, qui, s'apercevant que par sa négligence une somme considérable avoit été volée, devint pâle et tremblant, et se mit à pousser de violents gémissements. Le roi, qui l'écoutoit, se leva, et, feignant d'ignorer ce qui étoit arrivé, s'informa de la cause de son trouble, et lorsque Hugoline la lui eut racontée : « Tranquillise-» toi, répliqua le roi: peut-être celui qui a pris cet » argent en a-t-il plus besoin que nous; ce qui nous » reste est bien suffisant. »

Ce bas-relief représente le roi couché et le voleur à genoux devant le coffre-fort.

SIXIÈME BAS-RELIEF.

Apparition miraculeuse de Jésus-Christ à Édouard, au moment où il alloit recevoir le sacrement de l'Eucharistie.

Voici une des différentes visions dont le roi Édouard fut favorisé, à cause de sa haute sainteté.

Il alloit recevoir le sacrement de l'Eucharistie dans l'église même de Westminster, et déjà le prêtre tenoit à la main les saintes espèces, lorsque Jésus-Christ, sous

leurs adversaires furent tués. Le comte prit la fuite pour échapper à la fureur populaire, et n'osant se rendre au port où il devoit s'embarquer, il revint à Glocester solliciter la justice d'Édouard, ou plutôt sa vengeance.

Édouard, en effet, saisit avec une sorte d'avidité cette occasion d'humilier Godwin. Sans ordonner aucune recherche pour découvrir les vrais coupables, il manda le comte de Wessex et lui dit : « Le comte Eustache, » mon beau-frère, jouissoit de la paix du » roi : elle a été violée par des méchants ; » pars à l'instant, et va châtier par la force » des armes ceux qui ont osé attaquer mon » parent. » Godwin répondit qu'il ne convenoit pas que le roi condamnât sans les entendre des hommes qu'il étoit de son devoir de protéger, et qu'il falloit citer, selon les formes légales, les magistrats de Douvres devant le roi et les juges royaux. Le refus de Godwin fut approuvé par ses fils et applaudi par une partie de la nation ; mais Édouard, mécontent, tourna contre lui toute sa colère, et le comte de Wessex, accusé de désobéissance et de rebellion, fut sommé de comparoître devant le grand conseil. Godwin, qui n'attendoit qu'une occasion pour appeler près de lui les forces dont il disposoit, rassembla des troupes dans les contrées au sud de la Tamise ; l'aîné de ses fils, Harold, se mit à la tête de celles qui venoient des côtes de l'est, et Sweyn prit le commandement des guerriers des frontières galloises et des bords de la Severn. Ces trois corps d'armée se réunirent sous le prétexte de punir quelques déprédations commises par la garnison normande du château de Hereford, sur des propriétés de Harold ; mais lorsque Godwin et ses fils se crurent en état d'inspirer de la crainte, ils envoyèrent au roi des messagers pour lui intimer l'intention où ils étoient d'obtenir que le comte Eustache et ses gens fussent soumis au jugement des tribunaux nationaux. Édouard n'avoit pas été dupe des prétextes allégués pour excuser la réunion des vassaux du comte de Wessex, et il s'étoit déjà mis en mesure de résister à

une forme humaine, apparut au roi, étendit vers lui sa main droite, fit un signe de croix au-dessus de la tête du monarque et lui donna sa bénédiction. Leofric, comte de Chester, qui avoit accompagné le roi et qui étoit peu éloigné de lui, eut la même vision, et il se hâtait d'en faire part à son souverain, lorsque ce dernier, devinant son intention, lui dit : « Silence ! Leofric, » silence ! ce que tu as vu, moi, je l'ai vu aussi. » Tous deux se mirent immédiatement en prières ; après quoi le roi enjoignit au comte de ne révéler à personne un aussi extraordinaire événement. Le comte cependant désobéit à cet ordre et en fit part à un moine de Worcester, qui, à sa requête, écrivit le récit circonstancié de cette vision, et le déposa dans un coffre qui contenoit des reliques de saints. Après la mort du roi, le coffre, par un effet de la volonté divine, fut trouvé ouvert ; on en tira l'écrit qui contenoit le récit de ce singulier événement, et on en fit de suite la lecture à haute voix au peuple assemblé.

Cette partie de la frise est un peu endommagée. Le roi y est représenté à genoux devant un pupitre, sur lequel est un livre ouvert ; à l'autel est le prêtre, dont la tête a été cassée. On ne voit pas le comte Leofric, à moins qu'il ne soit un des trois personnages que l'on aperçoit dans le fond.

SEPTIÈME BAS-RELIEF.

Le roi de Danemark [illegible] dans les flots [illegible] vision [illegible].

Un jour de Pentecôte, le roi assistoit, avec toute la noblesse, [illegible]

apparente impiété : « Le roi de Danemark, dit-il, » avoit assemblé de nombreux vaisseaux, dans le dessein » d'envahir mon royaume ; vivres, armes, soldats, tout » étoit déjà embarqué, et le vent étant favorable, il se » préparoit lui-même à venir à bord ; mais à l'instant » où je me suis mis à rire, j'ai vu ce prince, qui étoit » monté dans une barque pour gagner son vaisseau, » tomber dans la mer et périr ; et, de même que la tête » une fois coupée les autres membres ne peuvent continuer leurs fonctions, de même l'armée danoise, » privée de son chef et dans l'impossibilité de continuer » son entreprise, s'est dispersée : voici ce que Dieu m'a » révélé et ce qui a causé mon hilarité. »

On remarqua avec la plus scrupuleuse exactitude l'époque de cette vision, et l'on reconnut ensuite que tout ce qu'elle avoit révélé au roi étoit arrivé précisément le jour même et à la même heure.

Tel est le sujet de ce bas-relief.

Sur le devant un chevalier, armé de toutes pièces, figurant le roi de Danemark, est tombé d'une barque dans les flots ; derrière est un grand vaisseau rempli de soldats, et sur la droite quelques tours qui s'écroulent, représentent symboliquement le peu de succès de l'expédition.

ses attaques, en appelant à son secours Siward, comte de Northumberland, et Léofric, comte de Mercie, auxquels se joignit Radulf, de race françoise, et nouvellement créé par Édouard comte de Hereford. Les troupes des deux partis hésitèrent un moment à combattre, et les chefs proposèrent de traiter dans un witena-gemote. Godwin ne se souvint pas qu'un sujet qui tire l'épée contre son suzerain ne doit jamais la remettre dans le fourreau; il accéda à cette proposition et perdit ainsi le fruit de ses intrigues et l'occasion de se saisir des rênes du gouvernement. De part et d'autre on se jura la paix de Dieu et une parfaite amitié, et l'on se donna des ôtages comme si l'on traitoit d'égal à égal.

Ce fut à l'équinoxe d'automne que l'on fixa la réunion des membres du witenagemote. Édouard avoit profité de ce délai pour augmenter son armée, tandis que celle de Godwin, qui n'étoit pas régulièrement soldée, n'avoit voulu servir que durant le nombre de jours déterminé par les tenures militaires, et qu'une partie de ses vassaux s'étoit déjà retirée dans ses foyers. Cependant il lui restoit encore de nombreux combattants, et il prit possession de Southwark, en même temps qu'Édouard faisoit son entrée à Londres avec une puissante armée, commandée par les favoris d'outre-mer, au milieu desquels se faisoit distinguer Radulf, neveu du roi, fils de sa sœur Goda et de son premier époux Gautier ou Walter, comte de Mantes. Godwin et ses deux fils furent sommés de se présenter sans escorte et sans armes devant le grand conseil, ouvert au milieu d'un camp et soumis à toutes les influences de la cour, afin de renoncer aux avantages des serments que leur avoient prêtés leurs adhérents; ils déclarèrent qu'ils étoient prêts à obéir, mais ils demandèrent des ôtages pour garants de leur sûreté personnelle à leur arrivée et à leur départ, attendu que le vaste déploiement de forces du roi Édouard leur donnoit de sinistres appréhensions. On ne fit aucun droit à leur requête, et on les somma de nouveau de se présenter avec les douze témoins irréprochables qui, suivant la loi, devoient attester leur innocence. Durant cette discussion, les insurgés effrayés se dispersèrent graduellement; les Anglois, d'ailleurs, sans avoir une haute opinion du caractère de leur roi, reconnoissoient son équité, admiroient sa bienveillance universelle, honoroient sa piété, vénéroient en lui le sang de leurs anciens monarques, et ils se serrèrent autour de lui pour le garantir du péril dont ils le croyoient menacé. Sweyn fut le premier à prendre la fuite, et le conseil le déclara *out-law*, ou hors la loi. On n'accorda que cinq jours à Godwin, à sa femme Éditha et à ses fils Tostig et Gurth, pour quitter le territoire de l'Angleterre. Ces proscrits se réfugièrent à la cour de Baudoin, comte de Flandre. Harold et Leofwin s'embarquèrent à Bristol et passèrent en Irlande, poursuivis par un détachement de cavalerie. Toutes leurs propriétés furent confisquées; et la belle reine Éditha même, enveloppée dans la commune disgrâce, perdit ses biens et fut confinée dans le monastère de Wherwell, gouverné par une sœur d'Édouard. On lui enleva l'argent qu'elle possédoit, et jusqu'à ses meubles; parce qu'il ne convenoit pas, disoient les railleurs Normands, qu'elle dormît sur un lit de plumes, tandis que sa famille étoit exposée à subir de grandes privations. Le panégyriste d'Édouard n'a pas manqué d'assurer qu'on l'informa que son exil ne seroit que temporaire, lorsqu'on la conduisit, *avec une pompe toute royale,* à l'abbaye de Wherwell. Et cependant, la malheureuse Éditha ne fut mise en liberté qu'après l'expédition de Godwin et l'expulsion des Normands. L'anéantissement de la grandeur et de la puissance de la famille Godwin laissa le champ libre aux ambitions normandes. Robert, archevêque de Canterbury, jadis moine à l'abbaye de Jumièges, n'eut désormais rien à redouter pour l'affermissement de sa prépondérance. Une foule de prélats et d'abbés saxons cédèrent leurs postes lucratifs à des parents françois de la mère d'Édouard. Radulf, fils du comte de Mantes, déjà créé

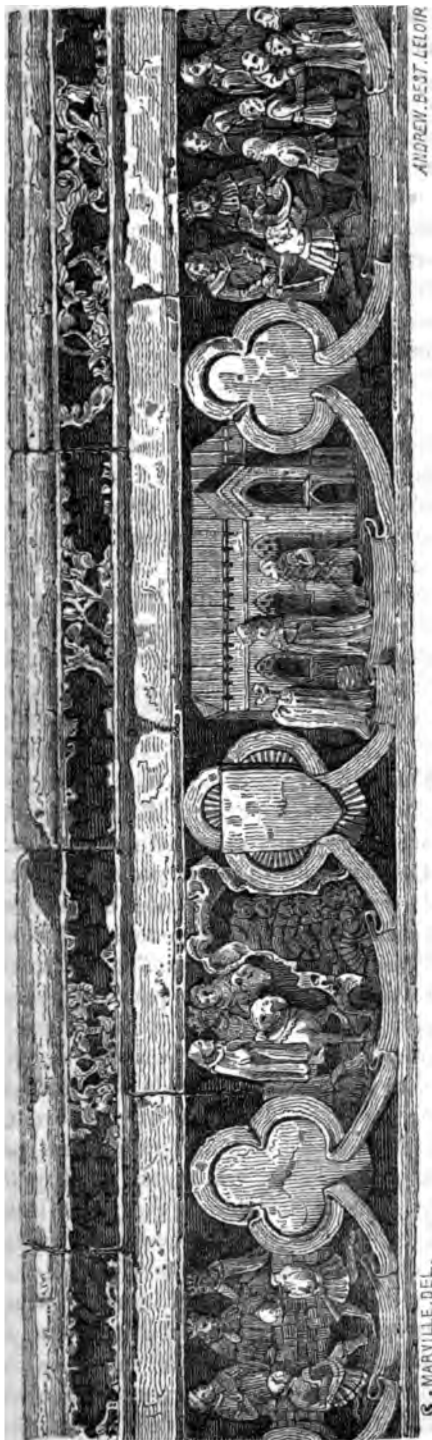
comte de Hereford, fut fait gouverneur des marches du pays de Galles; Eudes commanda les provinces de Somerset, Cornwall, Devon et Dorset, et la plupart des fonctions naguère confiées à Godwin, à ses fils et à ses partisans, devinrent le partage des courtisans étrangers.

Durant l'insurrection fomentée par le comte de Wessex, Édouard, ou plutôt ses amis d'outre-mer, n'avoient pas joui constamment d'une grande sécurité, et, soit ouvertement, soit en secret, ils avoient sollicité la protection de Guillaume, duc de Normandie, qui parut sur les côtes de l'Angleterre avec une formidable escadre, au moment où la paix venoit de se rétablir. Édouard n'avoit plus besoin de l'assistance de ce puissant voisin, mais il l'invita à débarquer, et Guillaume, entouré d'une suite brillante de chevaliers, visita les principales villes et les châteaux royaux, laissa partout des marques de sa munificence, et reçut lui-même de magnifiques présents. Il remarqua que la flotte stationnée près de Douvres étoit commandée par des Normands, que des soldats normands composoient la garnison de la forteresse de Canterbury, que le clergé ne parloit que franco-normand, que les chefs de l'armée et les plus simples capitaines avoient adopté ce même langage, et il songea, dit-on, qu'il ne seroit pas impossible de leur donner à tous un souverain normand. Jeta-t-il en effet, dès cette époque, les bases de son empire sur l'esprit d'Édouard, avec l'intention de s'assurer la succession au trône de l'Angleterre? c'est ce que peu d'historiens ont fait entendre, et les autorités les plus respectables se sont prononcées pour la négative.

Le comte Godwin, en sûreté à Bruges, y mûrissoit des projets de vengeance et se préparoit à porter de nouveau le trouble dans sa patrie. Il acheta ou loua des vaisseaux, se mit en mer et parut sur les côtes de Kent, d'où il envoya des messagers dans le Sussex et d'autres provinces, afin d'engager ses anciens amis à prendre les armes en sa faveur, ou, suivant le texte du serment qu'ils lui avoient prêté, à vivre et mourir avec lui. La flotte royale de Sandwich, commandée par Radulf et Eudes ou Oddes, se mit à le poursuivre; mais elle ne put l'atteindre, dispersée par une tempête ou dirigée avec peu d'intelligence. Godwin se retira un moment vers les ports de la Flandre, et, profitant de la maladresse de ses ennemis, il se trouva promptement à la hauteur de l'île de Wight, où il fut rejoint par Harold et Léofwin, qui lui amenoient de l'Irlande une petite armée. Avec ce renfort important, Godwin se vit en mesure de lutter contre les forces d'Édouard. Ses vaisseaux entrèrent dans tous les ports de la côte méridionale et s'emparèrent des navires qui s'y trouvoient. Ses bataillons se recrutèrent d'un grand nombre de déserteurs qui abandonnoient les corps royaux. Ses vassaux, et les partisans qu'il avoit laissés dans les provinces naguères par lui gouvernées, vinrent en foule grossir son armée. Bientôt il remonta la Tamise jusqu'à Londres, qu'il remplit de trouble et de consternation, et il prit position en face de la flotte royale et de l'armée d'Édouard. Des émissaires secrets se répandirent dans la ville et invitèrent tous ceux qui détestoient l'influence étrangère à prendre parti sous ses drapeaux.

Cependant, avant de commencer les hostilités, Godwin jugea convenable d'envoyer un message respectueux au roi, pour lui offrir sa soumission et solliciter la révision de la sentence qui l'avoit condamné. Édouard s'y refusa d'abord avec fermeté; mais Stigand, un des évêques de l'Est-Anglie, le convainquit aisément qu'il ne pouvoit compter sur la fidélité de ses troupes, qui ne paroissoient nullement disposées à répandre le sang de leurs compatriotes, ou à verser le leur pour les intérêts de quelques Normands. Stigand obtint donc les pouvoirs nécessaires pour négocier avec Godwin; on se donna mutuellement des ôtages, et le renvoi des étrangers fut la première stipulation du traité. Les Normands n'en attendirent pas la conclusion; une terreur panique, et probablement facile à justifier, s'empara d'eux et

ils s'enfuirent en hâte dans toutes les directions. Quelques-uns se réfugièrent au nord, dans les châteaux commandés par des chefs de leur nation; d'autres gagnèrent le fort de Pentecoste, qui appartenoit au Normand Osbert. L'archevêque de Canterbury Robert, et Ulf, évêque de Dorchester, montèrent à cheval, suivis de plusieurs hommes d'armes,



HUITIÈME BAS-RELIEF.

Rixe entre Tostig et Harold, fils de Godwin, à la table du roi.

Le comte Godwin, père de la reine Éditha, étoit un jour avec ses fils à la table du roi, lorsque Tostig, l'un d'eux, jaloux de la préférence que ce prince marquoit à Harold, son frère, en buvant à sa santé, se prit de querelle avec lui, le saisit aussitôt par les cheveux, et le jeta par terre; mais bientôt celui-ci se releva et accabla son frère de coups si violents, que le roi lui-même fut obligé de s'interposer entre eux pour les séparer. Il prédit alors les calamités dont les dissensions des deux frères accableroient le royaume par la suite, et la destinée future de chacun d'eux. Ce récit varie en quelques points de celui que fait Ailred de cet événement. Tostig et Harold, dit-il, étoient à jouer ensemble en présence du roi, lorsque s'éleva entre eux une rixe violente. « Ne voyez-vous là qu'une querelle » d'enfants, dit Édouard à leur père? — Rien autre » chose, répliqua le comte. — J'y vois un triste pro» nostic de leur sort : le plus fort bannira le plus foible, » mais celui-ci, rassemblant une armée, attaquera son » frère, qui succombera dans le combat; mort inutile, » et bientôt expiée par celle du vainqueur! » Ces prédictions s'accomplirent, comme on le verra par la suite. Tostig fut défait et tué à Stamforbridge, et la bataille d'Hastings, livrée quelques jours après, entraîna la ruine et la mort de Harold (1065).

Dans ce bas-relief, les deux frères sont sur le premier plan; le roi, la reine et le comte Godwin dans le fond, de l'autre côté de la table, qui est couverte de mets.

NEUVIÈME BAS-RELIEF.

On connoît l'histoire des sept Dormans : c'étoient sept chrétiens d'Éphèse, qui, pour fuir les persécutions de l'empereur Décius (250), se réfugièrent dans une caverne sous le mont Célion. Là, ayant demandé à Dieu de les préserver du danger qui les menaçoit, ils tombèrent dans un profond sommeil. Ils ne se réveillèrent que sous le règne de Théodose (479), et, pensant n'avoir dormi qu'une nuit, ils envoyèrent un petit garçon à la ville chercher des provisions. L'enfant offrit en paiement, de la monnaie à l'effigie de l'empereur Décius, ce qui le fit soupçonner d'avoir trouvé un trésor. Mené devant l'évêque et les magistrats d'Éphèse, il les conduisit au souterrain. L'empereur fut aussitôt prévenu de cet événement. A son arrivée, les Dormans l'avertirent de ne pas se laisser séduire par l'hérésie des Saducéens, et ajoutèrent que Dieu lui-même leur avoit

qui furent forcés de combattre un détachement d'Anglois, dont ils tuèrent quelques-uns; ils atteignirent la côte, s'emparèrent d'un bateau pêcheur, et parvinrent au continent après avoir couru les plus grands dangers. Leur fuite avoit été tellement inopinée et si prompte, que l'archevêque perdit ses effets les plus précieux, et même le *pallium*, insigne éclatant de sa dignité.

Le witena-gemote se réunit à Londres. Godwin et ses fils, bien accueillis du roi, se justifièrent publiquement. On cassa la sentence d'exil; on bannit les Normands, que l'on déclara fauteurs de discordes et calomniateurs des Anglois; et Godwin, comme garant de sa loyauté future, remit en ôtage le plus jeune de ses fils, Wulfnoth, et son petit-fils Haco, fils de Sweyn. Édouard, ne se sentant pas assez de puissance pour les conserver, les envoya en garde à Guillaume, duc de Normandie, et il en fut vivement blâmé par ses nouveaux amis, qui voyoient dans cette démarche un reste de sa funeste amitié pour les étrangers. Enfin Godwin et Harold recouvrèrent les dignités, les comtés et les terres dont on les avoit dépouillés; ils reçurent des indemnités, et la princesse Éditha sortit de sa prison et reparut dans son palais. Quant à Sweyn, il fut impossible d'obtenir son pardon. Le crime qu'il avoit commis n'étoit pas du nombre de ceux que l'on oublioit à cette époque; tous les membres du clergé, quel que fût leur avis dans la circonstance, continuèrent à solliciter sa punition, et, abandonné de sa famille, il se soumit à toute la rigueur des canons ecclésiastiques. Afin d'expier la violence dont il s'étoit rendu coupable envers une religieuse, il s'astreignit à faire, nu-pieds, le voyage de Flandre en Palestine, sous l'habit de pèlerin; il arriva jusqu'aux saints lieux et mourut.

Godwin avoit formé le projet de mettre Édouard sous sa plus absolue dépendance, en chassant de l'Angleterre tous les hommes de race normande ou qui s'étoient alliés à des familles étrangères. Il parvint d'abord à placer Stigand au siége archiépiscopal de Canterbury; et, au grand scandale des fidèles, ce prêtre officia, pour la première fois, avec le *pallium* abandonné par Robert. Cet adroit ecclésiastique avoit rapidement parcouru l'échelle des grandeurs : de chapelain de Canute, il étoit devenu évêque de Helmstan, puis il avoit successivement gouverné les diocèses de Selsey et de Winchester, et les plus pieux historiens affirment qu'il n'avoit obtenu ces évêchés qu'à force d'argent et de présents, dont il savoit ensuite se faire rembourser la valeur. Parvenu à l'archevêché de Canterbury, il trouva le moyen d'ab-

commandé de se lever et de confesser la résurrection des morts au jour du jugement. Alors ils s'étendirent de nouveau sur la terre et s'endormirent; et depuis ce jour, dit Grégoire de Tours, de qui sont tirés tous ces détails, ils sont restés à la même place, enveloppés dans de courts manteaux de soie ou de lin.

C'est cette légende que retrace le bas-relief que nous avons sous les yeux. Suivant Ailred, jamais, en Angleterre, l'on n'avoit entendu parler des sept Dormans, avant que leur existence eût été révélée à Édouard. Un jour de Pâques, où il avoit reçu l'Eucharistie, il avoit à sa table le comte Harold, un évêque et un abbé; ceux-ci observèrent que le roi se mit à rire seul, et bientôt après reprit sa gravité accoutumée. Aucun d'eux n'osa s'enquérir du motif de cette gaieté singulière jusqu'à la fin du repas. Alors, en réponse à leurs questions, il leur dit que *les yeux de son esprit* s'étoient tournés vers la ville d'Éphèse et même jusqu'au mont Céliou, « et là je vis, ajouta-t-il, sept chrétiens » qui dormoient dans une caverne, couchés sur le côté » droit. Je les regardois avec une joie intérieure, lors- » que tout à coup ils se retournèrent sur le côté gauche, » présage certain des plus grands malheurs; car ils res- » teront de ce côté pendant soixante-dix ans, durant » lesquels le Seigneur visitera son peuple dans sa colère » et le livrera aux mains des nations ses ennemies, qui » régneront sur lui. »

Tous furent saisis d'étonnement à ces paroles, et pour s'assurer de la vérité de cette vision, on résolut d'envoyer des messagers à l'empereur de Constantinople; le comte proposa un soldat, l'évêque un prêtre, et l'abbé un moine, et ces trois messagers partirent sur-le-champ.

L'empereur les reçut avec les plus grands honneurs, et, par son ordre, l'évêque, le clergé et le peuple d'Éphèse les accompagnèrent jusqu'à la caverne, où ils trouvèrent les sept Dormans couchés sur le côté gauche, comme l'avoit dit le roi. A cette merveilleuse preuve de la vérité de la vision d'Édouard, les messagers se mirent en prières, après quoi ils retournèrent en Angleterre, où ils rapportèrent au roi et au peuple les détails de cet événement extraordinaire.

Dans le bas-relief, on voit les messagers à cheval, à l'entrée de la caverne où les sept Dormans sont couchés sur le côté gauche.

sorber à la fois, non-seulement les revenus de ce siége, mais ceux de l'évêché de Winchester, et encore des riches monastères de Glastonbury, de Saint-Alban's, d'Ély et de Saint-Augustin. Son ambition toutefois n'étoit pas complétement satisfaite; le pape Léon IX lui refusa les bulles de l'archevêché de Canterbury, tant que vécut Robert. L'antipape Benoît ne manqua pas de lui envoyer le *pallium;* mais ce pontife intrus ayant été expulsé, Alexandre II suspendit Stigand de ses fonctions. Godwin obtint encore que les châteaux commandés par les Normands Hugues et Osbert leur fussent retirés. Cependant ses volontés ne prévalurent pas toujours; car aux courtisans étrangers succédèrent des courtisans indigènes, et ceux-ci n'hésitèrent pas à se conformer aux sentiments que le roi leur laissoit voir. Ce fut ainsi que, malgré les remontrances de Godwin, les évêques normands de Londres et de Wilton ne tardèrent pas à être rétablis dans leurs siéges, et que Radulf, Onfroy et plusieurs autres conservèrent ou reçurent des emplois dans le palais.

Enfin Godwin mourut (1053), et le triste Édouard sortit d'un esclavage d'autant plus cruel, que ce monarque étoit forcé de recevoir avec les dehors de l'amitié l'homme auquel il n'avoit cessé d'attribuer le meurtre de son frère Alfred. Les ennemis de Godwin inventèrent sur sa mort un récit romanesque et peu vraisemblable, afin qu'on la considérât comme le résultat d'un jugement du Ciel. Le comte étoit assis à table près d'Édouard, lorsque l'un des serviteurs, posant un de ses pieds à faux, trébucha et parvint à éviter une chute en s'appuyant sur l'autre pied; « Voilà, s'écria Godwin, comme un frère » soutient un autre frère. — Oui, reprit » Édouard, en le regardant d'un air chagrin, » et plût à Dieu que le mien vécût encore, il » pourroit aussi me secourir ! — Ainsi donc, » ô roi! dit Godwin, au plus léger souvenir » de ton frère, ton courroux contre moi se » renouvelle! Je suis innocent de sa mort, » et si j'ai contribué, même indirectement, » à son malheur, je supplie le grand Dieu » du ciel de me faire mourir au moment » même où je mange ce morceau de pain! » Le comte le porta à sa bouche, et Dieu le fit mourir immédiatement. Cette mort cependant ne fut pas aussi subite, et aucun propos du roi n'en détermina l'atteinte. Godwin étoit légèrement indisposé depuis quelque temps; il tomba sans connoissance à la table d'Édouard et fut porté par ses fils dans la chambre même du monarque. Les souffrances de sa maladie furent encore assez longues, et des chroniqueurs ont même donné le nombre de jours de leur durée. On remarquera que, selon que ces écrivains ont été attachés au gouvernement anglo-saxon ou aux innovations normandes, ils ont donné à Godwin toutes les vertus ou l'ont dépeint comme un monstre. Les premiers ne sauroient assez louer sa justice, son intégrité, sa générosité, sa sagesse; c'étoit le père du peuple, le véritable soutien de l'Angleterre, où sa mort fit répandre d'intarissables pleurs. Les seconds ne parlent que de son ambition, de sa cruauté, de sa duplicité, et chargent d'outrages sa mémoire.

Les grands biens de Godwin, sa haute dignité dans la maison du roi, les gouvernements de Wessex, de Sussex, d'Essex et de Kent, et le commandement des armées, passèrent dans les mains de son fils aîné Harold, aussi ambitieux que son père, mais plus affable et plus insinuant. Par une conduite pleine de sagesse et de modestie, il acquit la bienveillance d'Édouard et parvint à se rendre aussi puissant dans l'état que l'avoit été Godwin, lorsqu'à la tête de l'élite de la nation angloise il dictoit des lois au souverain. Le comte de Northumberland Siward vint à mourir, et Harold obtint ce riche gouvernement pour son frère Tostig, à l'exclusion de Waltheof, fils de Siward, qui fut jugé trop jeune pour succéder à son père. Le chagrin de la perte d'un fils aîné avoit conduit au tombeau ce vieux et sauvage guerrier. Le roi d'Écosse Duncan avoit été assassiné par Macbeth, thane de Cawdor, qui s'étoit emparé de la couronne, et le prince

Malcolm, fils de Duncan, faisoit depuis quinze ans de vains efforts pour remonter [illegible] trône. Il [illegible] à toute tentative, lorsque Siward, son parent, pres[illegible] obtint d'Édouard l'autorisation de prêter à Malcolm le secours de son armée. Une insurrection contre la tyrannie de Macbeth eut lieu dans le comté de Fife, et Malcolm alla rejoindre les insurgés, accompagné de Siward lui-même, du fils aîné de ce vieux comte et de troupes aguerries, qui livrèrent à Macbeth le combat de Lanfanan, dans l'Aberdeenshire. L'usurpateur succomba, et Malcolm monta sur le trône de ses ancêtres. Mais Osbern, fils de Siward, avoit été tué dans la bataille, et son malheureux père fut frappé au cœur du coup qui lui enlevoit l'héritier de ses grandeurs. Toutefois, il s'informa comment son fils étoit mort, et quand il apprit qu'Osbern n'avoit péri qu'après avoir accompli des prodiges de valeur, et qu'il avoit été blessé à la poitrine, il rendit grâce au ciel et s'écria qu'il ne demandoit pas d'autre destinée pour lui-même; mais il n'eut pas cette satisfaction. La douleur qui l'accabloit tarit en lui les sources de la vie, et lorsqu'il sentit que sa fin approchoit, il appela ses domestiques et ses vassaux militaires et leur dit : « Levez-» moi; je veux mourir debout, comme un » homme de guerre, et non accroupi comme » une vache. Qu'on me revête de ma cotte de » mailles, qu'on me couvre la tête de mon » casque! attachez mon écu à mon bras » gauche, et mettez ma hache dorée dans » ma main droite. Un guerrier doit expirer » sous les armes. » On lui obéit, et il rendit le dernier soupir appuyé sur son lit et dans une attitude martiale. Ce grand comte portoit le nom de Siward-le-Fort. Les hommes attachés à sa mémoire montrèrent long-temps un rocher de granit qu'il avoit fendu d'un coup de hache.

Cependant le foible Édouard, après avoir accablé Harold de marques d'attachement, de richesses et de dignités, craignit d'avoir accordé trop de puissance à un simple sujet, et comme il ne possédoit pas lui-même assez d'énergie pour s'opposer ouvertement aux entreprises que pourroit tenter le fils de Godwin, il imagina de balancer un pouvoir par un autre, sans réfléchir que le plus habile ou le plus ambitieux des deux antagonistes ne tarderoit pas à écraser son adversaire et à devenir plus formidable encore : ce fut précisément ce qui arriva. Lorsque Harold eut succédé au gouvernement du comté de Wessex par la volonté d'Édouard, le monarque exigea que celui de l'Est-Anglie, possédé par Harold du vivant de son père, fut remis au comte Alfgar, fils de Léofric. Cette cession ne se fit pas sans mécontenter beaucoup le nouveau comte de Wessex, et il intrigua tellement, qu'Alfgar fut accusé de trahison contre le roi et son pays, devant un witena-gemote. Condamné par ce conseil, Alfgar quitta l'Angleterre, passa successivement en Irlande et en Norwége, rassembla des aventuriers, débarqua sur les rivages de la Grande-Bretagne, et, s'étant joint à Griffith, prince de Galles, il se jeta sur le comté de Hereford, en chassa le comte Radulf et s'empara de sa ville, qu'il pilla, qu'il incendia et dont il massacra les habitants. Harold, qui passoit pour le premier capitaine de cette époque, prit au nom du roi le commandement d'une armée formée à Glocester, et repoussa les Gallois dans leurs anciennes limites. Griffith proposa des accommodements; Édouard les accepta, et Alfgar recouvra ses biens et ses dignités. Mais peu de temps après Léofric, son père, qui avoit conservé sa neutralité dans cette guerre civile, vint à mourir, et Alfgar s'empara du comté de Mercie. Harold ne tarda pas à démontrer au roi que la puissance d'Alfgar menaçoit les droits de la couronne; on fit revivre les anciennes accusations sous lesquelles il avoit succombé, et la guerre civile se ralluma de nouveau. Les armes de Griffith et les secours que prodigua la Norwége rétablirent encore une fois Alfgar dans son comté; mais il mourut et laissa deux fils, Edwin et Morcar, que Harold soumit à une surveillance rigoureuse.

Les Anglo-Saxons prétendoient avoir des

plaintes graves à former contre les Gallois. Ils leur donnoient les noms outrageants de brigands et d'assassins, leur reprochoient les incursions que ceux-ci faisoient au-delà de leurs frontières; prétendoient que dans ces courses ils ne se plaisoient qu'au pillage, au meurtre et à l'incendie, et qu'ils étoient assez lâches pour prendre constamment la fuite quand les Anglois accouroient à la défense de leurs familles et de leurs propriétés. Le fait est que les Gallois, poursuivis depuis des siècles par les Anglo-Saxons, avoient le tort de maintenir leur indépendance, de repousser la force par la force, de venger une incursion déprédatrice par des représailles, et de n'avoir pas d'historiens prêts à vanter leurs faits d'armes en dépréciant ceux de



DIXIÈME BAS-RELIEF.

Saint Jean l'évangeliste, sous l'habit d'un pelerin, demande l aumône à Édouard-le-Confesseur.

C'étoit pour saint Jean l'évangéliste, qu'après Dieu et la Vierge, Édouard avoit le plus de vénération. Un jour qu'il assistoit à la dédicace d'une église consacrée à ce saint, un pèlerin lui demanda l'aumône pour l'amour de saint Jean. Le roi, dont les nombreuses charités avoient déjà epuisé la bourse, lui donna une bague qu'il avoit au doigt. Le pélerin se répandit en actions de grâce et disparut. Quelque temps après, deux pélerins anglois, voyageant en Terre-Sainte, furent surpris par la nuit et s'égarèrent. Tout à coup ils aperçoivent devant eux un grand nombre de jeunes gens entièrement vêtus de blanc; deux d'entre eux portoient des torches qui répandoient une miraculeuse clarté : ils étoient suivis par un vieillard vénérable, aux cheveux blancs comme la neige; sur son visage plein de gravité régnoit un air de douceur inexprimable. Il aborda les pélerins, les conduisit à Jérusalem, et là un repas magnifique leur fut servi, après quoi ils allèrent se reposer. Le lendemain matin ils quittèrent la ville en compagnie du vénérable étranger, qui bientôt leur adressa la parole en ces termes : « Le Seigneur » bénira votre retour, et, en considération de l'amour » que je porte à votre roi, je veillerai sur vous pendant » votre voyage. Je suis l'apôtre saint Jean; saluez en » mon nom ce prince, à qui je porte la plus grande » affection. Et s'il vous demande quelque preuve de » cette rencontre; rapportez-lui cette bague, qu'il » m'a donnée lorsque je lui suis apparu en habit de » pélerin. Dites-lui que le jour de la mort approche, » que dans six mois je le visiterai, et qu'avec moi il » pourra suivre l'Agneau partout où il ira. » Les pélerins retournèrent en toute hâte dans leur pays et remirent au roi la bague que saint Jean leur avoit donnée. Édouard fondit en larmes, et, après s'être informé de tous les détails de cet événement, il congédia les pélerins avec de riches présents.

Brompton et Flete ne rapportent pas cette légende entièrement de même; le premier dit que c'est en sortant de l'église de Westminster, où il avoit entendu la messe, qu'Édouard fut accosté par saint Jean, et voici la version du dernier : « Lorsqu'à Jérusalem l'apôtre rendit

leurs ennemis. En général, nous ne connoissons les vaincus que par les récits des vainqueurs, et, même dans les temps modernes, la plupart des écrivains ne nous représentent les résistances les plus héroïques, les campagnes défensives les plus meurtrières pour les assaillants, que comme des actes d'impéritie et de lâcheté. La haine des Anglois pour les Gallois, ou plutôt l'injuste colère que le courage de ce peuple avoit excitée, étoit telle, qu'Édouard lui-même, le débonnaire Édouard, le dévoua à la destruction et commit le crime d'envoyer à la mort le prince Rhèse, frère de Griffith. Harold, désespérant de vaincre les Gallois et de se venger personnellement de Griffith, qui deux fois avoit rétabli Alfgar dans son comté de Mercie, imagina de faire armer à la légère les troupes d'élite qu'il résolut d'employer, de ne leur donner que des casques et des boucliers de cuir, et d'attaquer son adversaire au milieu de l'hiver, soit par terre soit par mer, sur tous les points où il pourroit l'atteindre. Tandis qu'il détruisoit la flotte galloise, son frère Tostig entroit dans la Nord-Galles, à la tête d'un corps de cavalerie. On poursuivit les malheureux Gallois dans toutes les directions; on les atteignit sur leurs montagnes, on pénétra dans leurs marais; on les réduisit à un tel désespoir qu'afin de sauver leurs femmes et leurs enfants, que l'on mettoit à mort avec une étrange barbarie, ils sacrifièrent le courageux Griffith, après un combat où ils avoient été défaits, et demandèrent la paix en échange de sa tête. Cet horrible tribut fut présenté en grande pompe au miséricordieux Édouard, avec les ornements de la proue du navire de Griffith (1063); il ordonna que tous les Gallois qui dépasseroient les retranchements jadis élevés par Offa seroient condamnés à perdre la main droite; on les contraignit à payer des impôts considérables; et le glorieux Harold ne manqua pas de faire élever des pyramides avec les mots : *Ici vainquit Harold*, dans tous les lieux où une victoire avoit signalé son passage. Les Gallois rendirent hommage à ses vertus, se récrièrent sur la prospérité qu'il leur procuroit, et, durant longues années, s'étonnèrent de n'avoir pas assez tôt apprécié le bonheur dont ils étoient redevables à l'incendie de leurs villes et au massacre de leurs parents. Nous voyons encore de nos jours des exemples de ces soumissions forcées et de ces incroyables félicités.

Harold, par ses actions guerrières, par son esprit insinuant, par des qualités rares à cette époque, s'étoit enfin concilié l'amitié d'Édouard et lui avoit inspiré une confiance si étendue, que le monarque ne prenoit aucune détermination, même dans les simples affaires de sa famille, avant d'en avoir conféré avec le comte de Wessex. Cependant Édouard se convainquit que Harold nourris-

aux pèlerins la bague du roi, il leur ordonna de lui dire qu'il mourroit dans dix jours; et comme les pèlerins lui faisoient remarquer qu'ils n'auroient pas le temps de remplir ce message : « Ne vous inquiétez » pas, leur répondit-il, et mettez-vous en route. » Ils obéirent; mais bientôt, accablés de fatigue, il s'assirent et tombèrent dans un profond sommeil. En se réveillant, il se trouvèrent dans un champ du comté de Kent, d'où ils se hâtèrent de se rendre auprès du roi pour remplir leur mission. »

Le dixième bas-relief représente Édouard donnant sa bague à saint Jean; le douzième, l'apôtre rendant la bague du roi aux pèlerins; et dans le treizième, les pèlerins, devant le roi, remplissent la mission dont ils ont été chargés.

ONZIEME BAS-RELIEF.

Guérison miraculeuse de quatre aveugles.

Un des officiers de la cour d'Édouard, voyant un jour, à la porte du palais, quatre mendiants entièrement privés de la vue, se rappela qu'il avoit été témoin de la guérison d'un aveugle, auquel on avoit frotté les yeux avec de l'eau qui avoit servi au roi pour se laver les mains. Il les fit approcher, employa le même moyen, et tous quatre aussitôt recouvrèrent la vue.

Dans ce bas-relief, le roi est représenté se lavant les mains dans un bassin que tient un officier de sa cour, devant lequel les aveugles sont agenouillés.

QUATORZIÈME BAS-RELIEF.

Ce bas-relief représente une église devant laquelle sont deux personnages vêtus de longs habits. On ne sait quel événement de la vie d'Édouard y est retracé.

Cette frise fut exécutée sous le règne de Henri VI; et la haute vénération qu'il professoit pour Édouard-le-Confesseur, fait penser qu'il la fit faire à ses propres frais.

soit l'espoir de monter sur le trône à l'époque de son décès. Il résolut de s'en entendre lui-même avec le saint père, et prit la détermination de visiter la chaire apostolique, à l'exemple de Canute et d'Éthelwolf, ses prédécesseurs; mais l'assemblée des witans, consultée sur l'opportunité de ce pélerinage, s'opposa nettement à l'exécution de ce dessin, et quelques-uns des thanes qui la composoient rappelèrent au roi le souvenir de l'aîné des fils d'Edmond, exilés en Hongrie. Ce prince, qui se nommoit aussi Edouard, étoit le plus proche héritier de la couronne. Une ambassade alla le redemander à l'empereur Henri III, qui lui avoit donné l'une de ses filles en mariage, et le jeune Édouard se transporta en Angleterre avec sa femme la princesse Agathe et leurs enfants, Edgar, surnommé l'Étheling, Marguerite et Christine. Mais à peine eut-il pris possession du palais qu'on lui avoit préparé à Londres, qu'il tomba malade et mourut, tandis que le peuple annonçoit, par de joyeuses démonstrations, la part qu'il prenoit à son retour. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que le roi parut l'abandonner à ses derniers moments et ne le revit plus, de l'heure de son arrivée à celle de sa mort. On ne manqua pas d'attribuer ces événements à la criminelle ambition de Harold.

Il ne restoit plus entre le comte de Wessex et le trône, que l'étheling Edgar, dont la foiblesse de complexion et l'incapacité morale ne faisoient pas un rival dangereux, lorsque Harold forma, dit-on, le projet de se rendre en Normandie, afin de réclamer du duc Guillaume un de ses frères et un neveu, que Godwin avoit jadis livrés à Édouard, comme ôtages, et que celui-ci avoit cru devoir éloigner de l'Angleterre, pour plus de sécurité. Plusieurs historiens anglois ont nié cette intention de Harold et n'ont attribué son voyage sur mer qu'au simple désir de raccourcir, en prenant cette voie, une distance qu'il devoit parcourir dans une de ses excursions, celle de Bosinham à Londres; mais la chronique de Normandie, d'accord avec d'autres annalistes de la Grande-Bretagne, rapporte que, vers l'année 1065, Harold pria Édouard de lui accorder la permission d'aller réclamer en son nom les exilés qui lui étoient si chers, qu'Édouard en témoigna de grandes alarmes et lui dit : « Je ne veux pas te contredire; » mais ton voyage ne sauroit être heureux. » Le duc Guillaume te hait; il ne t'accordera » rien, et le seul moyen de lui faire rendre » les ôtages seroit de lui envoyer d'autres » ambassadeurs que toi. Si tu pars, ce sera » sans mon aveu. »

Harold ne considéra les craintes que lui manifestoit Édouard que comme les rêves d'un vieillard infirme, et partit avec un simple équipage de chasse, des chiens courants et l'épervier au poing. Les vents contraires le portèrent vers l'embouchure de la Somme et l'échouèrent sur le rivage du comté de Ponthieu. Guy, comte de Ponthieu, loin de porter secours aux naufragés, les emprisonna, selon le barbare usage du temps, et, dès qu'il eut connu la qualité de Harold, en exigea une rançon exorbitante. Le prince anglois parvint à faire instruire le duc de Normandie de sa cruelle détention au château de Beaurain, près Montreuil-sur-Mer, et Guillaume réclama sur-le-champ la liberté du captif. Le comte Guy ne refusa pas de la lui rendre; mais il persista à exiger une somme d'argent considérable, que le duc lui fit compter dans la ville d'Eu, et à laquelle il ajouta le don d'une belle terre. Harold fut accueilli à Rouen avec les apparences d'une grande générosité. Guillaume lui remit les ôtages qu'il étoit venu chercher, et l'engagea poliment à voir ses villes, à visiter ses châteaux et à partager ses fêtes. Une telle courtoisie ne manqua pas de plaire à Harold, que ses jeunes parents accompagnèrent dans toutes les parties de plaisir où il fut invité. Guillaume même les créa chevaliers, leur servit de parrain, leur donna des vêtements magnifiques, des armes de prix, des chevaux de bataille, et les engagea, selon l'usage de la chevalerie, à gagner leurs éperons. En ce moment le duc de Normandie étoit en guerre avec le duc de Bretagne, Conan II.

Harold voulut montrer aux Normands et aux Bretons ce que valoient les lances angloises; il déploya une grande valeur, et se lia si bien avec le duc Guillaume, que durant toute cette campagne ils partagèrent la même table et la même tente. Un jour, comme ils revenoient vers Avranches et qu'ils chevauchoient côte à côte, Guillaume amena la conversation sur ses prétentions à la couronne d'Angleterre, qui venoient, disoit-il, de ses liaisons anciennes avec le roi Édouard. Ce monarque, avec lequel il avoit vécu comme un frère et sous le même toit, durant son exil, lui avoit promis de l'appeler au trône d'Angleterre, s'il le recouvroit un jour et s'il mouroit sans héritiers directs. « Toi, Harold, » puissant dans ta patrie, tu peux m'obtenir » la réalisation de cette promesse, et si par » ton secours cette couronne m'est dévolue, » je te le jure, quelque chose que tu me de» mandes, je te l'accorderai à l'instant. » Harold, étonné de cette confidence, feignit d'entrer dans les vues de Guillaume, au pouvoir duquel il se trouvoit, et lui promit assez vaguement de le servir; mais Guillaume reprit : « Je crois en ta parole. Afin de l'accom» plir, tu vas me jurer de fortifier convena» blement le château de Douvres, d'y faire » creuser un puits d'eau vive, et de le livrer » à mes gens d'armes dès que je t'en re» querrai. Tu épouseras ma fille Adèle, et » je marierai ta sœur à l'un de mes plus » hauts barons. Pour gage de ta promesse » tu me laisseras, à ton départ, l'un des » deux ôtages que je t'ai rendus, et je te le » remettrai en Angleterre, lorsque tu m'y » salueras du nom de roi. » Harold, forcé par la nécessité, crut pouvoir acheter sa liberté par un mensonge; il donna son adhésion à tout et promit de livrer la forteresse de Douvres. Mais le Normand, plus fin que le Saxon, entreprit de le lier autrement que par de vaines promesses. Il convoqua dans la ville d'Avranches les barons et les seigneurs de la Normandie, se fit apporter les reliques que l'on vénéroit le plus dans les églises du voisinage et les plaça dans une cuve, cachée sous un drap d'or, sur la table du conseil. L'épée nue à la main et la couronne ducale en tête, il s'assit sous le dais préparé pour lui, et, plaçant deux petits reliquaires sur le drap qui couvroit les autres reliques, il dit, en s'adressant à Harold : » Devant cette noble assemblée, Harold, je » te requiers de confirmer par serment ce » que tu m'as promis; savoir, de me recon» noître pour roi d'Angleterre après la mort » d'Édouard, d'épouser ma fille Adèle et de » donner la main de ta sœur à l'un des » miens. » L'Anglo-Saxon, surpris, prononça ce serment et promit d'en exécuter les conventions, pourvu que Dieu l'y aidât. L'assemblée répéta en masse : que Dieu l'aide! et Guillaume, faisant lever le drap d'or, montra au malheureux Harold combien de saints il avoit pris à témoin de sa promesse. Le prince anglois changea de visage; mais le duc de Normandie ne le laissa pas se livrer à ses réflexions, il le combla de caresses et de nouveaux présents, et lui donna un vaisseau pour retourner dans son pays avec son neveu. C'étoit son frère que l'astucieux Guillaume gardoit près de lui.

Harold, rendu à la liberté, se présenta devant Édouard et lui raconta la surprise dont il avoit été victime. « Je t'en avois » averti, lui dit le vieux monarque. Je con» noissois Guillaume. Fasse le ciel que ton » voyage n'attire pas de plus grands mal» heurs encore sur l'Angleterre! Puisse une » folle promesse, faite dans des jours de » jeunesse et d'imprudence, et que je croyois » oubliée, n'avoir point de résultat! »

Le comte de Wessex parut oublier bientôt ces événements, quoiqu'un serment aussi solennel que celui qu'il avoit prononcé dût entraîner les plus graves conséquences; car, s'il étoit violé, c'étoit témoigner un mépris criminel pour les reliques des martyrs, et l'Église avoit des vengeances toutes prêtes pour les parjures. Harold n'en continua pas moins à se concilier l'amour du peuple, à le familiariser avec l'idée qu'il pouvoit seul hériter de la couronne, et à effrayer Édouard sur les intentions des Normands. Un incident, où il déploya une remarquable modération,

vint encore ajouter à sa renommée. Son frère Tostig, comte de Northumberland, emporté par un caractère violent et despotique, avoit traité les Northumbres avec une telle cruauté, que l'exaspération étoit au comble parmi ces peuples. Dans son palais d'York, il avoit naguère assassiné deux des plus nobles thanes; un autre seigneur avoit également péri par le meurtre à la cour d'Édouard, sur l'ordre de Tostig, et il voulut alors faire percevoir une taxe extraordinaire ete xorbitante, assise sur toutes les familles du comté; mais la population se révolta, surprit York, en chassa Tostig, qui échappa par la fuite, pilla ses trésors, s'empara des armes qu'il tenait en réserve, fit prisonniers deux cents de ses gardes et les massacra sans pitié sur les rives de l'Ouse. Les insurgés, jusque-là sans chef, songèrent à s'en donner un et choisirent pour leur comte Morcar, l'un des fils du célèbre Alfgar. Morcar organisa promptement une armée et rencontra celle que commandoit Harold; mais, avant d'en venir aux mains, il tenta de justifier sa conduite. « Tostig, fit-il dire à Harold, est indigne de son » rang, et la honte de ses actions pourroit » même retomber sur son frère. Nous vou» lons nous soumettre au roi, mais nous lui » demandons une administration équitable et » légale. Nous sommes des hommes libres, » résolus à périr plutôt que de supporter » encore les injustices que nous avons souf» fertes. Nous voulons les lois du grand » Canute, et nous demandons que Morcar » soit confirmé dans la dignité de comte du » Northumberland. » Harold se fit remettre les preuves des crimes de Tostig, abandonna cet indigne frère à son mauvais sort, obtint d'Édouard le pardon des Northumbres, leur donna Morcar pour les gouverner, épousa la sœur de ce comte, et parvint à faire confier la Mercie à son frère Edwin. Tostig se retira en Flandre, auprès de son beau-père, le comte Baudoin.

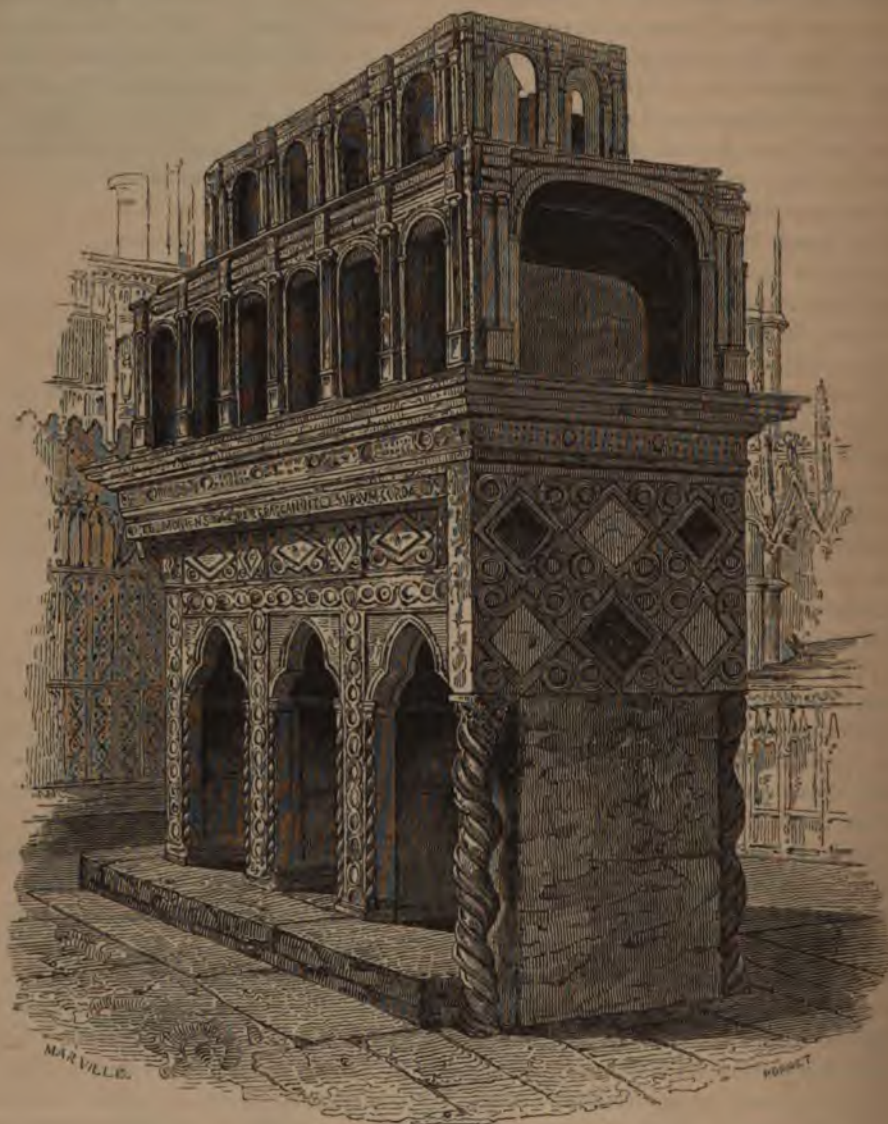
Le but de Harold, en épousant la sœur de Morcar, étoit facile à comprendre : il se débarrassoit ainsi de la promesse qu'il avoit faite au duc Guillaume, dans l'espoir qu'il pourroit donner au public, pour excuse de son parjure, la raison d'état qui l'obligeoit à sacrifier ses propres sentiments au maintien de la paix; et il accroissoit sa puissance personnelle en se faisant un allié d'un guerrier redoutable, qui, d'un mot, mettroit tous les Northumbres à sa disposition, tandis que son frère Edwin, qui lui étoit dévoué, lui ménageroit au besoin le secours des habitans de la Mercie. De ce moment, il laissa paroître toutes ses prétentions à la couronne.

Sur ces entrefaites, Édouard, accablé de vieillesse et d'infirmités, sentit que sa vie l'abandonnoit et se livra plus que jamais à ses pratiques religieuses. Il fit la dédicace de l'église de Westminster et ordonna les préparatifs de celle de l'église de Saint-Pierre, que, depuis quelques années, il faisoit construire à l'extrémité occidentale de Londres. Cette cérémonie fut fixée au jour de la fête des Innocents; mais, la veille de Noël, la fièvre qui le dévoroit prit une intensité nouvelle. Le monarque eut cependant assez de force et de courage pour tenir sa cour à l'ordinaire et assister au banquet royal, où il étoit d'usage de réunir les grands de l'état. Mais, trois jours après, il lui devint impossible de se rendre à l'église de Saint-Pierre, et ce fut la reine Éditha qui, revêtue des insignes royaux, représenta le fondateur. Édouard mourut après un règne de vingt-cinq ans, le 5 janvier 1066, et fut inhumé dans la nouvelle église.

De sombres pressentiments avoient effrayé le monarque sur son lit de mort. Il eut des extases et des visions, et souvent il répéta, comme involontairement, des passages menaçants de la Bible : « Le Seigneur, s'écriait» il, a tendu son arc et préparé son glaive; » il le brandit comme un guerrier; son cour» roux se manifeste par le fer et la flamme! » Les assistants paroissoient glacés de terreur; mais Stigand, l'archevêque intrus de Canterbury, leur dit que les rêves d'un vieillard mourant ne méritoient pas d'être écoutés. Ce fut alors qu'Édouard, recouvrant ses esprits, déclara aux grands qui le consultoient sur le choix de son successeur, que

Harold, fils de Godwin, petit-fils du bouvier Ulfnoth, étoit l'homme le plus digne de régner sur l'Angleterre.

Édouard avoit un cœur bienveillant et compatissoit aux misères de son peuple, qu'affligèrent durant son règne des maladies



Tombeau d'Édouard (1).

(1) Les restes d'Édouard furent d'abord déposés devant le grand autel de l'église de Westminster. Ce fut sur ce tombeau que Guillaume-le-Conquérant se fit couronner, et par ses ordres une magnifique tombe s'éleva à l'endroit où avait été enseveli le saint monarque.

Sous le règne de Henri II, Thomas Becket, archevêque de Canterbury, persuada à ce prince, pour attirer sur lui les célestes bénédictions, d'ériger à Édouard un nouveau tombeau, et il y fit en grande pompe transporter ces restes vénérés.

Enfin Henri III, indigné de voir si mesquinement enseveli un saint si puissant et si respecté, fit ériger au milieu du chœur qui forme la partie est de l'église, et

épidémiques et des disettes successives. Une portion considérable du revenu de sa couronne étoit produite par le danegelt, ou tribut danois, perçu depuis plus de trente-huit ans; il sacrifia cet odieux impôt sans exiger aucune compensation; et comme ses besoins étoient devenus assez grands pour être aperçus des nobles qui l'entouroient, ils lui offrirent une forte somme, levée dans cette intention sur leurs vassaux; mais Édouard refusa ce présent et ordonna de le restituer aux gens qui l'avoient prélevé sur le fruit de leurs travaux. Ce prince, le dernier de la race saxonne qui gouverna l'Angleterre, mérita de grands éloges pour les soins qu'il donna à l'administration de la justice. Il fit compiler un corps de lois tirées de celles d'Éthelbert, d'Ina et d'Alfred, et les appropria aux mœurs et aux usages du temps. Son règne fut généralement heureux et paisible; il ne déploya aucune qualité brillante, mais il se dévoua constamment au bonheur du peuple. Il essaya de tenir une balance exacte entre ses nobles, et si la facilité de son caractère laissa prendre trop d'empire à Godwin et à son fils Harold, au moins ces hommes étoient-ils recommandables par de grands talents et un amour de leur patrie que l'on peut croire sincère, s'il ne fut pas désintéressé. Édouard n'avoit d'autre distraction que celle de la chasse, et les bois qui environnoient son château de Borstall (1)

qu'il faisoit alors terminer, le monument qui existe encore, et que nous mettons sous les yeux du lecteur. Au rapport de Wykes, ce prince voulut *que ce grand flambeau de la chrétienté fût placé droit dans sa tombe, comme un chandelier, afin qu'il pût de là projeter sa lumière sur toute l'Église.*

Une messe solennelle fut célébrée le jour de la translation; et, en présence de la noblesse et du peuple assemblés, le roi, son frère Richard, roi des Romains, les princes Edmond et Édouard, le comte de Waren et lord Philippe Basset, portèrent sur leurs épaules l'ancien cercueil de pierre où reposoit Édouard jusqu'au nouveau tombeau, où il fut déposé au milieu de l'allégresse générale. Et ce jour, dit Matthieu de Westminster, fut témoin d'un miracle non moins éclatant que tous ceux qui s'étoient opérés sur la tombe de saint Édouard. Un Irlandais et un habitant de Winchester, possédés du démon depuis long-temps, étoient accourus du fond de leur pays pour assister à la cérémonie de la translation des restes du roi. Leur piété fut récompensée; car, à la vue du cercueil d'Édouard, les démons s'enfuirent épouvantés.

Ce monument est composé de deux parties, qui diffèrent l'une de l'autre aussi bien par le style que par les matériaux qui les composent; car toute la partie inférieure, élevée sous Henri III, est en pierre, tandis que l'autre, plus moderne, est entièrement en bois.

Le tombeau s'appuyoit originairement sur quatre colonnes torses, dont il ne reste que les deux que l'on voit sur le premier plan du dessin. Toutes les faces étaient ornées de losanges en porphyre, dont plusieurs ont été détruits par les propres mains des fidèles, qui se croyoient sûrs des bénédictions du ciel lorsqu'ils possédoient un morceau du tombeau de saint Édouard.

Telle étoit la vénération qu'on avoit pour ces saintes reliques, qu'à un endroit de l'église d'où l'on pouvoit voir la partie supérieure de son tombeau, le pavé a été presque entièrement usé par les pieds des dévots qui se rendoient là dès le matin, heureux de jeter un regard sur la tombe du monarque saint; et cette vénération ne s'est pas affoiblie avec le temps; car lorsque, à l'époque de la révolution françoise, la dévastation des églises fit craindre de pareils désastres en Angleterre, la poussière et les balayures du tombeau et de la chapelle de saint Édouard, que l'on conservoit précieusement, furent transportées dans des barils en Espagne et en Portugal.

Autour du monument étoit gravée en caractères romains l'inscription suivante: ANNO MILLENO — DOMINI, CVM SEXAGENO ET BIS CENTENO, — CVM COMPLETO QVASI DENO HOC OPVS EST FACTVM — QVOD PETRVS DVXIT IN ACTVM ROMANVS CIVIS: HOMO CAVSAM NOSCERE SI VIS REX FVIT HENRICVS, — SANCTI PRESENTIS AMICVS.

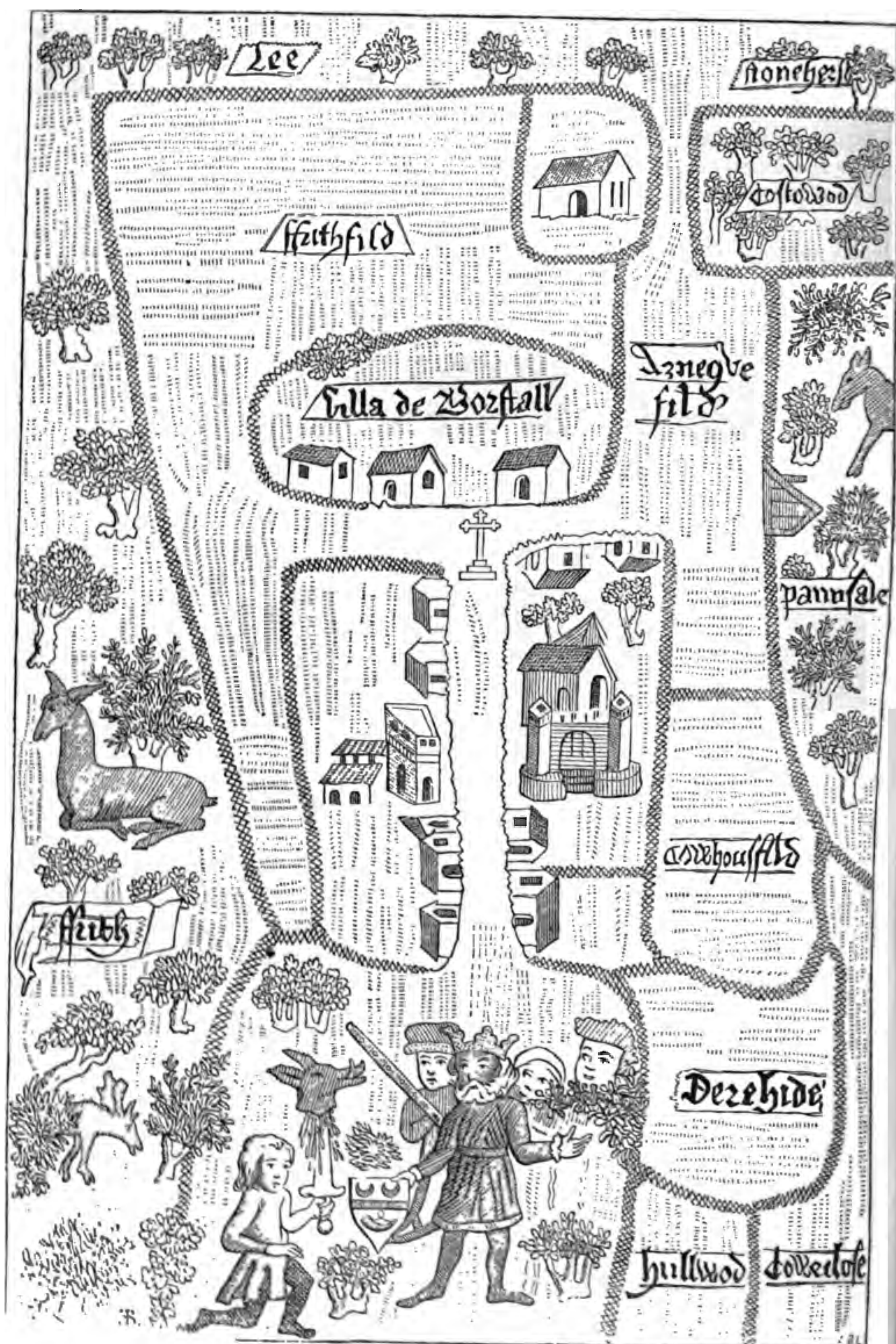
L'artiste ici mentionné étoit Pietro Cavalini. On pense qu'il accompagna l'abbé Ware en Angleterre, après son second voyage à Rome, à la fin du règne de Henri III.

A la place des vers que nous avons rapportés plus haut, et qui furent effacés à l'époque de la réforme, est l'inscription suivante, que Widmore attribue à l'abbé Fekenham; les mots en italique sont effacés, et nous les avons remplacés d'après cet écrivain.

OMNIBVS INSIGNIS : VIRTVTVM : LAVDIBVS : HEROS : SANCTVS : EDWARDVS : *confessor, rex venerandus quinto* DIE. *jam* MORIENS 1065. SVPER : ÆTHERA : SCANDIT. SVRSVM CORDA. I. F.

La hauteur du monument est de 14 pieds 9 pouces anglais (environ 13 pieds 6 pouces de France.)

(1) Un habitant du comté de Bucks, nommé Nigel, ayant tué un sanglier qui infestoit la forêt de Bernwood, où chassoit souvent Édouard, en présenta la tête au roi, qui lui donna en récompense un hide de terre labourable, le bois de Halewood et la garde héréditaire de la forêt de Bernwood, avec une corne, seul titre de cette donation: tel étoit alors le mode de transmission des héritages et des propriétés. Nigel bâtit dans la forêt une habitation qu'il nomma Boar-Stall (loge du sanglier); et par corruption Borstall. Ce nom fut depuis donné au château. Sous le règne de Henri VI, les descendants



Château de Borstall.

étoient son rendez-vous favori. Ce prince fuyoit l'ostentation, et il fit sur les propres revenus de la couronne de telles économies, qu'il finit par posséder plus de richesses que n'en avoient eu ses avides et prodigues prédécesseurs. Le peuple s'attacha d'autant plus à ce prince, qu'il étoit de race saxonne, et l'aima de toute la force de la haine qu'il portoit aux usurpateurs étrangers. Long-temps encore on parla du bon roi Édouard avec l'expression du regret, et l'on réclama sans cesse, sous les rois normands, les lois et les coutumes dont il avoit doté l'Angleterre. Sa perte fut déplorée comme une calamité publique, et le deuil fut porté dans les cœurs plus que sur les habits.

Les moines déclarèrent qu'Édouard étoit



Sceau d'Édouard-le-Confesseur (1).

un saint et sollicitèrent sa canonisation, qui fut accordée, un siècle après, par Alexandre III. Ce pontife lui donna le surnom de Confesseur, apparemment parce qu'il confessoit avec ardeur la foi catholique. Mais le bruit s'étant répandu parmi le peuple qu'il faisoit des miracles et qu'il guérissoit les écrouelles en les touchant, cette assertion, propagée par l'ignorance, ne tarda pas à se changer en conviction pour les gens crédules, et ses successeurs imaginèrent d'imposer aussi les mains sur les infortunés attaqués de ce que l'on nommoit *la maladie du roi*. On sait que cette ridicule momerie s'est continuée jusqu'à nos jours, en France comme en Angleterre.

Selon toutes les probabilités, Édouard ne laissa pas de testament écrit, et il devint libre à tous les prétendants à la couronne de

de Nigel firent rédiger un titre de propriété, en tête duquel fut dessiné le plan du château de Borstall et de ses dépendances. Dans la partie inférieure du dessin est représenté Nigel à genoux, offrant à Édouard une hure de sanglier, qu'il tient au bout de son épée; le roi, entouré de ses courtisans, lui donne un écu aux armes des Nigel, qui sont d'argent à la fasce de gueules, à deux croissants de même en chef, et à une corne d'or en pointe.

(1) « Sigillvm Eadwardi Anglorv̄ basilei » (sceau d'Édouard, roi des Anglois). Le roi, assis sur son trône, tenant d'une main son sceptre, qui se termine en fleur de lis, et de l'autre un globe. La couronne est tellement mal conservée, que l'on peut à peine la distinguer. Il porte une robe qui a beaucoup d'analogie avec la toge romaine.

Nos recherches nous permettent d'assurer que le contre-sceau n'existe plus.

faire valoir les droits sur lesquels ils s'appuyoient. Harold étoit, sur le territoire de l'Angleterre, le plus puissant des compétiteurs, et à peine fut-il question de l'ètheling Edgar, le dernier survivant de la race de Cerdic, encore enfant d'ailleurs, et ne parlant que la langue hongroise. Le bruit qu'Édouard avoit, en mourant, désigné Harold pour son successeur, prit une grande consistance. Une assemblée de thanes se réunit à Londres, en appelant dans son sein les citoyens les plus recommandables de la ville; Harold y fut proclamé roi, et, s'étayant de ce qu'il nommoit les suffrages du peuple, il parut accepter le trône qu'il usurpoit. Le lendemain même de la mort d'Édouard, il se fit sacrer et couronner par l'archevêque d'York Aldred. Afin de prévenir les réclamations des amis d'Edgar, on conféra à ce jeune prince le titre de comte d'Oxford. Plusieurs historiens ont écrit que l'archevêque de Canterbury, Stigand, avoit accompli le cérémonial du couronnement de Harold, et le singulier monument que l'on nomme *la tapisserie de Bayeux*, en fait foi (1); mais les auteurs anglois modernes affirment que ce ne fut qu'une calomnie de Guillaume de Normandie, qui, pour rabaisser son adversaire aux yeux du peuple, accrédita le bruit que ce rival n'avoit reçu l'onction royale que des mains d'un prélat révoqué de ses fonctions.

Guillaume-le-Bâtard, qui devint ensuite Guillaume-le-Conquérant, étoit fils de Robert, duc de Normandie, surnommé Robert-le-Diable. Ce prince, dont le caractère violent faisoit le désespoir de ses sujets, rencontra, près d'une fontaine, une jeune fille de Falaise qui lavoit du linge. Sa beauté inspira sur-le-champ un si grand amour au duc de Normandie, qu'il envoya l'un de ses chevaliers faire des propositions à la famille d'Arlète, tel étoit le nom de la jeune fille. Le père n'étoit qu'un pauvre tanneur, et son premier mouvement fut de refuser les offres déshonorantes de Robert-le-Diable; mais il alla consulter un sien frère, saint ermite qui habitoit la forêt voisine, et celui-ci lui répondit que Dieu le vouloit ainsi, et que de grandes destinées reposeroient sur la tête du rejeton de cette alliance. Arlète fut donc conduite au duc de Normandie, qui l'aima passionnément et en eut un fils, qu'il fit élever avec soin.

Robert-le-Diable qui, dans une de ses colères, avoit empoisonné son frère, fut un jour saisi de remords et fit vœu de se rendre à pied au saint sépulcre. Ses barons, auxquels il communiqua son projet, lui présentèrent de graves objections au sujet de son absence, qui les laissoit sans chef, attendu qu'il n'avoit pas d'enfants légitimes. « Sur » ma part de paradis, s'écria Robert, je ne » vous laisserai point sans seigneur! J'ai ici » un petit bâtard qui grandit; il sera prud'- » homme, s'il plaît à Dieu, et je suis certain » qu'il est mon fils. Je le fais mon héritier » et le saisis du duché de Normandie. Alain, » duc de Bretagne, gouvernera le duché et » en sera le sénéchal jusqu'à ce que mon fils » soit en âge, et le roi de France le protégera. »

Guillaume eut dans sa jeunesse diverses contestations, et même la guerre, avec les seigneurs du Cotentin et les ducs de Bretagne et d'Anjou. Il étoit ambitieux et vindicatif, et il se vengea souvent d'une manière cruelle des plaisanteries que lui attiroit la tache de sa naissance. Les discordes civiles, que l'absence de tout gouvernement régulier propageoit entre les barons de la Normandie, lui donnèrent l'occasion de déployer de grands talents militaires dès qu'il eut atteint sa majorité, et en peu d'années il devint le souverain le plus redouté que le roi de France comptât parmi ses vassaux. On a vu à quelle occasion il avoit visité le roi d'Angleterre, qui, durant près de trente années, avoit trouvé un asile dans son duché, et qu'il avoit traité de frère et de compagnon d'enfance. On a vu comment il s'étoit flatté, soit à tort, soit à raison, de succéder à Édouard, comment Harold s'étoit fait son vassal et lui avoit prêté serment, et l'on peut juger,

(1) Nous reproduirons dans nos prochaines livraisons ce curieux document historique.

d'après l'ardeur de son caractère, de l'indignation qui le saisit, lorsqu'il apprit ce qui se passoit à Londres. En ce moment il se promenoit dans un parc près de Rouen, et s'amusoit à essayer un arc et des flèches neuves; un messager, que lui envoyoient les Normands épargnés par les affections d'Édouard ou la générosité de Harold, l'instruisit de l'avénement du fils de Godwin et de sa prise de possession. Le bâtard devint pensif, partit à l'instant pour Rouen, et, enfermé dans ses appartements, donna des marques singulières de l'agitation de son esprit : il changeoit machinalement de siége et de posture, s'asseyoit, se levoit, se promenoit, et, par son regard sombre, maintenoit dans le silence les chevaliers admis à sa familiarité. L'un d'eux enfin se hasarda à lui demander s'il croyoit au bruit qui couroit de la mort d'Édouard et de l'usurpation de Harold. « Il est vrai, dit Guillaume; et Harold me fait grand tort! — Mais ne vous » mettez pas tant en courroux, reprit le » chevalier; s'il n'y a remède en la mort » d'Édouard, il y en a beaucoup aux torts » d'Harold. A vous est le bon droit; agissez » seulement, et vous verrez que vous avez » de bons, grands et loyaux serviteurs et » amis. »

Guillaume, selon les usages du temps, ne manqua pas d'envoyer vers Harold un messager chargé de lui reprocher sa félonie. « Le duc des Normands, dit l'ambassadeur, » à toi, Harold, fils de Godwin, rappelle le » serment que tu lui as juré de ta bouche et » de ta main étendue sur de véritables reliquaires. — Je n'ai fait ce serment à Guillaume, répondit l'Anglo-Saxon, que sous » l'empire de la force. Ce que j'ai promis » n'était pas à moi. Ma royauté est au peuple, » qui me l'a confiée; je ne saurois m'en démettre sans sa volonté. — Mais, reprit » l'ambassadeur, tu devais épouser la sœur » de mon seigneur, et je vais t'offrir sa main. » — Et comment l'accepterais-je, dit Harold? » je suis marié, et ne veux encourir les terribles anathèmes de l'Église. D'ailleurs, » sans l'aveu de mon pays, je ne saurais » prendre à femme une étrangère. — Oui dà, » répliqua l'envoyé, il m'est avis qu'en Angleterre on a réponse à tout, hors la ligne » du devoir, et ta sœur, que mon duc réclame pour la marier à l'un des siens, ne » peux-tu aussi me la confier? jamais princesse n'aura reçu plus de soins et d'honneurs. — Elle est morte, s'écria Harold; » ton maître veut-il que je lui envoie un cercueil et un cadavre? — Il te demandera un » autre compte, dit le messager : avant la fin » de l'année il exigera toute sa dette et poursuivra le parjure sur terre et sur mer, aidé » de Dieu et de ses saints, pris à témoin de » ta félonie. »

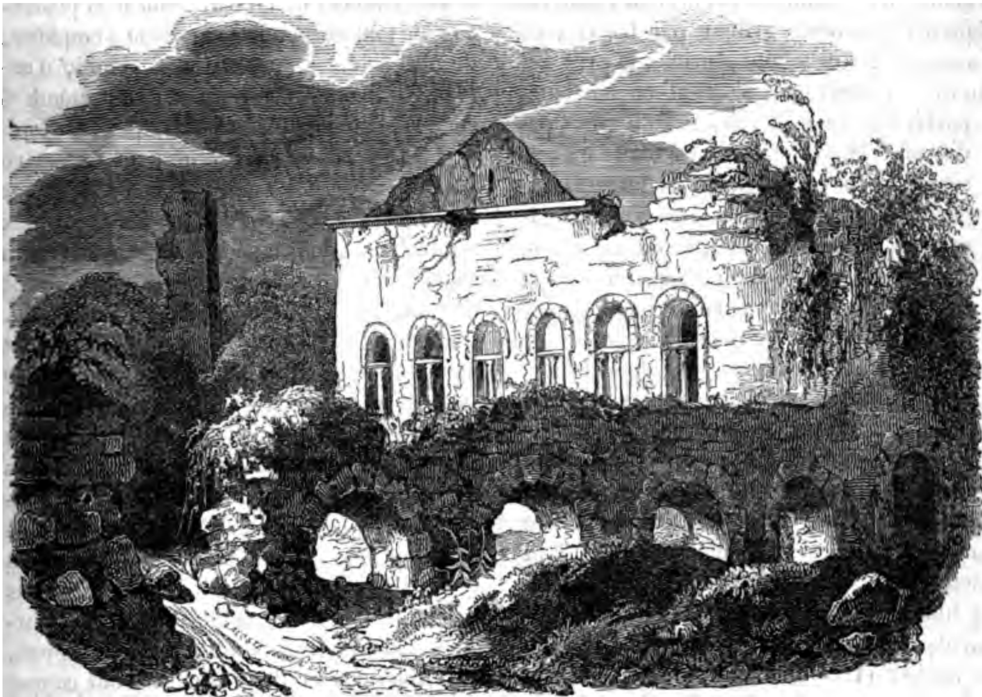
Harold reçut un second message de Guillaume, et des paroles plus modérées furent prononcées de part et d'autre; mais le résultat de la discussion fut absolument le même. Le roi d'Angleterre déclara de nouveau qu'un serment qui ne lui avoit été arraché que par une indigne supercherie, et lorsqu'il n'étoit pas libre de sa personne, n'avoit pu l'engager ni devant Dieu ni devant les saints martyrs de la foi; que la seule délibération de l'assemblée des witans, jointe à la volonté du feu roi, auroit pu l'autoriser à disposer de la succession à la couronne en faveur du duc de Normandie, mais qu'aucun acte de ce genre n'avoit eu lieu, et qu'une telle concession, faite par un sujet, n'eût-elle pas été forcée, seroit nulle de droit, et entraîneroit contre lui la peine de haute trahison; que les suffrages universels de la nation l'ayant porté sur le trône, il étoit de son devoir de maintenir, autant que Dieu et son épée le mettoient en sa puissance, les libertés nationales et l'honneur du pays, qui lui marquoit une si haute confiance; qu'il avoit pris la résolution de n'abandonner la couronne qu'avec la vie; et qu'un peuple bien uni et aussi courageux que celui qu'il gouvernoit, feroit voir au monde entier comment il comprenoit son indépendance et sa dignité. On se prépara donc à la guerre de part et d'autre.

Le duc de Normandie, aussi délié que brave, ne tarda pas à reconnoître que si la

cour de Rome épousoit sa cause, la faveur populaire ne manqueroit pas de se prononcer pour son expédition; il se récria donc hautement contre le parjure et la mauvaise foi du roi Saxon, et quand il se crut certain d'avoir soulevé la masse des esprits superstitieux, il n'hésita pas à porter devant le saint père, contre son ennemi, une accusation de sacrilége. Il rappeloit le meurtre d'Alfred et de ses malheureux compagnons, et l'expulsion de Robert de Jumiéges du siége archiépiscopal de Canterbury; il s'étendoit sur sa parenté avec Édouard, sur les intentions manifestées par ce prince en sa faveur, et sur les serments de Harold, prononcés en prenant à témoin les plus saintes reliques, et il exprimoit avec une sorte de magnanimité le vœu que son adversaire fût entendu dans ses défenses; il concluoit toutefois en demandant que l'Angleterre fût mise au ban de l'Église et déclarée propriété du premier occupant, sauf les droits du siége apostolique et l'approbation du successeur de saint Pierre. Harold, en effet, fut appelé en cour de Rome; mais il refusa de se reconnoître justiciable du saint-siége, et n'y accrédita ni ambassadeur, ni défenseur.

Alexandre II, assis alors sur le trône pontifical, et gouverné par le fameux Hildebrand, archidiacre de l'Église romaine, tendoit alors dans sa politique à transformer la suprématie religieuse de la chaire des apôtres en souveraineté temporelle sur tous les états de la chrétienté. Il devoit beaucoup aux aventuriers normands, qui, dans cette première moitié du onzième siècle, ayant envahi les Calabres, l'Apulie et la Sicile, s'y étoient créés ducs ou barons, mais s'étoient déclarés vassaux de l'Église, et avoient confirmé la suzeraineté du pape en recevant de ses mains des bannières qui leur donnoient une sorte d'investiture féodale. Alexandre favorisoit donc tout ce qui portoit le nom de Normands, et, nonobstant une légère opposition qui se manifesta dans le collége des cardinaux, lorsqu'on examina la discussion pendante entre Guillaume et Harold, Hildebrand dicta une sentence que le pape prononça lui-même. Harold et ses adhérens furent excommuniés, et Guillaume de Normandie formellement autorisé à se rendre en Angleterre, afin de ramener ce royaume à l'obéissance due au saint-siége, et d'y établir à perpétuité la perception du cens nommé le *denier de saint Pierre*. Le pontife joignit à l'expédition de la bulle d'excommunication, une bannière solennellement bénite, et un anneau sous le chaton duquel était enchâssé un cheveu du prince des apôtres. Ces préliminaires, qui exercèrent une haute influence sur la réunion d'une armée nombreuse d'hommes de tous les pays, convoqués et soldés par Guillaume, et qui contribuèrent à assurer le succès de son entreprise, ont été presque totalement dissimulés par des auteurs modernes, qui ont vu sans doute avec douleur la violence et l'ambition couvertes par la cour de Rome du manteau sacré de la religion; mais ils sont si importans par eux-mêmes, et ils ont eu de si graves résultats, qu'ils ne sauroient être omis par des écrivains consciencieux. L'histoire doit être exacte et inexorable.

Il ne suffisoit pas que le pape approuvât l'expédition projetée par le duc de Normandie, pour la rendre praticable; il falloit des secours de toute espèce, des vaisseaux, des armes, des approvisionnements, de l'argent, des guerriers, chefs ou soldats. Guillaume appela d'abord ses parents et ses amis en conseil secret et leur exposa ses projets. Ils furent d'un avis unanime sur l'opportunité d'une descente en Angleterre, et s'engagèrent à le servir de corps et de biens. Comme il s'agissoit cependant d'imposer des contributions extraordinaires sur la généralité des habitants du pays, ils invitèrent le duc à convoquer une assemblée de gens de toutes conditions, hommes de guerre, d'église et de négoce, choisis parmi les plus riches et les plus considérés. Ces états se réunirent à Lillebonne (*Julia bona*), et délibérèrent hors de la présence du prince, après avoir reçu ses communications. Le débat fut animé. Les partisans du duc s'étendirent avec adresse



Ruines du château d'Harcourt, à Lillebonne.

sur les avantages que la Normandie devoit retirer de cette expédition; mais leur éloquence eut peu de succès. Ils avoient affaire à des gens qui déclarèrent d'abord que leurs charges étoient déjà tellement accablantes, qu'ils ne pouvoient les payer. Le tumulte étoit au comble, lorsque la voix du sénéchal de Normandie, Guillaume, fils d'Osbert, parvint à dominer sur ce bruit, et fit entendre ces paroles : « A quoi bon tant de » querelles? Le duc n'est-il pas votre maître? » Il a besoin de vous; il est votre seigneur, » et comme tel, votre devoir est de lui offrir, » non d'attendre qu'il vous demande. Montrez que vous l'aimez, et, de par Dieu, s'il » arrive à ses fins, il s'en souviendra; mais » si vous n'agissez de bonne grâce, il l'aura » aussi dans sa mémoire. — Il est notre seigneur, soit, dirent les opposants, nous n'y » contredisons point; nous sommes gens de » paix et prud'hommes qui payons bien nos » redevances. Mais n'est-ce pas assez? Nous » sommes déjà grevés par ses guerres, nous » ne lui devons aucun aide pour des courses » outre-mer, et si ce qu'il entreprend vient » à manquer, voilà notre pays ruiné. » L'assemblée finit par arrêter qu'elle se transporteroit tout entière vers le duc, et que le fils d'Osbert prendroit la parole en son nom pour expliquer les motifs du refus.

Lorsqu'ils se trouvèrent en présence de Guillaume, le sénéchal fit l'éloge des hommes qui venoient de lui confier la défense de leurs intérêts : « Il n'y en a pas au monde, dit-il, » de plus zélés que ceux-ci; rappelez-vous » les subsides qu'ils vous ont fournis en » mainte occasion; remémorez les services » nombreux et onéreux qu'ils vous ont rendus; peuvent-ils faire davantage? peuvent-» ils, selon leur désir, vous servir au-delà » de la mer comme en-deçà? Eh bien! ils » vont le faire; allez en avant, ne les épargnez point : tel qui n'a fourni jusqu'à présent que deux soldats à cheval, vous en

» donnera le double.... » L'orateur fut arrêté dans sa généreuse ardeur par les cris de l'assemblée, que ne put réprimer la présence du duc : « Non, non, s'écrioit-on de toutes » parts, cela ne sera pas ; nous n'avons pas » dit cela ! Nous ne sommes tenus qu'à le » servir au pays, et point en terre étran- » gère. Si nous y consentions, si nous le » suivions outre-mer, il en feroit un droit, » il érigeroit notre complaisance en us et » coutume : nos enfants en seroient grevés » à tout jamais. Ce ne peut pas être, ce ne » sera pas ! » L'assemblée sortit alors et laissa son orateur se complaindre avec Guillaume du peu de succès de sa supercherie.

Le duc de Normandie, malgré le courroux dont il fut animé, sentit qu'il seroit sans résultat et contraire à ses intérêts de perdre du temps à ramener l'opinion des états ; il fit mieux, il appela successivement près de lui les hommes les plus riches et les plus influents, les flatta, les caressa, les pria, en particulier et comme ami, de venir à son aide de pure grâce, les assurant qu'ils ne seraient nullement engagés pour l'avenir, qu'il n'abuseroit point de leur libéralité, et qu'il leur donneroit acte de sa parole sur beau parchemin, scellé de son grand sceau. Que faire dans cette position ? Nul ne songea à résister au prince qui montroit à des sujets tant de confiance et de bonté. Les premiers gagnés s'employèrent avec chaleur à décider les autres, et Guillaume eut bientôt des vaisseaux, des hommes de guerre tout armés, des soldats servant pour eux-mêmes, des chevaux, de l'argent, des étoffes et des denrées. Il publia son ban de guerre, promit le pillage de l'Angleterre à tout ce qui savoit manier la lance, l'épée, la hache ou l'arbalète, offrit une forte solde aux chevaliers, sergents d'armes, compagnons et piétons, et s'engagea à satisfaire au vœu de chacun, quelque exagéré qu'il pût être. Les demandes furent des plus singulières. Les uns vouloient la main d'une princesse saxonne, ou tout au moins d'une riche et belle héritière ; d'autres une ville, un château, des domaines, un manoir, des esclaves ou serfs ; quelques-uns se contentoient qu'on leur assurât la possession de tout ce dont ils pourroient s'emparer ; de plus avides stipuloient une somme d'argent. Guillaume consentit à tout, même à conférer des dignités ecclésiastiques, et Remi de Fécamp acheta un évêché pour un navire monté par vingt hommes d'armes. Il y eut des duchés et des comtés vendus à des prix semblables. Mais ce fut surtout lorsque la sainte bannière et la bulle papale arrivèrent de Rome, que l'enthousiasme fut au comble. Il n'étoit fils de bonne mère qui ne s'enrôlât pour son plus grand bien en ce monde et le salut de son ame dans l'autre. Le ban de guerre et les promesses de Guillaume eurent du retentissement dans toutes les provinces qui composent aujourd'hui la France, la Belgique et même l'Italie. Il vint des Bretons des Angevins, des habitants du Maine et du Poitou, des Gascons et des Provençaux, des Piémontais et des hommes des deux Bourgognes, des riverains du Rhin et de la Meuse, des Artésiens et des Picards. Tout ce que l'Europe occidentale renfermoit d'aventuriers et d'enfants perdus accourut sous les drapeaux du bâtard, et l'avenir de la malheureuse Angleterre, l'incendie de ses villes, la liberté, la vie et les richesses de ses habitants inoffensifs, se jouèrent à croix ou pile sur les rivages de la Normandie.

Huit mois furent employés par Guillaume aux préparatifs de son invasion. Tandis que l'on construisoit, que l'on équipoit ses vaisseaux, qu'on fabriquoit des armes de toute espèce, qu'on réunissoit des approvisionnements, qu'on formoit les corps de son armée, il se rendit à la cour de France, alors à Saint-Germain, et faisant hommage au roi Philippe, comme son vassal, à raison du duché de Normandie, il le pria de l'aider à faire valoir son droit sur l'Angleterre, lui promettant de lui faire hommage de cette couronne, comme la tenant de lui. Nonobstant les longues dissensions qui avoient abaissé la puissance du peuple anglois, sa renommée n'étoit pas encore éteinte, et les barons de France, convoqués en conseil par le roi, ne furent nullement d'avis de se mêler de cette affaire.

« Si Guillaume, dirent-ils, parvient à conquérir l'Angleterre, vous aurez un vassal » qui saisira la première occasion pour vous » retirer son hommage et vous faire mille » noises. Aussi puissant que vous, il voudra » marcher votre égal ; et s'il ne réussit pas, » la nation angloise sera votre ennemie à » tout jamais. » Le roi de France se borna donc à lui souhaiter toutes sortes de prospérités. Il en fut de même du comte de Flandre, son beau-frère, mais non du duc de Bretagne, bien que Guillaume dût le croire son ennemi. Les chroniques bretonnes racontent qu'Alain V, chargé par Robert-le-Diable de la tutelle du jeune bâtard, comme proche parent, prince puissant et ami éprouvé, avoit essuyé de grandes traverses durant la minorité de Guillaume, pour lui conserver son duché, que réclamaient, par droit de légitimité Robert de Toisné, descendant de Rollon, et Roger de Montgomery. Ces deux grands vassaux de la couronne ducale furent vaincus par Alain V ; l'un périt dans un combat, l'autre, fait prisonnier, fut exilé hors des états du jeune duc ; mais de vils intrigans répandirent le bruit que le tuteur de Guillaume ne se servoit du nom de son pupille que pour couvrir sa propre ambition ; ils persuadèrent au bâtard qu'il y alloit pour lui de la possession de ses états, et le duc de Bretagne, qu'on n'eût osé attaquer en face, mourut empoisonné. Alain ne laissa qu'un fils, âgé de trois mois, que l'on parvint à préserver des embuches de ses nombreux ennemis, et qui fut couronné sous le nom de Conan II. Lorsqu'il eut atteint l'âge de sa majorité, il déclara la guerre à Guillaume et lui demanda raison de la mort de son père. Guillaume, qui préparoit en ce moment son expédition, et qui ne se soucioit nullement de laisser derrière lui un prince belliqueux, et d'une audace qui alloit jusqu'à l'imprudence, songea qu'une guerre de ce genre pourroit apporter des obstacles insurmontables à son entreprise, s'il ne la terminoit dans un seul combat. Il ne voulut rien donner au hasard, et jugea plus favorable à ses intérêts de se délivrer de son agresseur par un crime. En conséquence, le jeune Conan ne tarda pas à périr empoisonné comme son père. Ce fut le second des ducs de Bretagne qui fit l'épreuve de *cette belle science des Normands*, que, disoient-on, ils avoient apprise en Italie. Hoel V, comte de Cornouaille et de Nantes, ceignit la couronne ducale de Bretagne, du droit de sa femme Havoïse, sœur de l'infortuné Conan. Les premiers moments de son règne furent consacrés à déjouer toutes les intrigues qui pouvoient tendre à lui substituer des parents d'Alain V dans la ligne masculine. Le rusé Guillaume, devinant ses embarras, ne manqua pas d'envoyer prier le nouveau souverain de lui prêter son assistance, lui remontrant qu'il auroit obligation et pérenne amitié à tous ceux par le moyen desquels il auroit recouvré son royaume d'Angleterre, et mettroit aussi, le cas échéant, toute sa peine à secourir ses amis, qui l'auroient aidé en son besoin. Hoel sentit qu'en accédant à cette proposition il se délivroit des seigneurs les plus turbulents, et il se hâta d'y acquiescer. En conséquence, il réunit un corps nombreux d'hommes de pied et de cheval, commandé par le vicomte de Léon, les comtes de Porhoët, de Vitré et de Fougères, les sires de Penthièvre, de Châteaugiron, de Lohéac, de Gaël, de Dinan, Alain-le-Roux et Alain-le-Noir, ou Étienne et Brient, fils du frère d'Alain V, Eudon, qui, par accommodement avec ce duc, en avoit reçu le titre de comte de Bretagne, et, pour conduire cette troupe brillante de seigneurs, il mit à leur tête Alain Fergent, son fils aîné, l'héritier présomptif du duché de Bretagne.

Que faisoit alors le roi d'Angleterre Harold? Il soutenoit une guerre acharnée contre Tostig, son frère, comte de Northumberland, qu'il avoit exilé et dont il avoit donné les états à Morcar. Tostig, apprenant la résolution de Guillaume, étoit venu le visiter en Normandie et lui avoit offert ses services. Le duc lui confia quelques vaisseaux, avec lesquels Tostig se rendit en Norwége et parvint à obtenir des secours de Harald-Hardrada, fils de Sigurd et roi d'une partie de



Portrait de Harold (1).

cette contrée, l'un des plus célèbres aventuriers de cette époque, sur la terre et sur la mer. Le Norwégien ne put résister aux paroles louangeuses de Tostig, et promit de le rejoindre dès que sa flotte seroit en état de sortir du port. Tostig, avec quelques navires, vint alors essayer un débarquement; mais ses soldats furent défaits par ceux d'Edwin, frère de Morcar, et il se trouva heureux de trouver un asile en Écosse, auprès de Malcolm. Le roi de Norwége s'embarqua cependant, malgré les présages les plus sinistres, tels qu'un bateau qui s'étoit un peu plus enfoncé qu'à l'ordinaire sous le poids de son corps, une nuée de corbeaux qu'un soldat avoit vue en rêve, un autre rêve, dans lequel un guerrier avoit remarqué une femme à cheval sur un loup. Ces révélations prophétiques, aussi terribles que surprenantes, avoient répandu sur son escadre des impressions de découragement et d'inquiétude; mais ses troupes reprirent du cœur en relâchant aux Orkneys, ou Orcades,

(1) Ce portrait est tiré d'un manuscrit anglois, intitulé *Liber benedictionum*, conservé à la bibliothèque royale, à Paris.

où Hardrada laissa ses deux filles et sa femme Élisabeth, et s'adjoignit un évêque belliqueux et deux chefs de race scandinave. Réunis enfin à la petite flotte de Tostig, qui l'attendoit, les vaisseaux de Hardrada remontèrent le Humber et passèrent dans la rivière d'Ouse. Les deux princes résolurent de s'emparer d'abord de la ville d'York, capitale du gouvernement jadis confié à Tostig. Après une tentative vigoureuse de Morcar et d'Edwin, pour sauver cette cité, les Anglois furent écrasés par les compagnons de Hardrada, et Tostig en reprit possession, ainsi que du titre de comte de Northumberland.

Harold, qui s'occupoit alors à mettre les côtes méridionales de l'Angleterre en état de se défendre, en cas de surprise, apprit la défaite de Morcar. Il choisit à l'instant ses meilleures troupes, et, marchant à grandes journées, il arriva sous les murs d'York peu de moments après la capitulation. Quatre jours à peine s'étoient écoulés depuis la bataille, et Hardrada, jugeant assez mal de sa position, avoit dispersé des détachements dans tous les lieux dont il prétendoit faire sa conquête. Les troupes qui s'étoient réunies près de lui et qui l'accompagnoient à York, ne soupçonnant pas la présence de l'ennemi, ne portoient pas même toutes leurs armes défensives, et, à raison de la chaleur, n'avoient conservé que des casques et des boucliers. Les éclaireurs aperçurent un immense nuage de poussière, et, voyant briller au travers l'or et le fer des armes ennemies, se hâtèrent d'en prévenir Hardrada, qui dit à Tostig : « Que pensez-vous que ce soit ? — Tout au » plus, répondit le comte, des hommes qui » se soumettent et viennent implorer leur » grâce. » Mais il fallut promptement changer d'avis et se préparer au combat. On étoit alors près de Stamfordbridge, sur le Derwent. Hardrada dépêcha des messagers pour hâter la marche de tous les gens restés au camp ou sur ses navires, et mit son armée en bataille; il la disposa en demi-cercle, et, se plaçant au centre, il déploya son étendard, que l'on nommoit le *ravageur du monde*. Une ligne de lances fichées obliquement en terre, la pointe vers l'ennemi, protégeait les guerriers comme un rempart; et le fils de Sigurd, vêtu d'un manteau bleu et monté sur un beau cheval noir, parcourut le front de son armée en improvisant un chant de guerre, dans lequel il disoit : « Nous n'avons » point de cuirasses, mais nos casques brillent » au soleil et suffisent à des gens de cœur. » Le tranchant du glaive nous délivrera de » nos ennemis. » Avant le commencement du combat un détachement de Saxons s'approcha des lignes des Norwégiens, et l'un d'eux demanda d'une voix forte à parler à Tostig, le fils de Godwin. « Me voici ; que veux-tu ? » s'écria Tostig lui-même. — Ton frère, reprit » le messager, te salue, t'offre la paix et le » comté de Northumberland. — La proposi» tion est bien tardive, dit Tostig; et si je » l'accepte, que donnera mon frère au noble » roi Harald-Hardrada, fils de Sigurd ? — » Sept pieds de terre pour sa tombe; car sa » taille est plus haute que celle des autres » hommes. — Que l'on combatte donc ; le fils » de Godwin ne délaissera point le fils de » Sigurd. »

La première attaque ne parut pas favorable aux Anglois; mais les Norwégiens rompirent l'ordre de bataille qu'ils avoient adopté et se mirent à poursuivre des détachements isolés. Hardrada, dans la mêlée, fut atteint d'une flèche qui lui traversa la gorge, et il expira sur-le-champ. Tostig alors prit le commandement; et comme Harold lui fit une seconde fois des propositions de paix, il ne les reçut qu'avec indignation, en faisant répondre que les Norwégiens étoient déterminés à mourir. Les secours demandés à la flotte arrivèrent; mais quoique nombreux, et malgré l'énergie que déployèrent ces braves, il fallut céder aux Anglois, maîtres déjà du drapeau royal. La mort de Tostig fit cesser le combat. Harold traita honorablement les vaincus et rendit la liberté au jeune Olaf, fils de Hardrada, à l'évêque et au comte des Orkneys, et les renvoya avec vingt-trois navires dans leur patrie, après en avoir reçu des serments d'amitié.

Le duc de Normandie étoit parvenu à

réunir cinquante mille hommes de cavalerie, nombre qui n'est pas exempt d'exagération, bien qu'il soit attesté par les chroniqueurs contemporains, et un corps d'infanterie moins considérable. Cette armée étoit répartie sur environ trois mille navires ou bateaux de toutes dimensions, et le rendez-vous général fut assigné à l'embouchure de la Dive, entre l'Orne et la Touque. Les vents furent longtemps contraires; mais vers l'équinoxe d'automne une brise permit à la flotte de mettre en mer. A peine s'y trouvoit-elle qu'une tempête se déclara, brisa des vaisseaux, en jeta plusieurs à la côte, et fit périr des hommes et des chevaux. On parvint à relâcher à Saint-Valery; mais les vents contraires souffloient constamment avec fureur, et la marée poussoit au rivage des débris et des cadavres que Guillaume faisoit enterrer en secret; ce qui n'empêchoit pas les soldats d'en exagérer le nombre et de murmurer hautement. Plusieurs même rompirent leurs engagements et se retirèrent. « Dieu, disoient-ils, s'offense » de nos desseins. Bien fous sont les hommes » qui veulent s'emparer de la terre d'autrui. » Dans cette position, qui devenoit plus difficile de jour en jour, les chefs normands pensèrent qu'il falloit intéresser le ciel à leur entreprise, et Guillaume donna l'ordre de promener processionnellement dans le camp la châsse où l'on conservoit les reliques de saint Valery, qui sans doute ne protégeoit pas les Anglois. L'armée se mit en oraisons, et dans la nuit les vents devinrent favorables. Quelques historiens font honneur de ce miracle à l'intervention de saint Michel, patron de la Normandie. Quoi qu'il en soit, les vaisseaux de Guillaume gagnèrent la haute mer, et celui qu'il montoit s'avançoit en tête: à l'extrémité du grand mât se voyoit, selon les uns, la bannière envoyée par le pape, et, selon les autres, un fanal pour guider dans l'obscurité la marche des autres navires; les voiles étoient peintes de diverses couleurs; et à la poupe étoit une statue d'enfant dorée, qui de la main gauche tenoit une trompette d'ivoire, et de la droite sembloit désigner l'Angleterre. Des chroniqueurs affirment que cette statue étoit d'or, et qu'elle portoit un arc tendu soutenant une flèche prête à partir. C'étoit un présent de la belle Mathilde, épouse du duc de Normandie.



Vaisseau que montoit Guillaume-le-Conquérant pour se rendre en Angleterre. (Tiré de la tapisserie de Bayeux.)

Par un surcroît de malheur pour Harold, sa propre escadre, qui surveilloit depuis si long-temps les mouvements de la flotte ennemie, avoit été forcée de rentrer dans les ports, afin de se procurer des vivres. Les Normands, que les vents avoient séparés, ne s'avançoient qu'en désordre, et il eût été facile de les défaire en les attaquant avec énergie dans l'état d'encombrement où ils se trouvoient; mais ils ne rencontrèrent personne, aucun engagement n'eut lieu, et le 28 septembre 1066 Guillaume et son armée prirent terre paisiblement à Pevensey, près Hastings, trois jours après la défaite de Hardrada. Le duc de Normandie fit à l'instant fortifier ces deux points, afin de pro-

téger ses transports et de s'assurer une retraite, en cas de désastre dans l'excursion qu'il alloit tenter. Le débarquement s'opéra avec beaucoup d'ordre; les archers d'abord, puis les cavaliers et leurs chevaux, puis les ouvriers de toute espèce, et trois châteaux en bois construits d'avance et dont il ne restoit qu'à assembler les pièces, et enfin Guillaume-le-Bâtard, qui bientôt alloit quitter ce surnom pour en prendre un plus éclatant. En posant le pied à terre, ce prince fit un faux pas et tomba sur le visage. L'effroi s'empara de ceux qui l'entouroient : « Quel » présage! s'écrièrent-ils, quel signe de » malheur! — Quoi donc! dit Guillaume en » se relevant, ne voyez-vous pas que j'ai pris » possession de cette terre? Par la splendeur » de Dieu elle est vôtre autant qu'elle peut » s'étendre! » De ce moment l'armée normande se crut assurée de la conquête de l'Angleterre, et, regardant comme siennes toutes les richesses du sol, elle commença à piller et à incendier les habitations voisines, et même les églises.

Harold, blessé dans la bataille contre les Norwégiens, se reposoit à York de ses fatigues, quand il reçut la nouvelle du débarquement de Guillaume. Il se hâta de revenir à Londres, appelant de toutes parts les commandants des comtés et leur ordonnant de lui amener tous les hommes armés. Il fut promptement obéi, et des milliers de soldats vinrent se ranger sous sa bannière; il en accourut surtout des provinces méridionales, qui se trouvoient plus rapprochées de la capitale; et s'il eût voulu prendre du temps, les milices du nord seroient arrivées avant la bataille décisive, et probablement auroient changé la face des affaires. Mais soit qu'il fût enorgueilli de ses succès contre les Norwégiens, soit que dans le partage des dépouilles il eût montré une avidité qui avoit excité des mécontentements parmi les vieux soldats, et qu'il voulût promptement les leur faire oublier par une victoire, soit encore que le désir d'épargner des désastres à ses peuples l'engageât à délivrer la contrée sans le moindre retard, ou qu'enfin il se crût en réalité assez fort pour n'avoir aucun doute sur le résultat d'une action, il se présenta devant l'armée d'invasion avec quatre fois moins de troupes que n'en avoit le duc Guillaume. Il est probable que par la rapidité de sa marche il avoit songé à surprendre son adversaire; mais celui-ci étoit sur ses gardes; les intelligences qu'il entretenoit en Angleterre l'avoient instruit, et sa vigilance ne se démentoit pas un moment. Harold s'arrêta donc devant l'armée normande, et de part et d'autre on se prépara au combat.

Des négociations cependant s'établirent entre les deux adversaires, des espions parcoururent les deux camps, et ceux de Harold lui rapportèrent que presque tous les soldats de Guillaume étoient des prêtres; ils les avoient pris pour tels, parce qu'ils avoient les cheveux et la barbe rasés, tandis que les Anglois les laissoient croître de toute leur longueur. Le duc de Normandie, qui s'aperçut de la position difficile où s'étoit placé son ennemi, lui envoya un moine de l'abbaye de Fécamp, chargé de lui représenter ses demandes et de recommencer les sommations. Le moine, admis devant Harold, l'invita donc à céder le trône au duc Guillaume, ou bien encore à soumettre ses prétentions à la décision des lois angloises ou normandes et à l'arbitrage du pape, ou enfin à disputer la couronne en champ clos, dans un combat singulier. Harold, à son tour, chargea un moine d'aller porter au duc Guillaume la réponse que Dieu jugeroit entre eux. Le moine de Fécamp revint à la charge; il promit à Harold, de la part du duc de Normandie, la propriété du pays situé au-delà du Humber, et à son frère Gurth les terres qui avoient appartenu à Godwin. Mais en cas de refus, il devoit le traiter, devant ses compagnons, de parjure et de menteur, lui reprocher l'excommunication qu'il avoit encourue, et lui annoncer que la bulle fatale étoit apportée par Guillaume. Le moine de Harold à son tour reconnut que le duc de Normandie pouvoit bien se targuer d'un droit primitif, mais qu'il étoit de notoriété qu'Édouard, à son lit de mort, avoit légué sa couronne à

Harold, et que cette seconde disposition annuloit de droit la première. Ces discussions bizarres n'eurent d'autre résultat que d'amener les Anglo-Saxons à réfléchir sur la situation des choses et à prendre la détermination de ne faire aucun traité avec un envahisseur qui d'avance avoit disposé de leurs terres, les avoit partagées entre ses barons et ses chevaliers, et juroit de ne pas même leur laisser leurs femmes et leurs filles.

On étoit à la veille du combat qui devoit décider des destins de l'Angleterre. Les corps mandés par Harold n'arrivoient que par détachements peu nombreux; Edwin et Morcar n'avoient pu rejoindre encore le gros de l'armée, mais une partie de la population des couvents s'étoit mise dans les rangs, commandée par Léofrik, abbé de Péterborough, près d'Ély, et par l'abbé du monastère de Hida, près de Winchester. Les Normands passèrent la nuit en prières, les Anglo-Saxons dans la débauche et le désordre. Les deux frères de Harold, Gurth et Léofwin, qui avoient pris poste près de lui, employèrent tous leurs efforts pour lui persuader de se rendre à Londres, afin de hâter la marche des secours que l'on attendoit. « On ne peut se dissimuler, disoit Gurth, » que vous ne vous soyez fait le vassal de » Guillaume. Vous lui avez juré fidélité sur » le corps des saints; il est à craindre que » le ciel ne veuille venger sur vous la viola» tion d'un serment aussi solennel. Nous, » nous n'avons rien promis, et la chose est » pour nous une chose licite et juste. Nous » ne connoissons des Normands que leur » haine pour notre patrie, et nous la défen» drons saintement et vigoureusement. Si » nous plions, vous nous aiderez; si nous » mourons, vous nous vengerez. » Mais Harold plaisanta de leurs craintes et déclara que son devoir lui défendoit de s'éloigner pendant que les autres sacrifioient leur vie à leur pays. L'opinion du temps marquoit la trahison d'un vassal envers son seigneur d'une telle infamie, et l'on étoit tellement convaincu que Dieu ne pouvoit rester neutre en ces occasions, que lorsque Guillaume apprit que Harold persistoit à commander lui-même son armée, il témoigna sa surprise de ce qu'il osoit hasarder sa personne dans un combat.

Le 13 octobre 1066, dans un lieu nommé Senlac, à environ neuf milles de Hastings, se réunirent de part et d'autre les colonnes ennemies qui alloient faire un roi. L'évêque de Bayeux, frère utérin de Guillaume, tout armé sous ses ornements pontificaux, célébra la messe, donna la bénédiction à l'armée expéditionnaire, puis monta un grand cheval de bataille et fit ranger la cavalerie. Toute l'armée fut divisée en trois lignes d'attaque: en tête les archers et arbalétriers; en second ordre la grosse infanterie revêtue de cottes de mailles et de casaques matelassées; en troisième lieu les chevaliers et les hommes d'armes, en cinq divisions, particulièrement commandées par Guillaume, monté sur un magnifique andalous, d'autant plus recommandable qu'on lui avoit fait faire un pélerinage à Saint-Jacques en Galice. Le duc portoit au cou, suspendus à des chaînes d'or, les reliquaires sur lesquels Harold avoit jadis proféré son serment, et Toustain le Beau ou le Blanc élevoit à côté de lui la bannière consacrée par le pape.

Harold, qui s'étoit saisi de l'avantage du terrain, occupoit une hauteur défendue sur ses derrières par un bois fort étendu; il divisa ses troupes en masses serrées, et plaça au centre, point qu'il avoit choisi pour lui-même, son étendard royal brodé d'or, orné de perles et de pierres précieuses, et représentant un guerrier qui combattoit; ses frères, Gurth et Léofwin, étoient chargés de le défendre. L'infanterie étoit soutenue par des espèces de retranchements en pieux pointus obliquement enfoncés dans la terre, et sur la puissance desquels Harold comptoit beaucoup pour amortir le choc de la cavalerie normande, tellement couverte d'armes défensives, que les traits lancés avec le plus de force glissoient sur eux et ne les blessoient que rarement. Le roi des Anglois avoit de plus fait disposer des machines propres à

jeter des pierres, et recommandé à ses soldats l'usage de la hache de bataille, arme terrible dont il attendoit un grand résultat.

Un peu avant l'action, Taillefer, chevalier normand, poussa son cheval entre les deux armées, entonna d'une voix retentissante le fameux chant de Roland, et jetant à diverses reprises son épée en l'air, il sembla défier tous les Saxons. Les Normands, animés à cette vue, poussèrent le cri national: Dieu aide! et les ennemis répondirent par les mots: Croix du Christ, sainte Croix! La bataille fut à l'instant engagée.

Les archers et les arbalétriers normands n'obtinrent aucun succès de leurs premières décharges, et se replièrent sur l'infanterie, qui courut avec ardeur à l'attaque des palissades. Les Anglo-Saxons la reçurent courageusement, et à grands coups de hache brisèrent les cottes de mailles, les boucliers et les corselets. Le choc de la cavalerie fut épouvantable, mais elle ne put pénétrer dans les redoutes, ni se faire un passage parmi les pieux, et elle recula en désordre. Les archers s'avancèrent de nouveau, et donnant à leurs flèches une direction mieux calculée, causèrent beaucoup de ravages dans l'armée saxonne. Le combat reprit avec acharnement, et les Normands furent repoussés vers un ravin préparé exprès et recouvert d'herbes et de branchages. Les chevaux, en trébuchant dans cette fosse, tuèrent ou mirent hors de combat un grand nombre de chevaliers. Le bruit courut que Guillaume avoit péri, et la terreur se répandoit parmi ses troupes, lorsqu'il se jeta au-devant des fuyards, et, le casque à la main, s'écria en s'élançant vers l'ennemi: « Me voilà, je vis » encore, et, avec l'aide de Dieu, je serai vain» queur! » Un corps d'Anglois, qui avoit poursuivi les Normands, fut à l'instant enveloppé et totalement exterminé.

Cependant le sort de la bataille étoit loin de se décider. Une colonne inébranlable d'Anglo-Saxons défioit tous les efforts des Normands, lorsque Guillaume recourut à un stratagème qui causa la perte des Anglois. Il donna l'ordre à une forte division de cavalerie de s'avancer jusqu'aux palissades et de prendre aussitôt la fuite. Les Saxons s'élancèrent tous sur leurs traces; mais un autre corps, disposé à cet effet, vint les prendre à revers, tandis que le premier faisoit volte-face. Le carnage devint horrible; on pénétra dans les redoutes, on combattit corps à corps, Guillaume eut trois chevaux tués sous lui, Gurth et Léofwin succombèrent en défendant la bannière royale, et Harold, qui durant toute la bataille avoit montré le plus noble courage, frappé à l'œil d'une flèche lancée au hasard, expira sur les corps de ses deux frères. De vingt chevaliers normands qui avoient fait vœu de s'emparer de l'étendard saxon, les deux tiers avoient péri sous ses coups.

La mort de Harold décida de la fortune du combat, mais ne le fit pas cesser. Des luttes partielles se prolongèrent jusqu'à la fin du jour; la fuite des Anglo-Saxons devint alors générale; on ne fit aucun quartier, et les vainqueurs passèrent la nuit sur le champ de bataille. Quand le soleil revint éclairer cette scène horrible de carnage, Guillaume eut la douleur de reconnoître beaucoup de ses braves compagnons gisant à côté des vaincus, et l'appel prouva qu'un grand nombre avoit succombé. Mais les pertes de la noblesse de l'Angleterre étoient irréparables. On reconnut parmi les morts l'abbé du monastère de Hida et douze moines qui avoient constamment combattu près de lui.

Alors se passa une scène de douleur qu'on ne sauroit décrire: les mères, les femmes, les sœurs des guerriers anglo-saxons accoururent de toutes parts, remplissant l'air de cris affreux, à la recherche des cadavres de leurs fils, de leurs frères, de leurs époux. Guillaume leur permit de les enlever et de les inhumer; mais celui de Harold resta sur la terre, et le duc de Normandie ne se rendit à aucune sollicitation. Enfin, la mère de Harold, la veuve du célèbre comte Godwin, envoya un messager au duc, en lui promettant de racheter au poids de l'or les tristes

restes de son fils (1). Mais Guillaume répondit durement : « Il gardoit si bien la côte » durant sa vie, qu'il continue à la garder » après sa mort ! Il n'aura d'autre sépulture » que le sable du rivage. » Cependant, soit à prix d'or, soit en implorant la miséricorde du vainqueur, ou peut-être en dérobant la nuit les dépouilles mortelles de l'infortuné Harold, les moines du couvent de Waltham, que ce prince avoit fondé, parvinrent à les



Abbaye de Waltham.

recouvrer, et ils les déposèrent dans le chœur de leur église. On raconte, mais ce récit n'a point une suffisante authenticité, que les moines, après avoir vainement examiné cet amas de corps qui gisoient nus et défigurés, sans reconnoître celui de leur bienfaiteur, prièrent une jeune femme que Harold avoit aimée de les assister dans leur recherche. On la nommoit la belle Édith au col de cygne. Elle vint sur le champ de bataille, éperdue de douleur et l'esprit égaré ; mais elle ne fut pas un instant indécise, et elle retrouva les restes de son amant. La belle au col de cygne termina ses jours dans un monastère.

Cette seule bataille livra l'Angleterre à l'armée des envahisseurs, et les efforts des Anglo-Saxons n'eurent par la suite aucun ensemble assez important pour rendre douteux l'affermissement du pouvoir de Guillaume. Les Normands ne quittèrent le champ de bataille qu'après avoir rendu à Dieu de solennelles actions de grâce, et Guillaume ordonna d'y construire, sous l'invocation de

(1) En supposant que Harold pesât 80 kil., ou 160 liv., la rançon de son corps eût été de 286,000 fr., somme immense pour cette époque, où l'or étoit vingt fois plus rare et plus cher qu'aujourd'hui.



Sceau de Battle Abbey (Abbaye de la Bataille) (1).

la sainte Trinité et du bienheureux saint Martin, un monastère que l'on nomma *Battle-Abbey* (l'abbaye de la Bataille), et qu'il se proposa d'enrichir de telle façon, disoit-il, qu'on trouveroit chez ses religieux plus de vin pour se rafraîchir que d'eau claire dans les plus opulentes abbayes de la chrétienté.

La victoire de Guillaume, quoiqu'elle ait eu lieu à Senlac, ne porte que le nom de bataille de Hastings.

Avant de faire connoître à nos lecteurs les suites de ce combat et la révolution qui s'opéra dans la Grande-Bretagne, nous leur devons quelques notions indispensables sur les lois, les distinctions sociales et la constitution judiciaire et administrative des Anglo-Saxons.

La féodalité, dont les bases existoient chez les Germains long-temps avant que les Romains se fussent assujetti ces peuples, étoit la source de toute institution chez les Saxons, quand à leur tour ils vinrent envahir l'Angleterre. Chaque chef ou capitaine étoit suivi d'un certain nombre de compagnons, amis ou vassaux, qui combattoient à ses côtés ou sous ses ordres, pendant la guerre, et lui formoient une sorte de cour durant la paix. Un serment solennel lioit l'inférieur au supérieur, et réciproquement. Le vassal disoit au seigneur, en accomplissant quelque cérémonie de soumission : « Je prends Dieu » à témoin que je te serai fidèle. Je haïrai » ce que tu haïras, j'aimerai ce que tu aimeras, sans m'écarter des lois de Dieu. Mon » vouloir ni mon pouvoir, mes pensées ni » mes actions ne te seront jamais contraires, » ne te nuiront jamais. Je te ferai service » selon mes moyens, et toi tu rempliras à » mon égard les conditions dont nous sommes convenus. » Le suzerain répondoit au vassal : « Je reçois ton service et te serai » bon seigneur. Je te défendrai, toi et ta » femme, tes enfants et tes bestiaux, quand » le cas écherra. J'empêcherai qu'il te soit » fait tort, et partagerai ma terre et mon » pain avec toi. » D'après cela, le vassal n'avoit point à s'informer de la justice de la cause qui mettoit les armes à la main à son seigneur ; il prenoit sa lance dès qu'il étoit appelé et le suivoit au combat.

(1) *Sgillum (sic) conventus : sancti Martini de Belloo (sic).*
Sceau du couvent de Saint-Martin de la Bataille.
Vue de l'abbaye.

La vassalité s'établissoit de deux manières. Le seigneur donnoit une terre à son vassal, soit pour en jouir par voie d'hérédité, de mâle en mâle, soit seulement à vie, et le tenancier s'engageoit à suivre son suzerain à la guerre; cela se nommoit tenure militaire: ou bien, un homme réputé libre se faisoit vassal de choix, se donnoit à un seigneur, et afin d'avoir droit à sa protection et de pouvoir se réclamer de sa puissance, il lui payoit annuellement une somme d'argent; à la mort de son suzerain il recouvroit sa liberté et pouvoit porter son hommage à un autre. Presque toute la Grande-Bretagne, à l'époque des conquêtes anglo-saxonnes, avoit été successivement divisée en tenures, dont le roi s'étoit d'abord arrogé la plus grande portion et avoit partagé le reste entre ses chefs; mais comme ceux-ci ne pouvoient eux-mêmes cultiver la terre, ils l'avoient subdivisée, et s'étoient créé des sortes de sous-vassaux, sous des conditions ou tenures différentes, et ces portions de terres revenoient toujours au donateur primitif à la mort du donataire sans héritiers mâles. Il est probable que la plupart des propriétés avoient été tenues dans l'origine pour service militaire, puisqu'elles étoient le prix de la conquête; mais lorsque la religion chrétienne fut devenue dominante, lorsque les évêques, les abbés chefs de monastères, les dignitaires de l'église comptèrent dans les conseils des rois et furent considerés comme thanes ou nobles, les terres que leur concéda la générosité des monarques ou des grands cessèrent d'être tenues au service militaire, et finirent même par être exemptées de toute espèce de prestation: ce qui amena de tels abus, qu'il suffisoit à un laïque de se revêtir d'habits monastiques pour obtenir ces exemptions, et qu'il devint à craindre que la suppression des tenures militaires ne laissât l'état sans défenseurs. Il paroît que la proportion des hommes à fournir, relativement à l'étendue des terres possédées donnoit un soldat par cinq hides de terrain, ou environ deux cents arpents métriques. Les propriétaires qui n'avoient pas cette quotité de terrain se réunissoient pour fournir un homme auquel ils donnoient une paye de quatre shillings par hide. Ce soldat servoit durant deux mois. La moindre possession d'un thane ou noble devoit être de cinq hides. Les vassaux par choix, s'ils devenoient réfractaires, étoient punis par la confiscation de leurs biens au profit du roi, et ceux qui tenoient leurs propriétés du lord ou seigneur laissoient à celui-ci l'obligation de fournir un remplaçant ou de payer une amende de quarante shillings, qu'il prélevoit ensuite sur les biens du fugitif. Quelques villes avoient le choix d'envoyer des hommes ou de payer une somme d'argent déterminée. Certaines familles possédoient le droit de se libérer constamment pour une somme très-légère. Les terres étoient encore assujetties à une assez grande variété de prestations, taxes territoriales, droits de justice ou d'administration, indemnités d'ealdormen et officiers publics. Ces impositions étoient fixes ou proportionnelles; mais il en étoit une d'une nature tellement abusive et vexatoire, qu'elle excita souvent des réclamations et même des désordres : c'étoit le droit de pourvoyance, qui consistoit à fournir le logement, les fourrages et des provisions de toute espèce, non-seulement au roi et aux grands de sa suite, quand le prince voyageoit dans la contrée, mais encore à leurs gens, esclaves, serviteurs, compagnons, bouffons, chevaux, chiens et équipages de chasse.

Les propriétés données par les monarques ou seigneurs leur retournoient, à la mort du tenancier ou vassal, à moins que celui-ci ne payât ce que les Anglo-Saxons nommoient *le hériot*, et que les Normands appelèrent *le relief*, ce qu'il faisoit en léguant à son suzerain des chevaux ou des armes, ou une somme d'argent. Le hériot d'un comte se composoit de huit chevaux, dont quatre tout sellés: de quatre armures complètes, casques, lances, épées, cottes de mailles, boucliers, et de cent mancuses d'or. Le hériot d'un thane relevant immédiatement de la couronne, et que pour cette raison l'on nommoit thane du roi, étoit la moitié de ce-

lui d'un comte. Un thane inférieur léguoit à son seigneur son meilleur cheval et ses armes, et quelquefois ses équipages de chasse. S'il périssoit dans une guerre entreprise par son suzerain, sa famille n'avoit point de hériot à payer pour conserver ses propriétés.

Les peuples anglo-saxons se divisoient en deux classes : les *eorl* et les *ceorl*, les nobles et les villains. Les premiers étoient spécialement désignés par le mot d'*ethelborn*, né de noble, dénomination que l'on portoit avec orgueil, et qu'on n'accordoit jamais aux hommes dont les ancêtres avoient cultivé la terre, quelque dignité qu'ils obtinssent, quelque service qu'ils rendissent à l'état : on nommoit ceux-ci *less-born*, de naissance inférieure, et les *full-born*, ou gens de haute naissance, les traitoient avec une extrême arrogance. Un titre plus élevé que celui d'ethelborn étoit le nom d'*etheling*, fils du noble; mais il n'appartenoit qu'aux enfants et même au premier-né des monarques, ou à l'héritier direct du trône par le sang. Au-dessus de tous les ethelborns se trouvoit le *cyning*, le premier lord, le seigneur des seigneurs, ou le roi. Tous les chefs et grands tenanciers étoient obligés de venir trois fois par an, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte, lui renouveler leur hommage : c'est ce que l'on appeloit tenir cour plénière. Le cyning les défrayoit à ses dépens durant huit jours, et les combloit de présents; il les recevoit la couronne en tête, le sceptre dans une main et l'épée dans l'autre. Le cyning possédoit les plus grandes prérogatives; il commandoit les armées de terre et de mer, étoit juge suprême, recevoit les appels de toutes les juridictions, pouvoit commuer la peine de mort, jouissoit du droit de grâce, voyoit son trésor se grossir du produit des amendes payées selon les lois pour crimes ou délits, et nommoit ou cassoit à volonté les ealdormen, shérifs, juges et baillis; enfin sa protection, ou sa paix, garantissoit de toute insulte, de toute concussion, de toute vexation les voyageurs et marchands et leurs serviteurs, quand ils se trouvoient sur les quatre grandes routes, sur les rivières navigables, ou à la distance d'environ quatre milles du lieu de sa résidence. A certaines époques de l'année, la paix du roi s'étendoit à tout le royaume : cette faveur avoit lieu dans les huit jours qui suivoient son couronnement et durant les octaves des trois fêtes à cour plénière. La femme du cyning, qui portoit le nom de *quenn*, ne recevoit cependant comme titre d'honneur que celui de *lady*; on lui assignoit des domaines pour son entretien et celui de ses enfants; mais il paroît qu'elle ne partageoit pas les honneurs de la royauté. On voit assez que du mot *cyning* est venue l'expression actuelle de *king*, roi, et que du mot *quenn* on a fait *queen*, ou reine.

Les ealdormen ou comtes étoient des vice-rois ou gouverneurs civils ou militaires. Ils remplaçoient ou représentoient le monarque, conduisoient aux combats les guerriers de leurs shires ou provinces, pourvoyoient à l'exécution des arrêts judiciaires, après avoir, comme grands juges, présidé les tribunaux du comté, et jouissoient du tiers des impositions, rentes ou amendes dévolues au trésor royal. Ces officiers finirent par devenir héréditaires. Il y avoit une autre classe de comtes que l'on désignoit par la dénomination de *gésiths* : ils étoient intermédiaires entre les ealdormen et les thanes.

Ceux-ci, qui composoient réellement le corps de la noblesse, se subdivisoient en plusieurs classes : les thanes du roi, les thanes des ealdormen, les thanes des évêques. Des marchands pouvoient devenir thanes de vaisseau, pourvu qu'ils eussent par trois fois exporté des marchandises sur des navires à eux. Un eorl ayant fait l'acquisition de cinq hides de terre et servant avec le casque, la cotte de mailles et l'épée à garde dorée, passoit au rang de thane, ce qui lui donnoit d'assez grands priviléges; mais ces derniers thanes, ainsi que les thanes de vaisseau, n'étoient nullement considérés par les premiers, qui les nommoient des *less-born*, ou gens de peu.

Il existoit encore des espèces d'intendants, hommes d'une classe très-élevée, placés dans

les provinces, les ports, les bourgs ou villes considérables : ils veilloient à la perception des taxes, à l'arrestation des malfaiteurs, à l'acceptation des cautions, au paiement des rentes, et représentoient généralement le lord ou suzerain. Ils avaient même, en diverses cours judiciaires, la présidence ou la qualité de juges principaux. Ils connoissoient spécialement des limites ou contenances des propriétés, d'après le cadastre général. On les nommoit *gerefas*, ou baillis.

Nous avons parlé des ceorls : c'étoient des propriétaires-cultivateurs, qui ne possédoient pas assez de terres franches pour être élevés au rang de thanes, mais qui comptoient parmi les hommes libres. Leur hériot, ou relief, étoit fixé à la rente d'une année. S'ils tenoient des terres de seigneurs pour un service libre, ils ne pouvoient être renvoyés, à moins qu'ils ne cessassent de servir leurs prestations, et il leur étoit loisible de renoncer à leurs engagements. Le were, ou rachat du sang, étoit pour eux fixé à deux cents shillings, et les punitions attribuées aux esclaves ou serfs, telles que les fers ou le fouet, ne pouvoient leur être appliquées.

Les formes judiciaires étoient loin de satisfaire aux idées d'ordre et de garantie que la civilisation a successivement introduites dans les états modernes; mais on y retrouve l'origine des institutions qui ont fait l'orgueil des tribunaux de l'Angleterre, et que la France a adoptées, en les modifiant selon ses mœurs.

La juridiction la moins étendue, ou la plus basse, comme disoient les anciens jurisconsultes, étoit celle de *sac et soc* : c'étoit le droit de tenir les plaids à la porte du château. Ce droit ne s'étendoit que sur une localité infiniment restreinte, et tous les genres de délits n'en étoient pas justiciables. En général, les étrangers n'étoient pas tenus de comparoître devant ces tribunaux personnels, qui ne pouvoient infliger de peines qu'aux tenanciers du lord. On les nommoit *hall-motes*.

Venoit ensuite une grande division du comté, qui comprenoit cent familles, manoirs ou communes, et dont le tribunal se nommoit le *hundred-mote*. L'ealdorman, ou le gerefa, et les free-holders, ou francs-tenanciers, ainsi que les principaux ecclésiastiques, le composoient. Ce tribunal tenoit séance une fois par mois, et indépendamment des causes ou délits dont il connoissoit et de ses décisions dans les discussions civiles, il avoit des prérogatives qui, de nos jours, n'appartiennent plus à aucune cour judiciaire. C'étoit devant lui que se passoient les contrats de vente et d'échange, et que se faisoient les paiements; car à cette époque, où presque personne ne savoit lire ni écrire, il falloit une réunion importante de témoins pour certifier la validité des transactions ou prononcer sur les questions soulevées à l'occasion des mêmes traités. Un seul hundred-mote ne suffisoit pas toujours, et souvent l'ealdorman président en convoquoit plusieurs, dont la réunion se nommoit le *lathe*, et prenoit la dénomination de *trything* lorsque le tiers du comté ou du shire étoit convoqué. A une certaine époque de l'année, tous les individus mâles des tythings dont nous avons parlé dans le cours de cette histoire, étoient tenus, dès l'âge de douze ans, de se présenter au hundred-mote, qui recomposoit alors ces réunions de dix familles, selon les variations qu'elles avoient subies.

La cour du comté, ou le shire-mote, possédoit une juridiction supérieure et plus étendue. Ce tribunal, présidé par l'ealdorman ou l'évêque, qui avoient pour assesseurs le plus noble des thanes royaux et le shérif, devoit se composer des grands propriétaires, ou vassaux immédiats de la couronne; mais ils se faisoient représenter par leurs chapelains, leurs baillis ou leurs principaux tenanciers. On y jugeoit d'abord les causes relatives aux droits et immunités de l'église; ensuite les amendes et confiscations au profit du trésor royal, et enfin toutes discussions entre des particuliers, qu'on essayoit paternellement d'accommoder, avant de rendre une décision définitive, cruelle pour l'une des parties. Le shire-mote promulguoit les lois nouvelles et récapituloit les anciennes, afin que personne n'en ignorât.

Les witena-gemotes, ou conseils de sages, grandes réunions des principaux personnages de l'état, assemblées que l'on désignoit aussi sous le nom de *mickle-synoth*, étoient convoqués de droit aux trois grandes fêtes de l'année, Noël, Pâques et la Pentecôte, et accidentellement par la volonté du roi ou la force des circonstances, à des époques imprévues. On n'est pas d'accord sur les titres qui permettoient d'en faire partie. Les thanes royaux, spirituels ou temporels, qui pouvoient rassembler un certain nombre de vassaux militaires, les composoient ordinairement, et leur nombre étoit si restreint, qu'il n'a jamais dépassé soixante, et que souvent il a été moindre de plus de moitié. Il falloit en effet des événements bien graves ou d'immenses richesses pour déterminer les seigneurs éloignés de la capitale à se déplacer, dans un temps où chaque propriété étoit défendue par une forteresse dont les gardiens exigoient à main armée des tributs ou des présents de toutes les personnes hors d'état de se défendre qui passoient sur leur territoire. Ainsi, les witena-gemotes ne comptoient presque toujours parmi leurs membres que la famille royale, quelques évêques ou abbés mitrés, des ealdormen, un petit nombre de thanes royaux ou épiscopaux, ainsi que des thanes de la reine et même de certaines abbesses. On a dit que les borsholders, ou chefs des tythings, y jouissoient du droit de présence; mais rien n'est moins prouvé, quoique souvent les lords ou suzerains se fissent accompagner de leurs *fidèles*; mais ceux-ci ne prenoient aucune part aux discussions. Le witena-gemote choisissoit quelquefois le souverain ou roi, dans les limites des diverses branches de la famille destinée à régner, ou confirmoient le droit de l'héritier. Les actes législatifs étoient préparés dans son sein, ou du moins discutés sur la proposition du roi; il connoissoit des grandes affaires civiles ou criminelles, appeloit devant lui les coupables puissants et leurs complices, et prononçoit les peines légales, ou, dans son omnipotence, celles de confiscation et de bannissement, qu'on nommoit mise hors la loi. En outre, il pourvoyoit par des lois ou décrets à l'administration de la justice, à la punition des crimes d'état, à la défense du royaume et aux clauses des traités conclus avec les puissances étrangères.

Le témoignage étoit la règle le plus constamment suivie dans ces divers tribunaux. Si, par un acte quelconque, et alors ils étoient extrêmement rares, aucune des parties ne pouvoit établir son droit, on recevoit le serment du demandeur, et les free-holders (teneurs de francs fiefs) ses voisins, venoient, en nombre déterminé par la cour, affirmer sous serment la réalité d'un fait. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que cette déclaration judiciaire et religieuse n'avoit qu'une valeur mesurée sur le rang de l'homme qui la faisoit : ainsi le serment d'un ealdorman étoit évalué à celui de six thanes royaux, et celui d'un thane du roi, au serment de six ceorls; le roi en étoit cru sur sa simple assertion, et le serment ne lui étoit jamais demandé; l'archevêque jouissoit des mêmes prérogatives que le monarque, et cette indulgence injurieuse pour les inférieurs avoit fini par s'étendre aux grands personnages de l'état. Toutefois, s'il s'élevoit des doutes sur leur véracité, ce qui ne laissoit pas que d'arriver, quoique leurs paroles fussent admises comme sacrées, on convoquoit douze ou même trente-six juges, francs tenanciers, espèce de jury qui délibéroit et rendoit un verdict (*verè dictum*), qui cependant étoit quelquefois infirmé par le droit du plus fort. Le plaignant et les défendeurs choisissoient ces jurés en nombre égal.

L'origine du grand jury d'Angleterre vient, de toute évidence, de l'institution du hundred-mote. Dès que ce tribunal étoit convoqué, le bailli son président, et les douze thanes les plus âgés parmi ceux du comté, prêtoient serment de n'appeler en jugement aucun innocent et de ne laisser échapper aucun coupable. Quand un homme accusé prétendoit prouver son innocence, il avoit deux façons de le faire : la première étoit le serment ou *lada;* la seconde, l'é-

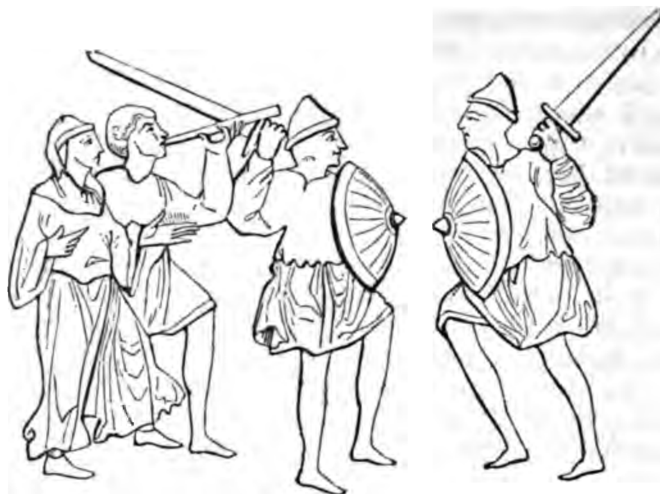
preuve ou l'*ordéal*. Dieu, dans l'un et l'autre cas, faisoit nécessairement connoître le coupable.

C'étoit une singulière chose que ce serment. L'accusé prenoit d'abord Dieu à témoin de son innocence par toutes les formules qu'il pouvoit imaginer, et comme, nonobstant les superstitions du temps, Dieu ne venoit que rarement attester lui-même la véracité de l'invocateur, et qu'il ne le faisoit qu'en faveur des personnages les plus puissants et les plus redoutables, l'accusé choisissoit, parmi les francs tenanciers, ses voisins, déclarés hommes loyaux par toute l'assemblée, douze témoins qui juroient à leur tour que son serment leur paroissoit bon et valable. Ce nombre alloit, selon la circonstance, jusqu'à soixante-douze, et une partie étoit tirée au sort ou désignée par les juges. Dans ce dernier cas, l'accusé pouvoit en récuser la moitié, et quand ses jurés étoient produits par lui-même, ou tirés au sort, les juges jouissoient aussi du droit d'en récuser un nombre déterminé, qui varioit d'ailleurs selon les usages des divers comtés. Leur avis favorable ou contraire acquittoit l'intimé, ou le condamnoit à des peines plus rigoureuses que dans le cas où, sans affirmer son innocence, il eût cherché des excuses à son délit. La décision de ce jury étoit souvent accompagnée de cérémonies superstitieuses; ainsi, par exemple, après le serment des douze témoins, jurés ou compurgateurs, on préparoit deux morceaux de bois de poids et de figure parfaitement semblables; sur l'un des deux une croix étoit marquée, et on les enveloppoit dans une étoffe de laine qu'on déposoit sur l'autel. Des reliques célèbres étoient apportées, et les reliquaires posés sur les morceaux de bois. Les prêtres récitoient alors solennellement de longues prières, et disoient plusieurs messes. Ces cérémonies terminées, un diacre ou un enfant de chœur prenoit au hasard un des rouleaux de laine; on l'ouvroit, et si l'on y trouvoit la marque de la croix, il ne restoit plus aucun doute sur la justesse de la [illegible] des douze compurgateurs. Dans le cas contraire, leur verdict n'étoit pas valable, et l'accusé se voyoit forcé de se justifier de nouveau.

L'épreuve judiciaire, nommée l'*ordéal*, s'accomplissoit avec de grandes solennités. L'accusé fournissoit d'abord une caution qui s'engageoit à le représenter au terme marqué. Durant trois jours il entendoit des messes nombreuses, récitoit constamment des prières et jeûnoit rigoureusement; venoient ensuite des exhortations, après lesquelles un prêtre l'adjuroit à l'autel de ne point tenter Dieu, si sa conscience n'étoit point entièrement sans reproche, et il ne lui donnoit la communion qu'en lui disant : « Puissent les mérites du sang et du corps de » Jésus-Christ te mettre en état de prouver » ton innocence! » Cela fait, l'accusé juroit encore sur les reliques des saints qu'il étoit étranger au crime qu'on lui reprochoit. Il se préparoit alors à subir l'épreuve par l'eau bouillante ou l'eau froide, ou par le fer rouge. L'épreuve de l'eau ne s'employoit que pour les gens des classes inférieures, et le fer rouge étoit réservé à la noblesse. Un vase plein d'eau étoit placé derrière le maître-autel d'une église, et il étoit plus ou moins profond, selon que le délit étoit plus ou moins répréhensible; on jetoit dans l'eau une pierre ou une masse de fer, et l'on allumoit sous le vase un feu vif. Les témoins de l'accusateur et ceux de l'accusé, au nombre de douze de chaque côté, s'avançoient avec les parties et se rangeoient sur deux lignes en récitant des litanies. Les prières dites, les délégués des deux adversaires vérifioient le degré de chaleur de l'eau, et lorsqu'ils étoient d'accord, l'accusé plongeoit son bras dans le vase et en retiroit la pierre ou le poids de fer. Le prêtre alors enfermoit le bras du patient dans un sac de toile, il y apposoit le sceau de l'Église, et l'accusé se mettoit encore en prières. Trois jours après, on brisoit le cachet, on examinoit le bras, et s'il étoit parfaitement guéri, l'innocence de l'accusé étoit proclamée, sinon il étoit déclaré coupable et puni comme tel. L'épreuve par l'eau froide étoit précédée des mêmes cérémonies

religieuses; on bénissoit ensuite un étang ou une portion de rivière, on lioit l'accusé par les bras et les jambes et on le jetoit dans l'eau consacrée. Il étoit justifié s'il surnageoit, et considéré comme convaincu de crime s'il enfonçoit. Dans l'épreuve par le fer rouge, les témoins se rangeoient sur deux lignes, comme pour l'épreuve à l'eau bouillante. Un grand feu étoit allumé derrière l'autel; près de ce feu, l'on mesuroit une ligne de neuf fois la longueur du pied de l'accusé, et on la divisoit en trois parties égales; à l'une des extrémités se trouvoit placé un petit pilier. Dès que la messe commençoit, une barre de fer d'une à trois livres, selon l'énormité du crime, étoit mise dans le feu, d'où on la retiroit au commencement de la dernière collecte, et on la posoit sur le pilier; l'accusé la prenoit alors dans sa main, faisoit les trois pas marqués sur le pavé et se hâtoit de la jeter. L'introduction dans un sac, l'apposition du sceau de l'Église et l'examen le troisième jour, terminoient l'opération. Il existoit encore un genre d'épreuve que peu de personnes osoient adopter : il s'agissoit de manger un certain gâteau consacré nommé *corsned*. La difficulté consistoit à le digérer. Nous ne ferons pas de réflexions sur les résultats de ces épreuves : il est trop évident que l'innocence ou la culpabilité des accusés, leur vie ou leur mort dépendoient de la volonté des prêtres, et que, dans un intérêt immense d'argent, de pouvoir et d'orgueil, ils entretinrent les peuples durant des siècles dans leur croyance à cette coupable imposture.

Les meurtres étoient d'autant plus communs chez les Anglo-Saxons, que la loi ne punissoit pas de mort le coupable, et que tous les membres de la famille du malheureux qui avoit succombé se croyoient investis du droit de le venger, ce qui allumoit des haines inextinguibles dans les familles, et presque des guerres civiles. On transmettoit comme un héritage à sa postérité le devoir de tuer un homme que l'on ne connoissoit pas, ou dont on n'avoit pas à se plaindre; et comme des lois imparfaites n'exigeoient d'autre réparation d'un assassinat que le paiement d'une amende, le meurtrier se trouvoit réduit à trembler sans cesse pour ses jours, jusqu'à ce que sa mort funeste vînt transporter sur une autre tête des vengeances de même nature. Les réconciliations s'achetoient par des présents; mais elles étoient rares, et n'avoient lieu qu'après que des meurtres répétés avoient presque détruit les deux familles ennemies. La valeur légale de la vie, le rachat du sang ou le were, suivoit une proportionalité fixée par la position sociale. Les hommes qui occupoient un rang dans la société, dont la vie valoit quelque chose, étoient répartis en trois classes : la première, ou le *twelfhind*, comprenoit les thanes royaux; la dernière, ou le *twyhind*, se composoit des ceorls; et la seconde, ou l'intermédiaire, nommée *syxhind*, étoit formée de tous les degrés de dignitaires, depuis le ceorl jusqu'au thane royal exclusivement. Le nom de ces classes indique suffisamment leur application : le were des *twyhind* étoit de deux cents shillings, celui des *syxhind* de six cents, et celui des *twelfhind* de douze cents. Le were du roi étoit de six fois celui d'un de ses thanes; le were d'un étheling, du triple; et celui d'un ealdorman, du double. Le paiement du were étoit d'ailleurs soumis à de singulières formalités. L'assassin jouissoit d'abord d'un certain temps pour se retirer dans sa forteresse ou son château et s'y préparer à la défense, ou s'il n'en possédoit pas, pour se réfugier dans un de ces asiles que les églises, les rois et les évêques tenoient constamment ouverts aux coupables comme aux innocents. S'il se renfermoit dans un château, ses ennemis pouvoient l'investir, mais non l'attaquer avant sept jours; il obtenoit le même répit dans une église, chez un ealdorman ou chez un évêque, et neuf jours dans le palais d'un roi ou d'un archevêque. Durant ce terme, il pouvoit entrer en accommodement. S'il étoit guerrier, il demandoit le combat; les vassaux accouroient tous à la défense du lord, de même que le lord à celle de son vassal, et le sang rougissoit la terre. Le combat singulier



Combat singulier, tiré d'un manuscrit saxon, de la bibliothèque cottonnienne, marqué CLÉOPATRE C. VIII.

se nommoit, dans ce cas, jugement de Dieu. Le coupable avoit encore la chance de se rendre prisonnier; ses ennemis alors étoient tenus de le garder sain et sauf durant l'espace de trente jours. S'il fournissoit caution suffisante pour le paiement régulier du were, il étoit mis en liberté; s'il ne pouvoit le payer, sa personne et sa vie restoient à la discrétion de ses adversaires. Voici comment se pratiquoit l'offre du were. Huit parents de la ligne paternelle du meurtrier, et quatre de la ligne maternelle, se présentoient comme ses garants; on se juroit de part et d'autre la paix du roi, et trois semaines après, les père, frères ou fils du mort recevoient cent vingt shillings, et le prisonnier étoit rendu à sa famille. Ce préalable se nommoit le *heals-fang*, prix de la liberté. Le *manbote*, ou prix de la perte d'un vassal, étoit, trois semaines encore après, payé au lord de la victime; un intervalle égal étoit ensuite accordé, et le *fight-wite*, ou l'amende du combat, se versoit dans le trésor du roi ou du lord sous la juridiction duquel le crime avoit été perpétré. Vingt et un jours s'écouloient encore, et alors commençoit le paiement réel du were, qui s'opéroit dans des termes convenus entre les parties, soit en nature, soit en argent. La réconciliation étoit complète et ne pouvoit plus être troublée, quand toutes ces formalités avoient été remplies.

Le vol, ou le brigandage à main armée, étoit le délit le plus ordinaire des Anglo-Saxons; c'étoit presque une coutume de ce peuple peu civilisé. Les évêques, les abbés, les thanes, les ceorls, tout le monde s'en mêloit. Lorsque les voleurs ou pillards se réunissoient au nombre de sept, on nommoit leur société spoliatrice *theofas*; quand ce nombre dépassoit celui de sept, on lui donnoit le nom de *hlothe*; et au-dessus de trente-six, on l'appeloit *army*, ou armée. Les coupables étoient, pour une première fois, condamnés à la restitution d'une valeur triple de celle de l'objet volé; pour la seconde, au paiement du were ou au bannissement, ou même à la mort, les biens confisqués, et la vie remise à la miséricorde ou merci du roi, qui l'arbitroit à l'avantage des personnes dépouillées. La mort sans rémission étoit la peine infligée à la troisième récidive. Un tiers des biens confisqués étoit remis à la tribu ou au tything dont on avoit dérobé les bestiaux ou les meubles, un second tiers devenoit la propriété du roi, et le troisième tiers restoit à la veuve ou aux enfants du coupable. La peine de mort parut trop sévère à Canute, qui la supprima, et condamna

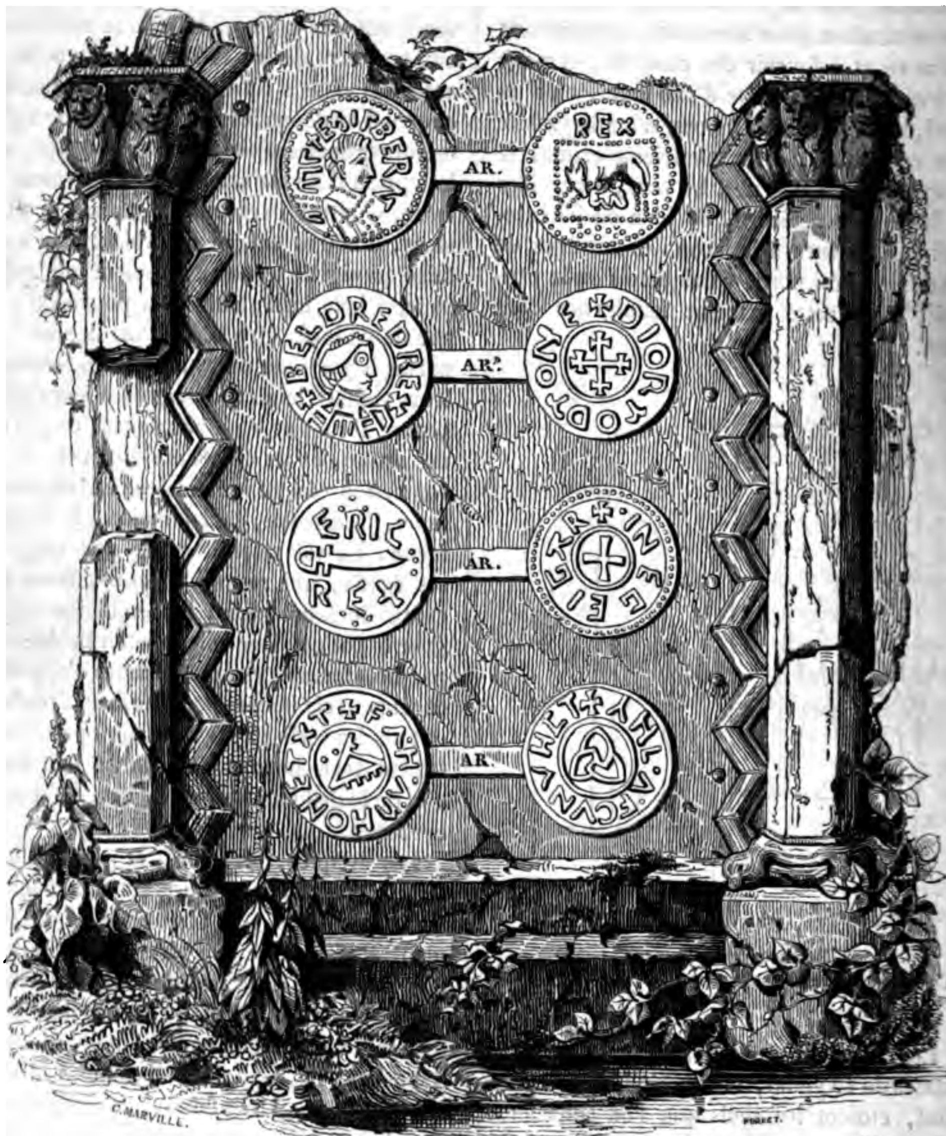
le voleur, pour la première fois, à une double restitution, pour la seconde, au paiement du were et à fournir des cautions, et pour la troisième, à la perte d'une main, ou d'un pied, ou des deux membres, selon la gravité des cas; enfin, à un quatrième crime, le coupable perdoit le nez, les yeux, les oreilles et la lèvre supérieure, ou bien on lui enlevoit la chevelure à la façon des sauvages de l'Amérique du nord. Quelquefois on le pendoit, mais cette extrême indulgence étoit rare.



Potence et pilori saxons.
(Tiré d'un manuscrit saxon marqué CLAUDIUS B IV.)

Les hommes qui composoient les trois classes de twyhind, de syxhind et de twelfhind, étoient les seuls que l'on considérât comme libres et qui parvinssent au pouvoir ou à la possession. Ils ne composoient guère que le tiers de la population de l'Angleterre, dont les deux tiers étoient conséquemment esclaves : le nombre de ceux-ci s'augmentoit incessamment, soit par les prisonniers faits à la guerre, soit par les hommes qui, nés libres, étoient réduits à la servitude à raison de leur insolvabilité, quand ils avoient eu le malheur de contracter des dettes, soit par la privation de la liberté, en punition légale de certains délits, soit enfin parce qu'ils se vendoient eux-mêmes, afin de se soustraire aux horreurs de la misère. On reconnoissoit aussi des classes parmi les esclaves ou serfs, et quand on donna le nom de *villa* à une agglomération quelconque de leurs cabanes, on les appela des villains. Les uns cultivoient la terre, d'autres exerçoient certaines professions, d'autres encore recevoient une certaine quotité de terrain et faisoient une redevance à leur lord; mais tous pouvoient, au gré de ce lord, être vendus ou donnés, ou partagés par testament, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs chaumières et leurs troupeaux. Il ne leur étoit pas permis de porter des armes, et les châtimens auxquels on les soumettoit étoient ignominieux : c'étoient le fouet, la marque, la lapidation, le bûcher même. Un voleur étoit lapidé par vingt de ses égaux, qui recevoient eux-mêmes des coups de fouet quand ils sembloient épargner le patient. Une voleuse étoit brûlée vive par huit femmes esclaves, tenues d'apporter chacune trois bûches pour former le bûcher, et tous les serfs payoient ensuite personnellement trois pennys d'amende à leur lord, afin de le dédommager de la perte qu'il avoit éprouvée.

Les évêques, les abbés, et généralement les ecclésiastiques, parvinrent à adoucir le sort des esclaves par l'influence de la religion, et c'est avec une vive satisfaction que l'on reconnoît dans l'histoire de ces temps odieux le soin constant qu'ils mirent à protéger ces malheureux contre l'oppression des seigneurs. Ils engagèrent ceux-ci à affranchir leurs serfs, lorsqu'ils avoient long-temps rempli leurs devoirs avec zèle, ou à leur permettre de se racheter au moyen d'un pécule amassé à la sueur de leur front. Plusieurs prélats qui recevoient des rois un certain nombre d'esclaves, les instruisoient dans la religion catholique, les baptisoient, et leur donnoient la liberté, après avoir établi en principe qu'un chrétien qui venoit d'être régénéré par le baptême étoit à ce moment exempt de souillure et ne pouvoit rester esclave. A leur mort, ils rendoient souvent



Fragments d'architecture et Monnaies saxonnes.

tous leurs serfs à la liberté; et comme ils assistoient les lords et les propriétaires au moment de leur décès, ils ne manquoient jamais de les engager à rendre libres, par leur testament, un certain nombre de leurs esclaves, afin d'être eux-mêmes agréables à Dieu.

Les bourgs, les cités, les ports, les villes avoient des coutumes, des priviléges, des charges, des devoirs tellement multipliés et si différents selon les lieux, qu'il seroit impossible d'en tirer une induction générale. Ce qu'il y avoit de plus ordinaire étoit la classe des artisans et ouvriers ou bourgeois; ils occupoient des maisons dont ils payoient une rente fixe à raison du sol, et ils étoient libres

d[illegible]es quitter à volonté; quelques-uns étoient fo[illegible] à venir, dès qu'ils étoient appelés, accom[illegible]r le service auquel ils se trouvoient anci[illegible]ement tenus envers leur lord. Mais ils étoi[illegible] protégés d'une manière spéciale, jou[illegible]ient d'avantages inconnus aux habitans d[illegible]ampagnes, étoient défendus dans les g[illegible]res et formoient entre eux des confédé[illegible]ons qui finirent par leur faire conférer des [illegible]its d'une haute importance. La plupart [illegible]ême rachetèrent leur liberté, leurs presta[illegible]ions obligées, leurs péages royaux, au moyen de sommes une fois soldées, de dons de vaisseaux et d'armes dans des circonstances difficiles ou d'actions éclatantes et utiles au monarque et à l'État.

La valeur des monnoies a subi de si grands changements, et les chroniqueurs se sont si peu occupés de la fixer pour le temps où ils vivoient, qu'il n'est pas facile aujourd'hui de la déterminer avec exactitude. La livre saxonne monétaire étoit une livre de poids qui pesoit trois fois la livre actuelle; elle se subdivisoit en quarante-huit shillings, et le shilling en cinq pence; mais que valoient ce penny et ce shilling? On peut s'en faire une idée, bien que fort inexacte, en considérant le prix des divers objets nécessaires à la vie. Sous le règne d'Ethelred, un bœuf se vendoit sept à huit shillings, un cheval douze shillings, un bélier ou une brebis pleine un shilling; un hide de terre, ou quarante arpens, valait cent dix-huit shillings, ou trois shillings l'arpent; le pain d'orge et de seigle nécessaire à la nourriture de cent hommes dans un jour étoit évalué à un shilling. Ces citations amèneroient à conclure qu'à raison de la rareté des espèces métalliques, le shilling saxon tenoit à peu près lieu de la livre sterling d'aujourd'hui. Mais il n'en est pas ainsi. La livre a été réduite au tiers de son poids primitif en argent; la quantité des espèces en circulation a plus que décuplé dans les trois derniers siècles, et comme la population vers le dixième siècle ne s'élevoit pas au quart de ce qu'elle est de nos jours, que l'industrie, que le commerce étoient excessivement restreints, et que la difficulté, la rareté des communications étoient autant d'obstacles au mouvement des espèces, il en



Nobles saxons prenant leur repas. (Tiré du manuscrit saxon, marqué TIBERIUS C VIII.)

résulte qu'une somme quelconque indiquée par les historiens de cette époque, équivaut en beaucoup de cas à cent fois la même somme nominale de notre temps. (*Voy.* le dessin de plusieurs de ces monnaies, p. 164.)

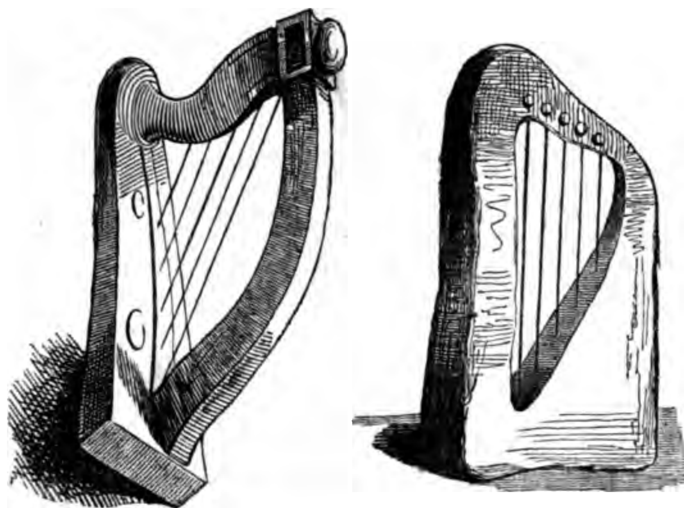
Les mœurs des Anglo-Saxons sont généralement peu connues, mais elles étoient grossières; point de connoissances littéraires, nul savoir, nulle adresse dans les arts mécaniques; des classes d'hommes tout esclaves ou tout despotes, des coutumes agrestes, un caractère rude, l'intempérance portée au



Saxons préparant un repas. (Tiré du manuscrit saxon CLAUDIUS B IV.)

plus haut degré, une indocilité qui se reproduisoit sans cesse dans les circonstances même où il sembloit que les plus incivils dussent déposer un moment leur rudesse. Le courage et la force étoient tout; et l'église sembloit se faire un honneur d'imiter dans leurs excès les guerriers et les barons.

Les grands personnages, dans les repas,



Harpes saxonnes.

s'asseyoient à une table ronde, où nul autre n'étoit admis. Une sorte de dais étoit placé au-dessus de leurs têtes, et des rideaux rattachés à des colonnes se déployoient des deux côtés. Les esclaves les servoient à genoux et leur présentoient les mets soit dans un vase, soit embrochés. Armés d'un couteau, les convives en coupoient la portion qui leur convenoit. Il paroît aussi que leur usage étoit de consacrer ou bénir les boissons dont ils usoient, en élevant la main fermée, à l'exception de deux doigts, et prononçant quelque courte prière. Les viandes que l'on servoit dans les repas étoient des animaux presque entiers, dont on avoit abattu la tête à coups de hache, et dont le corps étoit bouilli dans de vastes chaudières, ou rôti devant d'immenses brasiers. (*Voyez* les gravures, pag. 165 et 166.)

Leur musique étoit sans doute sauvage comme les instruments qu'ils employoient. On ne leur connoît guère que des trompes droites et courbées, des vases de cuivre sur lesquels ils frappoient avec des baguettes, et des harpes à cinq cordes, plus ou moins ornées. (*Voy.* la gravure, pag. 166.)

Il reste peu de monuments authentiques de l'architecture anglo-saxonne. Lorsque les Saxons étendirent leurs conquêtes dans la Grande-Bretagne, ce n'étoient que de véritables barbares; et loin d'apporter avec eux quelques arts et un peu de civilisation, ils se trouvèrent heureux d'adopter les connoissances des peuples vaincus dans la science de la construction des édifices publics et particuliers; et quoique le rapport des historiens contemporains ait prouvé que les Saxons savoient bâtir des églises de pierre, il en résulte aussi que leurs méthodes de construction leur venoient des romains, et qu'il n'existe presque aucun édifice qui puisse être incontestablement regardé comme de style saxon. Ainsi la crypte de la cathédrale de Canterbury, celle de Saint-Pierre à Oxford, nommée la crypte de Grimbald, l'église de Barfreston dans le Kent, celle d'Est-Iffley en Oxfordshire, et beaucoup d'autres, ne passent plus que pour des ouvrages de construction normande, et l'église même de Stewkley dans le Buckinghamshire, bien qu'elle ait d'abord été considérée par de très-savants personnages commme un débris avéré des temps qui ont précédé la conquête, n'est plus classée que parmi les édifices normands.



Tour de Earl's Barton, Northamptonshire.

Cependant en examinant attentivement l'ensemble et les détails de la tour de Earl's-Barton en Northamptonshire, il sera possible de se former une opinion sur l'époque de son érection que tout porte à faire regarder comme antérieure à la conquête. Elle paroît avoir été construite par des maçons inhabiles, et dénote une ignorance absolue dans la personne qui dirigea les travaux. Ce ne fut certainement pas un architecte normand qui en donna les plans, ce ne furent pas des ouvriers normands qui les exécutèrent, mais de barbares Anglo-Saxons. On remarque une grande analogie entre le style de cette tour, et quelques dessins d'architecture qui existent dans des manuscrits, dont l'antiquité saxonne n'est pas contestée, conservés au museum britannique ou à la bibliothéque de

la cathédrale de Salisbury. On peut croire que le constructeur fut un charpentier et non un homme accoutumé à employer des pierres. Toute la disposition de l'ensemble, quoique en pierres, rappelle à un ouvrage de charpente, une de ces vieilles maisons de bois dans lesquelles les pièces debout ou diagonalement placées constituent une sorte de réseau dont les intervalles sont fermés avec des briques et du plâtre. Les arcs sont presque effacés et noyés dans le mortier, les fenêtres ne sont que de petites ouvertures voûtées placées à deux étages différents, et ne conservant aucune trace de vitrage. Au total, il est impossible de supposer rien de plus simple et de plus grossier, et moins de connoissance dans l'art du dessin et de la construction. L'architecte avoit réservé tout son talent pour les colonnes de la galerie supérieure, qui ont chacune trois anneaux ou filets, sont renflées au centre et ressemblent à de grossiers balustres. Les chapitaux et les bases sont des pierres sans nulle sorte d'ornement et posées sans égard pour la symétrie.

Cet édifice et la tour de l'église de Saint-Pierre à Barton-sur-Humber, qui semble construite sur les mêmes plans et par les mêmes ouvriers, sont les seuls restes de l'architecture saxonne en Angleterre. Très-peu d'années



Fragment d'architecture de la tour de Saint-Pierre.

après la conquête, le goût normand s'introduisit dans les constructions et le style que les Anglois appellent le style pointu (*the pointed style*) prévalut sur tous les souvenirs des temps passés. Nous en reproduirons plus tard les principaux monuments.

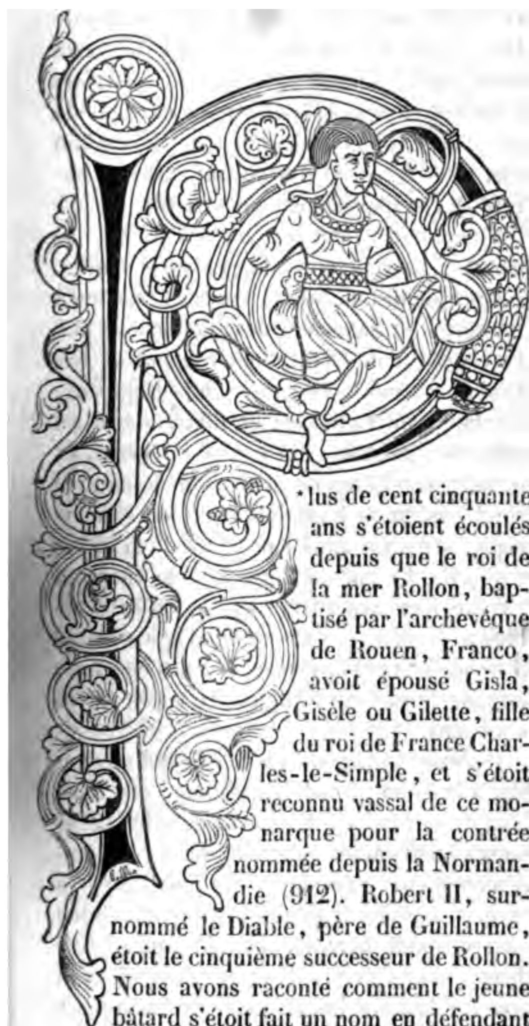




GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT,
D'après une peinture appartenant au Docteur WEBSTER.

DYNASTIE NORMANDE.

GUILLAUME Ier, DIT LE CONQUÉRANT.



*Plus de cent cinquante ans s'étoient écoulés depuis que le roi de la mer Rollon, baptisé par l'archevêque de Rouen, Franco, avoit épousé Gisla, Gisèle ou Gilette, fille du roi de France Charles-le-Simple, et s'étoit reconnu vassal de ce monarque pour la contrée nommée depuis la Normandie (912). Robert II, surnommé le Diable, père de Guillaume, étoit le cinquième successeur de Rollon. Nous avons raconté comment le jeune bâtard s'étoit fait un nom en défendant contre de nombreux ennemis l'héritage que lui avoit transmis son père nonobstant son illégitimité, et comment il avoit entrepris la conquête de l'Angleterre. Sa victoire de Senlac ou Hastings venoit de lui assurer la possession de l'objet de tous ses vœux (1066).

L'Angleterre ne se trouvoit certainement pas hors d'état de se défendre, et il n'étoit pas même supposable qu'avec un peu de volonté, elle ne parvînt pas à délivrer son territoire de la présence d'une armée ennemie, qui n'étoit rien, comparée à la masse de ses habitants. Si la consternation générale sembloit extrême, si la mort du roi, si la perte d'un grand nombre de ses guerriers privoit le peuple d'un centre d'action et lui enlevoit la possibilité de reconstituer à l'instant des moyens de défense, il n'en étoit pas moins vrai que les chefs de la plupart des comtés, qui n'avoient pu prendre aucune part à la bataille de Senlac, à raison de leur éloignement et de la rapidité de l'invasion, étoient encore puissants, commandoient à des forces considérables et pouvoient facilement, soit en se réunissant, soit en attaquant Guillaume sur divers points, l'obliger à subir la chance d'un second combat général, ou à diviser ses troupes qu'ils eussent défaites en détail. Il n'en fut pas ainsi; les Anglois avoient perdu toute leur énergie; on eût dit qu'il ne leur restoit aucun souci de la patrie, qu'il leur étoit devenu indifférent d'être libres ou esclaves, riches ou pauvres, maîtres ou serviteurs. Le joug étranger n'avoit plus rien pour eux de honteux ou de pesant; ils s'abaissèrent eux-mêmes sous le fouet ignominieux de Guillaume, et ils déployèrent une

* Cette lettre initiale est tirée d'un manuscrit normand conservé en Angleterre.



Statue placée sur la tombe de Rollon, dans la cathédrale de Rouen.

habitude d'obéissance et de servilité que l'on n'eût jamais soupçonnée.

Toutefois, il se trouva quelques hommes de cœur qui tentèrent, durant un court espace de temps, de soustraire l'Angleterre à la domination du vainqueur de Senlac. Les habitants du bourg de Romney repoussèrent quelques vaisseaux normands, qu'une erreur de route avoit conduits dans leur port; mais Guillaume marcha promptement sur Romney, et, selon les chroniqueurs serviles, *châtia* sévèrement cette cité; c'est-à-dire qu'il la punit par le massacre et l'incendie, d'avoir osé croire qu'il étoit du devoir de tout bon citoyen de repousser l'invasion étrangère. De Romney, il se dirigea sur Douvres, où s'étoient réunies des forces nombreuses; mais, à son approche, toute cette garnison, quoique parfaitement pourvue d'armes et de munitions, demanda honteusement à capituler et députa ses chefs vers Guillaume, afin de lui remettre les clefs de la ville. Le duc resta huit jours à Douvres, laissa ses guerriers brûler quelques quartiers, pour exemple de ce qu'ils savoient faire, mit cette cité en bon état de défense, et s'en fit une place de sûreté en cas d'événements contraires.

Guillaume ayant reçu des renforts, se remit en marche et se dirigea sur Londres. A quelque distance de Douvres, il rencontra un corps de Saxons armés, commandé par l'archevêque de Canterbury Stigand et par l'abbé du monastère de Saint-Augustin, Egelnoth ou Eghelsig; ils demandoient au nom des habitants du comté de Kent, et comme condition de leur soumission, la confirmation de leurs lois et de leurs priviléges, séparant ainsi leur cause de la cause nationale. Le duc de Normandie ne manqua pas de leur accorder tout ce qu'ils sembloient désirer, se réservant d'agir comme il le jugeroit plus convenable à ses intérêts, lorsque le sort de l'Angleterre seroit entre ses mains.

Il paroît que l'archevêque Stigand ne crut pas à la bonne foi de Guillaume; car il se hâta de se rendre à Londres, dont les habitants étoient dans la consternation. Le witenagemote y étoit rassemblé, et de toutes parts surgissoient des intrigues et des prétentions bien ou mal fondées. Harold avoit laissé deux enfants, mais ils étoient trop jeunes pour qu'il fût possible de songer à leur donner la couronne. Les comtes Edwin et Morcar avoient pour eux leur haute réputation et les suffrages des thanes northumbres et merciens, mais ceux des comtés du sud propo-

soient Edgar l'Etheling, le neveu du roi Edouard, le petit fils d'Edmond-Côte-de-Fer, jeune homme sans expérience et d'un caractère foible. La plupart des ecclésiastiques, dont l'influence étoit puissante, exigeoient qu'on se déclarât en faveur de Guillaume, attendu qu'il étoit porteur d'une bulle du pape et d'un étendard bénit; l'obéissance aux ordres du souverain pontife étoit suivant eux un devoir, et les masses populaires les écoutoient avec une foi implicite. Dans ce conflit de passions et de difficultés, le witenagemote arrêta son choix sur Edgar, parce qu'il étoit de race saxonne; ce jeune prince fut couronné, et la perte de l'Angleterre consommée par cette insignifiante élection.

La méfiance et la désunion qui existoient déjà entre les défenseurs du pays éclatèrent dans toute leur violence, lorsque le jeune Edgar fut monté sur le trône. Les comtes Edwin et Morcar refusèrent le commandement général de l'armée, et se retirèrent avec leurs partisans dans le Northumberland et la Mercie, où ils espéroient se faire des royaumes séparés. Les Normands s'approchoient cependant et menaçoient sur plusieurs points la ville de Londres, que tournoit le corps d'armée. Les provinces de Surrey, de Sussex et de Hants étoient livrées au massacre, au pillage et à l'incendie, et déjà le faubourg méridional de Londres, sur la rive droite de la Tamise, avoit été réduit en cendres par un parti avancé de cavaliers normands. Guillaume passa la Tamise au gué de Wallingford, dans la province de Berks, y créa un camp retranché, et, se dirigeant au nord-est, s'établit à Berkhamstead, dans le Hertford.

La corporation municipale de Londres avait alors pour chef électif un homme énergique qui avait combattu à Senlac, et que de nombreuses blessures empêchoient de se mouvoir. Il se faisoit transporter sur un brancard dans tous les lieux où sa présence étoit nécessaire; et son activité, comme son patriotisme, lui avoient acquis une haute influence sur l'esprit de ses concitoyens. Il paroît que Guillaume avoit secrètement essayé de le gagner à sa cause, mais que ses agents avoient complétement échoué dans la négociation. Tout le désir de cet homme honorable étoit de sauver Londres de la famine et du pillage; et quand il reconnut qu'il étoit impossible que cette capitale fût secourue, il songea à lui obtenir une bonne capitulation. Dans cette intention, il réunit les bourgeois et marchands, leur représenta l'état horrible où la ville étoit réduite, leur montra le triste sort des faubourgs et des villages de la banlieue, dont les habitants avoient été mis à mort tandis qu'on pilloit et qu'on incendioit leurs maisons, et, pour dernière ressource, leur conseilla de faire choix d'un messager prudent, adroit et circonspect qui pût découvrir la politique de Guillaume, et ne rien laisser apercevoir de la sienne, ni de la situation réelle de la ville, afin d'obtenir de l'usurpateur les conditions les plus avantageuses qu'il fût possible. L'assemblée adopta cet avis, procéda à l'élection de son envoyé, mais se trompa sur le caractère de l'homme qu'elle choisit. Il arriva au camp du duc de Normandie, lui fut présenté, et lui exposa son message dans des termes qu'il crut de nature à convaincre Guillaume que la ville de Londres n'en étoit pas réduite à implorer sa merci. Guillaume entendit avec bienveillance le discours de l'envoyé, parut satisfait de ses offres, et, à son tour, lui expliqua ses droits sur l'Angleterre avec une apparence de conviction et sur le ton de la familiarité, sans cependant laisser entrevoir qu'il acceptât ou accordât des conditions; puis il fit au négociateur ébloui des présents d'une grande valeur. Le Saxon enchanté revint à Londres sans avoir même réclamé des garanties, et il annonça paix et sûreté à tous, si l'on consentoit à ouvrir au duc les portes de la ville et à lui prêter serment. Il parla tant de sa sagesse, de sa libéralité, de ses vertus, que le peuple passa d'une extrême consternation à la confiance la plus outrée. Le jeune Edgar n'avoit plus d'armée, ni de communication extérieure; il se sentoit incapable de maîtriser les dispositions marquées de la bourgeoisie; son gouvernement paru

donc se dissoudre de lui-même; et par un beau jour, le roi Edgar, l'archevêque primat Stigand, Alfred ou Eldred, archevêque d'York, les évêques de Worcester et de Hereford, les comtes Edwin et Morcar, avec une partie de la noblesse et une députation des habitants de Londres, arrivèrent tous ensemble, amis ou ennemis, prétendants ou non, du nord et du midi, au camp de Berkhamstead, prêtèrent serment de fidélité au conquérant, lui livrèrent des otages, lui offrirent la couronne et reçurent en retour la simple promesse qu'il leur seroit doux et clément. On ne sauroit perdre plus délibérément un royaume ni se résoudre avec plus d'aménité à subir le joug de l'étranger; jamais, aussi, démarche inconsidérée ne fut plus cruellement punie. Cette grande leçon de l'histoire devroit être écrite en caractères de sang; mais il paroît que la leçon singulière qu'elle donna ne fut pas comprise des contemporains; et de nos jours, il est de mode, comme on sait, de mépriser la logique de l'histoire.

Guillaume, au comble de ses vœux, jugea qu'il lui seroit utile de jouer la modestie, et lorsque Edgar, pauvre roi détrôné, vint lui déclarer qu'il ne connoissoit personne d'aussi digne que lui de tenir les rênes du gouvernement sous le titre du roi des Anglois, le duc de Normandie affecta de délibérer, déclara qu'il étoit peu soucieux d'occuper un rang qui devoit séparer sa fortune et sa personne de celles de ses compagnons d'armes; qu'il avoit à consulter d'autres intérêts que les siens, et qu'il étoit convenable qu'il obtînt à la fois le consentement des barons normands et celui de la nation angloise, dont une partie seulement étoit soumise à ses armes. Ce discours se tenoit devant les capitaines de l'armée d'invasion, et beaucoup d'entre eux peut-être eussent admis ces scrupules hypocrites, si le vicomte de Thouars, d'autres disent Aymar d'Aquitaine, n'eût observé que c'étoit aussi par trop de modestie; que des soldats devoient savoir se décider sans balancer, et que des délais inutiles devenoient nécessairement dangereux. Guillaume accepta donc formellement la couronne qu'on lui offroit et déclara qu'il se feroit sacrer aux fêtes de Noël, alors prochaines.

Le duc de Normandie n'étoit pas encore entré dans la ville de Londres, et fit choix de l'abbaye de West-Minster ou le monastère de l'ouest, pour l'accomplissement de la cérémonie. Mais comme il ne voyoit dans les Anglo-Saxons que des barbares que ses compagnons traitoient avec une rigueur inusitée, et qu'il savoit que la population de Londres étoit nombreuse, brave et turbulente, il fit entourer de défenses, ou forts en bois, la maison qu'il devoit habiter; il commanda qu'une division de son armée stationnât aux environs, et il ne se rendit au monastère qu'à travers deux haies de ses soldats. Quelques chefs anglo-saxons l'attendoient dans l'église en affichant une joie et une fermeté qu'ils étoient loin d'avoir; les comtes, les barons, les chevaliers normands formèrent l'escorte particulière de l'aspirant à la royauté, au nombre de deux cent soixante.

Le droit de sacrer le nouveau roi étoit dû à Stigand comme archevêque de Canterbury, primat d'Angleterre; mais Guillaume, qui craignoit son influence, se rappela que ce prélat n'avoit obtenu le pallium que de l'antipape Benoît IX, et déclara qu'il entendoit être sacré par un prélat qui n'eût encouru aucune censure de l'Église; il désigna donc l'archevêque d'York pour cette cérémonie. C'est ainsi, du moins, que s'expliquent les écrivains dont le système est de blâmer toutes les actions des hommes qui ont eu des discussions avec la cour de Rome; d'autres disent que ce fut Stigand lui-même qui, bien qu'il eût reconnu l'autorité de Guillaume, refusa de faire roi un prince couvert du sang de ses concitoyens et usurpateur des droits de la race saxonne, et d'appeler sur lui les bénédictions du ciel. L'archevêque d'York, par prudence ou conviction, accepta la mission qui lui étoit déléguée, et la cérémonie commença. L'évêque de Coutances, d'une part, s'exprimant en langue françoise, et l'archevêque d'York de l'autre, parlant aux Anglo-Saxons dans leur idiome, demandè-

rent aux assistants s'ils vouloient reconnoître pour roi le duc de Normandie; des acclamations bruyantes répondirent aux deux prélats; mais comme si l'on en eût donné le signal, les cavaliers normands qui gardoient l'extérieur, mirent le feu aux maisons voisines. Il est probable qu'ils avoient pris le bruit de l'église pour l'annonce d'un événement sinistre. Aux cris de terreur que l'on entendit, les Normands et les Saxons qui remplissoient Westminster se hatèrent de sortir, les uns pour sauver leurs habitations et leurs familles, les autres pour profiter du tumulte et commencer le pillage de Londres. Le duc, l'archevêque et quelques prêtres tremblants restèrent seuls dans l'église, et la cérémonie s'acheva, pour ainsi dire, clandestinement. Le duc Guillaume, saisi lui-même d'un effroi subit, prononça le serment d'usage et promit de gouverner et de traiter le peuple anglo-saxon avec autant d'équité, de douceur et de bienveillance qu'avoit pu le faire le meilleur de ses prédécesseurs. On verra comment il s'acquitta de cette parole solennelle.

L'histoire ne dit pas de quelle façon fut apaisée l'émeute fortuite ou préparée qui venoit d'interrompre la cérémonie du couronnement d'une manière si funeste; mais dès le même jour, Guillaume-le-Conquérant fit jeter en prison les nobles otages qu'il avoit reçus, imposa sur la ville de Londres une énorme contribution de guerre; et pour enseigner aux habitants de cette ville le peu de cas qu'il faisoit de leurs démonstrations de dévouement et de leurs serments de fidélité, il se retira à sept milles de Londres dans un lieu nommé Barking, où il commença à recevoir indistinctement les chefs normands et les thanes anglois, qui vinrent former sa cour. Il s'y occupa sérieusement d'administration, disent les louangeurs, engagea ses barons à ne point opprimer les indigènes dans la crainte d'exciter des soulèvements impossibles peut être à apaiser, soumit ses soldats à des réglements, défendit la fréquentation des tavernes, et prononça par ses ordonnances des châtiments exemplaires contre tous ceux qui attenteroient à l'honneur des femmes, ou se rendroient coupables de vols et de violences. Il créa des magistrats spéciaux pour faire respecter ses décrets, et parut vouloir se concilier l'affection des Anglois ou vaincre leur animosité. Il prodigua les plus grandes marques d'intérêt à l'etheling Edgar, le combla de distinctions et d'honneurs, lui offrit son amitié et lui fit présent de magnifiques propriétés. Il confirma les anciens priviléges de la ville de Londres, et lui en accorda de nouveaux, défendit à ses exacteurs de lever aucune contribution non autorisée par lui, et leur prescrivit une extrême modération dans l'exercice de leurs fonctions, protégea le commerce, fit poursuivre les bandes de brigands qui infestoient le pays et ordonna qu'elles fussent anéanties, rendit toute sûreté aux grandes routes, favorisa la liberté des ports et des marchés, remit aux thanes anglois qui se vouèrent à son service leurs biens et leurs dignités qu'il accrut même en beaucoup de circonstances; et, permettant à tous un libre accès près de sa personne, il déploya une affabilité et une complaisance qui lui valurent l'affection et l'estime de ses nouveaux sujets. La splendeur de sa cour et la majesté de sa personne ne contribuèrent pas peu à captiver une admiration que ne purent lui refuser les gens les plus sages.

C'est ainsi que la plupart des historiens anciens et modernes nous parlent de Guillaume-le-Conquérant, et nous sommes affligés de n'y voir qu'une honteuse adulation. Toutes ces prétendues vertus, toutes ces démonstrations de confiance, toutes ces flatteries extérieures n'empêchoient pas le nouveau roi de prendre de nombreuses précautions pour se maintenir sur le trône par le droit de l'épée. Il désarma les citoyens de Londres, ainsi que ceux des principales villes du royaume, bâtit des forteresses sur les points qui commandoient ces cités, ou répara celles qui existoient et n'en confia la garde qu'à des soldats normands; il plaça des garnisons à lui dans les villes, les villages et les ports, et s'occupa spécialement des moyens de récompenser les guerriers qui l'avoient aidé

dans sa conquête. Afin d'y parvenir, il commença l'acte de spoliation le plus étrange et le plus injuste qui jamais ait été conçu.

Des commissaires qu'il institua parcoururent la contrée occupée par ses armes, dressant l'inventaire exact des propriétés de toute nature, soit qu'elles appartinssent à l'état ou à des particuliers, en les enregistrant dans le plus grand detail. On prenoit les noms de tous les Anglois qui avoient dû se rendre sous les drapeaux de Harold, et on les répartissoit en trois classes, 1° les morts; 2° les blessés, fuyards ou prisonniers; 3° ceux qui ne s'étoient pas présentés à l'armée. Cette opération terminée, tous les biens qui leur appartenoient, terres, rentes, dîmes, revenus de toute espèce, troupeaux, meubles et marchandises, furent saisis; et d'abord, on desherita pour toujours les enfants et parents des Anglois qui avoient péri; on laissa la vie aux individus de la seconde catégorie; mais cette faveur étoit si grande qu'afin que la clémence ne dégénérât pas en foiblesse, on les déclara dépossédés sans retour; quant à la troisième, les hommes qui la composoient et qui n'avoient pas pris les armes, perdirent ainsi toutes leurs propriétés; mais on leur promit qu'après de longues années de dévouement à la nouvelle dynastie, leurs enfants ou petits-enfants pourroient, peut-être, recevoir de la gratitude royale une portion des biens dont l'héritage leur étoit enlevé. Telle fut l'équité du fils bâtard de Robert-le-Diable.

Le produit de cette spoliation fut immense. Le roi s'empara d'abord pour lui-même du trésor de Harold qui étoit considérable; il prit encore l'or et l'argent, ainsi que les joyaux que possédoient les eglises et les couvents, et il se fit apporter tout ce que les marchands avoient de plus précieux et de plus rare. Il donna des vases, des croix, des ornements d'or aux eglises, et aux monastères de Normandie qui avoient adressé des prières au Ciel pour le succès de son expédition, et il envoya au pape les plus riches présents, en lui offrant l'étendard conquis sur Harold à la bataille d'Hastings. Vint ensuite le partage du territoire anglois et des personnes mêmes. Guillaume, pour tenir sa parole aux barons et chevaliers de son expédition, leur concéda non-seulement des domaines et manoirs, mais des châteaux-forts, des bourgs et des cités. Des femmes de la plus haute extraction, des veuves de Saxons morts sur le champ de bataille et héritières de grands biens, furent mariées, sans égard pour leur volonté, aux compagnons de Guillaume qui avoient stipulé dans leurs engagements qu'ils entendoient épouser des princesses. On paya de fortes sommes d'argent à ceux qui ne vouloient d'autre prix de leurs services. En plusieurs lieux on se partagea les maisons; dans certaines villes on se distribua les habitants eux-mêmes, et Guillaume reçut, comme les autres guerriers, des bourgeois qui devenoient sa propriété et qui lui payoient annuellement une rente déterminée. Les détails de cette spoliation sont effrayans et portent dans l'ame un sentiment profond d'horreur et de haine pour les conquérants et l'esprit de conquête. Un seul normand eut pour sa part un château-fort, vingt maisons de la ville et cent cinquante-neuf manoirs entourés de terres en culture; un autre, à lui seul, déposséda trente propriétaires saxons, et ceux-ci devinrent serfs de corps, attachés à la glèbe de leur champ. Les Anglois qui essayoient de défendre l'honneur de leurs filles ou le pain nécessaire à leur existence, étoient pendus comme rebelles. Les biens du monastère de Hida, dont l'abbé avoit péri à Senlac avec ses douze moines, formèrent par dérision douze fiefs de chevaliers et un fief de baron; et une jeune fille normande du nom d'Adeline, qui avoit suivi l'armée dont elle amusoit les chefs par ses *jongleries*, reçut pour récompense un fief de comte. Selon d'anciens chroniqueurs, enfin, les Normands, éblouis de leur fortune subite et de leur puissance inattendue se permirent tous les crimes: ils versèrent le sang au hasard, réduisirent une foule de familles à la plus extrême misère, disposèrent à leur fantaisie des plus nobles filles qu'ils abandonnèrent ensuite aux valets d'ar-

mée dont elles devinrent le jouet infâme. Ainsi tous les maux, toutes les douleurs tombèrent à la fois sur la nation saxonne, qui n'avoit pas su résister à une poignée d'aventuriers. On ne peut se défendre d'une vive indignation contre les historiens modernes qui n'ont pas honte de dire que ces arrangements furent conduits selon les règles de la justice, et qu'aucun anglois ne put raisonnablement se plaindre d'avoir été dépouillé pour enrichir un normand. Celui dont ces paroles sont spécialement extraites pouvoit s'éclairer en parcourant le *Domesday-Book*, ou le livre cadastral de la conquête; mais comment blâmer les résultats d'une expédition approuvée par le pape?

On imaginera difficilement quel fut l'orgueil des Normands si rapidement enrichis. Les plus pauvres chevaliers étoient devenus de hauts barons ou des comtes; des varlets, des écuyers, de simples porte-lances étoient gentilshommes, riches propriétaires; les tisserands de la Flandre, les nourrisseurs de bœufs de la Normandie, changèrent d'état et devinrent des nobles de considération. Cependant les formes féodales prévalurent entre eux, et les conquérants restèrent vassaux les uns des autres et liés par les serments antérieurs, quel que fût le changement de leur position sociale. On attribue à cette union la discipline qui se maintint constamment dans l'armée des envahisseurs et qui finit par consolider leur domination.

L'Angleterre n'étoit point entièrement conquise, et six mois ne s'étoient pas écoulés depuis la bataille de Senlac, lorsque Guillaume manifesta l'intention de partir pour la Normandie. L'histoire ne dit pas quel fut le motif d'une détermination qui semble intempestive. On prétend que le nouveau roi, entraîné par une vaine gloriole, étoit pressé d'aller jouir de son triomphe dans son pays natal, montrer à ses anciens sujets comment il avoit récompensé les hommes qui avoient eu confiance en sa fortune, et recevoir des hommages et des félicitations; on assure que son voyage n'étoit conçu que dans le but d'amener la ruine complète des Anglois, attendu qu'il avoit remarqué qu'en sa présence ses agents ne donnoient au peuple conquis aucun prétexte de révolte, mais qu'il pensoit qu'en son absence les exactions par eux commises entraîneroient sans doute quelques indigènes à prendre les armes, et qu'il pourroit ensuite satisfaire sa cupidité et celle de ses barons avec une sorte de justice, en paroissant punir la rebellion; on raconte encore que, dans l'intention d'achever sa conquête et de marcher vers les provinces du nord et de l'ouest, son esprit de prévoyance lui avoit suggéré la pensée de mettre à l'abri de toute surprise les richesses immenses qu'il avoit réunies, et qu'elles ne pouvoient se trouver plus en sûreté que dans son pays. S'il y a du vrai dans ces assertions, la plupart nous semblent cependant trop futiles pour avoir suggéré un voyage dont les suites pouvoient devenir funestes. Quoi qu'il en soit, Guillaume, au mois de mars (1067), nomma Fitz-Osbern,



Sceau de l'abbé du monastère de Saint-Augustin (1).

(1) Légende : SIGILLVM...... *abbatis monasterii s.* AVGVSTINI DE AVENRE. (*Sceau de l'abbé du monastère de Saint-Augustin.*)

L'abbé, assis, tenant la crosse à la main, et revêtu de ses habits sacerdotaux.

le fils de son sénéchal Osbern, gouverneur des châteaux qu'il avoit fait élever à Barking et à Winchester, et le créa vice-roi, ainsi que son frère uterin Eudes ou Odo, évêque de Bayeux, et leur adjoignit, comme conseils, des Normands de haute naissance, Hugues de Grentemesnil, Guillaume de Varenne, Hugues Montfort et Gaultier Giffard. Il passa son armée en revue à Romney, distribua des présents, et, accompagné de l'etheling Edgar, de l'archevêque de Canterbury, Stigand, des comtes Edwin et Morcar, d'Egelnoth, abbé de Saint-Augustin, de Frithrik, abbé de Saint-Albans, de Waltheof comte de Northampton et d'une foule de thanes et de prélats de la plus haute distinction qui sembloient former sa cour, mais qui n'étoient en réalité que des otages qui répondoient de la fidélité des grandes familles angloises, il s'embarqua sur des vaisseaux magnifiquement pavoisés. La Normandie le reçut avec enthousiasme et l'on accourut de toutes les provinces de la France pour l'admirer, ainsi que les seigneurs étrangers qui l'entouroient. On remarqua leurs riches vetements de soie, leurs chevelures flottantes, les broderies en or dont ils se paroient. Guillaume, afin de satisfaire la curiosité publique, fit exposer aux regards de tous les vases ciselés d'or et d'argent qui provenoient du pillage de l'Angleterre, un des présents qu'il avoit reçus à son couronnement; et comme tous les monastères et le clergé de toutes les villes normandes avoient député vers lui pour le féliciter, il fit ainsi étaler sous les yeux des curieux éblouis, l'or et l'argent monnoyé, les lingots d'argent et d'or, les ostensoirs, les croix, les chandeliers, les encensoirs d'or et d'argent, les bijoux, les pierreries, les étoffes superbes dont il gratifia les autels, les moines, les prêtres, les abbayes et les couvents. Les Anglais eux-mêmes que l'on traînoit triomphalement parurent partager la joie populaire et se réjouir de leur abaissement et des maux de leur patrie.

Tandis que la Normandie étoit en fêtes, que des *Te Deum* se chantoient dans toutes les églises, que les campagnes retentissoient du son des cloches, et que les dépouilles des malheureux Anglo-Saxons se répartissoient parmi les nobles, les bourgeois et les paysans, le peuple en Angleterre gémissoit sous le poids des vexations, des outrages d'une tyrannie sans bornes. L'évêque de Bayeux, guerrier aussi redouté que méchant ecclésiastique, s'occupoit spécialement des moyens d'acquérir des richesses, et Fitz-Osbern, dont on vantoit le courage à la guerre et la sagesse dans les conseils, se glorifioit lui-même du titre d'orgueil des Normands et de fléau des Anglois. On pilloit les maisons, on ravissoit les femmes; les chefs militaires et les soldats alloient vivre à discrétion chez les propriétaires, et massacroient sans pitié tous ceux qui essayoient de soustraire quelques effets à leur rapacité. Eudes et le fils d'Osbern refusoient d'écouter les plaintes des opprimés ou punissoient même les gémissements qui parvenoient à leurs oreilles, et paroissoient désirer qu'un peuple qu'ils méprisoient parce qu'il s'étoit trop facilement soumis au joug, vînt à tenter un soulèvement, afin d'avoir de nouveaux motifs d'ordonner des confiscations et de satisfaire leur cupidité.

Ce furent les habitants de la côte de l'est qui les premiers manifestèrent leur indignation. La ville de Kent, poussée au désespoir, députa vers Eustache, comte de Boulogne, ennemi personnel de Guillaume. Ce comte promit aux conspirateurs de les aider à s'emparer de la ville de Douvres, et, en effet, il traversa le canal avec quelques troupes, durant une nuit obscure : réunies aux compagnies insurgées, les colonnes boulonnoises, informées de l'absence d'une partie de la garnison normande, attaquèrent le château avec assez de vigueur, mais furent reçues avec encore plus d'énergie. De ce moment elles s'effrayèrent, et semblèrent plus disposées à la fuite qu'au combat. Le bruit de l'approche d'Eudes acheva de les remplir de terreur. Eustache de Boulogne, avec ses hommes d'armes, se retira en désordre vers ses vaisseaux; poursuivi par les Normands,

il perdit beaucoup de monde, et les insurgés regagnèrent comme ils purent leurs foyers.

Dans les provinces de l'ouest, le fils d'Edric-le-Sauvage, ou le Forestier, qui possédoit une partie du comté de Hereford, donné par Guillaume à Fitz-Osbern, ne se voyoit pas sans douleur prêt à devenir le vassal du Normand. Il refusa de reconnoître sa suzeraineté, prit les armes, s'entendit avec deux princes gallois, chassa les envahisseurs et pilla leurs cantonnements jusqu'à la rivière de Lug.

Les légers succès du fils d'Edric n'étoient pas d'une grande importance; mais si les mesures des insurgés avoient été combinées avec quelque ensemble, peut-être eussent-elles facilement amené une délivrance complète. Beaucoup de villes closes n'avoient pas encore reconnu Guillaume; les détachements de l'armée usurpatrice parcouroient librement la campagne; mais ils pouvoient être coupés et partiellement détruits. Des contrées encore indépendantes envoyoient aux autres des messagers qui avoient mission de relever le courage abattu des amis de la patrie. Une conspiration générale se préparoit pour la délivrer des Normands, et, dans la fermentation générale, un riche thane, nommé Coxo ou Copsi, sollicité par ses vassaux de se mettre à leur tête, afin de les aider à briser le joug des étrangers, et n'ayant pas voulu prendre parti contre Guillaume, fut tué à la porte d'une église dans laquelle il s'étoit réfugié et où l'on avoit mis le feu pour le forcer à sortir. Les Normands le pleurèrent et l'appelèrent le plus vertueux des hommes, tandis que les Anglois le vouèrent à l'exécration de la postérité.

Guillaume, informé de cette agitation par les messagers fréquents d'Eudes et de Fitz-Osbern, se hâta de revenir en Angleterre. Il partit de Dieppe en décembre (1067), et dès son arrivée il remplaça tous les gouverneurs des places fortes du Sussex par des hommes qu'il avoit amenés avec lui; mais il ne parut point à Londres en maître irrité, quoiqu'il eût déjà pris des résolutions sévères. C'étoit l'époque des grandes fêtes de Noël. Il reçut les thanes et les prélats saxons comme des amis, les accabla de caresses et les étonna par son affabilité. Il accordoit toutes les demandes et promettoit justice à tous. Il ne lui fut pas difficile de les rendre dupes de ses artifices, et comme il vit qu'il n'avoit plus rien à craindre de cette noblesse, il songea à se concilier l'esprit du peuple; une proclamation annonça donc aux habitants de Londres, que le roi Guillaume vouloit que ses peuples fussent gouvernés par les lois nationales, comme du temps du bon Édouard, que chaque fils héritât des biens de son père, et qu'aucun tort ne fût fait à un Anglois par un Normand. Ces belles paroles calmèrent l'effervescence populaire, et lui donnèrent assez d'influence sur les esprits pour qu'il pût sans danger quitter la capitale et tenter de subjuguer les comtés encore indépendants.

Le conquérant marcha d'abord sur la ville d'Exeter, alors très-forte et dans laquelle s'étoit retirée la mère de Harold, après la bataille de Senlac. Les richesses de cette princesse avoient payé les réparations des murailles et soldoient journellement des hommes d'armes venus des provinces galloises ou du Danemark. L'incendie des villages voisins annonça l'arrivée de Guillaume, qui fit demander aux citoyens le serment de fidélité et l'admission d'une garnison normande dans leur cité. « Nous consentons, » répondirent-ils, à payer loyalement l'impôt que nous donnions à nos anciens rois; » mais nous ne jurons point fidélité et nous » sommes assez forts pour la défense de nos » murs. — Je veux des sujets, dit Guillaume, » et je dicte moi-même des conditions. » Il fit alors avancer un gros détachement composé de Normands et d'Anglois. Les magistrats d'Exeter, avertis de cette disposition, vinrent implorer sa clémence, lui demander la paix et lui livrer des otages; mais quand il se présenta aux portes de la ville, il les trouva fermées et vit sur les remparts une foule d'hommes qui le défioient. Dans sa colère, le conquérant ordonna d'amener sous leurs

yeux un de leurs otages et lui fit arracher les yeux. Après dix-huit jours de siége, l'armée normande avoit éprouvé de grandes pertes et peut-être eût-elle été forcée de se retirer, si elle n'eût reçu des renforts. Les murailles avoient résisté aux travaux des mineurs, et tout portait à croire qu'Exeter se défendroit encore long-temps, quand les chefs, séduits par les propositions secrètes de Guillaume, trompèrent les citoyens et rendirent la ville. On prétend qu'elle obtint une capitulation honorable ; mais il paroît certain qu'il s'y commit d'horribles violences ; car un grand nombre de femmes s'enfuirent pour éviter la brutalité des Normands, se réfugièrent dans une petite île de la Severn, près de son embouchure, puis à Bath qui n'avoit pas encore reconnu Guillaume, s'embarquèrent pour la Flandre et trouvèrent enfin un asile à Saint-Omer. Githa, mère de Harold, et d'autres femmes d'une haute extraction faisoient partie de ces fugitives.

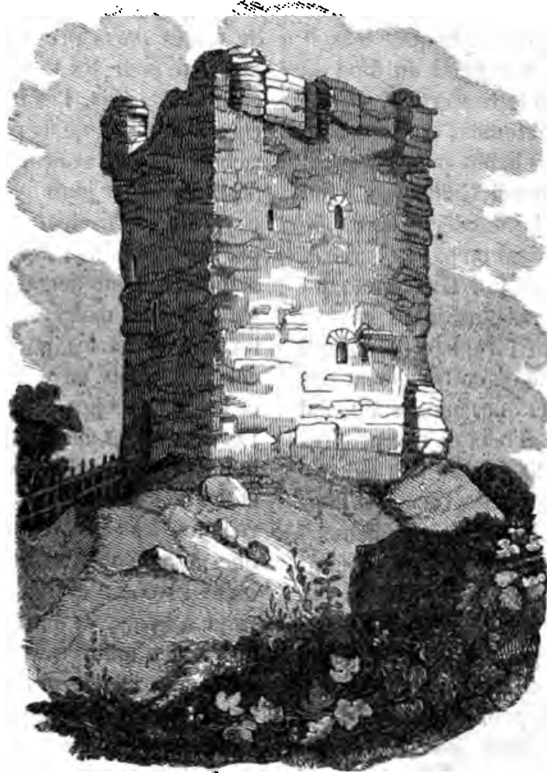
La ruine d'Exeter consommée, le roi Guillaume marcha sur le comté de Cornwall, où s'étoient manifestés quelques troubles, et il punit rigoureusement les vieux Bretons, qui avoient fait alliance avec les Anglo-Saxons. Cette opération terminée, il revint à Winchester, et s'occupa du couronnement de sa femme Mathilde, fille du comte de Flandres (1068). On fit un grand établissement à la reine, et elle demanda spécialement les terres et la personne du comte saxon Brihtric, qui jadis, à la cour de son père, avoit refusé de l'épouser. Elle le fit emprisonner dans une forteresse, où il mourut.

La prospérité constante des armes de Guillaume et l'éclat dont brilloit sa cour n'empêchèrent pas les Anglois de s'apercevoir que l'état de paix dans lequel ils vivoient n'étoit qu'une temporisation, et que leur perte étoit jurée. Le duc de Normandie, afin de s'attacher les puissants comtes Edwin et Morcar, avoit, à l'époque de son débarquement, promis à Edwin la main de sa fille ; mais il est douteux que, devenu roi, il eût un seul instant songé à l'accomplissement de sa promesse. Il donna donc un refus po-

sitif lorsque Edwin vint le prier de
engagement. Le comte, suivi de so
n'hésita pas un moment à prendre la
se retira dans les provinces du no
se joignit aux amis de la vieille Ang
accompagné des vœux des pauvre
prières du clergé anglo-saxon. La
d'Edwin et de Morcar occasiona
vement général dans les esprits des
et des Northumbres ; beaucoup d'e
coururent aux armes ; on se félic
s'embrassoit, on avoit recouvré u
pendance pour laquelle on soupiroi
long-temps. La ville d'York se décla
veur de cette cause sacrée. L'insu
gagna jusqu'aux limites de l'Écos
chefs gallois, disoit-on, consacroien
leurs forces à la délivrance de l'An
On prépara des retranchements derr
lacs et des marais, et l'on s'assura d
près du roi d'Écosse, Malcolm-Ke
chez lequel l'étheling Edgar, qui n'
supporter les mépris de la cour
laume, venoit de conduire sa mère A
ses sœurs Marguerite et Christine, q
l'intention de ramener en Hongrie.
offrit des secours à Edgar et d
la main de la princesse Margueri
épousa.

Le soulèvement de la Mercie et de
thumbrie, et l'alliance des Écossoi
Anglo-Saxons révoltés, ne tardère
être sus de Guillaume. Ce prince con
tout l'avantage de la célérité à la
et, comme son armée étoit toujour
à marcher, il donna l'ordre de se
sur-le-champ en campagne. Il s'a
grandes journées et parut devant
dont il fallut faire le siége. Tandis qu
toyens de la ville s'amusoient à outr
roi du haut de leurs fortes murailles,
dats normands, habiles à la sape, e
quoient une qui fit écrouler une pa
fortifications et forma une brèche
quelle entra l'armée de Guillaume.
fut mis aux maisons, on massacra le
tants sans distinction d'âge ou de sexe,
égorgea les religieux de Sainte-Frid

qui avoient pris les armes. Le roi marcha d'Oxford sur Leycester, 'puis sur Derby et sur Nottingham. On détruisit ou l'on brûla les maisons de ces villes, après en avoir tué les habitants. Le Normand Péverel ou Péveril, qui rendit de grands services dans cette expédition et qui fut surnommé du Pic parce qu'il établit ensuite sa demeure sur un rocher près de Derby, reçut en récompense quarante-huit maisons de marchands, douze



Château de Castleton, comté de Derby.

de gens de guerre, huit de cultivateurs et cinquante-cinq manoirs d'un grand revenu. Lincoln éprouva les mêmes malheurs que les cités que nous venons de nommer, et l'armée normande atteignit enfin, près d'York, les Anglo-Saxons réunis aux Gallois. Ces malheureux déployèrent en vain le plus grand courage, ils furent vaincus, et les débris de leurs bataillons, qui s'étoient réfugiés dans les murs de la ville, y furent suivis par leurs ennemis et massacrés avec les vieillards, les femmes et les enfants. Guillaume se hâta de faire construire une citadelle dans la ville d'York. Les pauvres Saxons à peine échappés à la mort se virent forcés de creuser des fossés et de construire des tours, qui devoient les tenir constamment dans la servitude et servir de poste avancé aux conquérants.

L'archevêque d'York Eldred, celui qui avoit sacré le roi Guillaume, et qui depuis cette époque suivoit assidûment la cour, rentra dans sa métropole, soit pour accomplir une cérémonie religieuse, soit pour veiller au sort de son troupeau et tâcher d'adoucir la rigueur des mesures qui le frappoient. Il envoya dans ses terres quelques-uns de ses serviteurs, afin de lui ramener du blé et

des provisions. Le gouverneur normand, qui les rencontra, s'informa du nom du propriétaire de ces denrées, et quoiqu'on lui apprît qu'elles appartenaient à l'archevêque, il n'en donna pas moins l'ordre de les conduire dans ses propres celliers. Le prélat, qui jusqu'à ce moment avoit approuvé la conduite des envahisseurs, et dont aucune iniquité n'avoit soulevé l'indignation, fut atteint au fond de l'ame d'un outrage qui le concernoit. Il oublia sa prudence accoutumée, et, la crosse en main, revêtu de ses habits pontificaux, il se rendit au quartier du roi. Guillaume, selon l'usage, se leva pour lui donner le baiser de paix; mais Eldred, faisant un pas en arrière, lui dit dans sa colère: « Roi Guillaume, toi » que le Dieu tout puissant nous envoya » quand il voulut punir l'Angleterre, toi qui » n'as pris la couronne qu'en traversant des » ruisseaux de sang, et que, nonobstant, j'ai » consacré, couronné et béni de mes propres » mains, je te maudis, toi et ta race, toi » persécuteur de l'Église de Dieu, toi l'op- » presseur de ses ministres! » Guillaume, surpris de l'insolence du prêtre, se contint assez pour cacher tous les sentiments qui l'agitoient et pour arrêter le mouvement de ses flatteurs, dont l'épée se levoit déjà sur le prélat courroucé; il se mit à rire, et parut mépriser des paroles proférées par un insensé. Eldred revint dans son palais sans rencontrer d'obstacle; mais l'émotion qu'il avoit éprouvée et le regret d'avoir perdu, dans un moment d'impatience, tous les avantages que se promettoit son ambition, lui donnèrent une fièvre ardente dont il mourut après quelques mois de langueur.

La prise d'York entraîna la soumission des comtes Edwin et Morcar, que Guillaume reçut avec une bienveillance simulée, en attendant le moment de se venger. Un puissant Northumbre, nommé Archil, eut également recours à la clémence du vainqueur, et lui livra son fils en otage. Le roi d'Écosse, Malcolm, envoya des ambassadeurs au roi d'Angleterre, lui demanda la paix et lui fit hommage pour le comté de Cumberland. La tranquillité parut se rétablir, et Guillaume profita de ce moment de répit pour fortifier les châteaux de Cambridge, Huntingdon, Nottingham, Warwick et Lincoln.

La guerre, une guerre partielle, qui s'éteignoit dans un lieu pour se rallumer dans un autre, continuoit cependant à ravager les campagnes, et l'agitation qui se manifestoit de toutes parts prolongeoit une lutte aussi fatigante pour les vainqueurs que désolante pour les vaincus. Les Normands commencèrent à trouver qu'ils payoient trop cher les richesses qu'ils avoient acquises, et dont ils désiroient aller jouir paisiblement dans leur pays. Ils se faisoient adresser des messages par leurs femmes, les châtelaines de la Normandie, qui leur demandoient si les terres angloises, et les dangers que l'on couroit pour les obtenir et les garder, avoient tant de charmes qu'ils en oubliassent leurs familles et les jeunes appas des belles de leur pays. Les murmures allèrent jusqu'au roi, qui s'en inquiéta fortement; il les combattit en disant et faisant dire que les hommes qui sembloient redouter les effets d'une vengeance patriotique ne pouvoient être que des lâches, puisqu'ils savoient qu'un seul Normand valoit vingt Anglois, et que leur conduite ne tendoit à rien moins qu'à livrer leur prince à la merci des étrangers; expression singulière employée pour désigner les indigènes. Il se vengea des femmes par des sarcasmes amers, en déclarant que ce n'étoient pas des maris qu'elles désiroient, mais des pères pour leurs enfants. Il annonça que toutes les récompenses qu'il avoit à donner n'étoient pas encore distribuées, et qu'aussitôt que la conquête seroit achevée, l'or, l'argent, les terres, les serfs, ne manqueroient à aucun de ses compagnons. Il ouvrit ses trésors à de nouveaux aventuriers, et il ne tarda pas à en voir accourir un grand nombre à son service. Cependant plusieurs seigneurs normands le quittèrent, et entre autres Hugues de Grantmesnil, comte de Norfolk, et Onfroy du Tilleul, que les historiens anglois nomment Humphrey du Teliol, gouverneur du fort de Hastings. Tous les biens que Guillaume leur avoit concédés en Angleterre fu-

confisqués, et ce prince, dont les vues
et profondes s'étendoient sur l'avenir,
yant des difficultés plus grandes peut-
que celles qu'il avoit rencontrées, se
rêt à repousser les attaques extérieures
prévenir ou éteindre les rébellions de
ouveaux sujets.

ois jeunes guerriers, fils de l'infortuné
ld, s'étoient réfugiés en Irlande chez
de Leinster, Dermot; on les nommoit
rin, Edmond et Magnus. Dermot et
res chefs irlandois les ayant reçus avec
é, ils se flattèrent de l'espoir que s'ils
oient tenter une invasion en Angleterre,
les Anglois fugitifs en Écosse et dans le
de Galles se réuniroient à eux, ou
oins feroient des diversions utiles, et
nenceroient les hostilités sur plusieurs
s. Ils obtinrent de leurs protecteurs une
ntaine de vaisseaux et une petite armée,
laquelle ils descendirent à l'embouchure
Avon et allèrent mettre le siége devant
ol. Ils ne purent s'en emparer, et
ntèrent sur leurs navires, qui les con-
rent dans le Somerset, puis dans les pro-
s de Devon et de Cornwall, où ils trou-
it des adversaires dans les vieux Bretons
és sous la bannière de Brian. Guillaume
ya aussi pour les combattre un corps
glois soumis, commandé en second par
ncien officier de la maison de Harold,
né Eadnoth. Les chroniqueurs anglo-
ns prétendent que l'intention du roi avoit
e les faire tuer, parce qu'il s'en méfioit;
is semble à nous qu'une telle politique
été trop hasardeuse pour qu'elle entrât
les combinaisons d'un chef aussi habile
Guillaume. Eadnoth périt avec la plu-
des Anglois qu'il avoit sous ses ordres,
nsurrection ne fut pas apaisée; mais les
princes furent ensuite battus en diverses
ions, et forcés de retourner en Irlande.
nsurgés de Dorset et de Somerset eurent
ôt contre eux l'évêque de Coutances,
fit une justice sommaire de tous les
nes que saisirent les troupes qu'il com-
loit; il ne les faisoit pas mettre à mort,
, par ses ordres, on les mutiloit horrible-
ment. Enfin, Guillaume arriva lui-même avec l'élite de ses guerriers; il détruisit dans un seul combat le principal corps d'armée de ses ennemis près de Stafford, s'empara de Shrewsbury, où leurs débris s'étoient retirés, et fit poursuivre avec tant d'ardeur tous ceux qui se sauvèrent dans les bois, sur les dunes et sur les montagnes, qu'en peu de temps le sud-ouest de l'Angleterre parut entièrement pacifié.

Cette expédition terminée, Guillaume tourna ses regards vers le nord, qui n'avoit recouvré qu'une tranquillité apparente. Les Normands ne s'étoient pas avancés au-delà de la ville d'York, et leur situation étoit devenue inquiétante. Sur tous les points couverts par des forêts, et ils étoient nombreux, se réunissoient des bandes d'Anglo-Saxons, qui, ne pouvant plus supporter la tyrannie des étrangers, abandonnoient les villes et les habitations agglomérées ou solitaires, et se précipitoient sur les soldats normands ou sur les indigènes partisans des étrangers, quand ils pouvoient en espérer quelque succès sans s'exposer à de trop grands dangers. Elles ne se soutenoient que par ce genre de pillage, et se rendoient redoutables aux détachements isolés et même aux corps d'armée en marche, qu'elles harceloient sans cesse, se séparant ou se ralliant à volonté, et certaines d'échapper aux poursuites par la connoissance particulière des chemins, des sentiers et des gués, dans les vallées, les marais, les montagnes et les bois. Guillaume, averti par ses commandants de l'état des choses, partit en hâte pour la ville d'York, et, comme il y arrivoit, il trouva que les gens même de la ville, ligués avec les bandes de l'extérieur, faisoient le siége de la forteresse normande. Il les attaqua, les défit, tua tout ce qu'il put tuer et dispersa le reste. Il ordonna la construction de nouveaux ouvrages de défense, et prit la détermination de s'emparer de Durham. Ce fut Robert de Comyn, Comines, ou Cumyn, qu'il chargea d'en prendre possession, et à cet effet il lui confia six ou sept cents chevaux. Robert reçut le titre de comte de Northumberland, et par-

vint à la vue de Durham (1069), sans avoir éprouvé de résistance; mais sur la rive gauche de la Tees, il rencontra Eghelwin, évêque saxon de Durham, qui l'engagea à ne pas se hasarder avec un si petit nombre d'hommes dans une ville dont les habitants avoient juré de conserver leur indépendance ou de périr. « Et qui oseroit donc m'attaquer? s'écria Comyn; nul, je pense, ne le » tentera! » Et il fit son entrée dans la ville, où il alla loger au palais épiscopal, laissant ses soldats s'emparer à volonté des autres maisons, et massacrer quelques Anglo-Saxons par passe-temps. Mais à peine la nuit fut-elle venue, qu'on aperçut des feux sur toutes les montagnes. A ce signal, les Saxons se réunirent, ils pénétrèrent dans les rues de Durham au point du jour, et assaillirent les Normands avec fureur. Ceux-ci n'étoient pas préparés au combat, ils étoient épuisés par les fatigues de la marche, ils ne connoissoient pas les détours des rues, ils tombèrent presque sans résistance sous les coups de leurs ennemis. Une partie cependant se rallia dans la maison de l'évêque et s'y défendit quelque temps; mais les Saxons y mirent le feu, et elle fut brûlée avec tous les hommes qu'elle contenoit et le malheureux Comyn. Le bruit de cette vengeance frappa les Normands d'une terreur si grande, que les troupes nombreuses qui furent envoyées pour punir la révolte de Durham s'arrêtèrent spontanément à Northallerton, et refusèrent de passer outre. Les chroniqueurs attribuent la stupeur des Normands à saint Cuthbert, qui protégeoit alors les habitants de Durham.

Depuis long-temps l'étheling Edgar, les fils de Harold et d'autres exilés saxons s'étoient adressés au roi de Danemark afin d'en obtenir des secours. Les Northumbres joignirent leurs sollicitations à celles des proscrits et rappelèrent aux Danois qu'ils étoient de même race qu'eux. Guillaume, de son côté, ne douta pas un instant que cette alliance ne vînt compliquer sa position, et il envoya des ambassadeurs avec des présents au roi Sweyn ou Suénon, pour l'engager à la neutralité. Le roi de Danemark, sans s'expliquer ouvertement, laissa continuer l'armement qu'il avoit ordonné, et quand la flotte fut en état de prendre la mer, il confia le commandement de deux cents quarante navires à son frère Osbiorn ou Sbern, et à ses fils Canute et Harold, ainsi qu'à son évêque Christian. Dans le courant de l'été de 1069, l'escadre danoise se présenta successivement devant Douvres, Sandwich, Ipswich et Norwich. La vigilance des Normands empêcha le débarquement. Les vaisseaux remontèrent le Humber, où bientôt les rejoignirent tous les chefs anglo-saxons mécontents de la domination de Guillaume, l'étheling Edgar, Merlsveyn, Cospatrick, Archil, Waltheof fils de Siward, et une foule d'autres; ils se portèrent en masse, remplis d'espoir et de joie, sur la ville d'York, dont ils assiégèrent les deux citadelles. Mallet, qui commandoit ces places en chef, imagina de faire mettre le feu à quelques maisons voisines, afin de mieux pourvoir à sa défense, et cette précaution devint la cause de sa perte. Les flammes gagnèrent toute la ville, qui fut réduite en cendres ainsi que la cathédrale : les habitants désespérés se mirent dans les rangs des assaillants, attaquèrent les deux citadelles le même jour, les emportèrent de vive force et massacrèrent toute la garnison qui montoit à plus de trois mille hommes. Cent chevaliers qui s'étoient réfugiés dans un bois y furent brûlés sans pitié, et les deux commandants seuls, Guillaume Mallet et Gilbert de Gand, reçurent la vie sous la promesse de payer une forte rançon. Edgard reprit le titre de roi et se fit reconnoître dans toutes les contrées situées au nord de l'Angleterre, entre le Humber et la Tweed.

On peut juger de la colère de Guillaume quand il apprit ces événements. Il jura qu'aucun Northumbre n'échapperoit à sa vengeance; mais comme l'hiver approchoit, il appela sa politique au secours de ses armes, et il essaya d'abord de séduire, par l'offre secrète d'une grande somme d'argent, le chef de la flotte danoise, Osbiorn, frère du roi de Danemark. Les chroniqueurs saxons

affirment que le Danois ne fut pas insensible à l'appât de richesses qu'il pouvoit acquérir sans danger ; à partir de ce moment il cessa toute entreprise importante et ne tarda pas à retourner dans sa patrie, où son frère le disgracia. Cospatrick, effrayé sur les résultats probables de sa rébellion, traita aussi avec Guillaume ; il en reçut le titre de comte de Northumberland. Waltheof suivit son exemple et n'eut pas à se repentir de sa confiance dans la parole du roi. Edric même se retira dans le pays de Galles, et demanda grâce au vainqueur. Ce fut alors que Guillaume marcha sur York avec ses meilleures troupes, et vint combattre les insurgés qui se défendirent avec énergie et se firent tuer par milliers sur leurs murailles ; mais enfin, Edgar, réduit à prendre la fuite, s'embarqua pour l'Écosse où Malcolm lui offrit encore une fois un asile.

La rébellion avoit exaspéré Guillaume, et il ne restoit dans son cœur aucun sentiment d'humanité. Il prit la résolution de mettre les Northumbres hors d'état de l'inquiéter à l'avenir, en livrant à la mort tous les indigènes qu'on pourroit saisir, et en créant un désert entre les provinces soumises et l'Écosse. Son système d'extermination fut soumis à une sorte de régularité ; il divisa ses troupes en détachements, et leur ordonna de marcher depuis le Humber jusqu'à la Tees, le Were et la Tyne, en massacrant les hommes, les femmes, les enfants et les troupeaux ; en détruisant et incendiant les maisons, les instruments de labourage, les approvisionnements en grains ou autres denrées, en brûlant même les récoltes sur pied, afin que ce pays devînt totalement désert et que personne ne pût désormais l'habiter. L'armée conquérante traversa donc dans tous les sens un immense territoire, où il ne resta ni un village, ni un champ cultivé. On profana les monastères, on livra les églises aux flammes, tous les êtres vivants tombèrent sous la hache des assassins, les plus saints asiles furent violés, et les infortunés, malades ou blessés, qui y étoient réfugiés, ne trouvèrent aucune protection dans la puissance du Ciel, dont ils appeloient la vengeance sur leurs bourreaux dans leurs derniers moments. Plus de cent mille individus périrent victimes de cette horrible politique, et la misère et la faim en tuèrent un nombre au moins égal dans les forêts, sur les rochers, au fond des cavernes, dont ils s'étoient fait une inutile retraite. La plaie profonde dont Guillaume frappa la nation angloise étoit encore saignante plus d'un siècle après sa mort. Pendant dix ans aucune portion de terre ne reçut de culture entre York et Durham, et la contrée ne parut couverte que de ruines et de bêtes fauves. De cette époque date la fin de l'indépendance anglo-saxonne et l'affermissement de la jouissance normande.

La famine, qui méloit ses horreurs à celles de la guerre, ne borna pas ses ravages aux provinces du nord. Des contrées occupées par l'armée conquérante, elle s'étendit successivement sur toute l'Angleterre. Ceux que le glaive avoit épargnés périrent de faim après avoir dévoré les chevaux morts, et l'on trouvoit à la porte de leurs maisons leurs cadavres rongés des vers et privés de sépulture, parce qu'il n'étoit resté personne pour les couvrir d'un peu de terre. Les Normands vivoient au contraire dans l'abondance à l'aide des approvisionnements entassés dans les forteresses, et de ceux qu'ils tiroient d'outre-mer au prix de l'or arraché aux Saxons. Grand nombre de ceux-ci, flétris par la misère, oublièrent le rang qu'ils avoient occupé dans une société détruite, et se vendirent eux et leurs familles en servitude perpétuelle, afin d'obtenir une part légère de ces subsistances dont les possesseurs usoient à leurs yeux avec profusion.

Devenu, par la terreur, dominateur incontesté et maître d'un peuple qui lui avoit donné des preuves si énergiques de sa haine, Guillaume régnoit de la Tweed, sur les frontières de l'Écosse, au Cap Finistère (Land's End) dans l'Océan Atlantique, et du détroit Gallique à la mer d'Irlande (1070). Il n'existoit plus de province indépendante, ni de masses d'hommes militairement organisées.

Des forteresses avoient été érigées sur tous les points où il existoit quelque agglomération d'habitants. Les Normands, au besoin, y trouvoient un asile, et c'est de là que partoient les ordres sanguinaires et spoliateurs de la foule de petits tyrans qui les commandoient. Guillaume résolut de réduire les restes de la race anglo-saxonne à un tel degré d'abaissement qu'elle ne pût désormais lui causer aucune inquiétude. La recherche de la popularité n'entroit plus dans ses vues, et il se mit à enrichir et à élever ses compatriotes par tous les moyens qu'il put imaginer, si bien qu'en peu de temps presque toutes les propriétés territoriales, ainsi que les fonctions militaires et civiles, et les dignités ecclésiastiques, appartinrent à des Normands. Quelques débris de la population saxonne, de celle qui avoit tout sacrifié pour défendre ses foyers, erroient encore dans les campagnes; mais les soldats n'avoient plus de chefs, et les chefs isolés ne pouvoient rejoindre leurs soldats. Tous étoient voués à la persécution. Les garnisons normandes les chassoient comme des animaux féroces. Selon le caractère des commandants, les malheureux qui se laissoient prendre étoient mis à mort avec des recherches de tortures inouïes, ou jugés et condamnés par leurs propres bourreaux qui professoient ainsi les formes de la justice, ou bien encore réduits à l'esclavage, et chargés de cultiver les terres de leur propre héritage au profit des envahisseurs. Beaucoup s'expatrièrent et allèrent étonner de leur épouvantable misère le Danemark, la Norwége, les provinces du nord de l'Allemagne, même les contrées de l'Europe orientale. On vit un corps de Saxons à la solde des empereurs de Constantinople, milice qui se distingua par sa discipline et sa fidélité au milieu du relâchement et de la mauvaise foi des cohortes impériales. Ceux



Ruines du monastère de Lindisfarne, Holy Island.

qui ne voulurent point abandonner le sol de la patrie se réfugièrent dans les forêts, suivis de leurs vassaux, et déclarèrent à leurs cruels ennemis une guerre d'assassinat et de pillage. Ils ne faisoient qu'user d'une horrible représaille ; mais les chroniqueurs normands les appellent des brigands, et prétendent qu'ils n'étoient poussés que par leur scélératesse naturelle. Les récits populaires, les légendes, les ballades, monuments authentiques de l'esprit public à cette époque, les représentent, au contraire, comme des hommes vertueux, remplis de bravoure et de générosité. Les habitants qui, selon l'expression du temps, cherchoient à conserver la paix du roi ou celle de l'Église, étoient écrasés par les vexations des deux partis, pillés ou rançonnés par les hommes du désert, frappés par l'épée des gens d'outre-mer qui, ne se donnant pas la peine d'étudier l'idiome saxon, ne comprenoient ni l'excuse, ni la prière, et ne supposoient pas que ceux qu'ils nommoient des brutes eussent une étincelle de raison. La terreur seule régnoit sur ce malheureux pays. Les Anglo-Saxons qui s'étoient soumis, qui payoient tous les tributs, qui s'étoient rachetés par les plus grands sacrifices, qui, enfin, avoient donné des otages aux conquérants, n'osoient encore s'écarter de leurs maisons. Ils les entouroient de fossés et de murs comme des forteresses, s'y munissoient d'armes de toute nature et s'y renfermoient soigneusement à la venue de la nuit, prononçant chaque soir en famille les formules de prières que les marins adressoient à Dieu dans la tempête.

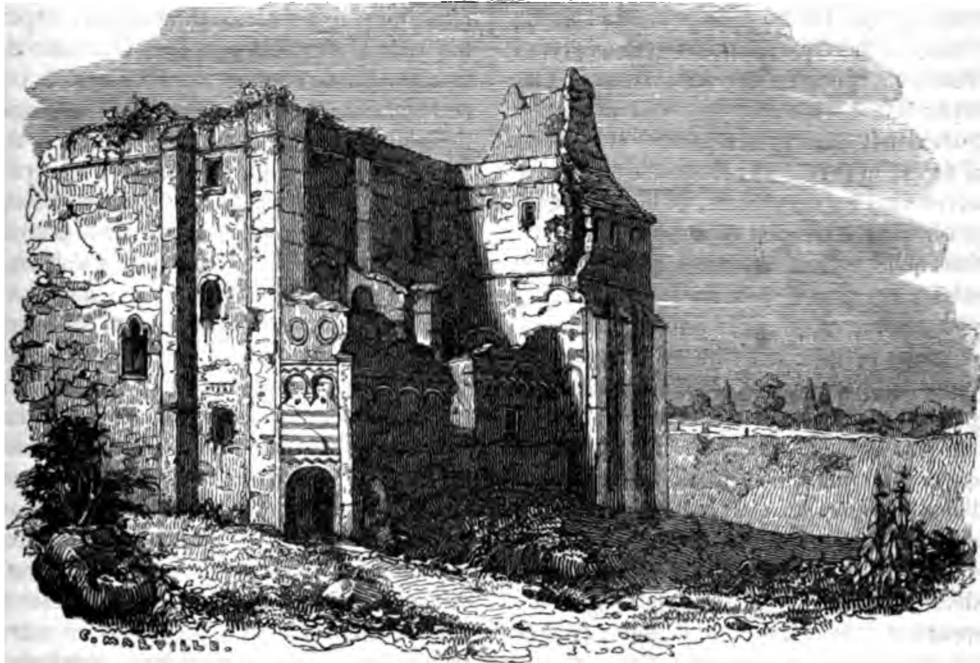
Entre les rivières d'Ouse et de Welland qui se jettent dans la mer du Nord, se trouvoient situés d'immenses marécages formés par de nombreux cours d'eaux, et sur les points les plus solides de ces vastes marais, les monastères d'Ély, de Croyland et de Thorney. Jadis ces lieux humides et fangeux, constamment couverts de brouillards, avoient servi de retraite à des détachements de Saxons vaincus et repoussés par les Danois. En 1069, des chefs dépossédés y pénétrèrent, s'y fixèrent, y appelèrent des amis, s'entourèrent de fortifications ou retranchements en terres et bois, et nommèrent ce séjour, le camp du refuge. Des prêtres et des moines y accoururent; on y vit arriver l'évêque Égelric, abbé de Lindisfarne, et Sihtric, supérieur d'un monastère situé dans le Devonshire, et ils furent suivis de beaucoup d'autres dignitaires de l'Église saxonne. Les vieux chrétiens anglois ne pouvoient supposer que la religion prêchée par des prêtres normands, fût exactement semblable à celle que professoient leurs ecclésiastiques, et, dans cette croyance, ils s'introduisoient en secret et même ouvertement par la voie de la mer, dans une retraite où ils espéroient retrouver la parole divine, pure et dégagée de tout esprit étranger. Quelques églises saxonnes y envoyèrent des débris de leurs trésors; des thanes déposèrent l'argent qu'ils avoient dérobé à la rapacité des oppresseurs ou leurs effets précieux dans les couvents de Croyland et d'Ély, et cet argent eut pour destination le service même de la cause nationale et le soulagement des familles angloises, dont les chefs périssoient dans les combats. Guillaume avoit trop d'intérêt à connoître ce qui se passoit dans ce camp de refuge pour l'ignorer long-temps. Des espions lui rapportèrent que les prélats prêchoient l'insoumission à leurs nombreux auditeurs; ils les accusèrent de mener une vie désordonnée, et parlèrent des trésors réunis dans les églises. Le roi parut d'abord dédaigner les tentatives des réfugiés comme manœuvres inutiles et qui ne pouvoient avoir aucun résultat ; mais il songea à s'emparer de l'argent et des monuments précieux déposés non-seulement dans les monastères de Croyland, d'Ély et de Thorney, mais dans tous ceux de la Grande-Bretagne. Il se rappela, ou il apprit, que par suite d'un vieil usage, les trésors des couvents contenoient des valeurs considérables mises en dépôt sous l'œil et la protection de Dieu, par les Anglo-Saxons qui voyageoient en Terre-Sainte ou qui faisoient des pélerinages à Rome; que là aussi se plaçoient les sommes en litige, l'argent

des mineurs et des orphelins, les dots des jeunes filles dans certains cas, les actes importants qui lioient entre eux les particuliers, les cédules des marchands, et les chartes de grâce et de justice que lui-même avoit accordées aux villes ou aux seigneurs, lorsqu'il cherchoit à se les attacher par des promesses généreuses et des formes d'équité. Guillaume n'hésita pas à s'approprier ces richesses et même ces titres, dont il annula tous ceux qui le concernoient, et, vers la fin de l'hiver de 1070, il consomma l'une des plus odieuses spoliations qui aient jamais été commises. Des commissaires furent chargés par ses ordres de faire des perquisitions dans tous les monastères de la Grande-Bretagne, et de se saisir de l'argenterie et des bijoux, des vases sacrés et des reliquaires, des ornements précieux et des titres de propriété ou actes d'immunité. Le roi prétendit qu'il falloit se venger de ses ennemis par tous les moyens, et que celui-là étoit aussi licite que de s'emparer après un combat des dépouilles des vaincus.

A cette époque arrivèrent en Angleterre trois légats du pape Alexandre II, les cardinaux Jean et Pierre, et l'évêque de Sion (1) Ermenfroy. Ce dernier croyoit connoître la contrée, parce qu'il étoit déjà venu à Londres revêtu du même caractère, sous le règne d'Édouard-le-Confesseur. Les changements qu'il aperçut et dans la population et dans les mœurs ne laissèrent pas que de l'étonner; mais Guillaume, avec son adresse accoutumée, le combla de marques de faveur, et, paroissant honorer ce vieillard à l'égal de Dieu même, il résolut de faire servir cet incident, qu'il avoit d'ailleurs provoqué par ses demandes réitérées au saint-siége, à l'exécution de ses desseins politiques. Il donna des fêtes brillantes aux légats dans son château de Winchester, tandis que des milliers d'Anglois expiroient de faim, non loin des degrés du palais, et les cardinaux procédèrent à une nouvelle cérémonie de couronnement.

Les envoyés du pape avoient reçu pour instruction d'opérer une réforme du clergé anglo-saxon, non pour rendre à ce corps sa dignité en le purgeant des hommes qui le déshonoroient par leurs mauvaises mœurs ou leur incapacité, mais dans le but d'éloigner les ecclésiastiques indigènes de toute fonction importante. Un concile, composé de prélats et d'abbés de race normande, fut convoqué à Winchester, et les évêques saxons furent sommés d'y comparoître. L'archevêque de Canterbury, Stigand, fut le premier jugé. On l'accusa de plusieurs délits, de s'être emparé du siége de Canterbury, du vivant même du titulaire, Robert, que le peuple avoit chassé; d'avoir possédé l'évêché de Worcester en même temps que l'archevêché de Canterbury, officié pontificalement avec le pallium abandonné par Robert, et accepté le sien de l'anti-pape Benoît IX. Le véritable délit de Stigand étoit, aux yeux de Guillaume, son attachement pour le roi Harold, et le refus qu'il avoit fait de couronner le duc de Normandie. On déposa donc Stigand, et ses biens furent partagés entre le roi, la reine et l'évêque de Bayeux, frère utérin du monarque. Ce malheureux prélat, condamné à passer le reste de ses jours en prison, y fut traité, suivant la plupart des historiens, avec la plus grande rigueur; mais il parvint à se sauver et à gagner la terre hospitalière de l'Écosse. Beaucoup d'autres évêques ou abbés éprouvèrent le même sort, quoiqu'on n'eût aucun reproche canonique à leur faire, si ce n'est qu'ils étoient Anglois. L'évêque de Lincoln, celui de l'Est-Anglie, celui du Sussex furent enfermés dans une forteresse; d'autres, qui avoient été moines, rentrèrent forcément dans leurs anciens couvents. La proscription ne s'arrêta point aux personnages influents et aux grands dignitaires, elle descendit successivement aux emplois inférieurs de l'Église, et pas un ecclésiastique indigène ne conserva une fonction honorable ou lucrative. Le roi adopta pour maxime constante que nulle personne

(1) M. A. Thierry, dans sa belle histoire de la conquête, dit « l'evêque de Sienne, » mais Hume, Robertson et M. le docteur Lingard s'accordent à nommer Ermenfroy, evêque de Sion.



Château de Rising, appartenant à Stigand.

née en Angleterre ne seroit apte à posséder aucune dignité civile, ecclésiastique ou militaire. L'evêque de Worcester, Wulstan, fut le seul qui trouva grâce devant lui ; il est vrai qu'il étoit l'ennemi de Stigand et doué du caractère le plus obséquieux.

Quels furent les successeurs des prêtres dépossédés de l'Angleterre? Pour la plupart d'avides étrangers, des indigents décriés pour les mœurs dans leur pays, où ils ne pouvoient vivre, dépourvus de tout mérite, et qui ne durent leur promotion qu'à leur souplesse et aux recommandations des guerriers normands, qui ne s'inquiétoient guère de leurs vertus, pourvu qu'ils les traitassent avec indulgence au tribunal de la pénitence. Les grands dignitaires cependant furent, en général, choisis parmi des hommes aussi recommandables par leur conduite antérieure que par leur savoir.

Lanfranc, moine lombard, né à Pavie, après y avoir professé le droit, étoit venu s'établir à Avranches, en Normandie, et il y avoit ouvert une école. Soit qu'elle n'eût pas prospéré, soit par amour de la solitude, il avoit cessé ses cours et s'étoit retiré à l'abbaye du Bec. Guillaume, encore duc de Normandie, lui confia l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, sur la recommandation de l'abbé Herluin ; et ce fut sur lui que le monarque jeta les yeux pour le siége de Canterbury. Il fit insinuer aux légats que nul ne convenoit plus que Lanfranc à cet archevêché, et lorsqu'il fut certain de l'assentiment des envoyés du pape, il convoqua ses barons et procéda lui-même avec eux à une élection peu conforme aux anciens usages du clergé saxon, qui choisissoit lui-même ses prélats. Lanfranc, après avoir objecté son ignorance des usages et de l'idiome du pays, parut céder aux sollicitations de la reine Mathilde, et fut accueilli par les Normands comme un

envoyé de Dieu, qui devoit réformer les mœurs corrompues des Anglois. Peu de temps après, Thomas, chapelain du roi, fut nommé archevêque d'York. Les deux prélats trouvèrent leurs églises dans l'état le plus déplorable : l'incendie les avoit détruites; il n'existoit plus ni ornements, ni chartes, ni titres, ni priviléges; les autels étoient enterrés sous les décombres, et les Normands eux-mêmes étoient si effrayés des dévastations qu'ils avoient commises, qu'ils n'osoient habiter les terres dont ils étoient devenus possesseurs, et qu'aucun Saxon ni étranger ne voulut prendre à ferme les biens de l'église, soit par terreur, soit par découragement. Il sembloit que ces deux hommes remarquables, qu'à bon droit on pouvoit appeler les lumières du siècle, n'eussent d'autre mission actuelle que de consacrer leurs efforts au rétablissement de la religion et à la restauration du culte; mais l'ingénieuse ambition, qui se déguise sous les apparences du devoir et de l'équité, étoit en eux une passion qui les rendit l'un et l'autre ardents à la poursuite du pouvoir et à l'accroissement de celui qui leur étoit confié. Lanfranc, en signe d'investiture, avoit reçu le propre pallium du pape; et comme le but réel de sa mission étoit, suivant la chronique de dom Gervase ou Gervais, d'étouffer le peuple vaincu sous les embrassements du trône et de l'autel, il proposa au roi Guillaume de ne reconnoître en Angleterre qu'un seul chef ecclésiastique, comme il n'existoit qu'un souverain, afin de conserver l'unité de la royauté par l'unité de la puissance religieuse. Il demandoit en conséquence que l'archevêché d'York ne fût que secondaire; que la primatie appartînt au siége de Canterbury, et que le titulaire seul de celui-ci eût la prérogative de sacrer les rois. Il évoqua d'anciens actes émanés de divers papes, et démontra que la métropole de Kent étoit la fille aînée de la papauté dans la Grande-Bretagne. Thomas ne se rendit point d'abord à des prétentions qui tendoient à le priver de son indépendance comme archevêque, et somma son collègue de produire les titres sur lesquels il s'appuyoit. Lanfranc répondit qu'ils étoient en forme parfaite, et qu'il se feroit un plaisir de les communiquer, si par malheur ils n'avoient péri dans l'incendie de sa cathédrale. Thomas alors en appela directement au pape; mais avant la décision du saint-père, Guillaume trouva moyen de lui faire entendre que s'il persistoit à ne pas reconnoître la primatie de l'archevêché de Canterbury, lui et ses parents seroient bannis de l'Angleterre. Thomas se tut et s'abaissa sous l'autorité de Lanfranc, qui devint le père de toutes les églises, selon les vainqueurs, ou leur tyran, selon les vaincus; qui plaça des Normands, des Lorrains, des Italiens, des François, et accueillit avec faveur la nuée d'aventuriers qui fondit de toute la Gaule sur les biens de l'Église, acceptant des prélatures, des diaconats, des doyennés, persécutant les Saxons, et couvrant leur immoralité de leur servile obéissance et de leur solennelle profession de fidélité. L'archevêque de Canterbury ne perdit pas en outre une occasion de rendre quelque splendeur à son siége métropolitain. Il parvint à récupérer une partie des propriétés que Guillaume avoit distribuées à ses adhérents, il en reçut d'autres en présent; il obtint du roi d'importantes concessions, sa cathédrale se releva de ses ruines, il répara de nombreuses dévastations et fonda deux hôpitaux, l'un pour les lépreux et l'autre pour les incurables.

Quoique les récits que nous venons de faire aient sans doute bien éclairé nos lecteurs sur les épouvantables résultats de la conquête normande et sur l'esprit d'avidité qui colora la plupart des actions des vainqueurs, nous leur devons quelques détails sur les mœurs du nouveau clergé. Il semble d'après les chroniqueurs, que la passion du gain se montra parmi les ministres des autels traînés à la suite des envahisseurs, plus âpre encore, plus odieuse que parmi les soldats. Ces prêtres manioient aussi l'épée; mais les guerriers au moins ne se servoient de la leur que contre des hommes armés, et les abbés normands attaquoient dans les cou-

vents des moines privés de moyens de défense et qui succomboient les mains jointes pour toute opposition à des exécutions militaires. « A moi, mes gens d'armes! » s'écrioit un abbé, venu de Fécamp, nommé Taureau ou Thorold, toutes les fois que ses religieux refusoient d'obéir ou présentoient des objections à ses décisions peu canoniques; et il se servit si souvent de ses hommes d'armes que le bruit en vint à Guillaume qui l'envoya régir un monastère, près du camp de refuge des Saxons, poste fort dangereux, mais convenable pour un abbé qui aimoit tant la bataille. Les moines, délivrés de Thorold, tombèrent dans les mains d'un autre supérieur qui leur enleva jusqu'à leur dernier écu, afin, disoit-il, de paroître riche aux yeux de ceux qui l'avoient vu pauvre et d'honorer son couvent. Les évêques normands refusèrent pour la plupart d'habiter les anciens chefs-lieux de leur diocèses parce qu'ils les jugeoient trop peu peuplés et qu'il leur falloit des villes riches, qu'ils pussent facilement rançonner; ils transportèrent donc leur résidence dans les cités les plus populeuses, et c'est ainsi que Salisbury, Lincoln, Chester, Coventry devinrent des villes épiscopales. On seroit quelquefois tenté de considérer comme des fables les traits honteux que nous ont conservés les contemporains, s'ils n'étoient rapportés par des hommes recommandables et attestés par des monuments authentiques. Un prélat tué par une femme à laquelle il vouloit faire violence, l'évêque de Lichfield, Robert de Limoges, se porta un jour au monastère de Coventry, le pilla, en enleva les chevaux et les meubles, força les cassettes des moines, fit abattre leur maison et emporter les matériaux, qui servirent à lui construire un palais épiscopal; la fonte et la vente des ornements d'or et d'argent payèrent son ameublement. C'est ce même Robert qui s'opposoit à ce que les clercs saxons prissent une nourriture trop substantielle ou s'adonnassent à la lecture de livres instructifs, de peur que le savoir d'une part et leur constitution physique de l'autre ne les élevassent au-dessus de leur évêque par trop d'érudition ou de force corporelle.

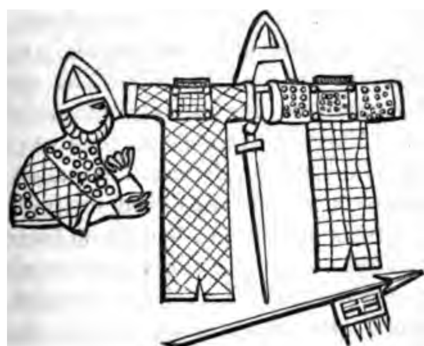
Il y eut, toutefois, de nobles exceptions parmi lesquelles nous citerons avec intérêt le vénérable Guitmond, moine de la Croix Saint-Leufroy, en Normandie. Ce disciple de Lanfranc, connu par l'austérité de sa vie religieuse, reçut du roi l'invitation de traverser le détroit; et, comme il eut obéi, Guillaume le sollicita d'accepter un évêché. Le moine répondit avec franchise : « Qu'il se » croyoit incapable de remplir dignement » les fonctions de chef religieux, dans un pays » dont il ne connoissoit ni les mœurs ni le lan» gage, dont les familles avoient été déci» mées par l'épée et qui pleuroient encore » leurs pères, leurs frères, leurs amis morts, » emprisonnés, déshérités ou bannis. Pour» riez-vous partager avec moi qui ai juré » mépris au monde pour l'amour du Christ, » le prix du sang de tant d'hommes ravis » par une guerre injuste? Offrir en sacri» fice à Dieu même le bien des pauvres, » c'est immoler le fils en présence du père. » Si les hasards de la guerre donnent des » couronnes, ils ne sauroient imposer aux » troupeaux chrétiens des chefs que leurs » vœux n'appellent point. L'Angleterre est » une proie brûlante à laquelle je craindrois » de toucher. » Ce discours fut loin de plaire au conquérant; il n'en témoigna rien ; mais il fit exprimer sa pensée par ses barons, et Guitmond se hâta de rentrer au fond de son cloître. Il garda le silence sur son entrevue avec le roi. Cependant, on sut bientôt qu'il avoit exalté les vertus saintes des religieux et nommé rapine l'envahissement de l'Angleterre. Sa fermeté reçut de grandes louanges parmi le peuple; sa réputation de sainteté s'en accrut, et Guillaume lui fit offrir l'archevêché de Rouen, dans l'espoir de le séduire; peut-être eût-il accepté cette dignité, s'il ne s'étoit aperçu qu'on ne cherchoit qu'une occasion pour le perdre; il s'enfuit en Italie et mourut archevêque d'Aversa quelques années après.

On ne sauroit vraiment se faire une idée des moyens qui furent mis en œuvre pour détruire l'esprit saxon dans cette malheu-

après quelques mois de séjour et de misère. Guillaume furieux, donna l'ordre de détruire le monastère de Saint-Alban's. Il en saisit les domaines et en fit arracher les forêts; mais Lanfranc sauva cette abbaye, en l'obtenant pour un sien neveu, d'autres disent un fils; celui-ci fit venir tous ses parents, gens sans éducation et de mœurs douteuses, et ils se partagèrent les offices et les biens attachés à ce pieux établissement. Stigand et l'évêque de Durham, Egelwin, informés en Écosse que l'île d'Ély, dans le territoire du camp de refuge, étoit encore un lieu de réunion pour les partisans de l'indépendance anglo-saxonne, parvinrent à s'y faire transporter et y trouvèrent les comtes Edwin et Morcar. Le sort de ces deux beaux-frères de Harold, fut cruel; Morcar, dupe pour la troisième fois des promesses de Guillaume, quitta le camp de refuge pour se rendre auprès de l'usurpateur; mais à peine eut-il mis le pied hors des impénétrables retranchements de l'île d'Ély, qu'il fut saisi et mis aux fers dans une forteresse. Edwin, dans le dessein de travailler à la délivrance de son frère, erra six mois en Écosse et dans le pays de Galles, où il rassembla les hommes et l'argent nécessaire à l'expédition qu'il projetoit; mais, trahi par trois de ses anciens vassaux et vendu aux Normands, il fut attaqué par des forces supérieures près des côtes de la mer du Nord, dont il s'étoit rapproché dans l'espoir de s'embarquer. Un ruisseau, gonflé par la flux de la marée, empêcha son passage; il combattit avec un grand courage, mais il tomba, et fut tué. Les traîtres lui coupèrent la tête, et portèrent à Guillaume ce fatal présent. Le roi pleura, dit-on, sur un ennemi qui n'étoit plus à redouter, et paya le service des assassins par une sentence de bannissement. Plusieurs historiens ont donné des louanges au conquérant sur sa conduite en cette occasion: mais peut-être eussent-ils été plus avares d'éloges s'ils se fussent rappelé que le roi normand s'empara sur-le-champ de la personne de Lucy, sœur d'Edwin et son héritière; et qu'il la livra, de sa pleine et redoutable volonté, elle et les biens immenses de la famille d'Alfgar, à l'Angevin Ives-Taillebois, qui mura, fortifia, crénela sa demeure de Spalding, et fit de cette forteresse un objet de terreur pour tout le voisinage. Taillebois vouloit que les Saxons ne lui parlassent qu'à genoux; il les vexoit, les tourmentoit, les emprisonnoit, les torturoit, sans autre motif que le plaisir de faire du mal; il lançoit ses chiens sur leurs troupeaux, les dispersoit dans les marécages, les noyoit, les mutiloit et n'en exigeoit pas moins des gens qu'il avoit ainsi ruinés les redevances et les services auxquels ils étoient tenus. Il détestoit principalement les religieux saxons, et il faisoit retomber le plus souvent sa rage malfaisante sur une succursale de l'abbaye de Croyland, peu éloignée de son manoir de Spalding, estropiant les chevaux des moines, tuant leurs moutons, détruisant leur basse-cour, frappant leurs serviteurs et leur faisant tendre des piéges où ils se brisoient les membres. Après une longue patience, après avoir essayé d'adoucir Taillebois par des présents, des offres, des supplications, ils prirent un jour leurs livres et leurs vases sacrés et retournèrent à Croyland. Dès que Taillebois eut appris leur retraite, il envoya chercher à Angers des moines françois qui ne manquèrent pas d'arriver sur sa parole, et il les mit en possession de la maison, des meubles et des domaines du couvent abondonné; l'abbé de Croyland se plaignit en vain; c'étoit un Anglois. La cour de Guillaume s'amusa beaucoup du stratagème de Taillebois pour se procurer des moines de son pays, et sa conduite fut approuvée.

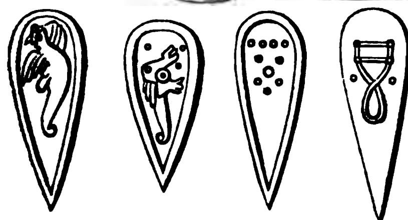
A la même époque, un Saxon nommé Héreward, leva l'étendard de l'indépendance dans les marais de Cambridge. Ce Héreward laissa un grand nom dans la mémoire du peuple anglois, et long-temps après sa mort des ballades transmettoient encore l'histoire de ses exploits et de ses vertus aux générations enthousiastes. Héreward étoit au service du comte de Flandre, où il avoit acquis la réputation d'un intrépide et géné-

reux guerrier, lorsqu'il apprit que son père n'existoit plus, qu'un Normand s'étoit emparé de son héritage, et que sa mère, réduite



Armures normandes.





Boucliers normands et bronzes siciliens (1).

à la misère, subissoit la faim et l'outrage dans les lieux mêmes où elle avoit le droit de commander. Héreward prit à l'instant la route de l'Angleterre, se fit reconnoître de sa famille, rassembla ses parents, ses amis, ses vassaux, et chassa de ses domaines les envahisseurs. Mais, après cet exploit, il falloit continuer à se battre. Il avoit montré tant de courage que tous ceux qui avoient les mêmes injures à venger n'hésitèrent pas à se mettre sous ses ordres. Il se signala par plusieurs combats contre les gouverneurs des forteresses voisines; et, par ses talents militaires et son intrépidité, il parvint à se faire redouter, et à éloigner les Normands des cantons les plus rapprochés de la seigneurie qu'il venoit de reconquérir. Les insurgés, réfugiés dans l'île d'Ély, lui proposèrent alors de se mettre à leur tête, ce qu'il accepta : il se rendit près d'eux, ajouta de nouveaux retranchements à ceux qui existoient déjà, et, rempli d'espoir, il défia toute la puissance de Guillaume.

Le monastère de Péterborough, situé sur la limite des marais qui renfermoient Ély, Croyland, et Thorney, étoit gouverné par un abbé du nom de Brand, qui ne s'étoit jamais soumis à Guillaume. Brand vint à mourir, et le roi donna son abbaye au moine Thorold, plus guerrier que religieux. Thorold se fit escorter par un détachement de cent soixante hommes d'armes, et s'arrêta à Stamford, d'où il envoya quelques messagers pour s'assurer de la position des insurgés. Ceux-ci, avertis de l'arrivée des Normands, jugèrent à propos de s'informer par eux-mêmes de quelle manière les moines de Péterborough comptoient recevoir leur nouveau supérieur. Les pauvres religieux leur montrèrent peu de résolution, et ne parurent nullement disposés à se défendre contre des hommes d'armes. En conséquence, Héreward prit le parti d'enlever tout ce que le couvent renfermoit de précieux en vases d'église, ornements, croix, étoffes, et de le faire transporter à Ély. Thorold, arrivé peu après, fut reçu par les moines avec beaucoup de soumission, se fit installer comme supérieur, et commença par distraire des domaines de l'abbaye une éten-

(1) Ces armures sont extraites de la tapisserie de Bayeux, que nous donnerons bientôt en entier; dans le premier dessin sont des hauberts, des casques ou pots-en-tête, une épée et un gonfalon.

L'autre représente les boucliers, tels que les portoient les Normands à leur arrivée en Angleterre; au-dessus sont des bronzes siciliens de la même époque. Il est facile de voir, d'après la ressemblance de leurs boucliers avec ceux des Normands, que ceux-ci avoient, dans les leurs, imité la forme des boucliers siciliens.

due de terre d'environ deux mille cinq cents arpents, ou soixante-deux hides, pour en constituer des fiefs à ses soldats; puis il s'entendit avec son voisin Taillebois, vicomte de Spalding, afin d'attaquer le camp de refuge. Toutefois, comme il n'étoit brave qu'avec des moines, il se tint à l'arrière, et laissa Taillebois s'avancer dans les forêts et abattis de saules qui formoient les retranchements des Saxons. Cette précaution causa sa perte: l'abbé Thorold et ses Normands, tournés par les Saxons et assaillis à l'improviste, furent faits prisonniers par Héreward et n'obtinrent leur liberté qu'après avoir payé une rançon de trois mille marcs.

Le principal espoir des insurgés reposoit sur le roi de Danemarck, Sweyn, qui, après avoir puni son frère Osbiorn de sa trahison, parut lui-même, à la tête d'une escadre, à l'embouchure de l'Ouse, et se rendit dans l'île d'Ély, où sa présence exalta au plus haut degré le courage des Anglo-Saxons. Mais, par une résolution qu'on ne sauroit comprendre, et sur les causes de laquelle les historiens ne sont pas d'accord, au moment où l'on comptoit le plus sur son appui, il fit donner à ses vaisseaux l'ordre de mettre à la voile, et partit en enlevant le trésor des insurgés, ainsi que les croix, vases et ornements de Péterborough, d'Ély et de Croyland. Il est probable que ce monarque n'avoit pas résisté plus que son frère aux présents de Guillaume, qui commençoit à s'apercevoir que l'armée de Héreward pouvoit lui devenir redoutable. A peine Sweyn eut-il abandonné ses amis trompés, que le roi d'Angleterre les investit par terre et par mer, de telle façon qu'il sembloit impossible d'échapper à sa vengeance. Guillaume entreprit la construction d'une route solide à travers les marais; il fit établir des digues, creuser des fossés d'écoulement et jeter des ponts sur les cours d'eau, ouvrages difficiles et dangereux sous les yeux d'un ennemi aussi actif que Héreward, qui attaquoit et dispersoit les ouvriers si soudainement, et par de tels stratagèmes, que les Normands finirent par croire que Satan lui-même dirigeoit ses expéditions. Taillebois en fut si convaincu, qu'il parvint à le persuader à Guillaume : et le conquérant, songeant à combattre son adversaire par des armes de même nature, fit venir une sorcière, qui par ses enchantements devoit détruire ceux des magiciens anglois. On lui construisit une tourelle de bois, où elle se plaça pour procéder à ses opérations diaboliques. Mais, tandis qu'elle évoquoit les puissances de l'abîme, Héreward incendioit les champs de roseaux au milieu desquels on travailloit : le vent vint donner de l'activité aux flammes, qui s'étendirent rapidement; et la tourelle, la sorcière, les ouvriers et les hommes d'armes qui les gardoient, furent brûlés, consumés, étouffés, ou grièvement blessés.

La belle défense des insurgés dura plusieurs mois, et quoique les ouvrages d'attaque avançassent peu à peu, la lassitude s'emparoit de Guillaume, lorsque les moines d'un des couvents de l'île d'Ély lui proposèrent de lui découvrir un passage s'il promettoit de leur conserver leurs domaines. L'offre fut acceptée; Gilbert de Clare et Guillaume de Warenne servirent de caution pour la parole du roi; les troupes normandes furent introduites dans l'île, tuèrent un grand nombre d'Anglois, et cernèrent la forteresse en bois, dernière ressource du camp de refuge. Les insurgés enfin se rendirent, à l'exception de Héreward. Ce guerrier échappa à travers les marais, gagna les bords de la mer, et fut accueilli par des pêcheurs saxons : ceux-ci le cachèrent sous un tas de paille au fond de leur bateau, puis ils allèrent à l'ordinaire vendre leur poisson à un poste normand, qui, sans défiance, s'occupa d'apprêter la nourriture journalière, et se livra tranquillement aux douceurs d'une copieuse réfection. Mais, tandis que ces soldats dînoient, Héreward et le petit nombre d'amis dont il étoit suivi se précipitèrent sur eux, la hache à la main ; ils en tuèrent une partie, mirent le reste en fuite, et s'emparèrent de leurs chevaux, avec lesquels ils se trouvèrent bientôt hors d'atteinte.

La mort du brave Héreward est curieuse.

Sa réputation avoit attiré sous ses ordres des hommes courageux et dévoués : toujours à leur tête, il dressoit constamment des embûches aux Normands, et ne faisoit aucun quartier à ceux qu'il pouvoit atteindre, afin que ses amis morts ne se plaignissent pas à Dieu, disoit-il, de n'être pas vengés. Ni lui ni ses compagnons ne refusoient jamais le combat, quelque nombreux que fussent ses adversaires; et l'on affirme qu'il s'étoit une fois battu contre sept hommes, et les avoit mis en fuite. Une dame, nommée Alftrude, qui avoit conservé de grands biens parce que sa famille s'étoit soumise au roi, offrit sa main à Héreward, mais à condition qu'il se réconcilieroit avec Guillaume. Le roi s'empressa de l'accueillir, et en reçut le serment d'allégeance; mais peu de temps après, comme il respiroit l'air frais hors de sa maison après son repas, il fut assailli à l'improviste par une troupe d'hommes complètement armés. Il n'avoit qu'une cotte de mailles et son épée, et, sans s'effrayer du nombre, il se mit en défense. « Traîtres, s'écria-t-il, vous en » voulez à ma vie, mais je vous la vendrai bien » cher! » Il se servit avec tant d'adresse et de vigueur de son épée, qu'il tua quinze Normands; elle se brisa, et il se défendit encore avec le tronçon; enfin, il reçut à la fois quatre coups de lance et tomba sur ses genoux. Dans cet état, il s'empara d'un bouclier, et en frappa si rudement à la tête un des assaillants, qu'il le renversa mort; mais lui-même expira après ce dernier effort. Le chef des Normands, Asselin, lui coupa la tête. Ainsi périt le vaillant Héreward.

Guillaume épuisa ses rigueurs sur les malheureux combattants du camp de refuge. S'il accepta quelques rançons, il envoya à la mort un bien plus grand nombre d'hommes; d'autres eurent les yeux crevés, les mains ou les pieds coupés, et furent mis en liberté dans cet état, ainsi, disoit-on par une affreuse dérision, qu'on le leur avoit promis. L'archevêque Stigand, plusieurs évêques, parmi lesquels on comptoit celui de Durham, Égelwin, et Égelric, dont les Anglo-Saxons firent un saint après sa mort, périrent en prison. Quant aux moines d'Ély, qui par avarice avoient livré à Guillaume les guerriers du camp de refuge, ils reçurent la juste récompense de leur trahison. Un poste militaire de quarante hommes d'armes fut placé dans leur couvent, pour y vivre à discrétion. Les moines se plaignirent; on leur répondit que l'île d'Ély avoit besoin d'être gardée. Ils offrirent sept cents marcs d'argent afin d'être délivrés de la charge de ces étrangers. On reçut leur argent, mais le vicomte de Cambridge, devant qui la somme fut pesée, trouva qu'il y manquoit un gros. Il accusa les moines d'avoir voulu frauder le roi, et les fit condamner par sa cour au payement de trois cents marcs de surplus. Alors vinrent des commissaires royaux qui s'emparèrent de tous les objets de valeur, soit dans l'église, soit dans l'intérieur du monastère; puis ils recensèrent les terres de l'abbaye, afin de les partager en fiefs. Les moines voulurent en appeler au peuple, mais on se moqua d'eux, et on ne leur accorda pas même le soulagement de la pitié.

Délivré des courageux et entreprenants réfugiés de l'île d'Ély, Guillaume-le-Conquérant se proposa de punir le roi d'Écosse, Malcolm, d'avoir donné asile à ses ennemis, et d'avoir même tenté une incursion en leur faveur dans le Northumberland. Il traversa les Lothians, passa la Tweed, et s'avança jusqu'à la cité d'Abernethy sur le Tay; mais Malcolm, intimidé par la présence d'une armée beaucoup plus considérable et mieux organisée que la sienne, ne jugea pas à propos de braver le ressentiment de Guillaume, et il demanda la paix en offrant de se reconnoître vassal de la couronne d'Angleterre. Cette concession satisfit le conquérant, et Malcolm accomplit la cérémonie de l'hommage. A son retour, le roi s'arrêta dans la ville de Durham, où il ordonna de construire une citadelle, destinée à servir de palais épiscopal au Lorrain Waulcher, choisi pour remplacer le malheureux Égelwin, mais à qui les Saxons avoient voué une haine violente. C'étoit le comte Cospatric qui lui-même avoit escorté Waulcher d'York à

Durham, et l'avoit installé dans son diocèse; mais ce service et les sommes d'argent payées par ce Saxon pour jouir de la paix du roi, n'avoient pas fait oublier que jadis Cospatric avoit trempé dans l'insurrection où périt Robert Comine. Guillaume lui enleva son titre et sa dignité, et le força de s'expatrier. Malcolm, toutefois, accueillit le réfugié et lui donna le domaine et le château de Dumbar.

Le sort d'Edgar n'appelle point l'intérêt. Son caractère sans énergie ne lui suggéra jamais un projet durable, et il fut toute sa vie le jouet de ses irrésolutions et des événements. Il en étoit réduit à solliciter de la pitié du prince qui lui avoit ravi la couronne une pension alimentaire, lorsque le roi de France, Philippe Ier, mécontent d'une entreprise de Guillaume sur la province du Maine, dont il se prétendoit suzerain, fit inviter Edgar à se rendre près de lui, en lui promettant un établissement digne d'un roi sur les frontières de la Normandie, et la forteresse de Montreuil-sur-Mer, d'où il lui seroit facile d'entretenir des relations avec l'Angleterre et d'y préparer une révolution. Edgar s'embarqua, suivi de quelques amis, avec les présents que venoient de lui faire le roi d'Écosse, la reine sa sœur, et des nobles de cette contrée. Sa petite flotte ne tarda pas à être assaillie par une violente tempête; quelques-uns de ses navires échouèrent sur les côtes de l'Angleterre, et furent pris par les habitants. Le malheureux Étheling se sauva dénué de tout, et parvint à regagner l'hospitalière Écosse. Malcolm, qui s'étoit épuisé pour son beau-frère, lui donna le conseil de tenter une réconciliation avec Guillaume. Le roi d'Angleterre se trouvoit en ce moment en Normandie; il accueillit avec plaisir les premières ouvertures que lui fit faire Edgar, et l'invita à venir en personne traiter avec lui. Pour faire honneur à l'Étheling, Guillaume lui envoya une escorte nombreuse, ordonna que les gouverneurs et comtes normands l'accompagneroient dans leurs provinces, et que les châteaux seroient mis à sa disposition pour ses logements; c'étoit une manière courtoise de s'assurer de sa personne. Edgar traversa la Manche, et parut devant le conquérant, qui le reçut à bras ouverts, lui donna un appartement dans son palais de Rouen, le fit magnifiquement habiller, lui céda ses chevaux et ses chiens pour la chasse, et lui assigna une pension annuelle de trois cent soixante-cinq livres d'argent. L'Étheling vécut onze années dans cette position servile. Après ce temps, il éprouva le désir de revoir l'Angleterre; mais la versatilité de son caractère étoit trop connue pour que sa présence excitât la moindre sensation. Il retourna encore en Normandie, et finit par entreprendre un voyage en Terre-Sainte, à la tête de deux cents chevaliers.

La paix sembloit régner en Angleterre (1075). Le commerce, protégé, reprenoit un peu de confiance; les marchés se couvroient d'objets de luxe venus de l'étranger, et que l'on échangeoit contre l'or obtenu par le pillage. Les soldats normands, moins troublés dans la possession de leurs terres, laissoient en repos les vaincus, lorsque quelques grands seigneurs, compagnons de Guillaume, imaginèrent de se soulever contre lui. Ce monarque étoit absent et combattoit dans le Maine et l'Anjou pour des droits de suzeraineté. Roger Fitz-Osbert, le second des fils du sénéchal de Normandie, et qui, après la mort de celui-ci, étoit devenu comte de Hereford, tandis que son frère aîné avoit hérité des domaines du continent, voulut marier sa sœur Emma au comte de Norfolk, Ralph de Gaël ou de Guader, noble armoricain de la Petite-Bretagne. Le roi refusa son assentiment à cette alliance, sans que le motif en soit connu, et défendit même de la conclure, si l'on ne vouloit encourir son déplaisir. Les deux comtes jugèrent à propos de passer outre, et les noces se célébrèrent avec pompe dans la ville de Norwich; les plus grands personnages de l'Angleterre y furent invités, et l'on y vit à la fois des barons et des évêques normands, des thanes saxons, des Gallois, des Bretons du Cornwall et de l'Armorique, et même Walthéof, fils de Siward, comte de Huntingdon, Northampton et Nor-

thumberland, époux d'une parente du roi. Les banquets, à cette époque, étoient remarquables par une excessive profusion, et se terminoient par des libations qui ne manquoient pas de mettre à nu l'esprit querelleur des invités, échauffés par le vin et se livrant à l'expansion de confiance qu'il inspire. Les convives commencèrent à blâmer le gouvernement de Guillaume. Roger se plaignit de l'affront que le monarque faisoit au fils de l'homme à qui, sans contredit, il devoit son trône et sa conquête. Animés par les expressions véhémentes du comte de Hereford, les Saxons y applaudirent, et les Normands enchérirent encore sur les propos qu'il tenoit. Comment avoient-ils pu se soumettre à un bâtard, que Dieu rejetoit nécessairement, à l'empoisonneur de l'illustre Conan, duc de Bretagne, à l'envahisseur du patrimoine des nobles Anglois, à l'assassin de leurs héritiers, à leur proscripteur, à l'ingrat qui ne savoit point honorer les braves dont le sang avoit coulé pour lui, et qui leur enlevoit jusqu'aux récompenses territoriales qu'ils avoient reçues, lorsque leur valeur tendoit à s'améliorer? Les deux comtes s'adressèrent alors à Walthéof, lui proposèrent le partage de l'Angleterre en trois grandes divisions, dont l'une lui appartiendroit, et lui offrirent même de le nommer roi et de commander sous lui, en rétablissant le royaume comme il existoit au temps d'Édouard. Les acclamations des évêques, des abbés et de la plupart des barons normands et thanes saxons accueillirent les propositions des comtes; un serment fut prononcé, et Walthéof, qui refusoit d'abord assez prudemment de concourir à cette singulière entreprise, promit enfin de faire partie de l'association.

Cependant, lorsque les fumées du vin furent dissipées, Walthéof réfléchit sur les conséquences probables de ce téméraire complot; il prévit qu'il échoueroit, ou que, s'il réussissoit et que Guillaume fût renversé, l'esclavage des Anglois deviendroit encore plus insupportable sous une multitude de tyrans ambitieux et avides, dont l'union ou la discorde seroient également funestes pour le peuple. Ces réflexions le tourmentèrent, et il demanda conseil à sa femme, Judith, nièce de Guillaume, qui l'engagea au silence, mais qui n'eut rien de plus pressé que d'en donner avis au conquérant par un messager auquel elle recommanda la plus grande diligence. Judith, qui avoit reporté ses affections sur un gentilhomme normand, étoit animée du désir de se défaire de son mari, et elle savoit que la mort étoit la peine portée par la loi contre la trahison. Il paroît que Walthéof commit une autre indiscrétion, et que, sous le sceau de la confession, il voulut savoir de Lanfranc à quoi l'engageoit en réalité le serment qu'il avoit prêté. Lanfranc le convainquit que son premier devoir étoit envers son souverain et son bienfaiteur, et qu'aucune promesse secondaire ne pouvoit détruire celle qu'il avoit faite en recevant le comté de Northumberland. Il lui donna de plus le conseil de se rendre auprès de Guillaume, et celui-ci, déjà instruit par Judith, lui fit cependant bon accueil, et le remercia de sa fidélité.

Durant les indécisions de Walthéof, Roger Fitz-Osbert avoit réuni toutes ses forces; mais le primat, averti dès l'origine, s'étoit hâté autant que lui; et il trouva le passage de la Severn gardé par des forces supérieures. D'un autre côté, la plupart des Saxons appelés sous les drapeaux des conspirateurs n'avoient pas jugé que la cause fût suffisamment nationale; et ils prirent parti dans les troupes de Guillaume, que cependant ils haïssoient mortellement. Lanfranc jugea en outre convenable d'employer contre Roger les armes de l'Église, et il l'excommunia. Le comte de Norfolk n'étoit pas plus heureux: attaqué par Eudes, évêque de Bayeux, par Guillaume de Varenne et par Richard Bienfait, il fut battu dans un lieu nommé Bicham ou Fagadun, renferma sa femme et sa famille dans le château de Norwich, et partit pour la Bretagne armoricaine, où il espéroit encore pouvoir réunir un nombre suffisant d'amis. Mais la famine contraignit la citadelle à se rendre, la comtesse capitula, et obtint la vie sauve pour ses hommes, à condition qu'ils

quitteroient l'Angleterre dans le délai de quarante jours. Roger Fitz-Osbert s'étoit vainement défendu avec un grand courage; ses troupes avoient pris la fuite, et il avoit été fait prisonnier. Les vainqueurs, afin de n'avoir plus rien à craindre des rebelles, coupèrent le pied droit à tous ceux qui tombèrent entre leurs mains; on leur creva ensuite les yeux.

Guillaume, instruit par Lanfranc de la dispersion de ses ennemis, voulut avant de revenir en Angleterre se venger de Ralph de Gaël, et il tenta une incursion en Bretagne, dont il eût été charmé de s'approprier les ports sur la Manche, tels que Dol et Saint-Malo; mais le duc de Bretagne le reçut vaillamment, et le força à lever le siége de Dol, qu'il avoit d'abord entrepris. Rendu à Londres, il convoqua une assemblée de ses barons. Ralph de Gaël fut déclaré contumace ou proscrit (out law), et l'on confisqua tous ses biens. Roger de Hereford encourut une peine de même nature; on le priva de toutes ses propriétés, et on l'enferma à perpétuité dans une forteresse. Quant à Walthéof, bien qu'il eût donné le premier avis du complot, et qu'il n'eût pas pris les armes, Guillaume ne lui pardonna pas un moment d'entraînement; il le fit juger, admit sa femme comme dénonciatrice, et ce fut sur le témoignage même de Judith que ce noble Saxon fut condamné à mort. Judith vouloit être libre afin de donner sa main à son amant. Taillebois convoitoit quelques terres du comte qui avoisinoient les siennes, et le gouvernement du Northumberland tentoit l'ambition et la cupidité de plusieurs seigneurs normands. Walthéof marcha au supplice avant le lever du soleil, revêtu des habits de sa dignité, qu'il partagea au petit nombre de pauvres qui assistoient à ce triste spectacle. Il pria long-temps, mais les Normands, qui craignoient que le jour n'amenât des spectateurs disposés à l'arracher de leurs mains, ordonnèrent au bourreau de lui trancher la tête au moment où il achevoit l'oraison dominicale. Le bruit courut bientôt que des miracles s'opéroient sur sa tombe. On raconta que sa cruelle femme Judith, effrayée de son crime, étant venue s'agenouiller près de la pierre qui recouvroit son corps, y avoit déposé un voile de soie qu'une main invisible avoit repoussé, et qui s'étoit trouvé noirci et brûlé. Les Saxons placèrent Walthéof au rang des martyrs. Sa veuve reçut bientôt après l'ordre d'épouser un chevalier de la ville de Senlis nommé Simon; il étoit boiteux et difforme, et Judith le refusa; mais Guillaume donna à son chevalier tous les domaines et les titres de Walthéof, en y joignant la main de la fille de ce guerrier. Judith, haïe et méprisée, vécut depuis lors dans le délaissement et la pauvreté, à la satisfaction hautement exprimée des Normands et des Saxons.

Après la punition de la révolte des barons normands, Guillaume passa quelques années en Normandie, où sa présence étoit nécessaire pour pacifier les troubles qui s'étoient élevés dans sa propre famille. Robert, son fils aîné, qu'à raison du peu de longueur de ses jambes on avoit surnommé Gambaron ou Courts-Houseaux, étoit un jeune homme avide de gloire, impatient de toute contradiction, ami sans réserve ou ennemi déclaré. Au moment d'entreprendre son expédition contre l'Angleterre, Guillaume l'avoit déclaré héritier de ses terres et de son titre, d'après l'aveu des barons de Normandie, qui lui prêtèrent serment comme à leur prince futur. Lorsque le conquérant eut pris le titre de roi, Robert le requit d'exécuter ses engagements et de lui céder au moins le gouvernement de son duché; mais, à cette demande, Guillaume répondit qu'il ne jugeoit pas convenable de se déshabiller avant de se mettre au lit. Robert fit éclater son mécontentement, et parut s'en prendre à ses frères, Guillaume-le-Roux et Henri, qu'il accusoit de vouloir le supplanter, par des bassesses, dans les affections de leur père.

Guillaume avoit établi sa résidence au château de l'Aigle. Guillaume-le-Roux et Henri, dont la liaison sembloit intime, jouèrent un jour aux dés, et, par passe-temps, jetèrent quelques gouttes d'eau sur Robert, qui habitait un étage inférieur. Robert mit

l'épée à la main. Des amis intéressés lui persuadèrent que l'insulte étoit préméditée, et, si le roi ne fût accouru, son palais eût été ensanglanté. Le lendemain, Robert, que rien n'avoit pu calmer, quitta la ville, et se rendit à Rouen avec l'intention de s'emparer de la citadelle; mais la vigilance du gouverneur déconcerta ses projets. Le prince normand se réfugia dans le Perche, et il y déclara la guerre à son père. On soupçonna que Mathilde, qui le favorisoit sur tous ses frères, lui faisoit passer secrètement des secours; mais cette guerre ne pouvoit avoir de résultat, et l'on parvint à réconcilier le père et le fils. Leur bonne intelligence ne fut pas de longue durée, et Robert renouvela ses demandes et ses prétentions, que Guillaume repoussa de nouveau : « Eh bien, dit Robert, je ne vivrai ici du pain de personne; » j'irai servir les étrangers, et ils m'accorderont peut-être ce qu'on me refuse dans » mon pays. » Il partit donc, parcourut la France, l'Aquitaine, la Flandre, l'Allemagne, la Lorraine, demandant des secours aux seigneurs et empruntant à grosse usure. Il s'arrêta enfin à Gerberoy, château situé aux environs de Beauvais, où le roi de France lui permit de résider; il y rassembla des hommes d'armes et manifesta des sentiments tellement hostiles, que Guillaume, dans un accès de colère, vint lui-même l'assiéger avec une armée. Il se passa sous les murs de Gerberoy des faits d'armes dignes des plus beaux temps de la chevalerie errante. Robert, dans une sortie, se battit en combat singulier contre un chevalier couvert de fer : après avoir rompu des lances, les deux adversaires saisirent leurs épées et s'attaquèrent avec un égal courage; mais le jeune Normand blessa son antagoniste au bras, et le renversa de cheval. Comme il alloit poursuivre sa victoire, il reconnut au son de la voix qu'il avoit porté ses mains sur son père (1079). Il se jeta à ses genoux, implora sa miséricorde, le releva et l'aida à remonter sur son cheval. On essaya de les réconcilier; mais Guillaume, furieux, lui donna d'abord sa malédiction, et quoiqu'on fût ensuite parvenu à le calmer, il est probable qu'il ne lui pardonna point, car le prince Robert s'éloigna de ses états, et n'y reparut qu'après la mort de son père.

L'absence de Guillaume n'étoit nullement favorable à la bonne administration de l'Angleterre, et tous les personnages, militaires, civils ou ecclésiastiques appesantissoient leurs mains rapaces sur les malheureux Saxons.



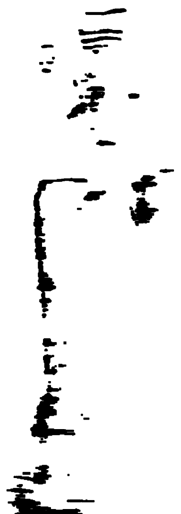
Costume des évêques à la fin du onzième siècle.

L'évêque de Durham Vaulcher, qui étoit en même temps comte ou gouverneur du Northumberland, laissoit accabler sa province par d'insupportables exactions. Des historiens ont rapporté que son caractère étoit doux et facile, que son humanité étoit parfaite, mais que son indolence s'opposoit à ce qu'il vît ou réprimât les délits et concussions commis en son nom; d'autres l'ont loué de la fermeté de son administration et de son habileté à trancher par l'épée tout ce qui résistoit à la puissance de sa parole. Le noble saxon Liulf, s'étant hasardé à porter plainte, fut mis à mort avec d'horribles circonstances. Or, Liulf étoit un homme considéré du peuple, et cet assassinat souleva tous les esprits dans le Northumberland. Les Saxons, indi-

la main. Des amis intéressés lui per-
·nt que l'insulte étoit préméditée, et,
·i ne fût accouru, son palais eût été
anté. Le lendemain, Robert, que rien
pu calmer, quitta la ville, et se rendit
·n avec l'intention de s'emparer de la
e; mais la vigilance du gouverneur
erta ses projets. Le prince normand
gia dans le Perche, et il y déclara la
à son père. On soupçonna que Ma-
qui le favorisoit sur tous ses frères,
·oit passer secrètement des secours:
·tte guerre ne pouvoit avoir de ...
et l'on parvint à réconcilier le p...
ls. Leur bonne intelligence ne fut p...
gue durée, et Robert renouvela se...
les et ses prétentions, que Guill...
·a de nouveau: « Eh bien, dit R...
je ne vivrai ici du pain de pe...
servir les étrangers, et ils m'a...
it peut-être ce qu'on me ref...
pays. » Il partit donc, par...
, l'Aquitaine, la Flandre, l'A...
raine, demandant des se...
rs et empruntant à gros...
enfin à Gerberoy, chât...
s de Beauvais, où le ro...
nit de résider; il y ras...
s d'armes et manifesta de...
it hostiles, que Guillaume...
colère, vint lui-même l'a...
iée. Il se passa sous les m...
les faits d'armes di...
emps de la cheval...
ans une sortie, se...
r contre un cheval...
oir rompu des an...
s saisirent leurs é...
égal courage...
·ssa son antag...
cheval. Comm...
re, il recon...
it porte ses ...
à ses gen...
e releva et ...
On essaya ...
ne, finir...

venu à le ...
par ...
de ses ...
de ...

L...
...



...e
n
...it
·te
...u-
tre
ans
irai
Pa-
... de
n lu-
sup-
·s, et
· con-
·s vi-
fit li-
mas-
·oulut
·assa-
·t son
· cen-
mar-
·orta,
·illau-
·vena-
ientôt
·rs de
es; et
·ort, il
·mises,
Il crut
·our re-
· envoya
·re, afin
se repro-
· remit en

gnés, se réunirent, tinrent des conférences nocturnes, et résolurent de venir avec des armes à la cour du comté, présidée par le comte évêque, afin d'obtenir justice des meurtriers. Cette cour se tenoit dans un lieu nommé Gateshead, et les Northumbres présentèrent leur requête avec humilité. Le comte évêque leur répondit qu'il ne feroit droit à aucune plainte qu'on ne lui eût d'abord payé une somme de quatre cents livres. Les Saxons s'éloignèrent afin de consulter entre eux sur les moyens de réunir une aussi forte somme, mais une voix s'écria tout à coup : « Courtes paroles, bon conseil! Tuez » l'évêque! » Exaspérés par l'injustice dont ils étoient victimes, ils n'écoutèrent que leur rage, et, se précipitant sur Vaulcher, ils le tuèrent, avec les meurtriers de Liulf et une centaine de Normands. Tel est le récit des chroniqueurs anglois. Les écrivains normands disent, au contraire, que Vaulcher avoit hautement réprouvé l'homicide, qu'il avoit forcé les assassins de Liul à offrir la compensation légale, et que l'on discutoit sur la valeur du were, lorsqu'il s'aperçut qu'une extrême irritation se manifestoit dans l'assemblée; qu'il s'étoit alors retiré dans une église avec les meurtriers; que les Anglo-Saxons y avoient mis le feu, et que le comte évêque, afin d'éviter le sort qu'on leur destinoit, les avoit forcés de sortir; que, les flammes l'atteignant, il s'étoit lui-même avancé vers la porte, et qu'il étoit alors tombé percé de coups. Ce crime commis, les Northumbres allèrent assiéger la forteresse de Durham; mais elle étoit bien gardée, et ils se dispersèrent après un premier assaut. Ce fut Eudes ou Odon, évêque de Bayeux, que Guillaume chargea de punir les insurgés. Ce singulier justicier ne se donna pas la peine de faire une enquête et de distinguer entre le crime et l'innocence : il fit décapiter ou mutiler tous les hommes qui tombèrent entre ses mains, s'empara de leurs propriétés, pilla l'église de Durham, en enleva les vases sacrés que jadis Égelwin avoit rapportés de Lindisfarne, et ravagea le Northumberland par les mêmes procédés que Guillaume, en 1070. On peut juger d'après cela de la profondeur des haines qui s'élevèrent et se maintinrent dans cette contrée contre les Anglo-Normands des provinces méridionales.

La puissance qu'Eudes avoit acquise, la terreur qu'inspiroit sa présence, l'obéissance servile qui se déployoit sous ses pas, ses immenses richesses et le titre de frère du roi d'Angleterre le remplirent d'orgueil, et lui inspirèrent l'ambition de s'asseoir sur le trône pontifical. Dans cette vue, il acheta un palais à Rome, et commença ses intrigues, en comblant de présents les sénateurs, les cardinaux, les ecclésiastiques distingués par de hautes dignités. Il entretint une correspondance avec la capitale du monde chrétien, au moyen des pélerins qui s'y rendoient d'Angleterre et de Normandie, et il engagea des chevaliers et des barons à former son escorte lorsqu'il partiroit pour l'Italie; il gagna même quelques-uns des principaux officiers de la cour de Guillaume, et, entre autres, Hugues-le-Loup, comte de Chester. Le roi d'Angleterre, très-mécontent d'un projet conçu sans son avis, et dont les conséquences pouvoient devenir graves, mit une escadre en mer, atteignit son frère à la hauteur de l'île de Wight, s'empara d'abord des trésors destinés à l'entreprise, réunit les chefs normands, et, devant eux, accusa l'évêque de Bayeux d'avoir abusé de son pouvoir de juge, en massacrant, sans les entendre, les Northumbres paisibles; d'avoir spolié les églises, et tenté d'emmener hors de l'Angleterre les guerriers sur lesquels se fondoit l'espoir de la conquète. « Qu'on l'arrête, » ajouta Guillaume, et qu'on l'enferme sous » bonne garde! » Mais, à raison de son caractère sacré, aucun des chefs présents n'osa porter la main sur l'évêque de Bayeux. Le roi l'arrêta lui-même; et comme Eudes lui disoit : « Je suis clerc et ministre du Seigneur, le pape seul peut me juger, » Guillaume répondit : « Ce n'est ni le clerc ni l'é» vêque que j'arrête, mais le comte de Kent, » mon vassal, que je fais prisonnier. » Eudes resta enfermé, jusqu'à la mort du conquérant, dans la forteresse où gémissoit de-

puis quinze ans, Ulfnoth, l'un des frères du roi Harold.

Une étrange alarme se répandit en Angleterre en 1085. Knut ou Canute, fils de Sveyn ou Suenon, devenu roi de Danemark à la mort de son père, résolut de réclamer la couronne anglo-saxonne, comme successeur de son parent Canute-le-Grand. Le roi de Norwége lui promit un secours de soixante vaisseaux; le comte de Flandre Robert, son beau-père, s'engagea à lui fournir six cents voiles, et dans ses manifestes il déclara qu'il n'étoit mû que par la compassion que lui inspiroient les misères d'une contrée dont une race étrangère avoit banni, tué ou réduit à la servitude les possesseurs indigènes, à la race desquels la sienne étoit alliée. Guillaume fut effrayé; il sentoit qu'il ne pouvoit compter sur l'affection de ses sujets, et que ses anciens et turbulents compagnons ne le servoient plus qu'avec regret. Il fit alors usage des trésors qu'il avoit amassés. Il forma une nouvelle armée d'auxiliaires qu'il appela de toutes les parties de l'Europe, et dont l'aspect étrange tint d'abord en respect les indigènes, que l'expédition danoise disposoit à la révolte; ensuite, il envoya en Danemark des émissaires adroits qui fomentèrent des intrigues parmi les conseillers et les capitaines de Canute, et en corrompirent plusieurs à force d'or. On parvint à susciter de tels embarras à Canute, qu'à diverses reprises il se vit forcé de changer l'époque de son départ. Ses soldats murmurèrent de leur inaction, se plaignirent et menacèrent de retourner à leurs travaux agricoles. Canute fit emprisonner les meneurs, et, chose presque incroyable, condamna toute son armée à lui payer une amende par tête. Cette mesure, loin de calmer l'exaspération des soldats l'accrut tellement qu'ils se révoltèrent, et tuèrent leur roi dans une émeute générale qui commença pour le Danemark une longue guerre civile, durant laquelle on ne songea plus à conquérir l'Angleterre.

Guillaume, qui avançoit en âge, n'ayant plus rien à redouter de l'entreprise des Danois, revint en Normandie (1087), toujours affligé de la mort de la reine Mathilde, qu'il avoit perdue en 1083, et n'ayant plus qu'une santé fort altérée par un excès d'obésité. Les médecins le soumirent à une diète rigoureuse, et l'obligèrent à garder le lit, afin de combattre cet extraordinaire embonpoint. Durant ce traitement, Guillaume essaya de terminer d'anciennes contestations qui existoient entre le roi Philippe et lui relativement à la succession du comté de Vexin, réuni à la France à l'époque de la mort de Robert-le-Diable. Le roi Philippe, faisant allusion à la grosseur excessive de Guillaume et au régime qu'il suivoit, dit un jour en plaisantant que le roi d'Angleterre étoit bien long à faire ses couches, et que la fête des relevailles seroit magnifique. Cette mauvaise plaisanterie ne manqua pas d'être rapportée à Guillaume, qui tomba dans un accès de rage : « Oui, s'écria-t-il, j'irai » faire mes relevailles à Notre-Dame de Pa» ris, avec dix mille lances en guise de » cierges, et je mettrai toute la France en lu» minaire ! » Dès qu'il se crut en état de supporter le cheval, il rassembla ses troupes, et arriva jusqu'à Mantes, en dévastant la contrée, brûlant les maisons, arrachant les vignes, et coupant les arbres fruitiers. Il fit livrer aux flammes la ville de Mantes, et massacrer ses malheureux habitants. Il voulut même, dans son étrange fureur, se rassasier de ce spectacle sanglant, et mit son cheval au galop, pour se rapprocher du centre du carnage; mais le cheval, ayant marché sur des charbons ardents, s'emporta, s'abattit, et blessa dangereusement Guillaume. La fièvre se déclara ; on jugea convenable de le transporter à Rouen, et bientôt après dans un monastère hors des murs de la ville. Il languit durant six semaines ; et comme il sentoit les approches de la mort, il se rappela les cruautés qu'il avoit commises, et parut agité des plus vifs remords. Il crut les apaiser en donnant de l'argent pour rebâtir les églises de Mantes, et il en envoya aussi aux monastères de l'Angleterre, afin d'obtenir le pardon des vols qu'il se reprochoit; il ordonna, enfin, que l'on remît en

liberté les Saxons et les Normands qu'il retenoit en prison, et parmi lesquels on distinguoit Morcar, Siward Beorn, Ulfnoth, frère de Harold, Roger, comte de Héreford et Eudes, évêque de Bayeux, son propre frère. Il fut question alors de régler la succession à la couronne. Robert, son fils aîné, étoit absent; Guillaume-le-Roux et Henri ne quittoient point le chevet du lit de leur père, et sembloient attendre qu'il se prononçât en leur faveur. Les barons et les prélats étoient réunis, et le conquérant dit enfin que Robert, qu'il avoit autrefois nommé duc, avoit des droits incontestables à la Normandie, et qu'en conséquence il laissoit ce duché à son fils aîné, comme l'héritage de ses pères : « Quant » à l'Angleterre, ajouta-t-il, c'est une pos» session que j'ai acquise par l'épée, je ne » puis la léguer à personne; mais je souhaite » que Dieu, à qui je remets toute décision en » cette affaire, veuille bien faire tomber » cette couronne en partage à mon second » fils, Guillaume. » Comme il n'ajoutoit rien, son troisième fils, Henri, s'écria : « Et moi, » quelle part me réserves-tu donc? — Cinq » mille livres d'argent de mon trésor. — » Mais qu'en ferai-je, reprit Henri, si je » n'ai terre, ni demeure où je puisse repo» ser? — Sois patient, dit le conquérant, tes » aînés doivent te précéder; mais ton temps » arrivera. » Guillaume-le-Roux partit à l'instant pour l'Angleterre, et Henri courut au trésor, où il se fit délivrer son argent.

Sur le point du jour, le 9 septembre 1087, le roi entendit le son d'une cloche, et demanda pourquoi elle étoit en mouvement. On lui répondit qu'elle sonnoit l'heure de prime à l'église Sainte-Marie. « Eh! bien, dit-il » en élevant les mains, je recommande donc » mon ame à madame Marie, mère de Dieu. » Puisse-t-elle, par son intercession, me ré» concilier avec son fils, Monseigneur Jésus» Christ! » Et il expira.

A peine les médecins, prélats, chevaliers et vassaux qui avoient passé la nuit près de son lit furent-ils certains de sa mort, qu'ils se hâtèrent de se rendre dans leurs demeures, afin de veiller à la conservation de leurs biens, tant la société étoit encore incertaine, et les lois peu protectrices. Il sembloit que les liens qui unissoient les hommes entre eux dussent se rompre à la mort du roi, et que la justice cessât d'avoir son cours. Les gens de service, ou domestiques à gages et esclaves, pillèrent les effets du roi, s'emparèrent de ses armes, de ses vases, de ses vêtements, de son linge, et le laissèrent nu sur le plancher. Le cadavre resta ainsi abandonné durant plusieurs heures, et l'alarme gagna tous les habitants de Rouen, qui cachèrent leurs effets mobiliers comme si l'ennemi eût été aux portes de la ville.

Cependant, des religieux et des clercs qui ne partageoient pas la terreur générale se rassemblèrent, et vinrent processionnellement avec la croix, des cierges et l'eau bénite, prier près du corps du défunt. L'archevêque décida qu'il seroit enterré dans l'église de Saint-Étienne à Caen, que Guillaume avoit fondée; mais il ne se présenta personne pour accompagner le cercueil et veiller aux obsèques; il fallut qu'un simple chevalier habitant la campagne, nommé Herluin, vînt, ému ce compassion, par charité et pour l'amour de Dieu, prendre soin du corps, et payer les ensevelisseurs ainsi que le chariot qui devoit transporter à sa dernière demeure les restes de Guillaume-le-Conquérant. Après divers incidents qui ne donnent pas lieu de regretter les mœurs de cette époque, les évêques et les abbés de la Normandie se trouvèrent enfin réunis dans l'église de Saint-Étienne : la fosse étoit préparée entre le chœur et l'autel, l'évêque d'Évreux venoit de prononcer l'oraison funèbre ou le panégyrique du roi mort, et l'on alloit descendre le corps dans la terre, lorsqu'une voix forte, sortie de la foule, se fit entendre, et s'écria : « L'homme dont vous venez de » faire l'éloge n'étoit qu'un brigand. Clercs, » prélats, abbés, cette terre est à moi; c'é» toit l'emplacement de la maison de mon père; » Guillaume me l'a prise de force pour bâtir » cette église. Je ne l'ai vendue, engagée, » forfaite ni donnée; je réclame mon droit, » et au nom de Dieu, je défends d'y placer

» le corps du ravisseur. » Le réclamant se nommoit Asseline, fils d'Arthur. Les évêques le firent approcher, lui payèrent soixante sous pour la place seule du tombeau, et s'engagèrent à lui compter plus tard le prix total du terrain ; enfin, et comme si tous les genres d'avanies étoient réservés aux dépouilles mortelles du conquérant, il se trouva que le cadavre, simplement enveloppé d'un manteau royal, n'avoit pas été mis dans un cercueil ; la maçonnerie de la tombe manquoit de largeur ; il fallut user de force ; les chairs déjà putréfiées se séparèrent ; on brûla vainement de l'encens pour neutraliser les exhalaisons qui s'en échappoient, et le peuple et le clergé se dispersèrent avec horreur, achevant à peine la funèbre cérémonie.

Guillaume-le-Roux ne laissa cependant pas sans honneur les restes de son père. Il s'étoit hâté, en arrivant à Winchester, de s'emparer du trésor royal, dans lequel il trouva soixante mille livres d'argent, sans compter l'or et les pierres précieuses ; il avoit ensuite rassemblé les barons normands que leurs charges obligeoient à résider en Angleterre, ainsi que les prélats ; et leur ayant annoncé la mort du conquérant et ses dernières volontés, il s'étoit fait élire par eux et sacrer sans délai par le primat Lanfranc. Ce fut cette activité qui déconcerta le projet des seigneurs restés en Normandie, lesquels avoient manifesté l'intention d'offrir la couronne à Robert. Ces préliminaires remplis, le nouveau roi fit remettre à l'orfèvre Othon de l'or et de l'argent tirés du trésor, et le chargea d'en fabriquer des ornements pour décorer la tombe du conquérant. Il fit aussi ouvrir un concours littéraire pour lui composer une épitaphe, et ce fut l'ouvrage de Thomas, l'archevêque d'York, qui eut l'honneur de remporter le prix proposé.

Guillaume-le-Conquérant étoit sans contredit l'homme le plus remarquable de son siècle, et il déploya une supériorité de talent, une sagacité de conduite qui chez des peuples moins barbares eussent amené d'immenses résultats sans que la terre eut été inondée de sang. Son ambition fut sans doute excessive ; il foula trop souvent aux pieds les lois de l'humanité et celles de l'équité telles que nous les entendons aujourd'hui, et il obéit rarement à d'autres impulsions qu'à celles de son intérêt personnel ou de celui de sa puissance. Ce fut certainement un crime que cette conquête de l'Angleterre, et l'on ne saurait trop déplorer la rage de ces princes qui ne croient avoir d'autre mission en ce monde que celle d'accumuler sur leur tête des couronnes, au préjudice de ces misérables instruments que l'on appelle des peuples. Cependant, si l'on admet comme principe que Guillaume avoit des droits réels au trône d'Angleterre, il faut reconnoître que, pour arriver à son but, il sut avec beaucoup de discernement mettre en jeu les passions et le caractère de ses sujets primitifs, les Normands : ce fut à leur avidité qu'il s'adressa. Les Normands vouloient *gaaingner*, et il les attira et les retint sous ses drapeaux par l'appât du *gaing*. Cette expression devint tellement familière dans la Normandie, que tout individu qui annonçoit un projet de départ pour l'Angleterre, disoit seulement qu'il alloit *gaaingner*. A peine monté sur le trône, le conquérant reconnut qu'il lui seroit difficile de s'y maintenir avec une noblesse turbulente qui, bien qu'elle se fût mal défendue, laissait trop apercevoir qu'elle n'attendoit pour le renverser que le moment où les engagements de ses vasseaux et ceux des aventuriers qui le suivoient seroient expirés. Il avoit encore à lutter contre un clergé puissant, qui se voyoit forcé de partager ses richesses avec le pauvre clergé normand. Dans cette position difficile, il calcula qu'il pouvoit remplacer la noblesse du pays par une noblesse à lui, les anciens propriétaires anglois par de nouveaux propriétaires de Normandie, le clergé de race saxonne par un clergé de race françoise. La population servile ou attachée au sol, à laquelle il étoit indifférent d'être pressurée par des thanes ou par des barons, devoit, suivant lui, passer sans murmure d'un maître à un autre ; car, selon les mœurs et l'esprit du temps, il

ne voyoit la nation que dans les grands, qui étoient aussi les guerriers et les propriétaires, et dans le clergé. Il conçut donc le projet de renouveler cette *nation*, se souciant assez peu de ce que feroit le peuple quand il seroit privé de ses anciens chefs. Cette détermination prise, il agit d'abord avec assez de prudence et de douceur; mais, à chaque mouvement d'indignation de la noblesse et de l'Église anglo-saxonne, à chaque tentative de soulèvement ou de résistance à ses volontés, à chaque prédication peu conforme à ses vues, il appesantissoit sa main sur les nobles et les moines, les proscrivoit, s'emparoit de leurs domaines, les partageoit à ses compagnons, et donnoit aux vassaux anglois d'autres seigneurs suzerains. En ne se départissant jamais de ce système, en le poursuivant dans toutes ses conséquences avec une rigueur sans exemple, il parvint à conserver une armée constamment disposée à obéir à ses ordres, et il termina la révolution la plus destructive, il obtint l'asservissement le plus complet dont l'histoire fasse mention. Le peuple anglo-saxon fut tellement comprimé, devint tellement abject, se trouva en quelques années réduit à un tel excès d'avilissement et de misère, que le nom d'Anglois devint un reproche et presque une injure.

Afin de ne pas interrompre la narration historique, nous avons passé sous silence les institutions civiles du conquérant, et l'établissement cadastral et féodal, qui forme le caractère distinctif de sa conquête. Nous allons les exposer succinctement.

Les propriétés des Anglo-Saxons tués dans les combats qui précédèrent la reconnoissance de Guillaume comme roi d'Angleterre, ainsi qu'une partie des domaines de la couronne, avoient servi au conquérant à récompenser ses guerriers. Si les indigènes qui se soumirent et prêtèrent serment conservèrent d'abord leurs biens territoriaux, ils ne tardèrent pas à les perdre par la confiscation, attendu que la plupart se révoltèrent ou furent impliqués dans quelque complot, et le roi en fit de nouvelles concessions à ses compagnons. Les Normands nommés comtes, barons, vicomtes ou gouverneurs de provinces et de châteaux, éloignés de la cour, et redoutant peu la colère de Guillaume, ne manquèrent pas de l'imiter, en usurpant les terres de leurs voisins, et les dépossédant l'épée à la main. Les plaintes que les opprimés portèrent au roi n'eurent d'autre résultat qu'une invitation de transiger, et quand ces transactions forcées eurent lieu, les envahisseurs obtinrent encore l'avantage, et la plupart des indigènes consentirent à perdre ce qu'on leur avoit pris, afin de n'être pas privés du reste. Ils se reconnurent vassaux de leurs spoliateurs. Ceux-ci acquirent donc des possessions immenses. On vit des compagnons de Guillaume propriétaires à la fois de deux cent cinquante, quatre cent cinquante, et même neuf cent soixante-treize manoirs. Or un manoir se composoit d'une vaste étendue de terre, d'une maison ou d'un château à l'usage du seigneur, et d'autres maisons ou chaumières pour ses serfs; une partie des terres du manoir étoit réservée pour l'entretien du maître et cultivée par des esclaves, le reste étoit distribué à des tenanciers, sous condition de service militaire, ou d'une prestation en nature ou d'une rente en argent. On peut, d'après cela, se former une idée des immenses richesses acquises par les principaux aventuriers normands. Mais si les chefs paraissoient insatiables lorsqu'il s'agissoit de recevoir ou de prendre, ils devenoient à leur tour extrêmement prodigues des biens obtenus par la conquête. Ils concédoient à des sous-vassaux la plupart des propriétés qu'ils ne pouvoient faire cultiver par leurs propres esclaves, et les dispersoient à des conditions qui sembloient faites pour flatter leur vanité beaucoup plus que pour enrichir leur trésor : ils s'entouroient ainsi d'une armée de chevaliers qui les considéroient à l'égal du souverain; mais ces vassaux de seconde création étoient des étrangers, comme les grands vasseaux immédiats de Guillaume.

Le roi ne tarda pas à s'apercevoir que ses nouveaux seigneurs-propriétaires, en





Sceau et Contre-Sceau de Guillaume-le-Conquérant (1).

(1) Légende du sceau : SIGILLVM NORMANNORVM WILLELMI....... (*Sceau de Guillaume, duc de Normandie.*) Guillaume, à cheval, le casque en tête, tenant son bouclier de la main gauche et sa lance de la droite.

CONTRE-SCEAU. — La légende est illisible. Le roi, assis sur son trône, la couronne sur la tête, revêtu du manteau royal, et tenant d'une main un globe surmonté d'une croix, et de l'autre son épée nue.

créant des sous-inféodations, avoient empiété sur les droits de la couronne, et il manifesta la prétention de marcher sur les traces d'Alfred-le-Grand, et de faire une enquête au moyen de laquelle il pût aisément trouver une base à l'assiette des contributions. Il voulut savoir dans quelles mains et suivant quelles proportions s'étoient répartis les domaines enlevés aux Saxons, combien d'entre eux avoient conservé leurs héritages, combien s'étoient engagés envers les nouveaux barons, combien d'arpents de terre contenoit chaque domaine, et combien il en falloit pour l'entretien d'un homme d'armes, le nombre de ceux-ci par province ou comté, le produit des cités, des villes, des bourgs, des hameaux, et enfin combien chaque comte, baron ou chevalier, avoit de terres, de vassaux inféodés, de Saxons, de bestiaux et de charrues. A cet effet, il créa une commission dont les les chefs, Henri de Ferrières, Gaultier Giffard, Adam, frère du sénéchal Odon, et Remi, évêque de Lincoln, s'installèrent d'abord à Winchester, s'adjoignirent des gens de justice et des agens du trésor royal, et créèrent un conseil d'enquête dans tous les lieux un peu considérables. A ce conseil comparoissoit le vicomte ou le shériff de la province ou shire; celui-ci convoquoit tous les barons normands, qui étoient tenus de faire connoître les limites de leurs possessions et de leurs juridictions territoriales; des commissaires se transportoient ensuite dans le hundred ou centurie, et vérifioient les déclarations antérieures, en interrogeant sous serment, d'une part les François hommes d'armes des nouveaux seigneurs, de l'autre, les habitants anglois de la seigneurie, et de ces trois dépositions formoient le recensement particulier qu'ils envoyoient à la commission de Winchester, laquelle les classoit et les transcrivoit sur un registre. Ce travail, commencé en 1080, fut terminé en 1086. Le livre qui le contient fut appelé le Domesday-Book ou livre du dernier jugement, parce qu'il contenoit la sentence définitive de l'expropriation des Saxons. Il concerne trente-un comtés, et l'on remarque que ceux du nord de l'Angleterre, de Northumberland, le Cumberland, le Westmoreland, le comté de Durham et celui de Lancaster n'y sont pas compris, attendu, sans doute, que ces contrées avoient été trop dévastées pour que l'on pût assigner une valeur à leurs terres.

Ce travail terminé devint extrêmement utile au trésor royal, parce qu'il fournit à Guillaume la possibilité de faire payer par les Normands les rentes et services que chaque domaine avoit dû à Édouard. Ses revenus se composèrent du produit des terres de la couronne, généralement payé en nature, des sommes acquittées par ses tenanciers militaires sous les noms de reliefs, aides, tutelles et mariages d'héritières, des deshérences et confiscations, des droits judiciaires, amendes, peines pécuniaires et asservissements, et ceux-ci produisirent des sommes considérables, des péages aux ponts, foires et marchés, des douanes à l'exportation et à l'importation, des fiefs, redevances et tailles des habitants des bourgs et ports, enfin de l'impôt danois ou danegelt. Ces sources diverses de revenus étoient si productives que l'on regardoit Guillaume comme le plus riche des monarques de la chrétienté.

Comme Guillaume devoit son trône à son épée, il pensoit que l'épée seule pouvoit le lui conserver; et l'exécution de son système cadastral lui donna une force constamment prête à se réunir à son appel. En 1086, il convoqua à Winchester tous les personnages qui avoient concouru à la conquête, ou leurs héritiers directs, qu'ils fussent laïques ou prêtres, en dignités ou simples feudataires, et il ordonna qu'ils vinssent accompagnés de leurs hommes d'armes et de leurs propres vassaux. Il s'y trouva soixante mille deux cent quinze individus, tous possesseurs d'une armure complète et tenanciers d'une portion de terre au moins suffisante pour l'entretien d'un cheval. Ils renouvelèrent leur serment, et les principaux d'entre eux délibérèrent avec le roi sur les termes d'une ordonnance qui fut proclamée par les hérauts au moment où cette assemblée se



Monnoies normandes (1).



Monnoyeur, d'après un chapiteau de l'église de Saint-Georges de Bocherville, Normandie.

séparoit. Elle contenoit les dispositions suivantes : « Nous voulons et ordonnons que » les comtes, barons, et chevaliers, ser- » gents d'armes et hommes libres de ce » royaume se tiennent constamment pourvus » d'armes et de chevaux, selon les termes de » concession de leurs domaines et tenures, et » prêts à accomplir pour nous tout leur ser- » vice, ainsi qu'ils y sont obligés ; que tous » les hommes libres de notre royaume tien- » nent leurs terres en paix, franches de tou- » tes tailles et exactions, et que rien ne soit » requis et pris sur eux, si ce n'est le service » libre qu'ils nous doivent et sont tenus de » nous faire à perpétuité ; que les cités, » bourgs, châteaux et cantons du royaume » soient gardés toutes les nuits, et qu'on y » veille à tour de rôle contre les ennemis et les » malfaiteurs ; que, si quelqu'un des hommes » venus avec nous ou après nous d'outre- » mer, sous notre paix et protection royale, » vient à être tué, son seigneur poursuive » le meurtrier, et s'en empare dans le délai » de cinq jours, sans quoi il nous paiera » une amende, solidairement avec tous les

(1) La livre de poids en usage dans les monnoies angloises, à l'époque de la conquête, et que l'on suppose avoir été la même que celle employée par les Saxons, s'appeloit livre des Monetaires, ou de la Tour ; elle se composoit de 12 onces, chacune de 20 pence, qui faisoit 240 pence pour une livre. La première de ces subdivisions étoit en usage chez les Romains, qui l'introduisirent dans la Grande-Bretagne ; la seconde fut établie en France par Charlemagne, et c'est de là que Guillaume la fit passer en Angleterre.

La livre-monnoie, ou livre de compte, se composoit également de 240 pence, c'est-à-dire de 20 shillings, valant chacun 12 pence ; et à cette époque chaque penny, quoique fabriqué d'argent mélangé, pesoit un penny de la livre de la Tour ; 240 pesoient juste une livre de la Tour, et par conséquent la livre de compte avoit la même valeur que la livre-poids.

Guillaume-le-Conquérant et Guillaume-le-Roux son fils ne frappèrent pas d'autre monnoie que le penny. Les pièces de chacun de ces deux princes sont fort difficiles à distinguer ; cependant, d'après les meilleurs auteurs anglois, nous croyons pouvoir, avec quelque certitude, attribuer les deux que nous publions ici à Guillaume Ier.

DESCRIPTION.

Légende : PILELM REX. *Guillaume, roi.*

Le P qui commence le nom du roi est un W saxon. — Buste de face de Guillaume Ier, la couronne en tête, revêtu d'un manteau royal et l'épée nue à la main.

R. EDPIONLVNDNI. Cette légende doit former deux mots et se composer du nom du monétaire, ou officier de la monnoie, et de celui de la ville où a été fabriquée la pièce. Le premier doit être *Edrion* ou *Edwion*, et LVNDNI nous paroit indiquer la ville de Londres. — Une croix entourée d'ornements en losange.

2. Légende : PILEM REX AI. *Guillaume, roi des Anglois.*

L'A et le commencement des lettres qui terminent cette légende sont sans doute mis pour ANGLORVM. — Buste de Guillaume Ier, placé sous un dais ; il a la couronne en tête, et est revêtu du manteau royal ; on ne lui voit pas de mains.

R. FORNA ONSTOTIC. Cette légende offre le nom du monétaire Forna ; et c'est peut-être la ville d'Oxford qui est désignée par cet assemblage barbare de lettres : ONSTOTIC. — Une croix en losange.

» Anglois du district où le meurtre aura été » perpétré; que tous, enfin, observent et » maintiennent la loi du roi Édouard et cel- » les que nous avons établies pour l'avantage » des Anglois et le bien commun du royau- » me. » Les services libres dont il est parlé dans cette ordonnance, et qui devoient composer une armée à la première réquisition du roi, consistoient dans le nombre des cavaliers armés que les vassaux étoient obligés de fournir et d'entretenir en campagne quarante jours durant. Les monastères, les évêques, les abbés étoient soumis à la même prestation pour leurs terres, et comme les moines seuls possédoient, suivant un chroniqueur, vingt-huit mille quinze fiefs de chevaliers, on peut juger de la charge qui étoit imposée au clergé en temps de guerre, proportionnellement d'ailleurs à ses richesses. Un historien moderne met en doute cette qualité, mais il ne cite aucune autorité à l'appui de son opinion.

Les seigneurs, vassaux immédiats du roi, créoient à leur tour des fiefs de chevalier, et l'on a remarqué que si quelquefois, ils avoient inféodé des terres à un nombre de chevaliers supérieur à celui qu'ils étoient obligés de fournir par leurs tenures, ils en entretenoient souvent aussi beaucoup moins. Il paraît que les prélats étoient, parmi les grands tenanciers, ceux qui avoient constitué le plus de fiefs de chevaliers, et l'évêque de Durham, qui n'en devoit que dix, en avoit formé quatre-vingts. La moindre étendue d'un de ces fiefs s'élevoit à cinq hides de terre ou deux cents arpents. Le texte du serment du vassal au grand tenancier étoit dans l'origine le même que celui du grand tenancier envers le roi; mais, à l'époque des rebellions, on reconnut que les vassaux ne pouvoient se croire coupables d'avoir suivi leurs seigneurs, puisqu'ils s'étoient obligés par leur serment; on en altéra donc désormais les paroles, et les sous-tenanciers ne promettoient plus à leur suzerain, fidélité contre toute espèce de gens qu'avec la restriction « sauf le roi et ses héritiers. »

Les fiefs furent donnés aux vassaux à perpétuité, et ne firent retour aux seigneurs que dans des cas particuliers, lorsque la race du vassal s'éteignoit, ou lorsqu'il encouroit la confiscation pour félonie ou trahison. La couronne entretenoit dans chaque comté un officier chargé de veiller à ses droits et de réclamer les terres en deshérence. A la mort d'un tenancier, son successeur payoit au seigneur un droit nommé le *hériot* par les Saxons, et le *relief* par les Normands. La quotité de ce droit avoit été fixée par Canute en raison du rang du tenancier; et il étoit si exorbitant, que Guillaume jugea d'abord convenable de le réduire. Il consistoit, sous les Danois, en une somme d'argent, armures, chevaux, chiens de chasse et faucons. Le conquérant se contenta des armures et équipages de chasse; mais la cupidité de ses successeurs ramena les reliefs pécuniaires, et les porta souvent à des sommes énormes, qui excitèrent des plaintes et des troubles. Quoique l'ordonnance de Guillaume eût stipulé qu'on n'exigerait rien des tenanciers au-delà des services originaires, on parvint à établir que le seigneur avoit le droit dans quatre circonstances de lever des secours pécuniaires sur ses vassaux : quand il payoit son relief, quand il armoit son fils aîné chevalier, quand il marioit sa fille aînée, et quand il étoit fait prisonnier. La transmission d'un fief ne pouvoit s'opérer ni par legs testamentaire, ni par vente, ni par donation; à la mort du tenancier, il passoit au plus proche héritier, qui de ce moment devenoit chargé d'en parfaire les services; mais la désignation même de cet héritier direct étoit sujette à de grandes contestations, car la représentation ne fut admise que long-temps après. Ainsi, à la mort d'un fils aîné, qui eût été l'héritier sans discussion, le fief au lieu de passer à l'enfant qu'il laissoit, étoit remis au frère du mort, comme étant plus proche parent du grand-père titulaire vivant.

Les tutelles et les mariages donnoient lieu à de grands abus. Le mineur héritier d'un fief, n'étant pas en âge d'accomplir les services militaires, voyoit sa terre envahie par le

seigneur, qui s'en appropríoit tous les produits, et il tomboit souvent sous la plus rude discipline jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de vingt et un ans. C'étoit bien pis lorsque le fief devoit revenir à une ou à plusieurs filles en commun. La tutelle appartenoit à ce seigneur, qui, selon son caprice, livroit la main de l'héritière à l'homme qu'il choisissoit lui-même, ou l'empêchoit de se marier; et souvent on voyoit des tuteurs vendre leur pupille au plus offrant de ceux qui sollicitoient son alliance. Ces tuteurs privoient, par avarice, de toute éducation les malheureux enfants sur lesquels ils acquéroient des droits, détérioroient leur biens et les ruinoient pour longtemps.

Soit que Guillaume eût conçu le projet d'abolir la langue anglo-saxonne, soit qu'il pensât que les Normands ne pouvoient apprendre à la parler, il ordonna que, dans toutes les écoles, on enseignât la langue françoise aux enfants, et voulut que les actes publics, même les lois, fussent rédigés en françois. Les grands qui l'entouroient se seroient regardés comme déshonorés s'ils s'étoient servis du langage des indigènes; et comme tous les membres du haut tribunal, qui portoit nom de Cour du roi, comme les présidents et les assesseurs des cours inférieures étoient des Normands, on fit traduire en françois les statuts des anciens rois, et l'on obligea les plaideurs et les gens de loi à s'exprimer dans cette langue. On ne pouvoit obtenir aucun avancement dans les fonctions civiles ou dans l'Église si l'on ne parloit françois. Les Anglois eux-mêmes, honteux de l'idiome de leur pays, affectèrent d'exceller dans ce langage étranger, et de cette époque date l'introduction successive d'un nombre immense de mots françois dans la langue de la Grande-Bretagne.

La forme des tribunaux anglo-saxons ne subit aucun changement, et l'administration de la justice fut confirmée aux anciens tribunaux, la Cour du roi, le Shire-Mote, le Hundred-Mote et le Hall-Mote. Tous les droits, tous les priviléges du plus mince district, de la moindre seigneurie, furent soigneusement conservés. Ce n'étoient plus les hommes du pays, mais c'étoient les mêmes coutumes west-saxonnes, merciennes, northumbres, etc. Le witena-gemote même devint le conseil national, composé des vassaux immédiats de la couronne, grands propriétaires, exerçant les mêmes pouvoirs judiciaires et législatifs. Guillaume, cependant, accrut d'une manière extraordinaire la juridiction et l'autorité des évêques. Jadis, lorsqu'ils avoient à prononcer dans une cause spirituelle, ils se rendoient à la cour du canton, et tenoient leurs plaids dans ces assemblées de justice : Guillaume rendit une ordonnance par laquelle il statua qu'à l'avenir aucun évêque ou archidiacre ne se rendroit aux cours de canton, et ne soumettroit au jugement des séculiers les procès qui se rapporteroient au gouvernement des ames; que tout individu interpellé par la justice épiscopale seroit tenu de comparoître au lieu choisi et désigné par l'évêque, d'y plaider sa cause, et de faire droit à Dieu et au prélat, non suivant la loi du Hundred, mais selon les canons et décrets épiscopaux, et que s'il se refusoit à se rendre devant le tribunal, il seroit excommunié après trois appels consécutifs, et livré à la justice du roi et du vicomte. Ainsi s'opéra la séparation des tribunaux civils et des tribunaux ecclésiastiques, mesure dont les conséquences furent très-importantes. Les partisans du pouvoir épiscopal, quand on leur reprocha cet immense empiètement sur les juridictions en usage, alléguèrent pour excuse, que les barons avoient voulu, par cette innovation, éloigner des cours civiles les seuls hommes qui osassent opposer une barrière à leur avidité et à leur injustice. Les amis d'une justice exacte et libre dirent au contraire que, par l'établissement de tribunaux spéciaux, le clergé avoit voulu se rendre indépendant de tout pouvoir politique, en soumettant même la puissance royale à l'obligation de faire exécuter ses arrêts : pour les causes de veuvage et de tutelle, pour celles de divorce et de mariage, pour tous les cas où des gens d'église étoient accusés de contravention ou dé-

lit, il n'y avoit eu jusqu'à cette époque qu'une loi, qu'une forme de procédure, qu'une justice, qu'un tribunal; d'honorables témoins avoient, selon la coutume, répondu des faits, les juges avoient décidé du droit; mais ces usages nationaux furent brisés, une rivalité puissante s'établit entre les deux juridictions, et l'on verra que les évêques n'omirent aucun moyen pour faire tomber en discrédit celle des cours de canton. L'accroissement d'autorité que Guillaume accorda aux évêques n'influa cependant pas sur les rapports qu'il entendoit conserver avec la cour de Rome, et sur l'exécution de ses engagements envers l'Église romaine. Grégoire VII se plaignit du retard apporté par le conquérant au paiement du denier de S. Pierre, et, rappelant que la conquête ne s'étoit opérée que par le miracle de la bannière bénite que le saint-siége avoit octroyée au duc de Normandie, il somma Guillaume de se reconnoître vassal du trône pontifical et de prêter serment de foi et vasselage entre les mains d'un cardinal. Le roi d'Angleterre envoya l'argent, mais refusa le serment.

Les notions que nous venons d'exposer établissent, en peu de mots, les caractères de la conquête : asservissement des indigènes, destruction des familles nobles et riches, translation des biens et domaines du peuple conquis aux membres de l'armée conquérante, institution d'une noblesse d'épée de race étrangère, maîtresse du sol et des pouvoirs politiques; remplacement d'un clergé national par un clergé venu d'outremer, et dont la première vertu n'étoit pas la régularité, mais le dévouement aux volontés du nouveau monarque; adoption des formes d'administration civile ou judiciaire, comme moyen conservateur et pacificateur; accroissement de l'autorité ecclésiastique, dans la vue d'obtenir, par son influence et son adresse, le maintien de la conquête et de ses institutions. L'exécution, quelque barbare qu'elle fût, de ses divers systèmes, questions, pensées ou dispositions, donne la preuve que Guillaume doit être classé parmi les hommes supérieurs.

On ne l'accusa point d'une dévotion outrée, et il manifesta rarement, nonobstant l'esprit du siècle, la soumission sans bornes que l'Église exigeoit alors des fidèles; un chapelain lui disoit journellement la messe, et il assistoit assez régulierement aux offices publics, dépouillant pour les ministres des autels les formes hautaines qu'il affectoit envers ses barons. Le clergé lui reprocha beaucoup, dans la querelle des investitures entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV, d'avoir fait défense, dans ses états, de reconnoître sans son approbation l'autorité d'aucun pontife, et de s'être fait remettre toutes les lettres adressées aux prélats par la cour de Rome, de n'avoir pas permis que l'on exécutât sans son autorisation les décisions des synodes nationaux ou provinciaux, et, ce qu'il avoit de plus répréhensible, d'avoir établi, dans l'ordonnance qui séparoit les cours ecclésiastiques de celle des Hundred, qu'on ne poursuivroit ou n'excommunieroit aucun grand feudataire direct de la couronne sans qu'il eût lui-même reconnu la nature du délit. Le clergé vouloit bien le pouvoir, mais n'aimoit pas les exceptions.

L'avarice de Guillaume étoit passée en proverbe dans les derniers temps de sa vie. Lorsqu'il savoit que l'un de ses sujets possédoit quelques livres d'or ou d'argent, il les lui faisoit enlever par la force s'il ne pouvoit s'en emparer légalement. Il mettoit lui-même ses terres en ferme au plus haut prix qu'il en pouvoit obtenir, et de quelque formalité que le bail eût été entouré pour lui donner toute la solidité possible, il n'hésitoit pas à l'annuler de sa pleine volonté, si, à quelque époque que ce fût, on lui faisoit l'offre d'une rente plus élevée. Ses baillis ne manquoient pas de s'étayer de la parole et de l'exemple du roi, et commettoient les actes les plus illégaux, en parlant constamment de droit légal. Indépendamment des domaines de la couronne et des droits de toute nature qui se percevoient en son nom et pour son usage particulier sur les villes, bourgs, cités et ports, il s'étoit personnellement adjugé environ quinze cents manoirs des plus

étendus et des mieux cultivés dans le partage des terres; mais, ce qui accrut infiniment la haine que lui portoient ses nouveaux sujets, ce fut la création d'une forêt aux environs de sa résidence de Winchester. Il ne lui manquoit pas de forêts où il pût déployer son adresse à la chasse, exercice qui sembloit une véritable passion pour lui et ses enfants; mais il en vouloit une aux portes de son palais. Il fit dévaster en conséquence un espace de terre d'environ trente milles dans le Hampshire. Cette portion de la province contenoit trente-six paroisses bien peuplées : il en expulsa les habitants sans indemnité, détruisit les églises, les monastères et les manoirs, laissa les champs en friche, et convertit la contrée en un désert. Ce lieu se nomma désormais *New-Forest*. Ce ne fut pas tout : il publia des ordonnances par lesquelles il défendit à tout individu de chasser dans ses forêts : il en possédoit soixante-huit, et déclara que les bêtes fauves étoient sous sa protection spéciale, ce que l'on nomma *Deer-Frith* (protection du daim). La mort ou la perte des yeux étoit la peine encourue par l'imprudent qui tuoit un daim, une biche, un sanglier ou même un lièvre, ce qui a fait dire à un naïf chroniqueur qu'il avoit pour ces animaux une tendresse de père. On remarquera que le meurtre d'un homme ne donnoit lieu qu'à de simples dédommagements pécuniaires.

Indépendamment de ses trois fils, Guillaume laissa encore cinq filles légitimes, Cécile, abbesse du monastère de la Sainte-Trinité, à Caen; Constance, épouse d'Alain Fergent, duc de Bretagne; Alix, qui avoit été promise au malheureux Harold; Adélaïde, mariée au comte de Blois, Étienne, et Agathe, fiancée au roi de Galice, mais qui mourut en allant rejoindre le prince à qui sa main étoit accordée.



Baptistaire normand du prieuré de Kirkburn (Yorkshire.)



GUILLAUME II, DIT LE ROUX.



'abord les volontés testamentaires de Guillaume-le-Conquérant s'exécutèrent sans difficulté. Robert, l'aîné des trois fils que lui avoit donnés Mathilde, prit paisiblement possession du duché de Normandie ; Henri s'étoit fait compter son argent du vivant même de son père ; et Guillaume-le-Roux devoit la jouissance du trône d'Angleterre à l'activité qu'il avoit mise dans ses démarches, et à la protection du primat Lanfranc.

Cependant, le fils déshérité du conquérant, celui qui régna depuis sous le nom de Henri Ier, n'étoit nullement satisfait du lot pécuniaire que Guillaume lui avoit jeté comme une aumône ; mais, sans villes, sans châteaux, sans possessions, sans hommes d'armes, il fut obligé de laisser dormir son ambition, et d'attendre patiemment, selon le conseil de son père, que la mort ou la conduite inconsidérée de l'un de ses frères lui permît de faire valoir des droits qu'il ne croyoit point anéantis.

D'une autre part, les barons normands qui n'avoient pas été appelés à l'élection de Guillaume-le-Roux, et qui possédoient à la fois des terres dans leur pays natal et en Angleterre, témoignèrent leur mécontentement de la disposition des états du conquérant ; ils prétendirent qu'aucun exemple n'autorisoit la préférence donnée à un plus jeune frère sur son aîné ; et le gouvernement de Robert, prince généreux, brave, spirituel et sincère, mais indolent, voluptueux et prodigue, leur parut plus facile à supporter avec tous ses défauts que celui de Guillaume-le-Roux, brave sans doute autant que Robert ; mais violent, impérieux et hautain, et disposé à maintenir une administration sévère, et à contenir les grands de sa cour par la crainte plus que par l'affection.

La première preuve que donna Guillaume-le-Roux de la sévérité de son caractère fut l'emprisonnement nouveau des Saxons que le conquérant avoit, à sa mort, fait rendre à la liberté. Il ne considéra point que le comte Morcar, et Wulfnoth, l'un des frères de Harold, venoient de lui rendre des services dignes de récompense, en l'accompagnant dans le prompt voyage qui lui valoit la couronne d'Angleterre ; et il s'étonna que Robert, son

frère, eût accueilli à Rouen Ulf, fils de Harold, et Duncan, fils du roi d'Écosse; qu'il leur eût conféré l'ordre de chevalerie, qu'il les eût comblés de caresses et de présents, et leur eût permis de reparoître à la cour de Londres, où sans doute ils espéroient, par leur soumission, mériter des établissements conformes à leur naissance. Sa politique soupçonneuse ne lui permit d'envisager leur présence qu'avec une extrême méfiance, et au bout de peu de jours il les fit arrêter et renfermer au château de Winchester.

Les frères naturels de Guillaume-le-Conquérant, Odon ou Eudes de Bayeux et Robert de Mortagne, avoient conçu l'espoir de gouverner l'esprit du jeune roi; mais ils furent traversés dans cette prétention par l'influence toujours croissante du primat Lanfranc, qui avoit été l'instituteur du prince, qui venoit de lui rendre le service le plus éclatant en lui conférant hâtivement le titre de roi d'Angleterre, et dont celui-ci suivoit tous les conseils. Indignés d'être tenus par leur neveu loin des affaires publiques, les deux oncles songèrent à le faire déposer. Ils fomentèrent le mécontentement des barons anglo-normands ou françois, comme les nomment les chroniques contemporaines, et les engagèrent dans une sérieuse conspiration. Les barons avertirent Robert de leur projet, et l'engagèrent à se préparer au voyage d'Angleterre dès qu'il serait appelé par eux. Ils saisirent l'occasion de la cour plénière que le roi tenoit aux fêtes de Pâques pour se concerter sans exciter de soupçons. Ils communiquèrent leur dessein à Eustache, comte de Boulogne, et se séparèrent, afin de réunir leurs vassaux et d'arborer l'étendard de la révolte dans les comtés qui leur étoient soumis. Guillaume, archevêque de Durham, devoit soulever le Northumberland; Roger de Montgomery, le Shropshire; Hugues de Grentemesnil, le comté de Leicester; Hugues Rigo, le Norfolk; Eudes ou Odon, le Kent, et Geoffroy de Coutances, le Sommerset. Rendus dans leurs châteaux, ils hâtèrent leurs préparatifs de guerre; et quoiqu'ils eussent appelé le duc de Normandie, ainsi qu'ils s'y étoient engagés, ils n'attendirent pas son arrivée ni les renforts qu'il devoit leur amener, et ils commencèrent les hostilités en ravageant les terres du roi, sans plan régulier, sans unité d'action.

Cette imprudence fut heureuse pour Guillaume: il put juger du danger de sa situation, et il eut le loisir de prendre des mesures pour conserver sa couronne et se défaire de ses ennemis. Trahi par les Normands, il songea à trouver des défenseurs, sinon des amis, parmi les. Anglo-Saxons. Il convoqua près de lui les chefs encore proscrits des plus anciennes familles, les combla de caresses, leur promit, assez vaguement toutefois, de leur rendre les lois qu'ils voudroient bien indiquer et choisir eux-mêmes, et de leur accorder la permission de chasser dans les forêts royales. Ce léger adoucissement d'un jour, sans garantie et sans traité, parut suffisant à des hommes qui ne savoient plus ce que c'étoit que l'indépendance, qui n'aspiroient plus à leur antique liberté, et qui ne voyoient dans les circonstances présentes qu'une occasion de se venger des insultes et des maux personnels dont les avoient accablés les chefs normands. En conséquence, ils embrassèrent avec ardeur la cause du roi, et ils appelèrent sous son étendard tous les Anglais en état de porter les armes, dans les termes de leurs anciennes proclamations de guerre : « Quiconque n'est pas un *nithing* » (un homme de rien, un lâche), soit qu'il » demeure dans les villes, ou hors des villes, » qu'il sorte de sa maison et qu'il vienne! » Trente mille Saxons se présentèrent; ils reçurent des armes et composèrent un corps formidable.

Guillaume se mit à l'instant en marche vers le comté de Kent, où son oncle Eudes, évêque de Bayeux, tenoit les deux forteresses de Rochester et de Pévensey. Le comte évêque avoit confié la défense de Rochester à la bravoure d'Eustache, comte de Boulogne, qui s'y étoit renfermé avec cinq cents chevaliers, et il s'étoit lui-même retiré dans la citadelle de Pévensey, où il attendoit impatiemment l'arrivée du duc de Normandie.



Ruines du château de Pévensey (Kent).

Guillaume mit le siége devant Pévensey, et parvint à former un blocus complet. Après sept semaines, la famine força le comte Eudes de capituler. Le roi lui accorda la vie et même la liberté, sous la condition de livrer le château de Rochester et de quitter pour jamais l'Angleterre. Eudes demanda d'être conduit sous les murs de la forteresse, pour se mettre en communication avec le comte de Boulogne, et il pria qu'on ne lui donnât qu'une faible escorte, afin de ne pas la faire soupçonner un piége à la garnison. Eudes fut en effet conduit à Rochester; mais Eustache, voyant combien les regards, les gestes et toute la contenance de l'évêque de Bayeux démentoient ses expressions, prétendit qu'on vouloit le surprendre, et il retint comme prisonniers Eudes et les gens qui le gardoient. Guillaume, indigné, vint attaquer Rochester avec des forces nombreuses, et poussa vigoureusement le siége de cette place, qui fut défendue avec la même énergie. Une maladie pestilentielle se mit dans la garnison, et força le comte Eustache à solliciter une capitulation. Il proposoit au nom de ses compagnons d'armes de reconnoître la royauté de Guillaume, avec la condition de conserver sous lui leurs terres et leurs honneurs. Excité par les Anglo-Saxons, le roi vouloit que la garnison se rendît à discrétion; mais si l'infanterie de l'armée étoit de race saxonne, le cavalerie étoit normande, et ne mettoit pas le même zèle à pousser des compatriotes aux dernières extrémités. « Ce sont nos parents » et les vôtres, dirent au roi les Normands » qui l'entouroient; leurs pères ou eux-mê-

aidé votre père à conquérir l'An-
; nous vous prions, nous qui vous
sisté dans le péril, d'épargner des
nés sur la même terre que vous et
Guillaume se laissa persuader, et
és sortirent libres, en conservant
es et leurs chevaux, à condition de
ır la Normandie sous le plus bref
comte évêque crut alors qu'il pou-
r de cette clémence, et il demanda
ıée assiégeante s'abstînt de toute
ation de triomphe, et que les trom-
ales qui célébroient la victoire ces-
e se faire entendre. Guillaume re-
requête avec mépris, et les cheva-
tenoient pour le duc de Normandie
de la place, les enseignes baissées,
s plus éclatantes fanfares. Lorsque
Eudes traversa les rangs anglais,
e royale redoubla d'énergie, et des
ons terribles parvinrent à ses oreil-
s cordes! disoit-on; que le traître
é au bourreau avec tous ses compli-
mort! à mort le meurtrier! » En-
uit, l'injure à la bouche et la ven-
ıns l'ame, et quitta pour jamais
leterre, qu'il avoit aidé à conquérir.
ıvient que c'étoit lui qui avoit donné
ction à l'armée normande avant la
e Hastings.

., ayant perdu par son indolence
de se présenter aux insurgés et de
leur espérance, ne songea plus qu'à
ec son frère et à l'apaiser. Les ba-
yèrent de faire des accommode-
arés. Roger, comte de Shrewsbury,
ıandoit une escadre nombreuse, se
usement accueillir en livrant à Guil-
e flotte normande chargée de se-
armes et en hommes pour les re-
ontgomery s'arrangea au moyen de
service du même genre. La ville de
se rendit. Wulstan, évêque de Wor-
ıttit les révoltés et leur tua cinq cents
, et sous peu de temps tous les
avoient trempé dans la conjuration
reçus en grâce ou définitivement
le l'Angleterre, et leurs propriétés
confisquées au profit des barons restés fidèles (1689).

Guillaume étoit redevable de la conservation de sa couronne à ses sujets de race anglo-saxonne; mais, aussitôt qu'il la vit raffermie sur sa tête, il oublia toutes les promesses qu'il leur avoit faites, et révoqua les concessions accordées dans les premiers moments. Les Saxons retombèrent dans leur esclavage et leur abjection; ils n'avoient eu de courage que pour la vengeance.

Quant à Robert, il abandonna par le traité qu'il fit avec son frère toutes ses prétentions à la royauté, à moins que Guillaume ne mourût sans enfants, et une clause semblable assura la réversion du duché de Normandie au roi d'Angleterre. Robert devoit en outre recevoir des propriétés territoriales dans la Grande-Bretagne.

L'esprit de nationalité, qui sembloit éteint dans la race anglo-saxonne, s'étoit réfugié au sein d'un monastère fondé vers la fin du sixième siècle près de Canterbury, par le missionnaire Augustin. On y conservoit religieusement le souvenir des antiques libertés de l'Angleterre et de ses mœurs sauvages. Par un privilége remarquable, les moines de Saint-Augustin n'étoient justiciables que de leur abbé pour la discipline ecclésiastique; et quoique cet abbé fût toujours un Normand, l'amour d'une autorité indépendante l'engageait constamment à tolérer dans ses religieux des principes et des usages repoussés de tous les autres couvents. Le primat Lanfranc, afin de faire cesser ce qu'il nommoit un abus, supprima le privilége, et, sans révoquer l'abbé de race normande, s'attribua à lui-même la surveillance des moines et de leur orthodoxie, en interdisant de plus tout son de cloche avant que l'office eût tinté à l'église métropolitaine. Les moines saxons, indignés de cet attentat à leur liberté et à leurs anciennes règles, imaginèrent de ne plus célébrer les offices qu'avec négligence, et prétendirent que, puisque l'on violoit à leur égard les canons de l'Église, ils pouvoient bien à leur tour violer les formes du service. Ils voulurent porter leurs

réclamations devant le pape; mais l'abbé, dirigé par Lanfranc, fit fermer les portes du monastère, et punit ses moines comme des révoltés. Cet abbé, cependant, ne tarda pas à mourir, et Lanfranc somma les religieux saxons de recevoir à sa place le moine normand Guy, que le roi avoit distingué. Les Augustins refusèrent de l'admettre et de procéder à son installation. Le primat ordonna aux récalcitrants de quitter le couvent; tous les moines saxons sortirent, et l'abbé Guy fut reçu par les normands avec les cérémonies accoutumées. On arrêta le prieur et un petit nombre de religieux; les autres se tinrent assis sur la terre, sous les murs du château de Canterbury. Sommés de retourner à leur clôture dans le délai de quelques heures, sous peine d'être traités en malfaiteurs, ils attendirent pour se déterminer que la faim les pressât; ils n'en purent supporter les angoisses, et la plupart d'entre eux firent leur soumission et promirent obéissance sur les reliques de saint Augustin. On emprisonna le reste. Ces actes de sévérité n'eurent pas tout le succès qu'en attendoit Lanfranc; car, peu de mois après, l'esprit de résistance se manifesta plus violemment encore, et la vie de l'abbé Guy fut en danger. Un moine, qui avoit avoué avec assurance que son projet étoit de le tuer, fut frappé de verges à la porte du monastère. Sur ces entrefaites, le primat vint à mourir, et les moines, appelant à leur secours les habitants saxons de Canterbury, assiégèrent la maison de leur abbé, qui se défendit d'abord à l'aide de ses gens, mais qui fut forcé de se réfugier dans l'église métropolitaine, après que beaucoup de sang eut coulé. A la nouvelle de cet attentat, les évêques de Winchester et de Rochester accoururent à Canterbury, avec de formidables détachements de troupes royales. Les soldats s'emparèrent du couvent et des moines belligérants. Le procès des révoltés s'instruisit devant le tribunal ecclésiastique, et ils furent condamnés à recevoir une rigoureuse discipline. On fit venir deux moines étrangers qui se chargèrent de la leur infliger sévèrement. L'opération terminée, on les dissémina dans d'autres couvents, et on les remplaça par des religieux d'outre-mer. Quant aux Saxons de Canterbury, ils furent traités comme des esclaves: on leur creva les yeux! Il est facile de concevoir que de semblables menaces ne pouvoient tarder à détruire tout ce qui restoit du clergé anglo-saxon. Abreuvés d'amertumes, outragés dans leurs mœurs, abandonnés à la dérision et au despotisme des comtes et des évêques, maltraités et taxés d'hypocrisie par des prélats dont leur régularité accusoit la vie licencieuse, les religieux indigènes disparurent en peu d'années, ou se soumirent complètement aux usages des Anglo-Normands.

La paix, qui régnoit en Angleterre, permit à Guillaume II de songer à l'envahissement de la Normandie. L'indolent Robert laissoit au sein des plaisirs échapper les rênes de son gouvernement, et son administration faible et relâchée permettoit à ses barons de vivre d'une manière indépendante. Ils se firent la guerre et mirent toute la province en combustion. Guillaume parvint à suborner Eudes et Gauthier, gouverneurs de St-Valery et d'Albemarle, et se fit livrer ces deux forteresses. Ses présents et ses promesses déterminèrent d'autres commandants à suivre cet exemple, et bientôt il se trouva maître de la rive gauche de la Seine. Le duc de Normandie appela à son aide Philippe, roi de France, dont il étoit le vassal; mais le suzerain ne ferma ni l'oreille ni la main aux suggestions et aux dons magnifiques de Guillaume, et se retira sans coup férir, avec son armée. Henri, de son côté, attentif, selon les conseils de Guillaume-le-Conquérant, à profiter des fautes de ses frères, voyant la détresse de Robert, avoit acheté, pour la somme de trois mille livres d'argent, le Cotentin, qui formoit près du tiers de la Normandie. Il s'étoit ensuite brouillé avec Robert, qui l'avoit fait arrêter; mais quand celui-ci se vit attaqué de toutes parts, il remit son frère en liberté, et sollicita son assistance. Henri ne tarda pas à découvrir qu'un complot étoit formé pour enlever à Robert sa ville de Rouen. Le chef du complot, Conan,

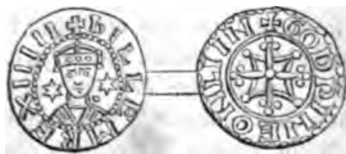


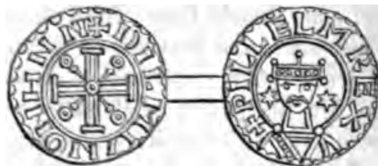
Costumes de femme pendant le règne de Guillaume II, tirés de la collection de Meyrick.

l'un des plus riches citoyens de cette capitale, avoit promis de la livrer à Guillaume, le trois novembre; et ce même jour vit entrer dans les murs de la ville, par des points différents, des troupes que Gilbert de l'Aigle amenoit à Robert, et trois cents chevaliers anglo-normands, commandés par Réginald de Varenne. Henri et Robert reçurent leurs amis et attaquèrent leurs ennemis; les rues furent inondées de sang; on se battit avec acharnement de part et d'autre; mais enfin les Normands l'emportèrent, chassèrent les Anglois et s'emparèrent de Conan, qui fut condamné par Robert à une prison perpétuelle, et confié à la garde de Henri. Ce prince reçut Conan avec une sorte de courtoisie, le conduisit à l'instant sur une des plus hautes tours du château, le pria d'une manière engageante de contempler les charmes du site environnant, et, dans un moment d'inattention, le saisissant par les jambes, il le lança par-dessus les crénaux, en disant aux spectateurs étonnés qu'un traître ne devoit jamais être épargné.

(1091.) Guillaume, instruit de ce qui se passoit en Normandie, s'embarqua et fit voile pour cette contrée; mais les barons, effrayés de la lutte qui se préparoit, s'interposèrent et amenèrent les deux princes à un accommodement. Ils renouvelèrent le traité par lequel, à défaut d'enfants, le survivant devoit hériter des états du prédécédé, et douze barons de part et d'autre jurèrent d'employer toute leur puissance pour en maintenir l'exécution. Le prince Henri fut le seul lésé dans cette négociation. Mécontent d'être privé de tout droit à la succession, il se retira dans la forteresse du mont Saint-Michel, où bientôt il fut assiégé par le roi d'Angleterre et le duc de Normandie. La place étoit imprenable, mais l'eau vint à manquer, et Henri supplia ses frères de permettre à ses soldats de s'en pourvoir sur la plage. Le cœur sensible de Robert ne résista point à cette prière, et l'ordre fut donné aux assaillants de ne point troubler les assiégés quand ils viendroient faire leur provision. « Que ne leur donnez-» vous aussi des vivres? s'écria Guillaume en » colère. Traite-t-on des ennemis avec cette » générosité? — C'est notre frère, reprit

le roi Guillaume, et résolut de le détrôner. Il parvint à faire agréer son projet au comte d'Eu, au comte de Tunbridge, à Walter de Lacy, au comte de Holderness et à plusieurs autres qui s'engagèrent à l'aider, et à donner la couronne d'Angleterre au comte d'Albemarle (1) Étienne, frère de Judith, l'infâme dénonciatrice de son mari Walthéof, et cousin de Guillaume-le-Roux. Le premier acte de sa rebellion fut de faire arrêter et piller quatre bâtiments marchands d'une valeur considérable. Sommé de comparoître à la cour souveraine, il laissa passer les délais qui lui avoient été fixés, et Guillaume fit sommer tous les grands tenanciers de se rendre près de lui aux fêtes prochaines de la Pentecôte, sous peine d'être mis hors de la paix du roi. Le comte de Mowbray refusa d'obéir à cet ordre, et Guillaume, qui ne voyoit encore dans cette conduite que de l'orgueil et de la désobéissance, résolut cependant de punir son vassal, et fit marcher une armée vers le Northumberland. Cette célérité déconcerta les chefs du complot. Plusieurs forteresses furent assiégées et prises, et le roi investit le château de Bamborough, où s'étoit renfermé Robert Mowbray. La défense du comte fut longue et courageuse, et Guillaume, reconnoissant que Bamborough étoit imprenable sous un pareil chef, imagina de faire construire à proximité de ce château un autre fort en bois, qu'il nomma *Malvoisin* ou le Mauvais-Voisin, puis il parut s'éloigner en se dirigeant vers le sud. Trompé par ces démonstrations, Robert de Mowbray crut pouvoir opérer une diversion, et il marcha de nuit sur New-Castle; mais la garnison de Malvoisin qui le surveilloit, l'attaqua par derrière, et le força de chercher un asile au monastère de Saint-Oswin. Il se défendit dans ce nouveau poste avec une intrépidité remarquable; mais, blessé à la jambe, il se rendit le sixième jour. Le roi le fit amener devant la forteresse de Bamborough, et somma la comtesse Mathilde, femme du prisonnier, de rendre la place, si elle ne vouloit lui voir crever les yeux du haut des murs de son château. L'exécuteur se tenoit près du comte, disposé à le priver de la vue, et la tendre Mathilde, mariée depuis trois mois au plus, se hâta de faire ouvrir les portes à son souverain. Ce fut là seulement que Guillaume apprit tous les détails de la conspiration, et connut le danger qu'il avoit couru. Mowbray fut condamné à une détention perpétuelle, et vécut trente années enfermé au château de Windsor. Le comte d'Eu, proche parent du roi, voulut prouver qu'il n'étoit pas coupable, et il accepta le combat que lui offroit Geoffroi Baynard, son accusateur; mais il fut vaincu, et privé de la vue et de la qualité d'homme. Guillaume Aldéric, qui avoit tenu le roi sur les fonts de baptême, condamné à être pendu, donna tant de preuves de son innocence, et devant ses juges et sur l'échafaud, que le peuple le regarda comme une victime et un martyr; mais il n'en fut pas moins exécuté. Eudes, comte de Holderness, se trouva trop heureux de n'être condamné qu'à la prison et à la perte de ses biens; Walter de Lacy, s'enfuit sur le continent, et le comte de Shrewsbury acheta son pardon au prix de trois mille livres pesant d'argent. Nombre de complices de ces grands personnages furent bannis de l'Angleterre, et leurs biens confisqués restèrent en friche plusieurs années.





Monnoies frappées sous Guillaume II (1).

(1) L'historien Hume le nomme comte d'Aumale.

(1) 1° PILLEM REX....... *Guillaume, roi*........... Buste de face de Guillaume II, la couronne en tête, et

Guillaume II passoit pour le plus opulent et le plus fastueux des monarques de son temps. Il avoit trouvé des sommes immenses dans le trésor de son père, et le revenu de sa couronne dépassoit celui de tous les souverains de l'époque; ses prodigalités alloient encore au-delà de ses richesses. Afin d'y suppléer, il fermoit les yeux sur les exactions que se permettoient ses agents, et il approuvoit les honteux expédients dont ils se servoient. L'austérité de Lanfranc et l'empire que ce vénérable prélat conservoit sur l'esprit du roi arrêtèrent quelque temps ses extravagances; mais quand il fut mort, Guillaume donna toute sa confiance à Renouf ou Ralf, évêque de Lincoln, surnommé le Flambard, ou la Torche dévorante. Ce misérable avoit été valet de pied des ducs de Normandie, puis espion et délateur public. L'évêque de Londres, Maurice, l'ayant pris à son service, fut séduit par les qualités qu'il laissoit entrevoir et lui conféra les ordres sacrés. Flambard parvint à s'introduire près du roi, qui goûta la souplesse de son esprit, le nomma d'abord son chapelain, puis en fit successivement son grand trésorier et son justicier. Le premier soin de ce ministre fut de flatter la cupidité de son maître, et d'inventer des moyens pour la satisfaire. Il ordonna un nouveau cadastre, afin d'élever la valeur des terres estimées à trop bas prix dans le Domesday-Book, et conséquemment d'en augmenter la taxe. Il substitua la confiscation et des amendes pécuniaires à la peine capitale; il restreignit la liberté de la chasse, fit acheter à prix d'or le droit de tuer quelques cerfs, et trouva de grandes ressources dans la vente et la tutelle des abbayes et des évêchés vacants. Afin d'attribuer à la couronne ce genre de revenus, il déclara que tous les domaines ecclésiastiques étoient des fiefs relevant du roi, et que leur revenu devoit appartenir au roi à la mort du tenancier, jusqu'à ce que le monarque les eût de nouveau conférés à des abbés ou évêques. L'administration de tous les bénéfices vacants devint l'objet d'une spéculation fructueuse et d'une telle dilapidation au profit du roi, que, durant les vacances, il arrivoit souvent que les moines, privés de tout moyen d'existence, se voyoient forcés d'avoir recours à la charité publique. Enfin, lorsque Guillaume ne pouvoit plus se refuser à nommer des abbés ou des évêques, il se faisoit payer par le titulaire une somme égale à plusieurs années de revenu. Flambard, lui-même, ne fut pas à l'abri des exactions qu'il avoit inventées. Guillaume disoit de ce bon serviteur que, parmi tous les hommes, c'étoit le seul qui n'eût pas craint de s'exposer à la fureur de la terre entière pour plaire à son maître. En effet, de nombreuses vengeances s'étoient accumulées sur sa tête, et ses ennemis ne cherchoient que l'occasion de se saisir de sa personne. Un marin qui jadis avoit été à son service, le rencontra un jour, se promenant presque seul sur le bord de la Tamise; il s'avança, et le supplia de monter dans son bateau, afin de se rendre près de l'évêque de Londres, dont il se disoit l'envoyé, et qui étoit, suivant lui, mourant dans une maison de campagne de l'autre côté du fleuve. Flambard ne fit aucune réflexion sur cette maladie subite, et se confia au marin; mais, au lieu d'aborder à la rive opposée, le bateau accosta un vaisseau sur lequel Flambard fut transporté et qui mit immédiatement à la voile. Rendu en pleine mer, le ministre de Guillaume alloit être massacré, lorsque ses assassins se prirent de querelle. Flambard alors supplia tellement, fit de si magnifiques promesses, que le marin se laissant attendrir, consentit à le remettre à terre, et Flambard reparut à la cour trois jours après son enlèvement. Il n'est pas né-

revêtu du manteau royal. Dans le haut de la médaille, deux étoiles.

Revers : GODPINE ONLVN. † *Godwine onlun.* Godwine, nom évidemment anglois, doit être nécessairement celui du monétaire qui présida à la fabrication de cette pièce; quant à la seconde partie de la légende, elle indique probablement un nom de ville que nos recherches n'ont pu nous faire découvrir. — Une croix fleuronnée et placée dans un ornement en losange.

2° PILLELM REX. *Guillaume, roi.* Buste de face de Guillaume II, la couronne en tête et revêtu du manteau royal. Dans le champ, deux étoiles. — La légende du revers est indéchiffrable. Une croix.

cessaire de dire s'il se vengea, ni comment il le fit. Le roi, pour le dédommager, lui donna l'évêché de Durham; mais, suivant l'usage que Flambard avoit établi, le monarque se fit remettre par son favori un présent de mille livres d'argent.

Guillaume II ne se hâtoit nullement de nommer à l'archevêché de Canterbury, dont il percevoit les revenus, et, nonobstant les instances des évêques, il laissa quatre ans la primatie sans titulaire; mais, pressé de nouveau par les prélats, dans une assez grave indisposition, il s'écria tout à coup qu'il y nommoit Anselme, abbé du Bec, en Normandie. Ce religieux, qui se trouvoit alors par hasard en Angleterre, résista d'abord aux volontés du roi, et même aux pieuses violences des évêques, qui l'entraînèrent près du lit de Guillaume, le revêtirent des marques de sa dignité, et entonnèrent le *Te Deum*; mais il finit par se résigner, et reçut du monarque beaucoup de promesses, que celui-ci se garda bien de réaliser quand il eut recouvré la santé. Anselme se plaignit et refusa de faire hommage au roi et d'en recevoir solennellement l'investiture de son archevêché. Afin de réduire cet esprit indépendant, Flambard vint l'arrêter dans la rue, et fit saisir tous les revenus archi épiscopaux. Il devint si pauvre, que l'abbé de Saint-Alban's fut obligé de le nourrir. Cependant on lui apprit que le mécontentement du roi



Sceau de l'archevêque de Kenterbury, Anselme (1).

ne venoit que de ce qu'il avoit omis de faire au monarque le présent d'usage. Anselme offrit cinq cents livres d'argent, en disant à Guillaume que la somme étoit bien foible, mais que ce ne seroit pas la dernière s'il en étoit bien traité, tandis que jamais le roi n'auroit rien de lui s'il le renvoyoit avec mépris. Le monarque, en colère, le chassa de sa présence, mais il fit insinuer au primat

(1) La légende de ce sceau est indéchiffrable; il n'y reste que des fragments de mots. L'archevêque Anselme, revêtu des habits sacerdotaux, tenant d'une main sa crosse et de l'autre un livre.

Ce sceau appartient à une charte, conservée dans la bibliothèque Harléenne, en Angleterre.

qu'il se contenteroit de mille livres. Les évêques s'interposèrent pour les réconcilier, et Guillaume consentit à ne recevoir que cinq cents livres comptant, et à donner un délai pour le reste. Anselme répondit que ni lui ni ses fermiers n'avoient d'argent : « Ah! s'écria le roi, je le haïssois hier, je le hais » encore plus aujourd'hui : qu'il aille au » diable! je ne veux pas de sa bénédiction. » A partir de ce moment, la querelle devint honteusement burlesque. L'archevêque, comme primat, tenoit à donner sa bénédiction au monarque, et celui-ci évitoit de la recevoir. Deux compétiteurs se disputoient alors la thiare : le pape, qui fut Urbain II, et l'anti-pape Clément. Anselme ayant reconnu l'autorité d'Urbain, demanda au roi licence d'aller à Rome, afin de recevoir le pallium des mains du pontife; Guillaume s'emporta de ce que le primat s'étoit permis de reconnoître un prélat pour pape avant de savoir la détermination de son propre souverain. Il assembla les évêques, leur défendit d'obéir à Anselme, et se fit donner un présent par chacun d'eux; puis il reconnut secrètement Urbain, lui demanda le pallium, que le pape lui envoya; et, après plusieurs tentatives pour le vendre à Anselme, il finit par le lui donner; mais il conserva l'administration et la jouissance des revenus de l'archevêché. Anselme, fatigué, déclara enfin qu'il vouloit se rendre dans la capitale du monde chrétien, et, saisissant un moment où la chambre de Guillaume n'étoit pas gardée, il s'y introduisit, et lui dit : « Je pars, » c'est peut-être la dernière fois que nous » nous voyons, et comme père et archevêque, » je viens vous donner ma bénédiction. » Guillaume, furieux, courba cependant la tête devant le primat, qui se hâta de gagner le port de Douvres.

Durant la nuit du 1er août suivant (1100), Guillaume-le-Roux fut tourmenté par un rêve épouvantable : il avoit vu sur l'autel un cadavre, et, poussé par les angoisses irrésistibles de la faim, il s'étoit avancé pour le dévorer; il en avoit déjà mangé un pied et une main lorsque le mort, se relevant, l'avoit rudement frappé de la main qui lui restoit. Le roi s'étoit alors éveillé et s'étoit trouvé la bouche pleine de sang, parce qu'il avoit mordu sa langue. Il fit venir un moine qui passoit pour expliquer les songes, et lui demanda ce qu'il pensoit du sien. Le moine, en homme habile, ne manqua pas de lui dire que le corps qu'il avoit vu sur l'autel étoit celui de Jésus-Christ, et les membres qu'il avoit mangés, les revenus des abbayes, évêchés et monastères dont il s'étoit emparé, ce dont mal lui arriveroit. Le roi se mit à rire, et, appelant Fitz-Hamon, son chambellan, il lui dit : « Vois-tu ce fol-cy? il rêve, par » Dieu! comme un moine; il me prédit cala» mité! Donne-lui cent shillings, et qu'il aille » dire ses patenostres! »

Toutefois, l'esprit de Guillaume n'étoit pas rassuré, et il contremanda une partie de chasse qu'il avoit ordonnée; mais un repas splendide, les plaisanteries qui l'égayèrent, et la chaleur du vin lui rendirent toute son énergie. Un excellent ouvrier prit ce moment pour lui présenter des flèches neuves travaillées avec le plus grand soin; il les admira, les prit, en donna quelques-unes à Gauthier, comte de Poix, surnommé Tirel, à cause de son habileté à tirer de l'arc, et l'un de ses courtisans les plus assidus; puis il commanda qu'on sonnât des fanfares, et il partit pour la chasse. Il suivit avec tant d'ardeur un grand cerf, que toutes les personnes qui l'avoient accompagné restèrent en arrière, à l'exception de Gauthier Tirel. La corde de l'arbalète de Guillaume s'étant brisée, il cria fortement à Gauthier de décocher sa flèche.... Deux minutes après, Tirel, au grand galop, poussoit son cheval vers la côte; il traversa la Manche dans un bateau, débarqua en Normandie, et ne s'arrêta que sur le territoire des rois de France.

Le bruit de la mort du roi se répandit bientôt parmi les gens de sa suite, qui, sans se mettre plus en peine de son sort, quittèrent la forêt pour courir à leurs propres affaires. Vers le soir, des paysans découvrirent le corps de Guillaume-le-Roux traversé d'une flèche et baigné dans son sang; ils le

mirent sur une charrette, et l'amenèrent à Winchester, où l'on se hâta de l'inhumer sans aucune cérémonie religieuse; cependant, on lui érigea un tombeau dans la cathédrale.

La cause de la mort de Guillaume et le nom de son meurtrier sont restés inconnus. On a raconté que la flèche de Gauthier Tirel, ayant frappé contre un arbre, avoit rebondi, et, s'étant détournée, avoit percé le cœur du roi. On a dit qu'une flèche tirée par un individu caché l'avoit atteint dans un moment où, tout occupé de la chasse, il étoit loin d'être sur ses gardes. Le temps a enseveli ce mystère dans ses abîmes. Tirel, qui de France s'étoit rendu en Terre-Sainte, fit serment, à son retour, en présence du vénérable Suger, abbé de Saint-Denis, qu'il étoit absent de la cour le jour de l'assassinat, et qu'il n'avoit pas fait partie de cette malheureuse chasse. Le fait est qu'on ne fit aucune recherche sur cette mort si singulière, attendu qu'elle convenoit beaucoup au prince qui devint le successeur de Guillaume.

Ce fut à Guillaume-le-Roux ou Rufus, ainsi nommé parce qu'il avoit les cheveux rouges, que l'Angleterre dut le goût des grands édifices. Il fit construire sur la Tamise un pont qui porta le nom de pont de Londres, et la salle connue sous celui de Westminster-Hall. Les courtisans, grands propriétaires, l'imitèrent dans les provinces, et l'on vit s'élever de toutes parts de vastes châteaux et d'immenses et magnifiques monastères. Guillaume avoit formé le projet de se faire bâtir un palais dont, suivant ses discours, Westminster-Hall n'eût été que le vestibule; mais la mort ne lui en laissa pas le loisir. Il régnoit depuis treize années, et il en avoit environ quarante.



Baptistaire normand de l'église de Hayes, Middlesex



HENRI Ier.



l existoit depuis longtemps parmi les chrétiens de l'Occident une coutume révérée, celle d'entreprendre le pélerinage de Jérusalem, pour la rémission de leurs péchés et le salut de leurs ames; et tant que les Arabes seuls se trouvèrent en possession de la ville sainte, le zèle ardent des fidèles n'éprouva d'autres contrariétés dans ce voyage que les inconvénients d'une longue route, d'une traversée maritime, et d'une imposition, assez légère d'ailleurs, qu'on exigeoit de toutes les personnes qui visitoient le sépulcre du Christ. Mais, en 1065, une tribu de Turks ou Turcomans, s'étant élancée de la Tartarie sur la Syrie, en chassa les Arabes ou Sarrasins, et s'empara de Jérusalem. Les pélerins furent alors exposés aux plus insupportables vexations, rançonnés, injuriés, pillés, emprisonnés, et souvent mis à mort. Ceux qui échappoient à tant de maux revenoient remplir l'Europe chrétienne du récit de leurs infortunes, encore exagéré par l'ignorance enthousiaste du peuple et par l'esprit de religion. On ne parloit, dans les campagnes comme dans les villes, que de la nécessité d'arracher la Terre-Sainte aux mains des infidèles; et le pape Grégoire VII conçut le projet d'une ligue sacrée entre les chrétiens occidentaux ; mais ce ne fut pas à lui qu'il fut donné de la faire réussir.

Un pélerin de Jérusalem, l'ermite Pierre, né dans la ville d'Amiens, après avoir parcouru plusieurs contrées, où ses récits des cruautés musulmanes et ses prédications avoient enflammé les esprits, pensa qu'avec l'aide de Dieu et la permission du souverain pontife il ne lui seroit pas impossible de conduire une armée en Palestine, et de subjuguer les nations qui tenoient le tombeau du Seigneur sous leur tyrannique domination. Il prit le chemin de Rome, et parvint à obtenir une audience du pape Urbain II, et à s'en faire écouter. Le pape, qui voulut savoir jusqu'à quel point il devoit compter sur l'ardeur générale qu'on lui annonçoit, convoqua un concile à Plaisance, où se trouvèrent quatre mille ecclésiastiques et trente mille séculiers. La guerre y fut résolue par acclamation. Mais il ne suffisoit pas de l'Italie pour en assurer le succès. Pierre se mit en route, et remplit de ses prédications les principales villes de la chrétienté. Le pape en même temps convoqua un autre concile à Clermont-Ferrand. Les princes, les prélats, les grands seigneurs se rendirent en foule à cette réunion, et, à peine l'ermite Pierre et le pontife eurent-ils prononcé leurs premières exhortations, que le cri mémorable : Dieu le veut! Dieu le veut! se fit entendre de toutes parts. La croisade fut rapidement organisée, et le nombre des guerriers de tout

rang et de tout âge qui prirent les armes fut si considérable que, nonobstant les pertes immenses que ces bandes indisciplinées éprouvèrent en route, malgré la destruction complète d'un corps de trois cents mille hommes dans la Hongrie et la Bulgarie, la revue qui fut faite de ceux qui atteignirent les plaines de l'Asie constata encore la présence de sept cent mille combattants.

Le chevaleresque duc de Normandie, Robert, ne fut pas des derniers à prendre la croix; mais il manquoit d'argent. Il s'adressa, pour s'en procurer, au roi d'Angleterre, son frère, et celui-ci lui prêta pour cinq années une somme de dix mille marcs garantie par les revenus du duché de Normandie, dont Robert déposa le gouvernement entre les mains de Guillaume. Le prince se mit en route pour la Terre-Sainte avec une suite magnifique, amenant avec lui l'étheling Edgar. (1095).

A l'époque de la mort funeste de Guillaume-le-Roux, quatre années de combats, de désastres et de victoires avoient signalé la première croisade. Jérusalem étoit prise d'assaut (5 juillet 1099), toutes les horreurs d'une guerre d'extermination avoient été commises, et les croisés triomphants s'étoient acheminés vers le saint sépulcre avec des sentiments extérieurs d'humilité, de contrition et de piété; mais ils marchoient sur des cadavres, leurs armes ruisseloient encore du sang qu'ils avoient versé la veille, et l'ambition dévoroit les cœurs des princes et des capitaines: il s'agissoit de donner un roi à la ville sainte. Godefroy de Bouillon fut élu; mais si l'on en croit quelques historiens anglois, cette couronne avoit été préalablement offerte à Robert, dont la valeur s'étoit fait remarquer au siége de Nicée, à la bataille de Dorylée et au combat d'Antioche. Robert préféra, dit-on, ses domaines d'Europe à une couronne d'épines; il reprit le chemin de ses états, s'arrêta dans l'Apulie, y remarqua la belle Sibylle, fille du comte de Conversana, demanda sa main, et perdit un temps précieux dans les cérémonies du mariage et les délices d'un amour satisfait.

Son frère Henri s'étoit hâté de mettre à profit l'absence de l'héritier légal du trône d'Angleterre. A peine averti de la mort inopinée de Guillaume, avec lequel il chassoit, il pressa son cheval, et se rendit à Winchester afin de s'assurer du trésor. Le gardien, Guillaume de Breteuil, refusa d'abord de lui remettre les clés, en lui rappelant que tous les deux devoient foi et hommage au duc Robert. Henri, furieux, mit l'épée à la main, et le sang auroit coulé, si le nombre croissant de ses amis, et des personnes présentes qui se déclaroient pour lui, n'eût forcé le trésorier à céder. Maître du trésor et des ornements royaux, Henri partit pour Londres, trouva des partisans dans le clergé, et, trois jours après la mort de Guillaume, se fit couronner par Maurice, évêque de Londres, en l'absence d'Anselme, archevêque d'York et primat d'Angleterre. Personne n'eut le courage de rappeler les droits de Robert.

Comme tous les usurpateurs, Henri Ier voulut d'abord gagner l'appui de ses sujets par de belles protestations. Il publia une charte de liberté dont il fit à l'instant envoyer des copies dans tous les comtés, et qu'il déposa aux archives des abbayes. Il doutoit que les Normands se déclarassent pour lui, et il songeoit à se former en Angleterre une puissance indépendante des familles transplantées. Sa charte rendoit donc à l'église ses anciennes immunités, et promettoit que les bénéfices vacants ne seroient ni vendus ni affermés par lui; elle accordoit à ses vassaux et barons le droit de disposer de leurs propriétés personnelles par testament, et de marier leurs filles ou parentes sans payer de finance; elle déclaroit que désormais les délits et infractions à la paix du roi seroient punis selon les lois saxonnes, et non remis à la merci du monarque; elle rétablissoit les anciens reliefs, et non des compensations arbitraires; elle vouloit que les veuves conservassent leurs douaires et ne fussent plus contraintes à des mariages forcés; elle promettoit que les lois d'Édouard-le-Confesseur seroient remises en vigueur, supprimoit le danegelt, remettoit les amendes anciennes-

ment encourues, et annonçoit enfin un gouvernement sage et modéré. Cet acte important fut revêtu d'un sceau que le roi fit fabriquer exprès, comme pour lui donner plus d'authenticité. Henri se réserva cependant les forêts royales, et n'abolit point les lois forestières; mais il y promit des adoucissements auxquels il ne songea jamais par la suite, non plus qu'à l'exécution des articles de sa charte solennelle, dont il eut soin, quand il se vit affermi sur le trône, de faire enlever et détruire toutes les copies déposées dans les monastères ou dans les archives publiques. A peine le hasard en a-t-il conservé deux exemplaires.

Avant de faire de sa volonté suprême l'unique règle de son gouvernement, Henri parut vouloir réformer les mœurs dissolues de la cour : il se sépara de ses maîtresses, et chassa de sa présence les hommes qui observoient avec trop de passion les modes du temps, et qui passoient pour s'adonner à la débauche. Il pressa le retour de l'archevêque Anselme, et fit enfermer dans une prison l'infâme Ralph Flambard, évêque de Durham, le favori de Guillaume-le-Roux; mais Flambard, qui avoit conservé des amis, de l'argent, un grand fonds de gaieté et un esprit subtil, montra une telle générosité envers ses gardiens, qu'il parvint à se soustraire à leur surveillance. Un jour qu'il les avoit fait boire outre mesure, il se servit d'une corde cachée dans une cruche de vin, et descendit par une fenêtre. Des affidés l'attendoient; ils le conduisirent au rivage, et l'embarquèrent pour la Normandie. Le roi, nonobstant ses promesses au clergé, conserva durant cinq années les revenus de l'évêché de Durham.

Henri conçut alors le projet d'épouser une femme de race anglo-saxonne; il en écrivit au primat Anselme, et, à cette considération, celui-ci consentit à revenir en Angleterre. La personne sur laquelle le roi jeta les yeux se nommoit Maulde ou Mathilde; elle étoit nièce de l'Étheling Edgar et fille de Malcolm III, roi d'Écosse. La princesse Christine, sœur d'Edgar et de la reine Marguerite, l'avoit gardée et élevée au monastère de Wilton, dont elle étoit abbesse (1), durant les



Sceau du monastère de Wilton (2).

guerres écossoises. Plusieurs grands personnages, tels qu'Alain de Bretagne et le comte de Surrey, avoient déjà demandé sa main; mais diverses circonstances empêchèrent de conclure, et quand il fut question de la placer sur le trône d'Angleterre, les Anglo-Saxons espérèrent que cette petite-fille de leurs anciens rois auroit assez d'influence sur Henri pour leur ramener les lois et les coutumes du temps passé, en réalité et non en promesses. La jeune fille ne montra d'abord que de la répugnance pour ce mariage, et il se forma deux grands partis, l'un pour l'appeler à la couronne, l'autre pour l'en écarter. Les Anglo-Saxons parvinrent à la déterminer, et, comme son véritable nom étoit Édith, ils la décidèrent à en changer et à prendre celui de Mathilde, qui plaisoit mieux aux Anglo-Normands; mais ceux-ci

(1) Plusieurs écrivains ont dit l'abbaye de Rumsey.

(2) SIGILLVM EADEVARDI.......... *Sceau d'Édouard*.......... Buste à mi-corps de l'abbé.

découvrirent un empêchement qu'ils regardoient comme insurmontable, et ils se hâtèrent de publier qu'Édith ou Mathilde ne pouvoit s'engager dans les liens du mariage, attendu que l'abbesse de Wilton l'avoit consacrée à Dieu, et qu'elle avoit porté le voile publiquement. Le fait ne pouvoit être nié; mais Anselme, ayant convoqué un concile de prélats et de nobles, examina devant eux les motifs qui militoient en faveur de Mathilde. Il établit que l'action de porter le voile n'avoit pas suffi pour l'attacher irrévocablement au service des autels, attendu qu'elle ne l'avoit fait que pour se soustraire aux outrages auxquels elle eût été exposée de la part des Normands, dans ces temps de licence effrénée. Le concile adopta cette opinion, et déclara que l'hymen de Mathilde et de Henri ne blesseroit en rien les canons ecclésiastiques. Le mariage fut donc célébré par Anselme avec une pompe inaccoutumée, et cet acte de politique fut favorable à la puissance encore incertaine de Henri 1er. Anselme reprit le gouvernement de son diocèse.

Le duc de Normandie, Robert, ne restoit cependant pas oisif, et il préparait une expédition, afin de venir revendiquer sa couronne. Beaucoup de seigneurs anglo-normands, mécontents de l'alliance contractée par Henri, traversèrent le détroit, et rejoignirent Robert. L'arrivée de Flambard et les avis qu'il donna au duc le déterminèrent à se hâter; une partie de la flotte que Henri avoit équipée pour s'opposer à son passage vint se ranger sous ses ordres, et ce fut à l'aide de cette escadre qu'il atteignit, avec une armée, le havre de Portsmouth. Henri accourut à sa rencontre, suivi de toutes les troupes qu'il put rassembler, et durant plusieurs jours les deux partis s'observèrent mutuellement sans s'attaquer. Quelques Anglo-Normands passèrent encore à Robert, mais les indigènes restèrent fidèles à Henri. Toutefois la situation des deux frères devenoit difficile, et il étoit urgent d'en terminer, lorsque Robert, ébranlé par les promesses d'Anselme, qui servait de médiateur, demanda une entrevue à Henri. Les deux frères se virent dans un espace libre entre les deux armées, s'embrassèrent, et posèrent les bases d'un traité. Robert consentit à céder tous ses droits à la couronne d'Angleterre, et Henri lui promit la cession de tous ses châteaux de Normandie, excepté Domfront, une pension annuelle de trois mille marcs et une amnistie générale pour tous les seigneurs anglo-normands qui s'étoient révoltés, ainsi que la révocation du jugement de confiscation prononcé contre eux. Il fut en outre convenu que, si l'un d'eux mouroit sans postérité, la couronne appartiendroit au survivant (1101).

La générosité envers ses ennemis n'étoit pas dans le caractère de Henri. A peine fut-il revenu de la frayeur que l'entreprise de son frère lui avoit causée, qu'il songea à se venger : et bientôt Robert de Bélesme, comte de Shrewsbury, l'un des hommes les plus puissants de l'Angleterre, fut cité pour avoir à répondre sur quarante-cinq chefs d'accusation. Ce Robert de Bélesme étoit partout connu et détesté pour sa férocité. Ses amusements étoient toujours sanguinaires. Il se donnait, durant ses repas, le spectacle agréable des souffrances horribles et des dernières palpitations de quelque malheureux qu'il faisoit empaler. Jamais il ne mettoit à rançon ses prisonniers, mais il les réservoit pour leur donner la mort à son loisir. Le comte de Shrewsbury obtint, suivant l'usage, la permission de se retirer, afin de prendre l'avis de ses amis ou partisans; mais il profita de ce délai pour se rendre dans ses terres et rassembler ses vassaux. Le roi fit le siége de son château d'Arundel, et s'en empara. Le rebelle avoit fortifié Bridgenorth, sur les frontières du pays de Galles, et comme Henri attaquoit cette position, les barons anglo-normands tentèrent de le réconcilier avec son vassal. Comme il étoit le plus coupable de tous les révoltés, les Normands pensoient que, s'ils parvenoient à le remettre en grace, il leur seroit moins difficile d'obtenir le pardon des autres. Les Anglo-Saxons s'opposèrent fortement à cette mesure, et n'eurent pas de peine à persuader Henri, qui haïssoit personnellement le comte de Bélesme. Brid-



Ruines d'une chaire de pierre, située dans les jardins de l'abbaye de Shrewsbury, Shropshire.

genorth succomba, et le roi se dirigea sur le dernier retranchement du rebelle, la forteresse de Shrewsbury. Robert se rendit à discrétion ; on lui fit grace de la vie, mais il fut banni d'Angleterre, et tous ses biens furent confisqués. Ses deux frères, Arnolfe de Montgomery et Roger de Lancaster, eurent le même sort. On poursuivit et l'on condamna également Robert de Mallet, et Roger de Pontefract; le comte de Cornwall, fils du comte de Mortagne, oncle du roi, perdit ses vastes propriétés, et Guillaume de

Warenne eut la tête coupée sur l'échafaud.

Le duc de Normandie apprit avec douleur la mort ou la proscription de ses partisans, et, présumant qu'il obtiendroit par sa présence en Angleterre quelque adoucissement aux malheurs qui les frappoient, il accourut imprudemment près de son frère. Il en fut reçu avec des semblants d'amitié; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il étoit réellement son prisonnier. Il se vit obligé de traiter pour lui-même, et, dans son empressement à regagner les rivages de la Normandie, il consentit à toutes les conditions que lui imposa Henri. Afin de montrer sa générosité, il abandonna comme présent à la reine Mathilde les trois mille marcs de pension annuelle que lui payoit le roi d'Angleterre.

L'infortuné Robert n'avoit point acquis en Terre-Sainte l'esprit de conduite : il étoit rempli de candeur et de bravoure, mais la foiblesse de son caractère, qui le portoit tantôt aux plaisirs les plus dissolus, tantôt aux pratiques de dévotion les plus minutieuses, le livroit complétement à ses domestiques et à ses vassaux favoris, qui abusoient de son indolence pour commettre les injustices et les déprédations les plus révoltantes. Robert, enfin, oubliant jusqu'à quel point il avoit intérêt à ménager son frère, fit alliance avec le comte de Bélesme, qui possédoit encore trente-quatre châteaux en Normandie. Le roi d'Angleterre accueillit de son côté tous les mécontents qui lui portoient plainte contre le gouvernement illégal et vexatoire de Robert, et se declara leur protecteur, afin de faire cesser les désordres dont ils gémissoient; mais sa médiation ne fut qu'une attaque à main armée. Il invita d'abord Robert à lui céder la province normande, en échange d'une somme d'argent, en lui disant qu'il n'avoit plus que le vain titre de duc, et que tous ses sujets se moquoient de lui. Mais bientôt, déterminé à s'en emparer de vive force, il leva des troupes, et, pour se procurer de l'argent, il autorisa ses collecteurs à user des plus cruelles violences envers les propriétaires saxons. On ne peut concevoir que de telles extorsions n'aient point amené un soulèvement général; car les percepteurs, accompagnés de gens armés, enlevoient jusqu'aux derniers meubles, et même les portes et les fenêtres, quand les malheureux imposés ne pouvoient leur donner de l'argent. On vit des laboureurs, réduits à la dernière détresse, venir en foule sur le passage du roi, et jeter devant lui les socs de leur charrue, comme pour lui déclarer qu'ils renonçoient à la culture des terres.

La première campagne de Henri en Normandie ne lui fut pas très-favorable; il s'empara cependant de Bayeux et de Caen, mais Falaise lui résista et le força à lever le siége qu'il avoit entrepris (1105). L'année suivante il fit le blocus de Tinchebray, et Robert vint l'attaquer, accompagné du comte de Bélesme. Les Normands, qui tenoient pour le duc, combattoient avec un grand courage, et l'armée angloise commençoit à plier, lorsque deux événements décidèrent du sort de la bataille; le comte de Bélesme prit la fuite, et Élie de La Flèche, survenant à l'improviste, prit en flanc l'armée du duc de Normandie. Robert, l'étheling Edgar, les comtes de Morton et d'Estouteville, et dix mille prisonniers tombèrent au pouvoir de Henri. A la nouvelle de ce désastre, Rouen ouvrit immédiatement ses portes, Falaise se rendit et remit aux mains du roi d'Angleterre le jeune prince Guillaume, fils de Robert et son unique héritier. Le roi Henri, maître de tout le duché, rassembla les états de Normandie, reçut l'hommage des vassaux, donna l'ordre de démanteler les châteaux nouvellement construits, régla la forme du gouvernement, et revint triomphant en Angleterre, traînant après lui le frère qu'il avoit dépouillé. L'infortuné Robert fut enfermé au château de Cardiff, sur la côte méridionale du pays de Galles, dans le Glamorganshire. Il y vécut encore vingt-huit années. Morton et d'Estouteville furent condamnés à une prison perpétuelle. L'étheling Edgar, remis en liberté et doté d'une très-petite pension, atteignit loin de la cour une extrême vieillesse, oublié

Le jeune prince Guillaume fut confié e d'Élie de Saint-Saen, qui ne par- is la politique de Henri. Ce chevalier usé une fille naturelle de Robert. Il pas à deviner le service que le roi rre attendoit de lui; et, plein d'hon- le courage, il s'enfuit avec son pu- ndonnant sans regret des richesses nneurs qu'il ne pouvoit conserver e. Le roi de France parut touché de ce et des malheurs du jeune Guil- l le reçut à sa cour, lui monta une et le fit élever en prince. Le comte ne fit valoir sa fuite utile auprès de t en obtint sa grace et la restitution nde partie de ses propriétés. Flam- même, en livrant Lisieux, mérita la roi d'Angleterre, qui lui rendit l'é- Durham. La trahison est plus sou- orée que punie.

que Henri 1er s'assuroit ainsi la n de la Normandie, il étoit engagé orimat Anselme dans une querelle -ci soutenoit avec énergie. Il s'agis- lroit d'investiture. Depuis le règne ume-le-Conquérant, les évêques et cevoient du monarque l'investiture diction épiscopale et abbatiale par et l'anneau, et celle du domaine par le serment de foi et hommage. en que divers conciles, des rescrits urs papes et des sentences d'excom- on eussent menacé les princes qui ient exercer le droit d'investiture et s qui se soumettoient à recevoir des nporels à cette condition, les rois erre le regardoient comme un privi- rent à leur couronne, et en l'exer- toient eux qui faisoient réellement des prélats, car ils refusoient l'in- à tous les ecclésiastiques qu'ils n'a- s désignés. Anselme se prononça vi- ontre cette prétention du souverain. avoit pas manqué de soumission tant it senti le besoin de conserver l'a- primat; mais dès qu'il se crut assez s'en passer, il reprit les traces de e-le-Roux, et déshonora les dignités ecclésiastiques en les prostituant aux plus offrants. Anselme déploya une grande fermeté de caractère, et nonobstant son âge avancé, il entreprit le voyage de Rome, afin de soumettre au pape Pascal II la question et la controverse. Henri lui défendit de rentrer en Angleterre, et Anselme vécut trois années près de l'archevêque de Lyon. Les lettres du pontife, les menaces d'excommunication, qui effrayoient les barons et qui étoient au moment de soulever le peuple, les prières de la comtesse de Blois, sœur de Henri, et les sollicitations de sa femme Mathilde, déterminèrent enfin le roi d'Angleterre à céder. Il rappela Anselme, et il se fit entre eux une espèce de compromis par lequel il fut arrêté que désormais l'investiture par la crosse et l'anneau, n'étant que la marque d'une juridiction spirituelle, seroit supprimée, et que l'on conserveroit l'hommage et la fidélité comme devoirs civils. Henri promit de ne plus s'approprier les revenus des bénéfices vacants; mais il se garda bien de tenir sa parole, et l'église, en définitive, ne gagna rien à cette transaction.

Quelques années s'écoulèrent durant lesquelles Henri soutint des guerres de peu d'intérêt pour l'histoire. Il s'agissoit de la suzeraineté du comté du Mans, réclamée par Foulques, comte d'Anjou. Après divers combats, dont les résultats furent à l'ordinaire le pillage et l'oppression des habitants du pays, Foulques prit possession du comté comme vassal du roi d'Angleterre. Robert de Bélesme, qui n'étoit pas corrigé, se trouva au nombre des adversaires de Henri; mais celui-ci parvint à s'en emparer, et l'enferma pour le reste de ses jours au château de Wareham.

La guerre que l'asile donné par Louis-le-Gros au fils de Robert de Normandie avoit allumée entre la France et l'Angleterre dura de 1113 à 1120, avec des succès éphémères de part et d'autre, et des alternatives de combats et de trèves. Durant une de ces dernières pauses, Louis conduisit des troupes en Flandre, afin de punir, disait-il, les meurtriers du dernier duc tué dans une sédition;

puis, en vertu de son droit de suzeraineté, il imagina de donner comme duc aux habitants de la Flandre le jeune Guillaume, fils de Robert. Les barons et les propriétaires du pays le reconnurent et lui obéirent tant que les troupes françoises occupèrent la contrée; mais dès qu'elles furent parties, ils se réunirent, chassèrent leur nouveau prince, et se donnèrent un duc dans la personne de Thierry ou Théodoric, comte d'Alsace. Louis-le-Gros, occupé en ce moment de ses démêlés avec l'Angleterre, se vit dans l'impossibilité de secourir son protégé, qui vint le trouver et combattre auprès de lui. En 1119, une rencontre eut lieu aux environs de Noyon. Henri Ier étoit accompagné de cinq cents chevaliers, le roi Louis n'en avoit guère que quatre cents. Après un engagement où l'un et l'autre déployèrent toute leur valeur, où Henri reçut deux blessures à la tête, où Louis eut son cheval tué sous lui, les François, vaincus, se retirèrent. Ce combat, où il ne périt que douze personnes, passa pour un fait d'armes très-remarquable, parce que les deux rois avoient combattu l'un contre l'autre.

Les sages raisonnements du pape Calixte II parvinrent à mettre fin aux hostilités. Ce pontife étoit allié au roi d'Angleterre; il entendit les accusations de Louis-le-Gros et du fils de Robert; il écouta la justification de Henri Ier, qui prétendit que son frère n'étoit pas en prison, mais qu'il vivoit retiré, comme un prince las du monde et des tracas du gouvernement, et qu'il étoit servi avec magnificence; Henri ajouta que son intention avoit toujours été d'élever son neveu avec le prince royal, et qu'il lui avoit même fait offrir la jouissance de trois comtés que le jeune homme avoit refusés. Calixte connoissoit trop les hommes pour ne pas voir tout ce qui se trouvoit d'insidieux et de mensonger dans les assertions de Henri; mais il vouloit faire cesser une guerre désastreuse: il feignit d'en croire ce souverain, et il parvint à rétablir la paix entre les deux monarques. On apprendra sans étonnement que les intérêts du fils de Robert furent totalement oubliés. Le malheureux Guillaume mourut peu de temps après des suites d'une blessure reçue en défendant une des villes de son duché de Flandre contre les attaques de son compétiteur.

Il est impossible de se figurer toute l'atrocité des mœurs du temps, et les excès où l'ardeur de la vengeance entraînoit les puissants seigneurs de cette époque. Henri, qui plus qu'un autre avoit à redouter des entreprises contre sa personne de la part des gens qu'il avoit outragés, ne se couchoit qu'armé, et changeoit sans cesse de chambre et de lit, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fût poursuivi par des visions horribles qui lui permettoient rarement de prendre du repos. Et comment en eût-il été autrement? Nous pourrions citer de ce prince une foule de traits odieux, mais un seul suffira pour montrer combien il étoit étranger à tout sentiment d'humanité. Henri Ier avoit donné la main de Juliana, l'une de ses filles naturelles, au comte de Breteuil, Eustache, qui sollicita un jour de sa grace le don d'une forteresse importante. Un guerrier, nommé Harenc, étoit alors gouverneur de cette place. Henri, qui pensoit avoir des motifs de douter de la fidélité d'Eustache, ne voulut pas l'aigrir par un refus absolu, mais il lui promit que la forteresse lui seroit cédée par Harenc dès que la paix auroit été conclue, et pour gage de la bonne foi de Harenc, il remit entre les mains d'Eustache le fils du guerrier, et demanda lui-même comme caution les deux filles que le comte de Breteuil avoit eues de Juliana. Cet accommodement ne fut pas long-temps agréable au comte Eustache. Le barbare se fit amener le fils de Harenc, lui arracha les yeux, et le renvoya dans cet état à son père. On peut aisément se représenter la rage dont le guerrier fut enflammé lorsqu'on lui présenta son enfant; il courut vers Henri, lui demanda justice, et prétendit se faire livrer les deux filles du comte de Breteuil afin d'exercer sur elles les mêmes atrocités que celles dont Eustache s'étoit rendu coupable. Le comte prit la fuite en apprenant que le projet de Henri étoit de le remettre lui-même aux mains de Harenc, et le roi n'hésita pas

un instant à sacrifier ses deux petites-filles. Harenc ne fut ému ni par leur jeunesse, ni par leur innocence; il vouloit venger son fils. Il leur arracha donc les yeux et leur coupa le nez, en présence du roi d'Angleterre, leur grand-père, qui le combla de présents et de témoignages d'amitié. Un historien rapporte même que ce fut lui qui servit de bourreau. L'infortunée Juliana se retira dans la citadelle de Breteuil, où Henri l'assiégea. Abandonnée par la garnison, elle demanda à parler au monstre qui se disoit son père, et comme il approchoit, elle lui tira une flèche; mais sa main mal assurée fut loin de toucher au but qu'elle s'étoit proposé, et elle fut forcée de se rendre à discrétion. Henri, plus cruel que jamais, ne prit aucune pitié de cette mère désespérée: il fit fermer les portes du château, et lui intima l'ordre de le quitter immédiatement, sous peine de mort, avec défense à tous de l'aider dans cette entreprise. On vit alors la fille du roi d'Angleterre, duc de Normandie, se laisser glisser, à moitié nue, du rempart dans les fossés du château. On étoit en hiver, mais la glace n'étoit pas assez forte pour la porter; elle se cassa sous les pas de Juliana, qui plongea dans l'eau jusqu'à la poitrine, et ne parvint à terre qu'en brisant et repoussant avec des efforts surnaturels les débris dont elle étoit entourée. La princesse fit ce pénible trajet en présence de l'armée que son père avoit rangée sur sa route, afin qu'elle fût accablée d'outrages, et qu'elle dévorât autant d'humiliation et de douleur qu'elle en pouvoit supporter sans mourir. Ne croiroit-on pas lire une histoire de cannibales?

Un grand malheur vint frapper enfin ce monarque, à qui tout sembloit succéder. Il n'avoit eu qu'un fils de la reine Mathilde; ce fils, l'héritier de sa couronne, avoit passé sa dix-huitième année, et il venoit de recevoir l'investiture du duché de Normandie. Tout sembloit pacifié sur le continent, et la cour d'Angleterre se disposoit à traverser le détroit (1120). A cet effet, elle s'étoit réunie dans le port de Harfleur, et toutes les dispositions pour le départ étoient faites, lorsqu'un marin, du nom de Thomas, fils d'Étienne, ou, comme on disoit alors Fitz-Stephen, vint trouver Henri, s'agenouilla devant lui, et, lui offrant un marc d'or, lui dit: « Mon père, Stephen-Fitz-Erard, fut serviteur de ton père, et il commandoit le vaisseau qui le conduisit à la conquête de l'Angleterre. Baille-moi en fief le même office, je n'ai point dégénéré; mon vaisseau se nomme la Blanche-Nef, et il est parfaitement gréé et appareillé. » Le roi répondit qu'il avoit déjà fait choix d'un vaisseau, sur lequel se trouvoient ses équipages, et qu'il n'en pouvoit changer; mais qu'il lui confioit volontiers son fils Guillaume, héritier du trône, et deux de ses enfants naturels, Richard et Adèle, ainsi que les personnes qui les accompagnoient. Cette suite se composoit de dix-sept femmes et de cent quarante chevaliers. Cinquante rameurs, ou matelots expérimentés, montés sur la Blanche-Nef, ou le vaisseau blanc, commandés par Fitz-Stephen, sembloient garantir aux passagers un voyage prompt et sans dangers. Aussi les jeunes seigneurs qui entouroient Guillaume ne songèrent-ils qu'à passer le temps dans la joie et les divertissements; ils se livrèrent au plaisir de la danse et se firent servir un magnifique festin. Les gens de l'équipage se ressentirent de leur munificence et burent trois barraux de vin, que le prince leur fit délivrer. Cependant le roi Henri avoit saisi l'heure de la marée du matin, et le vaisseau qui le portoit s'étoit éloigné avec un vent favorable. La Blanche-Nef ne partit qu'à la marée du soir; la lune brilloit au ciel, et les matelots, animés par le vin, s'imaginèrent qu'en forçant de rames ils atteindroient le vaisseau du roi d'Angleterre; mais en longeant la côte voisine de Harfleur, ils s'engagèrent parmi des rochers à fleur d'eau, nommés le Catte-Raze, ou le Raz de Catteville. La Blanche-Nef, poussée avec une force extrême, s'entr' ouvrit à l'instant et l'eau monta jusque sur le pont. Le péril était extrême. Fitz-Stephen parvint à faire mettre la chaloupe à la mer et à y placer le jeune prince, en donnant ordre de ra-

mer directement vers la terre. Les cris de la comtesse du Perche, Adèle, ramenèrent Guillaume au vaisseau qui s'enfonçoit rapidement; mais alors une multitude si grande se jeta sur la chaloupe qu'elle disparut sous son poids. La Blanche-Nef s'abîma en même temps et plus de trois cents personnes furent englouties par les vagues, Deux malheureux: l'un nommé Bérold, boucher de Rouen, et l'autre, Geoffroy de l'Aigle, jeune chevalier d'une haute espérance, restèrent seuls au-dessus des flots, accrochés à une extrémité du grand mât. Fitz-Stephen, qui savoit nager se rapprocha du lieu où le navire avoit disparu et demanda ce qui étoit arrivé du fils du roi. Il n'a point reparu, lui cria Bérold, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur suite. Malheur donc à moi! s'écria Fitz Stephen, et il se replongea volontairement sous les flots. On étoit en novembre, et la nuit fut si froide que l'infortuné Geoffroy de l'Aigle se vit forcé d'abandonner le débris qui le soutenoit hors de l'eau, et il périt en demandant à Dieu le salut de son compagnon. Le lendemain, un bateau pêcheur aperçut Bérold, et le recueillit. Ce fut ce boucher qui raconta les détails de l'événement.

Plusieurs jours s'écoulèrent, durant lesquels on chercha les moyens d'apprendre au roi la mort funeste de son fils. Quand on vit que son inquiétude étoit au comble, un page se jeta à ses pieds en versant des larmes, et c'est ainsi que le fatal secret lui fut révélé. Henri montra une grande douleur; mais bientôt il parla de providence, et s'efforça de déployer du courage et de la soumission aux ordres du Ciel. On affirme cependant que depuis ce jour on ne le vit jamais sourire.

Les Anglo-Saxons ne partagèrent point la douleur du roi, et loin de regretter Guillaume, il se félicitèrent d'en être délivrés. Ce jeune homme avoit déjà laissé voir une extrême violence de caractère, et une arrogance insupportable; il se livroit à la plus honteuse débauche, et il affichoit aux yeux des Anglois surpris des vices encore inconnus dans la Grande-Bretagne. Il témoignoit une aversion singulière pour la race indigène, et disoit hautement que, dès qu'il seroit roi, il métamorphoseroit ses sujets anglois en bêtes de somme, et les attèleroit à la charrue; aussi n'aperçurent-ils dans cette catastrophe qu'une vengeance divine dès long-temps annoncée par Merlin, qui avoit dit dans ses prophéties que les *chéanx du Lyon seroient transformés en poissons marins*. Le *Lyon*, suivant le vénérable abbé Suger, dans la vie de Louis-le-Gros, représentoit Henri Ier, et les *chéanx*, ses fils et filles, qui périrent en mer, furent dévorés par des poissons et tournèrent en leur substance.

La mort de Guillaume laissoit Henri sans héritiers mâles légitimes, et les partisans de la famille de son frère Robert embrassèrent plus ouvertement que jamais les prétentions du neveu, à qui Foulques d'Anjou avoit fiancé sa fille Sybille, en lui cédant le comté du Mans, et que le roi de France avoit créé comte de Pontoise. La reine d'Angleterre, Mathilde, n'existoit plus, et ses restes reposoient à Winchester, dans une tombe sur laquelle on avoit écrit en langue angloise : *Ci-gît Molde la bonne reine*. Henri songea donc à prendre une seconde femme, et il offrit sa main à la belle Œthelice, Alice ou Adelais, fille de Godefroy, duc de Louvain, et nièce du pape Calixte. Mais cette union fut stérile, et il reporta toute sa tendresse sur sa fille Maude ou Mathilde, qu'il avoit mariée à Henri V, empereur d'Allemagne, et qui étoit devenue veuve en 1126. Il l'appela près de lui, en lui expliquant ses projets; mais elle se refusa d'abord à revenir en Angleterre, parce qu'elle n'ignoroit pas combien les barons étoient éloignés de l'idée de reconnoître une femme pour souveraine. Elle obéit enfin aux ordres de son père, et fut reçue avec de grands égards par la noblesse turbulente à laquelle Henri la présenta comme héritière du trône, descendante de Cerdic et d'Egbert, ainsi que de Rollon et du Conquérant. Le clergé d'abord, les barons ensuite jurèrent de maintenir l'ordre de succession dans la personne de l'*Empéresse*; toutefois, une simple discussion de préséance, qui eut lieu pendant la cérémonie,

apprit aux gens clairvoyants que les droits de la princesse pourroient bien être débattus à la mort du roi. Le roi d'Écosse, David, oncle de l'impératrice, avoit obtenu le premier rang, mais le second fut disputé par Étienne, comte de Boulogne, fils d'Adèle sœur de Henri et comtesse du Perche, né en


Henri V, empereur d'Allemagne (1).

légitime mariage, à Robert, fils naturel du monarque et l'objet de sa prédilection. Les barons se prononcèrent en faveur d'Étienne.

Foulques, comte d'Anjou, l'un des seigneurs féodaux les plus puissants en France, avoit excité dès long-temps les appréhensions de Henri, qui, tout en lui faisant la guerre, recherchoit soigneusement l'occasion d'obtenir son alliance et son amitié. Ce prince, ayant pris la croix, avoit été élu roi de Jérusalem; et, ne pouvant porter deux couronnes séparées par un aussi long espace, il avoit résigné ses états d'Europe à son fils aîné, Geoffroy. La main de Mathilde fut offerte à ce jeune comte, à peine âgé de seize ans, et l'hymen s'accomplit. Mais la fille de Henri, qui regrettoit le titre d'impératrice, ne sut pas d'abord se concilier l'attachement du comte d'Anjou, qu'elle traitoit comme un enfant, et dont il paroît que le caractère étoit déjà difficile à dompter. Elle le quitta et revint près de son père, qui parvint, après une année, à opérer une réconciliation suivie de la naissance successive de trois enfants; mais si Henri se réjouissoit de cette fécondité qui sembloit lui assurer des héritiers directs, il s'effrayoit en même temps de l'ambition de son gendre, qui demandoit à grands cris l'investiture du duché de Normandie. Maude, qui de son côté, détestoit son mari, et se soucioit peu d'exciter la colère de son père, fomentoit la discorde entre les deux princes, et remplissoit ainsi d'amertume les dernières années du troisième des fils de Guillaume-le-Conquérant.

Le caractère de Henri I[er] étoit faux, dissimulé, vindicatif, soupçonneux, et il avoit donné tant de preuves de cet esprit de fraude et de perfidie, que ses favoris mêmes se méfioient des expressions par lesquelles il sembloit leur annoncer son estime ou son amitié. Le roi, disoit-on à l'évêque de Londres, Bloet, son grand justicier, a fait de vous le plus bel éloge. Grand Dieu! s'écria l'évêque, le roi me loue, je suis perdu! Cette prévision ne tarda pas à se justifier. Son incontinence faisoit le sujet des sarcasmes de ses ennemis, et en effet il eut un si grand nombre d'enfants illégitimes qu'il lui en restoit encore quinze, sept garçons et huit filles en âge de puberté, à l'époque de sa mort. Quant à sa cruauté, l'on n'en sauroit douter, nonobstant les panégyriques de quelques écrivains gagés. On ne peut affirmer positivement qu'il fit priver de la vue son malheureux frère Robert, non content de le retenir dans une odieuse prison; mais, si l'on veut mettre en doute ce fait, attesté par plusieurs contemporains, l'histoire inexorable lui attribue tant d'autres crimes qui ne peuvent être niés, que la

(1) Ce dessin est la copie exacte d'une peinture à la gouache, faite d'après un monument de Ratisbonne, et représentant un grand nombre d'empereurs d'Allemagne. Elle est conservée au cabinet des estampes, bibliothèque royale de Paris.

somme en est suffisante pour le couvrir d'opprobre et d'exécration. C'est ainsi qu'après sa mort, on apprit que le comte de Moretoil, son cousin, gémissoit, depuis longues années, dans un cachot où on lui avoit crevé les yeux. C'est ainsi que le malheureux poète Hugues de Barré, fait prisonnier dans une bataille, se vit traîné devant Henri I[er], et condamné au même supplice, afin d'apprendre aux autres faiseurs de vers ce qu'il en coûtoit pour offenser le roi d'Angleterre.

Deux ministres se partagèrent la confiance de Henri : l'un d'eux, le comte de Mellent, acquit la réputation d'un adroit négociateur, d'un habile diplomate. Son nom étoit cité dans toute l'Europe, non seulement comme celui d'un homme d'état, mais encore comme celui du régulateur de la mode : on imitoit ses vêtements, on copioit ses gestes et jusqu'au son de sa voix, et à sa prononciation. Mais ce qu'on envioit beaucoup plus, et qu'on lui reprochoit comme fruit de ses rapines, c'étoit son immense fortune, les vastes possessions qu'il avoit acquises par la violence en Angleterre, en Normandie et en France. Comme on l'engageoit à son lit de mort à mériter le Ciel, en réparant ses injustices, il répondit : « Mes enfants recueilleront ce » que j'ai acquis; ils s'entendront s'ils le » veulent avec ceux que j'ai offensés. » Le collègue du comte de Mellent étoit Roger, évêque de Sarum, ou Salisbury ; Henri le nomma grand justicier, et il paroît qu'il s'acquitta de ses devoirs assez honorablement, car les annalistes contemporains disent qu'il ne s'attira pas de haine du peuple. Henri, dans ses fréquents voyages sur le continent, se faisoit accompagner du comte de Mellent, et confioit à l'évêque de Sarum la régence de l'Angleterre. On remarquera que ces deux ministres étoient étrangers ; le malheur de porter le nom d'Anglois étoit un motif pour être exclus de toute fonction publique.

Henri fut nommé par ses flatteurs le *Lyon de justice*; et l'on ne sauroit douter que, s'il ne rendit pas une justice exacte, et comme il convenoit aux lois et aux mœurs du temps, au moins, par son excessive sévérité, parvint-il à frapper de terreur les gens qui eussent été tentés de troubler la tranquillité publique. Il avoit, au commencement de son règne, aboli les compensations pécuniaires, et les avoit remplacées par des châtiments corporels; mais sa cupidité lui fit promptement regretter le déficit que cette mesure laissoit annuellement dans son trésor, et il se hâta de rétablir les amendes et les *amerciaments*, ou les mises à la merci du roi. Henri étoit immensément riche pour cette époque; mais comme il aimoit singulièrement le luxe, et que, selon les chroniqueurs contemporains, il imitoit la somptuosité des monarques orientaux, en faisant étaler devant lui sur des tables les bijoux les plus précieux de ses trésors, et notamment deux vases d'or enrichis de joyaux et de grandeur extraordinaire, qu'il estimoit beaucoup, on ne sera pas surpris que, foulant aux pieds tout scrupule quand son intérêt personnel y étoit attaché, il se jouât de la fortune et du bonheur de ses sujets, et qu'il employât toute l'astuce de ses ministres à lui trouver des moyens d'obtenir de l'or. Le danegelt fut rétabli sous son règne, et perçu à raison de douze sous d'argent par hide de terrain (40 arpents), et cette taxe fut augmentée de trois shillings pour subvenir aux frais du mariage de sa fille Mathilde. On ne sauroit se faire une idée de l'inhumanité de ses collecteurs. Lorsqu'ils avoient épuisé tous les moyens d'exaction envers des malheureux soupçonnés de posséder de l'argent, après avoir vendu leurs propriétés et les avoir détenus en prison, ils les accusoient de crimes imaginaires, et finissoient par les faire pendre ou bannir de leur pays. Le clergé ne fut point à l'abri de sa rapacité, et il s'empara souvent du temporel des évêchés vacants.

L'évêque de Londres, Gilbert, fut par lui lui dépouillé de ses immenses richesses, et il inventa un moyen de contribution qui lui valut surtout des sommes considérables. Dans l'année 1075, les ordres du pape et les canons d'un synode tenu à Winchester avoient imposé le célibat au haut clergé et aux moines, et requis le vœu de

chasteté des candidats au diaconat et à la prêtrise, en permettant aux curés déjà mariés de conserver leurs femmes. Un autre synode, tenu longues années après à Westminster,



Statue de Gilbert, placée sur son tombeau.

sous l'archevêque Anselme, rappela aux sous-diacres des obligations dont il paroît qu'on s'étoit souvent écarté. Henri songea dans ses rêves financiers qu'il pourroit faire revivre ces canons, ou en tirer parti dans l'intérêt de son trésor. Il chargea donc une commission de rechercher les délinquants, et de leur imposer une forte amende; mais le le résultat ne fut pas ce qu'il en avoit espéré, et, dans sa colère, il ordonna d'imposer à un taux énorme tous les curés, innocents ou coupables. On emprisonna, on tortura ceux qui refusèrent de payer, soit parce qu'ils étoient indignés de l'iniquité de cette mesure, soit parce qu'ils étoient réellement pauvres : et aucune intercession, même celle de Mathilde, ne parvint à obtenir le plus léger adoucissement à leur sort. Quelques années plus tard, Henri vendit lui-même à deniers comptants le droit de transgresser les canons.



Monnoies frappées sous Henri Ier (1).

La cour de Rome élevoit depuis longtemps la prétention de faire surveiller par ses légats l'exercice de la religion dans les contrées étrangères, et de demander compte aux ecclésiastiques, et de leurs élections, et de la discipline qu'ils observoient. L'Angleterre s'étoit peu ressentie des effets de ce pouvoir ultramontain, parceque les archevêques de Canterbury avoient été constamment investis du titre d'envoyés du saint-siége. Plu-

(1) HENRI REX. *Henri, roi*. Buste de face de Henri I, la tête ceinte d'une couronne fermée; on ne distingue que l'extrémité de son sceptre.

Revers : OSBR : ONBISES :

OSBR... Ces lettres forment le commencement du nom du monétaire. ONBISES, désigne ici une ville que nous n'avons pu reconnoître. Dans le champ : PAX, *Paix* : Ce mot est placé entre deux barres. Cette pièce est la seule, dans toute la suite des monnoies angloises, depuis la conquête jusqu'à Henri VIII, dont le revers ne porte pas l'empreinte d'une croix.

HENRI REX. *Henri, roi*. Buste de trois quarts, de Henri I. La tête ceinte d'une couronne non fermée; il tient de sa main droite un sceptre qui se termine en fleur-de-lis. Dans le champ, deux étoiles.

Revers : SAINONPINTRSIR.

La légende de cette pièce forme deux mots, comme celle des précédentes. SAINON, nom du monétaire; PINTRSIR est l'indication de la ville où la pièce a été frappée. — Une croix.

sieurs légats avoient été à diverses fois, à la vérité, envoyés d'Italie, directement; mais les rois avoient refusé de les recevoir, et ils n'avoient pas même débarqué. Au commencement du règne de Henri Ier, le pape avoit accrédité en Angleterre, sous le titre de légat, Guy, archevêque de Vienne (1101), et le roi, surchargé d'embarras de toute nature, ne s'étoit pas mis en devoir de s'opposer à ce qu'il regardoit certainement comme une atteinte à son autorité. Pascal II, en l'année 1116, renouvela cette tentative, et chargea l'abbé de Saint-Sabas, Anselme, de se rendre en Angleterre, pour y examiner comment les bénéfices étoient donnés aux ecclésiastiques, et s'ils n'étoient réellement conférés qu'à des hommes de mérite. Instruit de son arrivée en Normandie, Henri lui fit défense de passer outre. Les évêques anglais s'assemblèrent, et l'archevêque de Canterbury partit pour Rome, afin de défendre auprès du pape les les priviléges de son église. Il resta deux années en route, ne vit pas le pontife, et revint cependant avec la confirmation évasive de quelques-uns de ses droits. Le pape Calixte eut plusieurs entrevues à Gisors avec le roi d'Angleterre, et parut lui promettre tout ce qu'il demanda (1120); mais à peine Calixte fut-il délivré de l'antagoniste qui l'avoit obligé à fuir, qu'il conféra au cardinal Pierre un immense pouvoir, avec le titre de légat du saint-siége, dans la Gaule, la Bretagne, l'Irlande et les Orcades. Henri le reçut à Londres, avec de grandes marques de respect, mais en lui déclarant, à travers diverses formules de politesse, qu'il ne reconnaissoit pas son titre. Le cardinal Pierre jugea sa présence inutile en Angleterre, et fut reconduit en France avec pompe. Honorius II, qui succéda au pape Calixte, remplaça ce légat par le cardinal Jean de Crema, que le roi retint long-temps en Normandie, mais auquel il permit enfin de venir en Angleterre. Jean de Crema traversa le royaume, et se rendit d'abord à Roxburgh, où il trouva le roi d'Écosse; il y réunit un synode d'évêques écossois et régla leurs différends avec l'archevêque d'York. Il convoqua ensuite un concile à Westminster, et fit dresser plusieurs canons qui prononçoient des peines graves contre les prêtres mariés, dont il nommoit les femmes des prostituées. La nuit même qui suivit la dissolution du concile, les officiers de police surprirent le cardinal dans une maison de débauche, si l'on en croit quelques chroniqueurs, et ce ridicule incident força le cardinal à quitter promptement le royaume. L'archevêque de Canterbury, William, le suivit à Rome, et il obtint du pape des concessions qui annuloient une partie des statuts de Jean de Crema. Enfin, en 1130, Henri, ayant épousé la cause du pape Innocent, à qui Anaclet disputoit le saint-siége, lui demanda l'archevêque même de Canterbury pour légat, et depuis cette époque les métropolitains successeurs de William eurent la prétention de joindre ce titre à celui d'archevêque.

Il seroit fastidieux d'entretenir nos lecteurs des légers événements qui signalèrent quelques incursions que les Gallois firent en Angleterre, et qui furent aisément réprimées. Henri Ier s'occupoit des préparatifs d'une expédition contre ces peuples turbulents, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre aiguë à Saint-Denis-le-Forment, et il en mourut le troisième jour. Quelques écrivains affirment que ce fut une indigestion de lamproies qui emporta le *Lyon de justice*. Il fut d'ailleurs si promptement enlevé qu'il n'eut pas le temps de faire un testament écrit. Il fit assembler près de son lit les comtes de Surrey, de Leicester, de Glocester, l'archevêque de Rouen, et quelques autres personnes importantes, et leur intima ses dernières volontés. Il légua à sa fille Mathilde toutes ses propriétés des deux côtés de la mer, et après elle à ses héritiers à perpétuité, sans faire aucune mention de son gendre Geoffroy. Le corps de Henri Ier fut inhumé au monastère de Reading; il étoit âgé de soixante sept ans, et il en avoit régné trente-cinq. Son frère Robert étoit mort à Cardiff l'année précédente.

Nous avons dessiné quelques traits du caractère de Henri, et nous ne l'avons pas

présenté sous un jour favorable. C'est le résultat du soin que nous avons mis à examiner et à discuter toutes les actions de sa vie. Toutefois, plusieurs écrivains en ont fait un bel éloge, lui ont accordé toutes les grandes qualités de l'esprit et du corps, ont loué sa figure mâle, la grace de son air, l'éclat de ses yeux, l'affabilité de ses manières, sa décente gaieté, sa dignité tempérée, sa profonde sagesse, la supériorité de son jugement et celle de son éloquence, son courage personnel et son application aux affaires, et sa piété, débarrassée de toute superstition, et son savoir dégagé de tout pédantisme. Ces panégyristes enfin l'ont représenté comme une des plus sublimes créations du ciel, accordée par la Providence pour le bonheur de la terre, et donnée en exemple aux souverains!

Henri 1er avoit cultivé les lettres, et il en avoit acquis le surnom de *Beau-clerc*. Il attira quelques poètes à sa cour, et les deux reines les favorisèrent; mais si la littérature et les sciences firent quelques progrès sous son règne, elles le durent principalement aux encouragements que recevoit la jeunesse dans les écoles ecclésiastiques. Les premières, il faut le dire, avoient été créées dans les monastères et les cathédrales par le zèle des prélats. Plusieurs d'entre eux, tels que Lanfranc et Anselme, qui avoient exercé dans leur jeunesse la profession de l'enseignement, n'avoient pas manqué de fomenter parmi les membres du clergé l'amour de l'instruction, en comblant d'honneurs ceux qui se distinguoient par leurs connaissances littéraires. On commençoit à faire un grand usage des écrivains latins et grecs dont on retrouvoit les manuscrits et l'on puisoit dans leurs ouvrages des notions de grammaire, de rhétorique et de logique ainsi que des enseignements sur les mathématiques, l'astronomie, la musique et la médecine. On faisoit un tel cas des philosophes arabes qu'on n'hésitoit pas à se rendre à Tolède et à Grenade en Espagne pour étudier sous les professeurs mauresques. La scolastique qui rendit de si grands services à l'esprit humain, mais qui l'égara si long-temps, venoit de naître, et de toutes parts substituant des mots aux idées, discutant et argumentant sur des minuties, s'embarrassant dans un dédale de distinctions sans fin et privées de jugement, les étudiants comme leurs maîtres firent la guerre au bon sens et pervertirent souvent leurs facultés en cherchant à les exercer. On avoit trouvé l'art de poursuivre la vérité sans l'atteindre, selon l'expression de saint Bernard; et la manie des subtilités de l'école fut telle qu'elle s'attacha même aux mathématiciens que l'exactitude des raisonnements de leur science devoit en écarter. Le moine géomètre Athelheard n'hésitoit pas à discourir publiquement des motifs qui plaçoient le nez au dessus de la bouche, il demandoit si les étoiles sont des animaux et dans ce cas si elles ont de l'appétit et si elles mangent, il recherchoit la raison qui empêche les plantes de croître dans le feu et mille autres folies de cette nature. C'est ce qu'on nommoit la science au commencement du douzième siècle.

Jean de Sarisbery ou de Salisbury se distingua sous le règne de Henri 1er par un Traité des vanités de la cour, Gilbert de la Poirée par ses explications et ses commentaires sur le texte des Saintes-Écritures, Godefroy ou Geoffroy de Montmouth, par une Histoire de la Grande-Bretagne que l'on regarde comme un tissu de fables en tout ce qui concerne cette contrée avant l'invasion romaine, mais qui est aussi instructive qu'intéressante sous le rapport des mœurs du temps. Ce fut vers cette époque que prit naissance l'université de Cambridge. L'abbé de Croyland Joffris fit venir d'Orléans des professeurs qu'il établit d'abord dans un manoir qui lui appartenoit à Cotenham; il les plaça ensuite à Cambridge, dans une grange qu'il fallut bientôt convertir en maison à cause du grand nombre de disciples qui se présentèrent. Odon y enseignoit la grammaire; Terric, la logique d'Aristote, Guillaume dissertoit sur Cicéron et sur la rhétorique de Quintilien, et Gilbert parloit de théologie. Les habitués de ce germe d'université furent d'abord instruits à la composi-





Sceau et contre-sceau de Henri Ier (1).

(1) HENRICUS..... REX ANGLORVM. *Henri ..... roi des Anglois.* Henri Ier, assis sur son trône, revêtu du manteau royal, tenant de la main droite une épée nue et de l'autre un globe surmonté d'une croix, sur laquelle est perché un faucon; on ne distingue pas si ce roi a la couronne en tête; dans le champ, deux étoiles.

Contre-sceau : HENRICVS, DEI GRATIA DVX NORMANNORVM. *Henri, par la grace de Dieu, duc des Normands.* Le roi, sur un cheval, marchant à



Cathédrale de Lichfield.

tion facile des vers latins, afin de flatter le souverain ; mais ils ne parvinrent à obtenir que leur propre admiration. La langue françoise ou franco-normande étoit la seule dont on se servît à la cour, et les versificateurs, je n'ose dire les poètes, qui reçurent un accueil favorable de la reine Maulde et ensuite de la reine Alice, écrivirent tous dans cette langue. On remarquera qu'ils étoient eux-mêmes François, ainsi que la plupart des professeurs des hautes sciences. Les plus célèbres se nommoient Gaymar, Bénédict, Philippe de Thaun, et leurs ouvrages firent les délices de la cour brillante et spirituelle de Henri Ier. Les historiens anglois modernes affirment que leurs poésies, conservées en manuscrit dans les bibliothèques cottonienne et harléienne, sont bien loin de valoir les productions anglo-saxonnes de la même époque. Ni les unes ni les autres ne sont connues en France.

Les formes de l'architecture normande avoient commencé à s'introduire en Angleterre sous Guillaume-le-Conquérant. Trois monastères, à Dunstaple, à Chichester et à Reading attestèrent par leur étendue et l'élégance de leur architecture, le goût et la générosité de Henri Ier. Il fit construire à Woodstock une ménagerie superbe, où l'on enferma une foule de bêtes sauvages qu'on parvint à se procurer à grand prix, des lions, des tigres, des léopards, des hyènes, et même un porc-épic qui parut alors l'animal le plus extraordinaire dont on eût ouï parler. Il est probable que ce prince dut aux moines qu'il enrichit et aux ouvriers constructeurs qu'il employa (on ne les nommoit pas encore architectes), les éloges outrés que nous avons cités ; il ne les eût pas obtenus des chasseurs ni de la plupart de ses sujets, car il faisoit mettre à mort tout homme soupçonné d'avoir tué un cerf, et il défendoit, sous la même peine, aux propriétaires de forêts d'abattre leurs bois, ou de se livrer sur leurs propres terres au passe-temps de la chasse. C'étoit un plaisir si grand, qu'un monarque devoit le réserver à lui seul.

droite, tenant d'une main une épée nue et de l'autre un bouclier.

Par une erreur typographique, le contre-sceau de Guillaume I a été placé et décrit avant et pour le sceau; nous croyons devoir avertir de cette erreur, qui ne doit pas être attribuée à notre rédaction.



Costumes du règne de Henri I.



ÉTIENNE.



n vain le roi défunt avoit pris toutes les précautions que sa prudence lui avoit suggérées pour assurer le trône d'Angleterre aux enfans de sa fille Mathilde; il n'étoit pas dans les décrets du Ciel que la race appelée à régner se perpétuât par cette branche.

A peine Henri eut-il fermé les yeux, que tous les courtisans qui l'approchoient se hâtèrent de quitter un palais qui ne renfermoit plus qu'un cadavre, et que ses domestiques même l'abandonnèrent, en s'emparant de ses dépouilles, ainsi que la chose avoit eu lieu à la mort de Guillaume-le-Conquérant. Un tel désordre devenoit inévitable dans un pays dont le gouvernement étoit fondé sur des principes tels, que tous les liens qui unissoient les sujets au monarque se trouvoient anéantis avec le prince qui avoit reçu l'hommage et le serment de fidélité; le souverain disparoissant, il n'y avoit plus de paix du roi, plus de possibilité de rendre la justice en son nom, plus de force légalement instituée pour la répression des délits; la société retomboit dans le chaos et n'existoit plus que par quelques souvenirs du passé et quelque espoir dans l'avenir.

Dès que le peuple anglois apprit le décès de son souverain, il prononça des cris d'exécration contre sa mémoire; et comme ce qui avoit blessé le plus grand nombre d'intérêts étoit l'impitoyable code forestier, exécuté avec tant de rigueur, ce fut contre les forêts et le gibier qu'il tourna toute sa fureur; il détruisit la plupart des forêts royales et tua les milliers de bêtes fauves qui les peuploient. Ce fut un véritable massacre, mais au moins il ne coûta pas de larmes.

L'une des filles de Guillaume-le-Conquérant, sœur cadette de Henri, avoit été mariée au comte de Blois et lui avoit donné plusieurs fils. L'aîné, Guillaume, avoit épousé la riche héritière de Saulieu, et se contentoit du rang que sa femme lui donnoit à la cour de Bourgogne; le second, Théobald, étoit devenu, par arrangement de famille, comte de Blois à la mort de son père. Étienne et Henri, les deux puînés, appelés en Angleterre par le roi leur oncle, en avoient été comblés de marques de tendresse; Henri, que ses parents avoient fait moine à Cluny, fut d'abord gratifié de l'abbaye de Glastonbury, puis promu à l'évêché de Winchester; Étienne tenoit des libéralités du roi le comté de Moretoil en Normandie, d'immenses domaines en Angleterre et la main de Mathilde, fille d'Eustache, comte de Boulogne, qui lui avoit laissé ses états. Cette alliance le rattachoit encore à la famille royale d'Angleterre, puisque la mère de sa femme étoit

sœur de la reine Maulde et du roi d'Écosse David. Le nom de ce prince ambitieux devint bientôt populaire. Il avoit de la bravoure et mérita l'estime de la noblesse angloise; il montra de la générosité, se fit gracieux et familier, et parvint à se concilier l'attachement de la population de Londres. Il espéra dès-lors qu'une circonstance heureuse le placeroit peut-être un jour sur le trône d'Angleterre.

Étienne, au premier bruit de la mort de Henri, songea qu'aucun des fils de Mathilde l'Empéresse n'étoit en Angleterre. Il se rappela quelle avoit été l'activité de Guillaume-le-Roux à la mort du Conquérant, et celle de Henri au décès de son frère, et il pensa que, sans préliminaire aucun, la célérité et la hardiesse inattendue de ses tentatives triompheroient, dans un premier moment de trouble et d'incertitude, des droits assez mal établis des petits-fils de son oncle. Il partit donc sans plus longue délibération, débarqua sur les côtes de Kent, se présenta devant les villes de Douvres et de Canterbury qui refusèrent de le recevoir, ne perdit pas de temps à insister, et fit son entrée dans la ville de Londres, où quelques personnes qui lui étoient dévouées, et des gens du peuple qu'il leur fut facile de réunir, le proclamèrent roi immédiatement. Les habitants de Winchester, dirigés par l'évêque son frère, suivirent cet exemple sans hésitation, et le nouveau monarque se hâta de solliciter l'appui du clergé, dont l'influence étoit incontestable. L'archevêque de Canterbury et l'évêque de Sarum ou Salisbury, le rejoignirent à Winchester, et Guillaume-du-Pont-de-l'Arche, argentier de Henri Ier, lui remit les clefs du trésor où il trouva la somme énorme de cent mille livres sterling. Mais Étienne aspiroit surtout à obtenir du primat qu'il consentît à le couronner sans délai. L'archevêque de Canterbury allégua d'abord le serment de fidélité qu'il avoit prêté à Mathilde, du vivant de Henri; mais on suscita Hugues Bigod, intendant ou grand-maître de la maison du monarque défunt, qui affirma hardiment qu'à son lit de mort, Henri avoit témoigné beaucoup de mécontentement de l'impératrice Mathilde, l'avoit deshéritée, et exprimé l'intention de laisser sa couronne à Étienne. Sans pousser plus loin les informations, le primat s'en rapporta au récit de Bigod, et le 22 décembre 1135, il sacra et couronna roi d'Angleterre, Étienne, comte de Boulogne, de Moretoil, de Mortagne et autres lieux. Les barons arrivèrent après la cérémonie; ils parurent surpris de ce que le clergé se fût arrogé le droit de faire un roi, sans leur participation; mais l'onction sainte étoit accordée; Étienne se servoit des trésors mêmes destinés aux enfants de Mathilde, pour acquérir l'affection intéressée des grands du royaume; le peuple sembloit s'être prononcé en sa faveur; et le pape Innocent II, qui ne vit pas sans plaisir le singulier acte d'autorité du clergé, écrivit à l'usurpateur heureux qu'il tenoit pour agréable tout ce qui avoit été fait à son égard, et qu'il l'adoptoit comme fils du bienheureux saint-Pierre et de la sainte-Église romaine. Quant à l'ingratitude d'Étienne envers la famille de son bienfaiteur, il n'en fut nullement question; mais lorsque le corps de Henri fut apporté à l'abbaye de Reading, le nouveau roi se joignit au cortége des funérailles, porta sur ses épaules le cercueil de son prédécesseur, et rendit de grands honneurs à sa mémoire.

Dès que la cérémonie funèbre fut achevée (1136, janvier), Étienne ne manqua pas d'accorder, par une sorte de charte, de grands avantages au clergé, aux barons et au peuple. Il promit au premier de ne jamais s'emparer de la vacance des évêchés et des abbayes; il déclara que toutes les forêts saisies sur les barons, et sur les ecclésiastiques bénéficiers leur seroient restituées; il rendit à tous les propriétaires le droit de chasse sur leurs terres; il jura l'exécution stricte et convenable des bonnes lois anciennes, rabaissa aux anciens tarifs les taxations des procès et plaidoiries, et remit au peuple l'impôt odieux du danegelt. Toutefois, parmi les concessions qu'il crut devoir faire à ses sujets, il s'en trouva une



Coupe trouvée dans les ruines de l'abbaye de Glastonbury (1).

Cette coupe, en bois de chêne, doit son bon état de conservation à un épais vernis dont elle étoit en-

qui fut le germe de ses plus grands embarras.

Robert, comte de Glocester, fils naturel de Henri, avoit long-temps espéré la couronne; puis il avoit embrassé avec chaleur les intérêts de sa sœur Mathilde et de ses enfants. Il tomba dans une grande perplexité quand il apprit, en Normandie où il résidoit, l'avénement d'Étienne au trône de Henri. Refuser le serment de foi et hommage qu'on lui demandoit, c'étoit renoncer de fait à ses vastes domaines, se bannir de l'Angleterre, et perdre toutes les occasions qui pourroient se présenter de contribuer à la restauration de ses neveux. Il mit donc pour condition expresse à son serment, qu'Étienne ne s'empareroit jamais des droits ou des dignités jadis accordés à Robert. Le roi reconnut bien que ce serment conditionnel n'étoit qu'un moyen de se réserver des prétextes pour se révolter au premier moment favorable; mais ses conseillers l'entraînèrent, et le frère de Mathilde parut souscrire à un hommage réel. L'exemple étoit trop engageant pour n'être pas imité, et les ecclésiastiques donnèrent le premier élan à un mouvement qui tendoit à empiéter sur les prérogatives royales. Ils ajoutèrent à leur serment qu'ils ne se croiroient liés qu'autant que le roi protégeroit les immunités de l'Église. Les barons à leur tour réclamèrent le droit d'élever, sur leurs propriétés, autant de châteaux qu'ils le jugeroient utile à leur sûreté. Le roi ne tarda pas à gémir sur les suites funestes de ces imprudentes concessions.

Mathilde, qui n'avoit pu prévoir les projets d'Étienne, se présenta d'abord en Normandie, et fut assez bien accueillie à Domfront, et dans quelques villes voisines; mais Geoffroy d'Anjou, son mari, qui la suivoit avec un corps d'Angevins, ne put empêcher ses troupes de se conduire comme en pays conquis, et les barons normands s'étant réunis pour le combattre, le repoussèrent jusque sur son territoire; ils avoient d'abord montré l'intention de se donner pour chef Théobald, comte de Blois; mais dès qu'ils eurent connoissance des succès d'Étienne en Angleterre et de son couronnement, ils envoyèrent offrir leur hommage au nouveau monarque. Le comte de Blois fit sa paix avec Étienne, au prix d'une pension annuelle de deux mille marcs, et Geoffroy consentit à une trêve de deux années moyennant une somme de dix mille livres sterling, payable en deux termes.

Mathilde, durant ces discussions ignominieuses pour ses défenseurs, ne manqua pas d'appeler à son secours le roi d'Écosse, son frère. David se mit en marche, et pénétra dans Alnwick, Newcastle, Norham et Carlisle, dont il força les habitants à reconnoître pour souveraine la fille de Henri. Étienne, qui étoit passé en Normandie, revint promptement sur ses pas, et ses troupes trouvèrent David occupé du siége de Durham. Le roi d'Écosse ne se crut pas en état de résister à son adversaire; il se hâta de conclure la paix, envoya son fils pour faire hommage à Étienne, et reçut en dédommagement une partie du Cumberland.

Mais les concessions faites aux barons portoient déjà leur fruit. Toute l'Angleterre s'étoit hérissée de petites forteresses dans lesquelles les seigneurs tenoient garnison militaire, formée de leurs vassaux ou de mercenaires qu'il étoit alors d'autant plus facile de réunir que le métier de soldat sembloit les garantir des punitions que la plupart d'entre eux avoient encourues à raison de leurs méfaits. Les lois furent mises en oubli; les peuples paisibles et laborieux furent pillés et vexés, afin de fournir à l'entretien de ces vagabonds. Des dissensions éclatèrent de toutes parts; les grands se firent des guerres cruelles; le pouvoir féodal

duite. Elle contient environ quatre pintes. Les douze apôtres en relief, portant chacun leurs attributs, ornent l'extérieur de la coupe, dont le couvercle représente Jésus sur la croix, à sa droite Marie, et à sa gauche saint Jean; près de chacun d'eux on voit un chérubin. Le bouton de ce couvercle figure une grappe de raisin.

On est peu d'accord sur l'époque à laquelle cette coupe a été faite; mais la plupart des antiquaires pensent qu'elle date du règne d'Étienne.

(*Archæologia Britannica.*)

se déploya dans tous ses excès; et les barons, s'arrogeant une autorité souveraine et sans appel, allèrent jusqu'à se permettre de battre monnoie.

Étienne ne souffrit pas tranquillement ces attentats aux droits de sa couronne, et ne crut pas devoir autoriser des violences, dont cependant il avoit lui-même donné l'exemple en s'emparant du trône. Ne pouvant rien obtenir par le raisonnement et les égards, il leva des armées, entreprit des siéges et s'empara, les unes après les autres, de la plupart des forteresses dont les propriétaires le bravoient. Il sembloit que la douceur avec laquelle il traitoit les vaincus, ne fît que les encourager dans leur obstination, et, saisi d'un mouvement de colère, il envoya au gibet Arnolphe de Hesdin et quatre-vingt-treize de ses partisans. Le comte de Glocester, à cette même époque, forma le plan d'une révolte, envoya un défi au roi, renonça solennellement à son hommage, et se retira sur le continent afin d'ourdir avec plus de sécurité la trame qu'il avoit préparée.

Le roi d'Écosse, poussé sans doute par les reproches et les supplications de Mathilde, rompit la paix, et recommença les hostilités aux premiers jours de l'année 1138. Après quelques incursions sans résultat, il pénétra dans le Yorkshire, où son armée commit des cruautés inouïes. Les Écossois incendièrent les villages et les églises, massacrèrent les prêtres et les vieillards, se firent d'épouvantables trophées en portant au bout des lances les corps des enfants à la mamelle; et après avoir fait subir d'infames outrages aux femmes les plus distinguées par leur naissance et leur beauté, ils les conduisirent en Écosse, dépouillées de leurs vêtements, et les vendirent comme esclaves aux habitants des montagnes ou des îles du Nord. On ne sait ce qui fût arrivé de l'Angleterre, si, dans la terreur générale, l'archevêque d'York, Thurstan ou Toustain, n'eût élevé une voix courageuse. Il appela près de lui les barons du Nord, leur représenta la nécessité de combattre pour sauver la patrie, et promit le ciel à tous ceux qui périroient pour une aussi sainte cause. Le vénérable prélat fut entendu, et vit bientôt arriver Guillaume Percy, Roger de Mowbray, Guillaume d'Albemarle, Robert de Ferrers, Gauthier d'Espec, Gilbert Lacy, et une foule de guerriers qui se préparèrent au combat par le jeûne et la prière. Le prélat, après leur avoir donné sa bénédiction, chargea son substitut, l'évêque des Orkneys, de les accompagner sur le champ de bataille. Les Anglois rencontrèrent leurs ennemis à deux milles environ de North-Allerton, alors nommé Elfer-Tun; et, en se préparant à repousser leur attaque ou à les attaquer eux-mêmes, ils se donnèrent un étendard d'une nature singulière. Des ecclésiastiques avoient apporté les bannières de Saint-Wilfrid de Rippon, de Saint-Jean de Beverley et de Saint-Cuthbert de Durham. On les fixa à l'extrémité d'un mât de vaisseau, monté sur un charriot à quatre roues, ainsi qu'une croix et une boîte d'argent dans laquelle se trouvoit une hostie consacrée; et Walther Espec, monté sur le char, ayant énergiquement harangué ses compagnons, termina son discours en présentant la main à Guillaume d'Albemarle, et lui disant : « Je te pleige ma foi, vaincre ou » mourir ! » Le comte d'Albemarle répéta ce serment à Guillaume Percy, et les chevaliers le prononcèrent tour à tour avec enthousiasme. L'évêque des Orkneys leur donna l'absolution, après une courte mais vive allocution en langue françoise, et ils répondirent : *Amen!*

Le roi d'Écosse s'étoit mis à la tête de tous les clans des montagnes et des îles, et sa garde personnelle se composoit des barons et chevaliers d'origine normande, qui tenoient le parti de Mathilde, ou qui s'étoient établis en Écosse. Robert de Brus ou Bruce, vieux et sage chevalier, qui possédoit à la fois des fiefs en Angleterre et en Écosse, essaya d'amener le roi David à des dispositions pacifiques, et ses discours commençoient à faire impression sur le monarque, lorsque Guillaume, neveu du roi, interrompit le guerrier en lui donnant le nom de traître. Bruce, à l'instant, abjura l'hommage

qui le lioit au souverain des Écossois, et se rendit au camp des Anglo-Normands.

Il s'éleva des discussions dans l'armée écossoise pour l'honneur du premier rang et du premier choc. Les habitants de Galloway l'emportèrent. Après eux se placèrent les archers et les gens de Teviotdale et du Cumberland; en troisième ligne se posta le roi lui-même, gardé par les guerriers du Lothian et des îles; derrière eux, en réserve, s'établirent les Écossois proprement dits et les hommes de Moray. Tous ces braves prétendoient que les François étoient si faciles à vaincre, qu'on n'avoit pas même besoin d'armure pour les combattre. Au premier signal, ils s'élancèrent avec fureur sur la division anglo-normande, et l'attaquèrent si vivement, qu'elle fut forcée de se replier sur le centre; mais ce centre, défendu par une forêt de lances, se maintint comme un rocher contre le choc de l'ennemi, et, après deux heures de combat, il mit les Écossois en fuite. La déroute fut complète. David se retira à Carlisle; le prince Henri, son fils, qui avoit commandé une division de l'armée, erra durant trois jours, après avoir quitté les marques de sa dignité, dans la crainte d'être reconnu. La moitié des Écossois, environ quatorze mille hommes, avoit péri, et les vainqueurs nommèrent cette bataille, la bataille de l'étendard. Elle fut suivie d'une trêve de deux mois, durant laquelle les malheureuses femmes qu'on avoit traînées en esclavage furent délivrées. La paix fut conclue l'année suivante (1139).

Étienne ne s'étoit pas trouvé à la bataille de l'étendard. Il s'occupoit dans le sud de l'Angleterre à réduire les forteresses de ses barons, quand il s'aperçut que le clergé imitoit les grands vassaux, et que les évêques construisoient aussi des châteaux forts où ils entretenoient des garnisons. Jamais Roger, l'évêque de Sarum, ne voyageoit sans être accompagné d'une suite nombreuse de chevaliers. Ses neveux, l'évêque de Lincoln et l'évêque d'Ély, avoient adopté son étalage militaire et muni plusieurs forteresses de provisions de guerre en tout genre. Ces dignitaires ecclésiastiques sembloient fort attachés au parti d'Étienne; mais on disoit que Roger, mécontent d'avoir perdu la place de premier ministre, préparoit en secret la ruine du roi; et des courtisans qui n'avoient pas suffisamment réfléchi à la puissance du clergé, et qui sans doute ignoroient combien il étoit dangereux de s'engager dans des démêlés avec ce corps redoutable, persuadèrent à Étienne qu'il étoit urgent de se délivrer de ces prêtres turbulents, dont l'ambition exigeoit qu'on tolérât qu'ils possédassent ce qu'on nommoit alors des places de sûreté. Un synode de prélats et de barons étoit en ce moment réuni à Oxford. Une querelle s'émut entre les chevaliers de l'évêque de Sarum et ceux d'Alain-le-Noir, comte de Bretagne et de Richemond, pour lesquels prirent parti les gens de Hervé, comte de Léon. Le roi, mécontent, ne pouvant obtenir satisfaction de l'évêque de Sarum, qui avoit offensé ces deux seigneurs étrangers, jugea convenable de le faire arrêter en sa propre présence, et donna l'ordre en même temps de s'assurer de la personne de l'évêque de Lincoln. Ces prélats furent accusés d'avoir violé la paix du roi, et contraints, en réparation, à lui remettre leurs châteaux de Malmsbury, Salisbury, Sherburn et Newark. L'évêque d'Ély s'étant douté que les ordres rigoureux du roi ne tarderoient pas à le concerner lui-même, s'étoit sauvé dans la forteresse de Devises, et croyoit pouvoir s'y maintenir; quand Roger, son oncle, lui fit savoir que l'intention d'Étienne étoit de le rendre personnellement responsable de ce méfait, et de le priver de toute nourriture, jusqu'à ce que ce château fût rendu; et se montrant à lui le troisième jour, pâle, exténué et près de mourir de faim, il lui donna la preuve la plus authentique de l'exécution des volontés royales. Devises fut donc remis à l'instant.

Mais rien ne pourroit peindre l'indignation du clergé, lorsqu'il apprit qu'Étienne avoit osé traiter avec rigueur trois princes de l'Église, lui qui ne devoit la couronne qu'à la condescendance des évêques. Henri, son propre frère, évêque de Winchester, que le

pape avoit récemment honoré du titre et des pouvoirs de légat, vint le prier, et au besoin lui ordonner, d'offrir satisfaction aux prélats outragés. Étienne s'y refusa, et le légat convoqua une réunion générale d'évêques, où le roi fut accusé d'attentat impie aux immunités de l'Église, et sommé de comparoître pour se justifier. Étienne, surpris, ne se crut pas assez puissant pour résister à l'autorité du synode, et il chargea Aubrey, ou Alberic de Vère, d'y défendre sa cause; ce que fit ce conseiller du roi, en reprochant aux évêques plaignants leur attachement au parti de Mathilde, l'émeute d'Oxford et leur esprit de trahison trop connu. Les plaignants répondirent avec audace qu'ils consentoient à être jugés par leurs pairs, mais avec la condition que leurs forteresses leur seroient préalablement restituées dans l'état où on les avoit trouvées. Aubrey de Vère revint le lendemain, accompagné de l'archevêque de Rouen, chargé de la réponse du roi qui établissoit que les canons ecclésiastiques interdisoient formellement aux prélats les occupations militaires. Le légat voulut passer outre et ordonner la restitution des forteresses; mais Aubrey de Vère en appela au souverain pontife, et défendit au concile de procéder ultérieurement. Les chevaliers que les évêques tenoient à leur solde voulurent alors tirer l'épée; ceux du roi se mirent en défense, et le sang auroit coulé, si les ordres d'Étienne n'eussent prudemment fait cesser le conflit.

On ne sauroit douter que ces prélats ne conspirassent en effet contre le roi. Tandis que cette scène se passoit, Mathilde l'Empéresse débarquoit sur les côtes de Suffolk, accompagnée de son frère le comte de Glocester, qui se rendoit à Bristol, et de cent quarante chevaliers. Elle se présenta au château d'Arundel, et y fut reçue par sa belle-mère, la reine douairière Alice ou Adélaïs, remariée au comte de Sussex. Étienne vint assiéger cette forteresse. Alice donna pour excuse la nécessité où elle s'étoit trouvée de remplir les devoirs de l'hospitalité; mais ce que l'on ne sauroit comprendre, c'est que le roi d'Angleterre, maître de la personne de son ennemie, lui accorda, sans paroître hésiter, la permission d'aller rejoindre son frère à Bristol. Fut-ce courtoisie, fausse politique, ou foiblesse? Fut-il induit en erreur par l'évêque de Winchester, dont la perfidie étoit déjà manifeste? Toutes ces causes agirent sans doute à la fois, et ce qu'il y a de certain, c'est que l'évêque-légat se chargea de conduire Mathilde au comte de Glocester, et que la guerre civile commença le même jour. Les esprits étoient préparés aux événements. L'étendard de Mathilde fut arboré d'abord à Bristol, à Glocester, à Canterbury, à Douvres. Plusieurs barons se déclarèrent pour elle; d'autres se renfermèrent dans leurs châteaux, afin d'attendre les résultats du premier choc, et de porter secours au plus fort; les garnisons royales restèrent fidèles à Étienne; mais les campagnes, les villages, les villes mêmes devinrent la proie d'un affreux brigandage. Plusieurs châteaux-forts servirent de repaires à des bandes d'assassins et de voleurs, qui employoient la torture pour forcer les malheureux tombés en leur pouvoir à leur découvrir le lieu où ils cachoient l'argent dont on les supposoit possesseurs. Les hommes sans défense, alternativement pillés par les deux partis, étoient souvent enlevés à leurs foyers, et vendus comme esclaves après avoir vu incendier leurs habitations. La misère devint extrême, et la désolation générale. Toutefois un événement favorable à Mathilde parut annoncer une fin aux calamités publiques. Ralph ou Ranulf, comte de Chester, partisan de Mathilde, s'étoit emparé de Lincoln, dont les habitants, attachés à Étienne, l'appelèrent à leur délivrance. Étienne accourut; mais Robert arriva de son côté avec une armée formidable. Le roi fit des prodiges de valeur; il brisa son épée et sa hache d'armes en combattant; désarmé, il se défendoit encore. Un chevalier nommé Guillaume de Kains le saisit par son nasal et voulut le faire prisonnier; mais il se prit corps à corps avec cet adversaire, et lutta long-temps avec avantage. Accablé par le nombre, il se rendit au comte de Glocester,



Sceau de Ranulf comte de Chester (1).

le conduisit à Mathilde (2 février 1141). L'empéresse eut l'indignité de le faire charger de chaînes et enfermer dans un cachot à Bristol.

Le légat, évêque de Winchester, pouvoit avoir eu l'intention d'humilier son frère Étienne, mais il n'avoit probablement pas celle de le détrôner. Cependant lorsqu'il le vit abattu, il se trouva dans une grande perplexité dont le tira promptement sa position de délégué du pape et de chef du clergé. L'impératrice Mathilde, qui n'ignoroit pas son influence sur l'esprit populaire, usa de toute sa politique pour l'attacher à ses intérêts. Elle lui promit, et plusieurs barons se rendirent garants de sa parole, que s'il vouloit la reconnoître comme souveraine d'Angleterre, elle l'admettroit en première ligne dans son conseil, et laisseroit à sa libre disposition tous les bénéfices épiscopaux et abbatiaux en vacance. Le frère d'Étienne se laissa séduire ; il conduisit Mathilde à la cathédrale, au milieu d'un cortége d'évêques, d'abbés et de moines, et, placé sur la plus haute marche de l'autel, il promit des bénédictions sans nombre à tous ceux qui la béniroient, et chargea de malédictions ceux qui se montreroient ses adversaires. L'archevêque de Canterbury, Théobald, primat de l'église d'Angleterre, ne tarda pas à venir s'incliner devant la nouvelle reine. Peu de jours après, dans un synode spécialement convoqué et composé de prélats, d'abbés et d'archidiacres, Mathilde reçut la couronne des mains du clergé, et le légat prononça un discours, où, partant du principe que le succès est une indication de la volonté divine, un véritable jugement de Dieu, il retraça tous les délits qui attiroient au malheureux Étienne un châtiment mérité, et déclara que la volonté céleste, exprimée par l'organe des prêtres, nommoit Mathilde, fille de Henri Ier, dame souveraine d'Angleterre et de Normandie. La Providence, alors

(1) SIGILLVM. RANVLFI. COMITIS. CESTRIENSIS. (*Sceau de Ranulf, comte de Chester*). Ranulf, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre la bride de son cheval, qui marche à droite. Il paroît avoir la tête nue et être couvert d'une espèce de toge ou blouse.

comme aujourd'hui, étoit mise constamment, par les interprètes de ses décrets, du parti de la force, de l'intrigue et du succès. Des députés de la cité de Londres, admis à cette assemblée, réclamèrent fortement la liberté d'Étienne ; mais le légat repoussa leur demande par le mépris, en leur disant qu'il étoit honteux que des gens qui élevoient la prétention de marcher de pair avec la noblesse s'abaissassent jusqu'à solliciter pour un chef de rebelle. La ville de Londres n'osa pas s'engager seule dans une querelle en faveur du roi captif, et se soumit à la domination de Mathilde.

L'imprudence de cette princesse, son orgueil et son humeur vindicative, changèrent rapidement la face de ses affaires. Jamais elle ne tempéroit l'amertume d'un refus par des formes affables. Elle répondit par des paroles outrageantes aux prières de la reine, épouse d'Étienne, qui sollicitoit la délivrance de son mari ; elle repoussa dédaigneusement la requête des habitants de Londres, pour obtenir le rétablissement des lois d'Édouard, et afin de les punir de l'intérêt qu'ils continuoient à témoigner à Étienne, elle les surchargea de taxes onéreuses. La femme du monarque détrôné, instruite du mécontentement général, parvint à lever un corps de cavalerie avec assez de secret pour qu'il arrivât aux portes de la capitale, sans avoir rencontré d'obstacles. Les cloches sonnèrent ; le peuple courut aux armes ; il se joignit aux nouveaux partisans d'Étienne ; et si l'impératrice ne se fût précipitamment sauvée, on l'eût faite prisonnière (août 1141). Elle se rendit d'abord à Oxford, puis à Winchester, où elle se crut en sûreté dans une forteresse qui appartenoit au légat ; mais soupçonnant bientôt que le frère d'Étienne la trahissoit, elle appela à son aide le comte de Glocester, le roi d'Écosse et plusieurs hauts barons, et attaqua le palais épiscopal et un autre château fort que le légat avoit élevé au centre de la ville. Les habitants de Londres accoururent avec les troupes de la reine femme d'Étienne, et Mathilde se trouva assiégée à son tour. Durant près de cinquante jours, on se battit à outrance de part et d'autre. Deux abbayes et quarante églises furent livrées aux flammes, ce qui peut donner une idée des ravages auxquels fut en proie la malheureuse ville de Winchester. Enfin, les horreurs de la famine commencèrent à se faire sentir dans le château. Il ne restoit aux assiégés d'autres ressources que celles de se rendre ou de tenter une évasion : ils s'arrêtèrent à ce dernier point ; et choisissant un jour de dimanche, et l'heure où les assiégeants étoient occupés à remplir leurs devoirs de religion, Mathilde, le comte Robert, David roi d'Écosse et le comte Milon, suivis d'un petit nombre de chevaliers qui s'étoient engagés par serment à périr ou à les sauver, tentèrent cette grande et difficile aventure. Les fugitifs furent atteints à Stourbridge, et firent tête à l'ennemi. Mathilde, profitant des embarras du combat, disparut avec Briand-Fitz-Comte, qui parvint à la conduire au château de Devises. Milon se sauva à Glocester ; David, trois fois pris, se délivra trois fois de ses adversaires, qui ne cherchoient qu'à s'en emparer vivant. Robert ne fut pas aussi heureux ; il tomba dans les mains de ceux qui le poursuivoient. Il montra un désespoir d'autant plus grand qu'il redoutoit que la reine, femme d'Étienne, n'usât envers lui de représailles, et ne le traitât comme il avoit traité le roi ; mais la princesse, repoussant toute espèce de vengeance, déploya une générosité bien rare à cette triste époque, et accorda au comte de Glocester toutes les jouissances compatibles avec sa position. Elle se hâta d'ailleurs d'ouvrir des négociations, afin d'échanger le frère de Mathilde contre le monarque prisonnier, et bientôt Étienne fut rendu à la liberté. La guerre civile cependant n'étoit pas terminée, et le sang arrosoit encore tous les comtés de l'Angleterre. Le légat s'étoit mis lui-même dans une position extrêmement fausse. Il parut à un synode tenu à Westminster le 7 décembre 1141. Étienne s'y plaignit en termes généraux des outrages qu'il avoit reçus des vassaux de sa couronne, sans motif plausible ; mais il s'abstint de toute allusion à la

conduite de son frère. Le légat entreprit ensuite sa justification; il déplora son propre entraînement, annonça que Dieu l'avoit puni de sa perfidie, et invita le clergé à se déclarer contre Mathilde, en excommuniant ses partisans. Une voix s'éleva pour lui reprocher tous les maux qui désoloient l'Angleterre, et lui dit, de la part de Mathilde même, que c'étoit lui qui avoit appelé l'impératrice, que c'étoit lui qui avoit préparé l'échauffourée de Lincoln, que c'étoit lui dont les funestes avis avoient jeté le roi dans les fers. L'évêque de Winchester ne répondit pas, et s'humilia; puis le synode prononça l'excommunication contre les partisans de Mathilde, contre tous ceux qui attenteroient aux droits de l'Église. Tel fut l'usage que le clergé fit de ses armes spirituelles. Il les avoit dirigées contre Étienne vaincu en faveur de Mathilde victorieuse, il les tourna contre Mathilde abattue en faveur d'Étienne relevé.

Robert, n'attendant aucun résultat avantageux de la guerre partielle qui se continuoit et qui laissoit Étienne maître de l'Ouest et du Midi, tandis que sa sœur régnoit à peine sur une partie du Nord et de l'Est, imagina de se rendre en Anjou et d'obtenir le secours de Geoffroy, mari de l'empéresse et père de ses enfants, mais en réalité son ennemi personnel. Geoffroy s'y refusa; cependant il permit à son fils aîné, Henri, de prendre parti pour sa mère. Le jeune prince et Robert se mirent à la tête de quelques troupes et recommencèrent les hostilités. Étienne, qui suivoit de près Mathilde, et qui espéroit qu'une victoire le délivreroit de cette importune rivale, apprit qu'elle s'étoit retirée à Oxford. Il l'y assiégea, battit la garnison, et s'empara de la ville qu'il incendia; mais Mathilde avoit trouvé une retraite au château, et il fallut encore faire le siége de cette forteresse. Après trois mois de souffrances, l'infortunée princesse, n'ayant d'autre perspective que la détention ou une mort cruelle par la famine, résolut de périr honorablement en essayant toutefois de se sauver. Le 20 décembre 1142, elle saisit, par un froid extrême, le moment où la terre étoit couverte de neige; elle fit habiller de blanc trois chevaliers qui lui étoient dévoués; prit des vêtements de la même couleur, et sortit avant le jour par une poterne. Elle ne fut pas aperçue; elle traversa avec courage et bonheur quelques postes de l'ennemi, passa la Tamise sur la glace, eut la force d'aller à pied jusqu'au village d'Abington, et s'étant emparée d'un cheval, elle atteignit Wallingford, à la grande surprise de ses amis qui pensèrent crier au miracle, et au plus grand désappointement de ses assiégeants. Cette aventureuse petite-fille de de Guillaume-le-Conquérant, dans son évasion du château de Devises, s'étoit déjà distinguée par une fermeté, par une présence d'esprit qu'on avoit trouvées surnaturelles. Elle avoit consenti qu'on la plaçât dans un cercueil comme un cadavre, qu'une cérémonie funèbre fût accomplie sur son corps, et qu'on la transportât sur un char, dans une église éloignée où l'attendoient en prières des amis dévoués. Il falloit un grand caractère, à cette époque de superstition, pour oser se servir d'un pareil moyen.

La prise d'Oxford ne fut pas d'un avantage important à Étienne; il fut à son tour vaincu par Robert à Wilton (1143); mais les légers succès ou les défaites sans résultat des contendants changeoient peu de chose à la face des affaires, et plusieurs années s'écoulèrent dans ces alternatives. Robert mourut en 1146, ainsi que le comte Milon, et Mathilde, privée de leurs conseils, effrayée malgré son mâle courage, et lasse des vicissitudes de la fortune, prit le parti de se retirer en Normandie. Son départ eût été favorable à la cause d'Étienne, si ce monarque eût pu fixer les affections vagabondes et intéressées du clergé; mais quand Étienne, par une mesure sage en elle-même, quoiqu'elle déplût singulièrement à ses barons, leur prescrivit de lui remettre les forteresses dont la construction lui avoit été si funeste, et quand on vit qu'il entendoit les y forcer s'ils montroient l'intention de lui résister, les prélats songèrent que le roi ne manqueroit pas de leur demander aussi leurs



Sceau d'Étienne (1).

châteaux-forts, et ils se liguèrent avec les vassaux indociles. Vers cette même époque, le pape Eugène III retira à l'évêque de Winchester, avec son titre de légat, la confiance que lui avoient accordée les trois papes ses prédécesseurs. Le frère d'Étienne apprit qu'il devoit cette humiliation aux intrigues de Théobald, archevêque de Canterbury, et il parvint à obtenir du roi la défense positive au primat d'assister au concile de Reims, présidé par le souverain pontife. Le primat désobéit, et le roi à son retour l'exila pour le punir. Théobald, retiré à Framlingham, dans le comté de Norfolk, mit en interdit tous les domaines royaux (1147). La cessation du service divin et de tous les actes extérieurs de la religion effraya tellement le peuple que les partisans d'Étienne l'obligèrent à se réconcilier avec le primat, au moins d'une manière apparente; mais peu d'années après (1151), Théobald ne manqua pas de montrer encore son ressentiment en refusant de prêter son ministère pour le couronnement d'Eustache, fils aîné d'Étienne, que le roi sollicitoit dans une assemblée de prélats. Le monarque vouloit, au premier moment, tirer une vengeance éclatante de ce sanglant outrage; mais la réflexion le calma, et lui permit de suivre l'impulsion de son généreux caractère.

Henri, fils de Mathilde et de Geoffroy, comte d'Anjou, se montroit alors aux peuples sous des formes si favorables, qu'Étienne dut en concevoir des craintes fondées. Ce jeune prince avoit reçu l'ordre de chevalerie des mains de David, roi d'Écosse.

(1) STEPHANUS. DEI. GRATIA. REX. ANGLORUM. (*Étienne, par la grâce de Dieu, roi des Anglois.*) Étienne, la couronne en tête et revêtu du manteau royal, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre un globe surmonté d'une croix sur laquelle est posé un oiseau. Ce prince est assis sur son trône. Dans le champ à droite une étoile.



Contre-sceau d'Étienne (1).

Son père Geoffroy, qui n'avoit cessé de combattre en Normandie pour y détruire le parti d'Étienne, lui résigna ce duché, du consentement de Mathilde, et mourut peu de mois après, en lui laissant les comtés d'Anjou et du Maine. Aliénor ou Éléonore, fille de Guillaume duc d'Aquitaine et comte de Poitou, qui dès l'âge de seize ans avoit été mariée au roi de France Louis VII et l'avoit suivi en Palestine, devenue libre par un divorce éclatant, fit offrir sa main au jeune Henri que n'éloignèrent ni le bruit de ses intrigues galantes, ni la disproportion d'âge. Le duc de Normandie l'épousa six semaines après son divorce, et se mit en possession des vastes domaines que perdoit le roi de France et qui composoient la dot de sa femme. Il avoit alors dix-huit ans, et pouvoit déjà compter parmi les princes les plus puissants de l'Europe.

Instruit de la situation de l'Angleterre et des dispositions du clergé, Henri rassembla quelques bataillons, et, relevant l'étendard de sa mère, il passa dans la Grande-Bretagne, où, tandis qu'il faisoit appel aux amis de sa famille, il remporta un léger avantage à Malmesbury sur les troupes d'Étienne. Celui-ci s'avança suivi d'une armée supérieure en nombre, et l'on s'attendoit à un combat décisif, lorsque Eustache, fils aîné d'Étienne, vint à mourir (1153, 18 août). A l'instant même les grands vassaux attachés à l'un ou à l'autre parti, et qui redoutoient les suites sanglantes d'un pareil conflit, s'entremirent pour opérer une réconciliation entre les deux princes. La discussion fut longue

(1) *Contre-sceau.* STEPHANVS. DEI. GRATIA. DUX. NORMANNORVM. (*Étienne, par la grâce de Dieu, duc des Normands.*) Étienne, le casque en tête, tenant d'une main une lance ornée d'une longue banderolle, et de l'autre un bouclier; il monte un cheval marchant à droite.

et animée; mais il en résulta un accommodement qui portoit les clauses suivantes : Henri étoit adopté par Étienne, devenoit son fils, son successeur, et en recevoit le royaume d'Angleterre après sa mort. Henri lui faisoit hommage et lui juroit fidélité. Guillaume, fils légitime d'Étienne, faisoit hommage à Henri qui lui reconnoissoit toutes les terres et dignités qui avoient appartenu à Étienne avant son avénement, celles qu'il possédoit à raison de son mariage avec l'héritière du comte de Warenne, celles que son père lui avoit données, et de plus les manoirs, châteaux et dignités de Pevensey, ainsi que d'autres manoirs qu'il lui concédoit dans le Kent, comme preuve de son affection. Les comtes et barons attachés au duc de Normandie et d'Aquitaine rendirent hommage au roi, les comtes et les barons du roi le rendirent au duc, mais sauf leur fidélité au suzerain. Les habitants des bourgs et des châteaux royaux jurèrent fidélité à Henri comme les barons; les gouverneurs des principales forteresses et de la tour de Londres donnèrent des otages comme garants de la remise de ces places à Henri, après la mort du roi. Les évêques et les abbés, obéissant à Étienne et sur son ordre, firent serment de fidélité à Henri, sauf la garantie des immunités de l'église. Henri quitta le royaume après l'accomplissement de toutes ces cérémonies.

Peu de mois après (25 octobre 1154) Étienne mourut à Canterbury, et fut inhumé à Faversham, dans un monastère qu'il avoit fondé. Sa tombe fut ouverte sous Henri VIII, quand ce monarque ordonna la destruction des abbayes, et ses restes furent jetés à la mer.

Étienne, en s'emparant du trône de Henri Ier et en intervertissant l'ordre de succession, n'avoit sans doute pas prévu les calamités dont son ambition dota la triste Angleterre. On lui reconnoît un noble caractère, du courage, de l'activité, de l'habileté dans les affaires, une générosité d'autant plus louable qu'il fut souvent victime de la perfidie, et un grand amour pour la paix et la tranquillité de ses sujets, qui cependant, furent constamment accablés sous des guerres intestines et douloureuses. On ne le vit jamais s'abandonner à l'esprit de vengeance, et l'on ne cite de lui aucun trait de cruauté.



Monnoies frappées sous le règne d'Étienne (1).

Tant de belles qualités demeurèrent inutiles. Les malheurs de l'Angleterre s'élevèrent au comble sous le règne d'un homme aussi distingué, et l'on ne sauroit sans frémir raconter les misères dont cette contrée fut accablée. Cent vingt-six forteresses avoient été érigées par les barons, les évêques et les abbés, en peu d'années. Là se préparoit le pillage des terres et l'enlèvement de leurs habitants; là se cachoit le produit des vols et des déprédations de toute nature; là se retiroient les hommes qui trouvoient le joug de la loi trop pesant, et qui ne connoissoient de la société humaine que la guerre qu'on pouvoit lui faire impunément; là le crime ingé-

(1) DESCRIPTION.

STIEFNE. (*Étienne.*) Buste de face d'Étienne, la tête ceinte d'une couronne fermée, tenant de la main droite un sceptre terminé par une fleur de lis.

Revers : PAENON LINCO. *Paenon* est le nom du monétaire; *Linco* désigne évidemment la ville de Lincoln. — Une croix entourée de fleurs de lis.

STIEFNER. (*Étienne, roi.*) Deux figures en pied et debout, soutenant un sceptre terminé par une fleur de lis : ces figures représentent sans doute Henri et Étienne.

Rever : point de légende; une croix entourée de rosaces.

nieux inventoit des tortures que la foiblesse et la vertu subissoient sans espoir de secours ou de vengeance. Les auteurs de tant d'atrocités étoient les grands de la terre, les chefs de la religion; et si cependant la justice des rois, soulevée par les cris du peuple, venoit leur demander compte de leurs méfaits, ils capituloient avec elle et retrouvoient encore dans le monde un haut rang, des dignités, des honneurs, de la puissance, tandis que leurs victimes expiroient dans l'infamie, la misère et le désespoir. Telles étoient les mœurs du moyen âge.

(1) SIGILLVM. MILONIS. DE. GLOECESTRIA. (*Sceau de Milon de Glocester.*) Milon de Glocester, le casque en tête, couvert d'une cotte de mailles qui descend jusques en bas des jambes, tenant d'une main une lance ornée d'une banderolle, et de l'autre un bouclier; à son côté est suspendue une large épée; il est monté sur un cheval marchant à droite.



Sceau de Milon, comte de Glocester (1).

MAISON DE PLANTAGENET.

HENRI II.



peine Étienne eut-il fermé les yeux que Henri, *son fils adoptif*, fit les dispositions nécessaires pour lui succéder.

Henri, l'héritier de la famille des Plantagenet, qui, dit-on, avoit reçu ce nom de l'habitude qu'avoit prise un des comtes d'Anjou, ses ancêtres, de porter constamment une plante de genet à son casque ou à sa toque, possédoit, indépendamment de la couronne d'Angleterre, près du tiers de la surface de l'état continental que l'on nomme aujourd'hui la France. Du droit de son père, il avoit hérité de la Touraine et de l'Anjou; du droit de sa mère, il avoit eu la Normandie et le Maine; et par sa femme enfin, il étoit devenu maître du Poitou, de la Saintonge, de l'Auvergne, du Périgord, de l'Angoumois, du Limousin et de la Guyenne. Il prétendoit même, comme duc de Normandie, à la suzeraineté du duché de Bretagne, d'après les stipulations du traité de Saint-Clair sur Epte consenti jadis par Charles-le-Simple à Rollo. Une telle puissance devoit donner à la France, que l'Angleterre regardoit toujours comme sa rivale, des craintes fondées sur son avenir; mais il faut remarquer que ces nombreuses provinces ne formoient point un état compact; qu'elles avoient toutes des lois, des coutumes, des priviléges, des intérêts distincts et opposés; et que d'après les règles de la féodalité, on ne pouvoit en entraîner les habitants dans une guerre contre le roi de France, qu'elles reconnoissoient pour suzerain, sans violer les serments et les usages les plus sacrés.

Après six semaines employées à rassembler une escorte convenable à sa dignité et capable au besoin de défendre sa personne, Henri II s'embarqua au port de Harfleur, essuya une tempête et parvint en Angleterre où il fut reçu en grande pompe par le clergé, dont les soins avoient maintenu la paix publique depuis la mort d'Étienne. Il fut couronné à Westminster par le primat Théobald, ainsi que la reine Aliénor sa femme. Et



Costumes militaires du règne de Henri II, d'après la statue placée sur le tombeau de Geoffroy de Magnaville, comte d'Essex, dans l'église du Temple, à Londres.

comme il confirma de prime-abord tous les droits, toutes les libertés dont ses sujets avoient joui sous Henri 1er son aïeul, il amena facilement la noblesse et l'église à prêter serment de fidélité, non-seulement à lui, mais à ses enfants, dont l'un étoit encore au berceau. Il ne manqua pas ensuite (1155) de déclarer qu'Étienne n'avoit été qu'un usurpateur; il révoqua toutes les donations que ce monarque avoit faites et même celles de l'impératrice Mathilde, sous prétexte qu'elles avoient été forcées; il rectifia le titre de la monnoie depuis long-temps altérée; renvoya d'Angleterre les compagnies étrangères qu'Étienne avoit appelées à son secours, et prit des mesures pour obtenir la démolition d'une partie de ces châteaux-forts dont les garnisons jetoient la désolation dans les campagnes; mais il ne lui fut pas aussi facile qu'il le pensoit de détruire ces repaires que sa mère et ses partisans avoient naguères encouragés et qu'il avoit approuvés lui-même quand il combattoit son prédécesseur. Il se vit forcé de lever une armée et de marcher contre ses anciens amis. Il assiégea le comte Milon dans son château de Glocester, le comte d'Albemarle dans celui de Scarborough; il prit à Hugues Mortimer ses forteresses de Wighmore, Bridgenorth et Cléobury, chassa d'Angleterre le comte de Nottingham, et rasa les châteaux de l'évêque de Vinchester aux intrigues duquel il étoit redevable de la couronne; mais il ne put s'emparer des richesses de ce prélat que son habitude de la vie des cours avoit éclairé, et qui s'étoit retiré avec ses trésors à l'abbaye de Cluny en France. Il força enfin le roi d'Écosse Malcolm, petit-fils de David, à lui rendre hommage pour les comtés anglois que David avoit cru posséder sans tache de vassalité.

Henri II n'étoit pas encore délivré de ces sanglantes discussions avec ses barons, que la guerre le rappela sur le continent. Ce monarque étoit devenu comte d'Anjou au décès de son père; mais Geoffroy, en mourant, avoit stipulé, devant tous les barons, que l'Anjou seroit remis à son second fils qui se nommoit aussi Geoffroy, dans le cas où Henri deviendroit roi; et pour que ses dernières volontés fussent exécutées, il avoit exigé que son corps ne fût inhumé qu'après que son fils aîné auroit fait serment de lui obéir. Henri hésita longtemps, mais le scandale horrible que donnoit le spectacle de ce cadavre en pourriture, scandale qui agissoit fortement sur l'esprit du peuple et menaçoit d'un soulèvement, l'obligea de faire le serment prescrit. Il ne se pressa nullement d'y satisfaire lorsqu'il fut parvenu au trône; et Geoffroy, ayant trouvé des amis, se mit en possession de plusieurs places fortes. Henri vint le combattre avec des troupes angloises. Il emporta d'assaut les châteaux de Loudun, de Mirebeau et de Chinon, et traita bientôt de tous les droits de son frère vaincu pour une pension de mille livres sterling et de deux mille livres angevines; puis il obtint

du pape Adrien l'absolution de son parjure.

Le duc de Bretagne, Conan III, étoit mort en 1148, en déclarant que le prince Hoël, son héritier présomptif, né en légitime mariage, n'étoit pas et ne pouvoit pas être son fils, quelque prétexte qu'on alléguât en sa faveur, même l'affection qu'il lui avoit témoignée. Le comté de Nantes n'en reconnut pas moins Hoël pour son souverain; mais le reste de la Bretagne se partagea entre deux compétiteurs, Eudon, gendre de Conan III et second époux de Berthe, fille du prince, et le jeune Conan, célèbre depuis sous le nom de Conan IV, fils de Berthe et de son premier mari Alain-le-Noir. Conan IV, momentanément vaincu, se rendit auprès de Henri II son parent, et sollicita du secours. Le roi d'Angleterre lui donna quelques troupes et lui dit : « Conan, la légitimité, pour nous autres rois, n'est que la loi du plus fort. Je ne suis point clerc, et ne puis savoir ce que vaut ton droit; mais chasse tes ennemis, et je le tiens pour le plus certain et le plus solide qui fut oncques. » A ce moment même, Geoffroy, frère de Henri II, venoit d'être dépossédé de son comté d'Anjou, et le roi d'Angleterre songea qu'il seroit possible d'obtenir pour lui le comté de Nantes, dont Hoël avoit été promptement expulsé à cause de son ineptie. Il se hâta d'envoyer des gens à Nantes, et ils servirent si bien ses intentions, que les habitans se donnèrent à Geoffroy d'Anjou et l'investirent des domaines, de la puissance et de la dignité de comte de Nantes. Mais Geoffroy mourut deux années après, et les Nantois députèrent vers Conan IV, vainqueur d'Eudon et duc de Bretagne, pour lui annoncer qu'ils reconnoissoient sa suzeraineté. Henri II, instruit de ce qui se passoit, forma le projet de revendiquer le comté de Nantes, comme héritier de son frère. Il ne vouloit pas déclarer la guerre à Conan son allié et son ami, parce qu'il craignoit que la Bretagne tout entière ne se soulevât, et n'entraînât, dans son mouvement le Maine, l'Anjou, le Poitou et une partie de la Normandie; mais il se rappela fort à propos que son titre de comte d'Anjou lui conféroit les fonctions de grand sénéchal de la couronne de France. En conséquence, l'ambition l'emportant sur l'orgueil, il partit pour Paris, se présenta comme vassal à Louis VII, accomplit la cérémonie de l'hommage pour les divers états qu'il possédoit en France, fiança deux de ses fils à deux filles du roi son suzerain, en obtint courtoisement tout ce qu'il lui demanda, et revint promptement à Avranches, d'où il envoya sommer Conan de lui livrer passage sur ses terres, afin d'aller reprendre son comté de Nantes, à moins qu'il ne convînt au duc de Bretagne de s'employer lui-même pour y faire reconnoître son autorité. Conan, qui sortoit à peine des embarras d'une guerre civile, ne voulut pas courir les dangers d'une rupture avec un voisin si redoutable. Il fit un traité par lequel il constituoit le comté de Nantes en dot à sa fille unique Constance, à peine âgée de cinq ans (1), et la fiançoit à Geoffroy, troisième fils du roi d'Angleterre, né depuis un mois environ. Henri II prit à l'instant possession de la ville (1159). Les cérémonies du mariage des deux enfants s'accomplirent en 1166, lorsque le jeune Geoffroy eut atteint sa huitième année, et la Bretagne tout entière passa bientôt sous la domination de l'Angleterre.

Théobald, cet archevêque de Canterbury, qui, sous le malheureux Étienne, n'avoit cessé de conspirer en faveur de Henri et dont ce prince n'avoit pas manqué de faire un ministre, atteint par les infirmités de la vieillesse, songea dans ce temps à se donner un successeur près du roi. En conséquence, il fit venir à la cour son archidiacre Thomas Becket ou Beckie, entretint souvent le roi des talents extraordinaires de cet ecclésiastique; et Henri II, à la recommandation de Théobald, le nomma gouverneur du prince son fils, et chancelier Garde-des-Sceaux, ce qui lui donna place au conseil royal.

(1) La plupart des historiens ont confondu cette Constance, fille de Conan IV, avec une autre Constance, fille de Berthe et d'Alain-le-Noir, et sœur de Conan. Ce fut celle-ci qui écrivit à Louis VII la lettre amoureuse que l'histoire a conservée.

Le nouveau chancelier étoit fils de Gilbert Becket, homme d'origine saxonne, qui, s'étant attaché à la fortune d'un seigneur normand, l'avoit suivi en terre sainte. Il combattit long-temps en Palestine; mais son courage le trahit. Un Sarrasin le fit prisonnier et le vendit comme esclave. Sa vie devint alors toute romanesque. La fille d'un prétendu prince souverain s'éprit d'amour pour l'étranger malheureux et lui procura les moyens de briser ses fers. Cette évasion s'effectua à travers mille dangers, et Gilbert rentra dans sa patrie. Cependant, la belle Musulmane se mouroit de désespoir, loin de l'objet de ses affections. Elle réunit ses pierreries, condition indispensable dans toute entreprise de ce genre, et, se dérobant au harem paternel, elle se mit à la recherche de l'homme sans lequel elle ne pouvoit plus vivre. La princesse fugitive ne savoit que deux mots des langues occidentales : Gilbert et Londres. L'histoire raconte sérieusement qu'à force de répéter le mot Londres, elle arriva dans la capitale de l'Angleterre, et qu'elle retrouva son Gilbert, en criant ce nom chéri dans tous les carrefours. Gilbert, touché d'un tel dévouement et d'une constance si rare, instruisit la princesse musulmane dans la religion chrétienne, la fit baptiser et l'épousa.

Ce fut à cette fille de quelque Vieux de la Montagne, que le célèbre Thomas Becket, connu sous le nom de saint Thomas de Canterbury, dut sa naissance en l'année 1119.

L'éducation de Thomas Becket fut confiée, dès son enfance, à des chanoines de Merton; il étudia ensuite à l'université d'Oxford, puis à celle de Paris, où il perdit son accent saxon qui l'eût fort mal recommandé près des Anglo-normands. Ayant plu à Théobald, il en obtint la permission de se rendre à Bologne, afin d'y suivre les leçons du célèbre Gratien, et de se fortifier dans la connoissance des lois civiles et ecclésiastiques. A son retour, Théobald lui fit donner des emplois lucratifs dans les églises de Saint-Paul et de Lincoln, puis la prévôté de Beverley, et enfin l'archidiaconat de Canterbury, qui le rangeoit immédiatement après les évêques, et valoit cent livres sterling de revenu.

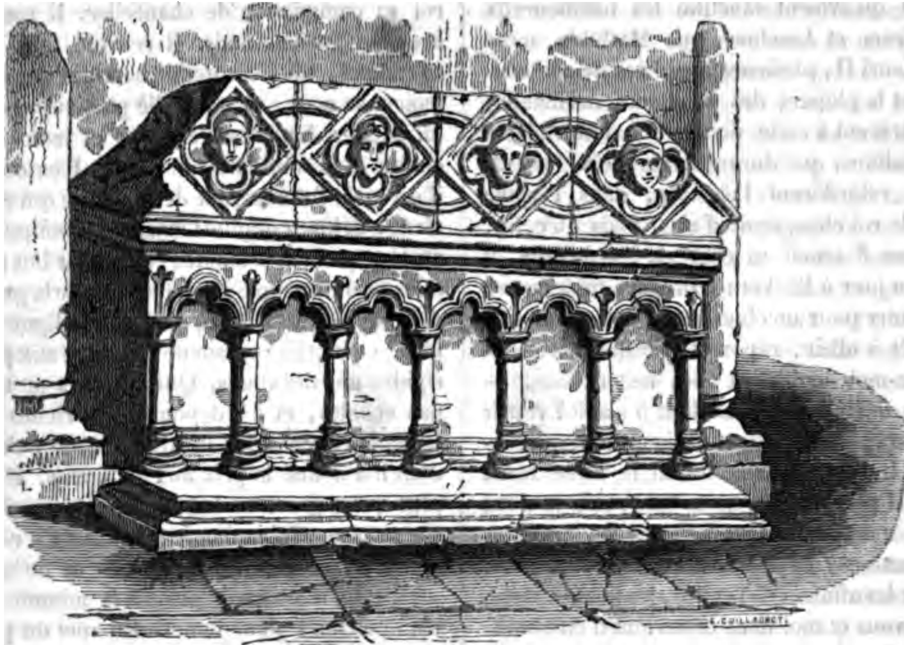
La place de chancelier et celle d'instituteur du prince royal, attirèrent sur Becket les plus grandes faveurs; il devint doyen prébendier de Hastings, gardien des châteaux de Berkhamsted et de Eye, et gouverneur de la Tour de Londres, avec tous les honneurs attachés à ces fonctions, et le service de cent quarante chevaliers. Son orgueil se monta à la hauteur de son élévation. Il déploya la magnificence d'un prince, prit rang avant les barons laïques, brilla au-dessus de tous par la somptuosité de son équipage et de ses ameublements, et tint table ouverte, avec un tel luxe qu'il faisoit constamment recouvrir ses parquets de nattes, de paille fraîche et d'herbes odoriférantes. Des chevaliers vinrent en foule, par milliers, lui porter leur hommage. Nul étranger ne sortoit de son hôtel sans recevoir un présent, en chevaux, en vêtemens, en chiens ou en oiseaux de chasse. Les jeunes héritiers des plus nobles maisons, élevés près de lui, tenoient à honneur de lui servir de pages; il les armoit chevaliers et leur donnoit de riches et brillantes armures. Il vivoit d'ailleurs avec le roi d'Angleterre comme un ami, comme un compagnon de débauche, partageant sa table et ses jeux, le suivant à la chasse, et se faisant remarquer par sa hardiesse à dompter les chevaux les plus fougueux. Henri sembloit avoir résigné dans les mains de son favori, son gouvernement et sa puissance.

Les richesses de l'archidiacre Becket devinrent telles en peu de temps, que, dans une des guerres que Henri II fut forcé de soutenir en Guyenne, il équipa sept cents chevaliers à ses frais. Il en entretint douze cents, et quatre mille personnes de leur suite, durant quarante jours, sur les frontières de la Normandie. Mais ce fut surtout dans une ambassade en France, qu'il déploya la plus étonnante somptuosité. Son cortége se composoit, d'abord, de deux cent cinquante jeunes gens de la plus aimable figure, dont les habits éclatoient de broderies et de dorures;

ils chantoient en chœur des airs nationaux, et une musique céleste les accompagnoit. Après eux venoient ses chiens, accouplés, tenus et surveillés par une foule de valets, vêtus très-richement. Suivoient huit chars recouverts de pelleteries rares, traînés chacun par cinq chevaux, et conduits par cinq cochers ou postillons, dont les casaques de drap fin, avec de beaux galons, étoient toutes neuves. Deux gardes à cheval, couverts d'armures polies, accompagnoient chacun des chars, dont un gros chien enchaîné défendoit aussi l'approche. Sur deux de ces chariots, se trouvoient des tonneaux d'excellente bierre angloise, de l'ale, que des gens de service distribuoient courtoisement aux curieux. Un autre char portoit le mobilier de la chapelle de l'archidiacre chancelier; un quatrième celui de sa chambre à coucher; le cinquième sa vaisselle d'argent et d'or; le sixième ses ustensiles de cuisine, et les deux derniers, les vêtements et objets nécessaires aux serviteurs attachés à sa personne, tels que secrétaires, ecclésiastiques et autres. Derrière les chars, venoient douze chevaux de somme, montés par douze grooms adolescents, qui avoient chacun un singe sur l'épaule. Ensuite paroissoient les écuyers chargés de la conduite des chevaux de bataille de leurs chevaliers, au nombre de trois cents, et portant leurs boucliers. Puis les chevaliers eux-mêmes, en toques à plumes et en beaux pourpoints; les pages et fils de gentilshommes, éclatants sous la soie et l'or; les fauconniers; les nombreux officiers de la maison, les ecclésiastiques aussi nombreux, tous deux à deux et à cheval; enfin le chancelier, tantôt en litière magnifique, tantôt sur un superbe genêt d'Espagne, et conversant avec quelques respectueux amis. Qui eût soupçonné que l'homme qui se plaisoit à étaler un luxe aussi désordonné mériteroit bientôt de passer pour un saint?

Les premiers actes politiques du chancelier Becket furent utiles à la puissance royale, mais quelques-uns blessèrent l'autorité du clergé. Dans son ambassade en [illegible] il obtint la ratification du traité qui fiançoit le fils aîné de Henri II à Marguerite, fille de Louis VII, et parvint à faire remettre en garde aux chevaliers du temple les trois châteaux qui devoient former la dot de la princesse. Lorsque la reine Aliénor, duchesse d'Aquitaine, étoit encore femme du roi de France, Louis VII avoit conclu, avec le comte Raymond, un traité qui lui assuroit le duché de Toulouse, et Aliénor l'avoit approuvé. Devenue reine d'Angleterre, elle prétendit que ce transfert étoit nul, et Henri II voulut se mettre à la tête d'une armée pour soutenir les droits de sa femme; mais il manquoit d'argent, et Becket lui conseilla de lever sur ses sujets l'impôt que l'on nommoit le scutage, et qui s'élevoit à trois livres sterling par chaque fief de chevalier. Avec le produit de cet impôt, Henri II se procura de nombreux bataillons de mercenaires; mais le clergé, qui possédoit un grand nombre de fiefs relevant de la couronne, refusa de payer la taxe; et quand le chancelier voulut obliger les ecclésiastiques à s'acquitter, ils se répandirent en invectives contre lui, et lui reprochèrent de plonger un poignard dans le sein de l'église, sa mère. Ce fut pis encore, lorsque dans la guerre toulousaine, on le vit conduire sept cents chevaliers sur le champ de bataille, se battre comme un homme d'armes, et monter lui-même à l'assaut. Si cette campagne lui valut de la gloire comme guerrier, elle fut loin d'ajouter à l'estime qu'il auroit dû mériter comme prêtre chrétien, apôtre, par état, de concorde et de paix. Théobald même, son zélé protecteur, le menaça de l'excommunication; mais dans un synode où quelques évêques s'exprimèrent en termes peu respectueux pour la prérogative royale, Thomas Becket ne manqua pas de leur rappeler qu'ils ne jouissoient de tant de beaux domaines que par suite de la conquête, et qu'ils avoient prêté le même serment féodal que les gens d'épée.

Sur ces entrefaites, le vieux Théobald vint à mourir (1161), et laissa vacant l'archevêché de Canterbury, et la dignité de primat d'Angleterre. A cette époque, Henri II



Tombeau de Théobald, archevêque de Canterbury.

songeoit à modifier les cours épiscopales instituées par Guillaume-le-Conquérant, et qui prononçoient sur toutes les accusations intentées à des clercs, et même sur certains procès de laïques. Les clercs normands, qui s'étoient précipités en foule sur l'Angleterre comme sur une proie, n'étoient pas les hommes les plus réguliers de l'église continentale. Plusieurs d'entre eux affichèrent des mœurs désordonnées, et quand il fallut les punir, ils ne trouvèrent qu'indulgence ou foiblesse devant les tribunaux épiscopaux. Ils abusèrent tellement de cette tendance à la miséricorde, que dans les premières années du règne de Henri II, on comptoit plus de cent prêtres reconnus coupables d'homicides, et qui restaient totalement impunis. Le roi conçut le projet d'exécuter une grande réforme, en abolissant le privilége qui portoit tant de préjudice à l'ordre public; et il pensa que Becket, qui toujours avoit semblé disposé à seconder ses vues, lui seroit d'un grand secours dans cette entreprise, s'il le portoit au siége de Canterbury.

Un historien célèbre de nos jours rapporte que Thomas Becket, quand les courtisans lui parlèrent de sa promotion à l'archevêché primatial, répondit qu'il connoissoit quatre pauvres prêtres qui avoient plus de droits que lui à cette haute dignité; que lorsque Henri II l'eut envoyé chercher à Falaise où il se trouvoit alors, et qu'il lui eut enjoint de partir pour l'Angleterre, afin de se préparer à devenir archevêque, Becket déclara qu'il lui seroit impossible d'accomplir ce qu'exigeroit cette nouvelle situation, et demanda qu'il lui fut permis de refuser ce genre d'élévation; que Henri fut inflexible, et qu'enfin il fallut que le légat du pape, Henri de Pise, joignit ses instances à celles du roi, pour déterminer le chancelier à obéir. Ce récit ne nous semble qu'une erreur calculée, sans but aujourd'hui. Le fait est qu'à la mort de Théobald, les évêques à qui le roi faisoit recommander son chancelier, opposèrent à ses volontés une résistance complète, et répondirent qu'ils ne pouvoient élever un chasseur et un guerrier de profession au

siége qu'avoient sanctifié les bienheureux Lanfranc et Anselme; que Mathilde, mère de Henri II, plusieurs membres de son conseil et la plupart des seigneurs normands, montrèrent à cette nomination une violente opposition; que durant treize mois, les évêques retardèrent l'élection, dans l'espoir que le roi changeroit d'avis; mais qu'enfin, comme il tenoit sa cour en Normandie, il dit un jour à Becket : « Prépare-toi à passer » la mer pour un objet important. — Je suis » prêt à obéir, répondit le chancelier; donnez-moi seulement mes instructions. — » Ne devines-tu pas ce dont il s'agit? reprit » le roi, je veux que tu sois archevêque. — » Ho! dit Becket montrant le riche habit » qu'il portoit, voyez un peu; suis-je donc » un assez saint homme pour de si saintes » fonctions? Peut-être aussi n'aurai-je plus, » sur les affaires de l'église, les mêmes idées, » et vous et moi nous cesserions d'être amis. » — Tu plaisantes, » ajouta le roi; et sur-le-champ il envoya aux évêques l'injonction d'élire son candidat, ce qu'ils firent avec une apparente satisfaction. Becket, qui n'étoit encore que diacre, fut ordonné prêtre par l'évêque de Rochester, et consacré par Henri, évêque de Winchester, frère d'Etienne, revenu depuis long-temps en Angleterre. La cérémonie fut la plus brillante qu'on eût jamais vue. Toute la noblesse y assista (1162). Le scandale fut complet; et Gilbert Foliot évêque de Hereford (1), prélat savant et de mœurs rigides, déclara hautement que le roi avoit opéré un miracle, attendu que d'un simple acte de sa volonté, il avoit changé un soldat en prêtre, et un laïque en archevêque. Au demeurant, s'il y eut captation d'électeurs, les formes au moins furent observées, disent encore avec grand contentement les partisans actuels de la sainteté de Thomas Becket.

Ici commence pour cet ecclésiastique si mondain une existence toute nouvelle. Il est devenu prince de l'église et primat d'Angleterre. Il remet immédiatement au roi sa commission de chancelier. Il rompt avec ses anciens amis. Il renvoie tous ces chevaliers, tous ces gentilshommes qui formoient sa cour, et n'appelle plus auprès de lui que des hommes vertueux et instruits, choisis avec soin dans son clergé. Il entoure, il est vrai, l'*Archevêque* de la pompe qui convient à sa haute dignité; mais cette pompe est austère quoique brillante, et n'a pour but que d'inspirer au peuple une haute idée de la grandeur divine, dont il est, dit-il, un indigne ministre; quant à sa personne, il la livre aux plus rigides mortifications. Quinze jours ne sont pas écoulés, et il a dépouillé ses riches vêtements et vendu les meubles de son palais, dont il a donné le prix aux indigents. Il n'a plus qu'un grossier habit; il porte un cilice sur sa peau; l'abandon le plus absolu a remplacé les recherches d'élégance et de propreté, qu'il poussoit jusqu'à la minutie; il n'a désormais pour nourriture que du pain et de l'eau, quelquefois des herbes dont l'amertume est une nouvelle pénitence qu'il s'impose; il se déchire à coups de discipline; il lave, tous les matins, les pieds à treize pèlerins en l'honneur du Christ, et les comble d'aumônes; il est humble, recueilli, contristé; il visite les moines et les hôpitaux; il récite sans cesse des prières ou s'occupe de pieuses lectures; il repousse enfin la société des hommes riches et puissants, et fait amitié avec les pauvres, les mendiants et même les Saxons! Jamais changement ne fut si complet ni si rapide, et ne jeta plus d'étonnement dans l'esprit des contemporains.

Il paroît certain que Thomas Becket, en arrivant à la primatie d'Angleterre, avoit formé le grand projet de rendre l'église entièrement indépendante de l'autorité royale, dont cependant il étoit la créature. Il se croyoit assez fort pour fonder à côté du trône une puissance qui, prenant au ciel son principal appui, ne reconnoîtroit sur la terre que la loi divine, qu'elle dicteroit elle-même. Il eut assez d'adresse pour ne pas développer d'abord toute sa pensée; et il ne manqua pas d'objecter à ceux qui en devinèrent une partie, que s'il eût en effet nourri cette am-

(1) Il devint ensuite évêque de Londres.

bition, il auroit eu plus de chances de succès en conservant la place de chancelier.

Henri II montra quelque surprise du changement de vie de son compagnon de plaisirs; mais il supposa que ce n'étoit qu'un jeu pour acquérir de la prépondérance sur le clergé. Quand il vit que Becket persistoit dans sa réforme, il en conçut du dépit, et soupçonna que l'archevêque vouloit se rendre indépendant de son autorité. Près d'une année s'écoula. Les barons, qui avoient contribué à l'élévation du primat, se crurent trahis par lui, et ne manquèrent pas d'exciter encore l'esprit irritable du roi; enfin lorsque Becket se remontra pour la première fois devant Henri II, il parut à la cour affublé d'une robe de bure si usée, qu'on auroit pu le prendre pour un mendiant. Henri considéra cette affectation de misère comme une insulte; et sa haine contre son ancien favori se grossit de toute l'amitié qu'il lui avoit jadis portée. Un combat furieux s'engagea donc entre la puissance du trône et celle de l'autel.

La juridiction des cours ecclésiastiques fournit matière au premier débat. Les prédicateurs de l'évangile, dès l'origine du christianisme, avoient engagé les fidèles à soumettre leurs différends à l'autorité paternelle de leurs pasteurs; et très-souvent des causes déjà portées devant les magistrats civils en furent retirées et soumises au jugement des évêques. Les canons postérieurs astreignirent les membres du clergé à s'adresser toujours à des juges spirituels. Les laïques obtinrent des empereurs la permission de choisir, à leur gré, le tribunal qui leur plairoit; mais dans le cas où l'une des parties contendantes seroit attachée à l'église, il fut ordonné que toutes deux s'en rapporteroient aux décisions des évêques. Ce privilége fut facilement concédé par l'autorité civile aux nouveaux prosélytes, dans tous les lieux où pénétrèrent avec succès des missionnaires. Justinien accorda plus tard aux prélats une juridiction criminelle sur leur propre clergé. Il distingua cependant entre les délits ecclésiastiques et les délits civils, enleva la connoissance des premiers à l'autorité civile, mais lui laissa celle des seconds, en établissant qu'avant l'exécution de la sentence, le clerc condamné seroit dégradé par son supérieur. Le temps et des empiètements successifs mirent cette distinction au néant, et les tribunaux ecclésiastiques appelèrent devant eux toutes les causes dans lesquelles un clerc se trouvoit impliqué. L'autorité de ces cours spirituelles s'accrut encore, chez beaucoup de nations, par l'ignorance des peuples; et après la conquête normande, on créa, dans chaque diocèse de l'Angleterre, des cours chrétiennes composées d'évêques et d'archidiacres, qui se firent un code de lois épiscopales, tirées des décrets du saint-siége, des canons des conciles et des maximes des anciens pères. Une foule de cas nouveaux se présentant, il fallut modifier et augmenter les dispositions de ce code, et, peu d'années après la découverte du manuscrit complet des Pandectes à Amalfi (1137), quelques savants moines, qui avoient étudié à Bologne, vinrent professer le droit ecclésiastique, et rectifier, au moyen de leurs nouvelles connoissances, les lois canoniques de l'église angloise. Cette jurisprudence eut tant de succès, elle sembloit si nette et si facile quand on la comparoit au dédale épouvantable des lois saxones, anglo-saxones, anglo-danoises, anglo-normandes, normandes, coutumières ou traditionnelles, que la plupart des causes que, sous un prétexte quelconque, on pouvoit rattacher aux cas prévus par les canons, étoient portées devant les cours ecclésiastiques. Elles se mirent à prononcer sur les mariages, sur les témoignages, sur la forme et le fond des contrats, sur les droits de pâturage; et bientôt la juridiction civile alarmée se posa en état d'hostilité contre la juridiction ecclésiastique qui menaçoit d'envahir tous ses droits.

La discussion avoit commencé d'une manière grave, du vivant même du primat Théobald, lorsque Thomas Becket étoit le ministre de Henri II, et son conseil sur toute chose. Un chanoine convaincu d'assassinat avoit été jugé au tribunal de son évêque et simplement condamné à une compensation pécuniaire; quelques années après, il eut

l'audace de se présenter devant le justicier royal qui, dans son indignation, l'appela meurtrier. Le chanoine, fier de sa prérogative, outragea le juge sur son siége. Instruit de cet excès d'arrogance, le roi se crut insulté dans la personne de son officier, et fit traduire le chanoine en cour spirituelle. Cette cour condamna le coupable à recevoir le fouet, et le suspendit de ses fonctions pendant deux années. Henri II, mécontent de cette sentence où il crut voir de l'indulgence, jura par *les yeux de Dieu*, c'étoit son serment le plus énergique, qu'il en auroit raison. Théobald alors étoit mort, et Becket l'avoit remplacé dans la primatie. Le roi convoqua les évêques à Westminster (1163), et demanda que lorsqu'un ecclésiastique auroit été dégradé pour crime par un juge spirituel, sa personne fût ensuite livrée à un officier laïque, afin qu'un tribunal royal le condamnât au châtiment légal. Les évêques s'y refusèrent, et la discussion n'eut pas alors de résultat. Mais Henri s'aperçut que l'opinion de Thomas Becket lui étoit absolument contraire, et, pour se venger, il l'accabla de petites vexations personnelles. Il lui ôta l'archidiaconat de Canterbury que le primat cumuloit avec l'archevêché. Il nomma supérieur du monastère de Saint-Augustin, à Canterbury, un moine de Normandie qui, certain de l'appui du roi, refusa de prêter serment d'obéissance canonique entre les mains de Becket, parce qu'avant la conquête son abbaye avoit eu ce privilége que le pape seul pouvoit lui enlever. On en référa au saint-siége, et le pape Alexandre III condamna les prétentions du primat.

Thomas Becket, irrité, sentit que pour résister au plan formé par Henri contre la puissance ecclésiastique, il lui falloit de la force, et qu'il ne pouvoit l'acquérir qu'en attaquant lui-même ses adversaires. L'abbé de Saint-Augustin s'étoit prévalu d'un droit antérieur à sa conquête, il se mit donc à réclamer lui-même tous ceux qui jadis avoient appartenu à son église. Il somma Gilbert, comte de Clare, de restituer au siége de Canterbury la baronie de Tunbridge, qui avoit été envahie par son aïeul sous Guillaume-le-Conquérant, et en s'attaquant au comte de Clare, il s'attaquoit au roi lui-même, dont le cœur, disoit-on, s'étoit laissé séduire par la beauté de la sœur de ce courtisan. Tous les possesseurs de fiefs tremblèrent à la nouvelle de cette revendication, car leurs propriétés n'avoient guère d'autre origine. On invoqua la prescription, et l'archevêque répondit qu'il n'y avoit pas de prescription pour une injustice. Il alla plus loin. William d'Aynesfort, vassal militaire de la couronne, jouissoit en cette qualité sur son fief du droit de promouvoir aux bénéfices ecclésiastiques; c'étoit un usage établi par le conquérant, et que l'église avoit respecté jusqu'à ce jour; mais Becket prétendit que cet usage étoit illégal, et il nomma un clerc de son choix au bénéfice vacant d'Aynesfort. William réclama son droit et chassa l'ecclésiastique. Le primat, alors, lança contre lui une sentence d'excommunication. Le baron se plaignit au roi, qui regarda la sentence comme nulle, parce que le primat n'avoit pas averti le souverain, et l'avoit mis en danger de communiquer avec un excommunié, à qui son rang permettoit de paroître à la cour en tout temps; il exigea la rétractation de l'archevêque, mais il ne l'obtint qu'avec difficulté, et Becket déclara même qu'il ne cédoit qu'à la force.

Vers la même époque (1163), il arriva qu'un ecclésiastique, après avoir violemment abusé de la fille d'un gentilhomme, assassina le père de cette infortunée. Le roi ordonna que le coupable fût livré au bras séculier. Becket réclama les immunités de l'église. Henri II prétendit que les statuts de Henri I[er] avoient prononcé sur le mode de répression de ces délits. Les évêques consultés émirent un même avis, et demandèrent l'exécution des statuts de l'aïeul du roi; le pape donna tort au primat, et lui enjoignit par lettres de reconnoître et d'accepter toutes les lois qui émaneroient du souverain. L'indomptable esprit de Becket repoussa d'abord la politique prudente de ses collègues; mais enfin fatigué de menaces et de résistances, il se soumit provisoirement à l'ordre du pape, mais en



Statue placée sur le tombeau de l'archevêque de Salisbury, Joscelin.

mettant constamment, pour restriction à son consentement à l'exécution des anciennes coutumes, les paroles : « sauf l'honneur de Dieu » et de la sainte église. » Les autres évêques et clercs, entraînés par son exemple, se servirent de la même formule, et le roi, furieux, lui fit donner l'ordre, dès le lendemain, de quitter le gouvernement et les honneurs des châteaux de Eye et de Berkhamsted, et convoqua un concile général de la noblesse et du clergé, dans le bourg de Clarendon.

Henri fit nommer président de cette assemblée, Jean, évêque d'Oxford, l'un de ses chapelains, et fit donner lecture des dispositions réformatrices qui devaient opposer les coutumes légales aux ordonnances de l'église, et qui fixaient les limites de la juridiction civile et de la juridiction ecclésiastique. Les évêques approuvèrent ; mais Becket refusa son assentiment, à moins que les droits de l'église ne fussent spécialement réservés. Henri II fit ouvrir les portes de sa salle, et l'on aperçut,

dans la chambre voisine, des chevaliers armés, l'épée haute, et prêts à exécuter les ordres que le roi pourroit leur donner dans sa colère. L'alarme se répandit dans le conseil. Les comtes de Cornwall et de Leicester se jetèrent aux pieds de Becket, pour rompre son obstination par leurs humbles prières; Richard de Hastings, grand prieur des templiers, suivit leur exemple en versant des larmes; plusieurs autres grands personnages les imitèrent, en le suppliant de ne point faire déshonneur au roi; enfin, ce grand courage s'abaissa; il promit d'observer les coutumes sans restriction et de bonne foi, et il demanda seulement qu'il plût au roi de les lui faire connoître. Joscelin de Salisbury et Richard de Lucy les rédigèrent en seize articles. On en fit trois copies que signèrent le roi, les prélats, et trente-sept barons; mais, quand il fallut y apposer les sceaux de chacun, le primat déclara qu'il ne feroit rien de plus que ce qui avoit été promis. On passa outre; et ces articles furent publiés au nom du roi; on les appela les *Constitutions de Clarendon*. Les clauses les plus importantes, établissoient: que la garde des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de fondation royale, durant leur vacance, appartiendroit au roi, et que leurs revenus seroient versés dans son trésor; que l'élection d'un nouveau titulaire se feroit d'après l'ordre du roi, par le haut clergé de l'église, assemblé dans la chapelle royale avec l'assentiment du roi et en présence des prélats par lui délégués; que toutes les procédures civiles ou criminelles, dans lesquelles une des parties, ou toutes deux, seroient ecclésiastiques, commenceroient devant la justice du roi, qui décideroit si la cause dépend de la juridiction séculière ou si elle revient aux cours épiscopales, et que l'accusé, s'il étoit convaincu d'un acte criminel, perdroit son bénéfice de clergie; qu'aucun tenancier en chef du roi, aucun officier de sa maison ou de son domaine, ne seroit excommunié, ou ses terres mises en interdit, avant qu'on se fût adressé au roi, ou en son absence au grand justicier, chargé de déterminer ce qui seroit du ressort des cours royales ou des cours ecclésiastiques; qu'aucun archevêque ou évêque ne pourroit quitter l'Angleterre sans la permission du roi; que les appels procéderoient de l'archidiacre à l'évêque, de celui-ci à l'archevêque; et qu'en cas de déni de justice, la cause seroit portée devant le roi.

Cette grande affaire ainsi entamée, Henri II songea à obtenir l'aveu du pape, et Thomas Becket à se concilier aussi l'opinion du souverain pontife. L'archevêque écrivit au Saint-Père qu'il condamnoit amèrement sa propre condescendance, et qu'il s'interdisoit les fonctions primatiales jusqu'à ce qu'il lui eût donné l'absolution. Le roi, de son côté, envoya les Constitutions au pape Alexandre, et lui fit entendre que s'il refusoit d'y donner son assentiment, il reconnoîtroit pour chef de l'église celui que d'autres monarques reconnoissoient déjà, et qu'on nommoit l'antipape Victor. Mais Alexandre ne se rendit ni aux instances, ni aux menaces de Henri II; il répondit qu'il examineroit, et de fait, il refusa sa sanction aux articles de Clarendon. Le roi sollicita une commission de légat apostolique en faveur de l'archevêque d'York, dans l'espoir que ce prélat, qui lui paroissoit dévoué, ne manqueroit pas alors d'autorité pour sévir contre le primat; mais le pape, en l'accordant, y mit une clause qui plaçoit l'archevêque de Canterbury hors de la juridiction nouvelle de l'archevêque d'York. Henri II renvoya la commission sur-le-champ, et se résolut à employer ses propres forces contre un sujet qu'il considéroit comme rebelle.

On vit alors le singulier combat d'un monarque armé de toute sa puissance contre un seul homme, qui n'avoit pour défense qu'une fermeté à toute épreuve. Les courtisans ne perdoient pas une occasion d'aigrir l'esprit de Henri II contre son ancien favori. On lui rapportoit sans cesse des propos attribués au primat: il avoit dit que la jeunesse de Henri demandoit un maître; qu'avec un peu de volonté, il seroit facile de rompre la fougue de ses passions; que Henri se reconnoissoit lui-même incapable de régir sa vaste monarchie sans les conseils de Becket! Que ces propos fussent réels ou non, le primat n'en vit pas

moins grossir l'orage, et tenta deux fois de quitter l'Angleterre; deux fois il s'embarqua sur des navires prêts à mettre à la voile, mais les matelots refusèrent de partir avec lui, tant la colère du roi les effrayoit, tant ses ordres étoient rigoureux.

Un concile fut convoqué à Northampton. Le primat fut sommé d'y paroître, et s'y rendit en effet, le cœur triste, l'esprit agité de noirs pressentiments, mais sans s'attendre aux mille vexations dont il alloit être l'objet. Il avoit, d'avance, fait retenir une maison pour son logement; dès que le roi le sut, il la fit occuper par ses gens et ses chevaux. L'archevêque signifia que si cette maison ne lui étoit rendue, il n'assisteroit pas au concile. Durant plusieurs jours, il sollicita une audience de Henri, et n'en obtint pas de réponse. Il l'attendit humblement, tous les jours, dans les salles occupées par les valets; mais le roi étoit à la chasse ou visitoit ses faucons; enfin, il se plaça sur son passage dans sa chapelle, au sortir de la messe. Le roi ne put se dispenser de l'écouter, mais il refusa le baiser de paix que, suivant l'usage, lui offrit d'abord le primat. Thomas Becket lui parla respectueusement, et lui demanda la permission de quitter le sol de l'Angleterre. « Je le veux » bien, dit le roi, mais auparavant vous avez » plus d'un compte à rendre! ».

De ce moment, les violences du roi contre Becket paroissent injustifiables; elles ne s'adressent plus aux erreurs ou à la sagesse de l'ecclésiastique, à ses opinions favorables ou contraires au système du gouvernement adopté par le souverain, mais à la personne même du prélat; c'est une haine individuelle qui se nourrit du mal qu'elle fait, s'accroît de tout celui qu'elle ne peut faire, et ne s'éteint que dans le sang.

Jean d'Oxford fut encore président du concile de Northampton. Jean, maréchal de l'échiquier, avoit naguère réclamé, devant la justice épiscopale de Canterbury, la jouissance d'une terre qu'il disoit tenir en fief héréditaire. Les juges du primat avoient repoussé sa prétention, et le demandeur se plaignoit qu'on lui eût dénié justice. L'archevêque s'excusa, en alléguant que Jean, le maréchal, n'avoit prêté serment que sur un livre de chansons, et non sur les saints évangiles. Cette erreur, assez bizarre en effet, ne fut pas admise par le roi Henri. Le grand conseil condamna Becket, et le mit à la merci du roi (1), qui convertit l'amerciament en une simple amende de cinq cents livres.

Becket désespéré tomba malade. Dès que le roi l'apprit, il le fit sommer de comparoître de nouveau le lendemain, devant l'assemblée de Northampton. Quatre chevaliers vinrent de sa part attester sa position, mais le roi n'en tint compte, et lui fit ordonner de restituer les trois cents livres de rente qu'il avoit reçues comme gouverneur des châteaux d'Eye et de Berkhamsted. « Je les paierai, dit Becket! » Mais le roi ne s'arrêta pas là, et lui redemanda cinq cents livres qu'il avoit reçues sous les murs de Toulouse. « C'est un présent que vous m'avez fait, » répondit Becket. — C'étoit un prêt, reprit le roi; » et comme la parole d'un roi prévaut toujours sur celle d'un sujet, le primat fut condamné à restitution, et forcé de donner caution. Enfin, le troisième jour, Henri demanda compte du produit des évêchés et des abbayes en vacance, que le chancelier avoit jadis administrées durant sa faveur, ainsi que des revenus publics et des sommes d'argent dont il avoit eu la gestion. C'étoit une réclamation uniquement suggérée par l'intention d'écraser l'archevêque qui, depuis près de trois ans, ayant quitté la cour, n'avoit conservé aucune note qui pût servir à sa justification. Le roi estimoit à la somme exorbitante de quarante-quatre mille marcs la prétendue balance due à la couronne.

Il seroit difficile de rendre la stupéfaction du primat. Il consulta les évêques. Gilbert Foliot, l'évêque de Londres, celui qui avoit blâmé si sévèrement l'élévation de Thomas Becket à l'archevêché de Canterbury, lui conseilla d'abdiquer. Henri de Winchester, le frère du dernier roi, l'engagea simplement à

(1) L'amerciament mettait à la disposition du roi toutes les propriétés personnelles du condamné; le roi se contentoit d'une amende qu'il arbitroit.

proposer deux mille marcs, à condition d'être désormais à l'abri de toute recherche. Le primat voulut montrer plus de courage; il résolut de décliner l'autorité de la cour, de s'en remettre à la sainteté de son caractère épiscopal, et de rattacher à sa cause celle de la religion.

Le 18 octobre 1164, Thomas Becket célébra pontificalement la messe de Saint-Étienne, premier martyr, en faisant commencer l'introït par ces paroles: « Les princes, assis au » conseil, se sont levés et ont parlé contre » moi. » Puis, conservant ses vêtements épiscopaux et précédé d'un porte-croix, il se rendit à la cour, sa crosse d'or à la main. Il arriva ainsi jusqu'à la salle d'assemblée du roi, qui, pour ne pas le recevoir, passa dans une chambre voisine avec ses barons et tous les évêques. Le primat, resté seul avec les clercs et des laïques d'un moindre rang, s'assit sur un banc, et certain qu'on prenoit quelque décision à son égard dans l'appartement du roi, parut attendre avec calme ce qu'il adviendroit de sa destinée. Henri, furieux de ce qu'il nommoit l'impudence de Becket, envoya successivement vers lui plusieurs prélats, pour l'engager à la retraite; car il redoutoit une sentence d'excommunication, dont la démarche officielle du primat sembloit le menacer. Gilbert Foliot parut le premier, et dit à Thomas: « Pourquoi viens-tu ainsi avec ta » croix et ta crosse? » et il fit le geste de lui ôter celle-ci; mais Thomas la retint avec force. Roger, l'archevêque d'York, vint ensuite, et supplia Becket de ne pas s'exposer plus longtemps à la colère du roi: « il a, dit-il, un » glaive plus aigu qu'un bâton pastoral; nous » sommes tous menacés, je sors, et j'ordonne » à mes clercs de me suivre pour n'être pas » témoins de l'effusion du sang. » L'évêque d'Exeter s'avança, et se jetant aux pieds du primat, le conjura d'avoir pitié de lui-même et de tout l'ordre épiscopal. « Fuyez donc, » reprit Becket, qui sait ce que Dieu nous » prépare? »

Cependant le roi et ses conseillers délibéroient, et l'un de ceux-ci proposa de suspendre le primat de tous ses droits et priviléges par un appel au Saint-Siége. Cet avis plut au roi. Les portes s'ouvrirent, et le corps des évêques s'avança, précédé par Hilaire, évêque de Chichester, qui porta la parole: « Tu fus, dit-il, notre primat; mais après » avoir juré fidélité au roi et promis de maintenir ses ordonnances, tu as rompu ton » serment. Un parjure n'a plus droit à notre » obéissance. De toi, donc, nous appelons » au pape, notre seigneur, et nous te citons devant lui. — J'entends, répondit » Becket. »

Durant ce temps, le roi et ses barons avoient continué leur délibération et formulé l'accusation. Henri se leva enfin, et leur ordonna de lui faire prompte justice de son homme lige qui, dûment cité, avoit refusé de répondre en sa cour. Les portes s'ouvrirent de nouveau, et le comte de Leicester, suivi des barons, vint dire à Thomas Becket de se préparer à entendre sa sentence. « Ma » sentence! s'écria l'archevêque; comte, » mon fils, écoute-moi. Tu es mon fils en » Dieu: la loi ni la raison ne te permettent de juger ton père spirituel. Je te défends de donner ici jugement contre moi. » J'en réfère à la décision du pape. J'en appelle à lui seul! Et, maintenant, je partirai, » sous la protection de l'église universelle et » du siége apostolique! »

Le primat se leva, et comme il traversoit lentement la salle, une voix l'appela traître, tandis que d'indignes courtisans lui jetoient au visage des brins de cette paille de luxe dont on couvroit tous les jours les planchers dans les maisons royales. « Traître! reprit Becket, » qui pensa oublier un instant sa dignité de ministre du seigneur, « si le caractère de mon ordre ne me le défendoit, » le couard qui m'a ainsi nommé paieroit » bien cher son insolence! » Une partie du clergé le reconduisit à son logement.

A peine rendu chez lui, Becket fit dresser des tables pour un grand repas, donna l'ordre de rassembler tous les pauvres que l'on trouveroit; et quand il furent venus, il les fit asseoir, commença par les servir, s'assit ensuite à leurs côtés et soupa avec eux; mais

alarmé par les rapports de ses amis, il se fit dresser un lit dans l'église, et trompant la vigilance des espions qui le surveilloient, il s'échappa dans la nuit, accompagné de deux clercs et d'un seul domestique. Il atteignit les marais de Lincoln, où il se cacha dans la cabane d'un ermite, et après quinze jours d'aventures et de périls, il parvint à s'embarquer sous le nom de frère Christian, prit terre à Gravelines, en Flandre, et arriva enfin dans la ville de Saint-Omer, où il reçut l'hospitalité sous le toît du monastère de Saint-Bertin.

La colère de Henri II n'eut pas de bornes, quand il apprit que sa victime lui étoit échappée. Il écrivit à Philippe, comte de Flandre, pour réclamer son fugitif, et envoya au roi de France Louis VII, ainsi qu'au pape Alexandre, qui tenoit alors sa cour dans la ville de Sens, une magnifique ambassade composée de prélats et de barons. Thomas, de son côté, crut devoir attendre, dans son asile, l'effet produit par les démarches de son souverain; puis il écrivit aussi au roi de France et au pape. Le roi de France lui octroya paix et sécurité dans son royaume; il étoit puissant et n'avoit rien à redouter du roi d'Angleterre. Le pape suspendit sa décision.

La querelle de Henri II et de Thomas Becket n'étoit pas seulement une discussion d'homme à homme: c'étoit le pouvoir spirituel s'attaquant corps à corps au pouvoir temporel. Aussi, les écrivains ont-ils généralement négligé tous les événements qui constituent l'histoire de l'Angleterre à cette époque, pour ne s'occuper que de cette grande affaire, pour ne peindre que ce grand tableau. Nous ramènerons nos lecteurs à l'examen de quelques autres faits importants, avant d'achever le recit de l'aventureuse mission de saint Thomas de Canterbury sur la terre.

Les habitants du pays de Galles, constamment opprimés par les Anglois, montroient depuis long-temps le désir d'échapper à leur domination. Les conquérants leur avoient imposé des prêtres qui, sous leur habit de paix, se montroient aussi cruels, aussi déprédateurs que les chefs de guerre, leurs parents ou leurs amis, qui les avoient assis à la place de tous les anciens dignitaires. Quand les Gallois apprirent la résistance que Becket opposoit au roi, ils s'imaginèrent avoir acquis un représentant de leurs droits religieux, et leur opinion nationale se déclara fortement en sa faveur. Un décret royal, rendu précisément à raison de cette opinion bien connue, vint ajouter à leur exaspération. Ce décret établissoit que tout Gallois, clerc ou laïque, qui entreroit en Angleterre sans permission spéciale ou passeport du roi, seroit saisi et gardé en prison, et que tous les Gallois, quels qu'ils fussent, seroient chassés des écoles de l'Angleterre. Cette mesure irréfléchie, prépara un soulèvement général dans le pays de Galles, et pour l'opérer, les princes des Galles du nord et du sud, Owen Gwinned et Rhys Mab-Griffith, saisirent le moment de l'absence de Henri, qui étoit passé en Normandie où l'avoient attiré des discussions de peu d'importance. L'assassinat d'un neveu de Griffith devint l'occasion du soulèvement. Le comte de Pembroke, gardien des marches de Galles, l'avoit, disoit-on, désigné au poignard de ses affidés; et le prince Rhys-Mab-Griffith, réunissant ses vassaux et ses amis, se précipita sur le Cardiganshire, s'empara d'un grand nombre de forteresses angloises, et appela tous les Gallois à la liberté. Les guerriers de Powisland arrivèrent sous l'étendard d'Owen Cyvelioch; ceux du nord se rangèrent sous les enseignes de Gwinned, et les hommes du sud se rassemblèrent autour des guerriers déjà victorieux de Griffith. Ces descendants d'Uter Pendragon, dirigèrent avec tant d'activité les mouvements des braves qui s'avançoient à leur voix, qu'en un instant les frontières furent envahies et ravagées. Henri, qui se hâta de quitter la Normandie, vint camper à Oswestry avec une armée d'Anglois et de mercenaires amenés du continent. Corwen, dans le Merionethshire, fut le lieu de rendez-vous des Gallois. Ils marchèrent avec ardeur contre leurs ennemis, et les rencontrèrent sur les bords du Ciéroc. Les Anglois plus nombreux, les repous-

sèrent ; les Gallois se retirèrent en bon ordre jusques à la montagne de Berwin, et une seconde action y sembloit inévitable, quand il survint un tel orage, des tonnerres si violents, des torrents de pluie si épouvantables, que toute l'armée de Henri II se débanda, en abandonnant ses bagages, et ne se reforma qu'à Chester. Ce cruel Henri II, outré de rage de se voir ainsi le jouet des phénomènes les plus naturels que toute sa puissance ne pouvoit surmonter, se donna le plus atroce plaisir de vengeance qu'un tyran, qu'un sauvage puisse imaginer. Il se fit amener les otages qu'il avoit reçus lorsqu'un traité de paix avoit été conclu entre les chefs gallois et lui, en 1157. C'étoient les nobles enfants des plus hautes familles de la Cambrie, parmi lesquels on distinguoit Rhys et Cadwallo, fils de Gwinned, Cymrik et Meredith, fils de Griffith. Le barbare fit arracher les yeux aux enfants mâles et couper aux jeunes filles le nez et les oreilles. Il licencia ensuite son armée, et partit pour la Bretagne, abreuvé de sang et couvert d'infamie; il alloit y commettre de nouveaux crimes, et s'assurer de nouveaux états.

Conan IV, duc de Bretagne, en consentant aux fiançailles de sa fille Constance avec Geoffroy, troisième fils de Henri II, n'avoit pas obtenu l'assentiment de ses barons et encore moins de ses peuples. Son parent Eudon, qui prenoit le titre de comte de Bretagne, le vicomte de Léon, Raoul de Fougères, Jean de Dol, les comtes de Porhoët, formèrent, contre la domination de l'étranger, des ligues offensives et défensives. Conan demanda des troupes à la reine Aliénor qui gouvernoit alors ses états d'Aquitaine. Les barons de Bretagne indignés, firent appel au peuple, et le peuple furieux s'arma de toutes parts. Ce fut alors que Henri II parut dans la Péninsule Armoricaine. Il commença par faire célébrer le mariage de la princesse Constance et de son fils qui avoit atteint sa septième année. Puis s'adressant au caractère indolent et pacifique de Conan, il obtint de sa lâcheté l'abandon de la totalité du duché de Bretagne, à l'exception du comté de Guingamp. Les barons ne manquèrent pas de défendre aux troupes angloises l'entrée du territoire dont ils étoient les seigneurs ; mais le roi d'Angleterre les attaqua séparément, s'empara des forteresses du comté de Léon, et força Eudon lui-même, le plus puissant des chefs bretons, à lui remettre en ôtage la belle Alix, sa fille, qu'il avoit eue de la duchesse Berthe, mère de Conan, sa femme en secondes noces. Henri, qui connoissoit le caractère belliqueux d'Eudon, désiroit se rendre maître de sa personne, et pour y parvenir, il l'accabla de promesses et de protestations d'amitié; mais Eudon reconnut le piége et l'évita. Henri, dans son ardeur de vengeance, se fit amener l'innocente Alix, sa propre cousine, et sans respect pour son infortune, sans égard pour sa jeunesse, pour ses vertus, pour la liaison du sang, pour le droit des gens, il lui ravit l'honneur. Alix expira en sortant de ses bras.

Tel étoit Henri II, le persécuteur de Becket. Lorsque le primat apprit dans sa retraite les nouveaux crimes de son ennemi, il s'écria comme l'Écriture : « Le Seigneur a » soufflé sur lui un esprit de vertige; il a » rendu l'Angleterre chancelante et trébu» chante comme un homme ivre. »

Mais l'Angleterre, loin de s'affoiblir, prenoit une nouvelle puissance et acquéroit de nouvelles possessions. Les barons de Bretagne se liguèrent vainement contre celui qu'ils nommoient l'oppresseur de la terre; leur orgueil nobiliaire amena leur perte. Tous se croyoient appelés au commandement, nul ne vouloit obéir. Henri parcourut la Bretagne, les vainquit l'un après l'autre, massacra les paysans, incendia les moissons et les villes, et ruina pour long-temps cette malheureuse contrée. Une transaction termina la guerre, et la Bretagne appartint au roi d'Angleterre, sous condition d'en faire hommage, par son fils, au roi de France.

Thomas Becket, ne recevant aucune nouvelle du pape dans sa retraite de Saint-Bertin, crut devoir user du droit que lui donnoit l'asile accordé par Louis VII, et se rendit à la cour pontificale qui se tenoit alors

à Sens. Les cardinaux le reçurent froidement; mais le pape voulut bien l'écouter. Il lui permit de recevoir des secours du roi de France, lui reconnut la faculté d'excommunier tous ceux qui retenoient des biens de l'église, à l'exception du souverain qui les avoit donnés, annula définitivement dix des articles de Clarendon, prononça solennellement anathème contre leurs partisans, et finit même par reprocher à Becket d'y avoir adhéré un moment. Becket profita du moment d'exaltation que son récit avoit excité dans l'esprit du saint-père, s'accusa lui-même d'intrusion dans le siége archiépiscopal, comme n'y ayant été nommé que par la volonté du roi, donna sa démission dans les mains du pape, et en reçut de nouveau l'investiture et le pallium. Le pape lui assigna pour résidence l'abbaye de Pontigny en Bourgogne. Cette abbaye dépendoit de l'ordre de Citeaux; Becket s'y revêtit de l'habit des Bernardins, et partagea leurs exercices et la discipline monastiques.

Lorsque Henri II fut informé des décisions du pape, sa colère contre Becket devint une rage furieuse. Il confisqua tous ses biens, raya son nom de la liturgie, et rendit une sentence générale de bannissement contre toutes les personnes alliées à l'archevêque par le sang, non-seulement elles, mais leurs familles et même leurs amis, depuis les enfans à la mamelle jusqu'aux vieillards. Plus de quatre cents noms figurèrent sur cette liste de proscription, et tous ces malheureux accoururent à Pontigny pour y réclamer les secours et l'appui de Becket. Le roi de France, la reine de Sicile et le pape, soit par pitié, soit par haine contre Henri, les comblèrent de bienfaits.

Les évêques anglo-normands, à l'exemple du roi, ne ménageoient nullement le caractère de Becket qu'ils connoissoient violent et facile à émouvoir. Ils lui écrivoient dans sa retraite des lettres qui le frappoient au cœur, où ils le félicitoient de racheter les erreurs de sa vie passée par l'abstinence et la méditation, et lui reprochoient son ingratitude envers le roi et la bassesse de sa naissance. Ils excitèrent en lui une telle irritation, que lorsque Henri II, fut forcé de passer en Normandie pour les affaires de ses états, Thomas Becket quitta le couvent de Pontigny, se rendit à Vezelay le jour de l'Ascension, monta en chaire revêtu de ses ornements épiscopaux, et, au son des cloches et à la lueur des cierges, retrancha de la société des fidèles, c'est-à-dire excommunia, les partisans des Constitutions de Clarendon, les envahisseurs des propriétés de l'église de Canterbury, nommément plusieurs des ministres et des amis intimes du roi, et annonça que, s'il suspendoit les foudres spirituels sur la tête du monarque, ce n'étoit que dans l'espoir de l'amener à un prompt repentir. Henri, saisi d'un accès de fureur en apprenant cet excès d'insolence de la part d'un sujet que sa faveur seule avoit élevé, maudit les traîtres qui l'entouroient, dont pas un n'avoit le courage de le délivrer d'un ennemi, et, dans sa colère, rongea les couvertures de son lit en présence de ses courtisans, déchira ses vêtements, jeta loin de lui son chaperon de perles, et brisa son baudrier.

La conduite du pape en cette affaire, qui, par la plus étrange singularité, remplit tellement de longues années de l'histoire d'Angleterre, que dans les écrits des contemporains il n'est question des peuples que pour raconter les prières qu'ils adressoient au ciel en faveur de Becket ou de ses ennemis, cette conduite, fut ambiguë, et paraît peu loyale. D'une part, il sembloit approuver la révolte de l'archevêque de Canterbury, de l'autre, il écrivoit au roi qu'il étoit prêt à lui accorder satisfaction complète, et en même temps il le prioit de ne communiquer ses lettres à personne. Le saint-père donna commission de légat à Thomas lui-même, puis la lui retira et institua sous ce titre les deux cardinaux Guillaume de Parié et Othon. Ceux-ci traversèrent la France en publiant au nom du pape qu'ils alloient délivrer le roi d'Angleterre de son ennemi, et le pontife écrivit en même temps au primat qu'il les avoit choisis parce qu'ils lui étoient favorables, et il lui demandoit son intercession auprès du comte de

Flandre pour en obtenir de l'argent. L'archevêque découvrit aisément les desseins du pape; il se plaignit amèrement de sa duplicité dans une lettre où il lui disait : « Vos légats viennent m'administrer le calice de » passion et de mort au nom d'un tyran plein » de malice, avec lequel vous traitez à mes » dépens. » Cette lettre, avec plusieurs autres, fut livrée ou vendue à Henri II. Les cardinaux-légats enfin, semblèrent ne voir qu'une bouffonnerie (1) dans une querelle qui tenoit tous les esprits en suspens et qui, en réalité, étoit la plus violente attaque que le pouvoir temporel des rois eût éprouvée de la part du pouvoir spirituel des évêques.

Cependant, la mort ayant enlevé l'antipape Victor, l'antagoniste d'Alexandre, celui-ci parvint à rentrer en Italie, et Henri II ne manqua pas d'envoyer à Rome des agents qui lui gagnèrent à prix d'argent des cardinaux, et achetèrent les lettres du pape à Becket. Aussi le roi disoit-il dans sa joie, qu'il tenoit dans son escarcelle monseigneur du pape et tous les princes de son église; et, se croyant assuré du succès, il fit signifier aux chefs de l'ordre de Citeaux que s'ils continuoient de donner asile à Becket, il feroit saisir toutes leurs possessions en Normandie, en Aquitaine, en Anjou, en Bretagne et en Angleterre. Les Bernardins, dans leur frayeur, se hâtèrent d'envoyer un supérieur à l'archevêque pour lui dire avec douceur : « Le chapitre ne vous congédie pas; mais vous êtes » sage et prudent, voyez ce que vous jugez » qu'il convienne de faire. » Thomas quitta Pontigny sans observations, et demanda un asile au roi de France qui ne manqua pas de le lui accorder.

Cependant Louis VII et Henri II, las de soutenir des guerres partielles et successives en faveur de leurs barons qui, l'un après l'autre venoient réclamer justice au suzerain contre le monarque agresseur, imaginèrent de vivre en bonne intelligence et conclurent une trève à Montmirail (1169). Déjà le fils aîné de Henri avoit épousé une des filles de Louis, le second fut fiancé à une autre fille du roi de France, et le roi d'Angleterre consentit à céder l'Aquitaine à ce fils, comme il avoit cédé le Maine et l'Anjou à son fils aîné. Mais une grande question s'éleva : c'étoit le couronnement du jeune Henri, l'héritier présomptif du trône d'Angleterre; mesure politique, nécessitée, dit-on, par l'irrégularité des actes qui avoient transmis le trône à Henri II, et que l'on prétendoit effacer, pour sa postérité, au moyen de l'onction royale.

Becket, comme archevêque de Canterbury, réclamoit le droit de sacrer le jeune prince, et montroit une lettre du pape qui défendoit à tout évêque anglois d'usurper une fonction exclusivement réservée au primat; mais cette lettre n'avoit pu parvenir aux personnes à qui elle étoit adressée, et Henri rendit publique une autre lettre du souverain pontife qui autorisoit l'archevêque d'York, Roger, à procéder au couronnement. La cérémonie fut accomplie à l'abbaye de Westminster. Le roi servit son fils de ses propres mains, et le fit chevalier. Une querelle survint encore entre Henri II et Louis VII, parce que l'épouse du prince n'avoit pas été couronnée avec son mari; mais après quelques démonstrations hostiles, les deux monarques se réconcilièrent, et le roi de France promit au roi d'Angleterre de lui ramener Becket comme sujet soumis et fidèle.

Après divers pourparlers et des tentatives qui n'eurent aucun résultat, plusieurs évêques obtinrent de Henri qu'il verroit l'archevêque, et celui-ci consentit à se présenter au souverain, « ne cédant, disoit-il, que par » ennui de sa vie errante, et pour se délivrer » de l'humiliation de manger le pain de l'étranger. » Le roi d'Angleterre, à cheval, se rendit dans une vaste prairie près de Fretteval, sur les frontières de la Touraine, et Becket y vint de son côté. Le roi, en l'apercevant, poussa son cheval, et prévint le salut de l'archevêque, en prenant le premier sa toque à la main; ils parurent converser

(1) L'évêque de Londres, Foliot, leur disoit : « Nous » ne recevous plus les lettres d'excommunication lancées par le primat par pitié pour nos chevaux; il en » eût chargé à mourir la race entière de nos beaux palefrois. »

e avec familiarité, et l'on entendit dire au primat : « Les gens qui nous ıhi, vous et moi, je les récompense-lon leurs mérites, » et, comme le étoit descendu de cheval, et s'étoit pieds de son souverain, le roi ajouta levant : « Dans peu, monsieur l'ar-que, nous vous montrerons notre ne affection ; seulement, veuillez me ıonneur devant ceux qui nous regar-Le primat se mêla dans la foule des ıs et suivit le roi, puis lui fit pré-ar l'archevêque de Sens, une requête oit à obtenir ses graces, sa protec-restitution des possessions du siége erbury, et réparation de l'outrage ı caractère par le couronnement de Il promettoit en retour toute la sou-qu'un archevêque devoit à son prince ; ınd il fallut énoncer les points prin-le cette soumission, la difficulté se de nouveau. Becket, un genou en t au roi : « Je remets, seigneur, à ugement, comme souverain arbitre point, tout le différend qui a existé ous, sauf l'honneur de Dieu. » Cette parole excita un terrible orage. ıtes un ingrat, un mauvais cœur, Henri, un orgueilleux ! et se tour-ers le roi de France : avec une telle ion, dit-il, il m'enlèveroit tous mes tout ce que je ferois blesseroit, lui, l'honneur de Dieu. Certes, il des rois d'Angleterre moins puis-ue moi, et des archevêques de Can-y sages et saints plus que lui : je ne ıande que la même soumission que grand de ses prédécesseurs a mar-ı moindre des miens, et toute que-ra terminée. » Le roi de France dit ecket, qui gardoit le silence : « Eh u'attendez-vous ? Voilà la paix ; elle s vos mains ! » L'archevêque alors l'honneur de Dieu par les libertés lise. Henri le taxa d'outre-cuidance, ı'il vouloit mettre aussi dans son auf les droits de sa royauté ! » Les ançois blâmèrent hautement l'orgueil de Becket, et l'on se sépara sans rien conclure, les rois fort mécontents, et le primat fort abattu.

Le mal cependant devenoit immense, et toute l'Angleterre étoit en alarmes. Des arrêts d'excommunication avoient été rendus nominativement, et en si grand nombre par Becket, que, bien que Henri eût pris des précautions pour les empêcher d'être connus dans ses états, il en avoit pénétré quelques-uns qui laissoient présumer les autres ; et, dans l'incertitude de savoir si le pape ne les avoit pas ratifiés, beaucoup d'ecclésiastiques se refusoient à dire la messe et à conférer les sacrements. Le saint père, arraché enfin à son indécision, chargea deux légats, Gratien et Vivian, d'appointer le différend. Ils allèrent trouver le roi qui, d'abord, demanda l'absolution des excommuniés sans condition. Les légats s'y refusèrent. « Par les yeux de » Dieu, cria Henri, au diable votre pape ! » Les légats, le voyant courroucé, consentirent à ce qu'il exigeoit. « Ainsi, reprit Henri, » vous irez en Angleterre lever solennelle- » ment l'excommunication ? » La réponse se faisant attendre, le roi leur dit : « Comme il » vous plaira, je n'en fais nul compte, non » plus que de vous, et je m'en soucie comme » d'un œuf. Ne puis-je donc me faire raison » d'un méchant prêtre qui veut interdire » mon royaume ? »

Le tyran finit par s'adoucir. Des promesses furent faites, Henri revit son adversaire, lui rendit les terres de son archevêché, et lui promit de l'argent pour acquitter ses dettes, et le défrayer des dépenses de son retour dans son diocèse ; mais il refusa obstinément de donner le baiser de paix au primat, et Becket ne se sépara de son souverain qu'avec la certitude que le levain de haine qui remplissoit son cœur étoit plus envenimé que jamais. Thomas emprunta trois cents livres à l'archevêque de Rouen, et partit pour l'Angleterre, accompagné de Jean d'Oxford.

A l'époque du couronnement de l'héritier présomptif de la couronne, Becket en se plaignant amèrement au pape de l'empiètement de l'archevêque d'York sur ses préro-

gatives, avoit osé écrire au saint père, que la cour de Rome condamnoit toujours Jésus-Christ, et absolvoit Barrabas; et il avoit désigné ce prélat en faveur, sous le nom d'archidiabolus. Le pontife, toujours foible, avoit consolé Becket, en lui adressant des lettres de suspension pour l'archevêque, et d'excommunication pour les évêques qui l'avoient assisté à la cérémonie du sacre. Quoique la paix parût rentrée dans l'église d'Angleterre, le primat n'avoit point anéanti ces lettres, et il les portoit avec lui. Ses amis à Rome lui recommandoient instamment, dans leur correspondance, d'être humble et soumis, patient, circonspect pour sa propre sûreté. Au moment où il s'embarquoit à Wissant, près Calais, le comte de Boulogne lui fit dire qu'une troupe de gens armés l'attendoit sur les côtes d'Angleterre pour se saisir de sa personne, et peut-être pour s'en défaire. « Après sept ans de séparation, répondit » Becket, le troupeau a besoin de son pas» teur; je rejoindrai mes brebis, dussé-je



Sceau de Thomas Becket (1).

» être mis en morceaux. » Le primat descendit à Sandwich dans un état extrême d'exaltation. Là, il apprit encore que Ranulf de Broc et Regnault de Varenne, accompagnés de Gervais, comte de Kent, se disposoient à venir l'arrêter dans cette ville, et qu'ils avoient tenu des propos de sang. Les habitants de Sandwich s'armèrent à la voix de Becket, et lui promirent de le défendre : mais Jean d'Oxford renvoya les Normands au nom du roi, et rien n'eût troublé la paix publique, si le primat, n'écoutant que sa colère, ne se fût empressé de publier triomphalement les lettres du pape qui condamnoient Roger, l'archevêque d'York, Gilbert Foliot, évêque de Londres, et Joscelin, évêque de Salisbury. Ces prélats qui, jusqu'à ce moment, s'étoient regardés comme relevés de toutes les censures de l'église, et que d'autres lettres du pape et de ses légats avoient garantis contre les excommunications lancées ou sollicitées en cour de Rome par Thomas Becket, se répandirent en plaintes sur l'ambition et la duplicité du primat, et demandèrent satisfaction au souverain.

Thomas Becket cependant se dirigeait vers sa résidence métropolitaine, suivi, entouré, adoré des membres du bas clergé, des habitants des campagnes, des ouvriers, des marchands, des milices de certaines villes, des serfs qu'il flattoit d'un espoir de liberté, d'une populace ivre et frénétique; pas un baron, pas un chevalier, pas un noble homme ne l'approchoit; ils se retiroient au contraire, à la vue de son cortége, dans les châteaux forts ou dans leurs maisons, dont ils interdisoient l'entrée à main armée. On lui demandoit si son intention étoit de porter le fer et la flamme dans le royaume; mais, sans s'arrêter à répondre, il continuoit sa marche vers Canterbury, où il arriva le 3 décembre 1170; il se rendit immédiatement à la cathédrale, et il célébra une messe solennelle en actions de grâces, en présence d'une innombrable multitude. Fier de ce succès, il forma le projet d'aller à Londres visiter le prince, fils de Henri II; mais le jeune roi, averti de son arrivée, lui signifia l'ordre de retourner sur-le-champ dans son diocèse, et de n'en plus sortir. Il revint en effet à Canterbury,

(1) Ce sceau, qui est malheureusement très mal conservé, représente Thomas Becket; il est appendu à une charte de la bibliothèque harléenne.

entouré d'une immense escorte populaire, et reprit possession de ses dignités et de ses fonctions avec une ostentation inimaginable; l'orage toutefois grossissoit. Les princes de l'église et les seigneurs de la terre faisoient citer, dans l'étendue de leurs juridictions, les personnes connues pour avoir fait un grand accueil à l'archevêque, et les accusoient de trahison. Les prélats, frappés de la subite excommunication que leur avoit lancée Becket au nom du pape, disoient au roi: « Un homme » propage la révolte en Angleterre. Des ca- » valiers, des fantassins marchent devant et » derrière lui comme la colonne de feu du » désert; il présente son étendard à vos for- » teresses, et il en requiert l'ouverture! » D'une autre part, une coalition opposante et soutenue par les agents de l'autorité royale prenoit à tâche d'inventer chaque jour de nouvelles vexations pour irriter le primat; on pilloit, on ravageoit ses biens, on déroboit ses provisions, on frappoit ses serviteurs; et Becket, prenant de nouvelles forces dans ces attaques réitérées, et, dans sa propre irritation, répondoit à ses ennemis, non par la patience ou par des procédés conciliateurs, mais par l'usage des foudres spirituelles, par des excommunications qu'il annonçoit en chaire avec toute l'exaltation d'un cœur ulcéré. Il sentoit qu'il se perdoit, car il écrivit un jour au pape pour le prier de faire dire à son intention les prières des agonisants; et un autre jour, il prêcha dans sa cathédrale sur ce texte: « Je suis venu vers vous pour » mourir au milieu de vous. » Mais l'éclat de la gloire et de la renommée dont il étoit avide, le portoit à braver les suites funestes d'une opposition dans laquelle il se croyoit soutenu de toute l'imposante puissance du trône pontifical.

Thomas venoit d'excommunier Ranulf et Robert de Broc comme contempteurs de sa personne, de son clergé et de ses moines, lorsque quatre chevaliers de la suite de Henri II, Réginald-Fitz-Urse, autrement Renaud fils d'Ours, Guillaume Tracy, Hugues de Morville et Richard-le-Breton arrivèrent à Canterbury. Ils s'étoient trouvés présents en Normandie, lorsque le roi, dans un accès de colère occasioné par les récits des évêques ennemis de Becket, s'étoit écrié: « Un misérable qui a mangé mon pain, un » mendiant venu chez moi sur un cheval boi- » teux, outrage moi, ma famille, tout mon » royaume! et parmi les lâches que je nourris » à ma table, il n'en est pas un qui veuille » me délivrer d'un prêtre insolent! » La parole royale avoit germé, et ils s'étoient donné entre eux parole à la vie et à la mort.

On étoit au cinquième jour après Noël. Les chevaliers s'étoient concertés au château de Saltwood, résidence de la famille de Broc, et s'étoient adjoint quelques personnes dévouées. Vers deux heures environ de l'après-midi, et comme le primat venoit d'achever son repas, ils entrèrent dans ses appartements, et, sans le saluer, s'assirent sur la paille dont le plancher étoit semé. L'intention d'intimider l'archevêque perçoit dans leurs regards insolemment fixés sur lui; mais Thomas Becket ne s'épouvantoit pas pour si peu. Reginald-Fitz-Urse lui dit enfin: « Nous » t'ordonnons, de la part du roi, d'absoudre » les prélats excommuniés, et de rétablir » ceux qui sont suspendus. — Que les évê- » ques me fassent leur soumission, et je les » réconcilierai avec leur Dieu. Quant à l'ar- » chevêque d'York, c'est le pape qui l'a » frappé; qu'il s'adresse au père des fidèles! » — Mais toi, dit Reginald, ne tiens-tu pas » ton archevêché du roi? — Les droits spi- » rituels me viennent de Dieu même et du » pape; les droits temporels du roi, je le » reconnois. — C'est le roi qui t'a tout donné. » — Aucunement, reprit Becket; et vous » tordez en vain vos gants, vous vous agitez » en vain dans votre impatience; vous me » menacez inutilement; tous les glaives de » l'Angleterre levés sur moi n'obtiendroient » pas ce que je crois contraire à l'honneur de » l'église. — Nous ferons mieux que des me- » naces, ajouta Fitz-Urse. »

Les chevaliers sortirent, et peu d'instants après voulurent rentrer de force dans le palais de l'archevêque. Ils en frappèrent les portes à coups de hache, et les serviteurs du

primat, effrayés, l'engagèrent à se réfugier dans l'église par une communication secrète. Becket qui conservait un air tranquille et recueilli, s'y refusa d'abord; mais comme l'heure de vêpres vint à sonner et qu'on entendit les voix des moines qui chantoient l'office, le primat dit : « Puisque c'est l'heure » de mon devoir, je me rends où il m'appelle. » Précédé de sa croix, il marcha lentement à travers le cloître, et monta au grand autel qu'une grille de fer séparoit de la nef. Ses acolytes voulurent la fermer, mais il s'y opposa en disant à voix haute et avec une sorte d'ironie, « que les portes du temple de Dieu » ne devoient pas ressembler à celles d'un » château fort. » En ce moment, Réginald parut à l'entrée de l'église, armé de toutes pièces, et tenant à la main une large épée à deux tranchants. « A moi, s'écria-t-il, loyaux » servants du roi! » Ses compagnons accoururent en brandissant leurs épées, et les gens de l'archevêque, en les voyant, supplièrent leur maître de fuir par l'église souterraine ou de monter dans les combles d'où il lui seroit facile de se dérober à la recherche de ces furieux. Becket repoussa courageusement ce conseil. Une voix alors, celle de Hugues de Horsea, cria : « Où est le traître? » Aucune réponse ne fut faite. Fitz-Urse cria plus fort: « Où est l'archevêque? — Le voici, dit Becket, » je suis l'archevêque, non le traître; il n'y » en a pas dans la maison de Dieu. Mais toi, » Réginald, à qui j'ai rendu de si grands » services, quel est ton but? Que veux-tu? » — Que tu absolves les évêques. — Je le » ferai quand ils auront offert satisfaction; » mais au nom du Dieu tout-puissant, je te » défends de toucher à aucun membre de » mon peuple, clerc ou laïque, grand ou pe» tit! — Fuis donc, ou tu es mort, » reprit l'assassin en le frappant du plat de son épée entre les épaules. C'était le signal du crime; mais les meurtriers craignant sans doute de commettre un plus grand sacrilége en arrosant l'autel du sang de leur victime, s'efforcèrent d'entraîner le primat hors de son église; l'archevêque leur opposa de la résistance : alors Guillaume de Tracy lui porta sur la tête un grand coup d'épée qui jeta au loin la toque dont il se couvroit, et le blessa; le coup fut amorti par le devouement d'Édouard Grym, moine saxon, qui se précipita sous le glaive, et dont le bras fut presque séparé du corps. Comme le sang inondoit son visage, Thomas Becket joignit les mains et s'écria en baissant la tête : « Je meurs au nom de Jésus-Christ » et pour la défense de son église! » Un second coup le jeta sur les genoux, un troisième lui brisa le crâne, et sa cervelle se répandit sur les marches de l'autel de Saint-Bennet. Le Normand Guillaume Mautrait dit alors d'une voix forte, en poussant du pied le cadavre : « Ainsi périsse tout traître qui porte » le trouble dans le royaume et fomente » l'insurrection des Anglois! » (29 décembre 1170.) Les assassins se retirèrent sans obstacle.

Thomas Becket étoit âgé de cinquante-trois ans. On ne s'étonnera pas que le nom d'un prélat aussi élevé en dignité, d'un homme qui, après avoir mené la vie la plus éclatante et la plus licencieuse qui pût distinguer alors un courtisan, s'étoit tout à coup livré à de rigoureuses austérités sans se démentir un instant, d'un prêtre qui, seul, par l'effet d'une inflexible volonté, tenoit en suspens les rois et la cour de Rome, fût devenu populaire en Angleterre; mais puisqu'il en étoit ainsi, on sera surpris, sans doute, que dans son palais, dans son église, dans sa métropole, il ne se soit trouvé qu'un moine saxon pour le défendre ou plutôt pour partager son sort. Cet abandon complet dans ce moment terrible est pour nous une énigme presque insoluble. Quoi qu'il en soit, à peine le bruit de sa mort se fût-il répandu, que la foule se mit à lui attribuer des miracles et à l'honorer comme un saint martyr. Un ermite, éloigné de deux cents milles de la ville de Canterbury, prétendit que son trépas lui avoit été révélé par un ange, à l'heure précise où il expiroit. Les évêques, ses adversaires, essayèrent de combattre l'opinion du peuple. Ils publièrent que le traître ne méritoit pas qu'on l'inhumât en terre sainte, et qu'un gibet devoit être son dernier gîte. L'archevêque



Vitraux de l'église de Brereton (Chester) (1).

(1) Sur ces vitraux, au milieu de deux autres saints, | est représenté Thomas Becket, la tête couverte de sa

d'York annonça en chaire qu'il n'avoit péri que par un effet de la vengeance divine appesantie sur un nouveau Pharaon. Défense fut faite de l'appeler saint ou martyr, et d'invoquer son intercession auprès de Dieu, dans les églises. On donna même l'ordre de réclamer son corps aux clercs qui l'avoient relevé; mais ils parvinrent à le soutraire aux recherches des satellites, et à l'ensevelir dans la crypte de la cathédrale.

Henri II, qui tenoit alors sa cour en Normandie, avoit été informé des actes multipliés qui apprenoient aux évêques que l'esprit altier de Becket ne s'étoit pas adouci dans l'exil. Il avoit eu l'intention de le faire arrêter et juger comme coupable de haute trahison, et il venoit d'en expédier les lettres, lorsque la nouvelle du meurtre lui parvint. Les suites inévitables d'un tel attentat se présentèrent à la fois à son esprit, et le jetèrent dans une étrange consternation. Un prince de l'Église, un archevêque, un primat que son orgueil avoit sans doute égaré, que son inflexibilité avoit entraîné dans les plus douloureux écarts, mais dont la bonne foi ne pouvoit être mise en doute, qui n'avoit agi qu'avec une conviction intime de la justice de sa cause, que l'austérité de sa vie, que ses vertus personnelles recommandoient à l'admiration et au respect des fidèles, qu'une érudition rare pour l'époque où il vivoit eût peut-être placé au même rang que saint Bernard et autres doctes religieux regardés comme les pères de l'Église, si la controverse qu'il avoit soutenue contre Henri II n'étoit venue l'éloigner violemment de l'ombre des autels et de la paix du cloître, ce saint enfin, pour me servir des expressions que le langage employoit alors avec fréquence, venoit de périr misérablement, par un sacrilége, assassiné au pied de l'autel, devant l'image de Dieu qui fut souillée des éclats du sang versé! Si le roi n'avoit donné l'ordre de commettre le crime, au moins en étoit-il l'instigateur par ses impatiences, ses allusions, ses paroles indiscrètes. Les anathèmes alloient retomber sur sa personne. En vain tenteroit-il de se justifier, en alléguant qu'il ignoroit le dessein formé par les meurtriers; les excommunications seroient désormais empreintes d'une double force; les interdits, touchant de si près aux intérêts humains, deviendroient des armes contre lesquelles il ne pourroit se défendre; la flétrissure spirituelle atteindroit sa tête blanchie; et, complice du crime, s'il convenoit à l'Église de le considérer comme tel, une longue série de calamités alloit se dérouler devant son sceptre inutile, flétri désormais aux yeux d'une populace crédule et superstitieuse. Henri ne prit aucun soin de cacher sa douleur; peut-être même lui convenoit-il qu'elle fût généralement reconnue. Il s'enferma dans un réduit obscur, et fit publier que, durant trois jours, il avoit refusé toute nourriture; sa raison, au récit de ses familiers, parut momentanément aliénée; enfin, ses ministres l'arrachèrent à ses fâcheuses méditations vers le quatrième soleil, le consolèrent, lui servirent des mets recherchés qui lui rendirent une partie de ses forces, et dépêchèrent en son nom, vers le pape, l'archevêque de Rouen, les évêques de Worcester et d'Évreux, et cinq diplomates chargés de pouvoirs illimités. On ne se jetoit pas alors aux pieds du souverain pontife avec la seule volonté de le faire. Alexandre si facile, si humble, lorsque, chassé de Rome, il voyoit un compétiteur occuper la chaire de saint Pierre, sous la protection de l'empereur d'Allemagne, et qu'il erroit lui-même en France, ménageant à la fois Louis VII et Henri II, avoit retrouvé toute la dignité qui convenoit au vicaire de Jésus-Christ, et ce n'étoit pas sans peine qu'on obtenoit audience de Sa Sainteté. Le pape refusa de voir les

mitre, et tenant sa crosse à la main. Dans la partie inférieure, et dans des espèces de niches, on voit les quatre chevaliers qui assassinèrent l'archevêque; une légende placée entre leurs jambes porte le nom de chacun d'eux; l'on ne sait quel personnage peut représenter la figure qui est au milieu, et dont la légende porte ces mots : MARTIRU-THOMA.

Au dessous, en caractères presque illisibles, sont ces mots : « Ricardus Bruto nec non Martelis Hugo Taistust Traci Reginald fitzorsa martiru-Thomam fieri » fecere beatum anno milleno centeno septuageno. »

ambassadeurs du roi d'Angleterre. Les amis de Becket l'excitoient à témoigner sévèrement toute l'horreur que cet assassinat lui inspiroit ; le nom de Henri n'étoit prononcé autour de lui qu'avec exécration ; et le roi de France, si l'on en croit quelques écrivains, l'incitoit sourdement à fulminer une sentence contre l'Angleterre. Alexandre suivit les conseils d'une plus sage politique. Il entendit les envoyés de Henri II; il excommunia en termes généraux les auteurs, fauteurs et complices du meurtre de Becket; il se contenta de l'attestation sous serment, donnée par les ambassadeurs du roi, que leur maître étoit innocent, et qu'il se soumettoit à tout ce que le saint père décideroit de lui; il appela en cour de Rome les chevaliers qui avoient commis l'assassinat, et leur enjoignit, pour pénitence, de faire un pélerinage à Jérusalem; enfin, il chargea les cardinaux Albert et Théodin, ses légats en France, de prendre connoissance de tous les incidents relatifs à cette affaire, et de lui en transmettre leur rapport. Deux années s'écoulèrent, durant lesquelles de nouveaux événements remuèrent les esprits et les intérêts, et les jetèrent sur d'autres théâtres. Le tombeau de Thomas Becket devint fertile en miracles; son nom fut invoqué par de pieuses femmes ; les moines de France lui dédièrent des chapelles ; les seigneurs les enrichirent et lui érigèrent de magnifiques autels par haine pour l'Angleterre, et la cour de Rome le mit au rang des habitants du Ciel, sous le nom de saint Thomas de Canterbury. Telle fut la conclusion d'une querelle qui occupa tous les esprits élevés durant dix années, combat aussi curieux qu'important, des prétentions de l'autorité spirituelle contre les droits de la puissance monarchique.

Tandis que les affaires de l'Angleterre et de la Normandie étaient dans cette situation, et que les légats Albert et Théodin se proposoient de citer le roi devant eux, afin d'en obtenir des explications sur sa complicité dans le meurtre de Thomas, Henri préparoit une expédition contre l'Irlande, et peut-être jugea-t-il convenable de devancer l'époque fixée pour cette entreprise, afin de se soustraire à l'exécution de certains actes des cardinaux.

L'Irlande, à cette époque, n'appartenoit point encore à l'Angleterre, et n'avoit de commun avec la Grande-Bretagne que la religion. La conquête romaine, n'ayant pas atteint cette contrée, ses habitants étoient restés possesseurs de leurs lois et de leurs coutumes ainsi que de leur territoire, ou bien, comme le disoient les peuples du continent et de l'Ile-Britannique, ils avoient conservé le rang de barbares. Si l'on en croit certains généalogistes, leurs ancêtres descendoient en ligne directe de Noé, par Alain, fils de Japhet. Après de longs siècles d'idolâtrie, l'Évangile leur avoit été prêchée par de saints missionnaires ; mais ce ne fut que vers le milieu du cinquième siècle que leur conversion devint générale, à la parole et par les soins de saint Patrice, dont l'existence toutefois a été contestée par des antiquaires plus savants que dévots. Les sublimités du christianisme excitèrent l'enthousiasme de ce peuple dont le caractère est vif, ardent, poétique, aimant avec dévouement, haïssant avec énergie. Dans son zèle, il construisit de nombreuses églises, et fonda des monastères qui formèrent des saints, des anachorètes, des prédicateurs bientôt répandus dans toutes les parties de la Gaule, et principalement dans la Bretagne armoricaine, où ils s'attirèrent la vénération des fidèles par leur sagesse miraculeuse et par l'austérité de leurs mœurs. Le goût des sciences fut apporté en Irlande par des ecclésiastiques échappés aux coups des guerriers barbares qui se partageoient le sol de l'Europe, et ils ouvrirent des écoles dans leur nouvelle patrie ; mais ce savoir était bien restreint, et l'amour de l'étude et la propagation de ces foibles lumières eurent encore beaucoup à souffrir de l'invasion des hordes du Nord qui, dans le huitième siècle, et long-temps encore après, dévastèrent la contrée du nord au midi et dans toutes les directions. La civilisation fut complétement arrêtée dans son développement, et le système gouvernemental de l'Irlande n'étoit pas

de nature à le favoriser. L'Irlande n'appartenoit pas à un monarque comme la plupart des nations de l'Europe à cette époque : son territoire étoit divisé en clans, dont chacun formoit un peuple séparé qui obéissoit à un clanfinny, dont l'autorité étoit assez paternelle. Des réunions de clans étoient soumises à leur tour à des chefs qui prenoient le titre de rois, et ceux-ci reconnoissoient un supérieur qui se donnoit le nom de Ard-riagh, ou souverain maître; les droits de ce suzerain n'étoient pas toujours reconnus; mais si son pouvoir n'avoit rien de réel, ses prétentions au moins lui tenoient lieu de grandeur et de puissance. Ce qu'il y avoit de singulier dans les coutumes de la nation, c'est que le fils n'étoit que rarement l'héritier de son père. Du vivant même du clanfinny, les membres qui composoient le clan se réunissoient, et leurs suffrages désignoient le successeur du chef régnant; ce n'est pas que ses enfants fussent exclus de l'élection, ils étoient même les premiers candidats; mais on discutoit si scrupuleusement leurs qualités et leurs défauts, leurs mérites et leurs imperfections, même les plus légères difformités du corps, qu'il étoit ordinaire de les voir repoussés dans la classe générale. Lorsque l'examen avoit porté sans succès sur tous les individus de la branche régnante, les électeurs passoient à une autre famille du clan qui, toutes, d'ailleurs étoient parentes, et reconnoissoient un ancêtre commun. Mais comme les droits de chacun étoient à peu près égaux, il en resultoit des querelles qui ne se terminoient qu'à grands coups d'épée, et il étoit rare qu'une élection se passât sans effusion de sang. Il arrivoit encore que l'héritier désigné se trouvoit un ennemi personnel, jaloux de l'autorité du clanfinny; et, s'il ne vouloit pas attendre sa mort pour lui succéder, il excitoit dans le clan des tempêtes qui finissoient par un combat. Le fils du chef décédé s'étoit aussi quelquefois préparé des amis, et il s'emparoit à main armée de l'autorité que l'élection lui eût déniée. La loi, ou plutôt la coutume qui régissoit des intérêts si mal définis et si mal contenus, se nommoit tanistry, et l'individu, désigné comme héritier présomptif du pouvoir, s'appeloit le tanist. Plus de la moitié de ces aspirants à des trônes partiels périssoient assassinés, ou succomboient sur des champs de bataille ainsi que les tanists devenus clanfinnys. Leur plus grande sollicitude n'étoit pas le bonheur et la paix de leurs états, mais le soin de leur sûreté personnelle que menaçoit sans cesse le glaive et la trahison. Cette loi désastreuse étoit accompagnée d'un système d'héritage, ou plutôt de partage, qu'on nommoit le gavelkind, et qui s'opposoit nécessairement aux progrès de la civilisation, en répudiant tout attachement personnel à la propriété. Quand le chef d'une famille venoit à mourir, ses terres ne passoient point à ses fils. Le clanfinny les réunissoit à la masse de tous les biens de son clan, et en faisoit, par rang d'ancienneté, une répartition entre les chefs de famille, parmi lesquels comptoient les enfants mâles du défunt, sans considération de primogéniture, et que leur naissance fût ou non légitime. Les femmes, filles ou veuves n'avoient aucun droit à ce partage. On conçoit que l'agriculture ne pouvoit être en honneur sous de telles coutumes, et que les troupeaux, qui formoient des propriétés meubles et personnelles, étoient seuls l'objet des soins des membres des clans irlandois.

Les invasions danoises firent cesser les guerres interminables des chefs de clans entre eux, et ils se réunirent pour repousser l'ennemi commun. Mais ces guerres recommencèrent lorsque les pirates furent parvenus à se fixer en Normandie et en Angleterre. Les pontifes romains essayèrent vainement d'établir, parmi le clergé d'Irlande, une hiérarchie semblable à celle qu'avoient adoptée les églises des principaux états de l'Europe; leurs négociations furent longtemps sans succès, et toutes leurs tentatives pour y ramener la discipline des canons, les prédications même de saint Malachie, échouèrent contre les habitudes du peuple. Les Irlandois manifestèrent constamment l'intention de conserver les formes qui dis-

tinguoient l'église primitive, lorsque les évêques se glorifioient de n'être que de simples prêtres, surveillants ou visiteurs des réunions de fidèles. Ces dignitaires étoient électifs, temporaires ou révocables, ne reconnoissoient point d'archevêques et n'avoient aucune bulle à payer en cour de Rome. La politique du saint-siége, toute subtile, toute persévérante qu'elle fût, ne pouvoit rien obtenir de stable de ces chefs dont l'instabilité étoit la condition, et moins encore de cet ard-riagh, ce grand monarque, ce souverain électif dont toute la prérogative se bornoit, en réalité, à présider les états triennaux, l'assemblée générale de la confédération des clans, qui se tenoit en plein air, dans un bois, sur une colline; mais où l'on ne parloit que de guerre, où l'on ne prononçoit que sur les contestations des districts entre eux.

Vers l'année 1074 cependant, un Irlandois, nommé Patrice, comme le saint protecteur de l'île d'Érin, ayant été élu évêque par le clergé, accepté par le peuple, et confirmé par son clanfinny et par l'ard-riagh, conçut quelques scrupules, et se rendit à Canterbury pour recevoir sa dernière consécration des mains d'un archevêque décoré du pallium. Son exemple fut imité, bientôt après, par d'autres évêques qui reçurent du saint-père le titre de légats pontificaux; et enfin la cour de Rome parvint à instituer en Irlande quatre archevêques qui furent reconnus par les princes régnants, mais qui changèrent si peu l'esprit du peuple, que les Irlandois n'en continuèrent pas moins à passer pour rebelles à la discipline et mauvais chrétiens. Ce fut ce qui les perdit. Dès que l'ambition de Henri II eut pressenti les avantages que lui amèneroit la conquête de l'Irlande, il trouva un prétexte à l'exécution de ses vues dans la prétendue irréligion des peuples de cette contrée, qui ne l'avoient jamais offensé. Il en écrivit au pape Adrien III, de race angloise, et le saint-père lui répondit par l'envoi d'une bulle dans laquelle il lui disoit : « Très-cher fils en Jésus-Christ, tu » veux entrer dans l'île d'Hibernie, pour » ramener ce pays au joug des lois, en extir- » per les semences du vice, et faire payer au » bienheureux apôtre Pierre sa pension an- » nuelle d'un denier par maison : nous avons » ton projet pour agréable... car toutes les » îles sur lesquelles a lui le Christ... appar- » tiennent de droit légitime à saint Pierre » et à la très-sainte et sacrée église de Rome. » Investi de cette imposante autorité, Henri II n'attendoit plus qu'une occasion favorable pour jeter une armée sur les côtes irlandoises.

L'Hibernie étoit alors divisée en cinq royaumes : le Leinster, le Desmond ou Sud-Munster, le Tuamond ou Nord-Munster, le Connaught et l'Ulster. Une sixième partie, le Meath, étoit spécialement attachée à la dignité de l'ard-riagh, qui long-temps avoit été possédée par des membres de la famille O'Néal, et que réclamoit actuellement un O'Connor, de la famille des rois du Connaught. Les seuls lieux qui eussent des relations avec les nations étrangères, étoient les ports de mer habités par les Ostmen ou hommes de l'ouest; ils faisoient quelque commerce, et Dublin même se disoit la rivale ou l'émule de Londres, parce qu'elle échangeoit quelques peaux contre des vins du Languedoc; mais, en général, les Irlandois, paresseux avec délices, fuyoient le travail et la contrainte, et n'estimoient que la liberté dénuée de biens dont ils jouissoient. Leurs mœurs étoient, sans contredit, barbares aux yeux des Anglois; car ils ne connoissoient pas encore l'usage de la pierre dans les constructions, et leurs vêtemens n'étoient fabriqués que de la laine de leurs brebis, sans teinture ni préparation. Ils avoient conservé leur caractère primitif qui les rendoit reconnoissants aux bienfaits, attachés à leurs amis, mais en même temps sensibles à l'outrage et vindicatifs. Ce sont les vertus et les défauts des hommes naturels.

C'étoit peu d'années après le couronnement de Henri II, que ce prince, qui se trouvoit pressé d'argent, et auquel la cour de Rome en réclamoit à raison du paiement arriéré du denier de saint Pierre, avoit pro-

posé au pape, comme compensation au retard et afin d'accroître la valeur de ce tribut, la conquête, en son nom, de l'île d'Érin; et l'on a vu que le pape y avoit donné son assentiment; mais de graves événemens avoient suspendu l'entreprise, et la lettre du pontife étoit demeurée dans l'oubli. Sur ces entrefaites, le roi de Leinster, Dermot, enleva la femme d'O'Ruarc, prince de Leitrim. O'Ruarc porta plainte à l'ard-riagh Turlogh O'Connor, qui força Dermot à rendre son Hélène au prince de Leitrim. Mais une guerre acharnée commença dès-lors entre les deux chefs, et Dermot fut chassé de sa principauté et forcé de se réfugier sur le continent (1167). Afin d'acquérir un puissant protecteur, il fit hommage de ses possessions à Henri II, et en obtint la permission de lever des troupes. Richard de Clare, surnommé Strongbow ou le fort archer, comte de Strigul et de Pembroke, les deux beaux-frères Robert Fitz-Stephen et Maurice Fitz-Gerald, aventuriers du pays de Galles, s'engagèrent à conduire des détachements en Irlande, et se mirent en devoir de préparer leur expédition. Fitz-Stephen parut le premier, et débarqua dans la baie de Bannock, suivi d'environ cinq cents hommes, parmi lesquels on comptoit cent quarante chevaliers. Dermot le rejoignit avec un corps d'Irlandois, et prit la ville de Wexford qui jadis lui avoit appartenu. Il attaqua ensuite Donald, prince d'Ossory, qui commandoit un corps de cinq mille hommes. Le seul aspect de ces chevaliers, couverts de fer, et de leurs grands chevaux également armés, jeta la terreur dans l'ame des indigènes, qui n'avoient pour toute défense qu'une courte épée et un léger bouclier de bois; ils furent vaincus, et Dermot, suivant l'usage de ces peuples barbares, fit couper la tête aux morts, et en érigea un horrible trophée. On dit même qu'ayant découvert parmi ces débris la tête d'un de ses ennemis personnels, il la saisit par les oreilles, et lui coupa le nez avec les dents. L'ambition de ce cannibale n'étoit pas encore satisfaite: il aspiroit à la dignité d'ard-riagh ou de souverain de l'Irlande, et, pour y parvenir, il ne cessoit de presser l'arrivée des secours qui lui avoient été promis. Fitz-Gerald lui amena vingt chevaliers et deux cents archers qui mirent pied à terre près de Waterford, et, pour premier exploit, défirent l'Irlandois O'Phelan, à la tête de trois mille hommes. Strongbow, enfin, arriva avec douze cents archers ou chevaliers. Waterford fut emporté au premier assaut, et Dublin, que Dermot assiégea bientôt, se rendit sans grande résistance. Là se termina la carrière du roi de Leinster; il mourut après avoir récompensé ses auxiliaires par des donations considérables de territoire; mais Richard Strongbow hérita de ses projets. Cet aventurier avoit épousé la princesse Éva, fille de Dermot; et dès que celui-ci fut mort, il s'empara de toute son autorité et donna l'ordre de construire des forteresses suivant l'usage des Normands. Les Irlandois s'aperçurent alors, avec douleur, que les étrangers qu'ils avoient appelés à leur aide se regardoient comme les maîtres du pays, et se préparoient à s'y maintenir, en formant des colonies. Les princes voisins du Leinster se réunirent afin de repousser les envahissemens, et firent les plus grands efforts pour s'emparer de Dublin. L'ostman Asculf, secondé par une escadre norwégienne de soixante voiles, le roi de Connaught, Roderik, avec une armée assez considérable, et enfin O'Ruarc, suivi des habitans du Meath, assiégèrent successivement cette capitale, et furent complétement défaits, l'un après l'autre (1171).

Henri II, qui n'avoit reçu qu'avec le sourire du dédain les premières nouvelles des succès du comte de Clare et de ses chevaliers, s'effraya cependant lorsqu'il apprit l'accroissement rapide de sa fortune. Il se hâta de faire défense à tous ses sujets de passer désormais en Irlande, et commanda à tous ses hommes liges d'être de retour en Angleterre pour les fêtes de Pâques, sous peine de conspiration et de bannissement. Le comte, qui se vit subitement privé de tous ses chevaliers, et qui ne se sentit pas en

état de se maintenir par ses propres forces, dépêcha des messagers au roi d'Angleterre, afin de lui faire hommage de ses conquêtes ; mais le roi refusa de les entendre, et confisqua les propriétés de Richard. Celui-ci n'hésita pas plus long-temps, et vint se prosterner aux pieds de son souverain, qu'il rencontra à Newham, dans le Glocestershire. Henri II lui fit attendre son audience; mais, s'adoucissant enfin, il reçut favorablement le comte qui lui remit la ville de Dublin et toutes celles qu'il avoit conquises, ainsi que les châteaux et les ports qu'il possédoit. La conquête de l'Irlande devenant celle de Henri, il confirma aux aventuriers leurs terres dans cette contrée, comme tenanciers de la couronne et sous condition de foi et hommage, conféra le titre de sénéchal à Strongbow, et se disposa lui-même à visiter son nouveau domaine et ses nouveaux sujets. Une flotte de quatre cents voiles se rassembla au port de Milford-Haven, et transporta le roi d'Angleterre à Waterford, avec cinq cents chevaliers et un corps d'archers très-nombreux. Il reçut les princes du pays comme un souverain reçoit ses vassaux, plaça des garnisons dans leurs villes, et invita tous ceux qui le reconnoissoient à le visiter à Dublin, où on lui avoit construit hâtivement un palais en charpente polie et peinte à la façon du pays, ce qui étoit une très-grande magnificence. Beaucoup de chefs s'y présentèrent, furent admis à sa table, et se montrèrent saisis d'admiration à l'aspect des armes brillantes des courtisans, de leurs chevaux superbement enharnachés, et de l'or qui éclatoit sur leurs vêtemens. Toutefois le roi de Connaught, le véritable ard-riagh de l'Irlande, du nom d'O'Connor, refusa de s'y rendre, et les princes de l'Ulster imitèrent son exemple. L'Irlande méridionale reconnut donc seule le roi d'Angleterre, et tout le nord, de l'embouchure du Shannon à celle de la Boyne, conserva son indépendance. Henri II voulut joindre l'assentiment du clergé à celui des seigneurs. Il convoqua un synode à Cashel, fit signer aux évêques une reconnoissance formelle de sa souveraineté, et leur prescrivit divers canons qui les plaçoient sous la même discipline que le clergé de l'Angleterre. Ces réglemens, en outre, prohiboient les mariages jusqu'au sixième degré de parenté, stipuloient que les baptêmes auroient lieu par des prêtres dans les églises, et jamais par des laïques dans les maisons particulières, établissoient le paiement de la dîme et régloient certains intérêts de la cour de Rome.

Mais tandis que Henri II soumettoit, au moins nominalement, de nouveaux peuples à son sceptre, les cardinaux Albert et Théodin poursuivoient l'investigation commencée relativement au meurtre de Thomas Becket. Ils avoient, à diverses reprises, invité le roi d'Angleterre à comparoître devant eux. Les ennemis de ce prince le taxoient de trahison et de parjure. On nommoit outrageusement *pré aux traîtres*, le terrain sur lequel Henri II et le primat avoient paru se réconcilier. Plusieurs grands personnages écrivirent au pape pour lui reprocher sa tiédeur, et lui dire que le sang du juste s'élevoit contre lui. L'archevêque de Sens, qui s'intituloit primat des Gaules, imagina enfin de lancer l'interdit sur toutes les possessions continentales du roi d'Angleterre. Ce fut surtout la crainte de l'exécution de cette dernière mesure qui détermina Henri à quitter l'Irlande et à traverser le détroit, pour se rendre en Normandie. Sa première conférence avec les légats fut loin d'être satisfaisante. Henri s'indigna, rompit la négociation, et mit au défi les envoyés de Rome. Mais la réflexion vint calmer tous les esprits; les cardinaux sentirent que le temps qui s'étoit écoulé depuis la mort de Becket leur avoit enlevé la force que l'horreur publique leur eût communiquée s'ils eussent agi contre le meurtrier lorsque le sang de l'archevêque étoit encore fumant; et Henri, de son côté, reconnut que la faveur pontificale lui devenoit nécessaire dans l'exécution de ses projets sur l'Irlande. En conséquence, une seconde conférence s'ouvrit, à la suite de laquelle le roi d'Angleterre se rendit en grande pompe dans la cathédrale d'Avranches, et là, en pré-



Ruines du château de Robert-le-Diable, en Normandie.

sence des légats, des évêques, des barons et du peuple, il jura, la main sur le livre des Évangiles, qu'il étoit innocent, en fait et en parole, du meurtre de l'archevêque de Canterbury, et qu'il en avoit été profondément affligé; mais que, comme il pouvoit y avoir donné lieu par des expressions violentes et mal interprétées, il remettoit son corps entre les mains des légats, les suppliant de ne pas l'épargner. Les cardinaux l'invitèrent à s'agenouiller pour recevoir leur absolution; ils l'exemptèrent de l'obligation de recevoir les coups de verge qu'on donnoit ordinairement aux pénitents, et se contentèrent de la promesse qu'il fit d'entretenir à ses frais, durant un an, deux cents chevaliers pour la défense de la Terre-Sainte; de prendre lui-même la croix et de servir en Palestine durant trois années, si le pape l'exigeoit; d'abolir les coutumes contraires aux libertés du clergé; de restituer à l'archevêché de Canterbury, et aux amis et parents de l'archevêque, les terres qui leur avoient appartenu; de permettre les appels en cour de Rome, sauf caution convenable. Les concessions du roi furent à l'instant écrites, scellées de son sceau et envoyées en Angleterre pour être promulguées. Un acte pontifical, qui déclaroit Thomas Becket, saint et martyr, fut en même temps adressé à tous les évêques, afin qu'ils eussent à le publier en tous lieux, et Henri reçut, par une bulle, la confirmation du don que le pape lui avoit déjà fait de la souveraineté de l'Irlande. On remarquera qu'à l'exception des appels à Rome, les constitutions de Clarendon restèrent absolument intactes, et que Henri avoit en définitive obtenu plus qu'il n'eût jamais osé l'espérer. Les meurtriers du nouveau saint ne furent pas recherchés, et restèrent

dans leurs domaines; les prélats qui l'avoient publiquement accusé et honni conservèrent leurs évêchés, et n'eurent d'autre punition que celle de l'invoquer comme un intercesseur auprès de Dieu.

Délivré de tous ses ennemis, Henri II sembloit avoir atteint le faîte de la grandeur et de la félicité humaine, lorsque de cruelles dissensions éclatèrent dans sa famille, et vinrent l'enlever à ses joies ambitieuses. Aliénor d'Aquitaine lui avoit donné quatre fils qui sembloient destinés à perpétuer la grandeur de sa maison dans les vastes héritages qui leur étoient destinés. Henri, son fils aîné, étoit couronné roi d'Angleterre; Richard devoit posséder le duché d'Aquitaine;



Geoffroy Plantagenet, d'après un manuscrit de la bibliothèque harléenne.

Geoffroy jouissoit du duché de Bretagne, et Jeàn, surnommé Lackland ou Sans-Terre, avoit en perspective la souveraineté de l'Irlande. La cérémonie du sacre du jeune Henri n'avoit pas été faite, comme les formalistes l'eussent désiré, par l'archevêque de Canterbury, et la princesse Marguerite sa femme, fille du roi de France, n'avoit participé ni à ce sacre ni au couronnement. Louis VII en avoit montré du mécontentement; et, pour l'apaiser, on convint de renouveler la cérémonie à Paris. Les fêtes terminées, les jeunes époux revinrent en Normandie (1172), et leur première démarche près du vieux roi fut de lui demander la possession immédiate de cette province ou celle du royaume d'Angleterre. Henri II n'entendit pas son fils sans déplaisir, et lui répondit simplement d'avoir à prendre patience jusqu'à ce que le temps marqué par Dieu fût arrivé. Aliénor, toujours impérieuse, et ne songeant qu'à se venger du peu d'égards que Henri II lui témoignoit depuis que l'âge avoit altéré sa beauté, saisit avidement cette occasion de susciter des inquiétudes à son mari, et travailla sans relâche à fomenter le mécontentement de son fils. Celui-ci, au retour d'un voyage en Aquitaine, où il avoit accompagné son père, se prépara des moyens de fuir, tandis que Henri II tenoit cour plénière à Limoges; et lors de son passage à Chinon, il trouva des affidés qui lui fournirent des chevaux, et le conduisirent près du roi de France, son beau-père. Peu de jours après, Richard et Geoffroy suivirent leur frère à la cour de Louis VII. La reine Aliénor voulut les imiter: elle se couvrit de vêtements d'homme pour s'échapper; mais elle ne put se soustraire à la surveillance dont elle étoit l'objet; des gens d'armes l'arrêtèrent, et son époux offensé l'enferma dans une forteresse, dont elle ne sortit qu'au décès de Henri II.

Le roi d'Angleterre envoya des ambassadeurs au roi de France pour réclamer ses enfans. Louis VII les reçut en cérémonie, accompagné du jeune Henri, revêtu des insignes de la puissance royale. Quand les envoyés se furent expliqués: « De qui me vient » le message que vous m'apportez, dit le roi » de France? — Du roi d'Angleterre, Henri, » duc de Normandie, duc d'Aquitaine, comte » d'Anjou, comte du Maine. — Mais, re-

» prit Louis VII en montrant le jeune prince, » le voici ; il n'a rien à me faire dire par » vous. Si vous parlez de son père, c'est un » roi défunt ; son fils porte la couronne, et » bientôt il sera pourvu mûrement à tout ce » qui doit se faire pour le roi. »

Le roi de France ne manqua pas de convoquer à Paris une assemblée de grands vassaux de sa couronne, barons et évêques. Tous s'engagèrent par serment à soutenir le parti du jeune Henri, et à s'emparer, pour le lui remettre, du royaume d'Angleterre; il promit de son côté de ne jamais abandonner ses alliés françois, ni faire la paix avec son père, sans le consentement de Louis et de sa noblesse. Il se servit du sceau d'Angleterre, fit des concessions de terres et de dignités à ses partisans, donna le comté de Kent au comte Philippe de Flandre, et le comté de Northumberland au roi d'Écosse, Guillaume. Mathieu, comte de Boulogne, obtint la seigneurie de Lincoln et le comté de Mortain en Normandie; Thibault, comte de Blois, reçut Amboise et Château-Renaud; Henri, comte d'Eu, fut favorisé de revenus considérables en Anjou; et le pape lui-même fut bercé de l'espérance d'obtenir de si grands avantages politiques, que la cour de Rome dut montrer une indécision qui ne disposoit pas l'opinion publique en faveur de Henri II. Dans sa lettre au souverain pontife, le jeune Henri prétendit que ses dissentiments avec *son père naturel* provenoient uniquement de l'horreur qu'il avoit témoignée du meurtre de *son père nourricier*, le glorieux martyr du Christ, saint Thomas de Canterbury, et de l'impunité de ses assassins. Le conseil du Vatican jugea prudent d'attendre, pour se prononcer, que les circonstances eussent dessiné la position des partis.

Henri II, cependant, examinoit et pesoit les événements avec sa profonde habitude des hommes et des affaires. Il s'aperçut aisément, par les défections journalières qui lui causoient des douleurs infinies, que la plupart des barons qui l'abandonnoient, plaç[illegible] leur avenir sur l'audace et la générosité présumée d'un jeune homme qui, ne pouvant promettre que l'espoir, le jetoit à pleines mains. Ce fut un trait de lumière. Il ouvrit son épargne, et elle étoit immense. Il retint près de lui des hommes considérables par des salaires exorbitants; il offrit, comptant, beaucoup plus d'argent que n'en pouvoient promettre ses ennemis à ces troupes mercenaires que l'on connoissoit sous les noms de Brabançons, Rouptiers, Cotteraux, Jacques-Bons-Hommes et autres misérables, disciplinés en temps de guerre, bandits, assassins et voleurs en temps de paix ; et il en réunit plus de vingt mille sous ses drapeaux ; enfin, il écrivit au pape Alexandre III pour lui demander de le couvrir du bouclier de sa sainte autorité, et de défendre de son glaive spirituel le fief du siége apostolique et le patrimoine de saint Pierre. Le pontife envoya un légat en observation.

Les hostilités commencèrent. Le comte de Flandre entra dans la Normandie, et s'empara d'Aumale ; il mit ensuite le siége devant Drincourt ; mais le comte de Boulogne, son frère et son héritier, y fut mortellement blessé, et les Flamands saisirent cette occasion pour se retirer. Les Bretons, commandés par le baron de Fougères, ne perdirent pas courage ; ils se battirent beaucoup plus pour recouvrer leur indépendance que pour les intérêts d'un fils de Henri II, dont ils n'avoient subi le joug qu'après avoir vu livrer aux flammes la moitié de leur patrie. Un combat terrible fut livré près de Dol; les Bretons y perdirent quinze cents hommes. Le château se défendit encore quelques jours, mais il ne fut pas secouru, et la famine obligea la garnison à se rendre. Cent chevaliers, la fleur de la noblesse bretonne, y furent faits prisonniers. Cependant Louis VII s'étoit emparé de Verneuil, et Henri, victorieux, se présenta sur les hauteurs qui avoisinent cette ville. Une proposition de paix générale partit du camp des Français, et parut agréée du roi d'Angleterre. Les deux monarques eurent une entrevue au pied d'un orme, dans une vaste plaine située entre

Trie et Gisors. Quelque mortification qu'éprouvât Henri II de voir ses trois fils former le cortége du roi de France, il leur fit des propositions honorables. Il offrit au jeune Henri, son fils aîné, la moitié des revenus royaux de l'Angleterre et des rentes de Normandie, tous ceux de l'Anjou, quatre places de sûreté ou châteaux en Angleterre, s'il y vouloit demeurer; ou bien trois châteaux en Normandie, un autre dans l'Anjou, un dans le Maine et un en Touraine. Il offrit à Richard des terres, des revenus et des châteaux en Guyenne; et à Geoffroy la concession de toute la Bretagne. Soit que cette facilité paternelle déplût au roi de France, soit hasard, la discussion prit un ton d'aigreur si prononcé, que Robert de Beaumont, comte de Leicester, se crut autorisé à insulter le roi d'Angleterre, et porta la main à son épée. La conférence fut rompue, et la guerre recommença.

En ce moment même, les Écossois s'étoient jetés sur le Northumberland, et l'avoient mis au pillage. Richard de Lucy, qui les avoit combattus, conclut avec eux une trève en apprenant le débarquement du rebelle Leicester, et, joignant ses troupes à celles de Humphrey de Bohun, lord connétable, il se précipita sur la ville de Leicester, s'en empara et la démantela; il brûla ensuite la ville de Berwick, et ravagea le Lothian. Leicester, de son côté, se réunit à Bigod, comte de Norfolk; il prit le château de Hageneth, et il se rendoit hâtivement vers son propre domaine dans l'espoir de le secourir, lorsqu'il se vit entouré par l'armée royale du Lothian. Fait prisonnier avec plusieurs chevaliers, il fut envoyé captif à Henri II, encore en Normandie.

Le plan des confédérés étoit de nature à mettre la couronne du vieil Henri dans le plus grand danger: le roi de France s'étoit chargé de la Normandie; Richard et Geoffroy, de l'Aquitaine et de la Bretagne; le roi d'Écosse devoit pénétrer en Angleterre par le nord et le comte de Flandre avec le jeune Henri, tenter une invasion par les côtes méridionales. Les plus grands seigneurs de l'Angleterre prirent les armes. Les forteresses de Warkvorth, Appleby, Brough, Liddel, Harbottle tombèrent devant les Écossois. Roger de Mowbray, le comte Ferrers, Architel de Mallory, les comtes de Huntingdon, de Clare et de Glocester soulevèrent les populations jusqu'au centre du royaume. Hugues Bigod s'empara du château de Norwich, et une flotte nombreuse se trouva disposée à Gravelines pour transporter en Angleterre le jeune roi et sa suite, au premier vent favorable. Ce fut cette nouvelle, que Henri II reçut dans le Poitou, lorsqu'il y étoit occupé à repousser les attaques de Richard, qui lui fit prendre la détermination de quitter sur-le-champ le continent. Il espéroit soumettre les mécontents par son courage, par sa prudence ou même par des concessions, et il eut le bonheur d'atteindre le rivage de Southampton par une tempête furieuse, avant même que ses ennemis fussent informés de son départ. Il emmenoit avec lui, comme prisonnières, la reine Aliénor sa femme, et la jeune reine Marguerite sa belle-fille.

On ignore quelles furent les sentiments de Henri II durant la traversée. Au sein de cette tempête qui lui fit voir la mort de si près, il se livra sans doute à des réflexions amères sur les crimes dont il étoit coupable, sur la rébellion de ses trois fils, sur la révolte de ses barons, sur les revers qui l'accabloient à la fin de sa carrière; et il prit une résolution qui parut fort singulière à tous ceux qui connoissoient son caractère inflexible et hautain. Voulut-il exploiter, pour le succès de ses desseins, l'empire que la superstition étendoit sur l'esprit de ses peuples; fut-il réellement touché de la grâce, et considéra-t-il ses malheurs comme le résultat de la colère divine qui vengeoit le meurtre de Thomas Becket? C'est ce qu'on ne sauroit décider; mais il n'en est pas moins vrai qu'à son débarquement Henri II donna au monde un spectacle hideux de foiblesse ou d'hypocrisie. A peine ce monarque eut-il pris terre à Southampton, qu'il annonça l'intention de se rendre à la tombe de *saint Thomas Becket*,

et de faire satisfaction à ses cendres. Il voyagea toute la nuit à cheval, ne se nourrissant que de pain et d'eau; et dès qu'il aperçut les tours de la cathédrale de Canterbury, il mit pied à terre, quitta ses habits de soie, revêtit un sac de pénitent, se déchaussa et marcha ainsi dans la boue, parmi les pierres et les ronces, laissant après lui de longues traces de sang. Il pénétra dans la cathédrale, descendit dans la crypte où se trouvoit la châsse du saint, et se prosterna la face contre terre, en poussant des sanglots et se frappant la poitrine devant un peuple nombreux, attiré par l'étrangeté du spectacle. Un évêque monta en chaire. C'étoit le même Foliot qui s'étoit montré l'antagoniste constant de Becket avant son élévation, durant son épiscopat et après sa mort. La cour de Rome, en béatifiant le primat, avoit aussi changé sans doute le cœur de l'évêque de Londres. Gilbert Foliot, après une courte prière, conjura l'assistance de croire à la vérité des paroles d'un prince qui venoit attester solennellement le Ciel de son innocence; il dit « que Henri II, roi d'Angleterre, » déclaroit devant Dieu et son saint martyr » Thomas, qu'il n'avoit ni ordonné, ni concerté, ni désiré la mort du martyr; que » son seul délit pouvoit être une expression » imprudente et passionnée, échappée dans » un moment de colère, et dont les meurtriers s'étoient prévalus; que, pour ce » crime, il venoit implorer miséricorde, » faire pénitence et se soumettre à recevoir » la discipline des verges. » Le roi, qui étoit resté prosterné durant tout le discours de l'évêque de Londres, se releva, s'approcha de la tombe du saint, se dépouilla de ses vêtements jusqu'à la ceinture, s'agenouilla sur la pierre, confessa hautement son crime et se mit dans la posture où lui-même avoit commandé que l'on plaçât les Anglois naguère flagellés par ses ordres pour avoir imploré Becket comme un habitant du royaume céleste. Plusieurs évêques et abbés, réunis aux moines du couvent, au nombre de quatre-vingts, s'armèrent chacun d'une corde à nœuds, et, s'approchant successivement, ils en appliquèrent trois ou cinq coups sur le dos nu du monarque, selon qu'ils le jugeoient plus ou moins coupable (11 juillet 1174). Henri II revint à l'église après avoir subi cette inconcevable humiliation; il y passa la nuit en prières, entendit la messe le lendemain, et, ainsi réconcilié, il repartit pour Londres, où les blessures, dont ses épaules étoient couvertes, se cicatrisèrent durant quelques jours de retraite dans son appartement.

Cette scène, quoi qu'on en ait dit, avoit évidemment été concertée. Sans cela, comment un aussi grand nombre d'évêques et d'abbés se seroient-ils rencontrés à Canterbury le jour même où le roi s'y rendoit avec la précaution de ne confier son secret à aucune des personnes qui l'entouroient? C'étoit l'évêque de Winchester qui l'avoit averti en Normandie des événements de l'Angleterre, et il est probable que cette pénitence publique, qui sembloit le résultat d'une inspiration subite, avoit été préparée entre eux. Quoi qu'il en soit, elle eut un effet prodigieux sur l'esprit des Anglo-Saxons; et comme, par une heureuse coïncidence, l'armée des Écossois fut défaite à la même époque, Henri reprit rapidement toute l'influence que les premiers succès des rebelles lui avoient enlevée. Le roi d'Angleterre se remettoit depuis cinq jours de ses souffrances corporelles, lorsqu'un courrier pénétra dans son appartement, nonobstant l'opposition de ses valets. Le monarque étoit assoupi. Il se réveilla; et, reconnoissant les couleurs du chef de ses troupes dans le Nord, il n'osa pas d'abord le questionner sur la situation de son armée, et se contenta de lui demander comment se portoit Ralph de Granville. — « Mon » maître est bien, dit le courrier; mais votre » ennemi le roi d'Écosse est mal, car mon » maître le tient en sa puissance. » Henri le fit répéter, tant il se flattoit peu d'un si grand succès. Il apprit alors que le roi Guillaume, ayant concentré ses forces à Alnwick, les avoit ensuite imprudemment étendues dans l'ardeur du pillage; que Granville, à la faveur d'un brouillard, avoit, dans la nuit, fait plus

de trente milles sans être aperçu par les Écossois ; que, rendus sous les murs du château d'Alnwick, et le soleil ayant dissipé les nuages, les Anglois avoient découvert le roi d'Écosse s'amusant à jouter dans une prairie avec un petit nombre de chevaliers ; que Guillaume, les prenant d'abord pour un détachement de ses propres troupes, ne s'étoit détrompé qu'en reconnoissant la bannière angloise, et qu'il s'étoit alors écrié : « Nous » voilà bien mal, voyons qui sera le meilleur » chevalier ! » qu'il avoit déployé le plus brillant courage; mais que, son cheval étant tué, il avoit été forcé de se rendre, avec les plus illustres seigneurs écossois. Son armée, ayant appris cet événement, s'étoit dispersée précipitamment et sans ordre.

Henri II ne manqua pas de faire honneur de ce succès au bienheureux saint Thomas de Canterbury. En peu de jours, Roger de Mowbray, les comtes Ferrers et de Norfolk, Hugues Bigod, l'évêque de Durham, se soumirent et achetèrent le pardon en livrant leurs châteaux. On publia dans toutes les églises que le martyr Thomas, avait, par son intercession, placé Henri sous la protection du Ciel et que ce seroit une impiété que de résister à ce monarque devenu presque saint lui-même ; et la population saxonne, si exaltée naguère en faveur du rétablissement des anciennes lois nationales, s'enrôla sous la royale bannière, livra les comtes et les hauts barons qui n'avoient pas su se concilier la bienveillance du martyr, et se disposa pieusement à imposer, par la force des armes, aux habitants de la Normandie, le culte du nouvel objet de leur fanatique adoration.

Portsmouth fut le point de réunion de cette armée : elle s'y embarqua et parut sur le continent un mois à peine après le jour où Henri II, en désespoir de cause, avoit pris la détermination de faire un voyage en Angleterre. Le jeune Henri son fils, ayant quitté Gravelines, s'étoit réuni au roi de France, et leurs troupes campoient sous les murs de Rouen, dont les habitants, maîtres du cours de la Seine et d'un pont sur ce fleuve, recevoient à volonté des secours en hommes, en argent et en subsistances. Louis VII voulut, disent quelques historiens, opposer fanatisme à fanatisme, martyr à martyr. En conséquence, il choisit saint Laurent, et proclama une suspension d'armes en son honneur le jour de sa fête ; mais, d'après les mêmes écrivains, son intention étoit de donner un assaut à la ville, en saisissant le moment où, suivant la coutume, les habitants se livroient au plaisir de la danse. Les jeunes gens de Rouen, afin d'irriter l'ennemi, se rendirent en armes dans une plaine sur la rive droite de la Seine, et commencèrent des exercices et des joutes que les assiégeants purent prendre pour des préparatifs d'attaque, avec d'autant plus de raison, qu'ils furent informés, ce jour même, de l'approche d'un corps de Gallois, composant l'avant-garde de l'armée de Henri II. Ils faisoient donc leurs dispositions de défense, lorsque des ecclésiastiques, montés sur les tours de la cathédrale, et qui de là voyoient le camp des ennemis, surpris du mouvement qu'ils apercevoient, se mirent à sonner le tocsin, en criant à la trahison. Le combat s'engagea ; mais, comme en réalité les assiégés paroissoient l'avoir beaucoup plus désiré que les assiégeants, qui songeoient à se préserver des efforts de l'armée angloise dont l'arrivée les plaçoit dans une fausse position, cet engagement n'eut pas de résultat. Louis VII sentit qu'il falloit se retirer. Deux jours après, il donna l'ordre de brûler ses machines de guerre, et il opéra sa retraite sans que Henri II pût parvenir à l'entamer.

Une trêve trop courte fut convenue entre le roi d'Angleterre, le roi de France, le jeune Henri, et Geoffroy duc de Bretagne ; Richard refusa tout accommodement. Il étoit, à cette époque, dominé par le caractère indomptable de Bertrand de Born, son confident, l'un des chevaliers du Périgord, poète et guerrier, qui de son épée appuyoit les conseils belliqueux qu'il donnoit au prince, et par ses poésies, produisoit de vives impressions sur des esprits ardents et faciles a émouvoir. Ce Bertrand de Born pensoit que le bonheur de l'Aquitaine tenoit à des guer-

res perpétuelles entre Henri II et ses fils, et même entre les frères; et il usoit, pour fomenter la dissension dans la famille du roi d'Angleterre, des moyens extraordinaires dont la nature n'avoit pas été avare envers lui, sa bravoure, son esprit, son activité, sa naissance et sa fortune. Il ne put cependant retarder la conclusion de la paix que de quelques mois. Richard éprouva des revers; il vint se jeter aux pieds de son père, et les articles du traité ne tardèrent pas à être réglés. Les conditions en furent cette fois moins favorables aux princes que la première; on se rendit mutuellement les conquêtes que l'on avoit faites; le jeune Henri reçut une pension annuelle de quinze mille livres sterling avec deux châteaux en Normandie; Richard, la moitié des revenus royaux du Poitou, et deux châteaux dans ce comté; Geoffroy, la moitié du revenu des comtés régis en Bretagne par le duc Conan, et deux châteaux dans cette contrée. Une amnistie générale replaça leurs partisans dans leur ancienne position, et leur rendit leurs propriétés et leurs honneurs. Neuf cent soixante-neuf chevaliers d'Angleterre et d'Écosse recouvrèrent immédiatement leur liberté; mais le roi Guillaume n'eut pas le même bonheur; il resta détenu au château de Falaise jusqu'à ce qu'une assemblée de barons et d'évêques écossois, réunis dans la ville de Valogne, l'eût autorisé à se déclarer homme-lige du roi d'Angleterre, à lui faire hommage comme d'un vassal à son suzerain, à lui remettre pour garantie les forteresses de Berwick, Jedburgh, Roxburgh, Édinburgh et Stirling, qui seroient désormais occupées par des garnisons angloises, et à lui donner en ôtages les propres frères de Guillaume, et vingt des plus hauts barons, jusqu'à ce que la noblesse et le clergé d'Écosse eussent fait le serment d'allégeance, et se fussent engagés à servir Henri contre leur souverain, si celui-ci venoit à manquer à ses promesses. On exécuta cet humiliant traité à la rigueur; Guillaume fut relâché, et l'année suivante (1175), il amena ses barons, ses chevaliers, ses prélats, ses abbés dans la cathédrale d'York, où ils s'engagèrent envers les rois d'Angleterre, pour eux, leurs descendants ou leurs successeurs.

Cette guerre terminée, le sol de l'Angleterre parut délivré pour quelques années du fléau de la guerre civile; mais elle ne cessa point dans les possessions continentales. Le roi, en traitant avec ses fils, avoit reçu l'hommage de Richard et de Geoffroy, mais il avoit refusé celui de Henri, par considération, disoit-il, pour la dignité royale dont il étoit revêtu. Cet honneur prétendu fut loin de plaire au jeune Henri, qui supposa que son père nourrissoit contre lui quelque funeste pensée. Aussi, lorsque Henri II voulut retourner en Angleterre, déclara-t-il nettement qu'il n'entendoit pas le suivre, et qu'il resteroit en Normandie. Il obéit cependant à des ordres péremptoires, mais ce fut pour fatiguer incessamment l'oreille du roi de ses réclamations sur la souveraineté de la Normandie. Le roi se refusa toujours à s'en dépouiller pour un fils, et le jeune Henri se réfugia près de son beau-père, le roi de France, avec la princesse sa femme. Peu de temps après, il alla rejoindre le comte Richard, son frère, qui de nouveau combattoit en Aquitaine contre les partisans de Henri II, à la tête d'une ligue de barons mécontents, dont Bertrand de Born étoit le souffle inspirateur. Cependant il écouta bientôt de nouvelles propositions de son père, et reçut une grosse somme d'argent qui lui servit à contenter ses goûts chevaleresques. Ce siècle étoit celui des tournois, des joutes, des grands coups de lance, des expéditions lointaines, et le jeune Henri se mit à parcourir, en chevalier errant, les cours de l'Europe, où il fit admirer sa valeur dans les lices, sa magnificence en équipages, et sa courtoisie envers les dames. Il revint cependant après deux années. L'Angoumois, le Quercy, le Périgord, le Poitou étoient écrasés sous la domination tyrannique de Richard, qui livroit alors, comme comte de Poitiers, une guerre exterminatrice aux barons. Bertrand de Born, presque seul, résistoit encore dans son château de Martel:

et dans ses vers piquants reprochoit au jeune Henri d'avoir abandonné l'Aquitaine, de s'être mis à la solde de princes étrangers, et de n'avoir mérité que le nom de roi des lâches. Le fils aîné de Henri II, sensible à ces reproches, demanda de nouveau la Normandie à son père, qui finit par consentir à la lui céder, et le chargea de recevoir l'hommage de ses frères pour le duché de Bretagne et le comté de Poitou. Richard repoussa vivement cette prétention; Geoffroy l'accueillit. Le roi de France se déclara l'allié du jeune Henri, de son père et des barons aquitains, et les événements de la guerre contre Richard menaçoient de le déposséder bientôt de son fief, lorsque Henri II s'avisa tout à coup d'adopter le parti de ce fils constamment rebelle, lui envoya des troupes et des secours en argent, et vint en personne mettre le siége devant Limoges, où se renfermèrent le jeune Henri et Geoffroy.

Les causes réelles de ces querelles consécutives et de ces guerres du père contre ses enfants, et des enfants contre le père, ne sont nullement expliquées par les écrivains contemporains. Ils se bornent à raconter des exploits merveilleux des chevaliers, désarçonnant d'autres chevaliers à beaux coups de lances, des châteaux assiégés et pris, des garnisons passées au fil de l'épée, des villages incendiés, des paysans massacrés, des fées protégeant de vaillants princes, et des saints opérant des miracles; quant aux souffrances plébéiennes, à la misère publique, aux fautes gouvernementales, à la dévastation des campagnes, il n'en est fait mention que comme de chose naturelle et coutumière, Il étoit commun de rencontrer par les chemins, des mercenaires, dits Rouptiers ou Brabançons, traînant après eux des populations entières; les hommes couverts de chaînes, attachés ensemble par des madriers, portant à chaque extrémité un fer à crochet, dans lequel une jambe étoit passée; les femmes liées deux à deux, trois à trois, comme un vil bétail destiné au marché. Arrivés dans une forteresse, on les jetoit mourants au fond d'une basse fosse. Ceux qui conservoient quelque ressource, et qui pouvoient se racheter, finissoient par recouvrer leur liberté, mais souvent après avoir vu périr de douleur et de faim leurs femmes et leurs enfants; les autres, destinés aux travaux les plus pénibles, étoient livrés à des marchands de chair humaine, qui les transportoient en Écosse, en Angleterre, même en Norwège, en Danemark, quelquefois en Afrique, et les vendoient comme serfs ou esclaves. Les campagnes devenoient désertes, la terre cessoit d'être cultivée, et les vainqueurs ne régnoient plus que sur des ruines et des déserts.

Lorsque Henri II arriva sous les murs de Limoges, une nuée de flèches vint l'assaillir; l'une d'elles perça son pourpoint, et une autre blessa près de lui l'un de ses chevaliers. Cette attaque personnelle fut excusée comme une méprise; et l'on convint qu'il entreroit à Limoges, où il devoit avoir une conférence avec Geoffroy. Nonobstant la parole jurée, on ne put empêcher la garnison du château de lancer des flèches sur le vieux roi, et son cheval fut atteint. Il fit ramasser la flèche, et s'écria les yeux pleins de larmes, en s'adressant à son fils: « Que » t'a donc fait ton malheureux père, pour » que tu l'ayes désigné comme un but à tes » archers? » Les assassins ne furent ni recherchés, ni punis, mais le jeune Henri en parut indigné; il fit sa soumission à son père, s'assit à la même table et mangea dans la *même assiette*; puis il le quitta, et se rendit parmi les insurgés, auxquels il promit de nouveau secours loyal et fidélité, en mangeant avec eux et buvant à la *même écuelle*. Tandis qu'il induisoit ainsi en erreur les barons de l'Aquitaine, en se jouant des paroles qu'il avoit données à son père, et en faisant massacrer et précipiter dans la Dordogne ses messagers, il tomba dangereusement malade au château de Martel; et, reconnoissant les approches de la mort, il envoya un courrier à Henri II pour l'assurer du regret de ses fautes, implorer son pardon et solliciter la grace d'une dernière visite. Le roi, si souvent trompé, craignit que cette maladie

ne fût qu'une feinte afin de l'attirer dans un piége, et remit une bague à l'archevêque de Bordeaux, auquel il intima l'ordre de la porter à son fils en signe de réconciliation; mais le jeune roi mourut après avoir donné des marques d'une piété profonde, car il s'étoit fait ceindre d'une corde et placer sur un lit de cendres. La douleur de Henri II parut extrême, et sa colère contre les barons en augmenta. Le lendemain des funérailles de son fils aîné, il fit donner l'assaut à la citadelle de Limoges, qu'il prit et qu'il détruisit, ainsi que plusieurs autres châteaux. Geoffroy ne tarda pas à faire sa soumission, et fut traité avec douceur; mais il insista fortement pour obtenir le comté d'Anjou que Henri II ne consentit point à lui remettre. De dépit, il se rendit à la cour de France, et commença de nouveaux armements. Philippe-Auguste, qui régnoit depuis peu d'années, lui donna des fêtes magnifiques. Le jeune duc fut renversé dans un tournoi, et ne reçut pas d'assez prompts secours. Les chevaux le foulèrent aux pieds, et toute la science des médecins s'évanouit devant ses blessures incurables. Il mourut âgé de vingt-huit ans (1186), assez regretté des Bretons; mais il n'obtint pas une larme de son père.

Henri II se trouvoit, par cette mort, délivré de deux enfants ingrats et turbulents; mais il lui en restoit un troisième, celui dont l'ambition et l'impétuosité lui causoient le plus d'embarras. Richard, surnommé Cœur-de-Lion, étoit, depuis son enfance, fiancé à la belle Adélaïde, fille de Louis VII et sœur de Philippe-Auguste. Le roi d'Angleterre la gardoit dans un château, sans permettre que Richard l'épousât, ni même qu'il en approchât, à raison, disoit-il, des convenances. Mais le peuple prétendoit qu'il brûloit pour la princesse d'un amour presque incestueux. Richard s'adressa au pape pour obtenir sa fiancée, et le pape menaça Henri d'excommunication; toutefois, celui-ci s'arrangea si bien, entama tant de querelles, fit tant de promesses trompeuses, qu'il parvint à garder la princesse, et qu'on ne savoit, quand il mourut, s'il en avoit fait une maîtresse, ou s'il avoit respecté la femme de son fils. Philippe et Richard, unis par un sentiment qu'exaltoit encore la singulière situation d'Adélaïde, se traitoient en frères, partageoient le même lit, et, suivant l'usage, mangeoient au même plat. Henri II, qu'effraya cette intimité, rappela près de lui son fils Richard, devenu l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Richard obéit, et même servit son père durant quelques nouvelles hostilités entre Philippe et Henri. Mais il s'aperçut bientôt que le roi portoit une vive affection à Jean, son quatrième fils, qu'il avoit toujours gardé près de lui à cause de son jeune âge, et que ses courtisans croyoient destiné au trône. Dans une conférence entre le roi de France et le roi d'Angleterre, en présence de Richard, Philippe proposa, comme base de la paix, la remise d'Adélaïde et la prestation de serment des vassaux de Henri à l'héritier présomptif Richard, ainsi que cela s'étoit pratiqué pour son frère aîné. Henri II rejeta ces ouvertures d'une manière évasive. Le prince, dans l'excès de son indignation, s'écria: « Je l'avois » regardé comme impossible, mais je suis » actuellement forcé de le croire! » Il arracha vivement son épée, la jeta aux pieds de Philippe, et s'agenouillant, il ajouta: « Sire, » mon frère, c'est à vous que je remets la » défense de mes droits, à vous que je fais » hommage pour mes duchés de Normandie, » de Bretagne et d'Aquitaine, pour mes » comtés d'Anjou, du Maine et du Poitou. » — Je l'accepte, répondit Philippe-Auguste, » et pour vous témoigner l'amitié d'un frère, » je vous donne mes villes d'Issoudun et de » Châteauroux (1188). »

La conférence fut rompue. La plupart des barons du Poitou, une partie de ceux de la Normandie, toute la Bretagne, se déclarèrent pour Richard. Henri II rassembla son armée aux environs de Saumur; et tandis qu'on se préparoit à des actions décisives, un légat du pape, Jean d'Anagni, et quatre archevêques, ceux de Canterbury, de Rouen, de Bourges et de Reims, menaçoient les rois

d'excommunication et d'interdit, s'ils ne déposoient les armes. Dans une nouvelle entrevue, Philippe proposa encore le mariage d'Adélaïde et de Richard et la reconnoissance de ce prince comme héritier. Henri II offrit de donner la main d'Adélaïde à Jean Lackland, ou Sans-Terre, son fils obéissant et affectionné, et de le déclarer héritier de toutes les provinces du continent. Le roi de France se récria et s'y refusa pour Richard. Le cardinal légat dit alors qu'il alloit mettre la France en interdit. « Tu le » peux, reprit Philippe, mais je ne te crains » pas. Le saint père n'a point à sévir contre » un roi qui punit ses vassaux rebelles. » As-tu donc déjà flairé les *estrelins* de l'An» gleterre? »

Les propositions de Henri II ne pouvant convenir à ses adversaires, ce monarque, dans une situation très-désavantageuse, se vit forcé de se défendre sur tous les points contre son fils Richard, guerrier très-ardent et très-redoutable, et contre le roi de France, Philippe, qui ne l'étoit pas moins. La Ferté-Bernard, Chaumont, Amboise, Château-du-Loir ouvrirent successivement leurs portes aux alliés. La ville du Mans fut prise d'assaut, et Henri courut le danger d'y être fait prisonnier. Tours fut investi, et le roi d'Angleterre se retira à Saumur, où il ne tarda pas à apprendre la chute de cette capitale. Sa santé étoit extrêmement altérée par les chagrins et les fatigues, il crut ressentir les atteintes d'une dissolution prochaine; et, conservant encore sa haine, dans l'excès de son découragement, il manda le sénéchal de Normandie, et le requit de jurer qu'à sa mort ce grand mandataire remettroit au prince Jean, le seul de ses fils qui eût mérité sa confiance, toutes les forteresses de la Normandie. Le duc de Bourgogne, le comte de Flandre et l'archevêque de Reims saisirent ce moment d'affoiblissement d'esprit et de corps pour l'engager à recevoir une paix qu'il ne pouvoit se flatter d'imposer. Henri se soumit à tout ce que l'on voulut, à la remise d'Adélaïde et à son mariage avec Richard, à la prestation du serment de foi et hommage par les Anglois, et de tous ses sujets d'outre-mer, à ce fils détesté, au paiement de vingt mille marcs en indemnité à Philippe, à la promesse, jurée par ses barons, de le contraindre à exécuter ce traité, s'il tentoit de se soustraire à aucune de ses conditions, à donner enfin à Richard le baiser de paix et de réconciliation. Le vieux roi, en écoutant ces dures stipulations que le roi Philippe lui développoit, n'avoit pas l'air d'un monarque qui discute de grands intérêts, mais d'un homme qui reçoit la loi d'un maître. Ils s'entretenoient à cheval, à quelque distance de la foule, lorsqu'un coup de tonnerre inattendu vint les séparer assez effrayés; ils se rapprochèrent, mais un second coup, plus fort que le premier, se fit entendre plus près d'eux. Henri, dans sa terreur, d'autant plus facile à émouvoir que sa santé étoit chancelante, crut que le Ciel se déclaroit contre lui; il abandonna les rênes de son cheval, et seroit tombé, si ses serviteurs ne se fussent hâtés de le soutenir. On le transporta à son quartier, où les articles du traité lui furent apportés et relus afin qu'il les approuvât définitivement. L'un de ces articles stipuloit une amnistie pour tous les barons et seigneurs qui avoient ostensiblement ou secrètement adhéré aux projets de Richard. Henri voulut connoître leurs noms, et l'on peut juger quelle fut sa douleur, quand le premier de tous fut prononcé. C'étoit celui de son fils bien-aimé, Jean! « Quoi, » s'écria-t-il, celui que j'ai le plus chéri s'est » aussi éloigné de moi! et c'est cependant » pour avoir voulu sa grandeur que j'éprouve » tant de maux! Bien! que tout aille comme » il pourra, je n'ai plus souci ni de moi, ni » du monde! »

Le vieux roi n'étoit pourtant pas si dégagé des liens terrestres, qu'il n'éprouvât encore des mouvements de haine contre son fils Richard. Lorsque celui-ci vint recevoir le baiser de paix stipulé dans le traité, Henri lui dit à voix basse en l'embrassant: « Veuille » Dieu ne pas me prendre avant que je ne » me sois vengé de toi! »

Henri II partit pour Chinon le cœur brisé.

Une profonde mélancolie le jeta bientôt dans un état voisin de la démence. Saisi d'une fièvre violente, il se prit à détester sa propre existence, et il appeloit sur ses fils la prompte vengeance du Ciel. « Honte au roi vaincu, » s'écria-t-il, honte ! honte éternelle ! Maudit soit le jour qui le vit naître, maudits » les enfants qu'il procréa ! » L'un de ses fils naturels, Geoffroy, d'abord évêque de Lincoln, mais alors chancelier d'Angleterre, se tint seul près du lit de mort de Henri II, qui le remercia de son zèle, si non de son amour, et exprima le désir qu'il devînt promptement évêque de Winchester et archevêque d'York. Le monarque mourut enfin en exhalant une dernière malédiction contre ses fils. Le corps fut à l'instant dépouillé. Les serviteurs qui l'approchoient s'emparèrent, avec la plus honteuse avidité, de tous les objets de quelque valeur qui composoient sa garde-robe ou ses ornements



Monnoies frappées sous Henri II (1).

(1) ..... RI REX ANGL. (pour *Henricus, rex Anglorum.*) *Henry, roi des Anglois.* Buste à droite de Henry II, portant une couronne fleurdelisée; il porte sur l'épaule un sceptre terminé par une croix patée. R..... ROT. ON : NOR. Cette légende est en si mauvais état, qu'on n'y distingue que ces commencements de mots. — Une croix patée, cantonnée de quatre plus petites.

HENRI, R. A. pour HENRICUS, REX ANGLORVM. *Henry, roi des Anglois.* Buste de face de Henry II, la couronne en tête; il tient à la main un sceptre qui se termine comme celui du précédent, par une croix patée. R..... ROBERT : ON : GIPE. *Robert à Gipe.....* Une croix patée cantonnée de quatre plus petites.

journaliers, tellement qu'on eut peine à trouver un linceul pour l'envelopper, et le plus mauvais chariot pour le conduire à sa dernière demeure (6 juillet 1189). Nous remarquons avec horreur qu'il en avoit été ainsi de Guillaume-le-Conquérant, de Guillaume-le-Roux, de Henri Ier et du malheureux Étienne. Ces rois, si redoutés de leur vivant, n'avoient pas à leur mort la consolation du plus pauvre plébéien; on ne pleuroit pas sur leurs restes vénérés; à peine leur accordoit-on le simple droit de sépulture.

Depuis sept années, Henri avoit, dans ses dispositions testamentaires, témoigné le désir d'être inhumé à Fontevrauld ; son corps y fut porté et déposé dans l'église de l'abbaye. Richard, instruit par le bruit public du décès de son père, ne put se dispenser de venir en personne rendre les derniers devoirs à son cadavre ; et comme, suivant l'usage, le roi étoit exposé à visage découvert, et qu'on s'aperçut que le sang s'échappoit des narines, il se hâta de réciter un *Pater noster* et de quitter le lieu saint pour n'y plus rentrer ; tant il craignit que ce sang ne fût, selon les préjugés du temps, la dénonciation du meurtrier et l'appel devant la justice de Dieu. Quand il fallut inhumer le monarque, on ne trouva aucun insigne de royauté pour en décorer le cercueil ; les gardiens du trésor de Chinon en avoient remis les clefs au successeur. On se servit donc d'un sceptre de bois, d'un anneau de cuivre et d'une couronne faite de la frange dorée d'un vêtement de femme.

Henri II étoit âgé de cinquante-huit ans, et il en avoit régné trente-cinq. La reine Aliénor lui avoit donné huit enfants, cinq fils, dont l'un étoit mort en bas âge, et trois filles ; Mathilde, l'aînée des filles, épousa Henri-le-Lion, duc de Saxe, dont prétend descendre la famille impériale qui règne aujourd'hui en Autriche ; Aliénor, la seconde, fut mariée au roi de Castille, Alphonse-le-Bon ; et Jeanne, la plus jeune, devint reine de Sicile dès l'âge de onze ans, en acceptant pour époux Guillaume II. Henri, dont les

mœurs avoient été fort relâchées, laissa en outre un grand nombre d'enfants naturels. Les plus connus d'entre eux furent Guillaume Longue-Épée, fils de la belle Rosamonde, et Geoffroy destiné aux plus hautes dignités de l'église.

Mes lecteurs s'étonneront sans doute de ces pages de l'histoire d'Angleterre, où l'Angleterre semble oubliée, où la guerre, les discussions politiques, les événements qui ébranlent ou raffermissent le trône se passent hors du sol de la Grande-Bretagne, dont on parle à peine, comme on le feroit d'une province secondaire, dont les rois naissent, vivent et meurent loin de leurs possessions insulaires. Tel devoit être, au douzième siècle, le sort de ces empires qui se choisissoient des souverains parmi les races étrangères, parmi des princes richement dotés de duchés, de comtés et de villes. Les intérêts principaux, les affections, les vanités, les ambitions, la gloire même, tout se rattachoit au continent, et le bonheur peut-être eût été, avec l'oubli, le partage des Iles-Britanniqués, si les besoins sans cesse renaissants d'hommes et d'argent n'y eussent engendré les exactions, les rapines, les ordonnances dévastatrices, les lois barbares, puis les prétentions des barons et des hautes puissances du clergé, puis les rébellions et les guerres civiles; mais aucune d'elles n'eut un nom, parce qu'aucune d'elles ne fut provoquée par les intérêts généraux des populations. A cette époque d'ailleurs, les historiens parloient beaucoup des rois, quelque peu des grands qui les entouroient, et se taisoient constamment sur le sort des peuples. Ce système a long-temps prévalu; et de nos jours même, il a égaré de grands esprits.

Le silence que les chroniqueurs ont gardé durant plusieurs années sur l'Angleterre elle-même, en multipliant leurs récits du roi, de ses fils et de l'archevêque Becket, ne prouve donc pas que cette contrée vécût en paix, et que dans son heureuse obscurité, elle pût améliorer ses destinées par la culture du sol, les progrès de son industrie, les produits de son commerce et les avantages de l'étude. Un seul fait donnera la mesure des traitements auxquels on la soumettoit quand le monarque avoit besoin d'argent.

Le succès de la première croisade, obtenu par d'immenses sacrifices, avoit rendu au monde chrétien une sécurité de conscience qu'il ne nous est pas aujourd'hui donné de bien apprécier. Le tombeau de Jésus-Christ n'étoit plus profané par la présence des infidèles; et sous la garde d'un roi pieux, Jérusalem recevoit dans ses murs la foule des pélerins qui venoient sans cesse prier au saint lieu, et conquérir, par un long et périlleux voyage, les graces que Dieu promet à ses adorateurs sincères. Mais depuis Godefroy de Bouillon, les Sarrazins avoient repris courage. Ils s'étoient rapprochés de la Palestine, ils avoient successivement attaqué, repoussé ou détruit les petits princes chrétiens qui s'étoient formé des états en Syrie. Salah-Eddin, plus connu sous le nom de Saladin, devenu souverain de l'Égypte, déployoit une bravoure, une prudence, une générosité qui sembloient lui promettre l'empire de l'Orient. Il ne vit pas une simple question de religion dans l'occupation de la Judée, mais un obstacle à ses vastes projets, et sa politique lui suggéra, comme nécessité, la conquête de ce territoire assez pauvre et de peu d'étendue. Il dirigea donc ses efforts sur cette contrée, s'empara d'Antioche et de ses dépendances, à l'exception de quelques villes maritimes, séduisit le comte de Tripoli qui commandoit l'armée chrétienne, s'ouvrit des débouchés sur Jérusalem, remporta une victoire éclatante à Tibériade, et menaça la ville sainte, qui ne tarda pas à succomber. L'annonce de ces calamités vint consterner les chrétiens d'Europe. Le pape Urbain III en mourut de douleur. Grégoire VIII appela les rois et les peuples à la délivrance de la terre arrosée par le sang du Sauveur. L'archevêque de Tyr, à la conférence de Gisors, peignit avec une douleur si vraie les souffrances des chrétiens orientaux devant Philippe-Auguste et Henri II (1188), que les deux rois, les comtes de Flandre et de Cham-



Porte de l'église de Dinton, construite sous Henri II.

pagne, Richard comte de Poitiers, et une foule innombrable de barons, chevaliers, vavasseurs et villains de toutes les classes et de toutes les nations adoratrices du Christ, Provençaux, Poitevins, Manceaux, Bretons, Bourguignons, Anglois, François se couvrirent du sac de pénitent et se croisèrent. Henri II se rendit promptement en Angleterre; il réunit un grand conseil à Giddington dans le Northamptonshire, et comme il ne pouvoit sans argent entreprendre un aussi grand voyage, il demanda et obtint un impôt tel, que tout homme qui ne se croisoit pas, dût payer le dixième de ses biens fonciers, troupeaux et rentes personnelles. Les seigneurs de fiefs, qui alloient suivre le roi, furent autorisés à prélever, sur leurs vassaux et tenanciers, une cotisation de même

valeur à leur bénéfice. Les juifs furent astreints à payer le quart de l'estimation de leurs biens personnels, et leur contribution produisit, à elle seule, plus de soixante mille livres d'argent. Celle que versèrent les Anglois à l'échiquier dépassa soixante-dix mille livres. Mais quand ces sommes énormes furent recueillies, quand une inconcevable rigueur eut été déployée pour les recouvrer, que l'avidité des exacteurs eut expulsé de ses chaumières une partie insolvable des Anglo-Saxons, et que la plupart des juifs eurent subi la torture pour déclarer où ils avoient caché leurs espèces, Henri fit porter cet argent dans son trésor, et ne s'occupa plus de croisade, ni de guerre en Palestine. C'est avec cette singulière équité qu'il prétendoit gouverner l'Angleterre et travailler au bonheur de ses sujets.

La plupart des historiens anglois ont parlé du caractère de Henri II avec la plus étrange préoccupation. Hume lui-même lui accorde *toutes les perfections du corps et de l'ame*, et déclare sans tache sa vie privée comme sa vie politique. Peut-être en jugera-t-on différemment après avoir lu ce que nous en avons écrit avec conscience. Henri fut souvent heureux dans ses inspirations; il avoit de la fermeté, et il réussit à porter remède à plusieurs désordres du régime féodal. L'Angleterre compta quelques années de paix intérieure, mais seulement parce qu'il guerroyoit alors sur le continent, où ses querelles de famille le retinrent durant la plus longue partie de son règne. Ses innovations en finances n'eurent pour objet que de remplir ses coffres et de fournir aux frais exagérés de ses guerres contre ses enfants, sans qu'aucune portion des deniers arrachés par de déplorables exactions fût employée à d'utiles établissements. Il parvint sans doute à envahir momentanément la Bretagne, mais en la couvrant de deuil, en vouant à la mort ses habitans, en incendiant ses villes, en ravageant ses campagnes, en léguant à cette province, au moment de sa mort, de nouvelles guerres et de nouvelles douleurs. Il nomma l'Irlande un de ses royaumes; mais à quel titre, de quel droit, et sous quels auspices? Le peu de territoire qui devint dans cette île la propriété de la couronne, ne lui fut acquis qu'au prix du sang le plus injustement versé, et l'usurpation qu'il commença ne se trouva confirmée à ses successeurs qu'après des siècles de résistance et de massacres. Le meurtre de Thomas Becket fut-il donc racheté par une pénitence hypocrite et calculée? Le viol de sa nièce Alix de Bretagne et sa mort sont-ils effacés par la reconnoissance honteuse qu'il fit de ses nombreux bâtards, et leur scandaleuse élévation? Sa haine contre ses fils est-elle suffisamment excusée par leur rébellion, lorsqu'au moment de rendre le dernier soupir, il s'écrioit encore en accordant un prétendu baiser de paix solennellement promis: Puissé-je vivre pour me venger! Non. La nature avoit doué sans doute Henri Plantagenet de quelques qualités brillantes, de celles qui frappoient surtout les hommes, lorsqu'ils ne comptoient entre eux que deux classes, les oppresseurs et les opprimés; mais tout l'ensemble de sa vie et de ses actions, telles que les contemporains nous les ont conservées, annonce un monarque avide, cruel et profondément pervers.

Nous accorderons cependant à Henri II la part de justice qu'il peut mériter; non pas en donnant des louanges au soin qu'il prit de proscrire les mœurs et les principes des Anglo-Saxons, pour les remplacer par les affectations chevaleresques et les subtilités de la scolastique, non pas pour avoir transplanté en Angleterre ce que l'on nommoit les perfectionnements étrangers, dans la littérature, la politesse et les arts; mais pour avoir apporté quelque attention à l'administration intérieure de ses états, et s'être occupé de restreindre la violence de ses compagnons d'armes et rivaux de puissance dans leurs domaines. La cour du roi, le tribunal le plus élevé du royaume, ne pouvoit siéger qu'à de certaines époques, et souvent à une grande distance des lieux où les délits s'étoient commis; quelquefois elle avoit délégué des juges ambulants qui avoient eu pour mission de

rechercher les coupables et les preuves du crime, là seulement où il étoit possible de les trouver. Henri II consolida cette institution. Dans la vingt-deuxième année de son règne, en 1176, il convoqua un grand conseil à Southampton, et divisa l'Angleterre en six districts, à chacun desquels furent attribués trois juges ambulants; les instructions de ces nouveaux magistrats furent détaillées avec soin, et elles leur conférèrent l'autorisation de veiller aux intérêts du roi, et de suivre les procès de la couronne toutes les fois que la valeur de l'objet en litige ne dépassoit pas celle de la moitié d'un fief de chevalier, de poursuivre les malfaiteurs en tout genre, de rechercher les pupilles qu'on auroit pu soustraire à la garde noble du roi, les jeunes filles ou veuves dont le mariage devoit être confié à la couronne, les bénéfices dont on lui auroit caché les vacances, les empiétements faits sur le domaine royal et sur les forêts, les délits relatifs aux poids et mesures, l'argent et les meubles des usuriers juifs ou chrétiens après leur mort, l'altération des monnoies, les vols avec effraction, et divers autres points dont le principal but étoit moins de rendre une justice exacte à chacun que de remplir son trésor au moyen des droits à percevoir, des amendes, des compensations et des amerciaments.

Quand on examine les actions les plus généreuses de Henri II, on retrouve partout le tyran. A son avénement au trône, ses chasses et ses forêts étoient régies par un code spécial et un tribunal exceptionnel, la cour du grand forestier. La mort, la perte d'un bras ou d'une jambe, souvent des deux, celle de la vue, étoient les seules peines que prononçât ce tribunal de sang. Henri, dans l'intention de plaire à ses nouveaux sujets, abolit ces odieux châtiments, et les remplaça par l'emprisonnement et de fortes amendes. Lorsque ses fils lui déclarèrent la guerre, le cours de la justice fut suspendu sur le théâtre des combats; les rebelles d'une part, ses partisans de l'autre chassèrent impunément les cerfs et les daims du roi, et Henri ne ouvrit ses forêts, par un ordre spécial, à tous ceux qui prendroient les armes pour sa défense; mais aussitôt que la paix lui eut rendu sa puissance, il fit convoquer toutes les classes de ses sujets, du rang le plus élevé au plus abject, les membres du clergé comme les laïques, et leur arracha sous serment les noms des personnes qui s'étoient livrées au plaisir de la chasse, soit que le délateur eût été témoin du fait, soit qu'il en eût seulement ouï parler. La justice ambulante se mit à l'instant en marche, jeta dans les prisons des milliers d'hommes coupables d'avoir compté sur la parole de Henri, et rétablit les finances du roi par des amendes démesurées. Adam de Bruce paya cent livres sterling pour avoir osé poursuivre un chevreuil, et l'évêque de Salisbury soixante-quinze livres pour l'avoir assisté. Les châtiments sanguinaires ne tardèrent pas à reparoître. Henri multiplia les tribunaux forestiers, donna l'ordre à ses juges, non de recevoir des amendes, mais d'infliger des peines corporelles sans ménagement, défendit aux propriétaires de futaies d'abattre des arbres, dans la crainte de priver les cerfs du roi de quelques-uns de leurs avantages, et prohiba toute possession d'un arc, d'un lévrier, ou même d'un chien de garde sans sa permission expresse.

Les juges ambulants, fiers des pouvoirs qui leur étoient confiés, non-seulement dans les actions qui concernoient la couronne, mais encore dans ce que l'on nommoit les plaids communs, et devenus avides par la facilité de percevoir de grosses sommes au nom du roi, se corrompirent promptement. Comme les deux parties étoient obligées de payer au roi une somme d'argent avant que les plaidoiries commençassent, et de s'engager à en donner une plus considérable en cas de succès, les juges trouvèrent à leur convenance de vendre d'avance à leur profit une sentence favorable ou une décision qui autorisât le plaideur à ne reconnoître d'autre juridiction que celle du roi en personne. Ces exactions devinrent tellement communes, que la réputation de vénalité des juges ambulants parvint, après trois ans d'exercice,

aux oreilles du monarque. Il n'aimoit pas dans les autres ses propres défauts; et par un beau retour d'équité, il destitua en un jour la totalité des juges, à l'exception du seul Ranulf de Glanville, auquel il confia l'administration de la justice dans toutes les contrées au nord de la Trent, avec l'assistance de cinq assesseurs. Il divisa les comtés du midi en trois départements, qu'il soumit également à des tribunaux de quatre assesseurs chacun, présidés par les évêques de Norwich, d'Ely et de Winchester. Le pape, qui eut avis de cette insolite institution, en écrivit pour la blâmer, en déclarant que les fonctions attribuées par leur nature même à des magistrats séculiers, ne pouvoient que détourner des pasteurs de leurs saintes occupations au préjudice de leurs troupeaux. Les évêques résistèrent quelque temps, puis donnèrent leur démission, et Glanville fut créé grand justicier. Or voici comment cet homme irréprochable remplissoit ses devoirs. Glanville avoit promis à l'un de ses shérifs ou assesseurs la main d'une noble demoiselle et la grande fortune dont elle jouissoit; mais elle en disposa elle-même en épousant un chevalier de haute extraction. Afin de tenir la promesse faite au shérif, il ne restoit à Glanville d'autre moyen que de rendre veuve l'opulente lady. On accusa le chevalier de trahison, et sur le rapport du grand justicier, il fut condamné à mort. Comme on le conduisoit à l'échafaud, l'horreur de cette sentence inique et l'innocence manifeste du chevalier excitèrent parmi le peuple un grand mouvement de commisération. Ce sentiment de pitié eût peut-être dégénéré en sédition, si l'évêque de Worcester, qui accompagnoit l'infortuné au supplice, n'eût osé prendre sur lui de faire suspendre l'exécution. Il falloit en référer au monarque; le chevalier fut reconduit en prison, où le trouva encore le successeur de Henri II, Richard-Cœur-de-Lion.

Il me seroit impossible d'expliquer ce qui a pu valoir à Henri II la renommée d'intégrité dont le font jouir de graves historiens, si je ne savois combien les passions politiques sont habiles à convertir en vertus les crimes les plus odieux, à dénaturer, à écraser les plus généreuses équités. Les panégyristes du premier des Plantagenet furent Normands, Anglois, Saxons, Irlandois, Angevins, Pierregordins, Vascons, Quercinois et même Bretons, car Henri II étoit roi, duc, comte ou baron dans chacun de ces pays, et nécessairement on proclama ses louanges en leurs langues diverses. Un fait assez original a donné quelque apparence à leurs lâches flatteries. Don Alphonse, roi de Castille, gendre de Henri, eut quelques contestations avec don Sanche, roi de Navarre. On leur proposa de choisir le roi d'Angleterre pour arbitre; et les deux souverains, en l'adoptant, s'engagèrent à se conformer à son jugement. Ils consignèrent chacun trois châteaux en main tierce, comme gage de l'exécution de son arrêt, et dépêchèrent des avocats auprès du monarque anglois. Le défenseur de Castille fut l'évêque de Palencia; le défenseur de la Navarre, l'évêque de Pampelune; accompagnés, l'un et l'autre, d'un champion prêt à soutenir, l'épée à la main, la parole de son évêque et le droit de son monarque. Henri tint sa cour à Westminster, entouré de prélats normands et anglo-saxons, de comtes, de barons et de juges subordonnés à Ranulf de Glanville. Par malheur, personne en Angleterre n'entendoit le castillan et encore moins le basque; et les deux prélats, chargés de si hauts intérêts, ne se comprenoient pas l'un l'autre. Les plaidoyers n'en furent pas moins prononcés solennellement; puis on les coucha par écrit, et des interprètes, appelés de loin, les traduisirent. Trois jours après, Henri II prononça que les rois de Castille et de Navarre n'étoient pas obligés de se battre en duel ni personnellement, ni par leurs chevaliers élus; qu'ils se rendroient mutuellement les terres et châteaux par eux envahis; et que don Alphonse, comme neveu de don Sanche, paieroit respectueusement à son oncle, en dix années, la somme de trente mille maravédis, c'est à peu près trois cents francs de nos jours, ou trente francs par



Sceau de Henri II (1).

an. Rabelais, dans son immortelle facétie, a soumis un procès du même genre à la sagacité du prince Gargantua, et la décision du père de Pantagruel n'a pas été moins satisfaisante que celle de Henri II. Il est inconcevable que des écrivains qui se respectent aient trouvé dans une telle momerie une occasion de vanter sans mesure la haute équité de Henri Plantagenet. On apprend de tout dans l'histoire.

Il faut cependant le dire, la conduite de la noblesse étoit à cette époque tellement entachée de licence, tellement imprégnée d'esprit de rébellion et de violence; cette classe méprisoit si souverainement le peuple, les villains, la bourgeoisie des villes qui l'offusquoit par des priviléges achetés journellement à force de soumissions et d'argent, que Henri II se vit souvent forcé de déférer aux tribunaux, d'abandonner à toute la sévérité des lois, les gentilshommes qui troubloient la paix du roi. On voyoit fréquemment les fils des nobles, ceux des plus riches et des plus considérables habitans former entre eux des confédérations de débauche, se répandre la nuit dans les rues en insultant les citoyens paisibles, sous prétexte d'abord de chercher des plaisirs illicites et des aventures, mais bientôt aussi pour se livrer aux plus honteux attentats, au vol et au meurtre. Une troupe nombreuse de ces jeunes bandits conçut un jour le projet de forcer la maison d'un opulent personnage de Londres; ils avoient déjà percé ou renversé un pan de muraille, lorsque la famille de l'homme attaqué se présenta devant eux bien armée, et leur opposa une résistance si vigoureuse, que les assaillants prirent la fuite; mais l'un d'eux perdit une main dans le combat et

(1) HENRICUS DEI G....... REX ANGLORUM. *Henry, par la grâce de Dieu, roi des Anglois.* Le Roi assis sur son trône, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre un globe surmonté d'une croix sur laquelle est posé un faucon.



Contre-sceau de Henri II (1).

resta prisonnier. On lui promit sa grâce s'il vouloit dénoncer ses complices ; et parmi les noms qu'il crut devoir révéler à la justice se trouva celui de John Senex, d'une des plus nobles et des plus riches familles de Londres. Senex nia le crime, et se présenta aux juges avec une telle conviction de sa propre innocence, qu'il n'hésita pas à se soumettre à l'épreuve de l'eau bouillante. Le jugement de Dieu ne lui fut pas favorable, sa main parut horriblement brûlée, et le grand justicier le condamna au gibet. Sa famille offrit cinq cents marcs d'argent, et un marc d'or pour la reine, afin de racheter sa vie; elle ne parvint qu'à retarder de trois années son exécution. Sur ces entrefaites, un frère du comte de Ferrers fut tué dans une rencontre avec une bande de ces malfaiteurs nocturnes ; et comme on ne put découvrir les meurtriers, l'infortuné Senex, dont la peau n'avoit pu résister aux impressions du feu, fut traîné en expiation, et pour l'exemple, à l'échafaud. Les historiens donnent de grands éloges à la fermeté de Henri II en cette occasion. Ils l'en accablent encore et ne tarissent pas sur son étonnante aptitude à l'administration de la justice en rapportant le fait que voici. En 1166, les côtes de l'Angleterre virent aborder sur leurs rivages une association d'étrangers des deux sexes, au nombre de trente. Ils venoient de l'Italie, et il est probable qu'ils avoient fait partie de quelques-unes de ces bandes de fanatiques ignorants qui se réunissoient au temps des croisades à la voix de certains prédicateurs, tels que Éon de l'Étoile, Robert d'Arbrissel et autres.

(1) Contre-sceau. HENR ICUS. DEI GRA TIA. DUX. NORM...... ET AQUIT ANIE. ET COM ES ANDEG AVI. *Henry, par la grace de Dieu, duc des Normands et d'Aquitaine et comte d'Anjou.* Henry, le casque en tête, revêtu de son armure, tenant de la main droite une épée nue et portant au bras gauche un bouclier ovale; la bride de son cheval est placée sur son cou et il la tient en même temps que son bouclier; ce prince est monté sur un cheval galopant à droite.

un long repentir ses anciennes amours. Henri fit aux nonnes des présents d'une grande valeur, et les bonnes filles reconnoissantes ne virent rien de mieux, pour témoigner au monarque leur vive gratitude, que d'inhumer le corps de Rosamonde dans le chœur de leur église, de surmonter sa tombe d'un dais de soie, et de l'entourer de cierges et de lampes comme celle d'une sainte personne ; mais après le décès du roi, l'évêque de Lincoln fit exhumer le cadavre de la pécheresse, et le fit rejeter dans le cimetière commun.



Ruines de l'abbeye de Malmsbury.



RICHARD Ier

SURNOMMÉ CŒUR-DE-LION.

ien dans le caractère déjà connu de Richard n'eût pu faire supposer que la mort de son père lui causât de grands regrets; mais en raisonnant ainsi l'on pourroit se tromper, et il est bon de croire qu'il existe aussi des sentiments naturels au fond du cœur des hommes les plus ambitieux. Richard versa des larmes abondantes en contemplant le corps de Henri II; loin de repousser les ministres et conseillers fidèles qui sembloient avoir excité son père à blâmer et combattre les entreprises de ses enfants, il les appela près de lui, et les confirma dans leurs fonctions. Il rendit la liberté à la reine Aliénor sa mère, la nomma provisoirement régente d'Angleterre, lui confia la mission de révoquer les condamnations taxées d'injustice par la rumeur populaire, de faire relâcher les prisonniers incarcérés sans jugement, de distribuer des aumônes aux pauvres, et de convoquer les barons, prélats et hommes libres, afin qu'ils vinssent prêter serment d'allégeance à leur nouveau souverain; mais en même temps il ordonna de saisir le sénéchal d'Anjou, Étienne de Tours, trésorier de Henri II, le fit jeter dans un cachot, chargé de fers, et ne le rendit à la lumière que lorsque cet officier lui eut remis tout l'argent du monarque défunt, avant la délivrance d'aucun legs, et même celui qui lui appartenoit en propre. Ces actes de haute administration accomplis, Richard partit pour l'Angleterre, où il se fit couronner à Westminster, le 3 septembre 1189. L'appareil de la cérémonie fut magnifique. Les évêques et les abbés crossés ouvroient la marche; le clergé venoit ensuite, puis des barons et des comtes qui portoient le *chapel* du roi, ses éperons d'or, son sceptre et sa main de justice. Ses trois épées se voyoient dans les mains de Jean son frère, de David, prince écossois, et du comte de Salisbury. Dix comtes et six barons étoient chargés des diverses pièces de son habillement royal. La couronne, confiée au comte d'Albemarle, précédoit Richard lui-même, soutenu par deux évêques, et placé sous un dais de soie. Le serment lui fut déféré par l'archevêque de Canterbury, Baudouin, qui lui donna l'onction et le couronna. Le peuple admira beaucoup la splendeur des étoffes cramoisies qui ornoient l'église, et l'éclat des décorations royales ainsi que des vêtements de Ri-

chard et des grands personnages de sa cour. Peu de jours après, la nécessité de les payer et la dureté des collecteurs lui inspira d'autres sentiments.

Il paroît que les rois d'Angleterre avoient l'usage de déposer secrètement, en divers lieux, le produit des impôts ou de leurs économies. Richard, instruit de cette coutume, se rendit en hâte dans les villes où il espéroit découvrir quelque trésor; il fit inventorier, compter, évaluer, peser tous les objets d'or ou d'argent, qu'il s'appropria, et non content des sommes considérables qu'il recueillit, il essaya de tous les moyens pour grossir son pécule. Les écrivains qui jugent que tout est licite dans les actions des souverains, et ils sont si nombreux qu'on ne sauroit signaler les exceptions, ont donné pour excuse, à ces premières marques du caractère avide de Richard, l'espoir que nourrissoit cet esprit aventureux d'arracher la Palestine aux mains des infidèles. Frère d'armes de Philippe-Auguste, il avoit pris la croix en même temps que ce prince, et tous les deux se proposoient de délivrer la ville de Tyr, qui restoit seule alors au pouvoir des chrétiens, et de reconquérir Jérusalem, où l'invincible Saladin avoit rétabli les mosquées et le culte de Mahomet. Richard avoit donc besoin d'accumuler des richesses. Cent mille marcs trouvés par lui à Salisbury vinrent grossir son épargne; mais cette somme énorme, jointe au trésor d'Anjou, ne lui sembla pas suffisante : il s'avisa des expédients les plus honteux; il vendit ses propres terres, ses châteaux, ce qui appartenoit au domaine royal et ce qui étoit à de simples particuliers. Une foule de villes, bâties sur des terrains royaux, se rachetèrent à charge de rente annuelle, et devinrent des communes libres. Il concéda le comté de Northumberland à l'évêque de Durham pour le prix de mille livres, et au roi d'Écosse, pour des sommes aussi disproportionnées, les droits de suzeraineté acquis par Henri II, avec les châteaux de Roxburgh et de Berwick. Mais ce qui lui rapporta le plus, ce fut un massacre des Juifs qu'il toléra du moins, s'il ne l'ordonna.

Le fanatisme populaire ne reconnoissoit alors dans la race israélite qu'une caste maudite, désavouée de Dieu, et qu'il étoit permis de couvrir d'opprobre. Cependant ce peuple seul s'étoit constitué l'intermédiaire des commerçants dans les diverses contrées de l'Europe et de l'Asie; les Juifs étoient les banquiers de tous les états chrétiens; mais précisément parce qu'ils n'étoient que tolérés, et que la loi commune ne les protégeoit pas, ils demandoient aux fonds qu'ils mettoient en circulation des intérêts énormes, ce qu'on appeloit de l'usure, et ils prétendoient se récupérer des pertes que la mauvaise foi leur faisoit éprouver, sur les transactions des hommes loyaux. Aussi le peuple, qui n'avoit pas, comme les barons, la facilité d'extorquer des quittances à main armée, conservoit-il aux Juifs une haine qu'envenimoient encore les souvenirs religieux. Les économes et industrieux Israélites n'ignoroient pas que leur sort dépendoit de la bonne volonté du nouveau monarque; et dans l'intention de se le rendre favorable, ils apportèrent à Londres un présent d'une valeur considérable; mais Richard, tout occupé de la sainteté de son entreprise, avoit jugé convenable de rendre un édit qui leur défendoit de paroître aux cérémonies de son couronnement. Les envoyés osèrent cependant, à la faveur du don magnifique dont ils étoient porteurs, approcher de la salle où dînoit le roi d'Angleterre. Des agents de la cour les repoussèrent avec horreur, et les chassèrent à coups de pierre et de bâton. Il n'en falloit pas tant pour émouvoir la populace. Le bruit se répandit que Richard avoit ordonné de massacrer les Juifs et permis de s'emparer de leurs biens. La foule se porta dans toutes leurs demeures, en força les portes, en assassina les habitants, et mit le feu à leurs maisons après les avoir dépouillées. Il arriva, dans l'exaspération de la multitude, qu'elle ne s'arrêta pas aux Juifs, qu'elle en vint aux habitations des riches chrétiens, et que ceux-ci furent obligés de se mettre en défense. Richard, qui jusqu'alors n'avoit écouté qu'avec insouciance les rapports des officiers de paix, sentit ce-

pendant la nécessité de mettre un terme à tant d'horreurs. Il déclara qu'il prenoit les Juifs sous sa protection, mais il ne punit aucun des incendiaires meurtriers ou spoliateurs; et les croisés, enhardis par cette odieuse indulgence, poursuivirent le cours de leurs barbaries. De Londres, la contagion du crime passa dans les comtés. Lincoln, Edmondsbury, Lynn, Stamford, Norwich recommencèrent les atrocités de la capitale; mais ce fut surtout dans la ville d'York que les fanatiques se surpassèrent et amenèrent la plus épouvantable catastrophe qui se puisse imaginer. Les furieux massacrèrent d'abord la femme et les enfants d'un Israélite tué à Londres, pillèrent ses biens et brûlèrent sa maison. Un autre Juif, averti du péril, se réfugia dans la citadelle avec sa famille et son argent, et il y fut suivi par plus de cinq cents de ses co-religionnaires. Le gouverneur, qui d'abord avoit accueilli ces infortunés, sortit du château, souleva la populace et vint assiéger la forteresse. Les Juifs offrirent une rançon, mais on rejeta leur proposition. On vouloit tout ce qu'ils possédoient et la libre disposition de leur vie. Dans leur désespoir, ils s'arrêtèrent à une horrible résolution. Ils commencèrent par détruire tout ce qu'ils possédoient; ils enterrèrent leurs espèces métalliques, jetèrent dans un bûcher ce qui pouvoit être consumé; et s'armant d'un terrible courage, ils tuèrent eux-mêmes leurs femmes et leurs enfants, et finirent par s'égorger l'un l'autre. Toutefois, quelques-uns de ces infortunés hésitèrent; ils tentèrent de se rattacher à l'existence, et du haut des remparts ils déclarèrent qu'ils reconnoîtroient le Dieu des chrétiens et recevroient avec joie l'eau sainte du baptême, pourvu qu'on leur assurât la vie. La condition fut acceptée, et ils se hâtèrent d'ouvrir les portes de la citadelle. Ils n'avoient fait que changer leur genre de mort. Les vainqueurs n'en épargnèrent pas un seul, et courant à la cathédrale, où se trouvoient déposées les cédules ou reconnoissances des sommes d'argent prêtées par les Juifs à la noblesse et aux propriétaires, ils s'en emparèrent et les brûlèrent au pied de l'autel. Cette action doit convaincre que les considérations religieuses ne furent que de vains prétextes, et que le peuple, ému par elles, ne fut cependant porté au crime que par le dessein caché d'éteindre des dettes nombreuses, en détruisant les créances et les créanciers. Les croisés et Richard lui-même, qui avoient emprunté pour former leurs équipages, se trouvèrent ainsi libérés avant leur départ : ils alloient souffrir pour le Christ et rencontrer peut-être les palmes du martyre, tous leurs péchés leur seroient pardonnés. Cet abus des choses les plus saintes a prévalu long-temps après l'époque nommée le moyen-âge. Quel intérêt pouvoit s'attacher aux meurtriers du Sauveur? Les Juifs n'étoient pas des hommes, mais des maudits; et ils devoient être punis jusqu'à la millième génération.

Les ministres de Richard lui représentèrent que le moyen dont il se servoit pour accumuler des trésors nuisoit à l'état comme à lui-même; car il avoit tout vendu, jusqu'à la charge de grand justicier; il avoit pourvu aux abbayes, aux évêchés et aux bénéfices vacants, et il en avoit retiré une grosse finance; il avoit même admis des barons à se libérer du service féodal. Il répondit à ses conseillers que tout lui sembloit licite pour conduire à bien une aussi glorieuse expédition que celle qu'il alloit tenter, et qu'il vendroit Londres même s'il trouvoit un acquéreur. Il continua donc en Normandie, comme en Angleterre, à rançonner ses sujets de toutes les classes, à absoudre les coupables pour de l'argent, à menacer les innocents, à mettre à l'enchère les offices de la couronne, à taxer les riches, à en arracher ensuite des prêts ou des présents; sa conduite enfin parut tellement odieuse, que les prédicateurs osèrent en parler en chaire. Le curé de Neuilly, Foulques, l'un des plus zélés promoteurs de la croisade, et qui se permettoit en cette qualité les vérités les plus hardies, lui reprocha un jour de posséder trois filles favorites, l'orgueil, l'avarice et la luxure. « Et » bien! répondit le roi, en partant pour la » Terre-Sainte, je lègue la première aux

» Templiers, la seconde aux Bénédictins, et » la troisième aux prélats de mon royaume.»

Afin de régler l'administration de l'Angleterre durant son absence, il partagea les pouvoirs d'une régence entre son chancelier Guillaume de Longchamps, évêque d'Ely, et Hugues Pudsey, évêque de Durham, son justicier. Il exigea ensuite du prince Jean et de l'archevêque d'York Geoffroy, son frère naturel, le serment de ne pas entrer dans son royaume avant son retour; puis il fit donation à Jean-Sans-Terre du comté de Mortain en Normandie, et de ceux de Lancaster, Nottingham, Derby, Dorset, Somerset, Glocester et Cornwall; il augmenta le douaire de sa mère de toutes les terres qui avoient formé la dot d'Alice, épouse d'Étienne, et celle de Mathilde, femme de Henri Ier. Ces dispositions régularisées, il se prépara au départ.

Philippe, roi de France, lui avoit déjà rappelé par des messages réitérés que l'époque de la réunion des deux armées étoit irrévocablement fixée aux fêtes de Pâques. De nouveaux sermens s'échangèrent entre les deux rois ou plutôt entre leurs barons respectifs qui jurèrent de part et d'autre, par l'ame de leurs maîtres, qu'aucun des deux monarques ne manqueroit au rendez-vous, indiqué dans les plaines de Vézelay, sur les confins de la Bourgogne. La mort de la reine de France vint retarder l'accomplissement de cette promesse; mais enfin, le premier juillet 1190, les deux rois, entourés de leurs chevaliers, réunirent leurs armées et en passèrent la revue à Vézelay. On compta plus de cent mille hommes enthousiastes de gloire et de religion, jeunesse fougueuse qui ne redoutoit aucun péril et ne voyoit d'obstacle à son succès que dans la lenteur du voyage. Les rois de France et d'Angleterre renouvelèrent leurs protestations d'éternelle amitié, et firent un pacte de fraternité d'armes en s'engageant sur l'honneur et la vie, sous peine d'excommunication, à ne rien entreprendre contre leurs droits mutuels durant la croisade. La double armée des croisés marcha de Tonnerre jusqu'à Lyon, commandée par les deux rois. Ils se séparèrent dans cette ville. Philippe-Auguste conduisit ses chevaliers pélerins à Gènes où des transports lui étoient préparés. Richard Cœur-de-Lion dirigea les siens vers Marseille, Nice et Vintimille, qui relevoient du roi d'Aragon, son neveu, et où devait le rejoindre la flotte d'Angleterre, après avoir passé le détroit de Gibraltar. Soit qu'il fût convenu que les deux armements se rejoindroient au port de Messine en Sicile, soit que des tempêtes les eussent forcés à relâcher dans cette île, ils s'y trouvèrent réunis vers la fin de septembre, et ils y passèrent le temps de l'hivernage.

La route que vouloient suivre les deux rois n'étoit pas celle qu'avoient dejà pratiquée les diverses croisades. L'empereur d'Allemagne, Frédéric, venoit avec cent cinquante mille hommes d'essuyer la plus terrible catastrophe. Il n'avoit pas jugé convenable d'attendre les croisés de France et d'Angleterre, et s'étoit flatté de l'espoir de conquérir seul, à la tête de cette multitude, la ville de Jérusalem et le tombeau de Jésus-Christ; mais après avoir surmonté les obstacles que lui avoient opposés les Grecs et les Musulmans, il périt en se baignant dans les eaux du Cycnus, et lorsque son fils Conrad, qui prit le commandement à sa mort, toucha enfin la Terre-Sainte, il lui restoit à peine huit mille hommes, accablés encore par les maladies et la disette. C'étoit la nouvelle de ce désastre qui avoit déterminé Richard et Philippe à tenter le passage par mer, prudente détermination qui leur laissoit la possibilité de conserver des relations faciles avec leurs états, et d'en recevoir des secours en cas de revers.

Avant que Richard eût quitté la ville de Marseille, sa patience avoit déjà subi de rudes épreuves; sa flotte n'arrivoit pas, et ses imprécations n'amenoient aucun résultat. Dans un accès d'humeur, il remit le commandement de son armée à deux évêques et à trois chevaliers qu'il nomma connétables. Toute la crainte de son orgueil étoit de ne pas de-



Sceau de Richard I[er] (1).

vancer Philippe-Auguste au rendez-vous. Il nolisa quelques petits bâtiments pour lui et sa suite particulière, suivit les côtes de l'Italie, descendit à Naples, et se rendit à Salerne dans l'intention sans doute de consulter les célèbres médecins de cette école, qui lui dédièrent un exemplaire de leur poème médical en vers Léonins (2).

Tandis qu'il couroit ainsi les aventures, la flotte angloise s'enfonçoit dans le Golfe de Gascogne, longeoit le Portugal, et relâchoit à l'embouchure du Tage où les chevaliers qu'elle portoit n'hésitèrent pas à défendre la ville de Santarem contre l'Emir Al-Moumenim ou le *Miramolin* qui l'attaquoit. Ils parvinrent à le repousser et voulurent entrer à Lisbonne; mais les chrétiens de cette grande cité s'aperçurent promptement que leurs nouveaux alliés se considéroient seuls comme avoués de Dieu. Ces amis improvisés leur parurent plus dangereux que leurs plus cruels ennemis. Ils s'armèrent, non pour combattre les disciples de Mahomet, mais pour sauver leurs propriétés de l'incendie, leurs femmes du viol et leurs enfans du massacre. Des flots de sang furent répandus, et l'expédition couroit quelque risque de se terminer aux rives du Tage, si les efforts réunis des connétables de la flotte et du roi de Portugal n'eussent calmé l'exaspération des

(1) RICARDUS D..... GRATIA REX A........ *Richard, par la grâce de Dieu, roi des Anglois.* Le roi porte une couronne ouverte, au milieu de laquelle figure une fleur de lis; il est assis sur son trône, revêtu du manteau royal, et tient d'une main une épée nue et de l'autre un globe surmonté d'une fleur, sommée d'une croix. Dans le champ, à gauche un croissant; à droite un soleil.

(2) Les médecins de Salerne n'aimoient pas les noix: *Prima p'acet*, disoient-ils, *secunda nocet, tertia necat.* Presque tout leur livre est de cette force.



Contre-sceau de Richard Ier (1).

habitans et rappelé aux chevaliers le but sacré de leur voyage. Ils traversèrent le détroit de Gibraltar, et toujours côtoyant, arrivèrent à Marseille où les vaisseaux prirent à leur bord l'armée qui les attendoit; ils arrivèrent à Messine le seize septembre.

Ce fut deux jours après que Philippe-Auguste parut lui-même à Messine, et prit pour logement un château royal dans l'intérieur des murs. Il avoit personnellement dirigé son armement, s'étoit occupé du plus petit détail, et paroissoit avoir compris que les dehors d'une pompe royale devoient en cette circonstance céder à de plus utiles considérations. Richard, apprenant que son frère d'armes l'avoit devancé sur le sol de la Sicile, mit tout son orgueil à faire une entrée triomphale: il rangea ses galères en ligne, les décora de brillants étendards, fit peindre les proues de couleurs éclatantes, ordonna aux chevaliers de paroitre couverts de leurs boucliers polis qui réfléchissoient les rayons du soleil et de panaches qui flottoient au gré du vent, et lui-même, sur un vaisseau richement orné, s'avança vers le rivage, vêtu d'habillements somptueux, au son des trompettes et des clairons. Le peuple, qui n'avoit eu aucune occasion de faire usage de son admiration à l'arrivée du roi de France, reçut le roi d'Angleterre avec de grands cris de joie, et déclara qu'un prince qui s'annonçoit ainsi étoit certainement fait pour

(1) RICARDVS........ VM Et AQUITA........ ANDE GAVORV. *Richard, duc des Normands, des Aquitains et des Angevins.* Le roi, armé de pied en cap, tenant de la main droite une épée nue et portant au bras gauche un écu aux armes d'Angleterre; de gueules à trois lions léopardés d'or; il est monté sur un cheval trottant à droite.

commander aux nations (1). Le roi d'Angleterre fut logé dans un quartier en dehors des murs, et, mécontent peut-être de cette diposition, il s'empara d'un petit fort qui commandoit le havre, et se plaça dans une sorte d'état d'hostilité contre tous.

Guillaume II, le dernier roi de Sicile, beau-frère de Richard, étoit mort sans postérité. Il avoit légué ses états à Constance, sa tante, femme de l'empereur Henri VI : toutefois Tancrède, frère naturel de Constance, s'étoit emparé du trône, et il s'y maintenoit par la force des armes. Mais la présence de l'armée des croisés vint le jeter dans le plus étrange embarras. Il commença par ménager Philippe dont il avoit peu de chose à redouter, quoique ce monarque fût l'allié de l'empereur, et il espéra qu'avec la même adresse il pourroit acquérir l'amitié de Richard; mais ce prince se souvint tout à coup que sa sœur Jeanne, la reine douairière de Sicile, étoit assez durement confinée à Palerme. Il l'appela près de lui, et, traversant avec quelques galères le détroit de Messine, il attaqua un fort château sur les côtes de la Calabre, s'en empara et le donna à sa sœur comme place de sûreté. Au retour de cette singulière expédition en pleine paix, il aperçut près des côtes une île dont la situation lui plut. Elle appartenoit à des moines. Richard n'hésita pas à les chasser de cette résidence, et il fit de leur demeure un dépôt d'armes et d'approvisionnements. Tancrède s'aperçut alors que le caractère du monarque anglois ne seroit pas facile à séduire. Il en fut tout-à-fait convaincu lorsqu'il vit Richard déployer envers les sujets siciliens la même hauteur et user des mêmes droits qu'il croyoit posséder sur les peuples de l'Angleterre. Le prince croisé, apercevant un jour un épervier sur le poing d'un paysan, fut transporté de colère à l'aspect de l'outrage fait à ce généreux oiseau dont les chevaliers pouvoient seuls se servir dans la Grande-Bretagne. Il voulut arracher l'épervier des mains du manant; mais le vilain se défendit et d'autres vilains vinrent à son secours. Richard avoit tiré l'épée, les paysans s'étaient armés de bâtons, de couteaux et de pierres. Le glaive du roi fut brisé dans le conflit, et les cailloux plébéiens mirent en fuite la noble armure un peu faussée et fort compromise. Les soldats anglois, enhardis par l'exemple du monarque, partagèrent son mépris pour les Siciliens et n'imitèrent que trop son arrogance et sa conduite violente. L'orage ne tarda pas à éclater. Une querelle sanglante s'émut entre un détachement d'Anglois commandés par un Normand et quelques bourgeois de Messine. Philippe, voulant se rendre médiateur de ce différend, tint une conférence hors des murs avec le roi d'Angleterre et des envoyés de Tancrède; mais tandis qu'il s'occupoit de calmer les esprits échauffés, on vint avertir Richard que l'affaire devenoit générale. Ce prince quitta brusquement l'assemblée et courut se mettre à la tête de ses troupes; il poursuivit les bourgeois de Messine, qui se retirèrent dans leurs murs et fermèrent les portes. Richard, furieux de la perte de cinq de ses chevaliers et d'une vingtaine d'archers, attaqua la ville, en força les barrières, y pénétra suivi de dix mille hommes, et l'abandonna aux excès de ses soldats, qui pillèrent un grand nombre de maisons, brûlèrent des galères siciliennes qui se trouvèrent dans le port, et emmenèrent forcément les femmes dans leurs quartiers. Ensuite, en conquérant, il fit planter ses étendards sur les tours et remparts. C'est ainsi qu'il se préparoit à mériter les graces du ciel dans une guerre sacrée.

Philippe-Auguste regarda comme un outrage personnel l'érection des drapeaux de Richard sur les murailles d'une ville qu'il habitoit, et dans laquelle il se trouvoit presque le prisonnier de son vassal. Il s'en plaignit hautement. Richard lui reprocha d'être resté paisible spectateur du combat, et la

(1) Notre illustre maître, M. Michaud, dans sa ravissante correspondance d'Orient, a cité un passage de Gauthier Vinesaux, où ce chroniqueur, qui accompagnoit Richard, raconte naïvement le désappointement des curieux à l'arrivée de Philippe, et leur joyeuse admiration au débarquement de Richard.



Costume de guerre des Templiers.

querelle se seroit envenimée, si les plus sages des chevaliers présents n'eussent ouvert l'avis de remettre la ville aux templiers et aux hospitaliers, jusqu'à ce que le roi de Sicile eût donné satisfaction.

Cet événement fit comprendre à Tancrède qu'il n'obtiendroit rien du terrible Richard par la force des armes. Il se soumit à sa destinée; et, pour conserver ses états, il consentit à payer au roi d'Angleterre la somme de 40,000 onces d'or, que ce souverain réclamoit comme composant ensemble le douaire de Jeanne, sa sœur, et le legs fait par le roi défunt à Henri II. Richard fiança son neveu Arthur, fils de Constance et de Geoffroy, et duc de Bretagne, à la fille unique de Tancrède, et garantit à cet usurpateur la possession de l'Apulie et de Capoue. Le pape fut le dépositaire du traité.

Il n'est pas bien certain que les 40,000 onces d'or représentassent en effet un douaire ni un legs, car Richard s'empressa d'en envoyer la moitié à Philippe, comme sa part dans *les profits* de l'expédition; mais les panégyristes de Richard en ont fait honneur à sa générosité; ils ajoutent même que plusieurs des personnes qui suivoient Philippe, se plaignant des dépenses forcées que leur coûtoit un long séjour en Sicile, reçurent de Richard l'offre libérale de subvenir de son trésor à tous leurs besoins. Il est plus vraisemblable que l'inconsidéré Richard, dans l'intention de se déclarer ouvertement le rival en toutes choses de Philippe-Auguste, fit céder un moment son avarice à son ambition et à sa vanité. Le fourbe Tancrède, qui ne cherchoit qu'à aigrir les deux princes, saisit l'instant où Philippe pressoit Richard d'épouser sa sœur Adelaïs ou Alice, et où Richard s'y refusoit, en alléguant que ce seroit un crime puisqu'elle avoit un enfant de son père Henri II et que d'ailleurs il avoit offert sa couronne à Berengère, princesse de Navarre, pour communiquer secrè-

tement au roi d'Angleterre une prétendue lettre de Philippe, qui proposoit à Tancrède lui-même une alliance contre les Anglois. Dans la discussion très-vive que causoit la question du mariage, Richard ne put s'empêcher de produire à Philippe sa lettre à Tancrède. « Ce n'est ici, dit le prince françois en » la repoussant avec dédain, qu'un indigne » artifice, un prétexte honteux, que vous » inventez pour fausser votre parole, pour » renoncer à la main de ma sœur. » Richard, surpris, n'osa insister sur la vérité de cette lettre; mais il est probable qu'il fournit assez de preuves de l'inconduite de la princesse Adelaïs, ou de la violence qu'elle avoit subie, pour que, par un traité, Philippe le relevât de l'engagement qu'il avoit contracté, à condition qu'il payât au roi de France 10,000 marcs en cinq années, et qu'il restituât la personne de la princesse et les places fortes qui avoient composé sa dot. Les deux rois redevinrent grands et loyaux amis comme auparavant, et Philippe-Auguste mit à la voile pour Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs. (30 mars 1191).

Richard ne s'empressa pas de le suivre. Retenu par l'amour, il se plaisoit à promener Berengère et la reine Aliénor des côtes de la Calabre à celles de la Sicile. Mais enfin Aliénor repartit pour l'Angleterre; la princesse de Navarre et la Reine douairière de Sicile s'embarquèrent sur un même vaisseau, et Richard quitta les rives de la Sicile, suivi de cinquante-trois galères et de cent cinquante navires de toutes dimensions. Quelques journées de navigation devoient l'amener en vue de la Terre-Sainte, mais son esprit aventureux en ordonna autrement. Une tempête ayant dispersé la flotte angloise, le roi relâcha dans l'île de Crète, espérant y réunir au moins ses principales galères; mais il lui en manqua vingt-cinq. Il se rendit à Rhodes pour en avoir des nouvelles; et, soit qu'il se plût dans ce séjour, soit que sa santé ne lui permît pas de reprendre promptement la mer, il se contenta d'envoyer aux informations quelques bâtimens légers. Il ne tarda pas à savoir que plusieurs de ses vaisseaux avoient échoué sur les côtes de l'île de Chypre, qu'on avoit pillé leur chargement et mis aux fers matelots, soldats et passagers. Le navire qui portoit les princesses n'avoit pas fait naufrage; mais il s'étoit présenté au port de Limassol pour se mettre à l'abri de la tempête, et nonobstant les incommodités et le danger de la position des deux reines, ce refuge leur avoit été fermé, ou du moins ne leur avoit été accordé que sous des conditions qui devoient éveiller toute leur méfiance; elles étoient donc restées en pleine mer, où elles attendoient l'arrivée de Richard. Isaac Comnène régnoit alors dans l'île de Chypre avec le titre d'empereur, et il est probable que la conduite antérieure des croisés, à Constantinople et dans l'Asie mineure, l'engageoit à repousser toute relation avec des hommes qui ne ménageoient pas plus leurs alliés que leurs ennemis. Mais cette fois sa prudence grecque entraîna sa perte. Richard lui demanda satisfaction, et il eut la maladresse de la refuser, parce qu'il comptoit sur la force de six galères bien armées qui défendoient le port, et sur le courage d'un beau corps de troupes bien disciplinées et magnifiquement vêtues, disposées sur tous les points vulnérables de la côte; mais elles ne portoient point d'armes défensives. Leurs lances, leurs épées, leurs massues rebondissoient, sans les entamer, sur les cuirasses, les casques de fer et les boucliers des Anglois, tandis que ceux-ci faisoient de grands ravages parmi des adversaires découverts. Les chevaliers normands enlevèrent les galères et se précipitèrent sur le rivage avec Richard à leur tête. Les Cypriotes ne tinrent pas contre tant d'ardeur, et la ville de Limassol ouvrit ses portes. Richard poursuivit son ennemi avec son impétuosité ordinaire, surprit le camp d'Isaac, et força ce prince de s'enfuir à Nicosie. L'empereur de Chypre demanda une entrevue au roi d'Angleterre qui l'accorda. Elle eut lieu dans une plaine où les deux princes parurent avec une splendeur éblouissante. Richard, vêtu d'une tunique de soie rose et d'un manteau brodé de croissants d'or, dicta les condi-











Effigie de la reine Bérengère, placée sur son tombeau, dans l'abbaye de Fontevraud, près le Mans, et détails de son costume.

tions d'une paix humiliante. Le malheureux | Comnène consentit à livrer tous ses châteaux à

des garnisons angloises, à faire hommage de vassal à son vainqueur, à lui fournir cinq cents chevaliers pour la guerre de Palestine, à payer trois mille cinq cents marcs d'or, et à suivre les croisés en Terre-Sainte. Richard s'engageoit à lui rendre ses états après la conquête de Jérusalem, s'il étoit satisfait de sa conduite. Isaac eût sagement fait de s'en tenir à ces stipulations, quelque dures qu'elles fussent; mais il conçut l'espoir d'en obtenir de meilleures. Il s'échappa dans la nuit, et se mit à la tête d'une armée réunie à la hâte; il fut défait; Nicosie se rendit, et sa fille et lui tombèrent aux mains du vainqueur, qui le fit charger de chaînes d'argent, par courtoisie, et l'enferma dans un château où il mourut quatre ans après. La princesse de Chypre déploya des charmes qui balancèrent dans le cœur de Richard ceux de Bérengère, et elle devint un des ornements de la croisade.

Richard, à cause du saint temps du carême, n'avoit pu contracter les liens du mariage durant son séjour en Sicile, et ce fut à Limassol qu'il présenta sa main à Bérengère. L'évêque d'Évreux accomplit les cérémonies de l'hyménée, couronna la princesse et lui donna l'onction sacramentelle. Déjà la fille d'Isaac lui avoit dérobé le cœur de son époux.

L'infortuné Guy de Lusignan, le souverain dépossédé de Jérusalem, vint visiter à Limassol le roi d'Angleterre. Cette couronne d'épines que les Musulmans lui avoient arrachée lui étoit encore disputée par Conrad, marquis de Montferrat et prince de Tyr. Celui-ci prétendoit que Lusignan ne l'avoit possédée que du droit de sa femme Sybille. Sybille étoit morte, et Conrad avoit épousé sa sœur Mélisente, qu'il regardoit alors comme l'héritière légitime du trône incertain de Jérusalem. Or Philippe avoit adopté la cause de Conrad. Richard, en l'apprenant, ne manqua pas de se déclarer pour Lusignan; il le reçut avec dignité et lui donna même une somme considérable pour soutenir le rang qu'il lui reconnoissoit.

Depuis deux années les croisés avoient entrepris le siége de Ptolémaïs. Les galères de Pise en bloquoient le port, et des flots de chrétiens occidentaux inondoient sans cesse la Terre-Sainte, et renouveloient cette armée qui campoit autour de la ville, mais qui sembloit autant assiégée qu'assiégeante, car le grand Saladin, posté lui-même sur les montagnes voisines avec des troupes aguerries, jetoit à volonté des secours dans la ville, surprenoit les détachements épars des croisés, détruisoit les corps plus considérables en bataille rangée, et parvenoit à rendre inutiles tous les efforts de ses ennemis. La famine et la peste étoient ses auxiliaires; un enthousiasme aussi puissant que celui des ennemis alimentoit incessamment son armée de volontaires musulmans. De part et d'autre, les masses succédoient aux masses, et mouroient pour la défense et pour la gloire de leur religion. On a évalué à plus de trois cent mille personnes ce qui périt sous les murs d'Acre aux différentes époques du siége. Enfin parut Philippe, et les grandes actions recommencèrent. Mais Richard ne se montroit pas encore; il continuoit à guerroyer contre des chrétiens, ruinoit les Cypriotes, distribuoit leurs biens à ses capitaines, leur imposoit des lois tombées en désuétude, et leur donnoit des gouverneurs normands, Robert de Tournehem et Richard de Camville. Cependant, le 5 juin, il quitta Famagouste (Arsinoé), et rencontra en pleine mer un immense vaisseau musulman qui portoit trois mâts et sept ou huit cents hommes d'équipage. Aucune des galères chrétiennes n'étoit de force à se mesurer contre ce colosse qui sembloit les mépriser malgré leur nombre, et dont le choc seul pouvoit les plonger dans l'abîme. Il eût été prudent de l'éviter, mais l'intrépide Richard ordonna l'attaque. Le vaisseau turc, sans s'inquiéter du bruit des trompettes et clairons qui sonnoient sur les fustes angloises, poursuivoit dédaigneusement sa route, lorsqu'il fut tout à coup arrêté, et se trouva dans l'impossibilité de manœuvrer. Des marins, avec un courage sans égal et une adresse presque incroyable, étoient parvenus à passer des cordes sous le gouvernail sarrasin, à l'attacher aux galères européennes et à empêcher ainsi

tout mouvement utile. Les chrétiens s'élancèrent alors à l'abordage avec de grands cris de joie ; mais les Turcs se défendirent avec intrépidité et les repoussèrent sur leurs galères. Richard alors s'avisa d'un expédient que racontent très-sérieusement tous les historiens : il fit ranger en ligne ses galères, présentant la proue à l'ennemi, et leur donna l'ordre de se précipiter toutes ensemble sur le vaisseau formidable, dont les flancs furent percés par le choc. L'eau y pénétra en abondance, et il sombra sur-le-champ avec tous ses gens, et les munitions en vivres, armes, feux grégeois et même *serpents venimeux* qu'il apportoit aux assiégés de Saint-Jean-d'Acre. Il est plus probable, et ainsi l'ont raconté les historiens arabes, que le capitaine turc aima mieux périr que de tomber aux mains des chrétiens dont il redoutoit avec raison la cruauté, et qu'il fit lui-même couler son vaisseau en pratiquant une ouverture à fond de cale. Quelques jours après cet exploit, Richard arriva au camp des croisés. Philippe parut le recevoir avec joie, et les deux princes se partagèrent le commandement du camp et celui de la tranchée, qu'ils échangeoient tour à tour, de deux jours l'un. Après plusieurs assauts, les Sarrasins demandèrent à capituler. Les obligations qu'on leur imposa furent rigoureuses. Saladin devoit mettre en liberté quinze cents captifs chrétiens, livrer le bois de la sainte croix et restaurer Jérusalem. A ces conditions seulement, qui devoient recevoir leur exécution dans quarante jours, la vie étoit accordée aux cinq mille hommes qui avoient résisté à tous les maux d'un si long siége. Mais Saladin ne paroissoit pas disposé à racheter ses gens à ce prix.

Tandis que ces stipulations se discutoient entre l'armée des croisés et celle des Sarrasins, les rois de France et d'Angleterre étoient plus divisés que jamais par des rivalités d'orgueil et d'ambition. Philippe s'étoit plaint de l'incroyable abandon où Richard l'avoit laissé si long-temps, par de simples motifs d'avarice et de vanité. Il prétendoit qu'afin de satisfaire un vain amour-propre, le prince anglois feignoit souvent des indispositions dont il profitoit pour se faire porter à la tranchée sur un hamac de soie, avec toute la pompe d'un calife oriental ; il lui reprochoit d'avoir fait déchirer et jeter dans la boue la bannière du duc d'Autriche, brave chevalier, qui l'avoit arborée en montant à l'assaut avant le roi d'Angleterre ; il supposoit que Conrad, marquis de Montferrat, prétendant au trône de Jérusalem, qui venoit d'être assassiné à Tyr, ne l'avoit été qu'à l'instigation de Richard, protecteur de Guy de Lusignan ; il soupçonnoit enfin son frère d'armes d'un odieux abandon aux plus criminelles pensées. La haine remplaça l'amitié, et comme il tomba gravement malade à cette époque, il s'imagina que le roi d'Angleterre l'avoit fait empoisonner. Sous ce prétexte ou dans cette croyance, il déclara que sa santé trop altérée et des intérêts majeurs le rappeloient en France, et il partit malgré les supplications des chefs confédérés. Dix mille hommes de sa suite restèrent en Palestine, sous le commandement du duc de Bourgogne.

Il faut le dire, les épouvantables emportements du roi d'Angleterre ne laissoient jamais aux discussions les plus simples d'autres solutions que la voie des armes. Le chevaleresque Richard avoit toujours la main sur son épée, et tous ceux qui ne cédoient pas à ses caprices devenoient à l'instant ses ennemis. On admiroit sa valeur, on détestoit son caractère. Et si quelquefois sa générosité lui méritoit des louanges, sa déraison, sa cruauté, sa tyrannie le rendoient le plus souvent en exécration aux hommes qui avoient le malheur de lui être soumis.

Les quarante jours de délai expirèrent après le départ de Philippe, et Saladin n'avoit pas répondu selon les désirs des croisés, intimés comme des ordres. Richard ordonna donc la mort des cinq mille captifs de Saint-Jean-d'Acre. On partagea ces infortunés en deux lots. Les Anglois conduisirent leurs victimes sur une haute colline en vue du camp des Sarrasins, et à un signal donné, deux mille sept cents têtes tombèrent sous



Costumes de Richard-cœur-de-Lion et de ses chevaliers. (Tirés de la collection du docteur Meyrick).

le glaive des défenseurs du Christ. Au même moment, les troupes du duc de Bourgogne se souilloient d'un crime semblable sous les murs de la ville conquise. La rage des cannibales ne s'arrêta pas à cette sanglante exécution, ils éventrèrent les cadavres de ceux qu'ils nommoient des infidèles, leur arrachèrent les entrailles et y cherchèrent avec attention de l'or ou des pierreries qu'ils supposoient avoir été avalés par ces misérables; puis ils le recueillirent en fiel auquel leur ignorance attribuoit de singulières vertus médicinales ou des qualités magiques. Lorsque Saladin apprit cette épouvantable boucherie, il fit mettre à mort par représailles tous les prisonniers chrétiens.

Le roi d'Angleterre, resté chef suprême de la croisade par la retraite de Philippe, voulut conduire son armée à Jaffa, et il déploya dans cette marche une prévoyance militaire, une activité, une présence d'esprit, un courage personnel qui lui valurent l'admiration des plus redoutables chevaliers, et une renommée dont toute l'Europe ne tarda pas à retentir. Saladin le suivoit pas à pas, campant près du camp des croisés, les attaquant le matin, les attaquant le soir, de front, de flanc et par derrière. De nombreux renforts augmentèrent l'armée des Sarrasins, et une bataille générale devint indispensable. Elle se donna le 7 septembre 1192. Les chrétiens ne comptoient plus que trente mille hommes, partagés en cinq divisions; l'exagération des historiens porte à trois cent mille le nombre des Musulmans. Après une sanglante mêlée et des faits d'armes comme on n'en voit plus, les infidèles prirent la fuite, laissant sept mille des leurs et vingt-deux émirs couchés dans la poussière (1). Richard continua sa marche, atteignit Jaffa, y prit ses quartiers et s'y fortifia.

Cet esprit superbe commençoit cependant

(1) Quarante mille, selon les panégyristes de Richard.

à concevoir toute la témérité d'une guerre entreprise avec tant d'imprévoyance et de légèreté, à huit cents lieues de son pays, sur les indices les plus incertains, et sans possibilité de s'y procurer des secours en hommes ou en argent. Les croisés, d'autre part, qui n'avoient vu, dans leur premier enthousiasme, que des couronnes immortelles à partager au ciel, et des biens terrestres à ramasser en Asie, décimés, non-seulement par le glaive, mais par la disette et les maladies, éprouvés par les revers, ne se considéroient plus comme invincibles, regrettoient leurs foyers, et, désabusés sur la facile conquête de Jérusalem, mettoient tout leur espoir dans un prompt retour aux contrées occidentales. La voix du héraut qui, tous les soirs, jetoit au milieu du camp le cri de la croisade, « Le saint sépulcre! le » saint sépulcre! » ne ranimoit plus ces courages abattus. Les Allemands, les Italiens, déclarèrent qu'ils étoient déterminés à regagner leurs foyers; les François, commandés par le duc de Bourgogne, annoncèrent qu'il leur convenoit de prendre la même détermination. Richard sentit sa position, et n'en persista pas moins à marcher sur Jérusalem; mais une fois parvenu à Ramla et Béthanie, il vit son armée accablée de tous les maux à la fois, la peste, les fièvres pernicieuses, la famine même dans un pays ruiné; à ces calamités se joignirent d'affreux orages; le découragement s'empara de ces chevaliers qui tant de fois avoient bravé la mort, et que des pluies persévérantes jetoient dans le désespoir; le roi perdit toute pensée de porter plus loin ses conquêtes, et revint vers Jaffa. Mais Saladin, qui surveilloit cette démarche, investit cette cité avant l'arrivée de Richard, et parvint à confiner les chrétiens dans certaines parties de la ville. Le roi d'Angleterre, qui s'avançoit par mer, trouva le rivage inondé d'ennemis, et il se proposoit d'attendre son armée de terre, quand un prêtre atteignit à la nage la galère royale, et lui apprit que la moitié des adorateurs du Christ avoit été massacrée, et que l'autre se maintenoit avec peine dans une des tours. Richard ne l'eut pas entendu, qu'il s'écria d'une voix tonnante: « Maudit soit celui qui ne me suivra » pas! » Il se précipita dans l'eau, et par son courage délivra la ville en peu d'heures; puis il alla camper devant ses murailles. De tant de milliers de braves qu'il comptoit naguère sous ses étendards, il ne lui restoit que *cinquante-cinq* chevaliers, la plupart démontés, et deux mille soldats. Attaqué par la nombreuse armée de Saladin, il déploya le plus grand caractère, et fit de tels prodiges de valeur, qu'il se concilia l'admiration des Sarrasins comme celle des chrétiens. Saladin s'éloigna, et sans doute Richard l'eût attaqué de nouveau, si des fièvres accablantes ne l'eussent jeté sans force sur un lit de douleur. Il demanda une trêve; elle lui fut accordée, et il la conclut pour trois ans, trois mois et trois jours. Saladin concéda aux chrétiens la liberté de visiter à leur gré le saint sépulcre, mais il exigea la destruction d'Ascalon. Tel fut le triste résultat d'une guerre qui engloutit d'immenses armées et des trésors qu'on ne sauroit évaluer. Si de pareils événements procurent en effet de la gloire, c'est à Saladin, à sa modération, à son humanité, et, l'on doit le dire, à la justice de sa cause, car il défendoit son pays, qu'elle appartient tout entière.

L'aventureux Richard quitta la Terre-Sainte, agité des plus vives inquiétudes sur le sort de ses états si imprudemment abandonnés. Quelques jours auparavant, il avoit envoyé en Sicile la reine sa femme, la douairière Jeanne sa sœur, et la princesse de Chypre. Il partit avec un seul vaisseau qui toucha d'abord à Corfou; il eut un engagement avec un pirate dont il se fit un ami; et, poussé par des vents furieux, il fut forcé de débarquer entre Aquilée et Venise. Sa suite ne se composoit que de Baudouin de Béthune, de deux de ses chapelains, de quelques chevaliers du Temple, et d'un petit nombre de serviteurs. Le pirate qui l'avoit d'abord conduit à Zara dans la Dalmatie, et qui eût voulu le déposer sur une terre plus hospitalière, lui donna le conseil de s'affu-

bler d'une robe de pélerin, de laisser croître désordonnément sa barbe et ses cheveux, et de traverser ainsi le continent, afin d'échapper aux piéges que lui tendroient infailliblement les nombreux ennemis qu'il s'étoit faits à la croisade, par sa hauteur et ses violences. Richard prit le nom de Hugues, et se rendit à Goritze en Frioul, dans l'intention d'obtenir un passeport du seigneur ou gouverneur de la province. Ce seigneur se nommoit Maynard; il étoit neveu du marquis de Montferrat, assassiné à Tyr, et déjà le bruit que le roi d'Angleterre avoit quitté la Palestine étoit venu jusqu'à lui. Richard envoya vers ce prince un de ses serviteurs, chargé de lui demander un passeport pour Baudouin de Béthune, Hugues le marchand et leur suite revenant du pélerinage de Jérusalem; mais quelle que fût la nécessité qui forçoit Richard à se cacher, son ostentation ne put s'empêcher de prendre le dessus, et le page avoit en même temps pour commission d'offrir à Maynard un rubis d'une grande valeur, que le roi étoit dans l'usage de porter à l'index de sa main droite, et que connaissoit toute l'armée chrétienne. La beauté de l'anneau surprit le prince de Goritze; il réfléchit, demanda de nouveau le nom du généreux marchand; et quand il l'eut entendu, il s'écria: « Tu mens, il ne se nomme pas Hugues, mais Richard; reporte-lui son présent, et dis-lui qu'il vienne en paix vers moi. » Le roi n'eut pas cette confiance, il parvint à se procurer des chevaux, et s'échappa, suivi d'un seul chevalier et d'un enfant qui parloit un peu le langage du pays. Baudoin de Béthune et tous ses compagnons furent arrêtés. Richard courut de nouveaux dangers dans la Carinthie, et après avoir voyagé trois jours et trois nuits sans prendre ni repos, ni nourriture, à travers une contrée inconnue, il se trouva dans les faubourgs de Vienne. Or le duc d'Autriche, qui résidoit dans cette ville, étoit ce même Léopold que le roi d'Angleterre avoit insulté sous les murs de Ptolémaïs en déchirant sa bannière.

Les fugitifs, à demi morts de fatigue et de faim, envoyèrent l'enfant au marché, et lui remirent des besans d'or, soit pour payer ce qu'il achèteroit, soit pour échanger en monnoie du pays. L'enfant excita la curiosité par son accent étranger et par l'éclat des pièces qu'il montroit. Les changeurs l'interrogèrent; mais il se contenta de répondre que son maître étoit un riche marchand qui ne devoit arriver que dans trois jours. Il revint vers le roi, et tout inexpérimenté qu'il étoit, lui donna le conseil de partir au plutôt. Richard s'obstina à prendre du repos dans le lieu qu'il avoit choisi pour retraite; et par ses dépenses excessives et le luxe de ses vêtements, il attira l'attention de ses hôtes. Léopold étoit instruit de son séjour dans le duché d'Autriche, et le faisoit chercher de toutes parts. Le jeune page pourvoyeur reparut au marché avec des habits somptueux, et des gants magnifiquement brodés, à sa ceinture. Les espions de Léopold l'arrêtèrent, et le malheureux enfant, mis à la torture, révéla le nom du roi et celui de l'hôtellerie qu'il habitoit. Léopold accourut avec ses hommes d'armes. Richard voulut en vain se défendre (21 décembre 1192); il fut forcé de remettre son épée au duc d'Autriche, parent de Conrad de Montferrat, beau-frère de l'empereur Isaac Comnène, triplement outragé en leurs personnes et en la sienne.

La nouvelle de l'emprisonnement du grand roi Richard se répandit dans tous les états de l'Europe avec une rapidité surprenante pour cette époque, mais en même temps sous les couleurs les plus étranges et parmi les récits les plus miraculeux. Les princes seuls étoient quelquefois bien instruits dans ces temps, parce qu'ils s'envoyoient mutuellement des messagers; encore ceux-ci couroient-ils de grandes aventures; les peuples n'apprenoient les événements qui disposoient souvent de leur sort qu'à travers des nuages qui ne leur laissoient entrevoir que des objets fantastiques.

Mais que s'étoit-il passé en Angleterre depuis près de deux années? Le roi en s'éloignant avoit partagé son autorité entre deux prélats, l'évêque d'Ely Longchamp, et Hu-

gues, évêque de Durham. Guillaume de Longchamp, à la fois chancelier et grand justicier, légat du Pape en Angleterre et en Écosse, maître ensemble de l'église et de l'administration civile, parlant au nom du Ciel et au nom du roi, se hâta de faire peser sur le peuple sa double autorité. Avide et prodigue, plein d'orgueil et de présomption, insolent avec jouissance, il affecta d'abord l'appareil de la royauté, se fit constamment accompagner d'un corps de cavalerie mercenaire, apposa sur les actes publics son propre sceau, et non celui de l'état, ravit aux vieux chevaliers les postes d'honneur et de profit, la garde des villes et des châteaux dont il pourvut ses parents et protégés de race étrangère, s'entoura de jongleurs et de trouvères appelés de France pour chanter ses louanges à prix d'or, traita la noblesse avec arrogance, déploya enfin une ostentation que jamais souverain n'avoit montrée, et telle que sa présence d'un jour dans le plus riche monastère ou chez le plus opulent des seigneurs de l'Angleterre en dévoroit le revenu de plusieurs années. L'évêque de Durham, son collègue, plia sous ce caractère audacieux; Longchamp le fit arrêter, et ne lui rendit la liberté qu'au prix de la cession du comté de Northumberland, de tous ses pouvoirs et de ses dignités.

L'évêque d'Ély ne redoutoit dans sa splendeur que l'influence du comte de Mortain, Jean-Sans-Terre ou Lackland, aussi vain, aussi ambitieux que lui, et de plus frère du roi. L'héritier direct du trône, advenant la mort de Richard, étoit le jeune Arthur, fils de Constance et de Geoffroy, duc de Bretagne, comme représentant la seconde branche des Plantagenet; ce prince étoit reconnu par Richard dans ses traités avec Tancrède, et dans ses lettres au souverain pontife; et de plus, Richard avoit chargé le chancelier de s'entendre avec le roi d'Écosse, afin que ce souverain loyal prêtât, s'il étoit nécessaire, ses troupes et ses conseils au jeune Arthur. Jean Lackland eut connoissance des traités qui se préparoient à cet effet; il n'avoit pas l'intention de respecter les droits d'Arthur et ne pouvant gagner le chancelier, il songea à le renverser.

L'occasion d'attaquer Longchamp avec avantage se présenta promptement. Gauthier, l'archevêque de Rouen, qui avoit accompagné les croisés jusqu'en Sicile, en revint, et le bruit courut qu'il étoit porteur d'une missive royale qui nommoit un conseil sans lequel le régent ne pourroit agir. Les noms des membres de ce conseil furent divulgués : c'etoient Gauthier lui-même, Guillaume Mareschal, comte de Strigul; Guillaume Briewere, Geoffroy Fitz-Peter et Hugues Bardulfe, tous ennemis personnels du chancelier. Cependant la lettre prétendue resta secrète; elle ne fut pas signifiée au régent, et elle ne passa que pour une misérable invention de ses adversaires.

Une lutte s'ouvrit sur un autre sujet. Gérard de Camville avoit obtenu du roi, avant son départ, le gouvernement ou la vicomté de Lincoln, à prix d'argent. Il ne s'étoit pas acquitté; et Longchamp, instruit de ce fait, lui ordonna de rendre les clefs du château. Camville s'y refusa en se déclarant vassal du prince Jean. Le chancelier n'en tint compte, et fit assiéger la forteresse; mais Jean mit en même temps le siége devant celles de Tickhille et de Nottingham, et s'en empara par représailles. Cet exploit, soutenu de menaces terribles, effraya Longchamp qui entama des négociations avec le prince, et lui laissa les châteaux. Ils furent remis à la garde des barons de Lackland, dont la puissance prit, de ce moment, une remarquable extension.

Mais ce qui précipita Longchamp de son trône temporaire, ce fut sa querelle avec Geoffroy, le frère naturel du roi. Henri II, qui l'aimoit à l'exclusion de ses enfants légitimes, l'avoit, avant de mourir, promu à l'archevêché d'York; mais Rome ne s'étoit pas soumise à confirmer cette élection, et Richard, qui redoutoit l'ambition de Geoffroy, avoit, au moment de son départ, défendu à tous les archevêques de le sacrer; il lui avoit même, pour une forte somme d'argent, fait jurer sur les évangiles de ne pas

mettre le pied en Angleterre. Geoffroy, profitant du long séjour de son frère en Asie, obtint facilement du pape son élévation au siége archiépiscopal. Le métropolitain de Tours lui donna la consécration ; et malgré sa parole solennelle, il fit ses préparatifs pour se rendre dans son diocèse. Le chancelier averti, donna l'ordre de l'arrêter s'il se refusoit à prêter le serment d'allégeance. Geoffroy, qui prétendoit conserver ce qu'il nommoit ses droits et immunités, se réfugia dans l'église de Saint-Martin de Canterbury. Les religieux l'accueillirent, mais après trois jours, menacés d'un siége, ils le laissèrent prendre par les soldats du chancelier qui le conduisirent au château de Douvres. L'évêque de Londres se porta sa caution, et Longchamp le mit en liberté. Mais le comte Jean, qui jusqu'à ce jour s'étoit montré l'ennemi de Geoffroy, déclara qu'il se trouvoit offensé de l'offense faite à son frère. Il fit un appel à tous les évêques et barons, les réunit à Réading, nonobstant l'opposition de Longchamp, et devant cette grande assemblée, où les deux bons frères s'embrassèrent tendrement, ils tombèrent à genoux et produisirent deux lettres de Richard très-suspectes, l'une qui nommoit le conseil de gouvernement dont nous avons parlé, et l'autre qui délioit Geoffroy de son ancien serment. Le chancelier, sommé de comparoître, se mit en marche avec ses chevaliers dans l'intention de dissoudre l'illégale réunion de Réading. Mais son escorte fut dispersée par les hommes d'armes de Lackland, et il se réfugia dans la Tour de Londres. Le comte de Mortain, qui le suivoit de près et qui craignoit que les habitants ne se déclarassent en sa faveur, se hâta de publier au son de la grosse cloche, au nom des barons et des évêques comme au sien, qu'ils leur conservoient les franchises de la cité, et leur octroyoient la licence de former entre eux *une commune* (1) pour autant de temps qu'il plairoit au roi. Les citoyens de Londres, gagnés par cette promesse fallacieuse, renouvelèrent leur serment de fidélité au roi Richard, et promirent de reconnoître après lui le comte de Mortain, à défaut d'héritiers directs. C'est ainsi que Jean-Sans-Terre préparoit déjà son usurpation.

Guillaume de Longchamp, s'il aimoit la pompe militaire, n'étoit pas guerrier. Il proposa de capituler; se démit de ses charges, à l'exception de trois seulement, abandonna toutes les forteresses royales dont il remit les clefs à l'archevêque de Rouen, livra deux de ses frères comme garants de l'exécution de sa parole, et se retira au château de Douvres; mais comme il connoissoit le mauvais vouloir de ses ennemis, il prit la résolution de fuir et de passer en France. Afin de s'échapper, il imagina de se vêtir en femme; et couvert d'une robe et d'une cape verte, un voile grossier sur la tête, un ballot de toile sous le bras, une aune à la main, il s'avança seul vers le navire qui devoit le transporter à Calais. Ce navire ne se trouvant pas prêt, Longchamp fut obligé de s'asseoir sur une pierre, où il fut assailli de propos de commères qui lui parlèrent du prix et de la qualité de sa toile. L'infortuné chancelier ne savoit que le françois. Son silence et son étrange maintien excitèrent des soupçons. On lui arracha son voile, et la vue de ce visage noir et nouvellement rasé excita des cris de surprise et des huées. Les gens du port le frappèrent, le couvrirent de boue et le conduisirent en prison. Il n'en sortit que sous condition de livrer les trois châteaux qui lui restoient. Il les abandonna, et on lui permit de traverser le détroit. A l'abri, sur une terre hospitalière, des attentats de ses ennemis, Longchamp ne perdit pas l'espoir de regagner la faveur du comte de Mortain; et en effet, à force d'argent, de promesses et de dévouement, il obtint son assentiment au renouvellement de ses pouvoirs de légat, expirés avec le

(1) On observera que ce fait ne constitua point une charte de communauté; ce n'étoit qu'une simple déclaration de franchises et immunités, dont l'acte n'existe pas, qui n'eut pas de suite, et qui n'est rapportée que par quelques chroniqueurs. — V. Roger de Hoveden, pages 701, 702 et suiv.


Vue du château de Douvres et de l'église de Sainte-Marie.

pape qui les lui avoit confiés ; mais apprenant bientôt à connoître le véritable caractère du frère de Richard, il se retira en Normandie, et, de là, il écrivit au roi que le comte Jean avoit formé le projet de s'emparer du trône.

Richard n'avoit pas quitté la Palestine lorsque cette lettre lui parvint (1192). Il apprit encore que Philippe, son frère d'armes, avoit supplié le souverain pontife de le relever du serment par lequel il s'étoit engagé à n'attaquer aucun des états du roi d'Angleterre durant son absence, et qu'il avoit donné pour motif de sa tentative de déloyauté, le meurtre du marquis de Montferrat, attribué à Richard. Le roi de France laissoit dire que Richard s'étoit allié au vieux de la Montagne, chef des Arsacides ou Assassins (1), et qu'il en avoit obtenu que deux des sujets de cet infidèle viendroient en France, afin de chercher l'occasion d'ôter la vie à Philippe. Il avoit même accrédité ce bruit absurde au profit de sa politique, afin de se faire entourer constamment d'une garde-du-corps toute particulière, dont les

(1) Le vieux de La Montagne n'étoit que le scheick d'une tribu d'Arabes qui, dit-on, avoient la coutume de s'enivrer avec le suc fermenté d'une sorte de plante semblable au chanvre, et nommée baschich. — Voyez sur le vieux de La Montagne et les fables qu'on en a racontées, la Bibliothéque orientale de d'Herbelot.

membres, armés de maillets de fer ou de cuivre, se nommoient des sergents à masse; et les barons de France ne rêvoient plus que d'assassinat et de coups de poignard clandestins.

Il est probable que ce furent ces nouvelles qui exaspérèrent le roi d'Angleterre, et le déterminèrent à quitter la Terre-Sainte au moment peut-être où il alloit recueillir le fruit de ses travaux. Nous avons dit quelle fut son imprudence en allant chercher, seul et sans motif apparent, les côtes de l'Adriatique. Mais quand le bruit se répandit dans ses états qu'il étoit prisonnier du duc d'Autriche et chargé de fers dans une obscure forteresse, un cri général de douleur s'éleva parmi ses peuples. On nomma des députés pour lui porter des secours en tous genres, et ses sujets renouvelèrent d'enthousiasme leur serment d'allégeance.

Le duc d'Autriche eût voulu conserver son prisonnier dont il se promettoit au moins une énorme rançon; de prime abord, il tint secrète son arrestation, et quand elle fut sue de quelques personnes, il déroba à leur connoissance le lieu où il le cachoit. Il ne put se dispenser cependant de faire part de cet événement à l'empereur d'Allemagne, Henri VI, son suzerain, et celui-ci exigea que son vassal lui cédât l'illustre captif pour une somme de soixante mille livres. Richard étoit alors étroitement gardé dans une forteresse du Tyrol; il fut transféré à Worms, et le roi de France apprit par une lettre de l'empereur que son ennemi étoit, depuis plusieurs mois déjà, privé de sa liberté. Philippe montra peu de générosité envers son ancien frère d'armes, et fomenta de dégoûtantes intrigues pour s'assurer de sa personne; il offrit à l'empereur d'Allemagne d'en acheter la garde au prix de la rançon d'un roi, et se voyant repoussé, il s'adressa au comte Jean, qui partit à l'instant pour Paris, fit hommage à Philippe de tous les états continentaux de Richard, même de l'Angleterre, au rapport de quelques historiens, et tandis que le roi de France pénétroit dans la Normandie, s'emparoit de plusieurs forteresses et entreprenoit le siége de Rouen, il revenoit à Londres dans l'espoir d'opérer un soulèvement à son avantage. Mais son courage n'étoit pas à la hauteur de son ambition. Jean ne réussit qu'à se faire remettre les clefs d'un petit nombre de châteaux; les barons et les prélats s'armèrent contre lui, et le pusillanime usurpateur consentit avec eux à une trêve qui entraîna celle de Philippe avec le comte d'Essex, gouverneur de Rouen, au prix d'une somme de vingt mille marcs, garantie au monarque françois par la cession de quatre forteresses.

Cependant le chancelier Guillaume de Longchamp s'étoit rendu près de Richard, qui l'avoit accueilli comme un ami persécuté à cause de sa fidélité. Longchamp obtint même de l'empereur Henri la permission de défendre son souverain, forcé de comparoître devant la diète germanique, tribunal dont la compétence étoit peu légitime. Richard toutefois s'ennuyoit de sa captivité, et ne fut pas tenté de décliner cette puissance. Henri VI l'accabla de nouveaux outrages, lui reprocha sa ligue avec Tancrède, usurpateur des droits de l'impératrice Constance, l'accusa d'avoir tourné les armes des croisés, qui ne devoient être employées que pour la destruction des Musulmans, contre un prince chrétien, Isaac Comnène, qu'il avoit dépouillé de ses états; d'avoir indignement abusé de ses forces pour insulter le noble duc d'Autriche sous les murs de Saint-Jean-d'Acre; d'avoir causé le mauvais succès de la croisade par ses violences et par ses querelles irréfléchies envers son suzerain le roi de France; d'avoir ordonné le meurtre de Conrad, marquis de Montferrat, roi de Jérusalem, et enfin d'avoir conclu avec Saladin une trêve honteuse qui laissoit la Terre-Sainte aux mains des Infidèles. Richard se défendit avec noblesse sur tous ces points, et se concilia, par son éloquence, l'admiration des princes et chevaliers qui composoient la diète : mais l'impression qu'il fit sur les esprits n'auroit pas eu peut-être le résultat qu'il en espéroit, s'il ne se fût hâté de proposer le paiement d'une rançon. Henri

se rendit à ces paroles, et il donna des ordres pour adoucir la captivité de Richard, tandis que l'on discuteroit les conditions du traité.

Elles furent rigoureuses. On fixa la rançon de Richard à cent mille marcs d'argent. Ce monarque promit de rendre la liberté au vieil Isaac Comnène, de remettre la princesse de Chypre au duc d'Autriche son oncle, et de s'avouer vassal de l'empereur, vaine formalité sans doute, mais cruelle mortification pour un prince du caractère de Richard. La cérémonie s'accomplit en présence des évêques et des seigneurs allemands. Le roi d'Angleterre, ôtant son chapeau, résigna sa couronne entre les mains de Henri, qui l'en investit de nouveau et se réserva seulement un tribut annuel de cinq mille livres sterling. Henri fit en même temps présent à son nouveau vassal de la souveraineté féodale du royaume de Provence, sur lequel il prétendoit avoir quelques droits que Richard jugea prudent de ne jamais revendiquer.



Monnoies de Richard (1).

Cinq mois s'écoulèrent avant que Richard eût recueilli assez d'argent pour acquitter sa dette. Le chancelier, de retour en Angleterre, pressoit vainement le conseil de régence de prendre les mesures nécessaires à cet effet. Une somme de vingt shillings avoit été imposée sur chaque fief de chevalier, mais elle rentroit difficilement. Les églises et les monastères fondirent une partie de leur argenterie. On exigea du clergé, comme des laïques, le quart de tous les revenus annuels. On invita les personnes qui n'avoient pas de propriétés à faire chacune quelque présent pour le rachat du roi. On parvint à réunir ainsi soixante-dix mille marcs que la reine Aliénor et l'archevêque de Rouen, Gauthier, allèrent verser dans les mains de Henri VI. On donna des otages pour le paiement du reste, et Richard reçut la liberté vers la fin de janvier 1194. Sa captivité avoit duré quatorze mois.

Mais il n'étoit pas encore à l'abri des embûches que lui tendoient ses ennemis. Le roi de France soldoit des émissaires chargés de s'emparer du roi d'Angleterre; l'empereur de Germanie oublioit les promesses de Henri VI, et se proposoit d'en extorquer de nouveaux marcs d'argent; le comte de Mortain ne demandoit pas à vendre son frère, comme autrefois les fils de Jacob, mais il offroit des trésors à qui le replongeroit dans les cachots. Gauthier fut averti des projets infâmes de Henri VI; il n'attendit ni le beau temps, ni des vaisseaux commodes; il fréta la galiote de Tranchemer, marchand de Normandie, à Anvers; et, nonobstant les vents contraires, il conduisit Richard, sain et sauf, au port de Sandwich. Philippe, en apprenant le succès de ce voyage, écrivit à Jean-Sans-Terre: « Prenez garde à vous, Comte, le « diable a brisé sa chaîne. »

(1) Les monnoies de ce prince sont très-rares; les exemplaires que nous reproduisons ici ont été trouvés à la fin du siècle dernier près de Leeds, dans le Yorkshire.

N. 1. — RICARDVS . . EX ANG (*pour Ricardvs, rex Anglorvm*), *Richard, roi des Anglois.* — Buste du roi de face, la couronne fleurdelysée en tête, tenant de la main droite un sceptre terminé par une fleur de lys.

R. GEOFRIC ON EVE. *Geoffroy de Eve...* — Une croix patée placée dans une rosace; au-dessus de chaque extrémité de la croix, une rosace.

N. 2. — RICARDVS. . . . . *Richard, roi des Anglois.* — Tête du roi de face, la couronne fleurdelysée en tête; à droite, un sceptre terminé par une fleur de lys; à gauche, une croix patée.

R. . . . . . LVN (peut-être *lvndinon, Londres*). — Une croix et un sautoir; chaque extrémité de la croix se termine par un fer de lance, ou peut-être par une fleur de lys grossièrement figurée.

Richard fut accueilli de ses sujets au bruit des plus vives acclamations. Les châteaux qui tenoient pour le comte de Mortain se rendirent aussitôt que leurs gouverneurs apprirent le débarquement du roi; le conseil déclara Jean Lackland ennemi du royaume; les prélats l'excommunièrent ainsi que ses adhérents, et tous ses biens furent confisqués. Une seule forteresse, celle de Nottingham, tenoit encore, parce que son commandant doutoit du retour de Richard; mais le roi, l'ayant assiégée, fit pendre à un gibet élevé des hommes d'armes faits prisonniers dans une escarmouche. « Cette fois, je re» connois Richard! » s'écria le vieux chevalier, en apercevant cette justice sommaire, et sur l'instant il se rendit. Le grand conseil, dont la reine Aliénor faisoit partie, se réunit à Nottingham. Il s'occupa de corroborer, par des actes réguliers, les décrets de proscription lancés contre le comte de Mortain, d'imposer une taxe nouvelle sur les terres, et de requérir les tenanciers militaires d'accompagner le roi sur le continent dans une expédition contre Philippe-Auguste. Les nobles barons qui formoient le conseil déclarèrent que la captivité de Richard et la vassalité qu'il avoit forcément jurée à l'empereur d'Allemagne nécessitoient une cérémonie qui le purgeât complétement de ces actes honteux, et qu'il étoit important que le roi fût couronné de nouveau. Richard hésita; mais il vit dans cette solennité un moyen neuf de se procurer de l'argent. Il la subit, et pour en payer les frais, il déclara que toutes les ventes de domaines qu'il avoit consenties, avant son départ pour la Palestine, étoient nulles de fait et demeuroient anéanties attendu que le prix qu'il en avoit reçu ne pouvoit être considéré que comme un prêt qu'il étoit disposé à restituer, en faisant compte des revenus touchés en son absence. « Si ces re» venus, disoit-il aux acquéreurs, si les » droits dont vous avez joui, si même les » exactions dont vous vous êtes rendus cou» pables dépassent en masse la somme que » vous m'avez prêtée, vous ne sauriez rete» nir des biens dont la possession ne seroit » qu'une épouvantable usure condamnée par » le pape sous peine d'excommunication. » Mais si, de compte fait, je suis votre débi» teur, mon trésor vous indemnisera. » On fit entendre en particulier à quelques acquéreurs de bonne foi, qui croyoient encore aux nouvelles promesses de Richard et qui présentoient leurs titres scellés du sceau royal, que les hauts gibets de Nottingham étoient ses seuls correcteurs des comptes. Le roi rentra donc, sans opposition, dans la propriété des gouvernements, châteaux, bourgs et domaines qu'il avoit aliénés, et ce fut ainsi qu'il remercia ses sujets des sacrifices qu'ils venoient de faire pour l'arracher à la captivité.

Ces préliminaires accomplis, Richard ne songea plus qu'à se venger de Philippe. L'orgueil du champion de la Croix, l'amour-propre non moins irritable du roi de France, la haine qu'ils se portoient l'un à l'autre, l'insatiable ambition de ces monarques, tout annonçoit une guerre à grands résultats, et certes ce ne fut pas la faute des deux rois si elle ne se distingua pas par de vastes et brillantes conquêtes; mais de petits engagements et de sanglantes représailles en furent les seules caractères. Les deux souverains manquoient d'argent; leurs sujets étoient épuisés; les chevaliers faits prisonniers n'avoient plus les moyens de payer leurs rançons, et l'on finit même, de part et d'autre, par leur arracher les yeux, afin de ne plus les retrouver parmi les combattans. Cette horrible cruauté ne souleva pas les peuples contre de pareils tyrans; ils étoient accoutumés à la souffrance. Le lâche Jean-Sans-Terre jugea convenable à ses intérêts d'abandonner le parti du roi de France et de solliciter son pardon. Richard le lui accorda aux prières de la reine Aliénor; mais le misérable Lackland ne savoit prendre aucune détermination sans la souiller de quelque crime. Il imagina de réunir dans un repas tous les officiers de la citadelle d'Évreux, que Philippe lui avoit confiée, les fit massacrer pendant qu'ils étoient à table, et chargea les troupes que son frère lui avoit en-

voyées de passer au fil de l'épée le reste de la garnison surprise et en désordre. Cette citadelle ensanglantée fut le présent de réconciliatiou du comte de Mortain au roi d'Angleterre.

Aucun événement important ne signala donc cette guerre de colère et de honteuse vengeance ; et souvent les monarques se virent obligés de suspendre, par de courtes trèves, une fureur de combats qui manquoit d'aliments. Deux anecdotes seulement surgissent à travers les souvenirs sans intérêt de ces actions sans gloire. Philippe, ayant quitté Mantes à la tête de trois cents chevaliers, rencontra Richard près de Gisors. L'engagement fut très-vif, et les François prirent le parti d'entrer dans la forteresse; mais il falloit traverser la rivière d'Epte, et le poids immense de ces hommes couverts de fer brisa le pont sur lequel Philippe et ses chevaliers s'étoient engagés. Le roi de France et vingt de ses barons furent précipités dans la rivière; plusieurs y périrent, et ce ne fut qu'à grand'peine que l'on sauva Philippe. Ses chevaliers se sacrifièrent pour assurer sa retraite, et, malgré le désavantage de leur position, ils combattirent et se firent tuer jusqu'à ce que les survivants apprissent que leur prince étoit en sûreté. Richard, par une lettre circulaire, annonça cette victoire en Angleterre. Il avoit pris cent quarante chevaux. Dans une autre escarmouche, Marchadée, capitaine des mercenaires du roi, fit prisonnier l'évêque de Beauvais, prélat belliqueux qui se battoit comme comte, et prioit Dieu comme prêtre. Il s'étoit acquis une grande réputation de bravoure et de bonheur dans les combats, mais cette fois sa fortune l'avoit trahi. Marchadée en fit présent à Richard. Or l'évêque de Beauvais, de la maison de Dreux, était proche parent du roi de France, et de plus, il remplissoit les fonctions d'ambassadeur auprès de Henri VI, à l'époque où Richard étoit chargé de fers par cet empereur. Le roi d'Angleterre, qui supposoit que les conseils de l'évêque lui avoient valu cette indignité, le fit accabler des chaînes les plus pesantes et jeter au fond d'un cachot de la citadelle de Rouen. Le malheureux prélat parvint à réclamer l'autorité du pape ; mais le pontife ne lui répondit qu'en lui reprochant sévèrement ses fautes : la première étoit d'avoir inconsidérément remplacé la mitre par le casque, et laissé ses ouailles à l'abandon ; la seconde d'avoir combattu le champion de la Croix; la troisième d'avoir servi le parti du roi de France, prince injuste et sans foi ; c'est ainsi que le pape Célestin jugeoit Philippe-Auguste. Le saint père refusa donc au comte évêque son intervention comme souverain pontife ; mais, après quelque temps, il eut pitié de ses souffrances ; il écrivit à Richard et sollicita sa générosité pour l'évêque de Beauvais, *son cher fils*. Le roi d'Angleterre répondit en peu de mots. Il envoya au pape une cotte de mailles ensanglantée, avec un parchemin sur lequel étoit écrit : « Voici une » cotte que nous avons trouvée, vois si c'est » celle de ton fils ou non. » Le pape ne se récria point avec larmes comme Jacob, mais il dit en souriant à l'envoyé : « C'est la » cotte d'un fils de Mars, que Mars le déli» vre s'il peut ! » Aucune rançon ne put racheter l'évêque, nonobstant l'avarice et les besoins de Richard. Il ne respira l'air de la liberté qu'après la mort du roi.

Après cinq années de guerres et de trèves aussitôt rompues que commencées, le chef de l'Église songea sérieusement à négocier une paix réelle et solide entre les deux souverains; et le cardinal de Sainte-Marie, son légat, y travailloit avec ardeur, lorsque Richard trouva la mort dans une honteuse querelle avec l'un de ses barons. Le vicomte de Limoges, Vidomar, avoit découvert un trésor dont il avoit envoyé à Richard la portion qui revenoit au suzerain d'après les usages du temps. Richard prétendit que la totalité lui appartenoit. Vidomar allégua la coutume ; mais le roi d'Angleterre, qui ne connoissoit que le droit de la force, lui déclara la guerre et marcha contre lui avec une armée de Brabançons. Il mit le siége devant le château de Chaluz qui demanda bientôt à capituler. Richard répondit

que puisqu'on lui avoit donné la peine de venir, il entendoit faire pendre aux créneaux toute la garnison. Il s'approcha des murs, et, suivi de Marchadée, chef des mercenaires, il en faisoit la reconnoissance, lorsqu'une flèche, lancée avec force, l'atteignit et lui perça l'épaule gauche (26 mars 1199). La douleur qu'il éprouvoit ne put l'arrêter ; il ordonna l'assaut, s'empara de la place et fit pendre tous ceux qui l'avoient défendue, à l'exception de Gourdon, l'archer qui l'avoit blessé, et qu'il réservoit au plus horrible supplice. La blessure de Richard n'eût pas été grave, si l'extraction de la flèche eût été faite avec dextérité; mais le mire ou chirurgien du roi d'Angleterre brisa le bois dans la plaie, et la gangrène s'y mit en peu de jours. Le roi se fit amener Gourdon et lui dit : « Que t'avois-je fait pour te » pousser à m'ôter la vie? — Ce que vous » m'aviez fait, répondit Gourdon? vous avez » tué de vos mains mon père et mes deux » frères, et vous aviez juré de me faire pen» dre comme l'ont été mes camarades. Si » vous m'avez réservé, c'est pour me faire » souffrir des tourments plus cruels. Soit ; » je suis prêt! j'aurai du moins délivré » le monde de son plus grand fléau. » Richard ordonna de l'écorcher vif ; cependant, comme il sentit les approches de la mort, et que son confesseur l'eut engagé au pardon, il se rétracta, et commanda de donner cent shillings à son meurtrier et de le mettre en liberté; mais Marchadée prit la vengeance pour son propre compte; il fit écorcher Gourdon, selon le premier vœu de son maître, et le fit attacher ensuite à une potence. Richard mourut le 6 avril 1199. Il entroit dans sa quarante-deuxième année, et son règne en avoit duré dix, si l'on peut appeler règne une suite de guerres, de crimes, de brigandages et d'exactions qui ne causèrent que le malheur des peuples. Son corps fut inhumé à Fontevraud, au pied du tombeau de Henri II.

Des dix années durant lesquelles Richard-Cœur-de-Lion porta la couronne d'Angleterre, il en passa trois en Sicile, en Chypre et en Palestine ; il fut quatorze mois prisonnier, et il employa le reste de son temps en Normandie, en Anjou, en Poitou, en Aquitaine, à préparer la guerre à la France ou à la lui faire. Il ne consacra que quatre mois seulement à l'Angleterre ; mais s'il n'étoit pas présent dans ce malheureux pays, il ne l'en opprima pas moins par ses agents, et ne le considéra que comme un domaine qu'il pouvoit pressurer sans mesure. On a vu comment, avant son départ pour la Terre-Sainte, il exigea de ses sujets des fonds considérables afin de défrayer son armée et ses dépenses durant cette guerre sacrée ; comment il ajouta au produit des impôts en vendant les domaines de l'état, les gouvernements, les dignités, les emplois; comment, à son retour, il fit payer sa rançon; comment il déclara nulles les ventesqu'il avoit faites sous son sceau royal ; il porta ensuite à cinq shillings l'impôt territorial sur chaque hide ou caracute, et rendit les seigneurs responsables des retards de leurs tenanciers ; il obligea le clergé à payer sa part de cette contribution, en le privant de la protection des lois, et defendant aux cours civiles de condamner ses débiteurs; il rétablit l'usage des tournois, non dans la vue patriotique de trouver une jeunesse toute formée aux combats lorsque l'Angleterre auroit besoin des bras de ses enfants, mais parce que les licences requises pour cet amusement martial lui valoient vingt marcs pour un comte, dix pour un baron, quatre pour un chevalier propriétaire, deux pour un simple poursuivant d'armes ; il abolit, un jour, le sceau royal, en adopta un autre, et déclara que tous les actes scellés de l'ancien sceau cessoient d'être valides, s'ils n'étoient revêtus du nouveau : il fallut, en conséquence, que tous les possesseurs de chartes, tous les concessionnaires de fiefs, tous les tenanciers, exhibassent leurs titres à la chancellerie et payassent une seconde fois les droits exorbitants du sceau royal; il imagina de se mettre au lieu et place de tous les Juifs si odieusement massacrés, peut-être par ses ordres, de poursuivre leurs meurtriers et leurs

débiteurs, et d'exiger des uns l'amende du délit, et des autres le versement dans son trésor des sommes qu'ils avoient empruntées aux Israélites; il se fit remettre également tout l'argent qui pouvoit être dû au prince Jean, et annula sans compensation les concessions qu'il avoit faites à titre onéreux. On peut juger, d'après cet exposé, de la nature des mesures qu'il prit relativement aux curatelles et aubaines, et des tailles immenses qu'il imposa sur les villes, bourgs, domaines, biens immeubles, meubles et troupeaux. L'archevêque Hubert, son justicier, déclara lui avoir envoyé en France, dans l'espace de moins de deux années, la somme énorme de onze cent mille marcs pesant d'argent; et l'on se fera une idée de la valeur de cette masse de métal, en remarquant qu'à cette époque, le hide ou le caracute de terre de cent arpents n'étoit affermé que vingt shillings; qu'un bœuf, une belle vache, un cheval de trait étoient en général évalués à quatre shillings, un porc à douze pences, une brebis de fine laine à dix pences.

Les fréquentes et vexatoires exactions faites au nom du roi excitèrent de grands désordres parmi le peuple de Londres qu'elles réduisoient au désespoir. Un homme, appelé Guillaume Fitz-Osbert, et plus connu sous celui de Long-Béard ou Longue-Barbe, parce qu'il ne l'avoit jamais coupée, conçut le généreux projet d'arracher à ce genre d'oppression les habitants de la capitale. C'étoit un avocat distingué. Dans ces vues honorables, il étudia soigneusement les lois normandes, se les rendit familières, et cultiva le talent de la parole que bientôt il posséda d'une manière éminente. Les habitants de race angloise lui donnoient le titre de défenseur du peuple; les Normands, par mépris, ne le nommèrent que l'homme à la longue barbe. William Fitz-Osbert n'attaquoit jamais les mesures du gouvernement, et prenoit soin de respecter constamment le nom et les volontés du roi; il ne disoit pas que la guerre étoit injuste ou sans but, il ne nioit pas que la nation fût tenue à donner des secours au monarque; mais la répartition des charges communes n'étoit pas équitable, et les riches et les puissants étoient parvenus à s'en exempter en les rejetant sur les petits et les pauvres. William conçut l'espoir d'être écouté du roi; il traversa le détroit, arriva au camp, s'agenouilla devant Richard, et lui demanda protection pour le peuple. Richard la lui accorda, promit qu'il seroit fait droit à sa plainte, et le lendemain l'oublia.

Mais les grands officiers normands, qui craignoient que le roi ne se souvînt un jour des réclamations de l'homme à la longue barbe, se plaignirent au grand justicier Hubert, archevêque de Canterbury, de l'insolence d'un Saxon qui avoit osé se plaindre directement au roi de leur noble administration. Hubert, pour leur plaire, fit défense à tout homme de race plébéïenne, non-seulement de passer sur le continent, mais encore de quitter la ville de Londres sans une permission émanée de sa grandeur, et cela sous peine d'être emprisonné comme traître envers le roi d'Angleterre. Quelques marchands, qui ne pensoient pas que la défense les concernât, se rendirent sans permission à une foire, et furent traînés en prison à leur retour. Le besoin de s'unir pour la défense commune engagea les habitants de Londres dans la classe des ouvriers, des marchands et des bourgeois, à former des associations et à se munir d'armes, telles que des bâtons ferrés, des haches et des leviers. On élève au nombre de cinquante-deux mille celui des personnes qui s'associèrent ainsi, et qui choisirent pour leur chef l'avocat des pauvres. Des réunions en plein air eurent lieu dans les places et marchés; William harangua souvent la multitude avec un immense succès; mais il ne sut pas profiter de l'enthousiasme populaire afin d'obtenir les concessions qu'il désiroit, et il se vit mandé à comparoître devant un parlement composé d'évêques, comtes et barons des provinces, et des hauts fonctionnaires normands.

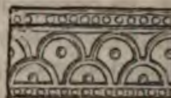
William s'y présenta, suivi d'un peuple immense qui lui prodiguoit les noms les plus honorables, et le parlement jugea prudent

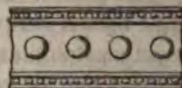


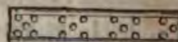














Effigie de Richard, placée sur son tombeau dans l'abbaye de Fontevraud, et détails de son costume.

d'ajourner l'accusation ; mais l'archevêque et d'autres personnes habiles profitèrent de ce délai pour perdre l'orateur du peuple dans l'esprit des bourgeois. Le prélat, en convoquant lui-même plusieurs réunions populaires, amena les associés, avec des pro-

messes, des menaces et des caresses, à donner des otages pour garantir qu'ils ne troubleroient point la paix du roi; et quand il les eut à sa disposition, il les fit sortir de Londres et renfermer dans plusieurs forteresses. Ce premier coup frappé, il s'agissoit de se rendre maître de la personne même de William. On fit épier ses démarches durant plusieurs jours, et l'on saisit, pour s'en emparer, le moment où il se promenoit avec neuf ou dix personnes. L'homme à la longue barbe portoit un couteau à sa ceinture, selon l'usage du temps; il le tira et le plongea tout entier dans le sein de l'homme chargé de l'arrêter. De nombreux soldats parurent à l'instant, mais Fitz-Osbert et ses amis se sauvèrent dans l'église de Sainte-Marie-de-l'Arche, et se barricadèrent si bien dans la tour, qu'il fut impossible aux hommes d'armes d'en forcer l'entrée. Des ordres furent donnés pour appeler en hâte de nouvelles troupes à Londres.

On craignoit en effet un mouvement populaire; mais les bourgeois, inquiets du sort de leurs otages, et voyant des soldats occuper tous les postes, se contentèrent de manifester une inutile pitié, ou si quelques braves s'avancèrent, ils furent aisément repoussés. William cependant et ses amis se défendoient dans la tour, et ils résistoient depuis quatre jours, lorsque le grand justicier imagina de faire mettre le feu à l'église. A demi suffoqués par la fumée, les assiégés essayèrent encore de se sauver en forçant le passage avec intrépidité; mais le fils même de l'officier tué par William lui lança son couteau dans le ventre et le blessa grièvement. Les satellites l'attachèrent à la queue d'un cheval, et le traînèrent devant l'archevêque. Le prélat ordonna de continuer à le traîner ainsi jusqu'aux ormes de Tyburn, et de le pendre par des chaînes avec ses neuf compagnons. Telle fut la fin de Guillaume à la longue barbe, le défenseur du peuple et l'avocat des pauvres. Mais ce même peuple, qui avoit accepté ses services et ne s'étoit pas opposé à son exécution, le vénéra comme un saint et un martyr, après sa mort. On enleva de nuit son gibet, on le réduisit en petites parcelles, et on se le partagea comme du bois de la vraie Croix. On prit jusqu'à la terre où le gibet étoit enfoncé, ce qui creusa dans ce lieu une fosse très-profonde, que l'affluence des dévots augmenta journellement. Il ne tarda pas à s'y faire des miracles dont le récit fut publié et prêché dans toutes les parties de l'Angleterre. Le gouvernement en prit l'alarme, et l'archevêque Hubert y envoya des soldats qui écartèrent les enthousiastes à grands coups de lance. Chassés de jour, les sectateurs de l'homme à la grande barbe revinrent de nuit prier au lieu de son supplice. On en arrêta un grand nombre qui furent fouettés publiquement et enfermés dans des châteaux forts. Cette mesure rigoureuse, plusieurs fois renouvelée, termina le pélerinage à Tyburn, et l'on oublia bientôt et William et ses doctrines.

Le caractère et la personne de Richard-Cœur-de-Lion ont été célébrés par une foule de panégyristes qui n'ont pas toujours recherché la vérité dans leurs tableaux. Ce monarque possédoit une force musculaire surprenante, et c'étoit une grande vertu à l'époque où les rois mêmes combattoient corps à corps. Aucun chevalier ne l'emporta sur lui dans les tournois ni dans les batailles, et la confiance que sa force lui donnoit doubloit encore son intrépidité. L'art de la guerre n'enseignoit, à cette époque, d'autre manœuvre que celle de se précipiter sur l'adversaire qu'on avoit choisi, et de s'en défaire par le poids de ses coups, ou l'adresse avec laquelle on manioit la lance, la hache et l'épée; Richard acquit sur ses rivaux une prééminence hautement avouée, par l'ardeur et l'énergie qu'il mettoit à conduire un corps de chevaliers à l'ennemi, et à frapper le premier et le plus long-temps. Aucun danger ne l'arrêtoit, il recherchoit les périls les plus étranges, et s'en tiroit presque toujours avec bonheur. Mais il aimoit le sang, il étoit implacable; sa cruauté n'avoit point d'égale, et nul revers ne pouvoit dompter son orgueil. Il ne fondoit la grandeur royale

que sur les qualités guerrières qui produisoient le malheur des peuples, et qui lui valoient ce qu'on étoit convenu d'appeler de la gloire. Les populations éloignées de la cour ou des lieux qu'il lui plaisoit de dévaster, ne connoissoient de lui que des récits exagérés d'actions chevaleresques, des traits de dévotion racontés par des pélerins, des complaintes romanesques sur sa longue captivité, et elles l'admiroient sur parole, n'attribuant les exactions dont elles étoient victimes qu'à la méchanceté des collecteurs ou de leurs seigneurs immédiats. Ambitieux avec audace, impérieux comme le dominateur du monde, vindicatif avec haine, astuce et recherche, fier et superbe comme l'ange des ténèbres, cruel et impitoyable comme une bête féroce, rien ne touchoit mieux son amour-propre que ce surnom de Cœur-de-Lion que la flatterie lui avoit donné. Des auteurs modernes, sans ménager leurs expressions sur les vices que je viens de signaler et sur son effroyable avarice, ont ajouté qu'il étoit ouvert, franc et généreux ; il m'est impossible de concilier des vertus de ce genre avec les défauts contraires portés à l'extrême. Richard Ier, Cœur-de-Lion, le champion de la Croix, ne fut qu'un barbare souillé de tous les crimes.



Manche de sceau du temps de Richard Ier.



Sceau du prieuré des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Angleterre (1).



Sceau du prieur (2)

Richard cependant passoit aux yeux des femmes pour un courtois chevalier, un adepte de la gaie science, un troubadour tendre et spirituel, sinon fidèle. On a mis sous son nom des couplets satiriques ou sirventes adressés au dauphin d'Auvergne, qui lui répondit par d'autres couplets ; on lui attribue encore une complainte ou chanson en langue romane méridionale, dans laquelle il se plaignoit de la lenteur de ses sujets à réunir la somme exigée pour sa rançon. On pourroit

(1) La légende de ce sceau est très mal conservée : cependant, d'après les lettres qui restent, nous croyons pouvoir la rétablir ainsi : *Sigillum prioratus hospitaliarium hierosolyme anglie.* Sceau du prieuré des Hospitaliers de Jérusalem, en Angleterre. — Le chef de saint Jean-Baptiste, patron de l'ordre.

(2) SIGILLVM FRATRIS. T. DE NVSSA PRIORIS ANGLIE. *Sceau du frère T. de Nussa, prieur d'Angleterre.* — Cimier des armes de la maison de Nussa.



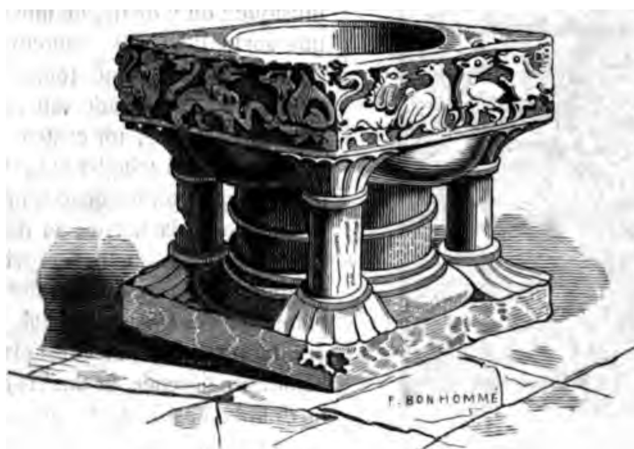
Développement d'un chapiteau de l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville.

élever de grands doutes sur l'authenticité de ces poésies, comme écrites par Richard; elles sont dues probablement à des poëtes suivant la cour, et l'on a oublié que Richard parloit la langue de Oui ou de France, usitée en Normandie, et non la langue de Provence ou celle de Oc qui s'en rapprochoit beaucoup. Les beaux-arts, les arts de la paix, la musique, cette douce science qui s'allie si bien à celle des beaux vers, commencèrent toutefois à sortir du néant vers cette époque. Les voyageurs, les pélerins observateurs rapportèrent d'Italie et de Grèce et d'Égypte, des dessins curieux, des modèles d'instrumens, des notions architecturales et musicales, qui préparèrent la longue série de progrès des siècles suivans. Il reste peu de monumens que l'on puisse attribuer au court règne de Richard. Nous croyons pourtant qu'on doit y rapporter l'intéressant chapiteau de l'une des colonnes de l'abbaye de Boscherville, en Normandie. Le développement de ce bas-relief représente douze figures, toutes assises, à l'exception d'une seule posée sur la tête et qui paroît exécuter des tours de force; huit des onze autres sont ornées de couronnes, et chacune d'elles joue d'un instrument de musique : on y distingue une basse de viole, une sorte de vielle manœuvrée par deux personnes dont l'une tourne une manivelle tandis que la seconde fait agir un clavier: une flûte de Pan, un cystre, une cythare, un tympanon à tringles et un violon; un roi, dont le manteau est orné d'une frange brodée, joue de la harpe, et deux autres personnages, assis sur des espèces de trônes, semblent occupés à toucher des clochettes suspendues à une barre de métal. Entre ces trois derniers et les huit autres est placée une femme vêtue avec décence, et dont la tête repose sur un double coussin où elle se tient en équilibre; on ne lui voit qu'un seul pied et point de bras, et il seroit possible de distinguer un cangiar à sa ceinture. Ce monument qu'on ne sauroit expliquer, ces têtes couronnées, ces trônes qui exprimèrent peut-être au douzième siècle des idées satiriques, ne sont aujourd'hui curieux qu'à raison du nombre et de la forme

des instruments musicaux dont ils nous ont transmis l'existence.

Le fameux Robin Hood, le héros des ballades de l'Angleterre, le chef des exilés de la forêt de Sherwood, le compagnon du célèbre moine frère Tuck, vivoit sous Richard qui, dit-on, le visita dans les lieux mêmes où il exerçoit sa puissance. Les lois de sang relatives à la chasse, maintenues et sans cesse aggravées par les rois d'Angleterre, les décrets de proscription qui mettoient irrévocablement hors la loi tant de chefs de famille pour satisfaire la haine ou la cupidité des gouverneurs, des justiciers et des barons, avoient eu pour résultat de peupler les forêts d'un nombre considérable de fugitifs. Aussi braves qu'innocents pour la plupart, ils attaquoient les forestiers et vivoient du gibier qu'ils abattoient. Ils finirent par se choisir des capitaines qui dirigeoient les expéditions de chasse et qui organisoient la défense commune. Robin Hood fut un des derniers chefs de ces hommes indépendants ; son nom et ses aventures sont restés populaires dans la Grande-Bretagne.

Richard ne laissa pas d'enfant légitime, et, s'il eut des fils naturels, on ne lui en reconnut aucun, nonobstant le scandale public que donnèrent ses nombreuses maîtresses. Deux chartes législatives furent ses seules filles, pour parler le langage du temps, et les seuls bienfaits dont il gratifia la nation angloise. La première établit l'uniformité des poids et mesures dans toute l'étendue de ses royaumes et duchés ; par la seconde, il eut l'intention d'arracher au pillage les vaisseaux naufragés sur les côtes de l'Angleterre ; il déclara que toutes les fois qu'un seul homme du navire jeté sur la côte se seroit sauvé, le vaisseau ne seroit pas considéré comme naufragé, que la couronne n'y auroit aucun droit, et que trois mois encore après, les propriétaires ou leurs héritiers seroient admis à réclamer les bâtiments échoués ainsi que les effets et les animaux qu'il avoit portés. Cette mesure eut pour premier résultat de faire massacrer par les barbares riverains les infortunés qui échappoient aux fureurs de la tempête.



Baptistaire de la cathédrale de Lincoln.

OBSERVATIONS DE L'AUTEUR.

Des historiens distingués par un éminent savoir, par un profond discernement, ont jugé convenable d'indiquer, quelquefois, dans leurs livres, en notes placées au bas des pages, les autorités sur lesquelles ils fondoient leurs opinions lorsqu'elles étoient de nature à soulever une controverse, ou lorsque les faits qu'ils rapportoient avoient assez de singularité pour étonner le lecteur. C'étoit en eux de la conscience, c'étoit une garantie de la véracité de leurs récits; et en faisant ainsi connoître les difficultés de leurs travaux, ils inspiroient une haute idée des soins qu'ils avoient mis à les surmonter. Toutefois, ils se seroient bien gardés de multiplier les citations sans utilité; et s'ils désiroient que l'on eût foi dans leur témoignage, ils avoient aussi confiance dans l'intelligence et les études du lecteur, et ils se seroient fait scrupule de l'égarer dans un dédale de chiffres et d'annotations abrégées, dont il est impossible, pour la plupart du temps, de vérifier l'exactitude ou de constater la nécessité.

De nos jours, on agit avec moins de réserve; on veut briller avant tout : l'apparence de l'érudition est de mode; et parce que des auteurs estimés ont douté d'eux-mêmes, parce que leur modestie les a conduits à surcharger de notes indicatives des ouvrages qui n'exigeoient pas cette preuve d'humilité, un esprit de vaine gloire les a imités, non dans leur défiance honorable, mais dans son excès, et s'est formé une méthode qui semble inventée pour grossir démesurément les volumes, et favoriser le libraire aux dépens de l'acheteur.

Deux sortes de faits constituent l'histoire des peuples : premièrement, les faits authentiques fondés sur les actes officiels, les traités, les ordonnances gouvernementales, les discussions parlementaires, les documens déposés ou recueillis aux archives des nations; en second lieu, les faits susceptibles d'être mis en doute et discutés; et ceux-ci sont donnés par les chroniqueurs de tous les rangs et de toutes les opinions, par les correspondances privées des contemporains, par les mémoires des hommes qui ont pris part aux affaires publiques, ou de ceux qui n'ont joué que le rôle d'observateurs. Ces deux sources, explorées dans leurs plus secrets rameaux, ont produit des ouvrages historiques d'une haute portée, et l'Angleterre surtout se fait remarquer par de vastes et curieux monumens de ce genre. Or, deux de ces monumens les plus modernes, de forme semblable, que l'on diroit imités l'un de l'autre dans leur construction, dont les auteurs, Hume et Lingard, ont puisé presque toujours aux mêmes eaux, dont les citations indiquées en note sont tirées des mêmes écrits, de la même ligne, des mêmes mots, diffèrent cependant entre eux de manière à exciter la surprise dans l'exposition des faits et dans leurs résultats. J'ai recherché la cause de cette dissemblance, de cette antilogie perpétuelle, et ne l'ai point trouvée dans la volonté de ces célèbres écrivains; l'un et l'autre désiroient éclairer leurs lecteurs, et leur mutuelle bonne foi m'a paru respectable; mais j'en ai conclu que les notes étoient au moins inutiles; et que cent autres historiens, dans l'intérêt de leur opinion, pourroient tirer également des faits qu'elles indiquent cent corollaires opposés.

Je l'avouerai; si la lecture de Hume engagea Lingard, ainsi qu'il l'a publié, à écrire lui-même une histoire d'Angleterre, au lieu de continuer la critique de son devancier qu'il avoit commencée, c'est aussi l'étude de ces deux auteurs qui m'a conduit à penser qu'une troisième histoire, écrite par un Français, peut être, même pour l'Angleterre, un avantage assez rare, celui d'une impartialité de position. La rose rouge ou la rose blanche, la cour de Rome ou celle de Henri VIII, l'anglicanisme ou le presbytérianisme, Élisabeth ou Marie Stuart, Cromwel ou Mazarin, Charles II ou Louis XIV, les orangistes ou les jacobites, n'ont rien aujourd'hui qui puisse exciter mes passions. Mon patriotisme, cette pure vertu qui ne croit pas l'honneur d'un pays entaché par l'événement d'un combat, ou par le vaste succès commercial de ses rivaux, n'a jamais attribué aux peuples les erreurs ou les fautes des gouvernants. Sans haine, mais non pas sans admiration pour l'Angleterre, je me suis imposé la tâche de dire la vérité comme je la comprends : réprouvant à la fois les louanges insensées et les folles préventions, je la recherche avec toutes les forces de mon âme, et quand je crois l'avoir trouvée, j'écris avec conviction.

Il ne m'eût donc pas été impossible d'orner chacune de mes pages du nom de tous les auteurs que j'ai consultés : mais, je le répète, la facilité de tronquer les passages cités, ou de les tronquer dans plusieurs sens; le peu de probabilité qui se trouve à ce que la plupart des lecteurs soient tentés de vérifier l'exactitude des citations dans les autorités mêmes, et de recommencer, à leur loisir, le long travail que j'ai fait pour eux dans mes veilles; la crainte d'essuyer, parmi tant d'autres reproches, mérités peut-être, celui de multiplier sans nécessité les volumes: tous ces motifs m'ont déterminé à m'écarter d'une méthode séduisante, mais abusive.

Aujourd'hui, tout a été imprimé : lois et actes de l'autorité, textes originaux, chroniques, correspondances diplomatiques et privées, mémoires authentiques, livres écrits par des rois ou par d'humbles sujets. Ces vastes magasins de l'histoire sont ouverts à tous, ils

portent une enseigne publique, et ce seroit pousser à bout la patience du lecteur que de lui en répéter sans cesse le fastidieux programme.

Les écrivains modernes, ceux qui ont renfermé l'histoire en un grand corps d'ouvrage, ont été mes guides, toutes les fois que je les ai trouvés d'accord entre eux, et que cet accord n'avoit pas pour cause un préjugé national ou religieux. Dans ce dernier cas, et toutes les fois que j'ai entrevu une erreur volontaire, je les ai combattus en les opposant à eux-mêmes, et je me suis fait une opinion en recourant incessamment aux chroniques, aux mémoires, à toutes les sources qu'il m'a été possible d'atteindre.

Les faits qui constituent l'histoire de la Bretagne romaine ont été puisés, en grande partie, dans les écrivains de l'empire de Rome : Jules-César, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Tacite, Pomponius Mela, Dion Cassius, Aurelius Victor, Eutrope, Ammien Marcellin, le grec Zozime, Ptolémée, Eusèbe, Lactance, etc.; dans les écrits des moines : Gildas, Bède le vénérable, Geoffroy ab Artur, évêque de Montmouth; Guillaume Malmsbury, Henri, l'archidiacre de Huntingdon; Robert de Thorigné, et beaucoup d'autres. Plus loin, et pour l'histoire des Anglo-Saxons, j'ai feuilleté de nouveau Bède, Huntingdon et Gildas, les Recherches celtiques de Davis, les Recueils des Lois saxonnes de Spelman, et les Conciles de Wilkins, les Chroniques saxonnes, Mailros, Ingulfe, Asser, l'Anglia sacra, Wallingford, Saxo-Grammaticus, les collections de Leland, Guillaume de Jumièges et l'Encomium d'Emma, Westminster, Guillaume le Poitevin, la Chronique de Lambard, Ailred, Orderic Vital, Turner, et presque tous les historiens modernes. Les faits et gestes de Guillaume-le-Conquérant et de la dynastie normande m'ont été confirmés par le Poitevin, Orderic Vital, Malmsbury, Lambard, Huntingdon, l'écrivain de Jumièges, Hoveden, Eadmer, Selden, la chronique intitulée : *Gesta Stephani*, Florence, son continuateur et son copiste Gervasius, Guillaume de Newbridge ou Neupont, Jean de Salisbury, Mathieu Paris, l'archéologie de Spelman, la chronique normande, Dom Martène et Dom Bouquet, les capitulaires de Charlemagne et ceux des rois de France, le Recueil de Rimer, l'histoire du droit coutumier de Hale, Hemingford, Vinesauf, Joinville, A. Thierry, etc.

Je pourrois prolonger cette nomenclature, et je prie de remarquer qu'à l'exception de quelques vastes ouvrages qui se rattachent à une suite de siècles, comme les Compilations de Spelman, de Wilkins, de Rymer, de Dom Martène, de Dom Bouquet, de l'Anglia sacra, et le beau travail de M. Thierry sur la Conquête normande, je n'ai cité que des écrits contemporains des princes dont j'ai tracé l'histoire.

Si, dans le désir d'épargner un peu d'ennui à mes lecteurs, et de me soustraire moi-même à une parade d'érudition, je m'étois fourvoyé, et qu'on m'en fît apercevoir, je m'empresserois de réparer mon erreur dans les volumes qui doivent suivre celui-ci. Je m'engage d'ailleurs à publier à la fin de mon ouvrage une liste alphabétique des auteurs que j'ai suivis et de ceux que j'ai consultés.



Effigie d'Orderic Vital placée sur son tombeau.

TABLE DES MATIÈRES.

CLASSEMENT

DES CARTES ET GRAVURES DÉTACHÉES.

Les Cartes géographiques doivent être placées, soit au commencement, soit à la fin du volume, dans l'ordre suivant :

Carte physique de l'Angleterre ; Bretagne avant la conquête romaine. Bretagne sous les Romains. Bretagne anglo-saxonne. Après ces cartes viennent les huit planches de la Tapisserie de Bayeux. Le portrait de Guillaume-le-Conquérant doit être intercalé entre les folios 168 et 169.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTICE HISTORIQUE

EXPLICATIVE ET CRITIQUE

SUR LA

TAPISSERIE DE BAYEUX.

Bayeux a joué un grand rôle dans la vie de la nation normande, et les souvenirs historiques qui s'y rattachent doivent laisser une trace profonde. C'est à Bayeux que se noua le drame qui devoit jeter les Normands sur les côtes d'Angleterre et causa la si longue oppression de la race saxonne; c'est là que l'inexpérience ou la témérité d'Harold reçut sa première leçon, prélude de la dernière et terrible qu'il reçut à Hastings. Bayeux vit jeter le gant de défi, et ses seigneurs suzerains aidèrent de toute leur énergie à le relever; l'évêque de Bayeux conduisit et bénit les Normands dans les batailles. Enfin, sous les ogives de la cathédrale s'est conservé un monument historique bien précieux, une tapisserie, ouvrage de la reine Mathilde de Flandre, femme de Guillaume. Ce don, envoyé par la colonie à sa métropole pour rappeler à tout bon Normand les hauts faits de ses compatriotes, et la part de Bayeux à cet accroissement de la puissance nationale, consiste en une pièce de toile de lin de dix-neuf pouces de haut sur deux cent dix pieds onze pouces de long, sur laquelle sont tracées des figures avec de la laine couchée et croisée à peu près comme on trace une première idée au crayon. Véritable épopée, écrite par l'aiguille d'une femme, renfermant une action unie et complète comme un drame, la lutte de deux hommes, symboles de deux races aux prises, depuis son premier symptôme jusqu'à son dernier période. Témoignage imposant de l'art du dessin et des ouvrages à l'aiguille au onzième siècle, cette tapisserie, contemporaine de la conquête, représente, avec fidélité, les armes, les costumes, les meubles, les cérémonies des Normands à cette époque. Cette précieuse relique resta pour ainsi dire inconnue pendant six siècles. Exposée seulement certains jours de l'année dans la nef de la cathédrale, la tradition l'avoit surnommée *Toilette du duc Guillaume*. Un inventaire des ornements appartenant au trésor de Notre-Dame de Bayeux, dressé en 1476, est la seule mention historique qu'elle obtint pendant cette période; elle consiste en ces mots : « Item, une tente très-longue et estroite de » telle, à broderie d'ymages et escripteaulx, faisant re- » présentation de la conqueste d'Angleterre, laquelle » est tendue environ la nief de l'église, le jour et par » les octaves des reliques. »

En 1724 M. de Boze, secrétaire de l'Académie des belles lettres, parcourant les manuscrits de M. Foucault ancien intendant en Normandie, rencontra un dessin enluminé d'une partie de cette tapisserie; il le communiqua à M. Lancelot qui présenta à l'Académie le 21 juillet 1724, une dissertation sur ce dessin, avec des observations très-curieuses; mais l'on ignoroit d'après quel monument il avoit pu être relevé.

Après de longues recherches, le père Montfaucon parvint à découvrir que ce monument devoit être ou à Caen ou à Bayeux, et le R. P. Mathieu Larcher, prieur de Saint-Vigor de Bayeux, lui révéla l'endroit où étoit enfoui ce précieux trésor. Le père Montfaucon enrichit *ses monuments de la monarchie françoise* des dessins de cette tapisserie jusqu'alors si peu connue. L'original resta et existe encore dans la cathédrale de Bayeux.

Pendant la révolution, des conducteurs de charrois militaires s'étoient emparés de cette tapisserie, qu'ils vouloient couper, pour couvrir et emballer des effets d'habillement destinés aux troupes; un commissaire de police de la ville en obtint la conservation.

Quand Napoléon se proposa de faire une descente en Angleterre, il entendit parler de ce monument; il voulut le voir, et la coïncidence de l'apparition d'une comète pendant les préparatifs des deux expéditions le surprit et le fit sourire. Il fit transporter la tapisserie à Paris, où elle fut exposée au Musée du Louvre.

Resté long-temps caché dans le sanctuaire de l'archéologie, ce chef-d'œuvre va bientôt devenir tout-à-fait populaire.

Quelques mots suffiront pour expliquer la position des divers personnages du drame, et pour bien faire comprendre la tapisserie.

Edward, roi d'Angleterre, n'ayant pas d'enfants, avoit pris en affection les Normands, et surtout Guillaume; il avoit eu même la foiblesse de lui confier les otages obtenus de la famille de Godwin, lorsque, froissé dans son orgueil national, le seigneur Saxon avoit essayé de se venger. Guillaume, forcé, par ses querelles avec les ducs de Bretagne, de repasser sur le continent, abandonna le champ de bataille à ses rivaux. Harold, l'un d'entre eux, circonvint tellement Edward, qu'il changea la fortune de la famille de Godwin dont il étoit membre, obtint l'expulsion des Normands d'Angleterre, sollicita le retour des proscrits, et demanda au roi d'aller retirer d'entre les mains du duc de Normandie son frère et son neveu.

Ici commence le sujet de la tapisserie. Le roi Edward (*Rex Edwardus*) est sur son trône, la couronne en tête, le sceptre dans la main gauche, de l'autre il donne des ordres à deux de ses vassaux; l'un d'eux, le comte Harold, doit passer la mer pour se rendre auprès de Guillaume.

Harold part, non pas en costume de guerre, mais comme messager de paix, en habits de chasse, à cheval, le faucon au poing; sa meute de chiens jappe à l'entour, et ses cavaliers font route vers Bosham; *Haroldus dux Anglorum et sui milites equitant ad Bosham*. (Harold, chef des Anglois, et ses soldats chevauchent vers Bosham.) Bosham, jadis petit port de la côte de Sussex, héritage d'Harold, dont la propriété avoit été, par son père Godwin, surprise à l'archevêque de Canterbury.

Bosham possédoit un petit monastère, une église (*ecclesia*); le Scot Dicul s'y étoit retiré, nous dit le vénérable Bède, et cinq ou six frères suivoient avec lui, dans la pauvreté, la vie du Seigneur; c'est devant la porte du lieu saint que deux hommes, les bras croisés, prient pour l'heureux voyage d'Harold.

D'un autre côté, les vassaux, les soldats réunis dans la salle du château d'Harold, sablent le vin dans les coupes et les cornes de bœuf, et souhaitent d'une manière plus gaie bonne chance à leur seigneur.

Son faucon au poing, Harold marche vers les vaisseaux; un des chefs excite ses compagnons, on s'avance, les uns portant sous leurs bras les chiens de la meute, les autres tenant les avirons. Le comte, ses habits retroussés, fait quelques pas dans la mer pour monter à bord. Ce ne sont plus ces fragiles barques d'osier recouvert de peaux, si bien glissantes sur les vagues de la mer; premier progrès dans l'art maritime, le gouvernail dirige la course moins vagabonde, le grand mât s'élève muni de sa voile, et l'ancre est là pour amarrer au port.

« Héralt ordonne son voyage et prins deux nefs et se mit en mer à Boubham, et comme ils singloient par la mer, ils aperçurent un bastel pescheret, et firent signe aux pescheurs qu'ils vinssent à eux. L'un des pescheurs cognut bien Héralt pour ce qu'il l'avoit autrefois veu en Angleterre : et quand il fut départi des nefs, si s'en vint à arriver à terre à Abbeville et incontinant alla devers Guiou, comte de Pontieu, qui là estoit, auquel il dit que s'il lui vouloit donner vingt livres, il lui feroit avoir un grand prisonnier qui lui en rendroit mil. — Guiou lui octroya sa demande. »

(*Chroniques de Normandie.*)

(*Hic Harold mare navigavit et velis vento plenis venit in terram Widonis comitis*; Harold a traversé la mer et vient à pleines voiles échouer sur le territoire du comte Gui.)

Les matelots se pressent, l'activité est grande, le vent chasse ces deux vaisseaux et le batelet avec violence, on a changé de route, devant eux se présente un rivage inhospitalier, les vaisseaux ont pris terre, les visages sont frappés de stupeur. Harold s'avance vers le rivage, fait jeter l'ancre et les habitants se pressent autour de lui; il a la toge retroussée, semblable aux vêtements des rois; sa main est armée en signe d'honneur d'un long bâton, il harangue la multitude : c'étoit l'usage d'après le droit de Lagan de faire prisonniers tous ceux que la tempête jetoit à la côte et de les traiter rigoureusement pour arracher splendide rançon. Le territoire où l'on a échoué dépend des fiefs des seigneurs de Ponthieu. Gui s'avance à la tête de ses vassaux, tous à cheval, la lance en arrêt, les boucliers chargés d'emblèmes et de devises. Il donne ordre d'arrêter le chef Anglo-Saxon qui débarque. (*Hic apprehendit Wido Haroldum et duxit eum ad Belrem et ibi eum tenuit*; Gui arrête Harold et le conduit à Belrem, où il le tient prisonnier.) L'ordre est exécuté, les Anglo-Saxons, inférieurs en nombre, cèdent à la force; Harold est fait prisonnier, ses compagnons marchent tête nue, les vassaux de Gui, l'épée à la main, dirigent leur marche. Le comte s'avance à cheval, la toge retroussée, son faucon au poing prêt à prendre l'essor. Harold suit à cheval, mais sans manteau, son faucon tourné vers lui en signe de détresse. Les gardes de Guy, la lance sur l'épaule, ferment la marche. La résidence suzeraine étoit à Montreuil et non à Abbeville, et à deux lieues de Montreuil se voit encore Beaurain-le-Château (Castrum de Bello Ramo); c'est Belrem. Arrivé dans l'une des salles, où l'on traite de la rançon, Guy, assis, l'épée haute, impose ses conditions à Harold, qui l'écoute, la contenance humble, la pointe de son épée vers la terre. Les vassaux, rangés à l'entour, prêtent l'oreille. (*Ubi Harold et Wido parabolant*; Harold et Guy font leurs conventions.)

« Quand Héralt se vist prins si fist tant qu'il fist sça-

voir secrètement au duc Guillaume comme Édward l'envoyoit en message devers lui pour le fait du royaume.»

(*Chroniques de Normandie.*)

Guillaume ne laisse pas échapper l'occasion d'avoir entre les mains son rival, et satisfait à la suppliante missive. — Guy reçoit les chefs normands qui redemandent les prisonniers. (*Ubi nuntii Willelmi ducis venerunt ad Widonem*; les envoyés de Guillaume arrivent auprès de Guy.) Le comte est debout, son manteau ouvert sur l'épaule droite, retroussé sur l'épaule gauche; il tient d'un air d'arrogance une hache à la main; derrière lui sont ses gardes la lance sur l'épaule; les envoyés lui adressent la parole. Un varlet (*Turold*) tient leurs chevaux par la bride.—Les Normands échouent dans leur démarche. Guillaume s'irrite. Deux cavaliers, la lance en arrêt, le bouclier au bras, se dirigent vers le palais du comte Guy. (*Nuntii Willelmi*, les envoyés de Guillaume.)

Les menaces ont été vaines; Guy, qui connoit la position des deux rivaux, ne cédera qu'à forte composition; une belle terre sur les bords de la rivière d'Eaune sera le prix de la rançon : un varlet en porte la nouvelle au duc de Normandie; à genoux, aux pieds de Guillaume qui est sur son trône, l'épée dans la main droite, la gauche étendue vers l'étranger, celui-ci lui remet le message. Sa posture, sa taille exiguë semble indiquer Turold, dans lequel un ingénieux commentateur, M. Lechaudé d'Anisy, croit voir le nain du comte de Ponthieu. Le garde qui pose la main sur la tête du suppliant confirme cette hypothèse. (*Hic venit nuntius ad Wigelmum ducem*, ici le messager arrive vers le duc Guillaume.)

Deux sentinelles gardent le château de Belrem, et Harold quitte sa prison, se dirigeant vers la Normandie: la joie est revenue, son manteau flotte sur ses épaules, et son faucon regarde en avant. Guy, aussi en costume de chasse, se retourne un peu et montre Harold en liberté. Derrière Harold marchent deux rangs de cavaliers, lances et boucliers en avant; c'est la suite de Guy. Guillaume aussi porte le manteau retroussé sur l'épaule, ses gens ont des boucliers et des lances, et leur habillement court et léger fait ressortir le costume des trois chefs. (*Hic Wildo adduxit Haroldum ad Wigelmum, Normanorum ducem*; Guy amène Harold à Guillaume, duc des Normands.) (*Hic dux Wilgelm cum Haroldo venit ad palatium suum*; le duc Guillaume arrive avec Harold à son palais.) On entre; en tête du cortége est Guillaume à cheval et le manteau sur l'épaule, Harold le suit, le faucon au poing; sa meute courant autour de lui, un cavalier les suit, un autre les précède pour faire ouvrir la porte du palais, il parle à la sentinelle qui se promène devant les portes du château.

Voici le moment où Harold expose au Normand le motif de son voyage et lui demande la rançon de son fils et de son neveu. L'inscription suivante fait croire que Guillaume, qui vouloit enchaîner l'Anglo-Saxon, lui offre en mariage sa fille Adale, Adeliza, selon d'autres, Agatha. Entre deux colonnes qui sembleroient indiquer la porte d'un appartement, un homme se présente devant une femme, lui met la main sur la tête; ce petit tableau est resserré à droite et à gauche entre des portions de château qui semblent isoler le sujet du sens de le tapisserie; on lit au-dessus : (*Ubi unus clericus et Aelfgyva*; ici un clerc et Aelfgyva.) Quelle étoit cette Aelfgyva? Que nous dit cette scène? Les uns veulent que ce soit un des clercs de la chambre, un des officiers de Guillaume, envoyé vers son épouse pour lui annoncer la promesse d'Harold d'épouser sa fille. Elle s'appeloit donc Aelfgyva? L'histoire ne la nomme pas ainsi. La chronique de Normandie appelle la fille de Guillaume Aelle et Aeliza, et quand on voit les changements qu'ont subis plusieurs noms, et en particulier celui de l'auteur du roman de Rou, Wace, il est permis de croire, sans expliquer toutefois l'action du clericus, que cette Aelfgyva n'est autre qu'Aeliza.

Harold et ses compagnons se sont promenés de château en château, de ville en ville, prenant part aux joutes militaires, et comblés de présents par le duc. Guillaume met à profit leur bravoure, et les mène avec lui contre ses voisins les Bretons. Conan, duc de Bretagne, avoit défié Guillaume d'entrer sur son territoire à un jour fixé; Guillaume n'étoit pas homme à reculer : ses troupes se mettent en marche et s'avancent vers le mont Saint-Michel, représenté sur une petite monticule. (*Hic Willelm dux et exercitus ejus venerunt ad montem Michaelis*; le duc Guillaume et son armée arrivent au mont Saint-Michel.) Plus de chiens, plus de faucons, l'équipage de guerre a remplacé le costume de voyage. Là se voit bien tranchée la différence d'armure entre les seigneurs et les vassaux: ceux-ci ont l'habit ordinaire, très-serré, un bonnet au lieu de casque, ce sont les hommes et les officiers des seigneurs; ceux-là portent un habillement formé de mailles de fer, *hamata vestis*, d'autres d'écailles d'acier, *squamata vestis*: cet habillement couvre depuis les épaules jusqu'aux genoux. Pour garantir la tête, ils n'ont ni camail ou capuchon, ni coiffe de mailles, mais un casque ou heaume; ces casques sont étroits, terminés par le haut en une pointe aiguë; ils descendent par derrière sur le cou; par devant une avance protégeoit le nez du cavalier. Une différence bien caractéristique empêche de confondre cette avance avec le nazal, qui ne parut que dans des temps postérieurs; le nazal se levoit quand on vouloit se rafraîchir ou respirer; l'avance étoit immobile, mais comme elle laissoit à découvert la plus grande partie de la figure, la respiration étoit libre. La chaussure est en harmonie avec le reste de l'armure (*squamata vel hamata*). Les boucliers, peu convexes, sont à peu près ovales par le haut, et se terminent au bas en pointes; dans le reste de la tapisserie, il s'en trouve de ronds, d'ovales, à pans; ceux des Anglois semblent être les seuls qui aient au milieu une pointe aiguë, assez allongée pour servir d'arme offensive. Le bouclier se passe dans le bras gauche par le moyen d'une courroie; sur quelques-uns sont sculptées des figures de lions, de dragons et d'autres animaux féroces. Les armes offensives sont l'épée, la hache, la lance, le javelot, les flèches. Les épées sont longues et larges, et partout

d'une largeur égale; à l'extrémité elles se forment tout d'un coup en pointe; les gardes sont grosses et fortes. Des bâtons plus gros par un bout que par l'autre, appelés pieux ou massues; sont les armes des serfs et des paysans; l'épée, la lance appartiennent aux hommes libres. Presque tous les cavaliers ont des étriers; les éperons sont assez courts; les selles de chevaux sont grossières et ressemblent à des bâts sans ornements où le cavalier est emboîté entre deux pommeaux assez élevés.

Après cette petite digression archéologique où nous avons résumé, pour éviter toute répétition, le caractère du costume de guerre à cette époque, revenons au récit de la tapisserie. La troupe qui se dirige vers le mont Saint-Michel est composée de sept cavaliers; des trois du milieu, celui qui est à gauche, armé d'une lance, est Harold; celui qui est à droite, portant l'étendard à trois pointes, ou gonfanon, appuyé sur son étrier, c'est Guillaume; derrière eux deux hommes habillés et armés à l'ordinaire désignent l'armée du duc; en avant des trois cavaliers, celui qui porte la cotte et la chaussure de mailles, un bonnet en guise de casque et un bâton ou massue en guise d'armes, est probablement un des massiers du duc Guillaume, ou un officier de sa maison.

Au-delà du mont Saint-Michel, ils arrivent à la rivière de Cosnon ou Coesnon, limite de la Bretagne et de la Normandie. Selon les marées, les sables mouvants changent le lit de la rivière, et rendent le gué très-difficile; les soldats le traversent en portant leurs boucliers et leurs armes sur leur tête. (*Hic transierunt flumen Cosnonis*; ici ils traversèrent la rivière de Cosnon.) Un cavalier relève ses jambes sur sa selle pour ne se point mouiller; quelques-uns, renversés par les sables mouvants, tombent sur leurs genoux; leurs armes flottent sur l'eau. Un homme emploie toutes ses forces à les retirer, les uns par la main, les autres sur ses épaules. (*Hic Haroldus trahebat eos de arena*; ici Harold les retiroit des sables.) Il y eut sans nul doute des hommes qui périrent à ce passage, car la bordure nous montre un corps d'homme gisant comme un cadavre.

L'armée continue sa marche vers Dol. (*Et venerunt ad Dol*; et ils vinrent à Dol.) Un groupe de cavaliers court au galop vers la ville représentée par une tour, sur une éminence; le plus avancé de tous est déjà au pont. Dol appartenoit alors au sire de Rual, en guerre aussi contre Conan, et assiégé par lui; au côté opposé de la tour, un homme de guerre, casque en tête, se glisse le long d'une corde attachée aux créneaux, peut-être est-ce un messager de Rual venant annoncer au duc de Normandie le départ de Conan : à quelques pas, des cavaliers fuient à toute bride, portant la lance à la main ou sur leurs bras et craignant d'être poursuivis. (*Et Conan fuga vertit*; et Conan prend la fuite.) Ce château crénelé, surmonté d'un donjon, situé comme Dol sur une éminence, c'est Rennes (*Rednes*), la première ville où s'arrêta le duc de Bretagne pour rallier ses forces.

L'armée victorieuse a pénétré dans le pays et se trouve arrêtée devant Dinan, à six lieues de Dôle, elle en forme le siége. Des cavaliers, armés de fer, devant un château fort élevé, lancent leurs piques sur les murs. Des gens de guerre, sur la porte et sur les murailles, répondent par des javelots; les traits se croisent dans l'air : au pied du château, deux hommes à pied et armés, tenant deux flambeaux ou brandons, mettent le feu aux palissades. (*Hic milites Willelmi ducis pugnant contrà Dinantes*; les soldats de Guillaume combattent contre Dinan.)

Les efforts des assiégés sont inutiles, il faut se rendre, et Conan lui-même, debout sur la porte du château opposée à celle du côté attaqué, présente au bout du fer de son étendard les clefs de la ville à un cavalier armé de toutes pièces, qui les reçoit au bout de sa lance. Ce cavalier, accompagné de deux autres, est peut-être Harold. (*Et Conan claves porrexit*; et Conan remit les clefs.)

Ce fut dans Avranches, dit le roman de Rou, que Guillaume arma Harold. Guillaume debout, armé de pied en cap, son épée au côté, porte une main sur le casque du Saxon, l'autre sur son bras; Harold debout et armé, l'épée au côté, s'appuie sur sa lance à laquelle pend le gonfanon. (*Hic Willelmus arma dedit Haroldo*; ici Guillaume donna des armes à Harold.)

Voici le retour. Ils aperçoivent le château de Bayeux : là se reposeront les armures de guerre. (*Hic Willelm venit Bagias, ubi Harold sacramentum fecit Willelmo duci*; là Guillaume vient à Bayeux, où Harold prêta serment au duc Guillaume.) Là doit être convoqué un grand conseil. Guillaume, assis sur son trône, un manteau sur les épaules, tient son épée de la main droite, il étend la gauche vers Harold; derrière sont deux officiers. Harold, revêtu d'une tunique qui descend jusqu'aux genoux, recouverte elle-même d'un manteau, est debout entre deux reliquaires montés sur des pieds couverts de tapis, pailles, paile (*pallium*); les reliquaires simulent de petites chapelles; Harold étend chacune de ses mains sur un des joyaux sacrés. Au-delà du dernier reliquaire sont deux hommes armés de lances; leur chaussure n'est plus en anneaux de mailles : ce sont des bandelettes (*fasciolæ*), comme en portoit la seconde race; dans les premiers temps elles couvroient tout le pied; dans la tapisserie, s'arrêtant à la cheville, le pied porte une autre chaussure semblable à nos pantoufles; c'étoit la chaussure de la haute noblesse, car elle ne paroit pour tous qu'à cette assemblée, et ailleurs que pour Guy de Ponthieu, Guillaume et Harold.

Il falloit mettre la dernière main à la machination. Écoutons ce que disent les chroniques de Normandie :

« Le duc fist assembler à Bayeux plusieurs prélasts et barons du païs et fist apporter plusieurs saintuaires et corps sains, et tous les fist mettre en une huche noblement couverte d'un riche drap d'or tellement que Hérait ne les povoit veoir, et sur le drap d'or fist mettre ung messel, et en la présence d'Héralt, des prelasts et barons qui là estoient, récita comme Héralt devoit avoir à femme la fille du duc, Alle, et que après la mort Edward, roi d'Angleterre, devoit rendre le trône au duc Guillaume. Et quant le duc eust recordé ces paroles.

Hérait mist la main dextre sur les évangiles et messel et sur les reliques et jura sur ce que sous sa main estoit qu'il tiendroit et accompliroit tout ce que le duc avoit recordé sans aler encontre. Après le serment fait, le duc Guillaume fist oster le drap de dessus la huche, fist ouvrir et montrer à Hérait les saintuaires et reliques sur quoi il avoit juré. Quand Hérait les vist il commença fort à frémir. »

Peu de temps après Harold partit, mais seulement avec son neveu; son jeune frère restoit comme otage auprès de Guillaume, qui, heureux d'avoir arraché au Saxon, par fraude, l'aveu de son vasselage et de sa future soumission, lui dit :

« Qu'il pensast de bien tenir son convenant et lui donna de beaux dons, puis le convoya jusques à la mer. »

Un vaisseau avec son mât, une voile et des matelots, semble près d'aborder; un peu plus loin s'élève un château. (*Hic Haroldus reversus est ad Anglicam terram*; Harold est de retour en Angleterre.) Voilà tout ce que nous apprend la tapisserie, sans dire le nom du port. Deux cavaliers marchent, tenant leurs lances en simples voyageurs; l'un d'eux porte un manteau, c'est Harold qui, descendu dans sa patrie, rejoint le roi Edward. (*Et venit ad Edwardum regem*; et il vient vers le roi Edward.) Voici l'audience du roi. Edward est sur son trône, son manteau sur les épaules, une couronne sur la tête; sa longue barbe, cet air souffrant annoncent un état d'affaissement complet. Derrière lui se tient un de ses officiers, debout avec sa hache d'armes. Harold sur le devant, suivi d'un officier armé d'une hache (le garde chargé de l'introduire), s'incline et semble rendre au roi compte de son voyage.

Il y a ici, dans *la tapisserie*, transposition manifeste. Après l'audience arrive l'enterrement d'Edward, et vous voyez plus loin sa maladie, sa mort. En faisant remarquer que les figures qui jusqu'ici, comme dans toute la tapisserie, vont de gauche à droite, sont au contraire tournées en cet endroit de droite à gauche, passons à ce morceau où Edward est malade dans son lit; sa barbe est longue, il a sa couronne sur la tête; un homme le soutient dans ses bras; deux autres sont à côté du lit, étendant leurs mains en signe de douleur; vers les pieds du lit est inclinée une figure, on diroit une femme qui pleure. (*Hic Edwardus rex in lecto alloquitur suos fideles*; le roi Edward au lit harangue ses sujets.)

Edward est mort; il gît étendu sur un drap mortuaire parsemé de larmes; deux hommes, l'un à la tête, l'autre aux pieds, arrangent le corps; à côté, un prêtre en chasuble, debout, tenant deux doigts de la main droite levés, lui donne les dernières bénédictions (*Hic defunctus est*; il est mort) le 5 janvier 1066. Le lendemain du jour des Rois, le corps fut porté à Saint-Pierre de Westminster. Westminster se dessine avec ses trois portes en plein cintre, une principale et deux autres plus petites; à l'extrémité s'élève une tour. Un homme monté sur la toiture de l'abbaye touche d'une main la plate-forme de la tour, et de l'autre un coq fiché sur une flèche. Une main qui sort des nues semble bénir l'édifice. Cette main, on la retrouve dans les médailles des derniers empereurs de Constantinople, pour indiquer qu'ils tenoient leur couronne de Dieu seul. Elle ne peut être prise ici que comme un symbole de protection spéciale. La bière ouvre le cortége; elle est couverte d'une draperie à bandes parsemées d'ornements et de croix. Huit hommes la soutiennent, quatre en avant, quatre autres en arrière; ils la portent sur leurs épaules au moyen de longs bâtons, comme il est d'usage dans nos campagnes. Aux deux côtés de la bière paroissent deux enfants, une sonnette à chaque main. L'usage des porteurs de sonnettes aux pompes funéraires est très-ancien; un groupe de personnes qui semblent fondre en larmes ferme le convoi. (*Hic portatur corpus Edwardi regis ad ecclesiam sancti Petri apostoli*; le corps du roi Edward est transporté à l'église de l'apôtre saint Pierre.)

A peine le corps d'Édouard reposoit-il à Westminster, que Harold se fit proclamer roi. Le manteau sur l'épaule, appuyé sur sa hache d'armes, il a devant lui deux grands vassaux en manteau, dont l'un lui présente d'une main une couronne, l'autre semble lui montrer que c'est celle d'Édouard. (*Hic dederunt Haroldo coronam regis*; ici ils donnèrent à Harold la couronne du roi). La tapisserie semble vouloir appuyer sur ce fait qui renferme un des nœuds du drame qu'elle représente. Harold siége sur le trône, une couronne à trois fleurons sur la tête, de la main droite il tient un sceptre, et de la gauche un globe, surmonté de la croix. (*Hic residet Haroldus rex Anglorum*; ici est sur son trône Harold, roi des Anglois). A sa gauche, un prélat étend les mains; son habillement de dessous est long, traînant jusqu'aux pieds, et par-dessus en est un autre qui ressemble à une chasuble avec un pallium; on voit les deux cordons d'une ceinture : au-dessus de sa tête se lit: *Stigant archiepiscopus*; l'archevêque Stigant.

Les grands vassaux le reconnoissent; à droite deux hommes en manteau, dont l'un a l'épée nue et haute, simulent la noblesse et l'armée; à gauche, ce groupe de gens, tendant les mains et courbant la tête, représentent au mieux la population saxonne.

Mais l'heure des vengeances humaines et divines arrivoit. Un sanglant pronostic éclaira les cieux, une comète parut dans le mois d'avril de cette même année 1066. Dans une salle contiguë à la salle du trône, des gens la regardent (*Isti mirant stellam*; ceux-ci admirent une étoile.) Un d'entre eux qui se détourne paroit saisi de terreur.

« L'année de devant que le duc Guillaume conquist l'Angleterre, il apparut au ciel une estoile qui avoit trois longnes queues qui s'enclinoient vers le Midy, et fust lors déclairié par les clercs que telles estoiles se montroient quant ung royaume devoit avoir nouvel roy, et dirent selon la science que elle étoit nommée comnète. »

L'ouvrière la dépeint comme une grande étoile en-

[illegible] d'un cercle rayonnant, et bien que les monuments astronomiques varient sur sa durée, ils sont restés d'accord sur l'époque où elle fit son apparition.

Un Saxon, le propre frère d'Harold, Tostig, auquel le nouveau roi avait refusé le Northumberland, fut le premier à troubler la paix et les premiers jours de ce règne. Il vint en Normandie exciter Guillaume, passa en Danemark pour [illegible] des [illegible] de Sweyn, et de là en Norwège auprès du fils de Sigurd, qui, [illegible], avait quitté sa barque pour se mettre au service des [illegible] : puis ayant [illegible] Constantinople, et la hache sur l'épaule, [illegible] d'Orient, les pro[illegible] et [illegible] du midi, il était revenu vers ses foyers. Se battre et piller [illegible] de ces Scandinaves qui [illegible] d'Odin : aussi les [illegible], avant-garde de l'armée normande, furent ravager les côtes de l'Humber.

Triste nouvelle : Harold est sur son trône, s'appuyant sur sa lance; un messager s'approche et lui parle à l'oreille? Que dit-il? L'inscription se borne à nommer Harold, la bordure semble peindre l'idée qui les occupe, c'est la mer couverte d'une multitude de petits vaisseaux. Il faut rassembler des hommes d'armes, quitter Londres, marcher vers York, tuer son frère : « et le « même souffle de vent qui agitera les bannières « saxonnes victorieuses, gonflera les voiles normandes, « et les poussera vers la côte de Sussex. »

Bien que le nouveau règne fût signalé par un retour aux usages nationaux, délaissés par l'influence des étrangers sur le roi Edward, les Normands n'avaient pas été expulsés des emplois qu'ils occupaient dans l'île. Peu reconnaissants de la tolérance du Saxon, c'est un message de leur part qui vient annoncer à Guillaume la mort d'Edward et l'élection du fils de Godwin. — Une barque a pris terre, un matelot marche sur la grève et jette l'ancre, et d'autres plient les voiles. (*Hic navis anglica venit in terram Willelmi ducis*; ici un navire anglois aborde la terre du duc Guillaume.)

La tapisserie, qui semble, au milieu des faits si intéressants groupés autour des deux champions, ne choisir que les événements nécessaires au développement du drame, ne parle, ni du message de Guillaume à Harold, où, montrant remords du serment extorqué à Bayeux, il ne rappelle que celui fait après la sortie de Bretagne, et la promesse d'épouser Aelfgiva, ni des relations de Guillaume avec Hildebrand qui bénit son expédition, et

« Envoya au duc un Gonfanon de l'église et ung anel où il y avoit une pierre moult riche, et dessous cette pierre ung des cheveulx de monseigneur Saint-Pierre, enclos dedans l'anel. »

Odon, évêque de Bayeux, le comte de Mortain, le [illegible] de Normandie, donnèrent bien leurs assentimens au dessein que formoit le duc de descendre en Angleterre, et lui promirent de le servir de corps et de biens, jusqu'à vendre et engager leurs héritages; mais selon eux il falloit consulter la généralité des habitants du pays, car, disoient-ils, qui paie la dépense doit être appelé à la consentir : l'assemblée fut tumultueuse, les avis divisés, les opinions exaltées, il circuloit des bruits alarmants.

Mais le duc ayant pris séparément les notables, nul n'osa refuser : l'un souscrivit pour des vaisseaux, l'autre pour des hommes d'armes, ceux-ci promirent de marcher en personne; les clercs donnèrent leur argent, les marchands leurs étoffes, et les paysans leurs denrées.

Quand la bulle du pape fut arrivée, le duc publia le ban de guerre, et offrit forte solde et le pillage à tout homme robuste et de haute taille, qui voudroit le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète.

Durant le printemps et l'été, dans tous les ports de la Normandie, des ouvriers de toute espèce construisirent et équipèrent les vaisseaux; les forgerons, les armuriers fabriquoient des lances, des épées, des cottes de mailles; des portefaix alloient, venoient sans cesse, pour transporter les armes des ateliers dans les navires.

(*Hic Willelmus jussit naves ædificare*; ici Guillaume ordonne de construire des navires.) Son manteau est rejeté sur ses épaules; les mains sur ses flancs, il donne des ordres; à sa gauche, un homme aussi en manteau, la main armée d'une cognée, détaille à un ouvrier les ordres du duc; à sa droite est un baron qui écoute.

Les ordres s'exécutent; deux hommes abattent à coups de hache des arbres, un troisième les ébranche, un quatrième les dole, les équarrit, d'autres travaillent à construire les bâtiments mêmes.

Ceux-ci, dans l'eau à mi-jambe, tirent avec des câbles des bâtiments sans mâture; car l'art de lancer les navires à la mer n'étoit pas encore connu.

On y transporte les provisions de guerre et de bouche : deux hommes portent deux à deux sur leurs épaules des habillements de fer, et dans leurs mains des haches, des casques, des épées, des masses, des lances; d'autres portent des sacs et des barils; deux autres trainent un chariot chargé de tonneaux, et dont la partie supérieure est surmontée d'un râtelier de lances et de casques normands. (*Isti portant arma ad naves, et hi trahunt currum cum vino et armis*; ceux-ci transportent les armes aux vaisseaux et trainent un chariot chargé de vin et d'armures.)

Tout étant prêt pour l'embarquement, Guillaume part pour le rendez-vous à l'embouchure de la Dive, petite rivière qui se jette dans l'Océan, entre l'Orne et la Seine. Il est à cheval, son manteau rejeté sur l'épaule gauche; de la main droite il porte une lance à laquelle est attaché un gonfanon; derrière lui chemine un groupe de cavaliers armés de leurs lances et de leurs boucliers : ils sont en habillements de guerre.

Des vents contraires retinrent quelque temps la flotte à l'embouchure de la Dive, d'où elle parvint jusqu'à la hauteur de St-Valery-en-Caux, et là le mauvais temps recommença.

« Le duc estoit en grand meschief pour ce que vent

ne pouvoit venir lors ung saint homme qui le oyt de ce complaindre, lui dist: « Sire, requerez saint Walery de bon cœur, et il ne vous fauldra point. » Incontinent fist apporter le corps de St. Walery hors de l'Eglise, et mettre à la veue de tous ses gens sur un drap d'or et lui fist prière et offrande, et commanda que chascun lui offrit par devocion, et tantost le corps saint fut convert d'argent, et la nuit ensuivant le vent se tourna et eurent le temps à sonhait. »

La navigation est heureuse, les vaisseaux voguent à toutes voiles; les uns contenant des soldats, les autres des cavaliers et leurs chevaux; au milieu d'eux est le vaisseau du duc avec sa bannière surmontée de la croix, et remplacée la nuit par un fanal.

(*Hic Willelmus dux in magno navigio mare transivit et venit ad Pevensae*; ici le duc avec sa grande flotte traverse la mer et débarque à Pevensey.)

Un des bâtiments sans voiles, dont on abat les mâts, est sur la grève, un homme à terre tient par la bride deux chevaux qui en sortent. Beaucoup de navires, côte à côte et sans agrès, sont déchargés. (*Hic exeunt caballi de navibus*; ici les chevaux sortent des vaisseaux.) La chronique rapporte en détail les premiers mouvements de l'arrivée dans l'île.

« Quand la marée fut retraite et le navire demouré à sec sur la grève, lors descendirent premiers les archiers lesquels estoient court vestus et tondus pardessus les oreilles. Après issirent les gens d'armes tous armez et tout prêts à combattre, et se misrent en bataille sur la rive de la mer. Après mist l'eus hors sommages, chevaulx, vivres et toutes choses communes, puis issyrent les charpentiers, machons, ouvriers de bras qui misrent hors trois chateaulx de bois que le duc avoit fait charpenter et ordonner tous prêts à asseoir. »

Quand Guillaume eut mis pied à terre, et que, nouveau César, il se fut écrié : erre, je te tiens,

« Un de ses chevalliers alla à la couverture de feurre d'une maison, en prinst une poignée qu'il tendist au duc en disant: « Sire, je vous baille la saisine de ce royaume, et vous promets que ançois qu'il soit ung an je vous en verray seigneur ou je serai mort. »

La flotte de Guillaume s'étant, dit-on, malgré ses précautions séparée, une partie devança l'autre, et le duc pour ne pas laisser les esprits se décourager, résolut de commencer par donner à son armée un grand repas aux dépens des Saxons.

Quatre cavaliers, habillés de fer, le bouclier au bras la lance ornée de pennons, galopent à toutes jambes. (*Hic milites festinaverunt Hastinga ut cibum raperent*; ici des soldats gagnent à grande hâte Hastings pour enlever des vivres); Hastings, petite ville à peine éloignée de trois lieues de Pevensey.

Des hommes à pied reviennent, avec le butin qu'ils ont pris, l'un traine un cochon, l'autre un mouton, celui-ci lève sa hache pour achever un bœuf déjà frappé d'une flèche à la cuisse, celui-là sembleroit porter des hardes ou de la toile. Au-dessus d'eux on aperçoit des cabanes. Sont-ce les habitations que l'on vient de piller, seroient-ce les huttes d'un camp? — Au milieu des bouchers et des cuisiniers, un homme à cheval, revêtu d'une cotte de maille, portant au bras gauche un long bouclier et un javelot de la main droite, ayant la chaussure à bandelettes, semble donner des ordres et surveiller. Devant lui un homme éperonné tient un cheval par la bride et une hache d'armes, ce personnage que l'histoire a passé entièrement sous silence, c'est Wardard. (*Hic est Wardard.*) Sa condition et son emploi ont donné lieu à bien des commentaires; nous pensons que ce pourroit être le sénéchal de Normandie.

Deux bâtons fourchus traversés verticalement par un autre soutiennent une chaudière sur le feu, deux hommes s'occupent à la placer. (*Hic coquitur caro*; ici se cuisent les viandes.) Un des cuisiniers avec un instrument crochu retire du feu des espèces de gâteaux; d'autres présentent le rôt à des officiers qui, debout, arrangent les mets sur la table: l'un d'entre eux fait l'essai des liqueurs dans une corne. (*Hic ministraverunt ministri*; ici les officiers arrangent le service.) La table du duc est chargée de poissons, de gâteaux et de petites burettes, elle se dessert par-devant: un officier à genoux présente une écuelle couverte. Odon évêque de Bayeux, élève deux doigts sur une coupe qu'il tient; à sa droite est le Duc; lui seul à cette table porte le manteau. (*Hic fecerunt prandium et hic episcopus cibum et potum benedixit*; ici ils firent un grand repas, et l'évêque bénit le boire et le manger.)

Le repas fini, toute la flotte arrivée, Guillaume ayant reçu des avis sur les forces des Saxons et peut-être sur leurs succès dans le nord, délibéra sur le parti à prendre; le conseil se tint sous un pavillon supporté par des colonnes. Trois personnages composent ce conseil, il est à croire qu'un plus grand nombre de seigneurs y assistoit, mais ces trois personnages étant les plus importants, ont servi à formuler la pensée de l'ouvrière. Au milieu, cet homme en manteau retroussé, l'épée à la main, la pointe relevée en signe de commandement (*Willelm*, c'est Guillaume): celui à droite, sans manteau ni épée, c'est Odon, son frère utérin, évêque de Bayeux (*Odo episc.*); celui à gauche, sans manteau, l'épée sur les genoux, c'est Robert, comte de Mortain, son autre frère utérin (*Rotbert*). Le résultat de ce conseil fut qu'on se fortifieroit dans le lieu où l'on étoit débarqué. Le comte Robert devoit surveiller les travaux. (*Iste jussit ut foderetur castellum at Hestenga ceastra*: il ordonna de creuser les fossés d'un château-fort au camp d'Hastings.) Le comte, une bannière à la main, donne des ordres aux ouvriers, il sembleroit qu'il y a rixe entre ceux-ci. Les terrassiers sont armés de pics, de pelles; un d'eux semble enfoncer une bêche. Un homme d'armes vient avertir Guillaume que Harold est disposé à livrer bataille. Guillaume, lance en main, reçoit le messager. (*Hic nuntiatum est Willelm de Haroldo*; Guillaume reçoit des nouvelles d'Harold.) Pour n'être pas surpris, le conquérant fait incendier les chaumières qui environnent les retranchements. (*Hic domus incenditur*; les maisons sont incendiées.)

Une femme s'enfuit son enfant à la main. Un homme d'armes amène au duc son cheval de bataille.

(*Hic milites exierunt de Hestengaet venerunt ad prœlium contra Haroldum regem* ; l'armée sort d'Hastings et marche contre le roi Harold.)

Guillaume est à cheval à la tête de ses troupes, une massue à la main ; son frère Robert le suit armé de même; derrière vient la cavalerie armée de lances.

Un cavalier arrive au galop, envoyé sans doute pour reconnoître Harold; il montre de la main que le Saxon n'est pas éloigné. (*Hic Willelmus dux interrogat Vital si vidisset exercitum Haroldi* ; le duc demande à Vital s'il a vu l'armée d'Harold.) Ces noms Vital, Wardard, Turold, sont pour nous ceux de trois personnages alors de haute importance; mais leur histoire nous est restée inconnue. Deux cavaliers accompagnent Vital.

De son côté Harold a fait reconnoître l'approche des Normands, un homme d'armes lui parle: (*Iste nuntiat Haroldum regem de exercitu Wille'mi ducis* : celui-ci rapporte au roi Harold ce qu'il vient d'apprendre de l'armée du duc Guillaume.

(*Hic Willelmus alloquitur suis militibus, ut prœparent se viriliter et sapienter ad prœlium contrà Anglorum exercitum* ; Guillaume recommande à ses soldats de se tenir prêts à se battre en gens de cœur contre les Anglois.)

La bataille s'engage; les Normands s'avancent.

Les cavaliers fondent la lance en arrêt; les archers bandent leurs arcs; les flèches, les javelots obscurcissent l'air; les hommes sont foulés aux pieds; le champ de bataille est jonché de morts et de mourants.

Harold a pris position sur une éminence où la cavalerie ennemie ne peut l'attaquer ; les soldats anglois font des prodiges de valeur.

Les Normands perdant beaucoup de monde, Guillaume use de stratagème ; son armée se débande et tourne le dos; les Anglois s'ébranlent, descendent la colline et entrent dans la plaine à la poursuite de l'ennemi ; mais il fait volte face, resserre ses rangs ; l'avantage du terrein a disparu ; la victoire restera au plus brave, le carnage est horrible (*Hic ceciderunt Lewine et Gurd, fratres Haroldi regis* ; ici tombèrent Lewine et Gurd, frères du roi Harold), et cependant la fortune s'acharne contre Guillaume. Un fossé, couvert de hautes herbes, lui enlève un grand nombre de ses hommes d'armes, les Anglois y sont aussi entraînés (*Hic ceciderunt simul Angli et Franci in prœlio* : là tombèrent en même temps beaucoup d'Anglois et de François.) Cet échec fait perdre courage aux Normands. L'évêque de Bayeux Odon, armé de toutes pièces, à cheval, un bâton à la main, les excite au combat ; il arrête un cavalier qui veut prendre la fuite. (*Hic Odo episc., baculum tenens, confortat pueros.*)

Mais Guillaume voit le danger ; il accourt pour ranimer ses soldats. (*Hic Willelmus dux* ; c'est Guillaume.) Il est déjà blessé ; trois chevaux ont été tués sous lui ; Eustache, comte de Boulogne, frappé d'un coup de lance, tombe à ses pieds; il fond sur les Anglois; la mêlée devient effrayante; les Anglois sont culbutés. (*Hic Franci pugnant et ceciderunt qui erant cum Haroldo* : ici les François combattent et font mordre la poussière à ceux qui étoient avec Harold.) Mais « celui qui, dans » toutes les batailles s'étoit montré le plus brave soldat » de son armée, » ne pouvoit résister à la fatalité.

Le voilà à bas de son cheval, étendu sur la terre. (*Hic Harold interfectus est* ; Harold meurt.) Un chevalier lui coupe le jarret ; Guillaume en fut si indigné qu'il dégrada celui qui avoit osé commettre une telle action. Après la mort d'Harold, ses soldats ne résistent plus : *et fuga verterunt Angli*.

Ici la tapisserie ne laisse plus rien distinguer; les traits sont effacés, les inscriptions totalement détruites. On croit voir la poursuite des François et le massacre des Saxons.

A un pareil récit à l'aiguille refusera-t-on le nom d'épopée. Suivant pas à pas l'histoire, ce monument unique nous a laissé l'image frappante des mœurs, des usages, des costumes; relevant les erreurs des historiens, il a fait concorder leurs récits, et proteste encore aujourd'hui contre l'oubli des temps, racontant mille circonstances passées sous silence par les chroniqueurs.

Nous croyons fermement qu'il fut l'ouvrage de la reine Mathilde, qui seule a pu connoître aussi bien l'enchaînement des circonstances. Que si l'on objecte ces noms saxons dont les inscriptions sont criblées, est-il invraisemblable de penser qu'un Saxon ait dessiné la toile ; il est du moins permis de croire que ceux qui se plaisoient à corrompre les noms, comme l'on voit par celui de Wace et de Guillaume, pouvoient bien ne pas se restreindre à suivre une orthographe qu'ils ne savoient probablement pas.

Homère a chanté la persévérance de Pénélope et ses insidieux travaux ; Euripide a dit les jeunes Troyennes tissant pour leurs vainqueurs les souvenirs mythologiques des Hellènes; Claudien, en vers pompeux, a déroulé la savante tapisserie de Proserpine.

Pas un Homère, pas un poète n'éleva la voix pour louer Mathilde ; l'oubli fut la récompense de ce consciencieux travail, qui, sur les deux bords du détroit, peut faire encore vibrer tant de souvenirs !!!

Soyons moins injustes et n'oublions pas Bayeux, qui mérita un semblable don, et qui a su nous le conserver.

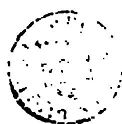


TAPISSERIE DE BAYEUX.









TAPISSERIE DE BAYEUX.







Histoire pittoresque d'Angleterre.

Pl. 2.

TAPISSERIE DE BAYEUX.







Histoire pittoresque d'Angleterre

Planche 3.

TAPISSERIE DE BAYEUX.







Histoire pittoresque d'Angleterre

Planche IV



TAPISSERIE DE BAYEUX.







Histoire pittoresque d'Angleterre — *Planche 5.*



TAPISSERIE DE BAYEUX.

ROTBERT: IST: ... SIT: VT FODERETVR CASTELLVM: AT: HESTENGA CEASTRA HIC NVNTIATVM EST WILLELM DE HAROLD: HIC DOMVS: IN CENDITVR: HIC: MILITES





Histoire pittoresque d'Angleterre.

Planche 6.

TAPISSERIE DE BAYEUX.







Histoire pittoresque d'Angleterre

7e Planche.



TAPISSERIE DE BAYEUX.







Histoire pittoresque de l'Angleterre

Planche 8.



